



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

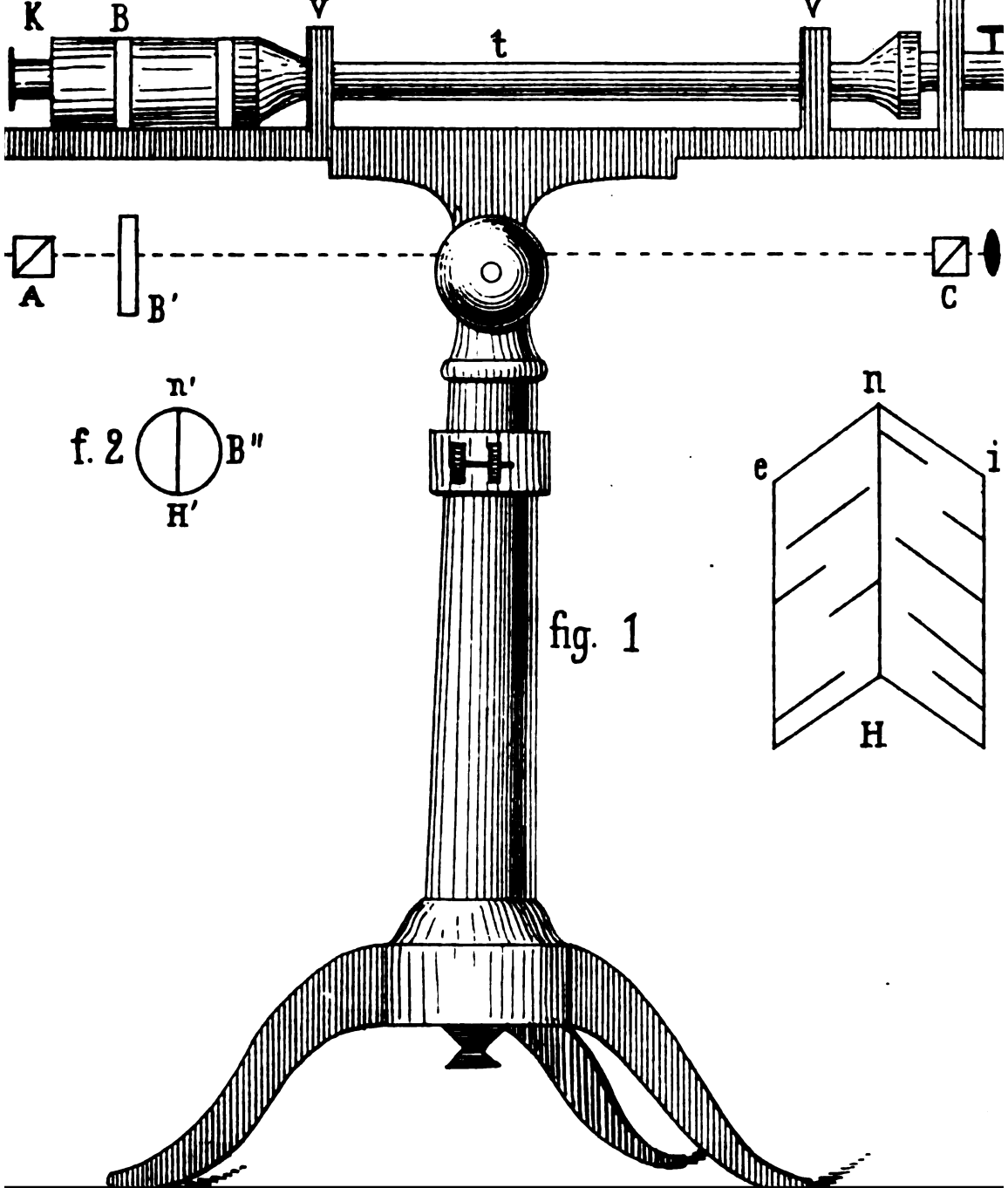
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



Bulletin

Société des sciences, lettres et arts de Pau

Fr 42.24



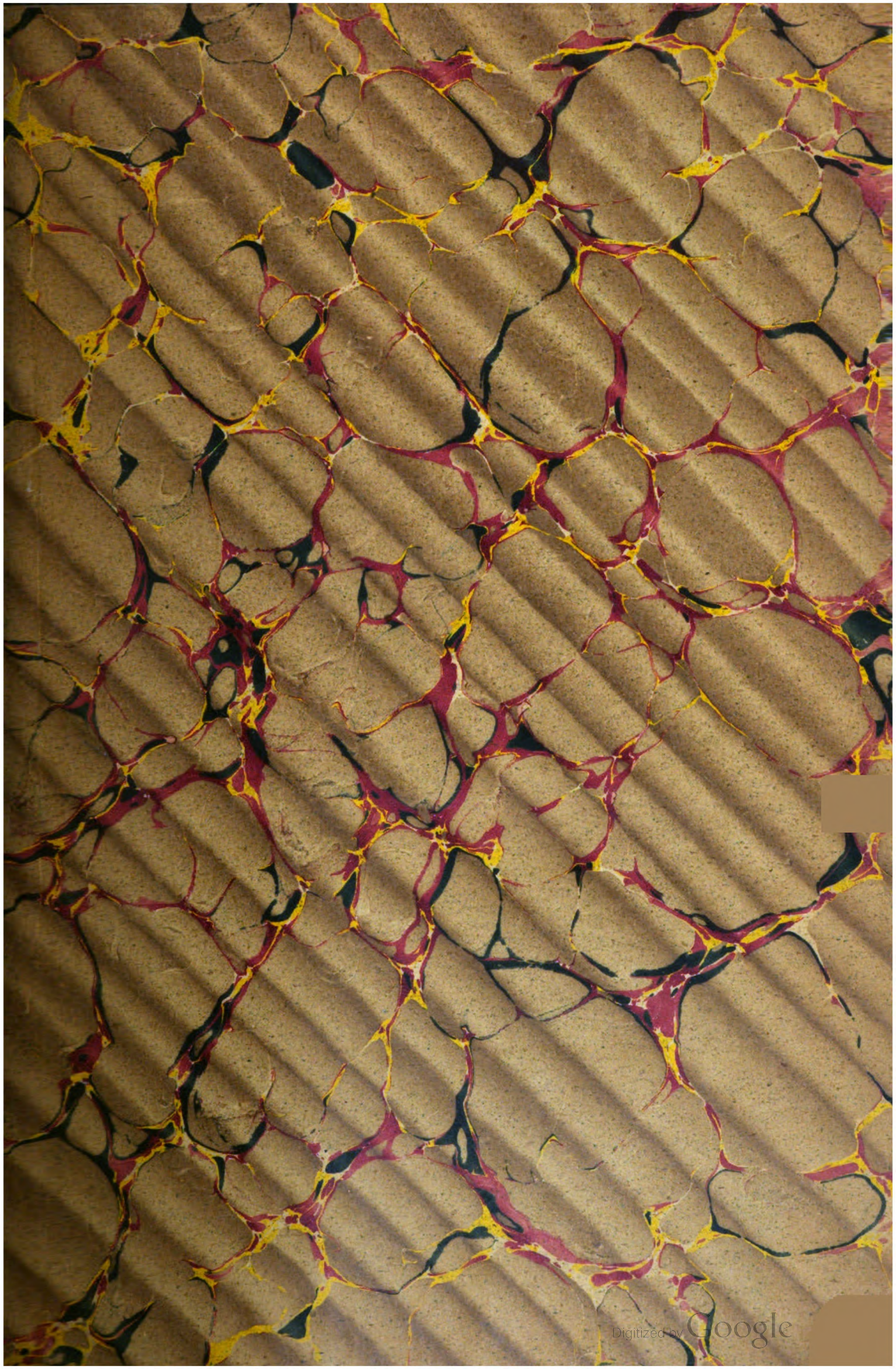
Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

FRANCIS B. HAYES

(Class of 1839).

—
4 Dec., 1889.



SOCIÉTÉ
DES
SCIENCES, LETTRES ET ARTS
DE PAU

Annal. p. 183

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ
DES
SCIENCES, LETTRES ET ARTS
DE PAU

1875-1876

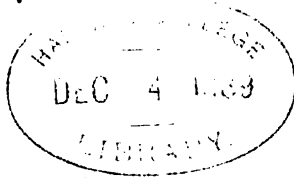
II^e Série. — Tome 5^{me}

PAU
LÉON RIBAUT LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ
RUE SAINT-LOUIS
1876

~~IX 50~~

~~LSoc164020~~

Fr 42.24



Hayes Fund.

La liste des Sociétés correspondantes insérée dans le dernier bulletin doit être rétablie ainsi qu'il suit :

AGEN.	Société d'agriculture, sciences et arts.
AIX.	Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres.
ALGER.	Société de climatologie, sciences physiques et naturelles.
AMIENS.	Académie des sciences, belles-lettres, arts.
AMIENS.	Société Linéenne du nord de la France.
AMIENS.	Société des antiquaires de Picardie.
ANGERS.	Société d'agriculture, sciences et arts.
ANGERS.	Société académique.
ANGOULÊME.	Société archéologique et historique.
APT.	Société littéraire, scientifique et artistique.
AUCH.	Comité d'histoire et d'archéologie de la province ecclésiastique.
AVESNES.	Société archéologique.
BAGNÈRES-BE-BIGORRE.	Société Ramond.
BAYONNE.	Société des lettres, sciences et arts.
BESANÇON.	Société d'émulation du Doubs.
BÉZIERS.	Société archéologique, scientifique et littéraire.
BORDEAUX.	Académie des sciences, belles-lettres et arts.
BORDEAUX.	Commission des monuments et documents historiques.
BORDEAUX.	Société archéologique.
BOURG.	Société littéraire, historique et archéologique.
BOURGES.	Société des antiquaires du Centre.
CAEN.	Société des beaux-arts.
CAEN.	Institut des provinces.
CAHORS.	Société des études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot.
CANNES.	Société des sciences naturelles et historiques, des lettres et des beaux-arts.
CASTRES.	Société littéraire et scientifique.
CHAMBÉRY.	Académie des sciences, belles-lettres et arts de Savoie.

DIJON.	Académie des sciences, arts et belles-lettres.
DIJON.	Commission des antiquités de la Côte-d'Or.
DOUAI.	Société d'agriculture, sciences et arts.
DRAGUIGNAN.	Société d'études scientifiques et archéologiques.
LA ROCHELLE.	Académie.
LE HAVRE.	Société nationale d'études diverses.
LE MANS.	Société d'agriculture, sciences et arts.
LE PUY.	Société d'agriculture, sciences, arts et commerce.
LIMOGES.	Société archéologique et historique.
LYON.	Académie des sciences, belles-lettres et arts.
LYON.	Société littéraire, historique et archéologique.
MADRID.	Revista de archivos, bibliotecas y museos. — 46, Calle de Toledo.
MADRID.	Sociedad de profesores de ciencias. — 23, Isabel la Católica.
MARSEILLE.	Académie des sciences, belles-lettres et arts.
MENDE.	Société d'agriculture, sciences et arts.
MONTAUBAN.	Société des sciences, belles-lettres et arts.
DAX.	Société d'agriculture, sciences et arts.
MONTPELLIER.	Académie des sciences, belles-lettres et arts.
MONTPELLIER.	Société archéologique.
NANCY.	Société d'archéologie et du comité du musée lorrain.
NANTES.	Société académique.
NARBONNE.	Commission archéologique.
NICE.	Société des lettres, sciences et arts.
NIMES.	Académie du Gard.
NIORT.	Société de statistique, sciences et arts.
ORLÉANS.	Société archéologique de l'Orléanais.
PARIS.	Société des antiquaires de France.
PARIS.	Société de l'histoire du protestantisme français.
PARIS.	Comité des sociétés savantes.

PARIS	Association française pour l'avancement des sciences.
PERPIGNAN.	Société agricole, scientifique et littéraire.
POITIERS.	Société des antiquaires de l'Ouest.
RENNES	Société archéologique d'Ille-et-Villaine.
RODEZ.	Société des lettres, sciences et arts.
SAINT-BRIEUC.	Société d'émulation.
SAINT-ETIENNE.	Société d'agriculture, industrie, sciences, et belles-lettres de la Loire.
SAINT-JEAN-D'ANGÉLY.	Société historique et scientifique.
SAINT-QUENTIN.	Société académique des sciences, arts, belles-lettres, agriculture et industrie.
SOISSONS.	Société archéologique, historique et scientifique.
TARBES.	Société académique.
TOULON.	Société académique du Var.
TOULOUSE.	Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres.
TOULOUSE.	Société archéologique du Midi.
TOULOUSE.	Société d'histoire naturelle.
TOURS.	Société d'Agriculture, sciences et arts et manufactures d'Indre-et-Loire.
VALENCE.	Société départementale d'archéologie de la Drôme.
VALENCIENNES.	Société d'agriculture, sciences et arts.
VANNES.	Société polymatique du Morbihan.
VENDÔME.	Société archéologique, scientifique et littéraire.
VERSAILLES.	Société des sciences naturelles et médicales de Seine-et-Oise.
VITRY-LE-FRANÇOIS.	Société des sciences et arts.

NOTA. — Le bureau de la Société, tel qu'il a été publié à la page 560 du dernier volume est celui de l'exercice 1875-76 et non pas de 1874-75, comme on l'a imprimé par erreur.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

SOMMAIRES

8 Janvier. — Il est procédé à l'admission de MM. Stuart-Menteath, Evrart, Mendez (Gustave), Gorse et Corridas comme membres de la Société.

M. Mérimée, secrétaire des lettres, rend compte des matières contenues dans la Revue de Gascogne (n° de décembre 75) et dans le dernier volume (1872-75) de la Société d'agriculture, sciences et arts de Douai.

M. Marrast, procureur de la République à Oloron, lit un mémoire intitulé : *Alexandrie sous les Ptolémées*.

22 Janvier. — Il est procédé à l'admission comme membres de la Société de MM. Augé, receveur des postes à Mauléon et Ituralde y Suint, de Pampelune, membre de l'académie espagnole de San-Fernando.

M. de Rochas continue la lecture de son histoire des Parias de France et d'Espagne.

3 Février. — Le président lit une lettre de M. le ministre de l'instruction publique demandant le concours de la Société à l'occasion d'un projet de publication des documents inédits relatifs aux états-généraux du XIV^e au XVII^e siècles.

4 Février. — *Séance publique annuelle.*

Cette séance qui aurait dû avoir lieu à la fin de l'année 1875, retardée par un concours de circonstances indépendantes de la volonté des membres de la Société, a eu lieu le 4 février 1876 avec une grande solennité dans une des salles du palais de justice, sous la présidence de M. Cerquand, inspecteur d'académie, — président annuel, et des autres membres du bureau auxquels a bien voulu se joindre M. Ch. Lucas membre de l'institut.

Après un compte-rendu des travaux de la Société, pendant l'exercice écoulé, par M. le vicomte Sérurier et des travaux présentés au concours annuel par M. Cerquand, celui-ci proclame les noms des lauréats qui sont M. Luchaire professeur d'histoire au Lycée de Bordeaux pour un *mémoire philologique sur la*

lanque basque (médaille d'or) et Saint-Martin, capitaine au long cours, de St-Jean-de-Luz, pour des *études météorologiques* poursuivies pendant 7 années (*médaille d'argent*). Six candidats avaient pris part au concours. Le président déclare ensuite le concours ouvert de nouveau pour la fin de l'année aux conditions fixées par le règlement, savoir : Sont admis à concourir les ouvrages imprimés ou manuscrits, quelqu'en soit le sujet pourvu qu'il soit d'intérêt spécial pour la région du sud-ouest de la France. Le prix consiste en une médaille d'or de la valeur de cent cinquante francs. Suivant le nombre et le mérite des concurrents, la Société peut décerner en outre une ou plusieurs médailles d'argent ou de bronze.

Les ouvrages doivent être adressés avant le 1^{er} novembre au président ou au secrétaire-général de la Société des sciences, lettres et arts de Pau.

COMPTE-RENDU

DES

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ

DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS

MESDAMES, MESSIEURS,

Depuis la séance publique, que présidait le 19 novembre 1874 notre honorable collègue M. le comte de Bouillé, il a été lu dans nos réunions privées 24 mémoires formant un volume de 600 pages et touchant aux sujets les plus divers dans les sciences et la littérature. Si l'on réfléchit que ces œuvres sont, non pas des analyses, mais des travaux inédits, de première main, on se convaincra aisément des services incontestables rendus par les membres de notre Société.

Cependant, si solide que soit un tel résultat, il n'est pas le seul que doit poursuivre une compagnie comme la nôtre, qui ne s'adresse pas uniquement aux savants de profession, ni ne se renferme comme certaines sectes de l'antiquité dans un mystérieux secret fermé aux yeux et aux oreilles profanes ; dans une ville ouverte aux notabilités étrangères, qui nous aiment, souvent sans nous connaître, à cause des bienfaits que leur prodiguent un climat exceptionnel et une nature splendide, nous devons être aussi un milieu international réunissant dans son sein quiconque s'intéresse aux choses de l'esprit, aux idées, aux découvertes et au progrès général, quiconque ne se contente pas de participer à la vie matérielle de ce pays, mais désire s'immiscer à sa vie intellectuelle.

Nous ne nous croyons donc pas en désaccord avec nos honorables collègues, nous pensons au contraire répondre à leur sentiment intime, en invitant ici même les membres étrangers à assister plus assidûment aux séances ordinaires : pourquoi les dames elles-mêmes, que nos règlements admettent à nos conférences bi-mensuelles, hésiteraient-elles encore à venir parmi nous ? n'est-ce donc rien que d'avoir entendu une lecture sérieuse, une consciencieuse étude, et, au bout d'une heure, de retourner chez soi, la mémoire plus riche, l'intelligence plus éveillée ?

Les exercices du corps sont fort en honneur dans notre ville, nous n'y contredirons pas. Les races latines modernes ont eu jusqu'à présent trop de dédain pour cette gymnastique saine et virile, par laquelle les races du Nord entretiennent et améliorent les forces physiques : pourtant n'oublions pas, au milieu des plaisirs du sport, les rares et profitables jouissances de la science, ne laissons pas de cultiver notre raison par la recherche de la vérité, si non en travaillant nous-mêmes, du moins en montrant une effective sympathie aux travaux d'autrui. Sans vouloir proposer l'exemple de l'Allemagne trop souvent allégué, permettez-nous, Messieurs, de vous rappeler que la participation de toutes les intelligences à l'œuvre scientifique commune, a été et est encore une des causes qui donne à la nation germanique cette fécondité qui, dans l'ordre moral, a autant d'importance que dans l'ordre physique pour la conquête de la prééminence.

Chez nous on se repose trop sur quelques têtes d'élite, — qui forment, il est vrai, une admirable aristocratie de l'intelligence, — pour assurer à notre chère patrie une place brillante dans la civilisation ; par contre, de l'autre côté du Rhin, il est peu de petites villes qui n'aient leurs Sociétés savantes, honorées et prospères, produisant beaucoup et excitant l'initiative d'innombrables écrivains.

Depuis quelques années, hâtons-nous de le constater, un même mouvement paraît devoir entraîner la France à son tour ; les Sociétés semblables à la nôtre s'accroissent sans cesse, et l'état comme les simples particuliers les encouragent de leur concours matériel et moral.

Ces Sociétés ne restent pas isolées l'une de l'autre, elles se communiquent gracieusement leurs travaux et envoient chaque année

à Paris des délégués chargés de les mettre au courant des études les plus intéressantes élaborées dans tous les cercles de la France.

Les comptes-rendus de notre Société de Pau témoignent de la part qu'elle prend au travail commun ; pendant l'exercice 1874-75 plus de cent ouvrages nous ont été envoyés, 80 Sociétés savantes sont entrées en correspondance avec notre compagnie, et parmi ces Sociétés nous en mentionnerons deux Espagnoles.

Messieurs, nous voulons maintenant vous exposer le résumé des travaux de l'année qui vient de s'écouler, en abrégant à regret, car nous sommes forcés de compter avec un temps trop court.

Pour plus de facilité, nous avons divisé la série de nos mémoires en deux classes, l'une comprenant les sciences proprement dites : médecine, physique, botanique, géométrie ; — l'autre relative à l'histoire, à la philologie, à la philosophie, et embrassant ce que l'on est convenu de ranger sous le nom de littérature.

I

SCIENCES.

Sans être tous médecins, nous nous intéressons tous à la médecine, particulièrement dans cette station où tant d'étrangers viennent demander au climat et à la science de nos praticiens une guérison qu'ils n'obtiendraient peut-être pas ailleurs. Aussi est-ce un sujet vraiment topique que celui choisi par M. le docteur Cazenave de la Roche, et intitulé : *De l'équitation dans les maladies de poitrine*. Comme nous le disions tout-à-l'heure, le sport est ici en honneur parmi les malades, presque autant que parmi ceux qui ne le sont pas ; pour les malades il n'est pas interdit, si nous consultons M. le docteur Cazenave de la Roche, mais on doit en user suivant une méthode rationnelle ; par exemple, il est évident qu'un malade ne peut se permettre sans danger de monter à cheval à toutes les allures indifféremment. Le pas, le pas tranquille et lent, est un exercice doux et approprié à l'état du malade ; le petit galop n'a pas grand inconvénient ; mais le trot, et surtout le trot à la française, qui imprime

au corps « des secousses multipliées et rudes », le galop, le galop ventre à terre, qui introduit violemment l'air dans les canaux aériens, ces allures ne sont pas convenables à des malades de la poitrine soucieux de se guérir.

Le docteur ne se contente pas de déclarer l'innocuité de l'équitation, il la conseille comme moyen prophylactique, et dans une certaine mesure, curatif ; mais nous ne pouvons mieux faire que de citer sa conclusion :

« L'équitation constitue une des branches de la gymnastique médicale la plus féconde en applications hygiéniques et thérapeutiques.

« Considérée dans la généralité de ses effets, elle peut être à bon droit regardée comme un agent souverain de tonification et de remontement.

« Envisagée dans ses applications particulières, l'équitation, pratiquée d'une façon méthodique, jouira d'une incontestable efficacité pour prévenir le lymphatisme, le scrofule, les affections abdominales, le cancer même, maladies auxquelles conduit fatalement un repos exagéré : le mode d'organisation qui a présidé à la machine humaine impliquant bien plus une pensée de mouvement que d'inaction.

« Enfin, appliquée au traitement de la tuberculose, son action prophylactique sera souveraine. Son effet curatif restera subordonné aux indications morbides particulières que nous venons de spécifier et de signaler à votre bienveillante attention. »

M. le docteur Duboué nous présente un travail sur des *Fragments inédits d'un manuscrit de Bordeu, intitulé : Observations sur les eaux minérales de la généralité d'Auch*. Tout ce qui émane de l'intelligence d'un grand homme a de l'intérêt. Or, Messieurs, Bordeu, né à Izeste en 1722, mort à Paris en 1776, fut un des précurseurs de Bichat, un pionnier de la science, bien plus avancé que ses contemporains, (ce qui, d'ailleurs, lui attira les persécutions de ses confrères). Les remarques que M. Duboué tire du manuscrit de Bordeu accusent en effet une forte personnalité, un observateur profond de l'âme et du caractère de l'homme en même temps qu'un praticien éminent.

Bordeu, le fondateur de l'hydrologie moderne, comme l'appelle notre collègue, exerça la médecine dans nos stations thermales, et vit défiler devant ses yeux perspicaces non-seulement de nom-

breux cas de maladie physique, mais des cas fréquents de monomanie mentale. Permettez-moi de citer quelques-unes de ces remarques caustiques qui font apparaître devant nos yeux le sourire malicieux du vieux docteur.

« Voici ce qu'il dit, d'après le docteur Duboué, en parlant de ces malades minutieux dont la graine n'est pas perdue et qui, à force de vouloir éclairer le médecin, le détournent parfois des seules question importantes dont ils devraient lui laisser le choix :

« Ptisanes, bouillons de poulet, de grenouilles, lait, petit lait, « le pauvre capucin a fait scrupuleusement toutes ces sortes de « remèdes. Il sait les litanies des prétendus adoucissants, cal- « mants, vulnéraires béchiques, anodins, etc. etc., beaucoup « mieux que la légende des saints. »

« Il est une autre race de malades plus à plaindre qu'à blâmer qui, à ce qu'il paraît, ont fort agacé notre auteur :

« Outre qu'il serait ridicule de prétendre guérir toutes sortes « de maladies par le même remède, entre mille raisons que je « pourrais rapporter, je me contente de remarquer que tous ces « mélancholiques qu'un praticien connaît au premier coup d'œil, « et dont nous voyons si bonne provision dans nos eaux, sont « inconstants, changeants, inquiets et très-difficiles à conduire. Il « en est qui sont, pour ainsi dire, de vrais coureurs d'eaux. Ils « vont à toutes les sources, ils consultent tout le monde et finis- « sent toujours par être mécontents : ce sont les fléaux de nos « fontaines. Ils nous désespèrent, et quelque plaisir que nous eus- « sions de soulager nos confrères, qui se défont d'eux en nous « les envoyant, nous voudrions les sçavoir bien loin. Ce ne sont « que des babillards éternels, hérétiques, bigots, superstitieux, « prétendus esprits forts de l'art... La plupart de ceux dont j'ai « parlé étaient de cette espèce. Il est bon de se prémunir contre « les mauvaises impressions que ces gens peuvent répandre. Il « n'y a qu'à les démasquer, c'est le plus court. »

Il ne faudrait pas croire cependant que Bordeu ne portât pas à ces malheureux hypochondriaques tout l'intérêt qu'un véritable médecin ne refuse à aucun de ses malades, car voici ce qu'il dit à propos de l'un d'eux :

« Mais, quand même les vapeurs auraient toujours pour cause « un dérangement dans l'imagination, ne pourrait-on pas les gué- « rir ? N'y a-t-il pas de remèdes pour les maladies qui provien-

« nent des passions de l'âme ? Les anciens ne nous disent-ils pas
« en avoir guéri ? »

Ce dernier trait complète heureusement la physionomie de l'illustre praticien ; il rit des faiblesses humaines, mais il ne se complait pas dans ce rire stérile, sa tâche est plus noble, sa mission est de guérir. Bordeu, Messieurs, avait une qualité maîtresse, l'esprit philosophique. M. le Dr Duboué, dans une page qui fait honneur à son propre caractère, et que nous citerons tout entière dans son éloquente simplicité, prouve par des extraits précieux que son illustre confrère la possédait à un degré éminent.

« Ce qui fait le principal mérite de ce recueil comme de tous les ouvrages qu'il nous a légués, ce qui rendra le nom de Bordeu immortel parmi les médecins, c'est l'esprit philosophique qui s'y révèle à chaque page. Je voudrais bien, Messieurs, que personne ne pût se méprendre sur le sens qui doit s'attacher à ces mots et qui ne peut pas être laissé à l'arbitraire de chacun.

« L'esprit philosophique, que l'on confond parfois à tort avec ce que l'on appelle l'esprit frondeur, doit toujours être pris dans une bonne acception. Quoique rarement développé chez un grand nombre d'hommes, il peut germer accidentellement chez certaines têtes peu faites d'ordinaire pour le recevoir, de même qu'il peut manquer en maintes circonstances chez les philosophes de profession ; il s'allie d'ailleurs avec les convictions les plus opposées et peut se rencontrer dans tous les camps et chez toutes les classes d'hommes les plus divisés en apparence. L'esprit philosophique exige le concours d'un grand nombre de facultés qui se trouvent rarement réunies. Il lui faut une curiosité naturelle pour faire naître les questions, de la sagacité unie à de la réflexion pour en deviner la solution, une rectitude habituelle du jugement pour apprécier avec la même sévérité ses propres théories comme celles des autres, seule voie qui conduise à l'habitude de l'impartialité ; il lui faut encore un amour ardent et exclusif de la vérité, le philosophe cherchant ce qui est et non ce qu'il désire, une grande fermeté de caractère, pour oser heurter de front les convictions des autres hommes. Il faut savoir faire toutes ces choses sans orgueil pour ne blesser personne, conduite bien facile à qui connaît toutes les défaillances de notre nature ; sans colère ou même sans mauvaise humeur contre ceux qui viendront

à dénaturer notre pensée ou nos intentions. En un mot, esprit philosophique est synonyme de bonté, et celui qui n'est pas bon et tient absolument à se moquer des gens pour les instruire, celui-là peut avoir tout au plus l'instinct, mais non l'esprit philosophique. »

M. le D^r Duboué ne se contente pas de rendre hommage à la mémoire vénérée de Bordeu, et les éloges qu'il lui décerne ne suffisent pas à sa légitime admiration ; il souhaite que le département des Basses-Pyrénées, par une juste reconnaissance, paie un jour son tribut à l'illustre souvenir d'un homme qui a popularisé l'usage des eaux des Pyrénées, en rendant par là service aux hommes en général, et en particulier à ses compatriotes béarnais.

Ce n'est pas encore quitter le terrain de la médecine que de suivre M. le comte R. de Bouillé, au milieu de ses curieuses recherches sur la *Botanique pharmaceutique dans les Pyrénées*.

« Le sol des Pyrénées, d'une mer à l'autre, nous apprend M. de Bouillé, produit 214 espèces du codex, dont 75 *obligatoires*. Malgré ces ressources, il ne se fait pas, dans les Basses-Pyrénées, de commerce d'exportation comme dans les Alpes. Il n'y a guère que l'*Arnica montana* qui se vende hors du département ; la plupart des pharmaciens font venir presque toutes leurs plantes de Paris.

« Mais, comment le Béarnais songerait-il à faire un commerce quelconque de ses plantes pharmaceutiques, lorsqu'il ne tire aucun parti de ses pâturages et de ses troupeaux ? En effet, les six départements Pyrénéens dont la race montagnarde est essentiellement pastorale, n'exportent ni fromage ni beurre.

« Ce ne serait pourtant pas une branche de commerce à dédaigner, puisque le Doubs et le Jura, qui ont des pâturages beaucoup moins riches, en produisent pour *quatorze millions*, et que l'on calcule que le rendement actuel du lait dans la zone montagnaise de votre sud-ouest, suffirait pour créer une valeur vénale de *vingt millions* environ. »

A ces études d'une utilité immédiate incontestable, M. le comte de Bouillé a bien voulu joindre un travail d'un autre genre, qui est le fruit de ses plaisirs studieux. Pendant ses chasses nombreuses dans la montagne, ou ses excursions aux environs des Eaux-Bonnes, notre collègue, ne perdant jamais de vue les

observations scientifiques, qui sont devenues une habitude de sa vie, a récolté une série de faits concernant *les eaux, les nuages, les vents et les orages dans la montagne, et spécialement dans les Basses-Pyrénées*, qui se recommandent à la sérieuse attention de nos météorologistes par la précision et la véracité. Dans cette notice, M. de Bouillé se révèle à nous sous un jour nouveau; ému par les grands spectacles de la nature, le savant s'anime, son style se colore, sans que la vérité ait à souffrir de cette émotion qui saisit l'écrivain.

C'est encore des nuages qu'il s'agit dans les *Considérations sur l'équilibre des nuages dans l'atmosphère*, par M. Bédos, professeur de physique au Lycée de Pau. Mais cette fois notre incompetence est complète, car ce ne sont plus des descriptions, mais des calculs algébriques, qui ne s'adressent qu'aux initiés. Nous passerons de même rapidement sur l'*Etude géométrique relative à la correspondance de deux séries de points sur une courbe*, par M. Legoux, professeur de mathématiques au Lycée de Pau, et une *Analyse de la coupe géologique de Pau à Eaux-Bonnes* par M. Thore. Ces travaux spéciaux n'honorent pas moins que les autres une Société qui a pour but la culture de l'esprit sous ses formes les plus diverses, quoique le public, capable de les juger, soit nécessairement plus restreint.

II

LITTÉRATURE.

De toutes les questions qui se sont disputées ensemble ou tour-à-tour l'attention des hommes, seules ou à peu près seules, les questions philosophiques ont joui constamment de ce rare privilège de n'être jamais restées indifférentes. Attaquée sans mesure ou prônée jusqu'au ciel, jusqu'à cette barrière infranchissable où doit s'arrêter la raison et où commence le domaine de la foi et de la religion, la philosophie vit, et elle vivra, tant que l'humanité n'aura point perdu le goût des nobles idées, l'amour des discussions désintéressées, l'instinct qui, sous l'action

incessante de la Providence divine, la pousse en avant vers le bon, vers le beau et le bien inconnus. Par leurs assauts répétés, par leurs arguments changeants, ses ennemis ne réussissent qu'à la nourrir et à la fortifier, la tenant éveillée dans nos cœurs et toujours parée pour la bataille.

Voici les positivistes français, les évolutionnistes anglais, les psychologues allemands qui, refusant au sens intime une faculté spéciale d'observation, n'admettent pour critérium que celui de l'expérience fournie par les sens, considèrent les notions morales elles-mêmes comme un fait acquis successivement par les facultés humaines. Il faut donc que le philosophe spiritualiste dissipe ces théories, et les renverse par la force de sa logique et l'étendue de sa science. C'est en se plaçant sur les hauts sommets du spiritualisme, que le jeune professeur de philosophie au Lycée de Pau, M. Brochard, a traité, cette année, devant ses collègues de la Société, le sujet de « *l'universalité des notions morales*. »

« S'il est vrai, écrit M. Brochard, que dans la pratique les honnêtes gens de toutes les opinions sont d'accord sur les applications de la morale, il en est tout autrement dans le domaine spéculatif : les principes mêmes de la morale considérée comme science, sont tous les jours remis en question. Pour le plus grand nombre des esprits, il n'est pas douteux qu'il y ait en morale, comme dans les autres sciences, une vérité absolue et des règles invariables ; cette vérité a été profondément gravée, par la main divine, dans tous les cœurs ; ces règles, chacun, pourvu qu'il y réfléchisse, peut les découvrir en lui-même. Mais voici de nombreuses écoles philosophiques pour lesquelles la doctrine opposée est devenue une vérité démontrée, un dogme qu'on ne discute plus. Suivant elles, les notions morales sont essentiellement relatives et variables. Elles dépendent des tempéraments et des races, des climats et des circonstances extérieures, de l'éducation et des traditions. Elles changent suivant les peuples et les civilisations, et ce qui est réputé crime chez un peuple passe ailleurs pour une action d'éclat. »

Ces théories, notre collègue les réfute dans le cas particulier et important qui nous occupe, en établissant qu'il y a des vérités morales absolues et des notions morales universelles.

Sans nier que le progrès en soit possible en morale, au point de vue des applications, quoique la morale soit achevée et que, depuis

le christianisme il ne reste plus rien à trouver, M. Brochard démontre que ce progrès ne peut exister que s'il s'appuie sur des principes absolus.

« Comment, dit notre collègue, ces progrès s'accompliraient-ils, s'il n'y avait déjà des principes certains, des axiomes incontestables, points de départ assurés des futures démonstrations ? Il faut reconnaître, en morale comme en mathématiques, des vérités absolues. Les lois morales ne sont pas seulement comme les lois physiques, l'expression de ce qui est ; mais comme les lois mathématiques, elles sont la règle de ce qui doit être. Elles ne sont pas des faits, mais des principes. Si elles diffèrent des lois mathématiques, c'est qu'elles contrarient nos passions : elles ne paraissent moins claires que parce que les hommes ont intérêt à les obscurcir. Leibniz avait raison de dire que les propositions géométriques ne seraient pas moins contestées que les vérités morales, si elles étaient aussi contraires à nos passions. »

Entrant alors dans le vif de la question, l'écrivain discute les raisons qui militent en faveur d'une morale universelle, et conclut ainsi :

« Il y a donc des notions morales universelles. Et de même que la science morale, comme les mathématiques, comporte des démonstrations d'une certitude absolue, elle repose sur certains principes ou axiomes, reconnus par tout être raisonnable. Sans doute, ces notions n'ont pas reçu partout le développement dont elles sont susceptibles. Quelques-uns ont à peine su les découvrir en eux-mêmes et n'en ont pas aperçu les conséquences, ou, après les avoir connues, les ont laissées s'obscurcir et presque s'effacer dans leurs consciences. D'autres, plus heureux, doués d'une intelligence plus pénétrante et plus subtile, placés dans de meilleures conditions, ont pu les mettre en pleine lumière dans les admirables systèmes que les Socrate, les Platon, les Aristote nous ont légués. D'autres enfin, plus favorisés encore, ont reçu l'interprétation définitive de ces mêmes vérités. Mais tous, quelle que fut leur origine, et sous quelque ciel qu'ils aient vécu, portaient en eux-mêmes le germe de la moralité : tous, à la condition de réfléchir et de rentrer en eux-mêmes, pouvaient trouver au fond de leur raison ces notions universelles qui sont comme la marque de l'ouvrier divin sur son œuvre. »

Un de nos collègues, autrefois professeur au lycée de Pau, aujourd'hui professeur d'histoire au lycée de Bordeaux, M. Luchaire, n'a pas cessé ses relations avec notre Société, dont il était un des travailleurs les plus assidus ; il nous a envoyé une étude philologique sur le mot basque *Iri*, et l'emploi de ce mot dans la composition des noms de lieux de l'Espagne et de l'Aquitaine antiques.

Tout ce qui concerne les Basques est intéressant, même pour les personnes qui demeurent hors de ce département ; aussi a-t-on écrit beaucoup et en beaucoup de langues sur cette race antique, si exclusive, si tenace dans ses idées, dont les restes se sont cantonnés au sein des montagnes de la Navarre, de la Biscaye, de l'Alava et du Guipuzcoa, et en France, dans la contrée montagneuse de Soule et Basse-Navarre, le long de la mer, de la Bidassoa à Bayonne. Au temps de Strabon, de Plin et de Ptolémée, le pays Basque comprenait au moins les deux tiers de l'Espagne avec une notable partie de la Gaule méridionale. Pour suivre la trace de ces anciens Basques, M. Luchaire a recours aux patientes investigations de la méthode étymologique.

« Le mot basque *Iri*, qui a la signification de *ville*, se retrouve dans *Irun*, contraction de *Iri-un* ; dans *Iriberry*, trad : Villeneuve ; — dans *Irizar*, trad : Villevielle ; — dans *Irigain*, *Irigoyen*, *Irigaray*, trad : ville haute ou située au haut de quelque chose, etc.

« Telles sont les seules formations que l'analyse étymologique permette de rapporter avec certitude au radical *Iri*. Nous n'avons même pas rencontré de noms correspondant au français *Granville*. C'est donc à ces dénominations seulement qu'il faut, si l'on ne veut pas risquer de s'égarer, ramener les mots identiques quant au sens, mais plus ou moins altérés dans la forme, qui existent dans la nomenclature actuelle du pays Basque, afin de pouvoir les comparer ensuite aux noms ibériens équivalents. »

Ces quelques lignes suffisent à montrer avec quelle exactitude scrupuleuse le philologue s'avance pas à pas dans le sentier qui doit le conduire à une affirmation nouvelle ou seulement à la sanction d'une affirmation ancienne qui laissait encore prise à une critique sévère.

L'exactitude, Messieurs, n'est-elle pas une partie de la vérité ? Et, quand il s'agit du vrai, rien n'est trop rigoureux ; l'esprit ne saurait être même trop minutieux ; car cette apparente minutie,

n'est-elle pas un des grands côtés de la science moderne ? Il semble que nos contemporains, en construisant un temple à la vérité éternelle, ne veuillent admettre que des pièces de premier choix, semblables aux anciens Grecs qui, dans la construction du Parthénon, n'employèrent jadis que le marbre le plus pur. Ainsi, nous l'espérons, durera le monument élevé par nos savants, à l'abrides injures du temps, comme tout ce qui est réellement bon, réellement vrai.

Ces pensées nous viennent naturellement à l'esprit, lorsque nous voyons un écrivain d'une intelligence aussi perspicace qu'étendue, s'appliquer d'un zèle incessant à relever les erreurs qui circulent parmi le public lettré sur le pays de Béarn.

Croirait-on qu'un journal, connu sous le nom de *Courrier de Vaugelas*, (journal, qui, d'ailleurs, nous dit M. Lespy, est rédigé avec autant d'érudition que de goût), croirait-on qu'un tel journal nous qualifie du nom de *palésiens* ? N'ajoute-t-il pas, ce journal, que Pau vient de *palo*, pieu ? M. Lespy nous prouve que nous ne sommes pas des palésiens, mais des paloïs, et que Pau vient de palus, *palissade*, et non de *palo*, qui est un barbarisme. La question est maintenant tranchée, de la façon dont sait le faire notre savant collègue, sans qu'il y ait lieu d'y revenir.

Ce sont encore des erreurs d'imagination, que le même auteur nous signale dans ses *Remarques sur la toponymie du Béarn* ; ces erreurs se réduisent vite à néant, lorsqu'on sait les traiter par les saines méthodes qu'emploie aujourd'hui la science. N'avait-on pas soutenu que les villes de Gan et de Bruges en Béarn devaient avoir été fondées par des colonies belges ? L'histoire et la philologie sont absolument contraires à cette idée.

« A notre sens, dit M. Lespy, la ressemblance des noms de nos communes avec ceux des villes de la Belgique, n'est due qu'à des variations d'orthographe qui ont modifié la prononciation. Gand, en flamand, était *Gient*, et Bruges, en béarnais, était *Brudges*. »

Il en est de même pour les noms de villes, tels que Gélôs, Abidos, Lagos, etc., dont la terminaison en *os* avaient fait supposer à quelques esprits aventureux qu'ils provenaient de prétendues colonies helléniques. Parmi ces noms en *os*, les uns en béarnais se terminent en *ous*, tels que : *Lezos*, *Los*, que les béarnais prononcent, *Lezous*, *Lous* ; d'autres s'écrivent en basque *oce*, tels que *Aloce*, *Arroce*, *Bardoce*, etc.

Dans un autre travail, non moins sérieux sur un sujet amusant, M. Lespy a recherché quel pouvait être le prototype du Polichinelle français, et il a trouvé que ce n'était pas le *pulcinella* napolitain, suivant la croyance vulgaire, mais notre bon Roi lui-même, Henri IV en personne, tout au moins l'officier gascon, imitant les allures du maître dans la salle des gardes du château de Saint-Germain ou du vieux Louvres. C'est, en effet, vers 1630 que ce Polichinelle, de création nationale, fut substitué en France au Polichinelle napolitain.

« Quant à la bosse que nous lui voyons, Guillaume Boucher nous apprend qu'elle a été de temps immémorial l'apanage du *badin-ès-farces de France*. On appelait au XIII^e siècle Adam de la Halle le *bossu d'Arras*, non pas qu'il fut bossu, mais à cause de sa verve railleuse :

On m'appelle bochu, mais je ne le suis mie.

« Et, quant à la seconde bosse, qui brille de surcroît sous le clinquant de son pourpoint à paillettes, elle rappelle la cuirasse luisante et bombée des gens de guerre et les ventres à la poulaine alors à la mode, et qui imitaient la courbure de la cuirasse.

« Le chapeau même de Polichinelle (je ne parle pas de son tricorne moderne, mais du feutre à bords retroussés qu'il portait encore au XVII^e siècle), était la coiffure des cavaliers du temps, le chapeau à la Henri IV ». Ce détail n'a pas échappé à l'auteur de *l'Art dans la Parure* : « Le chapeau d'Henri IV, dit M. Charles Blanc, était sans grâce et presque ridicule, aussi en a-t-on coiffé Polichinelle. »

« Enfin il n'y a pas jusqu'à certains traits caractéristiques du visage, jusqu'à l'humeur hardie, joviale, amoureuse, du bon drille, qui ne rappellent, en charge, les qualités avantageuses et les défauts du Béarnais ».

« Sous ce *portrait*, ajoute notre collègue, il ne faut inscrire qu'un mot qui était certainement dans la pensée de l'historien des Marionnettes : On sait qu'en France le ridicule tue.... Aucun ridicule ne pourra jamais avoir prise sur la gloire, la grandeur et la bonté

« Du seul roi dont le pauvre ait gardé la mémoire. »

Nous n'insisterons pas, faute de temps, sur une note de M. le comte de Bouillé relative à un *Cimetière mérovingien dans le Nivernais*, et une question plutôt posée que résolue par un de nos confrères sur la *Couvade*, cette singulière coutume, qui consiste à rendre au mari les soins et les visites dus à sa femme, lorsque cette dernière vient d'accoucher ; la coutume a existé en Béarn, on prétend qu'elle existerait encore ; les faits manquent d'authenticité.

En passant de la philologie et de cette portion de l'histoire que l'on pourrait qualifier d'anecdotique, au domaine de l'histoire proprement dit, nous rencontrons des documents d'une étendue et d'une importance variables fournis par MM. Rivarès, Cerquand, Lespy, Mérimée, de Rochas et Soulice ; nous essaierons de vous en donner une idée, sans prétendre pouvoir en si peu de mots vous mettre à même de les apprécier à leur juste valeur.

M. Soulice, bibliothécaire de la ville de Pau, a lu devant notre Société un travail érudit qu'il intitule : *Documents pour l'histoire du protestantisme en Béarn, Bernard, baron d'Arros, et le comte de Gramont, 1573*. Ces documents, extraits d'un manuscrit incomplet de la fin du XVII^e siècle, traitant de l'histoire du calvinisme en Béarn, relatent un des épisodes de la guerre religieuse qui dévorait vers 1572 la tranquille contrée que nous habitons. Le désordre régnait à la place du roi de Navarre, dont la volonté était à peine respectée de nos guerroyeurs fanatiques. Ainsi voyons-nous le baron d'Arros, le huguenot, enfermer dans la tour d'Oloron le comte de Gramont venu pour rétablir, les armes à la main, le repos de la province. D'Arros, qui ne veut pas lâcher son prisonnier, malgré les ordres de son roi, entreprend à ce sujet une curieuse correspondance avec ce dernier, le futur roi de France et de Navarre. Dans une des lettres écrites par le prince à d'Arros, on peut voir déjà en germe dans ce noble cœur le besoin d'imposer à son pays la tolérance et la paix, qu'il donnera plus tard à la France tout entière.

C'est encore d'Henri IV qu'il s'agit, dans l'opuscule de M. Mérimée, *réforme de l'Université de Paris sous Henri IV*.

« De toutes les réformes qu'il opéra, lorsqu'il eut conquis son royaume, dit M. Mérimée, en parlant du grand roi, l'une des plus importantes et l'une des plus difficiles fut celle de l'Université de Paris. Entreprise par ordre exprès du roi, préparée sans

relâche pendant cinq ans, cette restauration des études françaises vint se résumer dans des statuts promulgués solennellement, le 18 septembre 1600. Ils devaient régler l'enseignement public et rester la loi souveraine de l'Université pendant plus d'un siècle et demi. Si l'on songe que cette époque est la plus glorieuse de notre histoire littéraire, on conviendra qu'il n'est pas sans intérêt de rechercher dans quelle mesure les méthodes d'enseignement contribuèrent au développement du génie national, et quelle fut en particulier l'influence des statuts de 1600. Je me suis donc proposé dans cette courte étude d'examiner les faits qui provoquèrent cette réforme, les principes dont elle s'inspira, les résultats qu'elle produisit. »

Le mal qui affligeait l'Université, autrefois si brillante, était profond ; Richer, recteur du collège du Cardinal Lemoine, en trace un tableau saisissant.

« Des soldats espagnols, belges et napolitains, dit-il, mêlés aux paysans des campagnes voisines, avaient rempli les asiles des muses d'un attirail de guerre au milieu duquel erraient les troupeaux ; où retentissait autrefois la parole élégante des maîtres de la jeunesse, on n'entendait plus que les voix discordantes des soldats étrangers, les bêlements des brebis, les mugissements des bœufs ; en un mot, les collèges étaient devenus plus infects que les étables d'Augias et l'Université plus silencieuse qu'Amycla. » Richer songeait sans doute au grotesque discours que les auteurs de la *Ménippée* prêtent à l'évêque Rose, recteur pendant la Ligue.

« Vous n'oyez plus aux classes ce clabaudement latin des régents qui obtondaient les oreilles de tout le monde ; au lieu de ce jargon vous y oyez à toute heure du jour l'harmonie argentine et la vraie idiome des vaches et veaux de lait et le doux rossignollement des asnes et des truies qui nous servent de cloches. »

« D'un autre côté, l'Université était menacée dans son existence même et dans son monopole. Une société rivale, qui savait se plier avec adresse à l'esprit du temps, s'était établie récemment en face d'elle, et commençait à attirer la jeunesse. En 1564, les Jésuites avaient ouvert le collège de Clermont. Il ne comptait pas moins de 1,800 élèves au début du XVII^e siècle, et la Société se vantait d'en avoir 14,000 dans la seule province de Paris.

« En face d'adversaires si sérieux, l'Université comprit qu'elle ne pouvait rester inactive. Elle essaya tout d'abord de renouveler ses antiques privilèges, et réclama, conformément aux lois alors en vigueur, le monopole de l'enseignement. La lutte fut longue, ardente, pleine d'incidents et de faits curieux. »

Pendant trois années consécutives, 1594-1597, l'Université s'adressa tour-à-tour au roi et au parlement, pour obtenir des lettres patentes confirmant ses privilèges, ou des arrêts contre sa redoutable rivale, la Société de Jésus. Efforts inutiles ! les Jésuites, d'abord expulsés, furent rappelés en 1603 et fondèrent immédiatement quatorze collèges.

L'Université dut se réformer ; une commission fut nommée ; parmi ses membres figuraient de Thou et de Harlay, du parlement de Paris. Les commissaires ne tardèrent pas à promulguer de nouveaux statuts qui ne renferment pas moins de 241 articles, concernant les arts, la médecine, le droit canon et la théologie. Ces statuts embrassent la discipline et l'enseignement.

Pour la discipline, une réforme, qui ne manqua pas sans doute d'être sensible aux écoliers, fut une modération relative dans l'application de la peine du fouet ; à un autre point de vue, des dispositions excellentes enjoignaient des examens pour passer d'une classe à une classe supérieure, et instituaient une sorte de baccalauréat, pour couronnement des études.

La direction des études offre, suivant M. Mérimée, « un mélange singulier de routine et d'innovations heureuses. » Si d'un côté on donne une plus large part à l'enseignement du grec, aux exercices oraux, d'autre part il semble que l'histoire et la géographie soient laissées dans l'ombre, ainsi que les langues étrangères. Les arts d'agrément, tels que l'escrime, la musique, la danse, sont formellement prohibés. Les Jésuites ne firent pas la même faute.

En définitive, ces mesures ne satisfirent personne. L'Université, sous sa forme indépendante d'autrefois, déplaisait au pouvoir royal, qui devenait absolu ; son enseignement ne répondait plus aux besoins de la société nouvelle. Au contraire, les compagnies rivales de l'Université jouissaient d'une plus grande indépendance ; elles pouvaient, selon les goûts ou les besoins du moment, se modifier et se transformer. Elles n'avaient de compte à rendre qu'à elles-mêmes ou à l'opinion publique, et c'est sans doute là une première cause de leur grande prospérité.

On remarquera, en effet, que cette réforme, malheureusement tentée par les auteurs des statuts, fut accomplie avec succès en dehors de l'Université. « J'ai déjà parlé des Jésuites, conclut M. Mérimée, je tiens à citer en terminant, parce qu'ils furent à beaucoup d'égards les plus parfaits du siècle, les collèges de l'Oratoire et surtout ceux de Port-Royal. Richelieu, voulant donner une constitution au collège fondé dans sa ville natale, ne trouvait rien de mieux que de copier les programmes de Juilly ; il n'y aurait encore aujourd'hui presque rien à en retrancher, presque rien à y ajouter.

Je n'entreprendrai pas, Messieurs, d'étudier ici les idées si originales de Port-Royal sur l'enseignement. Les hommes qui dirigent les Petites Écoles ont montré ce qu'il eût fallu faire, et leur œuvre, trop peu connue, est la meilleure critique des statuts de 1600. Elle se distingue par le bon sens, la sûreté et la mesure. La philosophie puissante de Descartes anime toutes les parties de l'enseignement ; le français pour la première fois prend la place qui lui était due ; les livres élémentaires sont écrits en français ; on lit davantage de bon latin, on en écrit moins de mauvais. L'histoire, la géographie, les langues vivantes remplacent les exercices puérils de la rhétorique et deviennent ainsi le complément d'une éducation plus pratique et plus nationale.

Ces maîtres admirables des Petites Écoles réussirent enfin à faire, non plus des savants, — ce n'est pas le but de l'enseignement, — non pas des mondains, sachant « un peu de tout et rien « du tout à la française », — il y en aura toujours assez, — mais des hommes solidement instruits et capables de se rendre utiles dans les diverses situations où le sort les plaçait. »

Ce n'est plus un opusculé, mais un ouvrage, que M. E. Rivarès a voulu offrir à notre Société, sous ce titre : *Pau et les Basses-Pyrénées pendant la Révolution* ; on y reconnaît aisément un esprit libéral et conservateur, joignant à une érudition sévère le jugement mûr de l'homme habitué aux affaires politiques, et, par dessus tout, Messieurs, une haute impartialité, fruit de la connaissance des hommes et des choses et d'une large intelligence philosophique. Laissons à l'historien le soin d'indiquer lui-même le dessein qu'il a conçu, dans un avant-propos qui justifiera nos éloges.

« L'histoire de la Révolution a été faite plusieurs fois. Les évè-

nements qui marquèrent la fin du XVIII^{me} siècle sont connus. Chacun sait les noms des hommes qui les accomplirent ou qui s'y trouvèrent mêlés. Et pourtant cette époque reste le sujet d'études incessantes dont les résultats se succèdent sans lasser la curiosité. C'est que les faits sont tellement grands, les personnages si fort au-dessus des proportions ordinaires, que nous voudrions comprendre le pourquoi, le comment des journées de la Révolution, pénétrer dans la pensée intime de ces hommes, que certains honorent comme des sages, que d'autres abhorrent comme des monstres. Des écrivains nombreux et éminents consacrent leurs veilles à la recherche des détails, des anecdotes, des faits accessoires qui ont échappé aux grands historiens ou qu'ils ont dû négliger, et qui peuvent jeter du jour sur des questions si intéressantes. Nous aussi, nous avons ressenti le vif désir d'entrevoir des lueurs nouvelles dans ces profondeurs, restées mystérieuses, malgré tant d'investigations. Nous avons espéré recueillir quelque fruit d'une étude patiente des temps révolutionnaires dans notre pays, où passèrent les sombres figures de Monestier, de Pinet et de Cavaignac ; où la guerre avec l'Espagne nécessita d'immenses efforts et de cruels sacrifices, où l'on vit régner à la fois, au nom du salut public, la spoliation, la faim et la guillotine.

« Peut-être, à un point de vue plus général, notre travail ne sera-t-il pas sans utilité. Si les faits qui se sont produits dans chaque partie de la France étaient constatés et bien connus, ces chroniques locales fourniraient les éléments certains d'une histoire nationale, vraie et complète. Elles seraient des matériaux précieux, faciles à mettre en œuvre, pour ce grand monument. Nous apportons notre modeste pierre.

« Un autre motif a aussi inspiré ce travail. Notre génération ignore ou oublie des noms qui devraient se trouver souvent sur ses lèvres et dans sa pensée : nous avons voulu les citer.

« Le souvenir de la « besongne bien faite » doit être, en effet, soigneusement conservé. Elle est pour tous une leçon. L'exemple parti de trop haut touche faiblement : mais si, dans des conditions qui se rapprochent de la nôtre, nous trouvons des modèles de modération, de courage, de dévouement, quel cœur bien placé ne se sentira porté à les imiter ? A un autre titre, il faut honorer les bons citoyens. Les laisser tomber dans l'oubli, ce serait payer

d'ingratitude les services qu'ils rendirent : ainsi se trouveraient blessés à la fois l'intérêt de la société et la justice.

« Jamais peut-être il ne fut plus opportun de rendre des hommages publics au dévouement modeste et désintéressé. Une école à laquelle l'avenir demandera un compte sévère de ses doctrines, semble proposer le bien-être matériel pour unique but à l'activité humaine. La considération, les honneurs attachés à la richesse ; l'aspiration aux jouissances de la vie, rendue plus ardente et plus générale ; la pensée religieuse qui honore l'abnégation et le sacrifice, affaiblie ; tout pousse notre société à la spéculation et à l'égoïsme. On rencontre sans doute des âmes élevées qui ne cherchent que la satisfaction du devoir accompli. Mais elles sont rares ! Presque tous les hommes, même parmi les plus fermes et les plus ardents au bien, ont besoin de trouver autour d'eux un stimulant pour leurs efforts et un appui dans les difficultés de la lutte. Et s'ils n'ont en perspective que l'indifférence, même l'ingratitude et le dédain, n'éprouveront-ils pas des hésitations et des défaillances ? N'iront-ils pas jusqu'au découragement ?

« Ces réflexions, nous les avons souvent faites en étudiant notre histoire locale. A côté de noms célèbres, combien d'autres qui mériteraient nos hommages, sont restés dans l'ombre, méconnus ou oubliés ! »

Le premier chapitre de son livre, M. Rivarès le place sous le patronage de Mourot, cet homme éminent chez qui on retrouvait « les plus belles qualités du jurisconsulte, l'esprit droit et perspicace, l'amour de l'équité, la science du droit et la connaissance des hommes. » Jean-François de Mourot avait été député aux Etats par la ville de Nay, puis à Paris, où il fit partie du Tiers. Partout il lutta avec fermeté contre les abus et pour une sage liberté, véritable représentant de l'esprit qui animait le Béarn à cette époque, car, dit M. Rivarès, « la Révolution s'était faite dans ce pays, sinon sans émotion, du moins sans secousses violentes. Il n'y avait en effet en Béarn, ni haines accumulées contre les castes privilégiées, ni vengeances à exercer. La noblesse, les familles parlementaires, loin de se montrer arrogantes et d'abuser de leurs droits féodaux, avaient vécu parmi le peuple, se mêlant à lui avec une douceur de manières et une bienveillance de caractère qui leur donnaient quelque ressemblance avec les

patrons de l'ancienne Rome. On ne trouvait point parmi nous de ces riches abbayes dont l'opulence excitait l'envie. Le clergé était aimé.

« Les citoyens de toutes les classes firent preuve de zèle et de dévouement dans l'application des lois nouvelles. Appelés à prendre dans leurs mains la direction qui jusqu'alors avait été le privilège exclusif des agents du pouvoir, ils recherchèrent les abus pour les réformer, les fautes pour les réparer, les maux pour les soulager. N'était-ce pas cette mission que s'était donnée, à son aurore, la Révolution de 1789? Et les abus de l'ancien régime ne l'avaient-ils pas rendue aussi nécessaire que légitime? Même après tout ce qui a été écrit à ce sujet, nous nous faisons difficilement une idée de l'état de désorganisation où une autorité sans contrôle avait laissé tomber les diverses parties de l'administration.

« C'est par une sage attitude que se signalèrent longtemps les Béarnais; la tranquillité publique se maintenait: la voix des magistrats restait écoutée. Leur zèle, leur dévouement, l'estime et la confiance qui les entouraient, avaient sauvé Pau des scènes de pillage et de meurtre qui épouvantèrent tant d'autres villes.

« Le supplice de Louis XVI n'excita parmi nous, dit M. Rivarès, que la pitié pour une grande infortune et l'horreur pour un crime inutile. L'unanimité du sentiment public influa sur les manifestations mêmes des autorités républicaines. L'adresse que le Directoire du département envoya à la Convention est fort éloignée de l'enthousiasme. Après les félicitations officielles, d'ailleurs assez froidement formulées, on y trouve des conseils qui laissent percer, sinon le mécontentement, du moins une grande réserve dans l'approbation de la conduite de l'assemblée. »

Enfin, (soit dit à l'honneur du Béarn,) aucun de ses députés ne vota la mort de Louis XVI.

Cependant, cette douce et énergique population subit, elle aussi, le joug de la Terreur qui courbait dans la France entière tous les fronts et tous les courages. Dans la fin de septembre 1793, sous l'action des délégués de la sanglante Convention de Paris, commencent les crimes et les proscriptions.

L'espace nous manque pour analyser le travail, d'ailleurs encore inachevé de M. Rivarès, et dont la première partie s'arrête au 9 thermidor; qu'il nous soit permis d'en extraire une page

qui donnera une idée du talent littéraire de l'auteur et de la conscience avec laquelle il a recherché la vérité dans l'expression de ses jugements.

Il s'agit d'un nommé Dulaut, agent en Béarn du délégué de Paris ; le jugement qu'a porté M. Rivarès sur ce triste personnage, passant au-dessus de sa tête, caractérise toute l'époque où il vécut.

« L'homme qui nous occupe, écrit M. Rivarès, fut investi des fonctions de procureur-syndic du district, et l'opinion publique fit remonter jusqu'à lui une part de responsabilité dans les mesures qui signalèrent cette époque. Il excita des haines passionnées, car les rigueurs qu'on attribue à un compatriote sont plus pénibles à supporter ; les coups partis d'une main qu'on a serrée autrefois sont plus sensibles ; le joug imposé par l'égal de la veille semble plus pesant. Fut-il, ainsi que ses ennemis l'en accusèrent, un intrigant et un ambitieux, sacrifiant tout à la soif du pouvoir ; ou bien un novateur, comme il y en eut beaucoup, sincère et convaincu ? Le fond du cœur, l'intention intime, Dieu seul les connaît.

« Pour nos pères, témoins et victimes de tant de maux, révolutionnaire et scélérat étaient deux mots synonymes. Trois quarts de siècle se sont à peine écoulés, et déjà tout en conservant la même horreur pour le crime, nous jugeons les hommes d'une manière moins absolue. Nous commençons à comprendre que si les uns ne cherchaient dans la Révolution que des rapines et des vengeances, d'autres y cherchaient, sous les ruines, un ordre social. Toutes les puissances de notre âme se soulèvent et s'indignent au souvenir des forfaits que virent les rives de la Loire et les saules des Brotteaux : mais si nous détournons les yeux de quelques natures dépravées, aux instincts féroces, ardentes au mal et s'y précipitant comme dans leur élément naturel, à côté de ces monstres, nous trouvons, osons dire le mot, des vertus ! Plusieurs eurent une foi sincère dans la mission dont ils se crurent investis : initier le peuple à une vie nouvelle, libre et heureuse. Ils virent, impassibles, les soulèvements intérieurs et la coalition des rois. L'immensité du péril les jeta dans des mesures de défense excessives comme lui : mais leur âme ne fut point troublée ; le doute n'y entra pas. Des représentants envoyés aux armées, presque aucun n'avait été soldat ; pourtant on les vit,

calmes au milieu du feu, toujours au poste le plus périlleux ; ils nous sauvèrent de l'invasion étrangère. D'autres manièrent à pleines mains les richesses des émigrés, les trésors des églises, les assignats par millions ; et presque tous moururent pauvres. Danton fut plus flétri par le soupçon d'avoir rapporté de l'or de sa mission en Belgique que par tout le sang de septembre, tant le désintéressement était en honneur ! Ils se dévouèrent enfin à leur œuvre jusqu'à lui sacrifier leurs vies, marchant sans hésiter et sans dévier vers ce but connu, accepté d'avance : la mort, et la mort par la main du bourreau. Foi, courage, désintéressement, dévouement ! Qui sait ce que pèseront ces mots dans la balance de l'histoire ?

« Qu'on ne nous croie pas pourtant de cette école qui ne voit dans Robespierre qu'un logicien inexorable, ayant foi dans la sainteté du but qu'il poursuit, la régénération de l'humanité, et acceptant tous les moyens d'extirper les racines malfaisantes du corps social, dans l'espoir de racheter le mal présent par la félicité future du peuple. Aberration de l'esprit humain, dont l'orgueil substitue sa sagesse à la sagesse de Dieu, et s'arroge les droits de la Providence, pour faire plus et mieux qu'elle ! Disons hautement que celui-là est toujours criminel, qui viole les lois éternelles de la justice et de la morale. »

Messieurs, l'histoire se présente à nous sous des aspects multiples ; tantôt elle nous entraîne et nous émeut par le tableau des faits presque contemporains et les considérations qu'ils suggèrent comme dans le travail présenté par M. Rivarés ; tantôt elle nous attire par ses énigmes séculaires en éveillant la curiosité naturelle à l'esprit de l'homme ; c'est dans ce cas que se trouve l'étude faite par M. de Rochas, qui recherche les ténèbres de l'histoire pour y porter la lumière.

Qu'est-ce que les *Colliberts* ? Tel est le problème que s'est posé M. de Rochas ; ce problème était presque une énigme ; aussi les opinions les plus diverses ont-elles été émises sur ce sujet intéressant. Le classique dictionnaire de Bouillé les assimile aux cagots ; M. Francisque Michel, l'auteur connu des *Races maudites*, « en fait un anneau nécessaire de cette chaîne d'émigrés et de proscrits qui s'étendit autrefois depuis les Pyrénées jusque dans le Maine et en Bretagne. » Notre savant et consciencieux collègue n'accepte pas si aisément des faits qui lui paraissent dou-

teux. Armé de sa judicieuse critique, il nous fait passer en revue les hypothèses plus ou moins ingénieuses mises en avant par les historiens, les compare, les réfute les unes par les autres, et arrive à cette conclusion nette et précise qui tranche la question d'une façon, selon nous, définitive.

« Conclusion : Les Colliberts, tels que nous les montrent les vieux monuments, ont formé le trait d'union entre les serfs et les gens libres, une phase d'évolution dans le système féodal, une transition entre le régime du servage et celui de l'affranchissement complet. Je nie qu'il y ait aucun rapport entre eux et les Cagots des Pyrénées, connus du reste de leur temps sous le nom de Chrétiens ou Chrestians et nullement sous le nom de Cagots, relativement récent. Ce nom de Chrestians qu'ont aussi porté les Cahets de la Guyenne, comme je le démontrerai plus tard, et qui est caractéristique de cette classe de parias, n'a jamais servi dans aucun titre, aucun monument historique, aucune tradition populaire, à désigner les Colliberts qui n'ont jamais non plus subi l'ostracisme dont les premiers ont été victimes. En définitive, c'est une classe à retrancher de la liste de celles qu'on a désignées du nom de *Races Maudites*. »

Sous le titre « *les Parias de France et d'Espagne, Chrestias, Cagots, Gahets, Cacous et Agotes d'Espagne*, » M. le docteur de Rochas a produit une œuvre qui durera, car les documents sur lesquels elle s'appuie sont les plus nombreux qui aient été fournis jusqu'à ce jour sur cet intéressant sujet, et les recherches les plus consciencieuses n'ont pas été épargnées. C'est à la fois, Messieurs, une œuvre d'érudition pour laquelle les vieux titres des archives de Pau et le trésor des archives nationales de Paris ont été laborieusement consultés, et une œuvre de courage, car notre ardent collègue a dû parcourir non-seulement les campagnes du Béarn, mais celles du pays Basque et de la Navarre en pleine guerre civile, dans le but de compléter ses observations anthropologiques et médicales.

L'étude de M. le docteur de Rochas est divisée par lui-même en trois parties : la première traite des Lépreux, la seconde des Chrestias ou Cagots des Pyrénées, la troisième des Gahets et Capots de Guyenne, de Gascogne et du Languedoc.

Omettant, à regret, le chapitre des Lépreux, abordons celui qui concerne les Cagots.

« En même temps que les lépreux, j'allais dire à côté d'eux, dit M. de Rochas, vivait une autre classe de parias dont la condition sociale n'était pas beaucoup meilleure. Dans les grandes villes de l'ouest et du midi de la France, dans celles du nord de l'Espagne, ils étaient relégués et comme parqués dans un faubourg, espèce de Ghetto d'où ils ne pouvaient sortir que marqués d'un signal infamant qui les fit reconnaître. Dans les campagnes, ils habitaient des huttes misérables groupées souvent à l'abri des murailles d'un château seigneurial ou sous la protection d'une abbaye ; en tous cas, séparés du village voisin par un cours d'eau ou par un bouquet de bois. Tout commerce familial avec les autres habitants leur était défendu par la loi et plus encore par les mœurs. L'accès des églises ne leur était point interdit, mais ils y occupaient une place à part, derrière les fidèles dont ils étaient séparés par une balustrade. En quelques endroits même, ils devaient entendre l'office, de la porte. Un bénitier particulier leur était affecté ou bien le bedeau leur présentait l'eau bénite au bout d'un bâton, comme s'ils avaient pu souiller l'eau lustrale des autres chrétiens. De même le pain bénit leur était jeté et non pas offert dans la corbeille. A l'offrande on ne refusait pas leur obole, mais on leur donnait à baiser tout autre chose que la patène.

« Enfin, à toutes les cérémonies de l'église ils prenaient part après les autres, quand ils n'en étaient point exclus. Ainsi l'accès de la Sainte-Table leur était généralement interdit, « les prêtres « faisant difficulté de les entendre en confession et de leur administrer les sacrements. »

« Irréconciliés jusque dans la mort, leur dépouille était enfouie dans un cimetière privé ou dans un coin du cimetière commun.

« N'y avait-il donc que le clergé qui tint rigueur à ces infortunés ? Nullement : le pouvoir civil n'était pas plus pour eux. »

De quelle condition étaient ces parias, ces cagots, ou plutôt ces chrestiaas, comme on les appelle dans les chartes du moyen-âge ? Nous avons la preuve qu'au XIV^e siècle ils n'étaient pas *serfs*, mais *vassaux* ; avant cette époque, un curieux document inédit nous apprend que, en justice, le témoignage de quatre cagots équivalait à celui d'un témoin ordinaire, ce qui prouve qu'ils étaient en dehors de toute hiérarchie sociale. Au XIII^e siècle, en 1266, nous en voyons qui vivaient dans un quartier isolé de la banlieue de

St-Léon, auprès de la source qui a conservé jusqu'à ce jour le nom de « fontaine des Cagots. » Autour de leurs habitations régnaient des jardins qu'ils cultivaient, un chapelain desservait leur oratoire. On se rendait à leur quartier par une poterne contiguë à la tour de Sault et qu'on nommait St-Lazer. Voilà qui sent terriblement la maladrerie.

« Rappelons que les maladreries étaient de vastes enclos, renfermant des habitations pour les malades des deux sexes dont chacun avait sa cellule, des jardins, des vergers et des vignes, une chapelle et un cimetière. Nous ne nous aventurons donc pas beaucoup en disant que les chrestiaas vivaient, au XIII^e siècle, à Bayonne, à la façon des lépreux, en une sorte de communauté censitaire de l'église et sous sa tutelle. Nous les verrons s'émanciper peu à peu de cette dépendance, sans toutefois la secouer complètement. »

Leur moyen d'émancipation fut l'acquisition de la richesse. Déjà, au XIV^e siècle, des contrats de notaire nous montrent des cagots faisant des ventes non-seulement entre eux, mais avec d'autres habitants. Au XVII^e siècle, il y avait d'assez riches propriétaires, « voire même quelques-uns qui singeaient les geaient les gentilshommes en élevant des colombiers sur leur maison, portant armes et bottes de chasse, conduisant chiens en laisse, etc. Malgré cela, sous peine du fouet, il leur était interdit de toucher à la farine du commun peuple. »

« Cependant le temps était venu où les proscrits allaient trouver des défenseurs. Vers la fin du XVII^e siècle, arrivait dans le Béarn un intendant dévoré de zèle pour le service du roy, surtout soucieux d'en faire montre. C'était M. du Bois-Baillet. Les plaintes et les revendications des Cagots qui n'acceptaient pas sans protester leur injuste proscription, arrivèrent bientôt à ses oreilles. En financier doublé de courtisan, il trouva le joint de placer une grâce royale en bon lieu et à deniers comptants. Il s'aboucha donc avec les Cagots, près lesquels il se fit fort d'obtenir de S. M. le redressement de tous leurs griefs, moyennant un léger tribut ; puis il se hâta de faire part à Colbert de la proposition de ses administrés. Le ministre reçut d'un œil bienveillant, comme elle le méritait, cette communication et donna l'ordre à son intendant de poursuivre l'affaire, pourvu qu'elle allât à 30 ou 35,000 livres.

« Les Cagots furent affranchis par lettres patentes, mais longtemps encore les mœurs annulèrent les bons effets des ordres du roi.

« En 1756, les pénitents blancs de la ville de Pau firent beaucoup de difficultés pour admettre dans leur confrérie un riche bourgeois, parce qu'il était d'origine cagote. Mais, après des instances réitérées, discutées en séance générale de la société, on l'informa que, moyennant cent écus (les autres membres ne payant que 6 livres), il serait admis ; ce qu'il accepta.

« Cependant, il est juste aussi de dire que déjà les préjugés commençaient à s'effacer. En effet, Maria nous apprend que de son temps (1767), « presque toute la province s'est désabusée du préjugé d'après lequel on tenait les Cagots pour lépreux. » Un béarnais qui écrivait en 1792, Hourcastremé, nous affirme que depuis longtemps les Cagots, quoiqu'encore pour la plupart charpentiers, menuisiers, tourneurs, pouvaient prendre le métier qui leur convenait, que quelques-uns même acquéraient des terres nobles et qu'il n'y avait pas de bonnes fêtes à Navarreins et dans les environs sans que le violon des Campagnet, famille de menestriers très appréciés, quoique Cagots, fit danser la compagnie.

« Le gouvernement révolutionnaire n'eut aucune disposition nouvelle à édicter en faveur des Cagots ; mais ceux-ci profitèrent naturellement d'un régime qui passait le niveau sur tous les rangs. Ils en profitèrent encore pour faire disparaître, autant qu'ils purent, les titres de leur famille couchés sur les registres des paroisses de façon déplaisante pour eux.

« Mais les anciens parias firent mieux que de détruire des actes d'état civil ; ils se mêlèrent avec leurs concitoyens sur les champs de bataille, et quelques-uns surent acquérir la vraie noblesse, celle dont parlent Juvénal et Boileau, en servant leur pays avec distinction. Tel fut Dufresne, le plus grand cagot du Béarn, au dire d'Hourcastremé ; il géra les finances de la République de telle sorte qu'à sa mort, Bonaparte, voulant perpétuer le souvenir de son administration habile et intègre, ordonna que son buste serait placé dans la grande salle du Trésor public. C'est une gloire oubliée que je rappelle aux Béarnais.

« Depuis le commencement du siècle, il n'y a plus de Cagots, c'est-à-dire de parias, mais seulement des descendants de Cagots. Ce n'est pas à dire que le préjugé soit complètement effacé et que

la routine ait partout rendu les armes. Les petites portes à l'église de maint village sont à peine bouchées, le petit bénitier à peine desséché, et les corps des derniers maudits à peine consumés dans le coin réservé du cimetière. Il reste encore des témoins de ces humiliantes distinctions, et j'ai pu recueillir leurs souvenirs. Mais il est consolant d'ajouter que les préjugés s'effacent en raison directe du carré des distances, surtout depuis 1830, même dans les vallons les plus reculés de nos montagnes. Les alliances mixtes qui naguère encore souffraient des difficultés, n'en rencontrent presque plus et la fortune égalise parfaitement les rangs. »

Au nombre des curiosités que nous a léguées le passé, est la sorcellerie, cette superstitieuse pratique qui a malheureusement encore trop de croyants chez nos paysans de France. Le Béarn, comme les autres parties du royaume, fut entaché de cette grossière maladie mentale, et M. Lespy en a fait le sujet d'une étude spirituelle et instructive qu'il serait peut-être utile de voir plus répandue dans nos campagnes. M. Lespy intitule son ouvrage : *les Sorcières dans le Béarn, 1393-1672*. Pourquoi les sorcières et non pas les sorciers ? Laissons le piquant écrivain répondre lui-même à cette question délicate.

« En Béarn, comme dans les autres pays, on imputait aux femmes particulièrement de pratiquer des maléfices. Une espèce de code que suivaient en Allemagne les tribunaux chargés de juger les causes de sorcellerie est intitulé *Malleus maleficarum*, le « Marteau des sorcières ; » il est connu depuis les dernières années du XV^e siècle. Sprenger, qui en fut l'auteur, s'exprime ainsi : « Il faut dire l'hérésie des sorcières et non des sorciers. » En France, le mot suivant date du règne de Louis XIII : « Pour un sorcier, dix mille sorcières. » Les textes béarnais que j'ai eus sous les yeux, et qui vont de 1393 à 1672, confirment la justesse de cette observation, réduite à ces termes : que les femmes, en bien plus grand nombre que les hommes, ont été accusées de sortilèges. Entre ces deux dates, on ne trouve qu'un sorcier emprisonné (1452) et un autre condamné à mort (1592). On pourrait dire qu'il n'est question, dans nos textes, que de femmes dénoncées et jugées pour crimes de sorcellerie. »

La raison de ces accusations était une défiance intime des hommes à l'égard des femmes.

« C'était alors une créance commune que « les femmes, inférieu-

res aux hommes en intelligence et en volonté, cédaient plus facilement aux impulsions mauvaises. Le jurisconsulte allemand qui a fait le *Marteau des sorcières* va même jusqu'à démontrer que le manque de foi du sexe faible est indiqué dans son nom ; d'après cet audacieux linguiste, le mot *femina* serait composé de *fide minus*. » (Foi diminuée.)

« Dans l'étude que M. Yon nous a lue dernièrement et qui est si bien faite pour plaire aux délicatesses du goût, notre honorable confrère disait : « La femme respectée et honorée contribuait à civiliser, à policer la société féodale. »

« Comment concilier cette opinion fort juste, rappelée par M. Yon, avec celle que je viens de reproduire, affirmant que la femme, à cette époque, « était regardée comme un être dangereux et méprisable. » L'autorité d'un illustre et savant prélat nous met parfaitement d'accord : « La vérité est, dit Mgr Dupanloup, que les femmes ont tout surpassé dans le BIEN comme dans le MAL. » On le voit, les deux opinions contradictoires ne sont pas exclusives l'une de l'autre ; elles nous donnent la raison d'être d'une brillante institution et d'un fléau du moyen âge : la chevalerie, qui eut pour les « dames » tous les respects, les hommages, les dévouements qu'elles méritent, et la croyance à la sorcellerie, qui fut si horriblement impitoyable contre les femmes. »

Les prétendues scènes du Sabbat avaient lieu principalement à Ogeu, tout près d'Oloron, à Marcerin du côté d'Orthez, à Sauvagnon, près de Pau. « Auprès de Pau, dit un poète béarnais..., avez-vous quelquefois regardé par delà la lande du Pont-Long, les coteaux couverts de taillis touffus ? Là se trouvent Serres-Castet, Bournos, Sauvagnon, pays de loups..... Arcencam, un habitant de Bournos, a femme et fille très-jolies. Il s'est aperçu, une nuit, qu'après s'être frottées d'un onguent mystérieux, elles s'étaient, par la cheminée, élancées hors de la maison. Il veut aller à leur recherche. Par la vertu de l'onguent dont il a fait usage, lui aussi, il arrive au milieu d'un bois... Quel vacarme ! Quelle musique infernale ! C'est le Sabbat. Les sorcières dansaient, les sorciers gambadaient, les démons sautaient, comme poissons hors de l'eau ; et pendant que les uns bramaient, les autres sonnaient du cor ; d'autres *pintaient*, ou folâtraient sous les chênes. Le Diable était là, couvert de son plus beau vêtement, rouge comme un charbon ; la plume de coq lui pend derrière

l'oreille ; deux cornes se dressent sur sa tête ; on n'en vit jamais de pareilles ; il traîne une queue de six pieds de long ; il a la barbe et les cheveux roussis par le feu de l'enfer . . . Qui n'aurait reconnu Satan ! »

Les griefs qui donnaient lieu aux poursuites contre les sorcières étaient vagues, et les délations ne furent souvent que des calomnies destinées à assouvir « d'aveugles ressentiments, d'inavouables rancunes et de basses vengeances. » Certains seigneurs intentèrent des procès de sorcellerie à de pauvres diables pour leur extorquer de l'argent. Quand l'interrogatoire ne démontrait pas la culpabilité, on avait recours à la visite du corps, « et un médecin était commis pour rechercher sur les membres de ces malheureuses les traces des marques du Démon. »

On prétendait qu'« outre les marques insensibles sur le corps, il y avait dans l'œil celle d'une patte de crapaud ; le chirurgien de Bayonne qui accompagnait les commissaires était fort expert à les découvrir. »

Une accusation de sorcellerie était presque toujours suivie de l'emprisonnement de l'accusée dans d'affreux cachots, où elle avait à peine une nourriture suffisante ; puis venait la question, la torture, quand l'innocente n'avouait pas ses connivences avec Satan, et enfin le bûcher consommait l'injustice humaine. Rendons grâce à Dieu que de tels forfaits ne soient plus possibles aujourd'hui, et que, si la croyance à la sorcellerie n'a pas encore totalement disparu, elle soit généralement reléguée parmi les plus tristes aberrations de notre intelligence.

Enfin, Messieurs, nous terminerons cet exposé, trop abrégé quoique très-long, par l'examen d'une œuvre vraiment originale, aussi importante pour les savants philologues qu'attrayante pour tout homme instruit, nous voulons parler des « *légendes et récits populaires du Pays Basque* » par M. Cerquand, inspecteur de l'Académie de Bordeaux, en résidence à Pau. Notre collègue était déjà préparé à cette étude par des travaux antérieurs du même genre, et ses connaissances mythologiques de l'antiquité grecque lui rendaient plus facile une comparaison féconde avec les légendes religieuses des Basques.

Il existait déjà, à la connaissance du monde qui s'occupe du basque, des proverbes et des chansons dans cette langue, mais les pièces paraissent manquer d'originalité, de la marque

nationale, selon l'expression de M. Cerquand. « Cette race, notre aînée à l'ouest du continent européen, n'avait-elle rien conservé de son passé ? n'avait-elle rien imaginé, rien composé, sinon écrit ? » Telles furent les questions que pōsa M. l'inspecteur aux instituteurs des cantons de Tardets, de Mauléon, de St-Palais, de St-Jean, réunis en conférence scolaire. » Sous son ingénieuse direction les instituteurs primaires, tous basque d'origine, d'habitudes et de langage, se mirent au travail, et soixante textes, réellement basques, furent ainsi colligés, traduits et envoyés à Pau.

Dans ces récits il faut distinguer des paraboles, des légendes mythologiques, des contes de sorcellerie, des légendes historiques et des contes proprement dits.

Tous sont charmants par quelque côté, et faire un choix est pénible; cependant nous en prendrons quelques-uns, presque au hasard, toujours sûrs de bien tomber.

La Paix en Espagne.

« N. S. Jésus-Christ parcourait l'Espagne avec saint Pierre pour prêcher l'Evangile. Les notables d'un village, voulant profiter de l'occasion, vinrent à eux pour leur demander que leur pays fût à jamais heureux. S'adressant donc à saint Pierre, ils lui dirent : — Nous venons vous demander une faveur. Obtenez de notre maître commun quatre choses qui assureront le bonheur de l'Espagne : abondance de pain, de vin, de viande et la paix. — Jésus, ayant entendu la demande, répondit : — Ces choses ne peuvent aller ensemble. Je vous donne le pain, le vin et la viande ; mais vous n'aurez pas la paix avec cela. — Depuis cette époque, l'Espagne a l'abondance ; mais il lui manque la paix. »

Cette parabole est-elle d'hier ? ajoute M. Cerquand, remonte-t-elle aux luttes des Maures ? à Charles V, à Philippe II, aux premiers Bourbons ? Date-t-elle de quelqu'une des guerres civiles de ce siècle ? Alors comme aujourd'hui la terre était féconde ; et la paix n'est pas venue, et la Parabole reste encore vraie.

Et celle-ci, n'est-elle pas aussi charmante dans sa naïveté :

« Le pauvre Manech (Jean) chargé d'enfants et de dettes, n'ayant plus de pain, ni de travail pour en gagner, prend le parti de vendre son âme à Belzébuth. Il se rend donc au Sabbat qui se tient sur le mont Orhy, et conclut un pacte qui assure la fortune à

lui et à sa famille, mais à condition qu'après vingt ans, Belzébuth aura son âme. Voilà Manech enrichi, mais fort préoccupé de l'échéance. Sa femme remarque sa tristesse et lui arrache son secret : « N'est-ce que cela, dit-elle, repose-toi sur moi. » Belzébuth arrive, la vingtième année écoulée. La discussion s'engage sur les droits de la femme et sur ceux du malin. Mais le malin raisonne fort bien. Manech a contracté une dette. Il faut payer. « Accorde lui, dit la femme, le temps de faire sa prière ; en attendant, comme je ne le veux point quitter, tu ne peux me refuser de blanchir ces deux toisons. » Le diable consent va au ruisseau et lave à tours de bras. Mais l'une des toisons est blanche, et reste blanche ; l'autre qui est noire, ne veut pas blanchir. Il remonte harassé et vaincu : « Cattalin, dit-il, garde tes toisons et l'âme de ton homme, je perds mon temps ici. » Il s'en va ; et Dieu pardonna, dit le conte, au pauvre Manech, parce qu'il avait péché par amour pour les siens. »

Autre légende :

« Un bossu est fiancé à une jeune sorcière, qui s'absente tous les samedis, jours consacrés aux entretiens des fiancés. Il découvre son secret et obtient de la suivre au Sabbat le samedi suivant. Mais il oublie le mot d'ordre, et le président, au milieu d'un tapage infernal, ordonne qu'on lui enlève sa bosse et qu'on la fixe au bout d'une pique. L'opération est faite immédiatement et le lendemain, jour de dimanche, le bossu, droit comme un jonc, se carre sur la place du village. Une si belle cure met en émoi tous les bossus des environs ; ils arrivent à la file et demandent des renseignements. On ne les obtient que moyennant finance. Un richard accepte et est conduit au Sabbat. A son tour il oublie le mot d'ordre. La punition n'est pas la même. Au lieu d'une bosse il en a deux. »

Les deux contes suivants nous paraissent donner une idée piquante de l'esprit basque :

Qu'est-ce que le mariage ?

« Dans une paroisse de Soule, le curé demandait à un enfant : « Qu'est-ce que le mariage ? » — « Le mariage est la séparation de l'âme et du corps. »

« Et une vieille femme qui était par derrière reprit : « Non, pas tout à fait, mon enfant, mais peu s'en faut. »

Le compte des années.

« Un homme commençait à vieillir. « Quel âge avez-vous ? lui demande-t-on. — Je n'en sais rien. — Quoi, vous ne connaissez pas votre âge ? — Moi, dit l'homme, je compte mes brebis et mon argent de peur de les perdre, mais je ne compte pas les années ; je sais bien que je n'en perdrai pas une seule. »

Ne croyez pas, Messieurs, que l'étude dont nous venons de nous occuper ait eu seulement pour but de piquer la curiosité ou d'éveiller l'imagination ; elle a une portée plus haute ; elle tend à jeter un vive lumière sur des rapports jusqu'ici niés, se maintenant évidents, entre les Basques et les peuples Aryans et sur la mythologie encore si obscure des anciens Basques. Quelles furent les notions religieuses de ces populations primitives ? Qu'est-ce que le Jinco, que signifie Basa Jauna, qu'étaient les Lamignac, dans les croyances enfantines du peuple basque ? Devons nous penser avec M. Cerquand que les Basques se représentaient la Divinité sous une double forme, non antagoniste l'une de l'autre : « Jinco, qui figure l'ordre, l'immuable, et Basa Jauna, le variable, que l'homme encore ignorant sépare de l'ordre éternel. » Jinco n'a pas d'agents inférieurs ; sa puissance s'exerce par un simple acte de sa volonté. Basa Jauna se décompose en une multitude de Lamignac, sorte de génies nationaux.

Problèmes, à coup sûr, hérissés de difficultés, mais qu'il est honorable à notre savant collègue d'avoir posé d'une façon scientifique, en y répandant la clarté.

Ce résumé des travaux de la Société contribuera, nous l'espérons, à en justifier l'utilité et à mettre dans son jour l'esprit dont elle est animée.

Un récent appel de M. Wallon à toutes les sociétés savantes départementales les invitant à rechercher, de concert avec le Comité des travaux historiques et les conservateurs des archives, les documents relatifs aux tenues de nos anciens États-généraux, prouve clairement le parti qu'un ministre intelligent, actif et lettré peut tirer de ces forces disséminées sur la surface

du territoire, en les centralisant sans les absorber, en les inspirant sans les diriger ni les dominer.

Sachons conserver et accroître les forces vitales de la patrie par le progrès des lumières et la diffusion de l'instruction. L'énergique concours de tous ses enfants a restitué à la France une richesse qui étonne le monde ; c'est aussi par l'union de toutes les intelligences, de toutes les volontés, que notre noble pays maintiendra parmi les nations civilisées le haut rang qu'on cherche vainement à lui contester.

Souvenons-nous avec quelle ardeur, au lendemain de nos désastres, nous primes unanimement la résolution de fortifier nos études, d'étendre nos connaissances, de propager la science ! Que ces virils projets de nos jours d'angoisse ne se dissipent pas, comme un rêve, aux heures plus prospères de la convalescence et de la santé !

Instruisons-nous pour vaincre, — ou plutôt, pour n'être pas vaincus.



LE COUP DE SIROCCO DU 1^{er} SEPTEMBRE 1874.

PAR M. A. PICHE,

Secrétaire de la Commission météorologique de Basses-Pyrénées.

Je me trouvais à St-Jean-de-Luz depuis quelques jours ; le temps était beau, la température agréable ; dans la nuit du 31 août au 1^{er} septembre, je fus tout-à-coup réveillé par un coup de vent ; j'ouvris la fenêtre et fus surpris de sentir un air chaud et sec.

A huit heures du matin je sortis faire ma promenade habituelle ; il y avait déjà 26 degrés et un vent assez fort qui de toutes parts soulevait des tourbillons de poussière. Dans l'après midi, le vent se calma ; mais la température devint écrasante. Obligé que j'étais d'aller au sémaphore du Socoa, j'emportai mon thermomètre fronde et vingt fois je pris la température, qui s'éleva successivement à 32°, 34°, 36° et 38°, 5. A l'extrémité même de la digue dont je visitais les travaux, je notais encore 38 degrés vers 4 heures du soir.

Je puis donc certifier que les observations envoyées par Biarritz à l'Observatoire de Paris et marquées d'un point d'interrogation, comme douteuses, étaient parfaitement exactes.

Ce coup de sirocco m'a paru aussi remarquable que celui signalé à l'Académie des Sciences, par M. Ch. Sainte-Claire-Deville, comme arrivé à Alger le 20 juin 1874 ; et, de retour à Pau, j'ai pensé à l'étudier à l'aide des observations de notre réseau météorologique.

A Alger, le thermomètre monta dans la soirée jusqu'à 38°, 8 ; à 7 heures du soir, la différence de température entre le thermomètre sec et le thermomètre mouillé était de 14°, 8, ce qui donnait une humidité relative inférieure à 20 centièmes ; le vent O-N-O au début avait tourné assez brusquement au S-S-E, direction dans laquelle il persistait ; enfin le baromètre était descendu de 7^{mm}, 8.

Ces données sont assez semblables à celles que nous avons relevées pour que nous ayons cru devoir les rapporter ici.

Examinons successivement les indications fournies par nos observateurs, en commençant par la température et la sécheresse de l'air, qui étaient les caractères dominants du phénomène.

I. Température de l'air.

Le sémaphore de Biarritz a de bons instruments, bien installés, relevés quatre fois par jour par un observateur habile ; je choisis cette station pour suivre en détail la marche de la température, du 29 août au 4 septembre, soit pendant 7 jours.

En voici le tableau :

	MINIMUM de la nuit.	7 h. du m.	10 h. du m.	MAXIMUM du jour vers 2 1/2	4 h. du s.	7 h. du s.	MAXIMUM de la nuit.
29 août.....	18.0	18.5	19.5	24.0	23.0	21.0	19.0
30 août.....	12.0	14.0	20.5	24.0	22.0	22.0	23.0
31 août.....	16.5	18.0	21.0	26.0	24.0	25.0	27.0
1 ^{er} septembre....	20.0	25.5	32.0	38.0	37.5	30.0	32.5
2 septembre.....	21.0	21.5	21.0	24.5	23.0	21.5	22.0
3 septembre.....	18.0	19.5	26.0	29.0	21.0	20.0	24.0
4 septembre.....	15.0	16.0	18.0	21.0	20.5	18.5	19.0

On voit par ces chiffres que la journée du 1^{er} septembre, la plus chaude de l'année, est véritablement anormale. Dans la nuit du 31 août, le thermomètre, au lieu de baisser après 3 heures du soir, s'élève de 24° à 25 et 27° pour retomber à 20° au lever du soleil ; le 1^{er} septembre, le maximum 38° 5 a lieu après 4 heures du soir, et dans la nuit le thermomètre maximum accuse 32° 5, fait des plus rares.

Comparons maintenant les stations du département entre elles, pour rechercher si le phénomène a été général ou local ; nous prenons seulement les minima et les maxima groupés dans le tableau suivant :

	30		31		1 ^{er}		2		3		4	
	Min.	Max.	Min.	Max.	Min.	Max.	Min.	Max.	Min.	Max.	Min.	Max.
Biarritz.....	12.0	24.0	16.5	26.0	20.0	38.5	21.0	24.5	18.0	29.0	15.0	21.0
Pau.....	13.0	24.5	14.0	26.0	14.5	31.4	20.5	27.0	17.5	29.0	17.7	21.0
Orthez.....	10.5	23.2	13.5	26.0	16.0	32.0	19.7	31.1	16.0	29.4	17.0	19.5
Lescar.....	11.1	24.3	12.0	24.1	14.4	28.5	18.0	25.8	15.4	29.4	16.4	18.6
Lembeye.....	14.2	24.0	16.0	31.0	18.5	34.5	20.0	30.5	18.6	29.0	17.6	18.5
Tardets.....	11	23.0	13.0	25.0	16.0	34.0	16.0	26.0	15.0	30.5	15.0	25.0
St-Jean-P.-de-P.	11.5	24.4	14.4	25.5	20.0	31.0	21.5	26.0	20.0	29.0	18.0	20.0
Oloron.....	11.2	20.5	13.5	22.0	15.2	28.0	18.5	23.0	15.8	27.6	16.5	20.0
Eaux-Bonnes..	14.0	18.2	15.5	18.6	17.0	22.0	20.0	20.7	22.5	19.5	14.5	14.0

Cette comparaison nous montre plusieurs faits dignes de remarque : un premier maximum assez élevé à Lembeye, dès le 31 août (31°) ; dans la nuit, deux minima fort élevés à Biarritz et St-Jean-Pied-de-Port ; les maxima du 1^{er} septembre ne sont nulle part aussi élevés qu'à Biarritz ; Lescar et Oloron sont de

10° au dessous ; le 2, la température de nuit est relativement basse à Tardets ; et celle de jour très élevée à Orthez et à Lembeye ; dans la nuit du 3, elle est maximum à Eaux-Bonnes, probablement sous l'influence d'un nouveau sirocco, qui le lendemain donne partout une température assez haute et maximum pour Lescar ; le 4, la température s'abaisse beaucoup et redevient normale pour la saison.

II. Humidité relative déduite du psychromètre d'August.

Voici les chiffres obtenus :

	30		31		1 ^{er}		2		3	
	Min.	Max.	Min.	Max.	Min.	Max.	Min.	Max.	Min.	Max.
Lescar.....	96	55	95	53	89	47	94	61	91	48
Biarritz.....	89	45	75	68	68	38	91	74	81	51
Eaux-Bonn.	76	76	80	76	80	33	82	56	24	81

(Pour Eaux-Bonnes, qui ne fait que deux observations, nous donnons les chiffres de 8 heures du matin et 8 heures du soir.)

A Lescar, l'écart entre les thermomètres sec et mouillé fut de 7° 5, le 1^{er} septembre à 3 heures, (27° 5, contre 20°), et de 7° 8 le 3 septembre à 3 heures, (29,4 contre 21,6).

A Biarritz, de 11° 5 le 1^{er} septembre, à 4 heures (37,6 contre 26°); soit environ 38/100 ; les tables psychrométriques étaient insuffisantes.

Eaux-Bonnes ayant envoyé ses chiffres tout réduits, nous n'avons pu en contrôler l'exactitude.

III. Etat du ciel.

A Biarritz, le 30 août, ciel demi-couvert ; le 31, matinée brumeuse ; après-midi, ciel bleu ; le soir également brumeux ; le 1^{er} septembre, ciel à demi voilé de vapeurs blanches ; le 2, couvert avec éclaircies ; le 3, couvert ; le 4 au matin, couvert avec pluie.

A Lescar, le 30, bleu traversé de quelques cirrus; le 31 et le 1^{er}, bleu sans nuages; le 2 au matin, 3/4 puis 1/2 couvert par des cumulus, et le soir, ciel bleu; le 3, le ciel, bleu d'abord, se couvre peu à peu de cirro-cumulus qui tournent au nimbus et la pluie commence le soir même.

On voit que l'état du ciel varie notablement entre deux stations aussi rapprochées que Biarritz et Lescar.

IV. Etat de la mer, à Biarritz.

Le 30, agitée; le 31, houleuse; les jours suivants, agitée. Elle ne redevient belle que le 5 septembre.

Ceci semble indiquer qu'il y avait tempête au large.

IV. Vent.

Le 30 au soir, à Biarritz, le vent était N-O²; le 31, O²; le soir, il tournait N-E³, E³; le 1^{er}, S₃ dans la matinée; le soir, S-E², puis E³; le 2, N-O³ le matin, N-E⁴ le soir; le 3 septembre enfin, il redevenait S², S₃, et finissait O⁵ et N-O⁴.

C'est là l'indice du passage de deux mouvements tournants.

— A Lescar, S-O¹ dans la nuit du 30 au 31; E² puis E³ dans le jour, et le soir S-O¹ et E⁰; le 1 au matin, E-S-E¹; le 2, N-O³; dans la nuit du 2 au 3, N⁰; puis E¹ et le soir N-O⁴.

Ce N⁰ est un contre-courant ou remous inférieur provoqué par le vent de S signalé à Biarritz.

V. Pression de l'air.

J'ai voulu m'assurer par l'étude comparée de nos baromètres s'il y avait eu quelque dépression locale; je n'ai rien remarqué d'anormal dans le département; je me bornerai donc à donner la marche du baromètre à Biarritz :

	7 h. m.	10 h. m.	4 h. s.	7 h. s.
29 août.....	762.8	763.8	764.2	764.3
30 août.....	761.3	761.3	761.2	761.2
31 août.....	763.8	764.0	761.1	760.1
1 ^{er} septembre.....	757.6	758.0	755.9	755.3
2 septembre.....	761.9	763.2	762.1	762.0
3 septembre.....	759.2	758.5	763.1	765.0

Ce qui se résume en ceci : le 31 août, petite baisse de 3^{mm}, suivie d'une hausse de 2^{mm} 8, le 31 ; le 1^{er} septembre, baisse de 8^{mm} 7, suivie d'une hausse brusque de 7^{mm} 9, et le 3 petite baisse de 3^{mm}, suivie d'une hausse de 5^{mm} 8.

Telle est Messieurs, l'analyse des faits ; passons maintenant à l'explication qu'on en peut donner, dans l'état actuel de la science.

Pourquoi ai-je appelé ce vent sirocco ? parce que ses caractères m'ont paru absolument semblables à ceux présentés par le coup de vent qu'a signalé M. Sainte-Claire Deville, pour l'Algérie, et parce que les conditions dans lesquelles il s'est produit m'ont semblé analogues à celles dans lesquelles naissent le sirocco italien et le foehn suisse, d'après l'étude qu'en ont faite de savants météorologistes MM. Hahn et Ch. Grad.

— Permettez-moi de vous exposer, en l'apprenant moi même, cette théorie nouvelle qui résulte de leurs travaux.

Comme le sirocco est un vent sec et chaud et qu'en Algérie il vient du Sahara, on se figure généralement chez nous, lorsqu'on entend parler du sirocco italien que ce vent vient du désert ; de même en Suisse, on attribue la même origine au foehn « le mangeur de neiges. »

C'est là une erreur ; elle est facile à démontrer pour le sirocco du versant italien des Alpes, car ce vent vient non du sud mais du nord et se déclare pendant les tempêtes de nord-est.

Quant au foehn, il apparaît dans certaines vallées du versant nord des Alpes, pendant les tempêtes du sud-ouest, mais le Sahara n'y est pour rien.

Ces vents secs et chauds ne sont point un phénomène particulier à la Suisse ou à l'Italie, mais un phénomène général purement physique, qui se manifeste dans les pays situés au pied de hautes chaînes de montagnes, toutes les fois qu'une grande bourrasque vient se heurter au versant opposé de la chaîne.

Voici l'explication physique du phénomène, d'après la théorie mécanique de la chaleur ; elle est fondée sur un principe posé par Poisson et développé par M. Peslin, le savant météorologiste, en ces dernières années, ingénieur à Tarbes.

N'ayant pu me procurer les mémoires originaux (1), j'emprunte à des revues scientifiques les termes de l'explication sommaire que je veux seulement esquisser ici, sans entrer dans de longues explications sur la théorie mécanique de la chaleur, dont vous avez tous entendu parler (2).

Comprimez un gaz, il s'échauffe, parce qu'il subit un travail provenant de forces extérieures ; il y a transformation de mouvement visible en cette autre sorte de mouvement vibratoire moléculaire, invisible, qu'on appelle la chaleur.

Raréifiez un gaz, ou autrement dit, diminuez la pression que les corps environnants exercent sur lui, il se dilate et se refroidit, parce qu'il se distend, en vertu d'un travail provenant de forces intérieures ; à l'inverse du cas précédent, il y a ici transformation de chaleur en mouvement.

L'expérience est facile à faire et Tyndall l'a rendue classique : l'illustre physicien anglais prend le plus sensible des thermomètres, la pile thermoélectrique, et il l'expose tantôt au vent d'un soufflet, tantôt au jet d'air sortant d'un récipient, dans lequel ce gaz a été comprimé depuis plusieurs heures ; dans le premier cas il y a chaleur produite ; dans le second cas il y a production de froid.

Comment expliquer cette divergence de résultats, lorsque l'air pris à l'entrée du soufflet est à la même température que l'air comprimé à l'intérieur du vase clos.

C'est que dans l'expérience du soufflet, le travail mécanique qui met l'air en mouvement est produit par la force musculaire de l'expérimentateur, et une portion de cet effort est transformée en chaleur ; tandis que, dans la seconde expérience, l'air sortant du vase clos par sa propre pression, emprunte son mouvement à sa tension intérieure et une portion de sa chaleur est consommée ou plutôt transformée dans cet effort.

L'accroissement de température de l'air sous la pression est considérable et vous vous rappelez tous l'expérience du briquet

(1) Julius Hahn, *mémoires sur l'étude du foehn et du sirocco* publiés dans la Zeitschrift für météorologie de Vienne.

Pealin, mémoire inséré au bulletin de l'association scientifique de France du 10 mai 1868, p. 315.

(2) Ch. Grad, même recueil n° du 16 août 1874.

à air, où un morceau d'amadou s'allume sous la seule pression de la main exercée sur le piston du tube de cristal.

Eh bien, les mêmes phénomènes se produisent dans la nature, lorsque de hautes chaînes de montagnes s'interposent sur le chemin des grands courants atmosphériques produits par les bourrasques.

Le vent courant par couches parallèles à la terre, vient-il à rencontrer ces murailles qui ont souvent plusieurs kilomètres de hauteur, tend à s'élever pour les franchir ; en s'élevant dans des régions où la pression atmosphérique diminue, il se dilate ; en se dilatant, il se refroidit ; en se refroidissant, les vapeurs d'eau qu'il contient se condensent en pluie ou en neige qui se précipitent sur le versant abordé par le vent ; enfin en passant sur les crêtes glacées souvent couvertes de neiges éternelles, le peu d'humidité qui reste dans l'air se condense encore par une sorte de distillation.

Au contraire, l'obstacle franchi, l'air redescend ; il pénètre dans des couches de plus en plus denses qui le compriment et sa température augmente d'autant plus qu'il descend dans des vallées plus profondes.

Telle est la nouvelle théorie explicative des vents secs et chauds dont le sirocco et le foehn sont les types les plus connus et en même temps mieux étudiés.

Les observations météorologiques faites simultanément sur les versants et sur le sommet des Alpes, pendant plusieurs tempêtes, soit de nord-est, soit de sud-ouest, ayant donné naissance les premières à des coups de sirocco bien accusés, les secondes au souffle brûlant du foehn, qui en quelques heures fond un et deux mètres de neige sur les versants de la Suisse, confirment la théorie physique que nous avons essayé d'exposer plus haut.

Sur le versant qu'aborde la bourrasque et que l'air doit gravir on trouve en moyenne une diminution de $0^{\circ},48$ par 100 mètres d'élévation ; tandis que du côté opposé, c'est-à-dire à la descente, l'augmentation de température dépasse un degré centigrade par 100 mètres d'abaissement.

Pourquoi l'air subit-il à la descente un accroissement de température plus que double de la diminution éprouvée à la montée ? Cela tient sans doute à la condensation de la vapeur d'eau qui a

lieu à la montée, phénomène qui entraîne un dégagement de chaleur.

En effet, on a toujours constaté que le versant opposé aux vallées dans lesquelles se manifeste le foehn ou le sirocco, reçoit de fortes précipitations de pluie ou de neige. .

Voici quelques chiffres donnés par M. Grad.

Un courant d'air qui sous l'action d'une bourrasque sud-ouest arrive au pied des Alpes avec une température de 15° environ possède, au passage du faite, une température de 3° par une altitude de 3,000 mètres, sous une pression de 530 millimètres, et quand sur le versant du nord il est redescendu à l'altitude de 500 mètres, sous une pression de 713 millimètres, il peut atteindre 27°.

La température et la sécheresse sont d'autant plus grandes que les montagnes franchies sont plus hautes et que la précipitation de vapeur d'eau a été plus abondante.

On comprend maintenant aisément que pas plus le foehn que le sirocco ne doivent être des vents particuliers aux Alpes ; mais que des vents semblables doivent se présenter partout où se rencontrent des conditions orographiques et atmosphériques analogues.

En effet, on a observé des phénomènes semblables à Raguse, près de l'Adriatique ; sur les flancs du mont Elbourz, au sud de la mer Caspienne ; sur les côtes du Groenland, dans la zone polaire arctique ; enfin dans l'hémisphère austral, sur les flancs des montagnes de la nouvelle Zélande. A coup sûr ces siroccos là ne venaient pas du Sahara algérien !

Ce même phénomène se présente très fréquemment dans les Pyrénées, et c'est lui qui s'est manifesté d'une façon si remarquable le 1^{er} septembre 1874.

Pour confirmer encore ma thèse, j'ai copié les cartes isobariques de l'Europe pour les 31 août et 1^{er} septembre en y ajoutant les différences de température du jour sur la veille.

Ces cartes nous montrent nettement l'influence d'une violente bourrasque, dont le centre était, le 1^{er} septembre, à 8 heures du matin, au nord de l'Irlande. Sur tout le golfe de Gascogne les vents étaient assez forts du S-O ou du S.

A Madrid, à Gibraltar, à Alger ils soufflaient au contraire de l'est ; et tandis que dans ces trois stations la température n'avait

pour ainsi dire pas varié depuis la veille, à Biarritz elle s'était élevée subitement de 7°, 5. On voit donc qu'il n'y avait point là vent chaud nous arrivant du Sahara, mais bien phénomène conforme à l'explication physique plus haut citée.

Du reste, ce n'est point là un phénomène isolé et exceptionnel pour le département des Basses-Pyrénées; il se manifeste assez souvent, mais d'une façon moins nettement accusée.

Presque toujours, à Pau, l'approche des grandes bourrasques de sud-ouest est annoncée par une forte élévation de température et une grande sécheresse.

Je relève les exemples suivants sur l'atlas de mes observations graphiques :

Le 16 février 1874, à 8 heures du soir, l'hygromètre marquait 86, le lendemain à 8 heures du matin il était tombé à 50; quelques heures après grande bourrasque de S-O.

Le 27 février, le thermomètre montait à 16° 8, et à 8 heures du soir, l'hygromètre tombait à 39; bientôt après, grand vent, forte pluie.

Avant la bourrasque du 3 avril au soir, le thermomètre montait à 24°, et l'hygromètre descendait à 18.

Je pourrais citer dix autres exemples; ils sont à tel point fréquents que la baisse de l'hygromètre est pour moi un des plus sûrs moyens de prévision de la pluie et que je formulerais volontiers cette loi météorologique d'aspect paradoxal, que pour la région de Pau, *« plus il fait sec, plus la pluie est proche. »*

La raison en est que le centre de bourrasque qui nous donne ces vents de sud abordant la chaîne à revers, se déplace rapidement de S-O en N-E, sur notre gauche; bientôt alors, il nous envoie des vents de S-O, d'O et de N-O, dont les Pyrénées ne peuvent plus nous garantir; lors de leur invasion, à une extrême sécheresse, succèdent, tout à coup, les nuages, le vent, la pluie, et en quelques heures on voit l'hygromètre remonter de 24 à 96 centièmes, ainsi que cela est arrivé le 24 janvier 1875.

J'ignore, Messieurs, si ce phénomène dont Basques et Béarnais connaissent parfaitement l'existence, mais dont ils ignorent certainement la cause, a déjà été signalé par les météorologistes et surtout enregistré dans leurs écrits. J'ai pensé qu'il y avait intérêt à vous le faire connaître, et je réponds ainsi, quoique bien

tardivement, à un vœu qu'avait émis M. le comte de Bouillé, alors notre président, lorsqu'il m'avait demandé quelques explications sur ces vents chauds et secs qu'il a si souvent rencontrés dans ses courses Pyrénéennes.



LES PARIAS DE FRANCE ET D'ESPAGNE

Par le Dr DE ROCHAS

(SUITE).

CHAPITRE VI.

LES DESCENDANTS DES PARIAS

Leurs caractères et traditions

« Il n'y a plus de Cagots, disions-nous en terminant notre chapitre II, mais seulement des descendants de Cagots. »

Cette vérité, inscrite dans nos lois dès avant 89, n'a pénétré que lentement dans nos mœurs et n'a pas encore acquis droit de cité dans la science, puisque nous voyons un de ses maîtres les plus autorisés, M. Littré, écrire dans le tome 1^{er} de son grand *Dictionnaire de la langue française* publié en 1872 : « Cagots, peuplade des Pyrénées affectée d'une sorte de crétinisme. » C'est comme un résumé de ce qu'en disaient Fodéré, en 1813, dans son *Traité du gâtisme et du crétinisme*, et Esquirol dans son *Traité des maladies mentales*, publié en 1838. Nous ne citons que les principales autorités, mais bien d'autres auteurs contemporains partagent les mêmes erreurs (1).

(1) M. Cénac Moncaut (*Histoire des Pyrénées*, 5 vol. in-8° à Paris, chez Amyot 1833), écrit : « On remarque dans les plus misérables quartiers des villages des êtres informes à la tête grosse et branlante, aux jambes torses, au corps grêle, au cou goitreux, au regard éteint et indécis, à la parole inarticulée. Ce sont des Cagots !... Tout concourt à leur donner pour origine les Visigoths, leur nom lui-même sert de preuve historique. — Leur teint ne porte d'ailleurs aucune trace des habitants du Midi : point de cheveux noirs ou crépus, pas de reflet bronzé, pas de pommettes saillantes. On y reconnaît au contraire le type des hommes du Nord : incarnat blanc et lavé, cheveux blonds et plats. Quant à leur abâtardissement physique et moral, il est facile de s'en rendre compte par leurs longues souffrances. Dix siècles de mauvaise nourriture et de reproduction sans croisement, suffisent pour expliquer le crétinisme où ils sont descendus. (Op. cit. T. v. Ch. VI, P. 262 et suivantes. « Conséquences de l'expulsion des Visigoths »).

On peut consulter encore Bouillet. *Dict. des sciences lettres et arts*, 6^e édit. 1862, art. *Crétins*.

Dr Devay (Francis). *Traité spécial d'hygiène des familles*, 2^e édit. Paris, 1858. P. 312-313.

Je ne crains pas d'être démenti en avançant que l'incertitude n'est pas moins grande, aux portes mêmes des Pyrénées qu'au cœur de la France. Combien de fois n'avons-nous pas été donner de la tête contre un groupe de crétins ou de bohémiens sur la foi de renseignements fournis par des hommes très éclairés d'ailleurs (1).

Parmi tant d'écrivains qui ont traité incidemment ou ex-professo des mystérieux cagots et dont les œuvres composeraient à elles seules une bibliothèque, il ne s'en est trouvé qu'un seul pour faire une enquête approfondie sur leurs caractères physiques. Cet homme est Palassou, l'infatigable explorateur des Pyrénées, et celui auquel nous devons la plus grande somme de connaissances sur cette région. Il consigna ses observations dans les « *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des Pyrénées et pays adjacents* » publiés à Pau en 1815. Non content de noter ce qu'il avait vu, il fournit les éléments de l'enquête à laquelle il s'est livré près des médecins, des ecclésiastiques, des notables établis sur tous les points du territoire occupés par les ci-devant parias.

Barraut, médecin à Bagnères-de-Bigorre, lui écrit : « Il ne paraît pas qu'ils soient sujets à plus de maladies que les autres habitants ; et le village de notre canton où l'on voit un plus grand nombre de goitreux et de crétins est Gerde où il n'y a point de cagots. »

Durant, médecin à St-Girons (Ariège), a remarqué que les individus de cette ville, qui passent pour cagots descendants de familles lépreuses, n'ont aucune maladie héréditaire qui les distingue des autres habitants, que nul d'entre eux n'est incommodé de goitre, et il ajoute que dans les montagnes du Couserans où l'on ne connaît pas de cagots, on trouve beaucoup de goitreux.

« Je connais, dit un curé béarnais, plus de deux cents cagots dans les villages d'Escot, de Lescun, d'Accous ; on n'y trouverait pas deux goitreux parmi les personnes de cette caste : ils ne sont pas plus que les autres habitants sujets au goitre. La plupart se portent très-bien. »

« Je défie qu'on distingue en rien les cagots des autres habitants, prétend Dabadie, médecin à Buziet, près Oloron ; comme ces der-

(1) Je citerai par exemple Gerde, près Bagnères-de-Bigorre, et Alinchirharburu, près Saint-Jean-Pied-de-Port.

niers, ils présentent des teints et des traits différents. Ils se portent aussi bien que nous, et il en est qui sont parvenus à la plus extrême vieillesse. Ici même, je connais toutes les familles cagotes, et, proportion gardée, je ne trouve pas plus de goîtres chez elles que chez les autres. »

Laa, médecin d'Arudy, dans la vallée d'Ossau, dit : « Il est impossible de faire quelque différence entre la caste des cagots et nous. »

Un officier de santé de la vallée du Lavedan (Hautes-Pyrénées), rapporte que les habitants sont tellement sujets au goître, que presque toutes les communes des environs d'Argelès en ont plus ou moins. Les cagots ne sont pas les seuls atteints de cette maladie et il y a même des villages comme Agos et Bidalos qui comptent beaucoup de crétins, c'est-à-dire de goitreux sourds, imbeciles, et pas un cagot. Il est certain que quelques-uns de ceux-ci ont des goîtres, mais il en est aussi de bien constitués, qui se distinguent même par les agréments de la figure. »

Le témoignage des médecins du pays basque ne diffère pas de celui de leurs confrères du Couserans, de la Bigorre, du Lavedan et du Béarn. « MM. Lavie, de Navarrenx, que leur habileté dans l'art de guérir ont fait avantageusement connaître dans le Béarn, la Soule et la Basse-Navarre ont eu la bonté de me communiquer (écrit Palassou) un grand nombre de faits qui prouvent que chez les Basques, les cagots ne sont pas plus sujets à des infirmités particulières qu'en Béarn. »

« Les agots ou cagots, suivant l'auteur de la *Description des Pyrénées*, ne diffèrent des Basques d'ancienne origine ni sous le rapport du physique, ni sous celui des mœurs ; on ne les connaît que par la tradition qui indique que telle ou telle famille est agote et que tel ou tel individu lui appartient. »

Un préjugé invétéré alors, comme aujourd'hui, dans toutes les classes de la population, était que les cagots avaient l'oreille courte et arrondie, grâce à l'absence du lobule où l'on attache les pandeloques. C'est ce qu'exprime le couplet satyrique que voici :

Que t'as-tu heit de l'aïreïllou
Jean-Pierre lou mey amigou ;
L'as-tu dat à l'inchère ?
Tan tira hère, hère.

Qu'as-tu fait de l'oreillon
Jean-Pierre mon mignon ;
L'as-tu mis à l'enchère
Pour le vendre bien cher ?

Ce qui nous étonne le plus n'est pas la persistance de cette croyance populaire dont nous connaissons l'origine en même temps que celle des gens qui en font l'objet ; mais que ce prétendu caractère ethnique ait pu faire l'objet d'une communication à l'Académie des sciences par le D^r Guyon (1).

Or, voici comment Palassou s'explique à ce sujet :

« J'ai visité une nombreuse peuplade de cagots, sans avoir remarqué qu'une seule personne ayant le lobule de l'oreille court ; et partout où de pareilles observations ont été faites, on s'est convaincu que le préjugé populaire dont il s'agit n'a point de solide fondement. »

Enfin, il nous donne comme un résumé de son enquête dans les lignes suivantes :

« Les faits que je viens de rapporter attestent que les cagots possèdent une aussi bonne santé que les autres habitants. On voit, chez eux, des familles entières à blonde chevelure, au teint beau et frais, à la taille haute et dégagée ; on en remarque d'autres où la couleur brune domine et chez lesquelles la force et l'adresse se déploient admirablement quoique les individus soient d'une stature moyenne. Tous ces dons de la nature leur sont communs avec les habitants originaires de ce pays (2).

Comme observation d'ensemble ces quatre ou cinq lignes sont irréprochables. On a rarement dit aussi bien ; jamais mieux.

Il est singulier qu'après cela un observateur aussi sagace se contente des conclusions de Marca sur l'origine des cagots.

Si nous avons tenu à donner une analyse de l'enquête physiologique faite par Palassou, ce n'est pas seulement à cause de sa valeur intrinsèque, mais aussi parce qu'ayant à fournir nous-même des observations qui heurtent les idées reçues, nous étions bien aise d'affronter en bonne compagnie les préjugés du vulgaire, voire même des gens d'esprit (3).

(1) *Comptes-rendus de l'Académie des sciences*. Sur les cagots des Pyrénées, T. V, P. 445, 2^e série 1842.

(2) Mémoire sur la constitution physique des cagots et sur l'origine de cette caste, P. 317-352 du tome 1^{er} des *Mémoires pour servir à l'hist. nat. des Pyrénées*, par Palassou, correspondant de l'ancienne Académie des sciences de Paris et de l'Institut national, 4 vol. in-8°. Pau, de l'impr. Vignancour, 1815.

(3) Un avocat de talent, M. E. Cordier, qui a publié dans le *Bulletin de la Société Ramon*, fondée pour l'exploration des Pyrénées, une étude sur les cagots, conclut de ses recherches personnelles pour la France et par analogie pour l'Es-

L'étude des caractères physiques et moraux des fils de nos anciens parias n'intéresse pas seulement l'anthropologiste et le médecin, elle est aussi utile à l'historien pour le guider dans la recherche si épineuse des origines, tout au moins pour contrôler les systèmes qu'il imagine.

Nous n'en aurions pas tant vu éclore et notre histoire nationale n'y eut rien perdu, au contraire, si cette étude n'avait pas été aussi négligée.

Vous dites, par exemple, que les cagots sont les descendants des vaincus de Vouglé parqués depuis cette époque par un ostracisme inflexible dans un isolement rigoureux. Alors ils doivent ressembler à leurs pères qui « tous avaient le corps blanc, les cheveux blonds, étaient très-grands et beaux à voir », suivant le portrait tracé par Procope (1). Mais, si, comme le veut Marca, ils descendent des Sarrazins, ils devraient reproduire le type bien connu des Arabes.

Voyons donc jusqu'à quel point les cagots d'aujourd'hui répondent à l'un ou l'autre de ces types ou à tous deux à la fois. Par bonheur, nous pourrions trouver encore, tant en France qu'en Espagne, trois groupes à peu près purs de ces fils de parias. C'est par eux que nous commencerons notre examen que nous poursuivrons ensuite dans des milieux moins purs, mais où la part des croisements peut se faire, toutefois, avec quelque certitude.

A la frontière d'Espagne et au débouché du célèbre col de Ron-

pagne, que « les agots de l'Espagne et les cagots de France, ceux qui sont distribués entre l'Océan et la Garonne, offrent un type unique qui est le type blond du Nord. »

Après en avoir tracé un portrait qui leur ressemble comme une charge rappelle les traits de tel ou tel personnage du jour, il n'ose pas se prononcer sur la déformation de l'oreille et l'odeur infecte qu'on leur reproche. C'était pourtant moins difficile que de tracer leur portrait.

(Eug. Cordier. *Les Cagots des Pyrénées*, in *Bul. trimest. de la Société Ramon* 1866. P. 51-58 et 107-120.)

(1) *De bello vandalico*, lib. 1, § 4 et dans *Corpus scriptorum Byzantinorum*, éd. Niebuhr, T. 1^{er}, P. 313.)

Sidoine Appollinaire traçant le portrait du roi Wisigoth de Toulouse, Théodoric II, le représente avec un teint rosé, une peau blanche comme le lait et une longue chevelure blonde couvrant, suivant la coutume de sa nation, jusqu'à ses lobules auriculaires (Sidoine Appollinaire. Lib. 1, Epist. 2.)

ceveaux s'ouvre la fraîche et riante vallée de Saint-Jean-Pied-de-Port, séparée par une chaîne de collines du vallon agreste qu'arrose la Nive de Baïgorry. C'est en ces cantons rustiques, à l'ombre des grands bois et des majestueux sommets des Pyrénées, que se trouvent, comme cachés, les plus authentiques descendants de nos anciens parias. A 3 kilomètres à l'O. de Saint-Jean-Pied-de-Port et à gauche de la route de Baïgorry, s'élève le hameau de Chubitoa (1) aligné de chaque côté du chemin vicinal qui conduit à Anhaux, centre de la commune et de la paroisse.

C'est l'ancienne *chrestianerie* séparée d'Anhaux par un bosquet de châtaigniers et par un ruisseau. Le site en est salubre, et les habitations propres et assez confortables; la population composée de laboureurs à gage et d'ouvriers de différents corps d'état, surtout de tisserands. Les femmes s'occupent principalement du blanchissage et de la teinture de la toile. Le contraste entre les deux groupes d'habitants d'Anhaux et de Chubitoa ne s'accuse franchement que dans leurs occupations. D'un côté, les propriétaires du sol adonnés à la culture de leurs champs; le silence et presque la solitude dans les rues en plein jour: de l'autre, une ruche ouvrière; le tintement du marteau sur l'enclume, le grincement de la scie, le claquement redoublé du métier à tisser. Chaque atelier n'occupe qu'une seule famille rangée à l'ouvrage sous l'œil paternel et que nous pouvons examiner à loisir.

Voici celle de Jean L. qui a 6 enfants; il en a eu 10 et n'est encore âgé que de 42 ans, sa femme étant à peu près du même âge. C'est un petit brun aux yeux gris-clairs, à la tête large postérieurement, étroite et bombée à la région frontale. Quoique petit, il est bien découpé.

La femme est une brune, de taille moyenne, dont j'admire la finesse des traits, surtout de la moitié inférieure de la face, et la blancheur de la peau qui tranche avec ses cheveux noirs et ses yeux roux. Les enfants sont blonds ou châains; 3 ont les yeux d'un bleu de ciel et les 3 autres châains comme leur mère. Je regarde avec complaisance une fillette dont la figure d'ange illuminée par des yeux d'azur est encadrée d'une opulente chevelure tombant en boucles dorées sur ses épaules.

(1) On prononce indifféremment Tchoubitoa, Tchoubito et Tchouritoa ou Tchourito.

Nous passons dans un autre atelier où nous trouvons le père, petit homme brun du même type que le précédent ; la mère grande femme aux yeux bleus, aux cheveux blonds grisonnants, à la peau très-blanche, à la figure longue et au front moins convexe que celui du mari. Une jeune brune, assez jolie et petite de taille quoiqu'elle ait environ 20 ans, est assise au métier près de ses parents. Elle a les yeux et les cheveux noirs, le front haut, la face large, avec la mâchoire inférieure fine cependant. Les lobules de ses oreilles sont petits et adhérents.

Nous allons visiter le plus grand atelier de Chubito : il y a 5 métiers en fonction et le maître n'occupe pas un seul ouvrier étranger. Mais aussi il a eu le soin d'avoir 10 enfants et de marier une de ses filles. Ce très-honorable père de famille est un brun de moyenne taille, la mère est une belle femme châtain, aux yeux gris-clair. Les deux filles aînées sont deux belles et fortes brunes, d'une taille médiocre mais d'un galbe irréprochable. Elles ont la face large, la mâchoire inférieure fine et une jolie bouche. Le fils aîné ressemble beaucoup à ses sœurs. — Le gendre est un type de petit brun à tête large avec l'occiput très-développé. En sortant de cette maison, je rencontre dans la rue un brun de haute taille, le seul qui me soit encore tombé sous les yeux.

Voici un grand jeune homme blond, aux yeux bleus, aux lobules de l'oreille adhérents, à la figure longue, à la tête régulièrement ovalaire avec un front saillant. Sa mère qui offre à peu près les mêmes caractères physiques, mais avec les attributs de la vieillesse, a les lobules de l'oreille parfaitement détachés. Je remarque que mon cicerone qui est d'Anhau et pas cagot du tout a les mêmes oreilles que ce garçon-là.

Parmi les 38 personnes de tout âge et de tout sexe que j'examine encore dans le village, il n'y en a pas une de vraiment laide si ce n'est par décrépitude, une seule est goltreuse, aucune scrofuleuse. Les adultes sont presque tous bruns ; mais les enfants sont blonds ou châains généralement. La taille moyenne est à très peu près de 1^m 63, chez les hommes ; plus petite chez les femmes ; la peau des bruns est assez blanche mais n'a pas la fraîcheur de celle des blonds ; les yeux sont marrons, gris-bleu ou gris-clair, même avec des cheveux noirs (1). La bouche et le menton

(1) Numéros 3, 4, 9, 15, de l'échelle chromatique de la Société d'Anthropologie.

sont élégants, le nez très variable dans sa forme, le front est bombé et un peu étroit dans son diamètre transversal ; la tête est large et saillante postérieurement, et la face est quelquefois large aussi au niveau des pommettes. Elle est plus allongée chez les blonds que chez les bruns et les premiers sont d'une taille plus haute et plus élevée.

Le recensement de 1872 donne à la commune d'Anhaux 572 habitants dont 194 répartis en 49 ménages pour Chubitoa, ce qui fait 4 individus par ménage.

Le nombre moyen des enfants par mariage est en France de 3,07. Voulant savoir si la fécondité des ci-devant cagots était plus forte ou moindre, j'ai fait relever sur les registres de l'état-civil le nombre des enfants vivants ou morts, présents ou absents, nés dans chaque famille, et j'ai obtenu le tableau suivant (1) qui donne une moyenne de 3,1 par mariage. La fécondité des sujets que j'étudie est donc au moins égale à celle des Français en général.

Le même recensement accuse deux octogénaires à Chubitoa et 6 dans la commune, proportion qu'il est naturel de trouver à l'a-

(4)

COMMUNE D'ANHAUX.

NOMBRE DES ENFANTS DANS CHACUN DES 49 MÉNAGES DU QUARTIER DE CHUBITOA.

		<i>Report.... 63</i>		<i>Report.... 98</i>	
N ^{os} 1.....	2 enf.	N ^{os} 17.....	0	N ^{os} 33.....	3
2.....	6	18.....	3	34.....	1
3.....	2	19.....	2	35.....	14
4.....	7	20.....	0	36.....	0
5.....	5	21.....	3	37.....	0
6.....	2	22.....	3	38.....	1
7.....	5	23.....	2	39.....	4
8.....	1	24.....	0	40.....	4
9.....	3	25.....	2	41.....	3
10.....	6	26.....	4	42.....	5
11.....	0	27.....	5	43.....	3
12.....	9	28.....	2	44.....	8
13.....	1	29.....	4	45.....	2
14.....	6	30.....	0	46.....	6
15.....	3	31.....	4	47.....	1
16.....	3	32.....	1	48.....	0
				49.....	0
<i>A report. 63</i>		<i>A report. 98</i>			
		Total.....		152	

vantage des paysans-propriétaires. En 1874, la commune entière a fourni 3 enfants naturels dont 2 d'Anhaux, proportion qui se reproduit à peu près la même, chaque année, selon le secrétaire de la mairie, et semblerait indiquer un avantage encore du même côté sous le rapport de la moralité. Mais en ce cas aussi il faut tenir compte du surcroît d'aisance qui facilite les mariages. Je tiens du secrétaire de la mairie que les alliances entre les deux parties de la population sont extrêmement rares, d'où il suit que la race de Chubitoa, si race il y a, est à peu près pure.

Cependant les deux populations se mêlent dans leurs plaisirs et leurs affaires, comme les enfants se mêlent à l'école qu'ils fréquentent à peu près également. L'instituteur ne fait pas de différence pour l'intelligence entre les uns et les autres. Il y a cependant encore beaucoup d'illettrés dans le village comme en tout le pays basque du reste.

J'ai lu dans un manuscrit resté inédit de feu l'abbé Cazeneuve que, quand il fut appelé à la cure d'Anhaux, en 1836, les paroissiens de ce village refusaient à ceux de Chubitoa l'honneur d'offrir le pain bénit, mais « je fis disparaître, dit-il, ces vaines prétentions de façon que les cagots de Chubitoa furent placés à tous égards sur le pied de l'égalité. » Nous avons eu l'honneur de nous entretenir avec le successeur de l'abbé Cazeneuve et c'est avec un plaisir que tout cœur généreux comprendra que nous entendîmes cet ecclésiastique, qui compte à présent 22 ans de résidence, faire l'éloge des anciens parias pour leur assiduité au travail, leur adresse manuelle et leur intelligence, leur politesse unie à une certaine élégance de manières, leur docilité et leur modestie.

Je n'ajoute ni ne retranche rien au portrait moral tracé par le digne pasteur.

Tant de bonnes qualités, jointes à des avantages physiques sensiblement égaux à ceux de leurs voisins, devraient leur mériter une réhabilitation complète, et de fait il en est presque ainsi. On leur jette bien encore quelquefois à la face, dans les disputes, l'épithète injurieuse de cagot qui les met en fureur ; mais, en somme, on vit en bonne intelligence dans la commune d'Anhaux. Les gens des communes voisines font encore les délicats et ne frayent pas avec les Chibutains. On se réunit cependant en procession une fois par an pour les Rogations sur une montagne voisine. Naguère il en résultait des disputes de préséance et des rixes

qui n'ont pris fin que quand la gendarmerie a pris le sage parti d'accompagner la procession.

« Comment expliquez-vous, disais-je à l'une des fortes têtes d'Anhaux, le mépris et la répugnance dont les gens de Chubitoa ont si longtemps été victimes ? — Dans des temps très-éloignés, me répondit-il, deux armées se sont battues et ce sont les malades de l'armée fugitive qui sont restés et ont formé la souche des agotac. »

Poursuivant notre route à l'ouest, nous arrivons au bout de 6 kilom., à la grande et élégante bourgade de St-Etienne-de-Baigorry que baignent les eaux torrentueuses de la petite Nive. L'œil est agréablement frappé par la propreté des rues et des maisons. La plupart de celles-ci portent gravés, sur le linteau de la porte, en guise de numéro, le nom du fondateur qui sert à la désigner, la date de l'érection et une devise qui est comme un écho d'outre-tombe de la sagesse du fondateur. Par exemple : « Vivons en paix. »

Mais si rapide est le progrès jusque dans les derniers recoins des Pyrénées qu'un ingénieur habitant a trouvé une devise qui vaut une réclame. La voici :

« *Memento novissima tua !!*

« *Et in æternum non peccabis.*

« Irrigoyen, fabricant de chocolat. »

Sur la croupe d'un coteau qui domine l'assiette de Baigorry, s'élève l'ancien manoir seigneurial d'Echaux, et au pied de ce château et, comme sous sa protection, s'étagent sur la pente de la colline un groupe de chaumières qui forment le hameau de *Michelena*. C'est l'ancienne *chrestiannerie* séparée de St-Etienne par la rivière, et habitée aujourd'hui comme dans le passé par des tisserands et des manœuvres. On n'y compte qu'un seul charpentier, encore est-il étranger au village, mais il s'y est marié. — Au dire de mon hôtelier, vieillard de 78 ans, il n'y a qu'une cinquantaine d'années que les gens de *Michelena* ont commencé à se mêler à la population et en 1848, pour la première fois, ils ont conquis l'entrée du conseil municipal.

Les jeunes gens cherchent volontiers à se marier soit dans le bourg, soit dans les villages voisins; d'autres émigrent à La Plata; mais dans le hameau il n'y a pas dix familles qui ne soient de la race pure des *agotac*.

Le recensement de 1872 accuse pour Michelena 38 ménages et 154 habitants, ce qui donne 4 individus par ménage; exactement la même proportion qu'à Chubitoa. On y compte 3 octogénaires.

Il faut avouer qu'ici les cagots ou plutôt leurs descendants sont reconnaissables. D'abord, ils sont généralement petits; leur taille atteint rarement 5 pieds (1^m 62) et reste le plus souvent au-dessous. Ils sont bruns avec des yeux petits et de couleur fauve représentée assez exactement par les n^{os} 3 et 4 de la gamme chromatique de la Société d'Anthropologie; quelquefois gris-clair (n^o 15 de la même échelle), quoiqu'accompagnés de cheveux et de sourcils noirs ou châains foncés. La tête est large à la région pariéto-occipitale, tandis que le front est plus ou moins étroit et bombé. La face est large toujours et de couleur terné, loin d'avoir la fraîcheur de celle des Basques en général. Les pommettes font chez quelques-uns une saillie légère. Le nez est gros; la bouche grande et disgracieuse, les lèvres étant lippues ou privées de la courbe ordinaire sans laquelle la bouche semble coupée comme avec un couteau. C'est bien le type de Chubitoa mais enlaidi.

Ce qui le distingue actuellement, ce ne sont pas des caractères de race, mais des attributs du tempérament scrofuleux et les tristes effets de la misère qui n'est pas faite pour embellir les gens. Quand on voit ce que sont devenus les Irlandais de Flews (1) qui sont pourtant de la même famille que les autres, on ne

(1) Cf. De Quatrefages. *Unité de l'espèce humaine*. P. 227-228. A la suite des guerres entre l'Angleterre et l'Irlande, en 1641 et 1689, une multitude d'Irlandais furent repoussés dans une région montagneuse qui s'étend à l'est de la baronnie de Flews jusqu'à la mer. Depuis cette époque ils ont eu à subir presque constamment les effets désastreux de la faim et de l'ignorance, ces deux grands agents de dégradation.

Les descendants de ces exilés se distinguent de leurs frères du comté de Meath non-seulement par l'altération des traits du visage, mais de la charpente même du corps. Leur bouche est entr'ouverte et portée en avant; les dents sont proéminentes, les gencives saillantes, les mâchoires avancées, le nez déprimé. La taille s'est réduite à 1^m 54. le ventre s'est ballonné, les jambes sont devenues cagneuses. Cependant, en d'autres parties de l'île, là où la population n'a jamais subi les mêmes causes de dégradation, la même race fournit des exemples parfaits de beauté et de vigueur physique et morale.

(De Quatrefages d'après le Dr Hall.)

En France aussi, dans la Dombes, contrée marécageuse et malsaine, la taille de la population a baissé. (Idem).

peut se refuser à voir chez les Michelénains les frères des Chubitains et même des autres basques-navarrais, comme j'espère le démontrer plus tard. — Je dois dire que, pour écarter autant que possible les erreurs d'appréciation, je n'ai visité que les familles de tisserands qui héritières depuis un temps immémorial du métier de leurs pères avaient plus de chance d'être de vraies et pures familles d'agotac. En outre, j'avais beaucoup plus de liberté de prendre des notes, séance tenante, sous prétexte de m'enquérir de l'industrie du tissage, comme je l'avais fait à Chubito. Ailleurs je n'aurais pas trouvé à compter les fils de la chaîne, ni à discuter la qualité de la trame ou le prix de revient du mètre de toile. — Or, l'industrie de ces braves gens s'exerce dans des conditions particulièrement défectueuses et insalubres. Comme leurs maisons sont adossées à une colline, elles sont humides, mal éclairées et mal aérées. L'étable à porc et l'atelier se partagent le rez-de-chaussée : l'étage au-dessus qu'habite la famille n'est encore le plus souvent qu'un rez-de-chaussée par derrière à cause de la déclivité du terrain. Ces gens travaillent donc toute la journée dans une espèce de sous-sol obscur, sur la terre battue, séparés seulement par une cloison de l'écurie au-dessus de laquelle ils passent la nuit. Il n'en est pas ainsi à Chubito dont les ateliers, établis sur un plateau et planchéiés, sont au contraire dans les meilleures conditions de salubrité ; d'autant plus qu'on n'y vit pas en promiscuité avec les animaux domestiques. — C'est aux conditions défectueuses d'habitation et de régime que j'attribue la propension des Michelénais aux scrofules et les conséquences qui en découlent pour les attributs de la race. Je m'attendais à trouver aussi des goltres, mais on m'a affirmé qu'ils étaient rares aujourd'hui : de fait je n'en vis pas un seul. Ceux qui vivent au grand air, comme laboureurs et manœuvres, sont peut-être plus grands et plus vigoureux ; cependant je tiens de M. Ch. d'Abadie, propriétaire du château, qui les emploie souvent et qui est leur bienfaiteur, qu'ils ont moins de vigueur et de feu que les autres Basques ; en revanche, ajoutait-il, ils sont plus humbles et plus dociles.

La vallée de Baïgorry n'est séparée de la Navarre espagnole que par un chaînon des Pyrénées, par de là lequel on entre de plain-pied dans le bassin supérieur de la Bidassoa connu sous le nom de Vallée de Baztan. Entre deux crêtes sourcilleuses couronnées de

nuages, vous apercevez une coupure appelée le *port d'Ispegui* qui permet aux piétons et aux cavaliers de franchir l'imposante barrière. Le sentier s'engage d'abord dans une gorge sombre au fond de laquelle gronde un affluent de la Nive; puis, s'élevant brusquement, il déroule ses blancs lacets sur les flancs escarpés de la montagne à travers les bois et les bruyères. Le port ou col forme lui-même un petit plateau désolé où l'œil n'a plus d'autre horizon que le bleu du firmament et les roches nues, mais quelques pas encore et le splendide panorama de la vallée de Baztan se déroule à nos pieds, pièce à pièce, comme les décors d'une féerie.

Le soleil d'août dardait ses flèches de feu sur les moissons dorées et sur les villages épars dans la campagne. La petite ville d'Arizcun avec ses maisons de briques, son église, son couvent monumental et son donjon en ruine, procurait l'illusion d'un décor d'opéra éclairé d'une lueur rougeâtre par les feux de bengale. Nous sommes en Espagne ! Pour descendre point d'autre chemin que les ravines et les sentiers tracés par les pas des mules. Au bas de la montagne nous traversons Errazu, dont les hôtels blasonnés et délabrés présentent le spectacle affligeant de la grandeur déchue. Puis voici *Bozate*, le quartier général des agots de la Navarre espagnole; village pittoresque mais sale, dont les masures grimpent les unes au-dessus des autres le long des sentiers rocaillieux tapissés de fumier. Le pas de ma mule attire à la lucarne d'une de ces masures une tête digne du pinceau de Raphaël. Ce n'était pas la brune et grosse Dulcinée de Toboso, c'était la vierge blonde et rosée du grand peintre qui m'apparaissait encadrée dans cette fenêtre. Quel bon augure mais aussi combien je dus en rabattre bientôt ! Je m'hébergeai chez un boulanger, petit homme trapu, au nez retroussé et enfoncé entre deux yeux gris pétillants de vivacité. Il avait le front bombé, la tête grosse, les cheveux châtain foncé. — La famille était nombreuse et je me mis à table au milieu d'elle, ce qui me permit de l'examiner à loisir. Le père était un grand vieillard à tête blanche, mais qui paraissait avoir été blond, car il avait les yeux d'azur et la peau très blanche; la mère une toute petite vieille à l'œil noir, à la peau tannée et ridée; la femme de mon hôte une poupée brunette, sémillante et accorte qui nous servait à table, montrant avec un gracieux sourire des dents blanches comme des perles ;

ses trois enfants en bas-âge étaient blonds comme des chérubins. Un parent revenu d'Amérique avec un petit capital avait pris place à table. C'était un grand gaillard, carré des épaules, aux cheveux châtons, aux traits mâles et réguliers, qui faisait ainsi que l'hôte tous les frais de la conversation avec moi, les autres ne parlant que le basque. Ces bonnes gens furent pendant les deux jours que je passais avec eux d'une amabilité de bon aloi, curieux sans indiscretion et généreux avant de savoir comment on récompenserait leur hospitalité. Je leur ai fait deux autres visites en 1874 et 75, et ils n'ont point démenti mes premières impressions. Le lendemain matin de mon arrivée, jour de l'Assomption, tout le village en fête se précipite au premier son des cloches vers l'église d'Arizcun : les hommes portaient avec une désinvolture légère le costume national basque : chemise bien blanche sans cravate, veste ronde à boutons argentés, large ceinture, berret sur l'oreille ; les femmes étaient drapées dans une longue mante noire à capuchon. Je suivis la foule. Nous traversâmes sur un pont branlant le torrent de Baztan qui sépare l'ancienne cagoterie de la paroisse et, à la distance de 1 kil. 1/2, nous arrivâmes à l'église qui occupe le centre de la petite ville. Comme dans tout le Pays Basque, la place des femmes est dans la nef, tandis que les hommes montent à des tribunes qui en occupent le fond et les côtés. La galerie du fond est garnie de bancs en amphithéâtre et coupée transversalement en deux parts par une balustrade derrière laquelle vont s'asseoir les gens de Bozate. Mais cette place est plutôt consacrée par l'usage qu'obligatoire, car mon hôte et quelques-uns de ces camarades restent avec moi par devant.

Le chœur de l'église avec son autel richement décoré, ses statues enluminées, parées de velours, de dentelles et de clinquant, n'a aucun caractère original ; mais le coup d'œil de la nef est plus intéressant. Devant chaque femme accroupie sur le sol nu ou sur un mauvais tapis est un petit fauteuil en bois plein, entre les bras duquel repose, sur une nape, un gros cylindre de mince bougie de cire enroulée sur elle-même et dont le bout libre dressé en l'air brûle pendant la messe. Ce gigantesque rat de cave doit sans doute durer toute l'année. J'étais curieux de voir comment on procéderait à l'offrande et au baiser de la paix ; mais il n'y en eut point. Peut-être cette cérémonie a-t-elle été supprimée pour

éviter les anciennes disputes de préséance et en faire perdre jusqu'au souvenir. Au sortir de l'église je remarquai qu'il y avait deux bénitiers, en haut et en bas de l'escalier, luxe d'autant plus superflu que celui d'en bas restait à sec. Je sus plus tard que c'était l'ancien bénitier des cagots.

— Il est d'usage en haute comme en basse Navarre de danser après vêpres sur la place de l'église. La danse et le jeu de paume sont des rendez-vous communs à tous les jeunes gens des hameaux qui composent la paroisse. Il n'en est pas de même ici. Arizcun a sa place de bal et Bozate la sienne. Sept ans avant ma visite, un frère de mon hôte s'était vu expulser grossièrement de la place d'Arizcun, et plus récemment encore, pareille mésaventure était arrivée à un autre jeune homme de son village. L'un et l'autre avaient demandé réparation de l'injure devant l'alcalde et obtenu 50 réaux de dommages-intérêts. Mais comme l'argent, en passant par les mains de l'*escribano*, lui avait, en vertu de son poids, glissé dans la poche, les *Bozatenses* ne se souciaient plus de s'exposer à des avanies sans compensation possible.

Les gens de Bozate s'amusent donc entr'eux sur leur petite place. Leur danse calme et décente n'est qu'un pas cadencé qui s'exécute on tournant autour d'un ménétrier qui tient la flûte à 3 trous d'une main et de l'autre frappe avec une grosse baguette sur un tambourin pendu à sa ceinture. Les deux sexes ne se touchent pas même du bout du doigt; ils se tiennent par l'intermédiaire d'un mouchoir et forment une chaîne qui, sous la direction d'un chef de file, se déroule en zig-zags, se replie sur elle-même, se range en cercle, et imite assez bien les allures d'un serpent qui, après avoir bien rampé, s'amuserait à se mordre la queue. Que nous voici loin de Baïgorry avec la fandango et la valse échevelée sur l'air de *Madame Angot*! Sous couleur de prendre un intérêt excessif à cette danse fantastique, j'examinais à loisir filles et garçons, comme j'ai eu tous le temps d'examiner pères et mères en trois voyages consécutifs. La plupart appartiennent au type brun, de taille moyenne chez les hommes (entre 1 m. 62 et 1 m. 65); petite et même très-petite quelquefois chez les femmes; au teint mat, aux yeux fauves le plus souvent, gris-clair quelquefois (1); à l'occiput proéminent; au front plus ou moins étroit et

(1) Nos 3, 4, 45 du tableau chromatique précité.

convexe ; à la chevelure noire ou chatain foncé et lisse. Un quart environ appartient au type blond ou châtain clair, plus grand et plus svelte, à la tête régulièrement ovale, aux yeux bleus (1), au teint rose et aux traits généralement plus agréables, quoique les autres ne soient pas laids non plus. Naturellement, le croisement de ces deux types fondamentaux a donné naissance à nombre de variétés intermédiaires ; mais presque tous les sujets sont blonds dans la première enfance. La population, composée de 300 habitants environ, m'a-t-on dit, car je n'ai pu consulter le tableau de recensement, répartie en une soixantaine de ménages, est très saine. Je n'y ai pas vu ni pu me faire indiquer un crétin, un goltreux, un scrofuleux. Seule, une femme, amputée du bras droit, l'avait perdu, à ce que j'ai pu comprendre, par suite d'une tumeur blanche du coude. C'est qu'aussi cette population a beaucoup plus d'aisance que celle de Michelena. Leur vallée est une des mieux exposées, des plus spacieuses et des plus fertiles des Pyrénées. Elle produit en abondance le blé, le maïs, les haricots, les fèves, et nourrit en de gras pâturages un assez grand nombre de bestiaux. Les gens de Bozate se livrent à la culture de la terre comme fermiers ou petits propriétaires, et élèvent beaucoup de porcs et de volailles. Un petit nombre exerce les différents états réclamés par les besoins de la communauté : ceux de meunier, boulanger, maréchal-ferrant, charpentier et tisserand. En somme, ils vivent bien, boivent du vin et forment une population vigoureuse, saine, laborieuse et pacifique.

Mon hôte, sollicité par des questions naïves de me rendre compte des particularités que j'avais notées, soit à l'église, soit ailleurs, comme aussi de quelques cancans qui m'étaient venus aux oreilles, m'expliqua, entre deux verres de vin, que : « en des temps très-éloignés — *en tiempos muy remotos* — deux rois s'étant fait la guerre, ceux du parti vaincu avaient été forcés de s'établir à Bozate qu'ils avaient fondé et en quelques autres villages. On les appelait *agotes*, nom qui, suivant lui, ne signifie rien et qu'il est d'ailleurs défendu de leur donner aujourd'hui. Il n'y a pas longtemps encore que les *vecinos* voulaient faire les maîtres avec eux, mais aujourd'hui il n'y a plus de *vecinos*, ou plutôt tout le monde l'est. » C'est du reste un garçon dégourdi

(1) Nos 9 et 14 id.

que mon hôte, et d'un scepticisme politique effrayante. Il me glisse à l'oreille, en clignant de l'œil, qu'il porte du pain aux carlistes à Pénaplata, ce qui ne l'empêche pas de fournir les libéraux à Errazu. Exempt de préjugés, il fait fi de celui dont il peut être l'objet, et l'on peut en causer discrètement avec lui. Il est bon de dire qu'il a un peu voyagé et travaillé de son métier à Bayonne d'où il a rapporté un excellent souvenir de la France et des Français. Je le crois au-dessus de la moyenne de ses concitoyens pour l'intelligence et l'éducation; mais cette moyenne elle-même ne fait pas déshonneur à l'Espagne. — Au contraire, j'ai trouvé les paysans de Bozate moins grossiers et plus propres que les paysans espagnols en général; privilège qu'ils partagent du reste avec tous les Basques. La culture de l'esprit ne marche certainement pas de pair avec celle du corps : il n'y a point d'école à Bozate, et il n'est pas probable que les enfants, surtout les filles, fréquentent celles d'Arizcun ou d'Errazu. Je n'ai pas vu un seul homme ou femme, à l'église, avec un livre à la main. — Mais la proportion des illettrés est, dans notre pays basque, de 62 0/0, d'après la statistique de M. L. Soulice. Nous ne jetterons donc point la pierre aux gens de Bozate. S'ils ont su conquérir l'égalité devant la loi, et s'ils ne se montrent pas inférieurs à leurs concitoyens, ils n'ont pas encore pu rompre complètement la barrière du préjugé (1). Les Bozatenses continuent de s'allier entr'eux à moins d'émigrer au loin. « Qui voudrait d'un Agot ? me disait une jeune fille d'Urdax. »

Ces villages, comme tous ceux des vallées basques, fournissent à l'Amérique de nombreux émigrants dont quelques-uns reviennent

(1) La plus récente mention qui ait été faite des agots est, à notre connaissance du moins, dans le grand « Dictionnaire géographique, statistique et historique d'Espagne » par Madoz, qui s'exprime ainsi : « Les Agotes n'ont jamais obtenu d'emplois publics ni la moindre intervention dans le gouvernement et l'administration de la vallée (de Baztan) comme les autres habitants; et même à l'église ils avaient naguère une place séparée. Les *Bastaneses* ne contractent jamais de mariage avec des personnes de cette race, et si l'on peut citer quelque exemple du contraire, c'est au moins une exception très-rare et fort singulière. Les législateurs navarrais n'ont cessé de s'occuper d'améliorer le sort de ces infortunés, mais quoique la prévention qui pesait contr'eux ait beaucoup diminué, il faut l'attribuer à l'action toute puissante du temps plutôt qu'aux dispositions législatives ».

(Dic. hist. géog. estadis. de Espana por D^o Pascual Madoz. — art. *Baztan*.)

avec une petite fortune. Un cagot d'Elisondo, rentré riche d'Amérique, a marié sa fille à un secrétaire du gouverneur civil de Pampe-lune.

Nous avons dit que Bozate était comme le quartier général des Agots de la haute Navarre, parce que c'est l'endroit où ils sont le plus nombreux et le mieux circonscrits depuis le XV^e siècle tout au moins, suivant le témoignage de l'histoire, et peut-être depuis plus longtemps. Il y a encore un certain nombre de familles qui passent pour être de la même caste dans plusieurs autres localités de la vallée de Baztan et des vallons voisins. Telles sont Elizondo où elles sont établies dans le quartier de la rive droite et exercent des professions manuelles ; mais ce n'est que par une tradition incertaine qu'on peut les distinguer des autres familles d'artisans parmi lesquelles elles vivent. Elles sont également dispersées dans les bourgs d'Oronoz, Ciga, Zugaramundi, Urdax, Maya, où l'on voit encore à gauche du grand portail de l'église la petite porte aujourd'hui murée par laquelle les parias entraient dans le saint lieu.

Il est temps de nous demander si les caractères que nous avons reconnus aux ci-devant cagots de la Haute et Basse-Navarre les distinguent de leurs voisins. Nous ne le croyons certainement pas, après une étude comparée très-attentive. Nous avons parcouru le pays basque dans tous les sens, nous avons assisté deux fois à la fête patronale de St-Etienne de Baïgorry qui réunit tous les montagnards des environs ; nous nous sommes trouvé à St-Jean-Pied-de-Port un jour de grand marché et nous avons pu nous convaincre : 1^o que le type basque n'est pas unique ; 2^o que le plus commun est décidément celui-ci : tête fortement développée en arrière, front étroit et un peu bombé, cheveux châains ou noirs ; yeux gris ou châains, toujours dans les nuances claires ; peau blanche dans les parties habituellement couvertes ; nez régulier, mâchoire fine ; taille moyenne, élégante allure dégagée.

Le grand développement de la tête en arrière, et la teinte claire des yeux, même avec une chevelure brune, sont les traits les plus frappants du Vasco-Navarrais, qu'il soit Cagot ou non. Mais à côté de ce type fondamental il y en a un autre plus grand, d'un teint plus clair et plus rosé, et dont la tête au lieu de former un ovoïde très renflé par derrière est plus rapprochée de l'ellipse. Les yeux sont d'un beau bleu d'azur ou verdâtres (n^o 13 et 9) ; les cheveux blonds mais jamais d'un blond fade. J'ai vu quelques filles de ce type avec

un profil digne de la statuaire. — Naturellement, le mélange des deux depuis un temps immémorial a donné naissance à des variétés intermédiaires.

Les Basques les plus grands sont dans la Soule, mais les tailles très hautes, c'est-à-dire dépassant 1 mètre 75, sont rares, et les très-petites, au dessous de 1 mètre 60, le sont également partout.

J'estime que la proportion des blonds est de 20 à 25 0/0, que j'ai établie numériquement à Baïgorry le jour de la fête locale ; mais je répète que presque tous les basques ont la peau blanche, le teint rosé et les yeux de couleur claire même quand ils ont les cheveux noirs.

Transportons-nous maintenant en Béarn où nous ne trouverons pas de centres d'observation aussi considérables ni aussi sûrs que Bozate et Chubito, mais où l'on peut encore choisir avec discernement des points de comparaison non illusoires. Il faut pour cela suivre la vallée du gave d'Oloron depuis son embouchure jusqu'à sa source aux pieds des glaciers des Pyrénées. C'est en cette portion, la plus riche du pays, qu'on comptait jadis le plus grand nombre de propriétés ecclésiastiques, appartenant à l'évêché d'Oloron et aux abbayes de Sordes, Lucq, Préchac-Josbaig, Ste-Christine, Sarrance ; de sorte que dans le Béarn nous voyons les cagots se rapprocher de préférence des abbayes.

Cependant, la première communauté de parias dont nous rencontrons aujourd'hui les restes, en remontant la rivière, était établie dans un fief des Gramont, à Escos. La vieille église de ce village a encore sa petite porte et son bénitier des cagots sur la façade latérale droite, au coin du cimetière où ceux-ci étaient enterrés tout à fait au fond et à gauche, à l'ombre d'un grand noyer que l'on y voit encore. Nous n'avons pu savoir si l'on attachait une vertu particulière à cette espèce d'arbre, le seul en pareil lieu. Le cimetière est abandonné depuis quelques années et les descendants des familles proscrites prennent rang dans le nouveau avec les autres, absolument comme à l'église où on les confinait autrefois dans le recoin des fonts baptismaux. Leur petite porte est condamnée et, chose singulière, on en a ouvert une autre à côté pour les besoins du culte. Inutile d'ajouter que le bénitier lui-même n'est plus en usage. Ces renseignements que je tiens d'un vieillard de 80 ans, m'ont été confirmés par M. l'abbé Lansalot, curé d'Escos depuis 38 ans et natif d'une commune voisine. Au commencement de

son ministère, les mariages mixtes souffraient quelques difficultés mais n'en présentent plus aujourd'hui.

Le vieillard m'a raconté que, dans sa jeunesse, les cagots étaient profondément méprisés et laissés à l'écart. — Pourquoi ? demandais-je ; étaient-ce de mauvaises gens, des espèces de bohémiens ? — Non, mais ce n'étaient pas des gens de bonne souche et l'on n'aurait pas pris de l'eau bénite après eux ni passé par leur porte, oh dam ! non ! — Étaient-ils riches ou pauvres ? — C'étaient des journaliers ; ils n'avaient que peu ou point de terre. — Se distinguaient-ils par leurs traits des autres habitants ; étaient-ils bruns ou blonds ? — Bah ! il y avait de tout ; ils ressemblaient aux autres. — Y a-t-il encore de leurs descendants dans le village ? — Certainement, ce sont tels, tels et tels. »

Après ce colloque auquel nous avons cru pouvoir laisser, pour plus d'exactitude, sa tournure familière, nous avons compulsé les anciens registres de la paroisse et retrouvé quelques-uns des noms fournis par notre interlocuteur. Le plus vieux date du XVI^e siècle. Les parias y figurent en très petit nombre, proportionnellement, tantôt sous le nom de *capot*, tantôt sous celui de *cagot*. Nous en avons donné un exemple au chapitre 2, P. 57, note. Ils paraissent avoir habité à cette époque le quartier sud du bourg d'Escos ; mais là n'était point leur berceau : il était à un kilomètre plus loin, sur la route de Sauveterre, aux bords du Gave, au hameau qu'on appelle encore *Lus Cagots*, composé de quatre maisons, dont l'une est appelée *au crestiâa* et une autre un peu écartée *au caperaa*, comme si elle avait été habitée par un prêtre. Le propriétaire du *crestiâa*, qui ajoute à son nom patronymique celui de sa maison, est tisserand et son voisin charpentier comme l'étaient leurs pères. J'ai vu ces deux hommes et une femme d'une troisième maison dite *cabane*. Tous sont de taille moyenne, les hommes sont blonds avec des yeux bleus ou verdâtres, la femme brune avec des yeux roux ; mais rien dans leurs traits ni dans la forme de leur tête ne les distingue des autres habitants. Et, cependant, leur résidence, leur profession leur nom, tout accuse leur origine.

Non loin d'Escos est Salies, vieille cité béarnaise, dont nous avons compulsé les archives déposées à l'hôtel de ville. Elle avait aux XVI^e et XVII^e siècles, et probablement avant, une communauté assez nombreuse de parias établis dans le faubourg St-Martin ; mais il n'en reste plus que le souvenir. Les parias figurent sur

les registres de la paroisse St-Martin sous le nom de *capots*. Nous en avons donné un exemple au chap. II, p. 58, note.

Près de Sauveterre est le village d'Osserain dont lescagots contractaient des alliances au XVII^e siècle avec leurs pareils d'Escos, ainsi que nous en avons relevé la preuve sur les registres de cette dernière paroisse. Aujourd'hui, s'il y reste de leurs descendants, comme c'est probable, ils sont fondus avec le reste de la population.

En remontant toujours le cours du Gave, nous arrivons à Navarrenx. Dans ses fraîches et riantes campagnes, presque sous les canons de cette forteresse dont un proverbe béarnais a fait l'emblème incontesté de la force, il y avait de nombreuses communautés de parias, d'où sortit un jour, pour s'élever de rien jusqu'aux plus hautes fonctions de l'état, l'homme oublié de ses compatriotes dont il fut l'honneur, le laborieux et honnête Dufresne. Les communautés dont nous parlons étaient Sus, Gurs, Préxac-Josbaig, Dognen, qui a encore son quartier dit des *Chrestiaas*, situé à l'entrée du bourg et à main droite quand on y arrive de Navarrenx.

La statistique de 1872 accuse pour ce quartier 66 habit., répartis en 16 ménages, ce qui fait 4, 1 par ménage ; le bourg principal a 340 habit. en 78 ménages, ou 4, 3 par ménage. Il y a 1 octogénaire parmi les 66 habitants de Lus Chrestiaas. Ils étaient, autrefois, m'a-t-on dit, sous la « *directe* » du château d'Oroigne dont on voit aujourd'hui les ruines, à l'extrémité méridionale du quartier sur les bords du Gave d'Oloron. Toujours est-il qu'ils étaient établis sur les terres de ce domaine féodal qui fut vendu et morcelé en 1793, le marquis de Lons, son propriétaire, ayant émigré.

Un homme intelligent et lettré, qui a bien voulu me piloter dans son village natal de Dognen, m'a affirmé qu'il ne reste plus à Lus Chrestiaas que 8 ménages où l'ancienne caste soit restée pure de tout mélange. Le premier que nous visitons est celui d'un petit propriétaire qui exerce en même temps la profession de charpentier et même de cabaretier. On lui accorde beaucoup d'intelligence et il en a l'air. C'est un homme de taille moyenne, à la tête en poire avec un front haut et saillant, des yeux et des cheveux châains, le nez aquilin, le menton pointu, et des oreilles dont le lobule est adhérent. Son cousin qui est le chef d'un autre

ménage ne lui ressemble pas du tout, si ce n'est par cette absence apparente d'occiput qui me frappe d'autant plus que je sors du pays basque. Il a la tête ronde avec des cheveux châains, des yeux gros et verdâtres, l'oreille bien conformée, une haute taille, une forte carrure. Ses enfants sont charmants, blonds avec des yeux bleus. Les quelques personnes que je vois encore appartiennent au même type mais avec une taille moindre.

A une petite heure de marche nous arrivons à Prexac-Josbaig, commune de 475 hab., parmi lesquels on compte une vingtaine de familles, de la lignée plus ou moins pure des anciens parias, exerçant pour la plupart, comme à Dognen, le métier de charpentier, mais disséminées dans le bourg (1). Elles ne se distinguent en rien ni pour rien des autres habitants. En voici une par exemple qui porte le nom patronymique et vraiment catégorique de Chretien. Le père est un petit homme, de 5 pieds à peine, à la tête ronde avec des yeux bleus, des cheveux gris, un grand nez et des oreilles bien conformées. La mère qui porte des boucles d'oreille comme pour protester contre le dicton populaire est de taille moyenne, de traits réguliers avec des yeux châtain-clair. Le fils est un beau gars, brun, comme devait être la mère dans sa jeunesse et à tête ronde. Dans un autre ménage nous trouvons le

(1) Prexac-Josbaig n'est séparé que par le Gave du bourg plus important de Prexac-Navarrenx. Il était au XIV^e siècle un fief de l'abbaye de même nom.

La vallée de Josbaig depuis Prexac jusqu'à Oloron paraît avoir été un des refuges de prédilection des parias qui s'y trouvaient sous la dépendance de l'évêque d'Oloron et de l'abbé de Prexac.

On l'lit dans une chanson satirique citée par M. Francisque Michel en son livre:

A Jousbaig quouan dé bilatges
Qui tous an un gran renoum

.....
.....

A Gérouce, Orin y St-Gouin
A Moumour, Geus y Préxac
Oun qui bet, même à Aren
Tous lous cagots de Jousbaig
Célébra dap allégresse
Toutes lurs institutions ;
Mey après dans la détresse
Que s'neyen de libations.

A Josbaig combien de villages
Qui tous ont un grand renom

.....
.....

A Géronce, Orin et St-Gouin
A Moumour, Geus et Préxac
On voit même à Aren
Tous les cagots de Josbaig
Célébrer avec allégresse
Toutes leurs institut'ons
Mais après dans la détresse
Ils se noient dans les libations.

frère et la sœur, deux jolis sujets de 17 à 20 ans, bruns, de traits réguliers, de taille moyenne et bien prise, en un mot du plus beau type béarnais.

Pour ne pas nous répéter, nous dirons que les autres personnes qu'il nous fut donné de voir présentaient les mêmes caractères. A l'école primaire où leurs enfants étaient confondus avec les autres et bien faciles à examiner, il était impossible de saisir aucune différence. Il n'est plus question de cagots à Prexac-Josbaig, du moins ostensiblement, mais il n'y a pas plus de vingt-cinq ans que le petit bénitier, toujours subsistant à l'église, est hors d'usage. Ceux qui s'en servaient étaient enterrés dans l'allée du cimetière qui longe le chemin. A Dognen aussi pareil usage existait.

Suivons le cours du Gave jusqu'à Oloron, et d'Oloron passons à Lurbe, village distant de dix kilomètres. — Le quartier qu'on appelle aujourd'hui le *Béziat*, c'est-à-dire voisinage, faubourg, était jadis l'asile des Cagots, qui y vivaient sous la protection de l'abbaye voisine de St-Christau. Ce monastère a fait place à une station balnéaire élégante et réputée pour la cure des maladies de la peau. La tradition locale a conservé le nom de *bain des ladres* à l'une des fontaines de l'établissement. Un ancien proverbe disait :

Sent-Christau
Pèt mude lou malau.

A Saint-Christau
Le lépreux change de peau.

Le *Béziat* n'est séparé du bourg que par le ruisseau torrentueux de la Ricq, et ne s'en distingue aujourd'hui que par l'aspect plus pauvre et plus délabré des maisons. Il est composé d'une quarantaine de feux et contient environ le quart de la population de la commune qui est de 523 habitants. Mais tous ses hôtes ne sont pas de la lignée des anciens parias, car le mélange de la population des deux rives de la Ricq a commencé vers les premières années du siècle. Cependant, je tiens des deux personnes les mieux en situation d'être bien renseignées que les unions mixtes rencontrent encore des difficultés et que la réputation de cagot est toujours très-mal portée. C'est la plus sanglante injure qu'on puisse jeter à la face de quelqu'un.

Je me suis fait désigner et j'ai visité sous un prétexte ou sous un autre les familles dont la descendance était le mieux établie ;

j'ai pu voir les enfants à l'école au milieu de leurs camarades, et je suis heureux de témoigner que nulle part ailleurs petits campagnards n'ont répondu avec autant d'instruction et plus d'intelligence à des questions posées sur les différentes parties du programme des écoles primaires.

Tous les sujets examinés appartiennent au type béarnais le plus répandu et que je caractérise par une tête arrondie (par conséquent sans prolongation de l'occiput comme chez les Basques), des cheveux noirs ou châains et des yeux de même couleur, un système pileux luxuriant même chez les femmes, qui ont quelquefois de la barbe, par des traits réguliers et une taille moyenne, un peu inférieure à celle des Basques, surtout moins dégagée (1).

La population du Béziat n'est pas malsaine, puisque même en donnant des consultations gratuites, partout fort appréciées, je n'ai noté qu'une famille manifestement entachée du vice scrofuleux. Quant à la conformation légendaire de l'oreille, je ne l'ai notée que chez quelques individus.

Les descendants des anciens parias ne se distinguaient moralement des autres habitants, au dire de leur excellent curé, que par une plus grande susceptibilité et une certaine méfiance, qu'explique trop bien la longue succession d'avanies endurées par leurs pères. Autrefois, tous les cagots de cette localité étaient bûcherons ; ils sont aujourd'hui cultivateurs et petits propriétaires.

Si de Lurbe nous dirigeons notre route droit au sud, nous ne tarderons pas à nous engager dans la vallée d'Aspe par un étroit défilé au fond duquel le Gave roule ses flots tumultueux. Les rochers énormes, à peine entr'ouverts pour livrer un étroit passage à côté du torrent, ont reçu le nom de *Pène d'Escot*. C'étaient

(1) Tel est le type le plus généralement répandu, mais j'ai aussi noté dans la vallée d'Ossau un autre type franchement brachycéphale, à face large avec des pommettes parfois saillantes, une petite taille, une peau brune et une physionomie plus ou moins laide chez les femmes surtout.

Bien que les Béarnais soient généralement bruns ou châains, les sujets blonds ne sont pas rares dans les hautes vallées d'Aspe, de Barétous et d'Ossau. J'estime qu'ils y comprennent près du quart de la population. En règle générale, dans le Béarn comme dans le pays basque, le teint des habitants est plus clair dans la montagne que dans la plaine ; c'est dans le nord du département surtout à la frontière des Landes, que la population est plus brune.

les Thermopyles de la petite République pyrénéenne du moyen âge, sur lesquels les Béarnais ont toutes sortes de légende. Marca a cru y voir des traces du passage de César qui, suivant lui, aurait fait ouvrir à coups de pic le rocher qui barrait le passage à son armée.

Un duumvir romain y a consigné en caractères aujourd'hui rongés par la mousse et le temps qu'il a fait rétablir par deux fois la route de la vallée (1).

Que de choses ne pourraient-ils pas nous dire encore ces rocs si fièrement campés en travers de la route, au devant du pont jeté sur le torrent écumeux et profond ?.. Ils ont vu défilé les armées romaines, et successivement les hordes bigarrées des Vandales, des Visigoths, des Francs et des Sarrazins ; car toutes les invasions de France en Espagne ou d'Espagne en France ont passé en partie par là. C'était la grande voie romaine de communication entre l'Aquitaine et la Tarraconaise ; plus tard, le *camí roumiu* (chemin romain) des pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle.

Au sortir de cette gorge sauvage, le terrain s'élargit et le paysage prend un peu plus d'ampleur et de variété à Sarrance. Marguerite de Navarre y avait un ermitage auprès de l'abbaye de Prémontrés dont on voit encore la chapelle jadis féconde en miracles. Marguerite s'y recueillait pour composer les galantes nouvelles de l'*Heptaméron*. Après un nouveau défilé, la vallée se déploie pour former le charmant et spacieux bassin de Bédous.

A Bedous lou bou biladge

A Bedous cagots son tous ;

(1) Voici cette inscription telle qu'elle est donnée par Palassou dans ses *Observations sur la vallée d'Aspe*. Pau, chez Vignancour 1828, in-8^o.

L. VAL. VERNUS. CER

II VIR BIS HANC

VIAM RESTITUIT

LA MIIIXIV

AMICUS S. C.

Mais je dois dire que les archéologues n'ont pas tous lu de la même façon cette inscription dont on a peine aujourd'hui à trouver la trace. Marca avait cru y voir le nom de César probablement au dernier mot de la première ligne ; d'autres enfin (chose étrange) la rapportent tout simplement à l'un des plus anciens seigneurs-souverains de Béarn qui aurait fait ouvrir la route.

disait-on autrefois. Mais les temps ont bien changé. *Carolle*, l'ancien quartier des parias entre le bourg et l'abbaye de St-Jean-de-Laxé, n'existe plus. — Le gave a balayé et purifié ce territoire maudit, en épanchant ses eaux dans la prairie et en emportant jusqu'aux pans de muraille de la vieille abbaye.

Un peu plus loin, voici Accous, patrie de Despourrins, le dernier des troubadours béarnais. Il est beaucoup moins connu dans son pays par ses tendres élégies que par sa « *cabille* » (cheville). Ainsi nomme-t-on la colonne commémorative élevée par la munificence des amateurs de langue romane, en France, sur le tertre ombragé de grands arbres où il aimait à venir chercher l'inspiration. C'est en effet un site délicieux et poétique où l'oreille n'entend d'autre bruit que le murmure de la brise qui caresse les feuilles et le chant des oiseaux dans le bocage; où l'œil embrasse d'un regard toute l'étendue du petit et charmant bassin de Bedous fermé de toutes parts par de hautes montagnes, du sein desquelles il se détache semblable à un grand parc anglais émaillé de chalets rustiques et arrosé d'eaux vives. Accous a encore son petit quartier *deus Chrestiaas* sur le bord opposé du ruisseau qui l'arrose. Je n'oserais pas affirmer que la caste réprouvée s'y soit maintenue aussi bien que le nom. Le quartier peu séduisant, en raison de sa vétusté, n'est plus habité que par de pauvres gens dont quelques-uns sont malsains, mais dont la généalogie n'est pas certaine. Par contre, il est avéré que des familles plus aisées, dont ils ont peut-être pris la place, sont maintenant de l'autre côté de l'eau où ils ne serait ni aisé ni discret d'aller les chercher. Dans l'intérêt même de la vérité scientifique, il faut être réservé ici comme à Bedous, et laisser les uns et les autres laver leur linge sale en famille.

Lou patrou d'Accous
De cagot lou tretabe,
Y Michel de Bedous
Garroute lou clamabe.

(*Chansons de Navarrot.*)

C'est-à-dire que les patrons d'Accous et de Bedous, St-Martin et St-Michel, se renvoyaient les épithètes de *cagot* et de *garrotté*.

En croisant la grande route de la vallée, on peut s'engager à main droite dans un sentier abrupte tracé le long d'un véritable

précipice au fond duquel on entend mugir, sans l'apercevoir, un torrent furieux. Mais après une ascension pénible à travers le fourré, on arrive étourdi par le bruit et baigné par le brouillard à une éclaircie d'où l'on voit avec saisissement une rivière se précipiter d'un seul bond à plusieurs centaines de mètres de profondeur. La nape d'eau rebondit sur la roche, bouillonne, écume, se disperse en des milliards de gouttelettes irisées de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. C'est un spectacle majestueux ! Bientôt on traverse le ravin sur un pont branlant, établi juste au-dessus de la cascade et d'où l'œil découvre alors un panorama tout nouveau.

C'est la nape liquide qui décrit sa courbe gigantesque, disparaît tout-à-coup dans un épais brouillard et reparait au delà sous forme d'un ruban argenté décrivant mille sinuosités sur le tapis d'émeraude de la prairie.

Nous nous arrachons à ces merveilles de la nature pour suivre prosaïquement un sentier de chèvre qui nous conduit droit à Lescun. Ce village est perché comme un nid d'aigle sur un des contre-forts du pic d'Anie, au milieu d'un cirque de montagnes, de sorte qu'il se trouve placé comme au fond d'un entonnoir à 950^m de hauteur. C'est un cachot à ciel ouvert !

Le premier quartier qu'on rencontre, en contre-bas de l'église, est le *Béziat*. Voici la *houn* (fontaine) *deus cagots* qui suffirait à nous indiquer l'ancienne destination de ce quartier. Les maisons en sont misérables, parfois délabrées, leurs hôtes sont des pasteurs et des artisans. Quelques pauvres familles espagnoles sont venues combler les vides effectués par la mort ou par le progrès de l'aisance qui permit à d'anciens parias d'aller bâtir ou acheter dans le haut du bourg. Mais l'aspect de celui-ci n'est guère plus séduisant. Des maisons basses, aux murailles lépreuses, à peine éclairées par de petites fenêtres ogivales percées dans des murs d'un mètre d'épaisseur, entourent l'église; c'est l'ancien quartier des purs qui s'est agrandi par de nouvelles constructions à une époque relativement moderne. En somme l'aspect du village n'a probablement guère changé depuis l'époque où il était le théâtre de luttes opiniâtres entre les cagots et les purs. La tradition de ces luttes se rattache à la légende des maisons en grosse maçonnerie qui entourent l'église et dont j'ai trouvé l'écho chez un vieillard de 79 ans, en pleine possession de ses facultés. Ce Nestor des cagots mordernes me disait en me montrant la maison surmontée

d'une tour en ruine presqu'accollée à l'église et faite de blocs énormes parfaitement équarris : voici l'ancienne demeure du chef des « pillurs ! » — « Qu'était-ce que les pillurs ? — Des brigands qui habitaient toutes les maisons que vous voyez autour. — Et ceux qui vivaient au bas de la côte, au Béziat, qu'étaient-ils ? — C'étaient nous, et les pillurs nous appelaient « *lus cagotz* » ; venez à l'église. Vous voyez cette petite porte aux trois quarts mûrée, à côté du grand portail : c'était la nôtre ; et ce boyau à gauche de l'église était notre cimetière. J'ai connu le temps où l'on payait encore la faveur d'être enterré ailleurs ; à présent on n'enterre plus dans le couloir de gauche, en partie occupé par une chapelle nouvellement construite ajoutée à l'église. — D'où venaient les pillurs et les cagots dont vous me parlez ? — Oh ! c'était en un temps où l'on se battait beaucoup, et les pillurs étaient venus d'Espagne se mettre chez nous ? — Que ne les chassiez-vous ? — Bah ! ils étaient les plus forts ».

J'ai cité ce colloque pour montrer l'incertitude des traditions, ici comme partout, et leur incohérence. Qu'est-ce que ces pillards qui se seraient établis de vive force à Lescun et y auraient formé souche ? Aucun historien du Béarn n'en a fait mention. — Nous savons seulement que ce village était une des douze premières baronies du pays souverain de Béarn et qu'il fut possédé jusqu'au commencement du XIII^e siècle par des seigneurs auxquels il prêtait son nom, comme Fontaner, baron de Lescun en 1234, dont parle Marca à la page 581 de son histoire. Il passa depuis en diverses maisons, entr'autres celle de Foix d'où sortit Thomas de Foix, dit le maréchal de Lescun, qui fut tué à Pavie.

Faut-il voir, dans la tradition populaire, une réminiscence altérée de quelques exactions dont les cagots auraient été victimes sous le régime féodal des anciens barons de Lescun ? C'est ce qui semble le plus probable. Quoiqu'il en soit, leurs descendants se sont si bien émancipés et mêlés avec le reste de la population que c'est à peine si l'on trouverait aujourd'hui vingt familles de leur descendance pure sur une population de 1,200 âmes dont le 1/4 environ habite le Béziat. — La plupart des sujets sont bruns mais il y en a aussi de blonds, et l'on trouve quelquefois les uns et les autres mêlés dans la même famille. Ainsi dans celle de L... t, réputée de pure race cagote, le père, de qui je tiens la tradition

ci-dessus rapportée, était évidemment blond autrefois, car il a les yeux d'un bleu d'azur et le teint très clair ; mais ses fils et ses filles sont bruns et tous de haute taille comme lui. L'un d'eux qui est sous-officier en retraite, et placé par son instruction bien au-dessus des sots préjugés qui pourraient l'atteindre, m'a confirmé les récits du père. Dans la famille C... e, le père et le fils sont grands, blonds, avec des yeux bleus et des oreilles qui ne laissent rien à désirer surtout au point de vue de la grandeur ; ils ont le nez aquilin, le teint rouge et frais, la face longue, le crâne ovalaire. Cette famille est aujourd'hui une des plus aisées et des plus considérées de l'endroit.

Il ne faudrait pas croire que tous les sujets blonds fussent grands ; car tel n'est pas le cas pour la nombreuse famille de X. ancien conscrit de 1814, dont la taille figure sur sa feuille de congé pour un 1^m 625 et dont la sœur, les fils et les filles sont tous, comme lui, de taille moyenne. — Les traits du visage n'ont rien de constant pas plus chez les bruns que chez les blonds et ne présentent aucun caractère distinctif par rapport aux autres habitants ; pas même la brièveté du lobule de l'oreille. Nous priérons le lecteur qui resterait encore indécis à l'égard de ce prétendu caractère spécifique de regarder autour de lui, en quelque province qu'il habite, et nous osons lui prédire qu'il y trouvera des oreilles courtes tout comme chez les cagots. Il y a une assez forte proportion de vieillards parmi les descendants des cagots de Lescun ; j'en ai déjà cité deux, mais j'ai vu aussi une femme de 94 ans pas trop décrépie et sœur de l'ancien militaire dont il a été question.

A Arête et à Lannes, villages voisins d'Aramitz, dans la délicieuse vallée de Barétous, les cagots vivaient complètement séparés des autres, il n'y a pas plus de 40 ans. Aujourd'hui encore dans le deuxième de ces villages, ils sont enterrés au même rang que leurs pères. Les mariages mixtes sont fort rares à Lannes et l'on ne recevrait pas l'eau bénite à l'église de la main d'un cagot. Autrefois à Arête le bedeau la leur donnait au bout d'un bâton.

La tradition formelle du pays est que ce sont des fils de ladres.

La croyance populaire n'est pas moins bien arrêtée à Borce, (vallée d'Aspe), où il y avait naguère une portion du village qui leur était spécialement affectée comme à Etsaut et ailleurs. Leurs pères passent pour avoir été couverts d'ulcères et rongés de vers. Le

docteur Tarras, qui est de Borce, se rappelle le temps où le préjugé était encore dans toute sa force et où les alliances mixtes étaient tout à-fait impraticables. Ceci dura jusqu'à ce qu'un nommé A..., qui était riche et père de plusieurs belles filles, trouva à les caser, en dehors de sa caste, avec des jeunes gens séduits par leur beauté ou par leurs écus. Lui-même fut nommé maire après 1830, et depuis cette double réhabilitation l'exemple a été suivi. — Au dire du même médecin, les cagots de Borce étaient bruns et avaient la peau onctueuse et luisante, comme il arrive assez souvent du reste chez les gens de cette complexion. — Mais je puis affirmer que leurs descendants ne sont pas tous de même, car j'en connais de châains-clairs et qui ne se distinguent ni par le teint, ni par la taille, ni par la forme arrondie de la tête des autres béarnais. L'un d'eux qui exerce une profession libérale n'a pu se marier à une fille qu'il aimait et dont il était payé de retour, à cause de l'opiniâtre préjugé du père de la jeune personne.

De ce que nous avons montré les cagots béarnais établis de préférence dans la vallée du Gave d'Oloron, nous ne voudrions point laisser croire que là fut uniquement leur séjour. Pau en était entouré. Il y en avait notoirement à Gelos, Bizanos et Jurançon, comme en témoignent des registres censiers de 1674 pour la première paroisse, de 1762 pour la deuxième et de 1704 pour la troisième. Lons, Morlâas en avaient également.

Nous savons par un registre terrier, dressé en 1676 par les commissaires royaux chargés de la confection de nouveaux rôles dans le ressort du Parlement, que cette ancienne capitale du Béarn comptait à cette époque sept maisons habitées par des « capots » (1). Il y avait auparavant une maladrerie hors la ville, sur les bords du ruisseau de l'U, de l'autre côté du pont qu'on connaît encore aujourd'hui sous le nom de *pont des ladres*, bien que cette désignation commence à tomber en désuétude. La chapelle et le cimetière où l'on enterrait les capots n'ont disparu qu'à la fin du siècle dernier. La trace des cagots est plus récente à Lons, village situé à 4 kilomètres de Pau, où se voient encore les restes de l'ancien hameau des réprouvés consistant en cinq ou six maisons délabrées dont deux seulement sont habitées. Ce

(1) *Sénéchaussée de Morlâas, t. III, folio 148, Archives des Basses-Pyrénées.*

hameau est situé à 1 kilomètre du bourg au haut de la *côte deüs cagotz* et le sentier abrupt qui y mène s'appelle encore « *camin deüs cagotz*. »

Si du Béarn nous passons dans la Bigorre, nous trouverons des traces nombreuses des anciennes communautés de cagots dans la poétique vallée d'Argelès et ses ramifications.

« En Terranère et Mailhoc
Que soun lüs grands cagotz.
En Andurans et Canarie
Qu'ey la gran cagoterle. »

J'eus la bonne fortune de rencontrer à Argelès un vieillard de 80 ans dont la mémoire était encore fraîche et qui me servit de cicerone en mes excursions. Cet homme était d'Aucun dont dépend précisément le hameau de Terranère, cité dans le couplet satyrique qui précède. A quelques kilomètres d'Argelès et sur la route des Eaux-Bonnes on s'engage dans le val d'Azun qui n'est qu'une ramification de la vallée d'Argelès.

Aux approches d'Aucun et à 8 kilomètres d'Argelès, on rencontre à main gauche un chemin vicinal dont l'entrée est marquée par deux grands peupliers placés dans un petite espace lozangique qui porte le nom de *houssats deüs cagots* — fosses des Cagots. C'est leur ancien cimetière abandonné depuis un siècle. En continuant par ce chemin, vous franchissez un torrent appelé le Gave d'Azun et vous êtes dans un hameau dont les premières maisons sont délabrées et en partie abandonnées, mais qui en présente ensuite quelques-unes de plus confortables. C'est Terranère exclusivement occupé jadis par des charpentiers, aujourd'hui par des cultivateurs, sauf deux ou trois familles qui ont conservé le métier de leurs ancêtres. La population ne se compose d'ailleurs que de 8 ménages qui ne sont pas tous sans croisement.

Je commence ma visite par la doyenne du village, « la mère des cagots, » comme dit mon cicerone, titre qu'elle ne mérite d'ailleurs que pour son âge, car c'est une vieille fille. J'admire en elle les restes d'une beauté qui a survécu aux injures du temps ; des yeux bleus, un nez long et droit, un visage ovale, une peau bien blanche et une taille svelte, malgré ses 70 ans. Nous retrouvons ces mêmes caractères chez un voisin, presque du même âge, tandis que sa femme est une petite brune à l'œil fauve (n° 3 de l'é-

chelle chromatique). Cette femme a le lobule de l'oreille petit, mince et complètement adhérent, tandis que son mari l'a normal et bien détaché. Cependant l'un et l'autre sont de purs cagots d'après mon cicerone qui les connaît depuis leur enfance. — Je rencontre une autre femme de même type dans une autre ménage. Bref, les types brun et blond se présentent ici en nombre à peu près égal et avec leurs caractères distinctifs, le deuxième étant plus grand et plus fort que le premier.

Je n'ai noté aucune diathèse organique parmi ces gens, tandis que j'ai aperçu quelques goîtres à Argelès et à St-Savin.

Ce village, célèbre par son ancienne abbaye et par le tombeau du saint à qui elle doit sa fondation, est situé dans une autre ramification de la grande vallée d'Argelès. Les villages de la *Rivière de St-Savin* formaient au moyen âge, sous la présidence de l'abbé, une petite république où les femmes avaient voix délibérative tout comme les hommes. C'était un gouvernement peu onéreux que celui de l'abbé : l'épaule droite de chaque sanglier tué dans la vallée, un quintal de truites du lac de Gaube et deux fromages par tête de berger formaient toute sa liste civile. Ajoutez-y seulement un bouquet offert à chaque grande procession par la plus jolie fille d'Argelez que le bon père payait d'un « *baiser de paix* ».

N'a-t-il pas mérité que Bertin célébrât dans ses vers :

« Le bon dîner, la courte messe
Du bon abbé de Saint-Savin »!

Pour si modeste que fut le tribut, ce seigneur modèle savait défendre ses administrés; ce que ne font pas toujours des gouvernants beaucoup plus chers. A preuve la terrible vengeance qu'il tira des gens de la vallée d'Aspe qui, au XIV^e siècle, se permettaient de butiner son territoire (1).

L'abbé de St-Savin n'était pas moins attentif à sauvegarder la santé de ses sujets que leurs propriétés. Aussi le voyons-nous défendre aux capots que l'efficacité des bains sulfureux de Cau-

(1) Voyez dans *Les privilèges franchises et libertés... de la montagne et val d'Aspe*, page 47, comment finit cette affaire merveilleuse que nous ne racontons point parce qu'elle est étrangère à notre sujet. — Le document est du 4^{er} juin 1348. (Imprimé à Pau chez Jérôme Dupoux M.DC.XCIV.)

terets contre les maladies de la peau attirait de loin, de se baigner avec ou avant les autres (1).

Les Cagots entendaient la messe à l'abbaye en se tenant à la porte de l'église où l'on voit encore la trace de leur bénitier à l'extérieur. C'est une petite excavation de forme semi-circulaire pratiquée dans le mur. — Il ne reste plus aujourd'hui à St-Savin que le souvenir de ces hommes, mais ils ont encore quelques descendants au hameau voisin de Mailhoc, composé de cinq maisons dont une est déserte depuis une vingtaine d'années. Le site charmant de ce hameau lui mériterait plus de faveur : il est ombragé de grands arbres et entouré de gras pâturages ; les montagnes qui l'encadrent sont à pente douce et couvertes de cultures jusqu'à une grande hauteur. Il possédait avant la Révolution une petite chapelle à l'usage de ses habitants, tous cagots. J'y ai visité la famille d'un tisserand, composée de l'homme et de la femme, âgés d'une soixantaine d'années, et de leurs fils. Ce sont des sujets au teint clair et aux yeux bleus, de taille moyenne et de traits réguliers, comme on en voit beaucoup en Bigorre, particulièrement dans la vallée d'Aure.

Argelès avait autrefois un quartier de cagots situé sur la hauteur qui domine l'église et la ville, et où se trouve aujourd'hui l'hôpital. C'est Canarie dont parle la chanson, mais où l'on ne trouve plus que de pauvres gens venus de tous côtés. — Quant à *Anclurans*, ce n'est plus qu'une grande ferme appartenant à un propriétaire d'Argelès.

Nous n'avons pas visité les cacous bretons, mais le docteur

(1) L'an mil six cent quarante sept et le 9^e jour de May à la requête du Révérend Père Don Hugues Calmet religieux réformé, vicaire général au monastère de St-Savin, ordre de St-Benoît, en Lavedan, les consuls du dit lieu de St-Savin, sur les plaintes qui ont été faites audit R. P. vicaire général, que différentes sortes de capots ou gézitains se rendent aux bains de Caутerès dans la cabane appelée des *Capots* et se sont licenciés de se dire maîtres au Petit bain et de s'y baigner quand bon leur semble, croyant y avoir quelque droit, ce qui n'est pas, et qui ne leur est permis que par pure charité ; lesdits consuls, pour mettre ordre aux abus et aux mauvais déportements des Capots, de quel pays et canton que ce soit, ont ordonné que d'ors en avant lesdits capots ne se baigneront au petit bain du bas du dit Caутerès, de nuit ou de jour, qu'après que les autres se seront baignés, à peine d'un petit écu pour chaque fois qu'ils contreviendront, la moitié au profit du dit vicaire général et l'autre moitié des consuls de la dite rivière de St-Savin, etc.... (*Arch. des B. Pyrénées. Clergé régulier H. 68.*)

Mauricet fils, de Vannes, dans une note qu'il a bien voulu remettre à M. Rozenzweig à notre intention, donne sur eux les quelques renseignements que voici : « Les cacous s'allient entr'eux ; ils habitent des faubourgs presque toujours appelés *Madeleine* ; le plus souvent ils sont cordiers de profession, vivant seuls, séparés des habitants, mal vus. Ils ont un caractère méfiant et taciturne. Encore à présent on dirait qu'ils s'étonnent qu'on pénètre dans leur domicile, et leurs yeux fixes, presque sauvages, ne vous quittent plus de regard. Leurs habitations sont malsaines, leur alimentation insuffisante, leurs mariages consanguins : autant de causes étiologiques pouvant expliquer la diathèse scrofuleuse et souvent scorbutique qu'ils présentent. Ils sont sujets à des affections cutanées dans la paume des mains, de la nature du *lichen agrius* et dues, je crois, à leur profession. Un grand nombre m'ont semblé, autant qu'on en peut juger sans prendre de mesures, avoir la tête ronde, presque brachycéphale » (1). Ce dernier caractère est celui des Bretons en général (2).

Il est temps de tirer des conclusions de cette longue revue anthropologique. Nous dirons donc : Si les cagots basques sont basques ; les cagots béarnais, béarnais ; et les cagots bretons, bretons par leurs caractères physiologiques ; alors ils ne forment et n'ont jamais formé une race, mais une caste.

La linguistique vient à l'appui de cette conclusion, puisque les parias dont nous avons tracé l'histoire, en quelque province de France et d'Espagne qu'ils habitent, n'ont aucun idiôme particulier, mais parlent la langue de leurs voisins. Il semble, dit un philologue de profession, M. W. Webster, que ni Cordier ni Francisque Michel n'ont pris en considération qu'il n'existe aucune trace d'une langue particulière aux cagots. On ne note pas même la moindre différence de prononciation dans l'idiôme de la population ambiante qui est aussi le leur. Ce serait une circonstance bien remarquable qu'une race étrangère, *isolée de la population ambiante* par les barrières d'une proscription sévère, ait si totalement oublié la langue de ses ancêtres qu'il n'en reste pas la

(1) Lettre datée de Vannes, le 19 février 1876.

(2) *Sur la classification et la nomenclature craniologiques d'après les indices céphaliques*, par M. Paul Broca, in *Revue d'Anthropologie*, T. 1^{re}, P. 383, an. 1872.

moindre trace ni dans son langage habituel ni dans les documents les plus anciens et qu'elle ait appris la langue de ses voisins de manière à la parler aussi bien qu'eux, même chez les Basques, dont la langue est si totalement différente de toute autre langue européenne » (1).

Avant de terminer ce chapitre, nous croyons devoir signaler un autre résultat de notre enquête physiologique, résultat d'une haute importance au point de vue social : c'est que les mariages consanguins n'ont pas eu ici les effets pernicioeux qu'on leur a attribués d'une façon beaucoup trop absolue (1).

Les parias du midi comme ceux de l'ouest se sont mariés à tous les degrés de parentage, sauf ceux qui constituent l'inceste, depuis XIII^e siècle jusqu'à nos jours, au point que les cagots comme les cacous se traitaient entr'eux de *cousins*. Notre siècle a vu les premières exceptions à cette règle, laps de temps tout-à-fait insuffisant, croyons-nous, pour que l'infusion d'un sang étranger ait pu retremper toute une population si elle avait été abâtardie par six siècles d'alliances consanguines. — Nous n'insisterons pas davantage sur une question incidente dans le sujet que nous traitons, mais tant de fois agitée contradictoirement que nous ne pouvions nous dispenser d'indiquer au moins les résultats d'une expérience séculaire au milieu d'une population nombreuse et vivant d'ailleurs dans des conditions très-diverses. Là où les conditions hygiéniques sont restées mauvaises, la race est abâtardie, et partout où elles sont bonnes, nous trouvons une population saine et robuste, quelle que soit d'ailleurs, dans l'un et l'autre cas, la nature des alliances qui perpétuent les familles.

(1) *Quelques Observations sur les Cagots*, par W. Webster, in *Bullet. de la Société Ramon*. 1867, 2^e livraison, P. 59.

(1) Cf. Boudin, médecin en chef de l'hôpital St-Martin. « *Du croisement des races et des espèces*. Ch. 1^{er}. Nécessité du croisement des familles » in *Mémoires de la Société d'Anthropolog.* T. 1^{er}. — Francis Devay. *Traité spécial d'hygiène des familles*. 2^e édit., Paris 1858.

PALÉONTOLOGIE DE BIARRITZ

ET DE QUELQUES AUTRES LOCALITÉS

DES BASSES-PYRÉNÉES.

Il y a quelques mois, j'assistais à la séance d'une société savante qui nous tient de très-près et à laquelle, comme plusieurs d'entre vous, j'ai l'honneur d'appartenir. L'un des membres à qui nous devons une partie des travaux qui révèlent les richesses si longtemps inconnues des fonds sous-marins, annonçait la découverte de plusieurs espèces auxquelles il avait donné, comme il est d'usage, des noms de savants, d'amis des sciences, ou même, de simples chercheurs heureux qui n'ont témoigné que de leur bonne volonté.

Quelques - uns de ses collègues firent des observations sur ce mode de nomination :

— Un nom propre accolé à une espèce, — disaient-ils, — peut être une politesse ; mais cela n'apprend rien et n'est qu'un embarras pour la science. Pourquoi ne pas donner un nom qui rappelle les caractères, la forme, les qualités, le mode de vivre, même le lieu où elle a été trouvée?...

Le Président, membre de l'Institut, homme sympathique et éminent que nous sommes heureux de compter, ici même, parmi nos confrères, leur répondit : — que les espèces nouvelles, dans tous les genres, étaient tellement nombreuses qu'il devenait absolument impossible de leur donner des noms qui rappelassent uniquement leurs caractères ou leurs localités. Quelques synonymes que l'on emploie, la liste en est promptement épuisée. Il y a donc nécessité de les désigner par des noms propres qui n'ont aucun inconvénient et qui présentent, de plus, l'immense avantage de parer aux éventualités de l'avenir.

Il citait, à ce propos, l'*Azote* que l'on s'est trop hâté de nommer d'après ses premières qualités reconnues et qui, loin d'être la négation de la vie, en est une des conditions. Cependant, par la force de l'habitude et du fait accompli, ce nom, qui est un contre-sens, lui est resté.

Mais ce mode même de nomination n'est pas aussi facile qu'on le pense, surtout lorsqu'il s'agit de Paléontologie.....

En effet, si nous admirons aujourd'hui autour de nous, environ 100,000 espèces de plantes,

6,000 vers,

130,000 insectes,

20,000 mollusques,

10,000 crustacés,

10,000 poissons,

2,000 amphibies,

10,000 oiseaux,

3,000 mammifères..., la richesse organique de l'ancien monde était bien plus considérable.

Si nous avons actuellement 20,000 mollusques, on en compte plus de 40,000 fossiles.

Si nous avons 10,000 poissons vivants, Agassiz en énumère 25,000 fossiles.

Les sauriens ont énormément diminué; le sanglier reste, en Europe, le seul représentant des pachydermes dont les débris couvrent notre sol.

On peut donc affirmer que les générations vivantes ne sont qu'un échantillon du règne organique qui nous a précédés.

Dans ces conditions et considérant que, tous les jours, à chaque heure, on publie de nouvelles découvertes sur tous les points du globe, vous concevrez comment il peut arriver que ceux qui nous prêtent l'appui de leur savoir, ayant à comparer des centaines et des centaines d'espèces, peuvent, malgré le soin qu'ils apportent à leurs travaux, commettre des répétitions, et vous ne vous étonnerez pas si j'en ai quelques-unes à vous signaler, à propos de nos premières recherches à Biarritz.

Toute science a ses monuments, ses maîtres, ses règles élémentaires et ses manuels classiques. Quelle que soit la terre qui nous abrite, nous pouvons, dans la retraite de nos cabinets, étudier les notions les plus abstraites, l'histoire des pays les plus lointains, les descriptions naturelles les plus nouvelles. A défaut de bibliothèques particulières, nous avons celles de nos villes.

La Paléontologie, seule, fait exception!.... Une bonne bibliothèque coûterait au moins 80,000 fr., une médiocre 20,000 fr., et ces ressources ne dispenseraient pas des collections.... Or,

il faut bien l'avouer : à Pau, en particulier, on ne trouve ni les unes ni les autres.

C'est pourquoi, après en avoir ressenti les attrait, les avoir fait goûter aux autres, je ne puis encore m'expliquer ce penchant qui nous entraîne à une science si ingrate qu'il faille souvent, pour savoir le nom d'un fossile, l'expédier aux quatre coins de la France, quand nous n'en dépassons pas les limites ?...

Je ne saurais y voir l'amour du fruit défendu ?... La meilleure moitié de nous-mêmes subit cette attraction qui est bien légitime, puisqu'elle nous dévoile à chaque pas l'infinie fécondité de la toute-puissance de Dieu !

J'y reconnaitrais plutôt cette soif de l'inconnu qui nous fait toujours ouvrir une porte pour regarder au-delà, cette aspiration de l'esprit à gravir les aspérités et cet épanouissement de l'intelligence en relation avec des hommes dont l'obligeance égale le savoir.

C'est donc sous les auspices de ceux dont je vous dirai les noms, au cours de cette étude, que je veux vous rendre compte des recherches que nous venons de faire dans le Miocène supérieur de Salies-de-Béarn, dans le néocomien d'Orthez, le calcaire crétacé de la côte de Bidart, de St-Jean-de-Luz, de Gan et d'Arros. Enfin, après avoir dit quelques mots du nummulitique de Peyrehorade et de Bosdarros, je terminerai par nos explorations sur la côte de Biarritz dont le résultat devra se coordonner avec la communication que j'ai eu l'honneur de présenter au congrès scientifique de Pau, en 1873.

SALIES - DE - BÉARN.

ARRONDISSEMENT D'ORTHEZ.

M. Levallois a donné, en 1821, une *notice géologique sur les environs de Sallies* (1) dont je ne connais qu'une courte analyse dans l'essai d'une description géologique du bassin de l'Adour par M. Delbos. (2)

(1) Annales des Mines, t. VI, p. 403.

(2) Mémoires de la Société des sciences physiques et naturelles de Bordeaux, t. 1^{er} 2^{me} cahier 1855, p. 272.

« M. Levallois a reconnu trois formations : 1° la formation primitive (ophite); 2° la formation secondaire, comprenant à la base des calcaires noirs avec gypse, à la partie moyenne des alternances de calcaire et de grès, et à la partie supérieure des calcaires blancs, conchoïdes, alternant avec des calcaires gris esquilleux; 3° le terrain d'alluvion formé d'argiles, de sables et de cailloux, et qui occupe les plateaux et les sommets des collines. »

Dans son *Essai d'une description géologique du bassin de l'A-dour*, (3) M. Delbos, donnant la « *Coupe de Sauveterre à Salies* », s'exprime ainsi : « Si l'on suit la route de Salies (4) en partant de Sauveterre, on trouve en montant des dépôts assez épais de poudingue rougeâtre diluvien, auxquels succèdent, entre le 23° et le 22° kilomètre, des argiles ou marnes schistoïdes, d'un gris verdâtre, alternant avec des sables jaunes, et plongeant de 6 ou 8° au S. S. E. En descendant le revers opposé du coteau, on voit se mêler à ces alternats des bancs de psammites durs, grisâtres, traversés de veines spathiques, et plongeant au S. E. de 30°. »

« Plus bas, les couches deviennent presque verticales, et on voit apparaître les calcaires grisâtres, terreux, dans lesquels j'ai recueilli un moule d'*Inocérane* et une empreinte d'une *Nucule* qui paraît inédite. Ils alternent avec des marnes et des grès d'une couleur ocracée. — A quelques centaines de pas de la route, sur le versant du petit vallon, on exploite des calcaires très-durs, d'apparence fragmentaire ou grumelée, tout à fait identiques à ceux déjà signalés entre Gan et Rébénac, et associés à des calcaires compactes, à cassure conchoïde. »

« On rencontre, avant le vingtième kilomètre, des alternances de marnes et de grès plongeant au sud, puis une succession d'assises de marnes schistoïdes et de sables roux micacés, très-fins, plongeant au sud de 15 à 20°. Ces couches s'observent jusqu'au bas de la descente vers Salies. »

Quoique ces renseignements géologiques ne disent rien du gisement dont je vais parler, ils n'en sont pas moins intéressants puisqu'ils décrivent les terrains qui le circonscrivent.

C'est à Madame Charles et à Mademoiselle Casebonne que je

(3) Mémoires de la Société des sciences physiques et naturelles de Bordeaux, t. I. 2^me cahier, janvier 1855, p. 291.

(4) Salies s'écrit avec une seule l.

dois les premiers fossiles de Salies (14 espèces) dont le gisement prouve, de l'avis de M. Tournouër, l'existence d'un affleurement du Miocène supérieur (1) dans cette portion des Basses-Pyrénées où il n'avait pas encore été signalé. J'ai eu recours aussi à l'obligeance de M. St-Guily. Enfin, par de nouvelles recherches et avec l'actif concours de M. Courtiades qui connaît ce gisement depuis longtemps, j'ai pu porter le nombre des espèces à 140 environ comme on le verra dans le travail que je dois à l'obligeance déjà éprouvée de M. Tournouër, qui a su déterminer, dans ce que je lui ai soumis, plus de cent espèces anciennes et déjà connues et une trentaine environ d'espèces ou variétés nouvelles dont une partie seulement a pu être figurée dans une planche annexée à ce mémoire. Grâce à lui, ce gisement sera maintenant assez bien connu pour prendre sa place parmi les localités intéressantes du terrain Miocène du sud-ouest.

Il est situé dans le quartier appelé la Galère dou Cartoug, à environ huit cents mètres sud est de Salies, quarante mètres avant d'arriver à la propriété de M. Laihacar, à gauche, dans un chemin tellement creux qu'il mérite mieux le nom de ruisseau, en face de la petite borne 22 k. 6 et à cinquante mètres (est) de la route de Sauveterre. La haie sous laquelle il apparaît appartient à la propriété *dou Mirailh*. Il a à peine un mètre de haut sur deux de long et regarde le sud. Après la terre végétale et un lit de marne très-sablonneuse reposant sur des cailloux roulés, la couche fossilifère descend à l'ouest avec une inclinaison de 25°. qui doit la faire passer à quatre ou cinq mètres sous la route de Salies à Sauveterre.

Elle est entremêlée de cailloux roulés. La moitié supérieure est en sable jaune, l'inférieure semble avoir séjourné dans des vases qui lui ont laissé une couleur complètement bleue-noire et une odeur nauséabonde. Les gros fossiles y ont pris une teinte noire. En creusant un puits dans sa cour, M. Laihacar a rencontré les mêmes espèces.

La richesse de ce gisement est telle, que, malgré son peu d'étendue, et sans le secours d'aucun instrument, j'y ai ramassé cinquante espèces dans une première visite. Pour nous procurer les gros fossiles, il a fallu recourir à un ouvrier afin de détacher les

(1) « Il est du même niveau que celui d'Orthez. »

blocs de sable dans lesquels on a plus de chance de les trouver intacts. En remontant à 12 mètres, à l'est, on rencontre un chemin creux qui barre celui-ci et immédiatement à gauche, dans la haie du même champ (Mirailh), un second gisement regardant l'Orient. Il n'est pas plus considérable que le premier; mais le sable est devenu un grès fort dur dont les fossiles ne sortent, pour la plupart, qu'à l'état de moule. Il est remarquable par la quantité de grandes huitres (*Ostrea crassissima* ? ou *Gingensis* ?) qu'il contient, tandis que l'autre n'en offre que des débris. En revanche, les *Turritella bicarinata* et les Pleurotomes, si communs dans le premier, y sont plus que rares, du moins dans la portion que nous avons pu fouiller, au milieu d'un cloaque infect et bourbeux.

Voici la liste des fossiles que nous avons trouvés dans ces deux gisements; c'est à M. Tournouër, ainsi que je l'ai déjà dit, que je dois leurs déterminations, nominations et descriptions.

Operculina complanata. c.

Dentalina ?

Cupularia. r.

Heliostroæa, sp ? fragment r.

Corbula gibba, Olivi — c.

Tellina planata, L. r.

Arcopagia ventricosa, M. de S. — finement treillissée. r.

Venus umbonaria, Ag. — d'après des fragments. r.

Id. *Basteroti*, Desh.

Id. *ovata*, Penn. r.

Cytherea pedemontana, Ag. — fragments assez nombreux, r. intacte. c.

Id. *lævis*, Ag. c.

Dosinia intermedia, Dod ? r.

Cardita Jouanneti, Bast. typique, assez commune.

Id. *crassa*, Lam ? (un seul échantillon, très jeune).

Astarte Grateloupi, Desh ? var. *latèstriata*, *trigona*, (Pl. I Fig. 12.) c.

Lucina. sp. — petite espèce en mauvais état. r.

Cardium hians, Brocc, fragments. c.

Id. *turonicum*, May ? var. r.

Chama gryphina, Lam. jeunes. c.

Pectunculus violaceus, L. r.

Nucula sp. fragments. r.

Leda puella, L. r.

Arca mytiloides, Brocœ. d.

Id. *turonica*, Duj. r. bien caractérisée d'ailleurs.

Id. *barbata*, L. jeunes. r.

Id. *lactea*, L. r.

Lima squamosa, L. échantillons peu épineux. c.

Pecten Puymorice, May.

Id. *striatus*, Sow. minor.

Id. *substriatus*, May. c. d'Orb. c.

Id. *Suzannæ*, May. c.

Id. nov. sp ? — très petite espèce du groupe du *P. ventrallabrum*, Goldf ? c.

« T. minimâ, valvâ dexterâ applanatâ, 18-20 costis lævibus ; sinistrâ tumidâ, 24 costis spinosis ornatâ ; interstitiis costarum sublævibus. Altit. 15 mill. Lat. 15. »

Ostrea digitalina, Dub ? — junior. r.

Bulla convoluta, Brocchi (exemplaire unique).

Actæon pinguis, d'Orb. à fascies colorées. rare.

Ringicula buccinea, Br.

Dentalium pseudo-entalis, Lin. C.

Calyptræa Chinensis, Linné. 2 ex.

Emarginula, nov. sp ? Petite espèce du groupe de l'*E. elongata*, Costa. Long. 8 mill ; larg. 5 ; haut. 4. (exemplaire unique).

Id. nov. sp ? Autre espèce très-petite et conique du groupe de l'*E. cancellata*, Phil. Long. 5 mill ; larg. 4 ; haut, 3. (ex. un.)

Fissurella græca, Defr. Commune.

Rotella subsuturalis, d'Orb. var. *tenuistriata*. c.

Turbo sp ? — an *T. rugosus* très-jeune ? r.

Skenea ?

Rissoa Adela, d'Orb ? (exemplaire unique).

Rissoina decussata, Mont ? (ex. un.)

Id. *pusilla*, Br. (ex. un.)

Scalaria pumicea, Br ? très-jeune.

Turritella Orthezensis, nov. sp. Commune. (Pl. I, fig. I).

« Testâ abbreviata; anfractibus transversim tenuissimè striatis, primum valdè unicarinatis, dein bi et tricarinatis; carinis obtusis subgranulosis; medianâ paulùm majore, tertiâ nonnunquàm

geminatâ ; basi trisulcatâ, sulcis latis, distantibus. Long. 45 mill.; Lat. 14. »

« Espèce voisine de la *T. Riepli*, Partsch ; s'en distingue par sa petite taille, par l'inégalité des carènes etc. Je prends le type à Orthez où il est commun, assez variable d'ailleurs. Les échantillons de Salies présentent des carènes très-fines. » (Pl. I^e, fig. 1^a) a. r.

Id. *turris*, Basterot? var (ibid. fig. 2.) r.

« Testâ solida, brevi ; anfractibus primùm subplanis, dein subangulatis, multicingulatis, cingulis 6-8 distinctis, rotundatis. Long. 43 mill ; lat. 14. »

« Cette turritelle offre le passage de la *Turris* des faluns à la *Terebra*, Br. du pliocène. »

Id. *bicarinata*, Eichw. c. c. c.

Chemnitzia? r.

Pyramidella plicosa, Bronn. r.

Nerita asperata, Dujardin. r.

Id. *Morio*, Duj. var. *tenuistriata*. r.

Neritina Bronni, d'Ancona. r.

Sigaretus striatus, M. de Serres. r.

Solarium simplex, Bronn. r.

Xenophora Deshayesi, Mich. r.

Natica redempta, Mich. c.

Id. *Leberonensis*, Fisch. Tourn. c.

Id. *Burdigalensis*, Mayer? c.

Id. *Josephinia*, Risso. c.

Id. *subepiglottina*, d'Orb. r.

Id. *vulgatum*, Brug. « Variété petite, peu ornée, peu épineuse, comme à Orthez ; offrant bien d'ailleurs les caractères de l'espèce. Long. 33 mill. larg. 10. » c.

Id. var. *Salinensis*. (Pl. I^e fig. 3 et 3^a) r.

« Spirâ abbreviatâ, gibbosâ, valdè et irrègulariter tuberculatâ. Long. 27 mill ; lat. 14. C'est une forte et remarquable déviation du type. — Une autre variété du *C. vulgatum*, longue et étroite, est attestée par un fragment unique ».

Id. *Bronni*, Partsch? (fragment) r.

Cerithium papaveraceum, Bast. c.

id. *pictum*, Bast. var.

Id. *scabrum*, Oliv. r.

Id. *spina*, Partsch? r.

Cancellaria subcancellata, d'Orb. — Comme à Orthez. a. c.

Id. *Westiana*, Grat. id. r.

Id. *buccinula*, Bast. r.

Id. *varicosa*, Brocc ? var. (Pl. I^e fig. 6.)

« Testâ minim à, anfractibus subrotundis. Long. 15 mill ; lat. 10. » r.

« On trouve dans les faluns de Salles et dans les marnes de Saubrigues une petite Cancellaire, assez variable d'ailleurs, du groupe des *C. varicosa*, Brocchi et *C. intermedia*, Bellardi, qui n'est ni la *varicosa* typique du pliocène, ni la coquille figurée sous ce nom par Grateloup et dont d'Orbigny a fait une *C. subvaricosa* assez énigmatique. On a figuré ici une petite Cancellaire de Salies, appartenant à ce petit groupe qui n'est pas encore élucidé. »

Id. *Leopoldinae*, nov. sp. (Pl. I^e fig. 7.) (2 ex.)

« Testâ minimâ, imperforatâ ; spirâ gradatâ ; suturis profunde canaliculatis ; anfractibus subrotundis, cancellatis ; costis longitudinalibus planatis, interruptis, fasciculatis, aperturâ triangulari. Long. 10 mill ; lat. 6. »

« Je ne connais rien de semblable, parmi les fossiles, à cette intéressante petite espèce, que je dédie respectueusement à la mémoire de feu Mme la comtesse Léopoldine de Bouillé. » (1)

Cypræa pirum, Gmel ? — (2 ex.)

id. *amygdalum*, Brocc. — (2 ex.)

id. *affinis*, Duj. — c.

Erato lævis, Don. c. c.

Mitra scrobiculata, Brocc. var. (ex. un.)

« Testâ minore ; prioribus anfractibus cancellatis ; ultimo angusto sulcato, sulcis granulatis. Long. 17 mill. Lat. 5. »

« Petite variété quadrillée sur les premiers tours ; voisine de la variété figurée par Michelotti. (Foss. mioc. du Piémont.)

Id. *incognita*, Bast. — c.

Id. ? — var. *inflata*, spirâ brevi. (2 ex.)

Id. *recticosta*, Bell ? — échantillons roulés.

Id. *goniophora*, Bell ? var. *major*, *striata*.

Id. *Bouilleana*, nov. sp. (Pl. I. fig. 5 ex. un.)

(1) Bien que ce travail ait été lu à la Société en juin 1875, il n'a été imprimé qu'en 1876.

« *T. minima*, ovali-ventricosa, bucciniformi ; anfractibus transversim striatis, striis in medio ultimi anfractûs evanescentibus ; aperturâ latâ. Long. 10 mill., Lat. 5-6. »

Pleurotoma calcarata, Grat. — t. c. et typique.

id. id. var. *submutica*. c.

id. *Jouanneti*, Desm. c.

id. *buccinoides*, Bast. var. *g.* (an *Pl. pretiosa*, Bell?)

c. c.

« *T. elongata*, anfractibus ad suturam inflatis, lineâ medianâ impressis. Long. 45 mill., Lat. 15. » (Pl. I., fig. 4).

id. var. *d.* c.

« Ultimo anfractu gibboso, caudâ longiore. »

id. *granulato-cincta*, Munst ? — « D'après un gros échantillon très-usé, à gros tubercules mousses. »

id. *ramosa*, Bast. c.

id. *pustulata*, Brocc. c.

id. *festiva*, Dod ? — c.

id. *vulpecula*, Brocc. (2 ex.)

id. *submarginata*, Bon ? (2 ex.)

Conus maculosus, Grat, comme à Orthez c. c.

id. id. var. *lineata*, Grat ? r.

« Testâ majore ; spirâ elatiore, fusco-maculatâ ; ultimo anfractu transversim lineis fuscis irregulariter interruptis depicto. — Long. 0,37 mill. Lat. 0,18 id. »

« Cette forme se relie, par les petits individus au *C. maculosus* typique d'Orthez, et par les grands au *C. avellana*, Lam. de Saubrigues. »

id. *striatulus*, Grat ? (non Brocchi) r.

« Petite espèce, mesurant 23 mill. de haut sur 10 ou 11 de large ; à spire assez haute, à tours ronds ; coquille blanche ou traversée par une simple et large bande brune, plus grande que le *C. striatulus* de Brocchi ; plus petite que son *pyrula*, différente de l'un et de l'autre.

Id. *canaliculatus*, Brocc. c.

Ancillaria glandiformis, Lam. (var. *elongata*, Desh ?)

Oliva Dufresnei, Bast. a. c.

Columbella turonica, May. c.

Id. *scripta*, Bell. var. ultimo anfractu brevior. c.

Id. *corrugata*, Brocc ? r.

Ficula intermedia, Sism ? a. c.

« Forme intermédiaire entre le type de la *F. condita* et celui de la *F. clathrata* ; difficile à identifier avec aucune des espèces de Salles ou de Saubrigues. »

Cassis saburon, L. c.

« Echantillons finement sillonnés en travers et presque lisses ; beaucoup plus rapprochés du type vivant que les *C. saburon* ou *C. sulcosa* de Léognan ou de Dax. »

Monoceros novus, nov. sp.

« Testâ parvâ ; prioribus anfractibus dressatis ; ultima magno, transversum latè sulcato. Long. 15 mill. ; lat. 10 ».

D'après deux échantillons, mutilés, mais présentant parfaitement le caractère des *Monoceros* ; c'est-à-dire, à la base du dernier tour, deux sillons spiraux très marqués, dont l'un aboutit à la dent caractéristique du sous-genre. C'est, je crois, le premier *Monoceros* signalé dans le Miocène du sud-ouest.

Purpura exilis, Partsch ? — Var. *inermis*, *obtusa*, *striolata* (ex. tr. roulés).

Id. *Bouilleana*, nov. sp.

« Restâ ventricosâ, spirâ depressâ ; ultimo anfractu per amplo, ad suturam inflato, transversum striato-costato, costis 4 latis, subtuberculatis ; columellâ recta ; labro ? — Long. 20 mill. ; lat. 18 ? »

« Exemple unique, mutilé du côté de l'ouverture, d'une espèce de groupe (*Tribulus*, klein) de la *P. planospira* et qui n'avait pas encore été signalée, je crois, dans nos terrains tertiaires ».

id. *Salinensis*, nov. sp.

« T. crassâ, ovato-ventricosâ, spira mediocri ; anfractibus ad suturam inflatis, ultimo 5 crassis costis longitudinalibus distincto, transversum latè sulcato ; aperturâ ovali, posticè simcatâ ; labro intus multidentato. Long. 18 mill. ; lat. 12 ».

Cette Pourpre rappelle un peu par sa forme générale la *neglecta*, michl, qui est rangée maintenant d'ailleurs par M. Bellardi parmi les *Pisania*.

Terebra modesta, DeFr. — c. beaux échantillons.

Id. *pertusa*, Bast. c.

Nassa Salinensis, nov. sp ? (Pl. I^e fig. 10) r.

« Spirâ sat elevatâ, anfractibus rotundis, primum transversim

liratis, dein cancellatis; labro tenui, intus plicato. Long. 23 mill. lat. 15.

« Espèce plus petite et moins ventrue que la *N. ventricosa*, Grat. (*N. pseudo-clathrata*, Mich ?) si commune à Salles, dont elle se distingue d'ailleurs par ses rides longitudinales très-marquées et espacées. Intermédiaire entre ce groupe du miocène supérieur (*N. Rothorni*, etc.) et le groupe plus particulièrement pliocène des *N. Serrata*, *clathrata*, *limata*, etc. qui sont cancellées des premiers tours.

Id. *Dujardini*, Desh. var. *g. c. c.* (Pl. I^e fig. 9.)

« Prioribus anfractibus decussatis, penultimo et ultimo transversim sulcatis. Long. 15 mill. lat. 8. » *c. c.*

« Cette nouvelle variété d'un type très polymorphe est la plus ornée que je connaisse : elle se relie d'ailleurs à la variété *B* (Fisch. Tourn.) du miocène supérieur de Cabrières ; mais elle est moins forte, avec le labre plissé et non denté intérieurement, et elle porte sur le dernier tour des stries transverses qui sont quelquefois visibles sur toute la surface. »

Id. *Orthezensis*, nov. sp. — *c. c.* (P. I^e fig. 11 et 11^a)

« Testa globoso-turritâ, anfractibus convexis, tenuissimè et eleganter cancellatis; labro crasso, intus dentato; columellâ crassâ, posticè unidentatâ; callo columellari sat expanso. — Long. 13 mill.; Lat. 7. »

« Cette espèce se distingue du *Buccinum vulgatissimum*, May. de Saubrigues et de St Jean de Marsac par sa taille plus forte, plus ventrue, ses tours convexes, très-élégamment et finement treillissées, son labre denté, etc. Je prends le type de l'espèce nouvelle à Orthez, où il est connu depuis longtemps et très-commun. (Fig. 11.) La forme de Salies constitue une variété *B* plus élancée que le type et qui porte vers la suture de chaque tour une ligne imprimée bien nette, comme le *B. costulatum* du pliocène. (Fig. 11^a.)

Id. *semistriata*, Brocc. var. *vasca. c.* (ib. Fig. 8.)

« Testâ minimâ, spirâ brevi, tenuissimè striatâ, labro intus scæpè dentato. Long. 10 mill., Lat. 5. »

« Cette très-petite variété est intermédiaire entre les plus petites *N. semistriata* du pliocène et la *N. cornicula* vivante.

Id. *ancillariceformis*, Grat? r.

Id. *gallica*, May. *c. c.*

Id. limata, Chemn. ? — var. *minima*. r.

Id. Deshayesi, May.

Fusus (*Chrysodomus*) nov. sp ?

« Espèce du groupe du *F. glomus*, Gené, de Tortone, plus étroit, plus fragile, etc. Long. 20 mill ; larg. 8. »

Id. (Euthria) intermedius, Mich¹ (ex. un.)

Pirella rusticula, Bast. c.

Melongena cornuta, Ag. ? — D'après un fragment de columelle. r.

Triton affine, Desh, r.

Polia exsculpta, Duj. var. (ex. un.)

Id. unifilosa, Bell. (ex. un.)

Id. intercisa, Mich¹ ? — junior (ex. un.)

Murex sublavatus, Bast ? jeune, c.

id. cristatus, var. *inermis*, Duj ? (2 ex.)

Balanus. c.

Une pince de crustacé.

Lamna cuspidata ? c.

Odontaspis contoridens ? r.

Otodus ? r.

La roche à fragments de coquilles agglutinées contient, outre des valves isolées d'une grande *Ostrea* qu'on peut rapporter à l'*Ostrea Gingsensis*, Schloth, plutôt encore qu'à l'*O. crassissima*, Lam., des moules ou des empreintes de :

Dentalium pseudoentalis, Linné, c.

Anomia, sp ?

Avicula phalenacæa, Lam. r.

Cardium turonicum, May ?

Pirella rusticula, Bast.

Pleurotoma, sp ?

Conus ponderosus, Broce. c.

Balanus, sp ?

« L'ensemble de cette faune, dit M. Tournouër, doit la faire ranger, sans aucune difficulté, dans le miocène supérieur, caractérisé par l'association des espèces suivantes :

Cardita Jouanneti, *Ancillaria glandiformis*, *Pleurotoma calcata* et *P. Jouanneti*, *Conus canaliculatus*, *Natica redempta*, *Rotella subsuturalis* etc. Elle se relie particulièrement au gisement de cet étage déjà connu près d'Orthez, à la métairie du Parent, par ses espèces de Nasses, de Turritelles, de Cancellaires,

de Pleurotomes, par le *Conus maculosus*, l'*Arca mitylodes*, etc. »

« Le groupe du miocène supérieur, comprenant les étages Helvétien et Tortonien de M. Mayer, n'était représenté jusqu'à présent dans le sud-ouest de la France que par trois ou quatre bons gisements : l'étage helvétien, dans le bassin de Bordeaux, par le beau gisement des faluns de Salles ; l'étage tortonien, dans le bassin de l'Adour, par les riches marnières de St-Jean de Marsac et de Saubrigues, qui doivent peut-être d'ailleurs être distinguées l'une de l'autre, St-Jean de Marsac renfermant bon nombre d'espèces miocènes qui manquent à Saubrigues. »

« Dans ce même bassin de l'Adour, l'étage helvétien proprement dit n'était représenté jusqu'à présent que par les puissantes mollasses à Echinodermes et à grands Pectens de Narrosse » Sort etc, dans la vallée du Luy, qui sont des dépôts de mers relativement profondes, et par le gisement isolé, à faune plus littorale et plus variée, des marnes des environs d'Orthez. »

« Le signalement d'un riche affleurement de ces marnes à Salies, au sud du gave de Pau, offre donc un intérêt réel pour la meilleure connaissance du miocène supérieur dans le sud-ouest, tant au point de vue paléontologique qu'au point de vue géologique de la configuration des rivages à cette époque. Ce fait n'est pas moins intéressant pour la comparaison de cet étage dans le bassin de l'Adour et dans celui de la Garonne, et pour l'élucidation de la question plus générale et très-délicate de savoir si les sous-étages helvétien et tortonien doivent être considérés comme deux termes chronologiques différents, ainsi que l'enseigne M. Mayer ou seulement comme l'expression de conditions biologiques et bathymétriques] différentes, ayant agi diversement sur des faunes d'ailleurs tout-à-fait contemporaines, ainsi que l'admettent les géologues autrichiens. »

ORTHEZ.

Je n'ai pas été heureux dans le nummulitique d'Orthez signalé par M. Tournouër dans sa communication de 1865 à la Société Linnéenne de Bordeaux. Le temps m'a manqué pour retrouver et suivre les gisements qu'il indique si exactement et dont quelques-uns ont été recouverts par la végétation ou ensevelis sous les eaux. Je n'ai pu que vérifier l'emplacement d'une ancienne

carrière qui m'avait été signalée par M. Genreau à 800^m, N.-N. E., de celle de Lamaignère. (Celle-ci se trouve elle-même à 1500^m d'Orthez, à gauche de la route de Pau.) Les seuls fossiles que j'y aie rencontrés sont : la *Nummulites perforata*, Denys de Montfort et la *Serpula spirulæa*, Lamk.

Ce résultat, tout minime qu'il soit, n'est cependant pas indifférent; car la *Nummulites perforata*, reliée aux gisements voisins (1) par la *Serpula spirulæa*, leur est inférieure, et dessine d'une manière plus complète l'affleurement nummulitique d'Orthez.

Les affleurements signalés par M. Tournouër, dans les ruisseaux près de la carrière de la Roquette et de l'église de Souars, sur le bord de la route de Pau, au nord, et au passage à niveau qui est à quelques centaines de mètres plus bas, ne sont qu'à 1 kilomètre sud de la carrière indiquée par M. Genreau.

Le néocomien de Ste-Suzanne devait m'être un peu plus favorable.

STE - SUZANNE.

(3 kil. 1/2 sud-ouest d'Orthez).

« Les Pyrénées, » dit M. Hébert, « renferment des représentations de tant d'une grande partie des étages de la série crétacée. » Cet auteur donne le nom d'étage néocomien à l'ensemble des couches qui appartiennent aux étages *néocomien*, *urgonien* et *aptien* de d'Orbigny et, comme la plupart des géologues, il le place, avec le gault, dans le terrain crétacé inférieur.

Il divise ensuite le grand étage néocomien en trois sous-étages, qui sont : « le *néocomien inférieur*, ou néocomien proprement dit de d'Orbigny, le *néocomien moyen* ou *urgonien*, et le *néocomien supérieur* ou *aptien*. »

« Jusqu'ici le néocomien inférieur (2) n'a pas été rencontré dans les Pyrénées; les deux autres sous-étages y sont au contraire parfaitement caractérisés, tantôt ensemble, comme à Orthez, Rébénac au sud de Pau, Miramont près Saint-Gaudens, tantôt

(1) Sur quelques affleurements des marnes nummulitiques de Bos-d'Arros dans la vallée du Gave de Pau par M. Tournouër. (Extrait des actes de la Société Linnéenne de Bordeaux t. XXV, 4^e livraison).

(2) Le terrain crétacé des Pyrénées par M. Hébert. Bull. de la Soc. géo. de France, 2^{me} sér., t. XXII, 1886.

séparés comme à Vinport près de Dax, au massif de Mont-Peyroux et à Foix. »

M. Hébert écrivait en 1866, et n'avancait que ce qui avait été le fruit de ses observations ou était parvenu jusqu'à lui à cette époque. En le citant, je fais les mêmes réserves, ignorant si de nouvelles découvertes ont pu modifier son jugement.

Il définit ainsi le néocomien moyen et le supérieur : « le néocomien moyen est formé de calcaires compactes. Ces calcaires sont pétris de Rudistes ; ce sont les calcaires à *Dicérates* de Dufrénoy, les calcaires à *Requiem* de M. Leymerie, les calcaires à *Caprotines* de M. d'Archiac, etc. » Il ajoute : « que ces Rudistes, dont aucune détermination précise n'avait pu être faite, » jusqu'alors, « appartiennent à une espèce éminemment caractéristique, la *Caprotina Lonsdalii*, d'Orb. »

« Le néocomien supérieur se compose de marnes ou calcaires schisteux noirs où abonde l'*Ostrea aquila*. »

Après avoir reconnu sur les bords du gave d'Orthez les calcaires noirs à *Caprotina Lonsdalii*, d'Orb. qui caractérisent le néocomien moyen, nous nous dirigeons vers Ste-Suzanne pour étudier les couches à *Ostrea aquila*.

C'est M. Hébert qui a eu l'obligeance de déterminer les fossiles que nous y avons trouvés, à l'exception de l'*Ostrea aquila* dont la pesanteur rend le transport aussi difficile que sa forme est facile à reconnaître. J'ai donc cru, quoique ce soit le fossile le plus caractéristique de cet étage, pouvoir m'en rapporter à moi-même.

MARNIÈRE DE PERGUILHEM

PRÈS FRANÇOIS.

Cette marnière est à deux cents mètres (ouest) de la maison de M. Perguilhem, maire de Ste-Suzanne ; elle nous a donné :

Serpula. r.

Dentalium decussatum, Black. c,

Ostrea aquila, Brong. t. c.

Janira atava, d'Orb. c.

Terebratula tamarindus, Sow. c.

Trochocyathus. c.

SENTIER DE LAS COSTES.

Ce petit sentier qui conduit de la marnière précédente à celle de las Costes est pavé d'*Ostrea aquila*.

MARNIÈRE DE LAS COSTES.

(A 200^m N. de la marnière de Perguilhem).

Cette marnière, ouverte à l'O., dans un bois, descend rapidement à l'E. ; nous y avons recueilli :

Ammonites fissicostatus, Phillips. néoc. sup. r.

Dentalium decussatum. sow. c.

Tornatella affinis, d'Orb. sp. r.

Teredo, c.

« Fragment d'une grande Trigonie voisine de *Trigonia devo-
lea*? » c.

« Fragment d'une autre grande Trigonie : n. sp. » r.

Trigonia Larteti, Munier-Chalmas. c.

Cardita neocomiensis. d'Orb. r.

Nucula ovata, d'Orb. r.

Janira atava, d'Orb. r.

Spondylus. c.

Plicatula placunea, Lamk. néoc. sup. c.

Terebratula tamarindus, Sow. c.

Zonopora (bryozoaire.) r.

Orbitolina, c.

Les quelques échinides que nous avons rencontrés étaient indéterminables.

De ce que je n'ai pas signalé d'*Ostrea aquila* dans cette dernière marnière, il ne faut pas conclure qu'elle n'y existe pas ; mais seulement ; que je ne l'y ai pas trouvée. La nuit nous menaçait alors et nous nous sommes occupés plus spécialement des petits fossiles.

L'exactitude dans les explorations géologiques est toujours nécessaire ; mais ici, les étages sont si près les uns des autres qu'elle acquiert une importance plus particulière ; il faut être minutieux jusqu'à l'exagération.

BIDART.

(Canton de St-Jean-de-Luz, 5,300 m. au sud-ouest de Biarritz.)

La puissante formation des calcaires et des marnes de Bidart qui fait immédiatement suite au nummulitique finissant à Handia, est, suivant M. Jacquot, superposée à l'étage de Bidache. Elle est d'autant plus intéressante pour nous, qu'elle est, en grande partie, synchronique de celle des carrières à chaux hydraulique, entre Gan et Rébénac.

C'est le royaume des géants pour la paléontologie : on y trouve, en quantité, et la plupart à découvert, des *Inocérames* de 70 cent. de diamètre et d'immenses fossiles tellement bizarres que l'on ne sait dans quel règne les classer : chevelures fantastiques dont les uns faisaient des polypiers, d'autres des poulpes et qui ont même été comparés « à des coups de balai. »

On a été longtemps à en saisir la véritable nature ; enfin M. le comte de Saporta leur a donné le nom de *Cancellophycus*. « Ce sont, « me dit-il », des Algues des mers anciennes dont la fronde, « enroulée en spire à la base, donnait lieu supérieurement à une « expansion plane, ondulée sur les bords, et même lobée. « La substance de la fronde devait être cartilagineuse et occupée « par des perforations disposées en séries et se repliant sur elles- « mêmes. Les *Agarées* qui existent dans la mer pacifique sont « à peu près de même nature. »

Les empreintes de Bidart se trouvent non-seulement dans la falaise, mais encore jusque dans les roches basses qui dérasent à peine ; il faut ajouter à ces fossiles les espèces suivantes dont je dois les déterminations, à M. Cotteau pour les échinides, et à M. Hébert pour les autres.

Chondrites intricatus, Brong.

Ammonites.

id.

id.

Inocéramus Cripsii, Goldf.

Ostrea...

Echinocorys vulgaris ? c.

id. id. var?

Holaster..... (« voisin de l'*H. integer*. Ag. » c.

Dans ses échinides des Pyrénées, M. Cotteau avait rapporté cette espèce (toujours déformée, mais assez commune à Bidart), à l'*Holaster subglobulosus*, suivant en cela l'exemple de d'Orbigny. En présence des échantillons mieux conservés que je lui ai communiqués, il revient sur cette opinion et la considère comme une espèce voisine de l'*Holaster integer*, « mais cependant distincte. »

Terebratula.

Rhyncholithes. « Bec de céphalopode, voisin des Poulpes et des Sèches, mais d'un genre éteint. » Ce fossile est d'autant plus intéressant qu'il est parfaitement conservé ; il a jusqu'à la couleur et la transparence de la corne. On distingue facilement les différentes parties dont il est composé, comme le bec des Poulpes que l'on prend aujourd'hui dans les roches de Biarritz, sous le nom populaire de *Laga*.

Largeur 17 mill. ; longueur 23 mill.

ST-JEAN-DE-LUZ.

(ARRONDISSEMENT DE BAYONNE.)

Le calcaire grisâtre de St-Jean-de-Luz, a une apparence siliceuse et renferme des plaques de silex pyromaque ; on doit le rattacher à l'étage de Bidache. M. Jacquot pense qu'il correspond à l'une des divisions du grès vert supérieur ou de la craie tuffau (1). La Société géologique y a fait une excursion en 1866 et le regarde généralement comme le terme le plus inférieur de la série crétacée dans ce pays.

Nous n'avons rien trouvé de nouveau dans les roches du fort Ste-Barbe, et je ne ferai que rappeler la liste des fossiles que j'ai signalés dans l'extrait du congrès de 1873.

Chondrites intricatus, Brong.

Id. *intricatus Fischeri*, Heer.

Id. *Targionii*, Brong. (Voir les descriptions et la planche III, figure 6 de l'extrait du congrès.)

Caulerpites filiformis, Sternb.

(1) Description géologique des falaises de Biarritz. Bordeaux 1864.

Phymatoderma muscoides, nov. sp. de Saporta. (Voir la description à la planche III, fig. 4-5 de l'extrait du congrès.)

FORT DE SOCOA.

La rochè sur laquelle s'élève le fort de Socoa est de même nature que celle du fort Ste-Barbe. J'y ai trouvé également les mêmes fossiles, sauf une empreinte tout à fait distincte des autres, mais trop incomplète pour pouvoir être déterminée.

GAN-RÉBÉNAC. (12 kil. au sud de Pau.)

J'indique sous ce nom général, les carrières qui sont entre Gan et Rébénac, à environ 12 kil. de Pau.

En parlant des falaises de Biarritz, j'ai déjà dit que la craie de Bidart était synchronique des carrières de Gan, et établi, avec les géologues les plus autorisés, qu'à partir de St-Jean-de-Luz la plus ancienne assise de cette région, nous suivions, sur la côte, la série des terrains depuis le calcaire de Bidache et les grès schisteux et micacés à empreintes de fucoides, jusqu'à la craie de Bidart, la plus récente de ces couches crétacées, qui descend sous le nummulitique, à Handia.

Ici, nous rencontrons la même série : le nummulitique domine à deux pas de là, sur les coteaux de Bosdarros et la route d'Oloron ; les carrières à chaux hydraulique, coupées en deux par le gave, nous offrent la craie marneuse de Bidart, à cassures conchoïdales et, sensiblement, la même faune, qui vient s'appuyer, un peu plus loin, sur les grès schisteux et micacés à empreintes de fucoides des calcaires de Bidache.

En 1873, je n'avais exploré que les carrières de la rive gauche. Celle de Mondinat, exploitée pour la chaux hydraulique, m'avait donné :

Phymatoderma cretaceum, de Saporta. r.

Ananchytes. c.

Inoceramus. c.

Holaster Bouilléi, Cotteau. r. (Voir la description dans l'extrait du Congrès.)

Cette année, la carrière Labesque, exploitée par M. Bernés,

rive droite, juste en face de la borne 12 k. (229^m 399 mill. au-dessus du niveau de la mer) nous a fourni les fossiles suivants :

Inocéramus Crypsii, Goldf. c.

Nautilus, c.

Ammonites. c.

Id.

Id.

Hamites. r.

Holaster, « voisin de l'*H. integer*, mais distinct, » observe M. Cotteau, et il ajoute, en parlant de l'

Insuflaster que cette même carrière nous a donné en quantité très-notable, que « ce genre fort rare n'avait pas encore été signalé en France. »

Voici la coupe de cette carrière :

Terre végétale 0^m 60 c.

Marne 1^m.

Calcaire argileux 1^m.

Marne 0,80 cent.

Calcaire argileux, contenant 20 0/0 d'argile, 1^m 20 c. (Ce dernier banc renferme l'*Innocéramus* et l'*Holaster*.) Puis reparaissent les marnes, 0,50 cent., enfin 5 mètres de calcaire argileux alternant avec des bancs de grès.

C'est dans cette couche de 5 m. et spécialement dans le *dernier banc* qui à 65 cent. et une inclinaison de 40 à 43° montant du nord au sud, que l'on trouve l'*Insuflaster* ; ce banc contient 24 0/0 d'argile. La portion que j'ai pu explorer est à 238 m. au-dessus du niveau de la mer et repose sur un lit de marne.

Il y a d'autant plus de fossiles que la chaux est plus hydraulique. Dans les carrières voisines qui ne contiennent que 12 0/0, on n'en rencontre pas ; il faut chercher dans celles qui ont au moins 20 0/0.

Les carrières de grès schisteux et micacés de la rive gauche nous ont fourni :

Chondrites intricatus (Fischeri), Heer. c.

Id. *Targioni arbuscula*, Fisch. — Oost. c. (voir les descriptions et la pl. III, fig. 7 de l'extrait du congrès.)

Myriapodes ? (empreintes de pieds.) c.

Annelé, (largeur 25 mm. longueur 40 cent.) r.

Ces empreintes qui ne représentent, comme la *Scolicia prisca*,

de Quatrefages, ni tête ni queue, sont remarquables par une raie d'un à deux millimètres de large qui court de chaque côté des reins.

Nous avons trouvé dans les carrières d'Orion, (canton de Sauveterre) synchroniques de celles-ci, des empreintes semblables : des *Chondrites*, le *Phymatoderma cretaceum*, de Saporta, et une empreinte d'*Annelé* que je dois à l'obligeance de Madame Larrouy.

Long. 11 cent., larg. 11 mm..

Cette empreinte, en relief, ne représente que l'extrémité de la queue qui se termine d'une manière un peu confuse, mais laisse voir, sur le milieu du dos, une série de tubercules très-réguliers.

On trouve également à Orion le même *Annelé* à raies qu'à Gan-Rébénac.

ARROS.

Arros est du canton de Naye, à 14 kil. sud-est de Pau. Il faut quitter la route de Bourdettes (1), à l'extrémité du village, pour prendre celle de Rébénac, à l'ouest.

Le gisement dont je veux parler est à 1 kil. ouest, à gauche et à droite de cette route qui le coupe en deux.

Les fossiles, très peu nombreux, que nous avons trouvés dans ces marnes, caractérisent l'époque crétacée. Voici les espèces que j'ai cru reconnaître :

Polypier.

Id.

Id.

Tige d'encrine.

Argiope.

Ostrea.

Cytherea.

Actéonine.

Serpule.

(1) Dans ma communication sur la botanique pharmaceutique des Basses-Pyrénées p. 179 du bulletin 1874-1875, j'ai indiqué l'*Arnica montana* sur les côteaux d'Arros..... Il est plus exact de dire, sur ceux de Bourdettes, à un kilomètre plein sud de la route de Naye, dans la direction et sur le chemin de la fontaine désignée sur la carte d'état-major (387^m), dans une châtaigneraie.

(M. Cotteau a eu l'obligeance de déterminer les échinides.)

Cidaris. « Radioles globuleux très-voisins de certaines variétés du *C. clavigera*, Koenig ; mais cependant distincts, *probablement nouveaux*. » (deux ex.)

Cidaris. « Espèce voisine du *C. sceptrifera*, mais cependant *distincte* et *probablement nouvelle*. » c.

Salenia « voisin du *S. scutigera*, Gray. »

Echinocorys. « Sp. nov. assez abondante dans la craie de Bidart près Tercis.

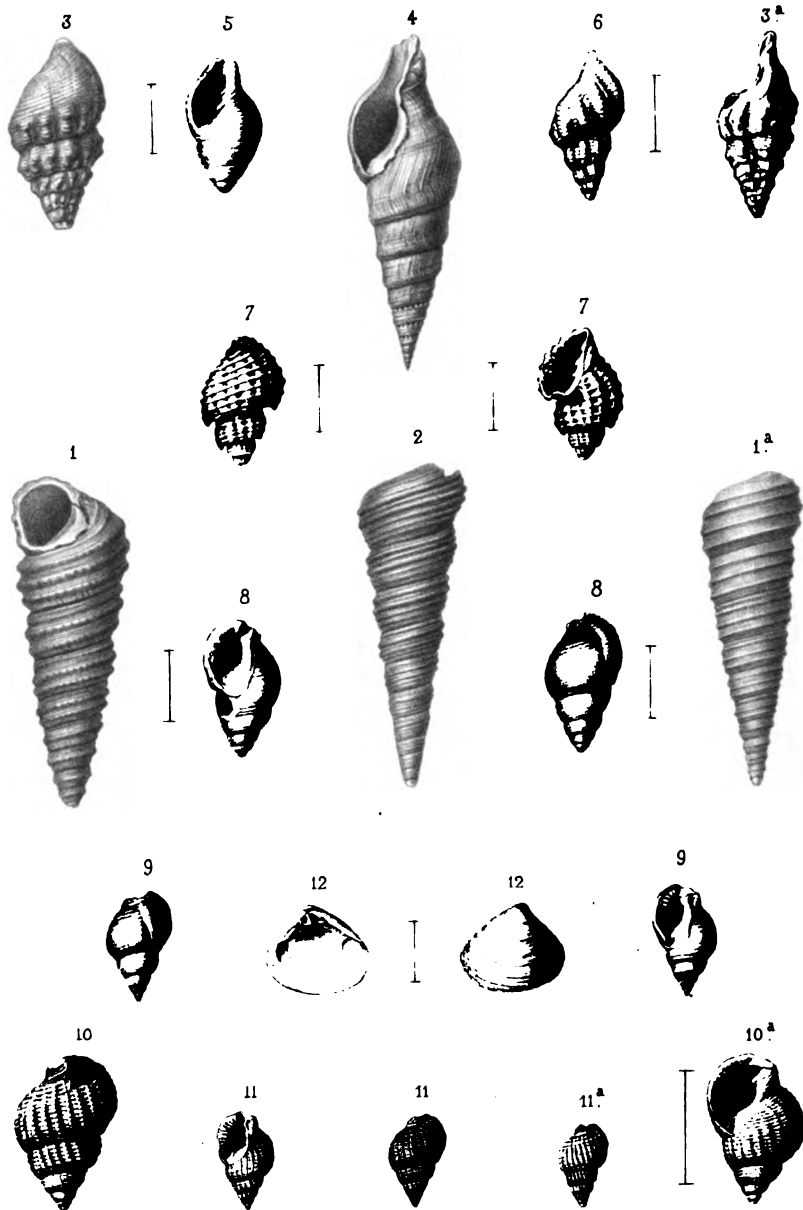
« Elle est désignée dans la collection Cotteau sous le nom d'*E. tercinus*. Cotteau. » L'échantillon d'Arros ne présente que la face inférieure.

PEYREHORADE (1).

Pendant une courte excursion à Peyrehorade, je n'ai rencontré, dans la puissante formation nummulitique d'Apremont, que la *Nummulites perforata*, Denys de Montfort, la *Serpula spirulæa*, Lamk. et quelques échinides indéterminables. Mais on ne voit que Nummulites ; les chemins en sont pavés comme la roche en est pétrie.

Les marnes qui se trouvent sur la route de Dax et qui avaient fourni, il y a douze ans, beaucoup de fossiles à M. Tournouër (Bulletin de la société Linnéenne de Bordeaux t. xxv, 4^e livraison, 16 décembre 1863) ont été profondément exploitées et ne m'ont offert que quelques rares échantillons de *Nummulites complanata*, Lam. et un *Pectunculus* probablement nouveau dont M. Tournouër donne la description suivante : « Coquille grande, 60 millimètres de haut ; déprimée, orbiculaire, équilatérale. Charnière relativement faible ; test spathisé, en mauvais état : on distingue cependant sur le côté postérieur des stries rayonnantes très-fines et très-serrées ; stries d'accroissement très-faibles. Du groupe des espèces Bartonniennes *P. deletus*, Sow. *P. striatissimus*, Bell. etc ; paraît se distinguer cependant de tous ses congénères du même niveau géologique. »

(1) Peyrehorade ne fait pas partie du département des Basses-Pyrénées, le Gave l'en sépare ; mais cette localité en est si rapprochée que j'ai cru intéressant d'y suivre les affleurements nummulitiques.



Arnoul del.

Imp Becquet, Paris.

- 1, 1^a *Turritella Orthezensis*, Tourn.
2. *T. _____ turris*, Bast. var.
- 3, 3^a *Cerithium vulgatum*, Brug. var.
4. *Pleurotoma buccinoides*, Bast. var.
5. *Mitra Bouilleana*, Tourn.
6. *Cancellaria varicosa*, Brocc. var.

7. *Cancellaria Leopoldinae*, Tourn.
8. *Nassa semi-striata*, Brocc. var.
9. *N. _____ Dujardini*, Desh. var.
- 10, 10^a *N. _____ Salinensis*, Tourn.
- 11, 11^a *N. _____ Orthezensis*, Tourn.
12. *Astarte Grateloupi*, Desh. var.

BOSDARROS (1).

La végétation a tout recouvert à Bosdarros, et ces marnes, illustrées par le mémoire de Rouault (2), ne nous ont offert qu'une trentaine d'espèces parmi lesquelles je ne crois pas que nous en ayons de nouvelles à signaler. Cependant, il vient de s'y produire un glissement considérable qui a déchaussé les marnes ; on a été obligé de retracer la route près de l'habitation de M. St-Guily et il serait possible, qu'après les pluies extraordinaires, qui viennent de désoler le pays, l'on retrouvât les richesses de ce gisement à peu près perdu.

En suivant la route de Gan à Piétat, celle-là même qui traverse Bosdarros, à environ 4 kil. de Gan, à 400 m. du ruisseau qui coule au fond de la vallée et 150 m. avant la ferme de Rigabert, il existe un petit gisement nummulitique, sur le côté droit de la route, dans les suintements qui descendent des terrains supérieurs. Ce sont des conglomérats ferrugineux auxquels il ne faudrait, comme à Biarritz, que l'action successive du flot salé et l'évaporation de la marée pour lui donner la dureté de la roche. M. Tournouër y a déterminé les *Nummulites granulosa*, var. Boubée. — *N. intermedia*, d'Arch.

Cette route conduit à Pardies, en traversant une forêt. Au moment d'entrer dans le bois, 1,500 m. environ avant Pardies, on aperçoit des marnières sur la gauche. Elles sont exploitées pour l'amendement des terres, mais ne contiennent aucun fossile.

BIARRITZ

NUMMULITIQUE

Je joins à ce travail un relevé topographique détaillé de la côte de Biarritz avec le nom des gisements ; il guidera sans hésitation ceux qui voudront puiser aux mêmes sources. Commenant à la Chambre d'amour, au nord-est, il finit à Handia qui termine, au

(1) Ceux qui ont parlé de ce gisement ont généralement écrit Bos d'Arros ; la véritable orthographe, aujourd'hui, est d'un seul mot. Si en 1385 on disait *Bosq d'Arros*, dès 1767 on écrivait Boisdarros.

(2) Description des fossiles du terrain éocène des environs de Pau. (Mémoires de la Soc. Géol. de France, 2^e série, t. III, 2^e partie. 1850.)

sud-est, cet affleurement nummulitique dont la longueur n'est pas moindre de sept kilomètres. (PL. II.)

J'indiquerai à chaque gisement la liste complète des fossiles que nous y avons trouvés, aussi bien en 1873 qu'en 1874 et 1875; ayant soin seulement de marquer d'une astérisque ceux que nous avons rencontrés depuis la publication du bulletin du congrès scientifique de Pau, 1873.

Pour donner à cette publication la seule autorité qu'elle mérite, je rappellerai que les déterminations et les nominations ont été faites par MM. le comte de Saporta pour les végétaux, Fischer pour les polypiers et les bryozoaires, Cotteau pour les échinides, Tournouër pour les rhizopodes et les mollusques, A. Milne-Edwards pour les crustacés et Sauvage pour les poissons.

L'étage des calcaires et des grès à fucoïdes, remontant de Saint-Jean-de-Luz, au nord-est, après de nombreux plissements qui se remarquent surtout au fort Ste-Barbe, plonge, à Bidart, sous d'autres couches crétacées qui lui sont supérieures. Ces dernières descendent, à leur tour, sous le nummulitique qui commence à Handia. Enfin, après un moment d'incertitude entre Handia et la villa Bruce, cette disposition stratigraphique se continue jusqu'à la Chambre d'Amour. D'où nous devons conclure : que l'étage des calcaires et des grès à fucoïdes renferme les assises les plus anciennes des falaises entre St-Jean-de-Luz et Biarritz, et que l'extrémité nord-est, le phare et la Chambre d'Amour, constitue la partie la plus élevée et la plus récente de la formation nummulitique.

Toutefois, pour être parfaitement exact, il est juste d'observer que les couches [qui, depuis la côte des Basques principalement, plongeaient fortement au nord-est, se redressent justement sous le phare, et que, tandis que les supérieures vont finir à moitié chemin d'Haïtzar à la Chambre d'Amour, les inférieures, celles qui sont baignées par les flots, remontent jusqu'au dessus de la grotte qui porte ce nom si poétique. D'où il résulte : que par suite de cette disposition en forme de cuvette de la dernière partie des falaises de Biarritz, les couches du phare sont postérieures à celles de la Chambre d'amour et, par conséquent, les plus nouvelles de toute la série.

Cette coupe géologique se présente si magnifiquement à l'œil de l'observateur, que, contrairement à ce qu'ont fait presque tous

che II.

Chambre d'amour.

carrières

Phare.

R. du Coul.

Villa Noailles.

Bains de la villa Eugénie.

Villa Eugénie.

R. du

Riou

dou
rouge.

Carrière Harriet

RRITZ

s pols.

saque:

SSS — PYRÉNÉES.

les auteurs (1), je n'ai pu résister au désir de commencer par elle la description paléontologique de cette longue falaise ; je descendrai ensuite la série de leurs assises jusqu'à Handia qui en est, au sud-ouest, le terme le plus ancien.

CRAMBRE D'AMOUR

Le flot ne battra plus l'extrémité du promontoire de la Chambre d'Amour. Le propriétaire l'a fait sauter à la mine et en a vendu les moellons. Comme pittoresque, c'est un malheur ; la paléontologie, au contraire, ne demande qu'à renverser pour fouiller dans les débris du présent et reconstruire le passé. Mais alors, il faut être sur les lieux ; car tout est jeté dans le tombereau du manœuvre et les fossiles les plus rares vont asseoir les fondations de la plus chétive cabane si le collectionneur n'est pas là pour leur donner la place d'honneur dans ses casiers. Nous qui ne sommes, à Biarritz, que des oiseaux de passage, nous avons donc pu nous estimer heureux d'avoir trouvé, dans ces débris, un fragment de Nautilite qui a dû appartenir à un individu de très-grande taille, peut-être le plus grand dont nous ayons rencontré les traces dans le nummulitique de Biarritz, même eu égard aux magnifiques spécimens que nous avons admirés dans la collection de M. l'abbé Vidal. Voici la détermination de M. Tournouer : « Un très-gros fragment recueilli par M. de Bouillé à la Chambre d'amour et

(1) M. Dufresnoy. Mémoire sur les relations des ophytes, des gypses et des sources salées des Pyrénées. Annales des mines, 3^{me} série, t. II, 1832.

M. d'Archiac. Description des espèces recueillies par M. Thorent dans les couches nummulitiques des environs de Bayonne. Mémoire soc. géol. de France, 2^{me} série, t. II, p. 189, 1840.

M. d'Archiac. Description des fossiles du groupe nummulitique recueillis par MM. S. P. Pratt et J. Delbos aux environs de Bayonne et de Dax. Mém. soc. géo. 2^{me} série, t. III, p. 397, 1846.

M. Pratt. Soc. géo. 2^{me} série, t. II, p. 185, 1846.

M. Thorent. Id. 2^{me} série, t. 1^{er}, p. 181, 1846.

M. Kœchlin-Schlumberger. Bul. soc. g. 1854-1855. p. 1235.

M. Delbos. Essai d'une description géologique du bassin de l'Adour. Bordeaux, 1854.

MM. Leymerie et Cotteau. Catalogue des échinides fossiles des Pyrénées. Bul. soc. géol. de France, t. XII, p. 1235, 1855.

M. Cotteau. Echinides fossiles des Pyrénées. Congrès scientifique de France, 28^{me} session, à Bordeaux, t. III. p. 165, 1863.

M. Jacquot, ingénieur en chef des mines. Description géologique des falaises de Biarritz, Bidard-Guétary et St-Jean-de-Luz. Bordeaux, 1864.

Excursion de la société géologique de France aux falaises de Bidard et Biarritz du 7 au 16 octobre 1866.

mesurant un décimètre d'épaisseur, appartient certainement à un véritable *Nautilus*, ayant son syphon plus rapproché du bord ventral que de l'autre ».

Un des fossiles les plus caractéristiques de ce gisement est le *Pecten Michelottii* de d'Archiac qui y est, ou plutôt, qui y était si commun. Voici les appréciations de M. Tournouër à ce sujet :

« C'est ce peigne qui avait été signalé à Biarritz dès 1843 par M. Pratt sous le nom de *Pecten arcuatus*, Brocchi (*Ostrea*) ; et c'est aussi sous ce nom qu'il a été inscrit et figuré par M. Fuchs (Vicent, tertiargeb. 1870. tab. X. fig. 38-40) dans la faune de l'oligocène inférieur de Salcedo et de San Gonini. C'est encore la même espèce, selon M. Fuchs et selon moi, ou du moins ce sont de simples variétés de la même espèce qui ont été décrites et figurées par M. Michelotti (Mioc. inf. de l'Italie sept. 1861) sous le nom de *Janira fallax* et de *J. deperdita*, dans les couches à *Ostrea Brongniarti* et à *Pholadomya Puschi* de Cassinelle, Belforte etc., en Ligurie. — D'Archiac n'a pas tenu compte de l'espèce de Brocchi, et il a donné à ce Peigne, qui est une *Janira* ou *Neithea*, le nom de *P. Michelottii* sous lequel je l'ai inscrit dans le premier mémoire de M. de Bouillé, pensant que l'espèce de Brocchi était une espèce pliocène différente. Mais je me suis assuré que le *P. arcuatus* n'avait jamais été trouvé dans les terrains pliocènes de l'Italie et que la coquille décrite sous ce nom par Brocchi devait provenir des terrains plus anciens de l'Apennin ligurien, où elle est commune ; je rense donc qu'il faut revenir au nom de l'auteur italien. »

« A Biarritz, je ne crois pas que ce Peigne se trouve dans les couches à *Serpula spirulæa* (1) ; il est au contraire caractéristique de la zone supérieure à ces couches, et on le trouve abondamment avec le *Pecten Boissyi*, depuis les couches à *Epatugus ornatus* (au port des Pêcheurs, à St-Martin), jusqu'aux dernières couches à Operculines de la Chambre d'amour et du Phare. En dehors de la falaise de Biarritz, dans les Basses-Pyrénées, je ne l'ai trouvé que dans les marnes à *Pholadomya Puschi* ? de St-Geours-en-Maremm. D'Orbigny l'a cité dans le nummulitique des Basses-Alpes, à Barrême. »

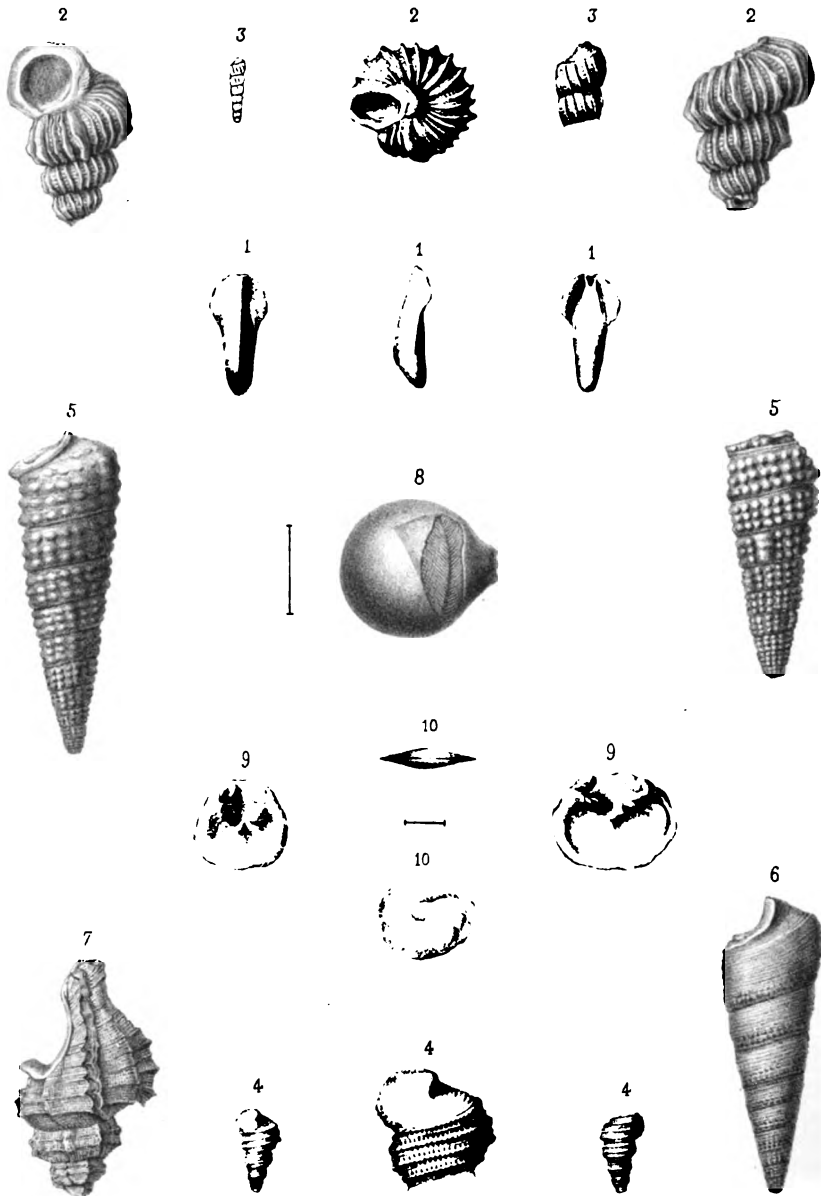
(1) Il existe au gisement de Lady Bruce, mais rare. (R. de B.)

FOSSILES de BIARRITZ.

Soc. des Sc. Lettr. et Arts de Pau.

Année 1875-1876.

PL. III.



Arnoul del.

Imp. Becquet, Paris.

- | | |
|---|--|
| 1. <i>Beloptera Biarritzensis</i> , d'Arch. | 6. <i>Cerithium Bouillei</i> , Tourn. |
| 2. <i>Scalaria subpyrenaica</i> , Tourn. | 7. <i>Murex subfiligrana</i> , Tourn. |
| 3. — id. — sp. ? | 8. <i>Jouannetia semicaudata</i> , Desm. ? |
| 4. <i>Mathilda Biarritzensis</i> , Tourn. | 9. <i>Crania Biarritzensis</i> , Tourn. |
| 5. <i>Cerithium Biarritzense</i> , Tourn. | 10. <i>Robulina subpyrenaica</i> , Tourn. |

Voici la liste des fossiles que nous avons trouvés à la Chambre d'amour :

Nummulites vasca, Joly et Leymerie. Espèce répandue, d'après d'Archiac, depuis la Chambre d'amour jusqu'à l'est du phare. c.

id. *intermedia*, d'Archiac. Espèce répandue depuis la Chambre d'Amour jusqu'au Campost d'Etienne ou Tres pots.

Operculina ammonica, Leym.? var. in d'Arch.

Turbinolia Dufrenoyi, d'Arch. c.

Trochocyathus, (moules de) c.

Echinolampas, indét.

Spatangoïde, indét.

Pholadomya Puschi, Goldf. c.

Cytherea Verneuili, d'Arch. c. c.

Teredo Tournali, Leym. c. c.

Cardium, sp ? r.

Cypricardia, c.

Pinna, nov, sp ? dont la description sommaire a été donnée par M. Tournouër dans le bulletin du Congrès. c.

Modiola subhillana, d'Arch. r.

id. voisine de la *M. subcarinata*, Lam. c.

Lima Bellardii, d'Arch.? r.

Limopsis..... r.

Chama subcalcarata, d'Arch. c.

Pecten (Neithea) arcuatus, Brocc. c. c.

id. *Biarritzensis*, — var? c.

id. sp ? — « Fragment à côtes très-minces, subsquameuses, séparées par des intervalles larges et lisses qui sont traversées par de légères stries concentriques d'accroissement. »

Ostrea Brongniarti, Bronn. (PL. VII. fig. 1. extrait du Congrès.) c.

id. *gigantea*, Solander ?

* id. *cymbula*, Lamk ?

Dentalium tenuistriatum, Rou. c.

Scalaria Pellati, Munier-Ch. assez rare.

id. *Biarritzensis*, Tournouër. r. Cette scalaire a été décrite par M. Tournouër et figurée dans l'extrait du congrès sous le nom de *S. Nysti*, qui avait déjà été employé (Lefèvre, 1872) et que M. Tournouër a remplacé par celui de *S. Biarritzensis*. (Voir la PL. VI. fig. 3. de l'ex. du C.) r.

Solarium Pomeli, Rou ? r

Phorus..... r.

Turritella carinifera, var. B. Roua. ? c.

id. *subfasciata*, d'Arch.

Ficula..... (Voir la description de M. Tournouër au bulletin du Congrès.)

id. (id.)

Voluta subambigua, d'Orb ? c.

id. *lima*, Sowerby ? c.

Cypræa. cfr. *C. inflata*. Lam. r.

Nautilus sp.?

Lamna crassidens. (dent de), Ag. c.

id. *elegans* (dent de). Ag. c.

Saurocephalus (dent de). r.

CARRIÈRES ENTRE LA CHAMBRE D'AMOUR ET LE PHARE.

Dans mon premier travail, j'avais appelé ces carrières, carrières de Barbot, (1) nom qui m'avait été indiqué par un des propriétaires ; mais je me suis assuré depuis qu'elles ne portent en réalité aucun nom particulier, et, le moulin de Barbot étant d'ailleurs à une certaine distance au milieu des sables, j'ai trouvé plus exact de désigner simplement leur emplacement. Ces carrières sont la falaise elle-même exploitée dans toute la courbe de l'arc dont la mer forme la corde, sur une étendue de 750 mètres. Les pierres qui en proviennent sont montées à dos d'homme le long du chemin d'Anglet et on précipite, sur les relais de mer, les portions marneuses et peu solides qui ne peuvent servir à la construction.

Les moëllons, empilés au bord de la route, ne nous ont procuré qu'une empreinte de *Delessertites* ?*

Nous avons trouvé précédemment :

I^{re} CARRIÈRE

Cytherea Verneuili, d'Arch. c. c.

Pinna (le même qu'à la Chambre-d'Amour.) c.

(1) Barbot est le nom d'un moulin voisin qui est signalé sur la carte d'état-major.

Pecten solea, Sow ? Ce pecten se retrouve dans tout le nummulitique de Biarritz, depuis ces carrières jusqu'à Handia inclusivement. c.

Ostrea gigantea, Sol. (fragments).

Fusus..... c. c.

Conus diversiformis, Desh ? c. c.

Nautilus, sp. ?

Carcharodon (dent de).

II^e CARRIÈRE

Pinus Bouilleana, de Saporta. (Pl. III, fig. 8 de l'extrait du Congrès).

Panopea intermedia Sow. (voir la description dans l'ex. du C.)c.

* *Ostrea inscripta*, d'Arch. ?

* *Cyprina*, sp ? Moule d'une grande espèce, mesurant : diam. antero-post. 0,95^m ; dorsó-abdominal, 0,85 ; épaisseur, 0,55, recueilli par M. l'abbé Vidal.

Ranina Bouilleana, A. Milne-Edwards, (Pl. IV, fig. 5 et 5^a de l'extrait du Congrès.) r.

* *Balanus*, sp. ?

* *Oxyrhina* (vertébre d') 19^{mm} de large, sur 8^{mm} de haut.

Au pied même du phare, dans les grandes roches qui sont tombées d'Haïtzar, au nord, et au milieu d'un chaos où il est impossible de suivre les bancs et de rendre à chacun ce qui lui appartient, nous avons trouvé :

Pinus ? (lignite.)

* *Clypeaster Biarritzensis*, Cotteau. r.

* *Hemiaster Pellati*, Cotteau. r.

* *Schizaster vicinalis*, Agass. c.

* *Toxobrissus elegans*, Des. r.

* *Eschara chartacea*, d'Arch. c. c.

* *Pinna* (même espèce qu'à la Chambre-d'Amour).

* *Pecten subtripartitus*, var. a. ? (vel *Gravesi* ?) c.

* *Nautilus*, sp. ?

* *Aturia lingulata*, Sow. ?

C'est en 1872 que j'ai trouvé pour la première fois les *Nautilus* dans les carrières entre la Chambre-d'Amour et le phare, et j'en

ai rendu compte au Congrès scientifique de Pau, en avril 1873 (1). Depuis, nos recherches n'ont fait que confirmer le passé et ont permis à M. Tournouër de formuler les appréciations que l'on va lire. Les dessins que je lui ai communiqués représentent divers spécimens de la collection de M. l'abbé Vidal.

« Aucun Nautilé n'a été signalé à Biarritz par d'Archiac. Aujourd'hui, nous pouvons constater dans la partie supérieure de la falaise, dans la zone à operculines :

« 1° l'existence d'un *Nautilus* proprement dit, d'espèce indéterminée à cloisons légèrement ondulées, d'après plusieurs dessins faits sur nature ;

« 2° l'existence d'une belle espèce d'*Aturia*, attestée par un moule parfaitement caractérisé. »

« Cet échantillon qui porte avec lui, dans sa gangue toute pétrie des operculines et des nummulites du phare, l'étiquette certaine de son gisement, est mutilé à la partie postérieure, mais très-intéressant en ce qu'il nous offre le dernier lobe presque entier de la coquille et tout ou partie des deux lobes précédents, avec leur syphon ventral et leurs languettes latérales. Il mesure 120 mil. de diamètre antéro-postérieur, sur 75 mil. de hauteur dorso-ventrale. (M. de Bouillé m'a envoyé le dessin d'un autre échantillon du même gisement, qui mesure plus de 3 décimètres de diamètre antéro-postérieur !) Il est très-comprimé latéralement et s'élargit rapidement vers l'ouverture ; l'avant-dernier lobe ne mesure que 35 mil. de large, et l'ouverture (qui est mutilée) devait en avoir environ 60. Les languettes latérales sont peu longues et peu aiguës, et situées à peu près à égale distance du bord ventral et du bord dorsal, plus éloignées cependant de celui-ci que de l'autre. »

« La spécification des diverses *Aturies* tertiaires étant encore fort obscure, je ne puis déterminer avec certitude l'espèce de Biarritz. Ce que je puis dire, c'est qu'elle est bien plus comprimée et plus plate sur les côtés que la coquille éocène de Paris, figurée sous le nom d'*A. ziczac* Sow. par Deshayes et qu'elle l'est plus aussi que l'*Aturie* oligocène encore indéterminée dont on trouve des moules magnifiques dans le calcaire à astéries de la Gironde, et que les *A. Aturi* typiques des faluns miocènes de

(1) T. I. p. 430.)

Dax et de Saubrigues. Les matériaux me manquent pour la comparer directement avec l'Aturie de la Palarea, citée par Bellardi (*Nautilus lingulatus*) dont le gisement est celui qui se rapprocherait le plus de celui de Biarritz et dont le nom est peut-être celui qu'il convient d'adopter pour ces Aturies intermédiaires entre la véritable *A. ziczac* de l'éocène et la véritable *A. Aturi* du miocène.

« Mais la constatation du genre *Aturia* au sommet de la falaise de Biarritz, dans des couches qu'il faut rapporter à l'éocène tout-à-fait supérieur ou à l'oligocène inférieur, est déjà un fait assez intéressant, parce qu'il permet de suivre maintenant presque sans interruption à travers toute la série tertiaire, la marche de ce type curieux de Nautilidés qui s'est poursuivi depuis le suessonien de Highgate jusqu'au tortonien de Saubrigues, en s'étendant depuis l'Égypte et la Cilicie jusqu'à l'Alabama. »

Nous avons également trouvé dans ces roches, au pied nord d'Haïtzar :

* *Ranina Bouilleana*, A. Milne-Edw.

* *Neptunus gallicus*, A. Milne-Edwards. On trouvera la description de cette espèce nouvelle dans l'extrait du Congrès (PL. IV, fig. 1.) Le premier exemplaire de ce crustacé venait de la carrière de Riou dou Rouye et n'avait pas ses pattes ; celui-ci les a et le test est presque en entier.

* *Calappilia sexdentata*, A. Milne-Edwards. Voici la description qu'en donne M. A. Milne-Edwards :

« Cette espèce nouvelle se distingue principalement de la *Calappilia verrucosa* par ses dimensions généralement plus fortes, son test plus lisse et les six dents qui bordent la carapace, en arrière. »

« Le bouclier cephalo-thoracique est plus étroit que celui des Calappes, mais plus large que celui de la *Calappilia verrucosa*. Il est bombé transversalement aussi bien que d'avant en arrière ; la région gastrique et la région cardiaque y dessinent, sur la ligne médiane, un bourrelet bien marqué. Les régions latéro-antérieures, dont le test est bien conservé sur l'exemplaire que j'ai entre les mains, sont légèrement mamelonnées comme chez de Calappes. Les bords latéraux sont entiers ; le bord postérieur porte de chaque côté de la ligne médiane trois dents grosses et épaisses, dirigées en arrière et un peu en dehors. Le front est brisé, mais,

d'après la position de l'orbite on peut voir qu'il était fort étroit. Les pattes manquent ».

PHARE

(ROCHE D'HAÏTZAR.)

Le phare ne nous a pas donné d'espèces nouvelles cette année, si ce n'est peut-être une empreinte dans laquelle M. Hébert a cru reconnaître un calice d'Encrine ? Mais nous y avons constaté la présence d'une espèce remarquable d'Echinoderme : le *Breynia sulcata*, Haime ; et les recherches minutieuses auxquelles nous nous sommes livrés pour éclaircir la question difficile des peignes, nous ont valu les notes de M. Tournouër que l'on lira plus bas et qui ne sont, je veux l'espérer, qu'une introduction à un supplément et à une planche qui paraîtront un peu plus tard et trancheront définitivement cette question controversée.

Dans mon premier travail sur Biarritz, j'avais cité, au phare, l'*Hemispatangus Pellati*, Cotteau. Après un examen basé sur un nombre plus considérable d'échantillons, M. Cotteau a acquis la certitude que « le fossile ainsi désigné n'était autre qu'un individu jeune du *Breynia sulcata*, Haime ». « Les caractères du genre *Breynia*, » dit-il, « sont parfaitement visibles sur tous les exemplaires, qu'ils viennent du phare ou des autres gisements » qui seront cités plus loin » et *aucun doute n'est possible*. Il faut donc rapporter provisoirement ces échantillons au *Breynia sulcata*, Haime, bien que je n'aie pas le type sous les yeux ; car c'est la seule espèce qu'on rencontre à Biarritz. » M. Cotteau n'ayant pu retrouver l'original cité par Haime, comme appartenant à la collection Michelin, n'avait maintenu cette espèce qu'avec beaucoup de doute dans ses *échinides fossiles des Pyrénées* (1). Lorsqu'il eut constaté sa présence certaine dans le premier (2) exemplaire que j'ai soumis à son examen, et qu'il m'eut fait connaître l'importance qu'il y attachait, je me suis livré à des recherches qui ont dépassé nos espérances. Cette espèce, presque toujours déprimée et brisée, n'avait pas d'abord attiré notre attention. Sûr

(1) *Echinides fossiles des Pyrénées*. Cotteau. Savy, éditeur, Paris, 1863.

(2) J'ai recueilli le premier exemplaire à la roche St-Martin, au-dessus de la fontaine, dans l'intérieur même de l'enceinte de la villa Eugénie.

de sa présence dans le grès bleuâtre de la roche St-Martin (on ne la rencontre pas dans les parties arénacées), je conclus, par induction, qu'elle devait exister au Jargin qui offre les mêmes dispositions géologiques. En effet, elle y est encore plus commune et, toujours, à côté de l'*Eupatagus ornatus*. Ce voisinage permettait en même temps de supposer que nous la trouverions dans tout l'horizon occupé par ce dernier ; c'est-à-dire depuis le phare jusqu'au Cachaou?... Or, le dernier exemplaire de *Breynia*, déterminé par M. Cotteau, vient de la roche appelée *Darè Marie* qui n'est que la continuation du banc du Cachaou, à l'ouest.

En résumé, cette espèce intéressante est rare au phare où les individus, très-jeunes, n'ont quelquefois pas plus de 14 millimètres sur 16 ; commune à la roche St-Martin où elle atteint ses plus grandes dimensions ; cinquante millimètres sur 61 ; et encore plus abondante au Jargin où les proportions varient depuis 23 millimètres sur 25, jusqu'à 40 millimètres sur 49. Partout ailleurs elle est rare.

C'est sur la première terrasse du phare que se trouve un gisement très-abondant de *Pholadomyes*, intimement liées à une foule de petites espèces telles que *Cythérées*, *Cones*, *Fuseaux* difficiles à déterminer parce qu'il n'en reste plus que les moules, dans une concrétion sablonneuse très-résistante et toute pétrie de *Nummulites* ainsi que d'*Operculines*.

Les *Peignes* sont sur la seconde terrasse supérieure à laquelle on descend par deux ou trois marches ; ils s'y trouvent en grande quantité, dans un sable friable, faciles à extraire, mais aussi faciles à briser si on veut, pour en enlever le sable, les nettoyer dans l'eau.

Voici les notes de M. Tournouër sur ces espèces :

Pholadomya Puschi, Goldf.

« La question de la *Ph. Puschi* demanderait une longue note. Provisoirement je suis d'Archiac en rapportant à cette espèce la *Pholadomye* si commune au phare de Biarritz. Elle y est d'ailleurs très-variable : quelques échantillons seulement conviennent au type oligocène (moyen?) de Goldfuss ; le plus grand nombre paraît, au contraire, se rapporter à la var B. Bellardi, du nummulitique de Nice, ou à la *P. quæsitæ* Mich. de Carcare. Cette *Pholadomye* n'a pas encore été rencontrée, à ce que je sache, à Biarritz, au-dessous de l'horizon de la falaise du phare dont elle

est caractéristique avec le *Pecten arcuatus* et l'*Ostrea Brongniarti*.

Elle a été citée non loin de là, à Saint-Geours-en-Maremmes, gisement que je regarde comme appartenant à un horizon voisin de celui du phare; dans les Basses-Alpes (à Allons) et à Nice, sur l'horizon de la *Serpula spirulæa*; dans la Ligurie (à Cassinelle, etc.) et dans le Vicentin (à Laverda, etc.), sur un horizon supérieur à celui de la *S. spirulæa*.

D'après ce que j'ai vu, il n'y aurait pas d'identité entre les formes les plus généralement répandues dans chacune de ces localités qui, toutes, appartiennent à l'éocène supérieur ou à l'oligocène. La citation de d'Archiac du gisement de Bognor (éocène inférieur) doit être exclue comme se rapportant à la *P. margaritacea*. »

Pecten (Neithea) *Boissyi*, d'Arch. c. c.

« Ce petit *Pecten*, que d'Archiac avait d'abord compris, par erreur, dans la formation crétacée du S.-O. et figuré à ce titre en 1837 dans son premier mémoire sur cette formation (mém. de la Soc. Géol. 1^{re} série, t. II. pl. 1^{re} fig. 15 et 16), a été depuis restitué par lui à la formation nummulique de Biarritz (ibid. 2^e série, t. II, page 211. 1846) à laquelle il appartient incontestablement. »

« Son véritable gisement est dans les couches supérieures du phare; et c'est un des fossiles caractéristiques, par sa fréquence, de cette partie de la formation. »

Pecten Biarritzensis, d'Arch.

id. *Thorenti*, d'Arch.

id. *subtripartitus*.

id. *Gravesi*, d'Arch.

« Ces diverses espèces de d'Archiac, que j'inscris ici provisoirement, sont en réalité fort difficiles à distinguer les unes des autres, et plus difficiles qu'on ne croirait d'après les figures et les descriptions très-soignées qu'en a données d'Archiac, mais qui ont été faites, de son aveu, sur des valves dépareillées. Je ne m'étonne pas que M. Bellardi (Foss. numm. du comté de Nice) ait trouvé des passages entre le *Thorenti* et le *Biarritzensis*, et d'après les matériaux nombreux recueillis par M. de Bouillé, je serais porté à croire que l'on pourrait peut-être aller plus loin et que le *subtripartitus*, le *Gravesi*, l'*ornatus* (d'Arch.), le *subopercularis* pourraient se rattacher, comme variétés, à un seul

et même type spécifique qui devrait prendre alors le nom de *P. Biarritzensis*, comme le premier décrit. »

« En tout cas, c'est certainement un groupe de formes très-voisines et très-difficiles à délimiter ; et ce groupe mériterait une étude spéciale, d'abord parce qu'il est le précurseur intéressant du groupe, également difficile, des *P. scabrellus*, *P. scabriusculus* etc., des terrains néogènes et du groupe de l'*opercularis*, vivant ; ensuite, parce que c'est la falaise de Biarritz qui a fourni à d'Archiac les types de ces petits peignes répandus dans toute la zone méridionale des couches à *Serpula spirulæa*, dans le bassin de l'Adour, dans les Basses-Alpes, le comté de Nice, le Vicentin, la Russie méridionale, etc.

« A Biarritz, d'après les indications de d'Archiac et d'après les listes de fossiles de M. Jacquot, ces divers Peignes se trouveraient indifféremment au Goulet (c'est-à-dire la Gourèpe) et à la falaise du Phare. D'après la collection de M. de Bouillé, je ne trouve à Handia (et à la Gourèpe ?) que la forme *subtripartitus*, à ornements peu saillants, qui y est commune. C'est également cette même forme que l'on trouve le plus souvent dans la falaise des Basques, où d'ailleurs les Peignes sont plus rares. Au contraire, à partir de la zone à *Eupatagus ornatus*, au Phare et à la Chambre d'amour, les Peignes de ce groupe se multiplient, leur taille grandit, leur ornementation écailleuse s'accroît et se diversifie au point de rendre leur spécification très pénible. »

« Les mêmes faits se répètent dans les Basses-Pyrénées en dehors de la falaise de Biarritz ; les couches à *Serpula spirulæa* de la Chalosse offrent beaucoup de débris de Peignes rapportables au *subtripartitus* ; et les couches du phare manquant jusqu'à présent dans cette région, les petits Peignes plus ornements dont il s'agit, y manquent aussi. »

La *Ranina Bouilleana* est assez commune dans les grès sablonneux de la terrasse supérieure, immédiatement au-dessous de la première couche de marne bleue ; mais, lorsqu'elle se trouve, et cela arrive souvent, dans le sable pur, il faut mille précautions pour la retirer intacte. L'une d'elles nous a permis d'étudier l'extrémité des pattes lamelleuses et natatoires qui nous étaient encore inconnues. « Les pattes de cette Ranine, m'écrit M. Milne-Edwards, sont construites exactement sur le même

« plan que celles des Ranines vivantes, je n'ai pu constater que
« de très-petites différences dans les détails. »

Liste des fossiles du Phare :

* *Lignites*, (grands spécimens de 60 centimètres de large, sur
40 ou 50 c. de long.) c.

Nummulites intermedia, d'Arch. c. c.

Operculina ammonica, Leym.? var. in d'Arch. c. c.

* *Virgularia incerta*, d'Arch.

Turbinolia Dufrenoyi, d'Archiac. r.

Cidaris Oosteri, Laube. r.

Echinolampas sub-similis. d'Ar.? r.

Schizaster rimosus, Des. c.

Id. *vicinalis*, Agass. c.

Breynia sulcata, Haime, « individu jeune. » r.

Hemiasperus complanatus, Agass.

Toxobrissus elegans, Des. c.

Escharella chartacea, d'Arch.? c. c.

Id. *labiata*, d'Arch.?

Lunulites punctata, Leym. (Pl. VIII. fig. 9 et 10 de l'ex. du
Congrès.)

Teredo Tournali, Leym. c. c.

Panopea intermedia Sow. ? La même que celle des carrières,
et précisément sur les derniers bancs du phare, au niveau de la
mer, qui remontent ensuite vers la Chambre-d'Amour. r.

Pholadomya Puschii, Goldf. r.

Id. id. var. c.

Tellina (moules) c.

Pinna (même espèce qu'à la Chambre-d'Amour.)

Pecten arcuatus, Br. r.

Id. *Boissyi*, d'Archiac. c. c.

Id. *Biarritzensis*, d'Archiac.

Id. *Thorenti*, d'Arch. c.

Id. *subtripartitus*, var. a. ? (vel. *Gravesi*?) c.

Id. *solea*, Sowb.? c.

Ostrea gigantea, sol. (fragments.) c.

Id. *Brongniarti*, Bronn. c.

Id. *cymbula*, Lamk. ? c.

Dentalium tenuistriatum, Al. Rou. c.

Scaloria Biarritzensis, Tournouer. (Pl. VI. fig. 3 de l'extr. du

Congrès où elle est désignée par erreur sous le nom de *S. Nysti.*)

Turritella carinifera, var. B. Rou. c.

■. *asperula*, Brong. (in d'Arch.)? r.

* *Voluta* (moule.)

Balanus (fragment de). r.

Ranina Bouilleana, A. Milne-Ed. c.

Stenodromia gibbosa, A. Milne-Ed. (Pl. IV. fig. 4 de l'ext. du Congrès,) un seul exemplaire.

Calappilia verrucosa, A. Milne-Ed. (Pl. IV. fig. 3 de l'extrait du Congrès.) quatre exemplaires.

Myliobates (« fragment de plaque dentaire) voisin du *M. Tolia-picus*, Ag. »

Hemipristis (« dent d') très-voisin de l'*H. paucidens*, Agas. »

Notidanus (« dent de la machoire inférieure,) voisin du *N. Primigenius*, Ag. »

Sphenodus (« dent de »).

Lamna (« dent de) voisin du *L. elegans*, Ag. » c.

Id. (« dent de) voisin du *L. crassidens*, Ag. »

Saurocephalus (dent de) r.

LOU COUT.

En multipliant le nombre des gisements et en leur appliquant exactement les noms du pays, je n'ai pas voulu seulement faciliter les recherches de ceux qui viendraient après moi ; j'ai désiré également, autant que cela m'a été possible, suivre les différents étages paléontologiques. Il m'a été impossible d'atteindre ce but au Cout.

On désigne sous ce nom, l'espace du rivage compris entre le phare et l'échancrure qui s'ouvre après la villa Noailles, au moins 600^m. Or, si l'on considère que la villa est environ à 35^m au-dessus du pied de la falaise et que les strates qui la supportent, descendent jusqu'au phare pour en asseoir la première assise, l'on comprendra que dans une aussi grande épaisseur géologique, il peut se rencontrer des couches fossilifères bien différentes les unes des autres. Mais, il existe une plus grande difficulté.....

Toute cette partie de la côte, battue violemment par la mer, s'écroule chaque jour et forme un chaos de roches où toutes les couches sont confondues, de sorte qu'il est impossible de fixer

même approximativement l'étage de chacune. Dans tout cet espace du Cout, je n'ai trouvé *en place* que l'*Echinolampas sub-similis* d'Arch. au pied même du phare dont l'assise correspond, comme je l'ai dit, à la hauteur de la villa Noailles; l'*Ostrea Brongniarti*, Bronn. au pied de l'escalier du Cout; l'*Ostrea gigantea*, Soland, et le *Toxobrissus elegans*, Des. sous la villa elle-même.

Toutefois, c'est déjà une base d'observation; car les *Ostrea Brongniarti* se retrouvent dans les strates les plus supérieures du phare et de la Chambre d'amour et l'*Ostrea gigantea* dans les strates inférieures de ces deux points.

Cette confusion des roches, précipitées dans le chaos du Cout, empêche également de fixer exactement le point de départ de l'étage à *Eupatagus ornatus*. L'exemplaire unique de cet oursin que j'ai trouvé dans le Cout n'était pas en place; la roche où je l'ai recueilli avait été précipitée des bancs en face de l'escalier. A partir de là, cet étage continue sans interruption jusqu'au *Cachaou* et *Tres pots*.

Fossiles du Cout :

Polypier.

* *Virgularia incerta*, d'Archiac. « Polypier de la famille des *Alcyones* dont d'Archiac n'a fait figurer qu'un court fragment; » l'exemplaire que j'ai trouvé au Cout mesure 25 cent. de long.) c.

Echinolampas sub-similis, d'Arch. r.

Glypeaster Biarritzensis, Cotteau. (Voir sa description dans l'extrait du Congrès). r.

Schizaster rimosus, Desor. c.

* Id. *vicinalis*, Agas, c.

* *Toxobrissus elegans*, Des. r.

Brissus Biarritzensis, Cotteau. (Voir sa description dans l'extrait du Congrès). Exemplaire unique.

Eupatagus ornatus, Ag. r.

Cytherea Verneuli, d'Arch. c.

Isocardia acutangula, Bell.? (exemplaire unique.)

Pecten Gravesi, d'Arch.

Ostrea gigantea, Sol. (un échantillon mesurant près de 20 cent. dans les deux sens et 10 c. d'épaisseur) c.

Ostrea Brongniarti, Bronn. c.

Dentalium tenuistriatum, A. Rou. c.

ROCHE S^t-MARTIN. — VILLA EUGÉNIE

Nous avons exploré cette année la portion de cette roche au-dessous de la terrasse ; elle était restée jusqu'ici interdite à nos recherches ainsi que le mur de soutien de cette même terrasse et celui qui fait la limite du parc, autour des anciens bains, jusqu'à la villa Noailles.

Ces murs ont été construits avec les débris de la roche St-Martin elle-même ; mais principalement avec des matériaux pris dans le Cout ; j'indiquerai séparément les fossiles que nous y avons rencontrés.

ROCHE SUR LAQUELLE ÉTAIENT ÉTABLIS LES BAINS
DE LA VILLA EUGÉNIE

Cette roche, très-petite d'ailleurs, surgit à peine au-dessus du sable et est assez rarement recouverte par la mer ; mais on ne saurait trop se défier de l'inconstance des vagues de Biarritz..... Pendant que nous étions occupés à l'explorer par un temps assez calme, la mer déferlant à plus de soixante mètres de nous, une lame a tranchi tout-à-coup cet espace, et, si nous avons été assez heureux pour en être quittes au prix d'un bain inattendu, nous avons malheureusement perdu notre récolte et, entr'autres, un très-bel échinide dont je n'ai pu déterminer l'espèce (il était encore enveloppé dans sa gangue) et le plus grand exemplaire de *Calappilia verrucosa* que j'eusse rencontré jusqu'ici ; il mesurait au moins 5 centimètres de large tandis que celui qui est figuré dans l'extrait du Congrès n'a que neuf millimètres.

Nummulites intermedia, d'Arch. c. c.

Operculina ammonica, Leym.? var. c.

Clypeaster Biarritzensis, Cotteau. r

Eupatagus ornatus, Ag. c.

Scutella subtetragona, Grat. c.

Ostrea gigantea, Sol. c.

MURS DE SOUTIEN DE L'ENCEINTE DES BAINS.

* *Zoophyte* ? — tige de 9 centimètres de long, avec sa racine, semblable à un autre exemplaire de 17 centimètres trouvé au sommet de la roche ronde, en mer.

LES PARIAS DE FRANCE ET D'ESPAGNE

Par le Dr DE ROCHAS

(SUIITE)

CHAPITRE VII

ORIGINE DES CAGOTS ET DE LEURS CONGÉNÈRES

I.

L'identité de condition des parias dont nous avons tracé l'histoire est telle qu'il semble *à priori* que leur origine doive être commune ; autrement dit, que les mêmes circonstances ont dû présider à leur exclusion de la société. Par conséquent, le même système doit servir à la solution d'un problème qui est commun à tous ; et par ce seul fait qu'une hypothèse est incapable de rendre raison de l'existence des parias de telle ou telle province, elle doit être rejetée ou tenue au moins pour suspecte. Examinons donc à ce point de vue les principaux systèmes qui ont joui à tour de rôle de la faveur du public (1).

Le plus répandu, le plus populaire dans le midi de la France,

(1) Nous disons les principaux systèmes et non pas toutes les hypothèses ; car nous laissons de côté celles qui se présentent comme une simple fantaisie, une intuition personnelle, sans aucune espèce de preuve à l'appui. Telles sont celles de Court de Gébelin, de Walkenaër, de Cazenave de la Roche, etc. — Le premier suppose que les Cagots sont les restes d'une population qui a précédé les Cantabres dans les Pyrénées et les Bretons dans l'Armorique ; le deuxième que ce sont les descendants des chrétiens de la primitive Eglise ; le troisième que c'étaient des pellagres. Relativement à cette dernière opinion, qui a été exposée dans le *Bulletin de la Société des Sciences et lettres de Pau*, nous nous contenterons d'observer que les Cagots sont antérieurs de plusieurs siècles à l'introduction du maïs en Europe, et que cette graminée n'est point cultivée en Bretagne. Or, il est reconnu depuis les travaux de Costallat et de Roussel, dont les conclusions ont été approuvées par l'Académie des sciences et celle de médecine, que la pellagre est causée par un champignon microscopique, le *verdet*, qui attaque le grain dans les années humides et se mêle à la farine de maïs dans la mouture. De plus, la pellagre se révèle par des troubles graves des fonctions digestives et cérébrales qui conduisent les malades à la folie et au suicide, ce qui n'a jamais été noté chez les Cagots.

est celui qui fait descendre les Cagots des Goths; mais il n'a d'autre fondement, comme le dit Marca, que la consonnance des noms.

S'il est un peuple conquérant qui laissa des ferments de haine et de vengeance parmi les populations de l'Aquitaine et de la Septimanie, ce furent les Francs pour leurs expéditions dévastatrices depuis Clovis jusqu'à Simon de Monfort.

« La conquête des provinces méridionales et orientales de la Gaule par les Wisigoths et les Burgondes, dit Aug. Thierry, fut loin d'être aussi violente que celle du Nord par les Franks.... C'était par des négociations réitérées plus encore que par la force des armes qu'ils avaient obtenu leurs nouvelles demeures. A leur entrée en Gaule ils étaient chrétiens et quoiqu'appartenant à la secte arienne ils se montraient en général tolérants. Impatronisés sur les domaines des propriétaires gaulois, ayant reçu ou pris à titre d'hospitalité les deux tiers des terres et le tiers des esclaves, ils se faisaient scrupule de rien usurper au-delà. Ils ne regardaient point le Romain comme leur colon, comme leur *lite*, mais comme leur égal en droits dans l'enceinte de ce qui lui restait.... Avant l'époque où se développa chez eux l'intolérance du fanatisme arien, les Wisigoths, maîtres de tout le pays situé entre le Rhône, la Loire et les deux mers, joignaient un égal esprit de justice à plus d'intelligence et de goût pour la civilisation.... Le successeur du fameux Alaric, Ataülf, qui transporta sa nation d'Italie dans la province Narbonnaise exprimait d'une manière naïve et forte ses sentiments à cet égard, en des termes qui nous ont été conservés par un écrivain du ^v^e siècle (1)..... Ces idées élevées de gouvernement, cet amour de la civilisation dont l'empire romain était alors l'unique modèle, furent conservés mais avec plus d'indépendance par les successeurs d'Ataülf. Leur cour de Toulouse, centre de la politique de tout l'occident, intermédiaire entre la cour impériale et les royaumes germaniques, égalait en politesse et surpassait peut-être en dignité celle de Constantinople. C'étaient des Gaulois de distinction qui entouraient le roi des Wisigoths quand il ne marchait pas en guerre. Le roi Eurik avait pour conseiller et pour secrétaire

(1) Cf. Paul Oros : *Hist.* liv. vii, apud *Script. rer. gallic, et francic*, t. 1^{er} p. 598.

l'un des rhéteurs les plus estimés de ce temps et se plaisait à voir les dépêches écrites sous son nom admirées pour la pureté et les grâces du style. Ce roi, l'avant dernier de ceux de la même race qui régnèrent en Gaule, inspirait aux esprits les plus éclairés et les plus délicats une admiration véritable. »

Sidoine Apollinaire, poète gallo-romain du v^e siècle, a tracé en des vers tout empreints de ce sentiment le tableau de la cour d'Euric.

« Si de ce tableau ou de celui de la cour de son successeur Théodorik II tracé en prose par le même écrivain, on passe aux récits originaux du règne de Clovis, il semble que l'on s'enfonce dans les forêts de la Germanie » etc. (1).

Le dernier roi fut Alaric II. Si nous consultons sur son compte ne tome vii^e de l'*Histoire ecclésiastique* par l'abbé Fleury, nous y verrons tout le bien que ce prince arien fit à ses sujets catholiques. Sous ses auspices les évêques du Midi, parmi lesquels ceux d'Oloron et de Beneharnum, se réunissent dans la ville d'Agde et ouvrent leurs séances par une prière pour Alaric, leur très glorieux seigneur, lequel consent, entr'autres grâces, à ce que les esclaves affranchis soient placés sous la protection des évêques. Ce prince fit mieux encore, il donna à ses sujets gallo-romains un code de lois particulier tiré de l'ancien droit romain et qu'il fit publier à Aire en 506 par son chancelier Anian, après l'avoir soumis à l'acceptation des évêques et des nobles. C'est ce *bréviaire d'Anian* qui a servi de base à tous les *fors* pyrénéens au moyen-âge. Il était si goûté des populations méridionales que, deux siècles et demi après sa promulgation, la ville de Narbonne n'ouvrait ses portes à Pépin le Bref qu'à la condition de conserver ses lois gothes (2).

« Ainsi, dit Augustin Thierry, les maux de l'envahissement se guérissaient par degrés ; les cités relevaient leurs murailles, l'industrie et la science reprenaient de l'essor, le génie romain reparaisait dans ce pays où les vainqueurs eux-mêmes semblaient abjurer leur conquête. Ce fut alors que Chlodowig, chef des Franks, parut sur les bords de la Loire. L'épouvante précédait

(1) Augustin Thierry : *Lettre vi^e sur l'Histoire de France*. Œuvres complètes, t. v p. 80 et suiv. de la 11^e édition. Furne, Paris, 1836.

(2) Cf. Reinaud : *Invasions des Sarrazins en France*, p. 81.

son armée; on savait qu'à leur émigration de Germanie en Gaule, les Franks s'étaient montrés cruels envers la population gallo-romaine. Les anciens habitants des deux Aquitaines se joignirent aux troupes des Goths pour la défense du territoire envahi. Ceux du pays montagneux qu'on nommait en latin *Arvernica* et que nous nommons Auvergne, s'engagèrent dans la même cause ». Ils étaient commandés par Sidoine Apollinaire, le fils de l'historien et poète gallo-romain du même nom. « Mais le courage et les efforts de ces hommes de races diverses ne prévalurent pas contre les haches des Franks ni contre le fanatisme des Gaulois septentrionaux excités par leurs évêques, ennemis des Goths, qui étaient Ariens. Une multitude avide et féroce se répandit jusqu'aux Pyrénées, détruisant et dépeuplant les villes (1). Elle se partagea les trésors du pays, l'un des plus riches du monde, et repassa la Loire, laissant des garnisons sur le territoire conquis (2). »

Voilà donc les Goths défaits et leur roi tué à Vouillé; mais en perdant l'Aquitaine, ils ne furent pas pour cela chassés des Gaules : la Septimanie leur restait, c'est-à-dire le territoire étendu des sources de la Garonne jusqu'au Rhône et à la Méditerranée, qu'ils gardèrent encore plus de deux siècles. — Leurs compatriotes de la Novempopulanie pouvaient donc s'y réfugier plutôt que de subir le joug honteux qu'on suppose, sans aucune raison, avoir été le lot de leurs descendants sous le nom de Cagots. Ils pouvaient plus facilement encore passer en Espagne où les Wisigoths étaient si bien indigénisés que quand ce pays fut conquis par les Arabes en même temps que la Septimanie, au commencement du VIII^e siècle, ce furent eux qui, réfugiés dans la région montagneuse des Asturies, de la Galice et de la Navarre, formèrent le noyau de ce qui est devenu peu à peu le royaume d'Espagne. L'histoire de Pélage et de ses héroïques compagnons témoigne assez de l'auréole glorieuse qui a toujours entouré le nom des Wisigoths dans la Péninsule Ibérique. Il n'en était pas autrement dans le midi de la France. Aussi François de Bellefo-

(1) Et Pyrenæos montes usque..... urbes et castella subruens, municipia quoque depopulans proedam innumerabilem et spolia multa suis militibus æquè dispertiens (Boriconis *Gest. Franc. apud Script. rer. gallic. et francic.* T. 3, p. 18.) Note d'Aug. Thierry.

(2) Aug. Thierry : *Dix ans d'études historiques* ch. xiii P. 270.

rest, annaliste du royaume de France sous Charles IX, parlant des opinions qui commençaient à avoir cours de son temps sur l'origine des Cagots, s'exprime-t-il de la façon suivante : « D'autres dient que ce sont les restes des Goths demourés en Gascoigne, mais c'est fort mal parlé, car la plupart des maisons d'Aquitaine et d'Espagne, voire les plus grandes, sont issues des Goths, lesquels, longtemps avant le Sarrazinisme, avoient reçu la religion catholique pour quitter l'arianisme » (1). En effet, ceux qui supposent gratuitement que les derniers Wisigoths de France furent placés dans un état d'abjection par la population indigène en haine de l'arianisme, ne réfléchissent pas que le catholicisme était devenu leur religion officielle depuis l'abjuration de Récarède au concile de Tolède en 589. Un historien navarrais, le père Joseph de Moret, ajoute à ce propos que toute la nation des Goths embrassa la religion du prince (2).

Une preuve que l'origine gothique, loin d'être une flétrissure, était un titre d'honneur en notre pays, au XIII^e siècle, se trouve dans le passage suivant de l'*Histoire du Languedoc* par Dom Vaissète (3) : « La province produisit dans ce siècle (au XIII^e) deux célèbres historiens, scavoir : Rigord, religieux de St-Denis, auteur de la vie de Philippe Auguste, lequel se qualifie Goth de naissance et physicien ou médecin de profession, et Guillaume de Puylaurens, chapelain de Raymond VII, comte de Toulouse ».

Il faut donc renoncer à une hypothèse historique qui a toutes les probabilités contr'elles et pas un texte en sa faveur.

La deuxième, en ordre de date comme en rang d'importance, est celle qui fait descendre les Cagots des Sarrazins. Nous avons vu avec quelle énergie et quel bon sens un historien espagnol la repousse en ce qui concerne les parias de son pays. Voyons si elle a été mieux reçue des historiens français compétents.

« Nous rejetons l'opinion de ceux qui ont rattaché aux invasions sarrazines la classe d'hommes établis dans la Bigorre et dans les

(1) *La Cosmographie universelle de tout le monde*, par François de Belleforest, gentilhomme commingeois. — *De la Gascoigne ressortant à Bourdeaux*, 1 vol. in-8°, Paris 1579.

(2) « Toda la nacion de los Godos abrazó la religion del principe ». *Annales del reyno de Navarra*, Pamplona. 1684, tome 1^{er}, p. 77

(3) T. 3 in-4°, liv. 26, p. 533. Paris, 1757.

contrées voisines des Pyrénées et qu'on appelle Cagots. Les Cagots qui ont subsisté jusqu'à ces derniers temps, formaient une classe à part et passaient pour être en proie à des maladies contagieuses. Le savant Marca suppose qu'ils étaient un reste de Sarrazins. Cette opinion est insoutenable, et on pourrait tout au plus rattacher les Cagots à ce grand nombre de peuplades éparses en Bretagne, en Auvergne et ailleurs, sous les noms de Caqueux, Cacous, Capots, etc. (1). Le savant orientaliste que nous venons de citer établit clairement, dans le cours de son ouvrage, que les Sarrazins faits prisonniers par les chrétiens étaient la propriété de leurs capteurs qui s'en servaient ou les vendaient à leur guise; mais que s'ils venaient à accepter le baptême, ils sortaient *ipso facto* de la condition servile pour entrer dans la classe libre sans la moindre déconsidération. Les chrétiens ne dédaignaient même pas les alliances de famille avec les Musulmans dans les provinces où ceux-ci avaient acquis droit de cité par la conquête. Au temps de Charlemagne, ce genre d'alliances était fort commun (2).

D'ailleurs pas un des auteurs anciens, arabes ou chrétiens, dont M. Reinaud a compulsé les écrits, ne parlent de débris des armées sarrazines prétendument restés dans les Pyrénées, comme le suppose Marca. Dans l'hypothèse de cet auteur nous devrions avoir d'autant plus de chance de rencontrer des parias dans les principaux défilés des Pyrénées, que nous remonterions plus loin le cours des ans. Eh bien, le plus ancien dénombrement de la population du Béarn, en 1385, n'en mentionne pas encore dans la vallée d'Aspe et dans la vallée d'Ossau.

Le simple bon sens suffirait du reste à repousser l'idée que des gens honnis, persécutés, bafoués en raison de leur origine sarrazinesque, seraient restés dans les Pyrénées quand ils n'avaient qu'un pas à faire pour rentrer dans les royaumes musulmans et florissants de la Péninsule.

Nous devons donc abandonner cette hypothèse historique pour les mêmes raisons que nous avons rejeté la précédente.

(1) *Invasions des Sarrazins en France*, par M. Reinaud, membre de l'Institut, conservateur adjoint des manuscrits orientaux de la bibliothèque royale etc. 1 vol. in-8° p. 304. Paris, 1836.

(2) *Id.* p. 119.

M. Francisque Michel a pris une position nouvelle dans la question (1). Il pense que les parias de France, tant des Pyrénées que de Bretagne, et même ceux du nord de l'Espagne, sont les descendants des réfugiés espagnols qui suivirent l'armée de Charlemagne dans cette mémorable retraite où périt le fameux Roland. — Or, voici quelles furent les conséquences de cette retraite racontées par l'historien des « *Invasions des Sarrazins* ».

« Après le départ de Charlemagne, la plupart des villes qui s'étaient abaissées sous son autorité secouèrent le joug. Les Sarrazins surtout se regardèrent comme humiliés de cette soumission et pour se venger ils tournèrent leur efforts contre les chrétiens de leur voisinage. Ceux-ci se retirèrent en haut des montagnes ou au fond des vallées et s'y défendirent avec leurs haches et leurs faux. Mais beaucoup de personnes riches ne pouvant plus se maintenir dans leurs biens furent obligés de s'expatrier et vinrent demander un asyle à Charlemagne. Il existait alors, aux environs de Narbonne, de vastes campagnes qui avaient été plusieurs fois ravagées par les guerres précédentes et qui se trouvaient désertes. Ce prince distribua ces campagnes aux réfugiés, leur imposant, pour toute charge, le service militaire. Il paraît que parmi ces réfugiés il y avait des musulmans devenus chrétiens, c'est du moins ce qu'indique leurs noms. — Plusieurs réfugiés devinrent dans la suite des personnes importantes. Il existe encore des familles illustres qui font remonter jusqu'à eux leur origine » (2).

On se demande après cela, quel rapport il peut y avoir entre les descendants des réfugiés espagnols du VIII^e siècle et les Parias que nous connaissons. M. Francisque Michel a cru trouver les traces de leur déchéance dans les capitulaires impériaux qu'il cite et qu'il a tirés de la collection de Baluze. Le premier, de Charlemagne, en faveur des émigrés qui ont été admis à défricher et à peupler des terres désertes dans la Septimanie et la marche de Gothie (Catalogne et Roussillon) en toute propriété et sans autre charge qu'un service militaire pour la garde des frontières, est adressé à Bérû, comte de Barcelone et duc de Septimanie, goth de naissance, à Gauselme, comte de Roussillon, à Giselafréd, comte de Carcassonne, à Odilon, comte de Bézalu dans la Marche

(1) Cf. *Hist. des races maudites*, t. 4^{re}, chapitre v.

(2) Reinaud : op. cit. p. 97.

d'Espagne, à Ermanga, comte d'Empurias, à Adémar, comte de Gironne, à Leibulf, comte de Narbonne ou d'Arles (1).

La deuxième charte, de Louis-le-Débonnaire et de la 1^{re} année de son règne, concerne les Espagnols réfugiés en Septimanie et dans la Marche d'Espagne qui se sont affranchis du pouvoir des Sarrazins pour se soumettre au sien, de leur libre et plein gré. C'est pourquoi il veut qu'il soit connu de tous qu'il a reçu ces hommes sous sa protection et sauvegarde, et décidé de les tenir en liberté. Il veut que leurs terres soient tenues à titre d'alleu (*adprisio*) (2).

Louis-le-Débonnaire, dans une charte datée des ides de février et de la 3^e année de son règne, rappelle et confirme les dispositions précédentes en faveur de ceux qui sont venus s'établir, dit-il, sous la protection de son père ou sous la sienne, et de ceux qui, fuyant le joug des Sarrazins, pourraient y venir plus tard. Il ordonne qu'il en soit dressé sept copies semblables pour être expédiées dans les villes de Narbonne, Carcassonne, Roussillon, Empurias (en Catalogne), Barcelone, Girone et Béziers (3). Enfin, il existe un mandement de Charles-le-Chauve, du 19 mai de l'an 844, en faveur de quelques Espagnols réfugiés dans le comté de Béziers qui demandaient à ce prince de leur confirmer les possessions que Charlemagne et Louis-le-Débonnaire leur avaient anciennement accordées (4).

On ne voit pas du tout comment les protégés des empereurs Francs ont pu devenir des Cagots. Sans doute, comme le fait observer M. F. Michel, certains passages des chartes montrent que les concessions de terres et les privilèges dont ils avaient été gratifiés leur ont été disputés par des seigneurs du pays et même par les plus puissants d'entr'eux qui cherchaient à opprimer les petits; sans doute l'insistance même des empereurs à rappeler aux comtes des frontières les premières ordonnances prouve que celles-ci n'ont pas toujours été bien exécutées; mais aucun des arguments de l'auteur en question ne saurait résister à cette objection que les vieux titres sur lesquels il s'appuie,

(1) C'est M. F. Michel lui-même qui a pris soin de désigner les fonctions de ces personnages dont les noms seuls figurent dans la charte datée du 4 des nones d'avril de l'an 812. Cf. *Cap. reg. franc.* editore Steph. Baluzio, t. 1^{er}, col. 499.

(2) Cf. *Capitul. reg. franc.* ed. Steph. Baluzio, t. 4^{or}, col. 549

(3) Cf. *Capitul. reg. franc.* ed. Steph. Baluzio, t. 4^{or}, Col. 569.

(4) id. id. t. 2, Col. 1444.

outre qu'ils n'établissent pas la déchéance des hommes libres pour lesquels ils sont faits, sont adressés partout ailleurs que dans les pays où l'histoire nous montre plus tard les Cagots. Pas une charte n'est adressée en Novempopulanie et en Aquitaine, pas une en Navarre, pas une Bretagne. Quel exode imaginera donc l'auteur pour faire arriver ses Espagnols en Bretagne ? Et cette lacune de trois siècles qui s'écoulent entre les capitulaires impériaux et la première apparition d'une vraie classe de parias dans l'occident de l'Europe, qu'ils soient nommés chrestians ou gafos ou cacous, M. F. Michel déclare lui-même qu'il renonce à la combler. Disons donc que de toutes les hypothèses imaginées la sienne est une des moins probables.

Nous ne serons point aussi sévère pour le système qu'il nous reste à examiner, celui qui donne aux Cagots les Albigeois pour ancêtres. Le lecteur sait déjà que cette opinion est très ancienne ; qu'elle a été partagée par une partie d'entr'eux ou tout au moins par les rédacteurs de la requête à Léon X ; que ce pape et ses mandataires, sans se prononcer sur les motifs de l'exclusion du droit commun dont se plaignent les requérants, mais statuant seulement sur le fait, font droit à leurs réclamations. Quoique l'église ne lève aucune censure, probablement parce que la filiation des Albigeois ne lui paraissait pas bien établie, et qu'elle redresse seulement de justes griefs, le fait est grave et mérite d'autant plus d'être pris en considération qu'il date du commencement du xvi^e siècle.

Mais, il serait bien étrange, étant donnée une pareille origine, que la terrible inquisition d'Espagne n'eut jamais eu à faire le procès d'aucun agot. Or, Llorente, l'auteur proluxe de *l'Histoire de l'Inquisition d'Espagne*, n'en cite pas un seul. Cette considération n'arrête pas M. Schmidt, auteur d'une histoire très estimée des Albigeois. Il dit que « à partir du xiii^e siècle la secte cathare disparut du midi de la France à moins qu'il ne soit permis d'en reconnaître les descendants dans les malheureux cagots. Il est vrai que nulle tradition dualiste (1) ne paraît s'être conservée parmi eux, mais abandonnés des ministres qui les avaient ensei-

(1) La croyance dualiste ou manéchéenne à deux principes personnifiés du bien et du mal se partageant le gouvernement du monde après l'avoir créé, chacun pour sa part, constituait la principale erreur des Cathares ou Albigeois.

gnés, surveillés de près par l'Inquisition, les pénitents perdirent peu à peu le souvenir de leur ancien culte » (1).

Le sort des pénitents avait beaucoup d'analogie avec celui que nous avons reconnu appartenir aux cagots. Séparés des fidèles, avec lesquels il leur était interdit de communiquer, portant dans le dos une grande croix rouge cousue sur la casaque, ils occupaient à l'église une place à part où le curé venait les compter chaque dimanche. Au moyen âge ce que l'Eglise retranchait de son sein (2), l'Etat le retranchait du monde. Le terrible axiome : « Hors de l'Eglise point de salut » était applicable dès ce monde. Les ordonnances de St-Louis ont un mot qui exprime la condition de l'hérétique, il est *faydit* (3), réfractaire de la société religieuse et politique ; ses biens sont confisqués, sa maison est démolie, lui-même est mis à mort ou immuré dans un *in pace*, à moins qu'il n'abjure et ne fasse une pénitence publique ; mais quoique pénitent il est exclu des fonctions publiques et incapable d'ester en justice. Ses fils et petits-fils suivront son sort, mais à la troisième génération sa famille est réhabilitée.

Dans une *Dissertation sur les Albigeois* que nous avons consultée aux manuscrits de la Bibliothèque nationale, nous y avons trouvé établie « sous l'autorité du P. Reynierius qui avait été lui-même évêque parmi les hérétiques » la classification que voici : « Les cathares avaient quatre différentes sortes d'ordres : du premier étaient ceux qu'ils appelaient évêques, du deuxième ceux qu'ils appelaient *filius major*, du troisième ceux qu'ils appelaient *filius minor*, du quatrième et dernier les diacres : quant à ceux qui n'étaient point admis à aucun de ces quatre ordres ils étaient appelés simplement *Chrestiens*, *Chrestiani* et *Chrestians* » (4).

(1) *Histoire des Cathares ou Albigeois*, par Schmidt professeur à la faculté de théologie de Strasbourg, 2 vol. Paris, chez Cherbuliez, 1849.

(2) *Decreta generalis concilii lateranensis.... contra hæreses Catharorum quos Valdenses et Albigenses alii appellant*, sub. Innocentio Papa III summo pontifice *De hæreticis* : Caput 3, F. « Saneclerici non exbibent hujusmodi pestilentibus ecclesiastica sacramenta nec eos christianæ præsumant sepulture tradere nec eleemosynas aut oblationes eorum accipiant.

(3) *Concilia generalia et provincialia*, t. VII, Pars 2 p. 307).

(4) L'auteur anonyme d'une dissertation que nous allons citer fait venir ce mot de *faydosum* employé dans la loi salique.

(4) *Dissertation sur la différence des hérétiques généralement appelés Albigeois, avec un discours sommaire de tout ce qui a été fait pour*

Mais il n'est établi nulle part, pas plus dans cette dissertation qu'ailleurs, à notre connaissance du moins, que les catholiques fissent aux hérétiques l'honneur de les désigner par ces noms.

Ils les appelaient plutôt les *Bons-hommes*, nom que leur donnent quelquefois les inquisiteurs eux-mêmes dans les registres qu'ils nous ont laissés.

Il est vrai que les catholiques étaient peu nombreux dans le midi. Au chapitre dernier qui sert de conclusion à l'œuvre dont nous venons de citer un passage, on lit que « outre les hérétiques généralement connus en Languedoc sous le nom d'Albigeois, cette province était d'ailleurs remplie de plusieurs manières de gens qui, bien qu'ils ne fussent pas hérétiques de créance, n'étaient guère moins méchants. En effet, il y avait 1° les catholiques fidèles et orthodoxes qui étaient en fort petit nombre; 2° ceux qui n'étaient pas hérétiques de créance, mais fauteurs, protecteurs et défenseurs des hérétiques; 3° les faydits qui étaient ennemis publics de l'état et de l'église; 4° les hérétiques en général soit Ariens, Manichéens, Vaudois, Bonshommes, 5° les routiers c'est-à-dire tous soldats aventuriers; les autres étaient les juifs en assez grand nombre. »

Eh bien; c'est précisément le petit nombre de catholiques restés fidèles à l'église romaine et l'innombrable quantité des hérétiques ou de leurs partisans qui nous empêcherait de voir en ceux-ci l'origine d'une caste maudite relativement peu nombreux, quant même nous n'aurions pas de bonnes raisons pour la trouver ailleurs. L'hérésie n'est point une honte quand elle est partagée par une population, j'allais dire une nation, presque tout entière. Il n'y a pas de doute, d'après le témoignage des historiens de l'époque, Guillaume de Puy-Laurens, l'abbé de Vaux-cernay et le chroniqueur anonyme de Toulouse (1) que ceux-là

l'extinction de ces hérétiques (sans nom d'auteur ni date) dans la collection Baluze, cote 275. Manuscrits de la biblioth. nat. à Paris. L'auteur ne se nomme pas, mais il renvoie pour les détails sur la guerre des Albigeois à son histoire des ducs, marquis et comtes de Narbonne. Il est postérieur à Catel et à Marca ou leur contemporain, car il les cite, et comme son manuscrit s'est trouvé dans les papiers de Baluze, on peut en inférer qu'il vivait dans la deuxième moitié du xvii^e siècle.

(1) *Histoire des Albigeois* in *Collection des historiens de France*, de Duchesne, t. v: *Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, t. xiii; *Preuves justificatives de l'Hist. de Languedoc*, par dom Vaissette.

même qui gardaient la foi catholique ne fussent de cœur avec les *Bons-hommes* de la langue d'Oc contre Rome et les guerriers de la langue d'Oil.

Je n'en excepterai pas même le Béarn dont le vicomte Gaston VI combattit à Muret à côté de Pierre, roi d'Aragon, de Raymond-Roger, comte de Foix, et de Raymond, comte de Toulouse. Ce vicomte de Béarn fut excommunié ainsi que ses routiers, mais il se réconcilia peu avant sa mort avec l'Eglise, moyennant une pénitence publique et la cession des seigneuries de Ste-Marie et de Moumour aux évêques d'Oloron (1).

Dans la kirielle de noms sous lesquels les hérétiques furent désignés et qui se trouve au chapitre iv de la dissertation déjà citée, je trouve ceux de *Navarrais*, *Arragonais* et *Basques*, « à raison, dit l'auteur, de ce que les troupes de gens de guerre étaient composées de toutes ces diverses nations, gens perdus et qui à bien dire n'avaient point de religion ». C'étaient autrement dit des *routiers*.

Aux massacres désordonnés de la guerre succéda la répression légale et régularisée de l'inquisition. Des communes entières infectées du venin de l'hérésie, abjurèrent en masse et comme un seul homme, en se soumettant à toutes les rigueurs de la pénitence. Ce n'est pas là encore que nous pourrions trouver la source des petites communautés de parias parquées dans un coin des villes, ou disséminées dans la campagne aux abords des villages de Gascogne, de Navarre et de Béarn, fort peu dans le Languedoc, où nous devrions, en telle hypothèse, les rencontrer surtout. Mais il y avait des âmes plus fières ou plus aveugles qui refusaient à tout prix de se courber sous le joug de l'orthodoxie romaine et qui pour se soustraire aux yeux de lynx de l'inquisition se réfugiaient dans les forêts et les cavernes : la grotte du Mas d'Azil est une de celles-ci. Les archives de l'inquisition de Carcassonne (2) nous apprennent que l'inquisiteur Geoffroy d'Abluses chargea les Dominicains de prendre toutes les mesures nécessaires pour poursuivre les restes des hérétiques Albigeois dans les forêts où ils se cachaient, de les traquer comme des bêtes fauves et de faire arrêter dans les villes les suspects et fauteurs d'hérésie.

(1) Marca, *op. cit.* p. 509-529.

(2) Collection Doat : xxxiv folio 83.

— Philippe-le-Bel par une ordonnance du 19 novembre 1305, ratifia cet ordre à ses officiers royaux et manda aux sénéchaux de Toulouse et de Carcassonne d'empêcher toute résistance aux inquisiteurs. Philippe-le-Long confirma les ordres de son père. A-t-il pu se faire alors que, devant cette chasse à l'homme, les proscrits du Languedoc soient venus à la dérobée chercher les uns après les autres un asile dans les vallons reculés des Pyrénées ? L'ombrage de nos forêts, les mystérieux abris de nos montagnes et plus que tout cela la complicité bienveillante de nos populations ont-ils suffi pour dérober à la mort quelques infortunés ? La chose n'est pas impossible, mais ce qui l'est tout-à-fait, c'est que les faydits y soient arrivés en assez grand nombre pour y propager leur postérité sous leur nom hérétique de *christians*. Certes l'Inquisition n'eut point souffert et le vicomte de Béarn n'eut point osé tolérer une pareille émigration. S'ils avaient abjuré l'hérésie, ce n'était pas la peine de sortir du Languedoc ; et s'ils persistaient dans leur erreur, le vicomte de Béarn n'eût osé ni pu les couvrir de son égide.

Et cette communauté des gaffets de Bordeaux qui en 1277 et 1300 recevait des legs-pies, quand les bûchers de l'inquisition fumaient encore ; étaient-ce donc des hérétiques convertis ? Et ces cacous de Bretagne et du Maine, comment les faire venir des Albigeois ? Autant vaudrait-il les faire descendre des Sarrazins ou des Wisigoths qui n'y ont jamais mis les pieds.

Non : la guerre des Albigeois et le tribunal de l'inquisition ont accumulé ruines sur ruines, arrosé la terre de sang et fait répandre des torrents de larmes ; mais nous ne les rendrons pas responsables de la malédiction qui a pesé sur les Parias de France et d'Espagne.

II

Nous croyons avoir déjà établi historiquement que les anciens *gafos*, *gafets*, *chrestiaas* et *cacous* étaient des lépreux.

Il nous suffira, pour dégager cette vérité de la pénombre où le conflit des opinions a pu la plonger, de rappeler au lecteur quelques-uns des textes déjà cités.

— Le dictionnaire de l'Académie espagnole, le vieux *for* de Navarre, le *Romancero* du *Cid* s'accordent à donner au mot *gafó*

le sens rigoureux de ladre et à *gafedad* celui de lèpre ou laderie.

Aujourd'hui encore les Portugais qui ont le mot de *lepra* pour désigner la lèpre en général appliquent le mot de *gaferia* à cette forme particulière que nous avons décrite succinctement sous le nom de lèpre aphymatode ou anaïsthétique, à l'instar des auteurs français et suédois (1), et que le Dr Antonio Gomez, de Lisbonne, décrit de la façon suivante : « Eléphantiasis sans tubercules, amaigrissement de la région métacarpienne, contracture et déformation des doigts, crevasses ou larges ulcérations, aux extrémités, etc » (2).

Le professeur Silva Beirao fait la même distinction dans son *Mémoire sur l'Eléphantiasis des Grecs*, inséré dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Lisbonne, de l'année 1854.

Que les noms de *gafu* et de *gafet* aient été appliqués au moyen-âge à certains lépreux plutôt qu'à d'autres ; à ceux dont la maladie tordait les mains (comme l'étymologie du mot l'indique), mais ne causait pas de tubercules hideux au visage et dont la marche était plus lente ; il n'importe : c'étaient toujours des lépreux, comme le sont aujourd'hui les Portugais atteints de *gaferia*.

Aussi, la coutume de Marmande, rédigée en 1396, emploie-t-elle alternativement l'un pour l'autre les termes de *gafets* et de *lebros* (3). Les hôtes de S^t-Nicolas-des-Gahets, Eglise et Hospice fondés, au XIII^e siècle, par le chapitre de S^t-André de Bordeaux, sont appelés *leprosi* dans un censier de 1437 vu et cité par F. Michel : « Leprosi burdigalenses pro ecelesia S^{ti}-Nicholai et pro vineis quoe sunt circa ecclesiam : XVI solidi.

Les *gafets* réunis en communautés (*communals* et *maysons*) à Bordeaux et autres villes de la province dès les XIII^e et XIV^e siècles, reçoivent des legs-pies comme en recevaient alors les lépreux partout.

Leur communauté pourvue d'une chapelle particulière et entourée de vignes et de jardins, est placée sous l'autorité du chapitre de l'église-cathédrale à Bayonne comme à Bordeaux. — Que faut-il donc encore pour reconnaître en ces gens des lépreux et

(1) Cazenave et Schédel, Danielsen et Boëk.

(2) *Essai dermatographique* par le Dr B.-Ant. Gomez, P. 120.

(3) 148... Cum los gaffets no deven entrar en la vila sino lo dilus. Et plus establiren que los dits lebros no demorian en la vila, etc... V. au chapitre III.

dans leurs communautés des maladreries? — Il est vrai que ceux de Bayonne sont appelés *christians*; mais ce mot s'appliquait aussi aux *gafets* du Bordelais, comme l'indique le procès-verbal de l'incendie de la *chrestianerie* de Sauveterre par les pastoureaux, en 1320, et comme le dit formellement une ordonnance des jurats de Bordeaux du *xvi^e* siècle, par laquelle « il est statué qu'aucun de ceux que l'on nomme *Chrestiens* et *Chrestiennes* ou autrement dit *Gahets*, de quelque lieu qu'il soient, ne pourront sortir de leurs maysons, etc..... » (1).

Quelle apparence y a-t-il que les *chrestiaas* du Béarn et de la Navarre fussent différents? Aucune. Les *fors* particuliers parlent des *mézegs* et le *for* général qui les remplace en 1388, traite dans les mêmes termes des *chrestiaas*. Or, le doute n'est pas permis sur la valeur du mot *méreg* : il correspond au français *mézeau*, lépreux. De même, dans les vieux titres de la Navarre, au mot *gafos* succèdent ceux de *miseles*, *cristiznos* et *agotes*.

Le nom de *christian*, *cristiaa* ou *crestiaa*, c'est-à-dire chrétien (2), est un pieux euphémisme qui a la même origine que celui de *ladre*. Les lépreux sont souvent appelés *pauperes Christi* et *pauperes S^u-Lazari* dans les vieux titres; ce qui devait nécessairement se dire en français *pauvres du Christ* et *pauvres de S^t-Ladre*. De même qu'on en est venu à dire simplement *les ladres*, on aura dit aussi par abréviation *les christians*. Il faut savoir encore qu'au moyen-âge on appelait *christiani donati* et *crestiens donats* ceux qui se donnaient, corps et biens, à l'église ou plutôt aux abbayes. On trouve une foule de contrats de ce genre dans les cartulaires du *x^e* au *xii^e* siècles, concernant des gens qu'une épreuve physique ou morale portait à se retirer du monde. Ainsi, en 1090, Raymond, fils de Loup de Beaulieu, se trouvant atteint

(1) Le mot *Gahet* n'est autre que la forme nouvelle de *gafet*, transformation parallèle à celle que subirent à la même époque beaucoup de mots des langues romanes.

(2) L'absence du C dans *crestia* ne fait rien à l'affaire. Les mots *Christ* et *chrétien* s'écrivaient autrefois *Crist* et *crestien* en Français comme aujourd'hui, *Cristo* et *cristiano* en Espagnol. Les anciens *fors* du Béarn écrivent *Xpistiaas* aussi bien pour désigner les chrétiens en général que pour nommer les parias dont nous nous occupons. « *Tot testimonis es valicios sol que sia Xristiaa et de bona fama. Tout témoin est valable pourvu qu'il soit chrétien et de bonne réputation.* » (*For de Morlàas*; art. 143.)

de lèpre, livre sa terre à S^t-Pierre et accepte sa vie durant l'aumône du pain et du vin au monastère de S^t-Pierre (*Cartulaire de La Réole*, folio 13, in. *Archives, Hist. de la Gironde*. T. V. P. 123). Voilà un vrai chrétien donat. Sans doute, le plus grand nombre des lépreux n'avaient à donner aux abbayes que leur personne, quand on voulait bien s'en charger, mais en ce cas ils payaient l'hospitalité par quelque service qui fut en leurs moyens, comme la garde des bestiaux et quelque petite culture. Ils devenaient, par le fait, et, suivant leur condition antérieure, des serfs ou seulement des *hommes* (*homines conditionales*) de l'église, et étaient distingués par le nom de *pauperes christi*, *pobres christians* en gascon ; tandis qu'on appelait *fratres donati*, frères donats, ceux qui, plus favorisés des dons de la fortune, avaient enrichi le couvent de leur patrimoine et y occupaient, en conséquence, un rang plus élevé. Quand, le nombre des lépreux augmentant, on fonda des maladreries, les hôtes infortunés des abbayes passèrent avec leur nom dans ces asyles dont l'église avait la garde et souvent même la propriété. Mais, il n'y avait pas des léproseries partout ni surtout en assez grand nombre pour recevoir tous ceux qui se présentaient ; d'où la nécessité de faire un choix parmi les plus malades et de construire pour les autres des cabanes aux abords des villes et des villages qui furent appelées du nom de leurs habitants, *christianneries*. Nous savons par exemple que la Basse-Navarre n'avait pas de maladrerie, mais que les magistrats étaient tenus d'élever, aux frais des habitants de chaque bourg, une cabane qui put servir de retraite aux lépreux qui allaient par le pays demandant l'aumône (1).

En Béarn, il y avait trois hôpitaux de lépreux et, en outre, des cabanes dans la plupart des villes et villages pour les moins malades et ceux qui étaient simplement suspects.

La manière dont les *crestiaas* étaient distribués sur le territoire lors de la rédaction des plus anciens rôles de feux, nous reporte invinciblement aux règlements relatifs aux lépreux. En parcourant ces rôles, nous les voyons figurer dans un grand nombre de villages et de villes, mais presque jamais pour plus d'un feu. (2)

(1) V. au chap. 1^{er} p. 361, en note, l'article du *for* de la Basse-Navarre et au chap. V, p. 370, l'art du *for* de la Navarre espagnole.

(2) Extrait du *Dénombrement général des maisons de la vicomté de Béarn en 1385*, publié pour la première fois sur le manuscrit original par Paul

Le doute n'est pas plus permis en ce qui concerne les Cacous. Tous les dictionnaires bretons donnent à ce nom le sens de ladres. L'ordonnance citée de François II appelle leurs résidences

Raymond, archiviste des Basses-Pyrénées, sous le titre de « *Le Béarn sous Gaston Phœbus* » Pau 1873.

Ce document vraiment précieux nous donne l'aire de l'établissement des chrestiaas en Béarn à la fin du XIV^e siècle avec d'autant plus de fidélité qu'il est dû aux agents d'un prince qui, comme le dit Froissard, « voulait savoir tous les mois que le sien devenait. »

A Maalacq : — l'ostau deu chrestiaa.		Cescau,	id.
Loubleng,	id.	Urdès	id.
Salies,	id.	Doazon,	id.
Ste-Suzanne,	id.	Serres-Castet,	id.
Bellocq,	id.	Montardon,	id.
Bérenx,	id.	Buros	id.
Ramous,	id.	Navailles,	id.
Curesse,	id.	Sauvagnon,	id.
Sauveterre,	id.	Aubin,	id.
Rivehaute,	id.	Momas,	id.
Lo Leu,	id.	Bénéjac,	id.
Navarrenx,	id.	Espoeuy,	id.
Méritein,	id.	Assat,	id.
Castetbon,	id.	Pau,	id.
Audaux,	id.	Artigueloutan,	id.
Laas,	id.	Artigoulouve,	id.
Dognen,	id.	Arbus,	id.
Araujuzon,	id.	Salespisse,	id.
Sus,	id.	Oloron, — l'espital deu Loron	
Lucq,	id.	lo chrestiaa.	
Bastanès,	id.	Ste-Marie-d'Oloron, — l'espital deus	
Lagor,	id.	malaus,	
Lahourcade,	id.	lo chrestiaa.	
Os,	id.	Moumour,	lo chrestiaa.
Pardies,	id.	Orin,	id.
Abos,	id.	Préchacq-Josbaig.	id.
Vielleségure,	id.	Féaas,	id.
Bastide-Villefranche (la)	id.	Escout,	id.
Eysus,	id.	Précillon,	id.
Monenh,	id.	Estialescq,	id.
Balansun,	id.	Ledeux,	id.
Lacq,	id.	Orins, Herm et Audejos,	id.
Labastide-Cézeracq,	id.	Lescar, — l'ostau deus malaus de St-	
Denguin,	id.	Laze,	
Bougarber,	id.	l'ostau deu chrestiaa.	

maladreries. La chanson publiée par Hersart de la Villemarqué non-seulement établit la synonymie de *caqueux* et de *lépreux* (1), mais encore décrit les caractères de la lèpre crustacée d'Alibert : l'éruption de bulles pour commencer, puis la formation des écailles, l'infection de l'haleine, etc.

Mais à partir de la deuxième moitié du xiv^e siècle, quand l'éléphantiasis disparaît à peu près de notre pays, les Cacous comme les Gahets et les Chrestiaas, cessent d'être des lépreux confirmés et deviennent simplement des suspects et des ladres blancs, soit en raison de leur généalogie, soit pour des symptômes *équivoques*, comme disaient alors les médecins, et qui consistaient en différentes dartres et autres affections cutanées, particulièrement la lèpre blanche qui, à partir du xv^e siècle, se substitua de plus en plus à l'éléphantiasis, vraie lèpre du moyen-âge (2). Voilà qui nous explique comment les Chrestiaas figurent dans le recensement du Béarn en 1385, à côté des éléphantiasiques ou vrais ladres qui, eux, étaient sans doute confinés dans les trois léproseries que possédait alors le pays. C'est ainsi que nous avons vu

Arthez, - l'ostau de Bertran, chrestiaa.	Castanhède,	id.
l'ostau de Peyrot, chrestiaa.	Momy,	id.
Los Jurats dedit loc dixon que aven	Ger,	id.
pagal lo toegatge de ccxi foecs vins fore	Morlaas, (borc-nau de) — l'ostau deu	
los crestiaas et l'espitaü Je Caubié.	chrestia ;	
A Sévignac, — l'ostau deu chrestiaa.	l'espitaü deus malaus ;	
Aubertin,	l'espitaü.	
Aydie,	La Reule,	lo chrestiaa.
Tadouse,	Bouillon,	id.
Gerderest, Monassut et	Garos, — l'ostau deu chrestiaa.	
Audirac,	Lestelle,	id.
Lembeye,	Montaut,	i .
Séméac,	Gan,	id.
Simacourbe,	Bazy,	id.
Juillac,	Lescun, — l'espitaü d'Astau ??	
Cadillon.	Aydas id. id. de Peyrenère ??	
Arricau,	Orthez, — l'espitaü de la Trinitat.	
Conchez,	l'espitaü de St-Gili,	
Montaner,	l'espitaü deus crestiaas.	
Bentayou,	id.	

(1) Il ne savait pas, pauvre jeune homme, qu'il était caqueux, qu'il était lépreux, etc.... V. chap. IV. 349.

(2) La lèpre blanche correspondait à la *leucé* des Grecs, au *tsarath* des Hébreux, au *vilitigo* des Latins, au *bathor* et *albaras* des Arabes,

figurer à Lescar l'*ostaü deus malaus de St-Laze* à côté de l'*ostaü deu chrestiaa*, et à Oloron comme à Morlaas, l'*espitau deus malaus* l'hôpital des lépreux entre l'*espitau*, hôpital général, et l'*ostau deu chrestiaa*, le logis du chrestiaa. Toutefois, ces derniers n'étaient pas absolument sains puisqu'on prenait des précautions pour les isoler non-seulement des bien-portants, mais même des malades ordinaires : à preuve c'est que, dans la capitale, nous voyons leur hôpital spécial l'*espitau deus chrestiaas* s'élever à côté de l'hôpital général *espitau de St-Gili*. C'était la sentine de la ville que ce quartier, toutes les impuretés physiques et morales s'y trouvaient réunies, car à côté de ces deux hôpitaux, qu'y voit-on? l'*ostau de las femmes deü segle*, le logis des femmes du siècle !

Mais, dira-t-on, comment ces gens malades ou malsains, suivant toute apparence, pouvaient-ils passer avec leur vicomte Gaston Phœbus un traité pour les œuvres de charpente du château de Montaner et faire partout ailleurs des travaux de ce genre? Ceci revient à demander : qu'était donc cette lèpre blanche que vous dites avoir succédé à l'éléphantiasis? Qu'étaient au juste ces capots ou cagots qui succèdent aux vrais lépreux? C'est à quoi nous allons tâcher de répondre aussi clairement que possible.

Guy de Chauliac en sa « Grande chirurgie » écrite en 1363, traitant des signes de la lèpre, commence par les ranger sous deux chefs : équivoques et univoques, et, après avoir décrit ces signes, il en fait l'application à l'examen des lépreux ou de ceux qui sont soupçonnés de l'être.

« Si autem multa habet signa æquivoca et pauca univoca *cassatus* vocatur vulgariter. Et tales sunt acriter comminandi quod stent in domibus et mantionibus ipsorum : et non multum se ingerant cum populo quia ingrediuntur lepram » (1). Ce que Laurent Joubert, régent de Montpellier, traduit ainsi : « Mais s'il a plusieurs signes équivoques et peu d'univoques, il est vulgairement appelé *cassot* ou *capot*, etc... » (2).

(1) D. N. Guidonis de Cauliaco, in arte medica exercitatisimi, Chirurgia, etc... Lugdani. An. 1372 et 1595.

(2) Laurent Joubert : La grande chirnr gie de Guy de Chauliac, restituée et mise en français. P. 420, an 1619, in-8°, Tournon.

M^{re} Simon Mingueloussaux, médecin juré de Bordeaux, traduit le même passage de la façon suivante : « S'il a beaucoup de signes équivoques et quelques-uns d'univoques, il le faudra mettre au rang des *Cagots* et dire fortement à ceux de cet ordre qu'ils gardent bon régime de vivre qu'ils se fassent traiter par les médecins et qu'ils se tiennent séquestrés du monde parce qu'ils sont dans le commencement de la lèpre » (1).

L'étymologie de *cassot* qui se disait en latin *cassatus* n'est pas

(1) *La grande chirurgie de maistre Guy de Chauliac, traduite nouvellement en françois par maistre Simon Mingueloussaux, à Bourdeaux, 1682, 4 vol. in-8°, 1^{re} édition, 2^e partie, chap. 2, p. 465. De la manière de faire l'examen des lépreux.*

L'importance de ce passage pour notre sujet nous engage à le donner en note *in extenso* :

« On fera dépouiller et mettre à nud la personne qu'on examine, on observera la couleur de sa peau, si elle est terne, si elle est salie de quelque galle, si elle a des aspretez et des inégalitez ; on regardera la substance de la chair, on prendra garde si elle est dure, rude, grainée principalement près des jointures et des extrémités, si elle est galeuse, si elle gratte fort, si elle a des dartres et des ulcères, si le cuir est crispé comme celui d'une oye, si les muscles sont desséchés, si y a de l'insensibilité dans les parties, ou si le sentiment a été fort vif lorsqu'on l'a piquée au talon ou au derrière de la jambe. On jettera de l'eau sur son corps et on observera s'il est gras, on jettera du sel contre et on verra s'il s'y attache ; après tout cela on l'envisagera de bien près, examinant, pesant et confrontant tous les signes, et si vous connaissez qu'il y ait quelque disposition ou penchant à la lèpre de laquelle vous aperceviez des signes équivoques et faibles, il faut avertir le patient, doucement et secrètement, qu'il garde un bon régime de vivre, qu'il prenne les avis de Messieurs les médecins, autrement qu'il deviendra lépreux. Mais s'il y a beaucoup de signes équivoques et quelques-uns des univoques, il la faudra mettre au rang des *cagots* et dire fortement à ceux de cet ordre qu'ils gardent un bon régime de vivre, qu'ils se fassent traiter par les médecins, qu'ils se tiennent séquestrés du monde parce qu'ils sont dans le commencement de la lèpre. Et si on trouve beaucoup de signes équivoques et univoques, vous consolerez le malade, vous lui interdirez toute sorte de fréquentation et on enverra les pauvres aux hôpitaux. — Si ceux que vous aurez examinés sont reconnus estre exemps de lèpre, vous les devez justifier et leur donner de bonnes attestations afin qu'ils reprennent leurs habitations et la hantise du monde ». Laurent Joubert traduit plus correctement la fin de ce passage, de cette façon : « Et s'ils ont plusieurs signes équivoques et plusieurs univoques, avec bonnes et consolatoires paroles, doivent estre séquestrés du peuple et conduits à la maladrerie. Mais s'ils sont sains, doivent estre absous et avec lettres des médecins envoyés aux recteurs ou curés. »

difficile à trouver puisque *cassare*, en basse latinité, signifie *séparer*. Les *cassatis* ou cassots étaient les *séparés* du monde.

Le terme de *capot* beaucoup plus employé est-il une corruption du précédent ou ne viendrait-il pas plutôt du nom de la casaque à capuchon, qu'on donnait aux lépreux et qu'on appelait cape ou capot ? Nous trouvons dans le grand dictionnaire de Littré : — « *Capot*. Etym. Diminutif de *cape*. Hist. XVI^e siècle. Habillé d'un petit capot à l'espagnole. *Satire Ménippée*, 96. — Le dictionnaire de l'Académie de 1740 a *capot* au sens actuel de *capote*. » Il est donc probable que le nom du vêtement obligatoire pour les lépreux fut appliqué par dérision à celui qui le portait.

Quant à l'étymologie de *cagot*, elle ne paraîtra pas douteuse à qui suivra les transformations du mot celto-breton *cacous* ou *caquous* (ladre), dont le radical est *cacod*, (*V. la 1^{re} p. du Ch. IV*) et dont le français du 15^e siècle a fait *cagous* (1). C'est sous ce dernier nom qu'étaient désignés les descendants des lépreux dans le Maine au XVII^e siècle, suivant le témoignage contemporain de Dom. Le Pelletier, et probablement aussi dans la Bourgogne ; car on dit encore en manière de dicton « *les cagous de Paray-le-Monial*. » Eh bien ! de *caquous* ou *cagous* on a fait *caquots* et *cagots* au midi de la Loire.

Guillaume Bouchet, mettant en avant, avec ses grivois compagnons de « *sérée* », le pays où il y avait le plus de ladres, dit : « Et fust trouvé que notre Poitou n'en estait guère taché à cause de la région qui est tempérée ; que s'il y en avait, c'étaient des ladres blancs appelés cachots, *caquots*, capots et cabots, qui ont la face belle ; que s'ils sont ladres, ils le sont dedans le corps, le commencement de laderie estant longtemps auparavant au dedans

(1) « Estoit lieutenant du prévost un gros villain comme un cagoux. » (*Journal de Paris sous Charles VI et Charles VII, an 1436, p. 168, cité dans le dictionnaire de Littré.*)

Les hauts-bretons disaient aussi « *cagous* », au XVII^e siècle. « Sur la représentation du maire qu'il règne diverses maladies contagieuses en plusieurs villes du royaume, maladies qu'on suppose introduites par les *cagous* et autres hommes de néant qui s'y retrayent, défenses sont faites à qui que ce soit sous peine d'amende de donner asyle à ces sortes de gens s'ils se présentent à nos portes. »

Arrêté du 9 août 1646, extrait des registres municipaux de la ville de St-Malo et cité par Manet : *Histoire de la petite Bretagne ou Armorique*, T. 2.

avant que paroistre, à raison que la lèpre se fait toujours plus tôt aux parties intérieures qu'aux extérieures..... »

Il y en avait même qui n'étaient ladres ni au dedans ni au dehors, mais qui faisaient semblant de l'être, soit pour échapper aux vexations des gens de guerre, soit pour trouver un asyle et du pain assurés dans les hôpitaux.

« Si bien qu'on fut contraint pour la multitude de ceux qui se disaient ladres de faire langoyer ceux qu'on voulait recevoir, estant défendu à toute personne de se dire ladre, s'il ne l'était à vingt et quatre carats et à l'épreuve de la copelle, rejetant des maladreries ceux qui n'en avaient que deux ou trois grains.

« Aussi qui n'eust retranché les ladres, ce n'eust été en tout le pays de Poictou que ladreries et lépreseries, car en plusieurs lieux on ne trouvait maison qui ne fust garnie d'une croix et d'une cloche et devant la porte d'un tronc avec les armoiries des ladres, la cliquette et le baril; pensant par là estre exempts de toute pillerie. Ce qui se trouva si commun en notre Poictou où, Dieu mercy, le mal est rare que les gens d'armes ne laissaient d'entrer et de loger partout sans avoir égard à l'espouvantail qu'on mettait à l'entrée des maysons et disaient qu'ils estaient riches commes ladres.....

« *Il est riche comme un ladre* n'est pas toujours véritable car j'ay vu un ladre en nostre paroisse qui estoit des plus pauvres et si ne laissait d'aller tout le premier à l'offrande encore que ce ne fust à son rang, faysant cela pour ce qu'il en voulait à son curé, s'assurant que pour un denier qu'il lui baillait de lui en fayre perdre un cent et toute son offerte, d'autant que tous les autres paroissiens n'alloyent jamais à l'offerte baiser la paix après luy. » (1)

Si l'on rejetait des maladreries ceux qui n'avaient de lèpre que deux ou trois grains, comme dit Guil. Bonchet, c'était faire une jolie souche, de *caquots*, *caguotz* ou *cagots* ! Le premier de ces trois mots est celui de l'auteur poitevin, le deuxième est celui des Etats de Béarn en 1610 (2), le troisième celui qui a fini par prévaloir. Je demande où est au fond la différence ?

Voilà donc la fameuse étymologie qui a fait rêver tant de têtes : tous ces noms sont des variantes du même mot *caquous*.

(1) *Le livre des Sérées* par Guillaume Bouchet, 36^e sérée : *Des ladres et mézeaux*. P. 283, à Paris, chez Adrien Pér er, MDCXCVIII (1598).

(2) Cl. chap. II, p. 382.

Un contemporain de Guil. Bouchet, grand chirurgien mais fort crédule et qui s'appelait Ambroise Paré, après avoir tracé le tableau de la lèpre ajoute, chap. xi : « Toutefois, aucuns ont la face belle et le cuir poli et lissé, ne donnant aucun indice de lèpre par dehors comme sont les ladres blancs appelés *caquots*, *capots* et *cagots* que l'on trouve en Basse-Bretagne et en Guienne vers Bourdeaux où ils les appellent *gahels* ès-visage desquels bien que peu ou point des signes sus-allégués apparaissent, si est-ce que telle ardeur et chaleur estrange leur sort du corps, ce que par expérience j'ai veu, quelquefois l'un d'iceux tenant en sa maison l'espace d'une heure une pomme fraîche, icelle après paroissoit aussi aride et ridée que si elle eust été l'espace de huit jours au soleil. Or tels ladres sont blancs et beaux quasi comme le reste des hommes » (1).

Il est probable que « *les ladres blancs et beaux quasi comme le reste des hommes* » n'avaient contr'eux que la tare de leur naissance, mais cela suffisait dans l'opinion publique. « Je ne veux escrire que les ladres engendrent des enfants ladres, car tout le monde le sçait. » (Liv. xix chap. xiii).

La description que nous donne Paré ne saurait nous suffire, car elle a un peu trop l'air d'une mystification.

Il faut beaucoup chercher dans les écrits des médecins français contemporains de la lèpre pour trouver mieux. Voici cependant un chancelier de l'Université de Montpellier et l'un des plus savants médecins du xvi^e siècle qui va nous fixer assez les idées sur cette obscure question pour nous permettre d'établir des points de comparaison avec les maladies du même genre actuellement existantes et reconstituer ainsi, très-laborieusement, le tableau d'une infirmité heureusement disparue de notre patrie.

Dans ses leçons à ses disciples sur les maladies de la peau, faites en 1563, Laurent Joubert commentait de la façon suivante les livres de Galien, sans lesquels, à cette époque, un professeur n'aurait pas cru pouvoir enseigner la médecine. C'est le doigt sur

(1) Ambroise Paré. *Œuvres complètes*, 4 vol. in fol. Paris, 1561. *De la petite vérole et lèpre*. Chap. xi. *Du pronostic de la lèpre*.

On regrette de trouver de pareilles niaiseries, et il y en a quelques-unes de cette force, dans les œuvres d'un homme qui a prononcé des paroles aussi profondes que celle-ci dans sa touchante simplicité : « *Je le pançay, Dieu le guarit.* »

un feuillet de Galien et non sur les malades que les leçons se faisaient alors.

« *Le Vitiligo appelé chez les Grecs Leucé.* Les latins employaient plutôt le mot de vitiligo que celui de leucé, quoique l'un comprenne l'autre. En effet, Celse (chap. dernier, liv. v) établit trois espèce de vitiligo, appelées par les Grecs, *alphos, melas* et *leucé*.

« Celse définit cette affection un vice de la peau qui se couvre de taches blanches et rugueuses, comme si elle était parsemée de gouttes : ces taches n'atteignent que la surface et sont comme de petites écailles adhérentes à la peau et qui la rendent rugueuse; le mélas n'en diffère que par la couleur qui est brune ou du moins sombre. La leucé a quelque chose de semblable à l'alphos, mais elle est beaucoup plus blanche et attaque plus profondément les tissus, car, sous la peau, la chair change de couleur et devient blanche, et la surface du lieu affecté est très-lisse. Que si la partie est couverte de poils, ceux-ci ne tombent pas, comme il arrive dans l'alphos et le mélas, mais deviennent blancs et lanugineux. La leucé n'abandonne pas facilement la partie qu'elle a attaquée, tandis que les autres sont d'une guérison assez facile. Celles-ci naissent et disparaissent spontanément dans un laps de temps variable. La leucé au contraire ne guérit presque jamais, suivant la remarque de Celse. Les Arabes appellent l'alphos *morphée blanche* et *alguadi*, tandis qu'ils appellent le mélas *morphée noire* et la leucé *albaras* (1).

« Quoique ces affections semblent plutôt être des souillures de la peau que des maladies et qu'elles attaquent plutôt des points limités de la peau que la totalité du corps; cependant, il y a des

(1) Voici le passage de Celse auquel L. Joubert fait allusion : Vitiligo quoque, quamvis per se nullum periculum affert, tamen et fœda est et ex malo corporis habitu fit. Ejus tres species sunt : alphos vocatur ubi color albus est fere subasper et non continuus, ut quædam quasi guttæ dispersæ videantur ; interdum etiam latius et cum quibusdam intermissionibus serpit. Melas colore ab hoc differt quia niger est et umbre similis ; cætera cadem sunt. Leuce habet quiddam simile alphi sed magis albida est et altius descendit ; in cæque albi pili sunt et lanugini similes. Omnia hæc serpunt : sed in aliis celerius, in aliis tardius. Alphos et melas in quibusdam temporibus et oriuntur et desinunt Leuce quem occupavit non facile dimittit. Priore curationem non difficillimam recipiunt : ultimum vix umquam sanescit ; ac si quid ei vitio demptum est, tamen non ex toto sanus color redditur. (A.-C. Celsi *Medicina*, lib. V.)

hommes qui présentent une leucé générale et qu'on appelle vulgairement *cagots* et *ladres blancs*.

« Car, leur véritable mal n'est pas l'éléphantiasis proprement dite qu'on définit un cancer de tout le corps et qui provient de l'atrabile et autres humeurs a lustes ; ce n'est pas non plus la lèpre des Grecs qui n'est qu'une affection cutanée, ni le mélas. C'est dans la pituite que la capoterie a sa source ; tout l'indique, la couleur uniformément blanche et presque de neige, l'absence de démangeaison, la surface lisse et polie de tout le corps, enfin la bouffissure de la face. La seule chose qui dénote que leur santé n'est pas parfaite est la puanteur de leur haleine, qui tient à la facilité avec laquelle la pituite se corrompt. Leur mal n'est pas contagieux comme l'éléphantiasis, il ne se communique même pas par le rapprochement des sexes, mais il est héréditaire et passe aux enfants. En effet, il n'y a que celui qui est né de parents capots, soit de père, soit de mère, soit de l'un et l'autre, en qui l'on découvre la capoterie, c'est-à-dire une leucé naturelle et universelle suivant notre opinion. Ainsi les lézards verts font des lézards verts et les polypes blancs, des polypes blancs. C'est donc avec raison qu'on leur interdit le mariage avec les autres pour éviter la propagation de ce mal qui jusqu'ici s'est maintenue avec tant de ténacité chez un certain nombre d'hommes (1). »

(1) Laurentii Jouberti *Opera*. Lyon, apud Stephauum Michælem 1582.

In Galeni Libros de facultatibus naturalibus annotationes, discipulis suis dictatæ, anno domini MDLXIII. I Caput xi, pagina 21.

« *Vitiligo illa quam Græci leuce. Vitiligo apud latinos magis patet quam leuce ut hanc etiam sub se comprehendat.*.....

Porrò etsi ejusmodi vitia, cutis defædationes potius quam morbi esse videantur, et certas corporis particulas, non corpus universum, afficere dicantur, attamen in quibusdam hominibus leuce universalis apparet, ut iis quos vulgò *Capotos* et *Ladros albos* nominant. Non enim vera et proprio dicta elephantiasis laborant, quæ totius corporis cancer definitur et ex atrabile solum (quibus cutique humoribus adustis) provenit, quemadmodum et lepra Græcis vocata (soliis cutis affectio) et Melas vitiliginis species. Capotian verò illam ex pituita ortum ducere, indicio est color planè albus ad nivèum vergens, nullus pruritus, æqualis et plana corporis superficies, faciesque subtumida. A perfecta verò sanitate solo anhelitus fetore creduntur discedere, qui accidit ex pituita facile putrescente. Vitium hoc in vicinos ex mutuo convictu non serpit, uti elephantiasis ; imò neque ex coïtu contagiosus putatur. Sed tantum hæreditarius est, ut in natos abeat. Nam qui ex parentibus capotis genitus est, vel ambobus, vel alterutro, is duntaxat capotus deprehenditur, id est leuce naturali atque universali laborare, ut ipsi conjicimus. Sic virides

A l'époque où ceci a été écrit, les différentes formes de lèpre étaient déjà rares en France. C'est, en effet, vers le milieu du xvi^e siècle que parut l'ordonnance de François 1^{er} qui mettait les biens des léproseries à la disposition du Grand Aumônier de France. Or, tous les médecins savent combien se modifient dans leurs symptômes, leur marche et leur gravité, les épidémies qui touchent à leur fin. Il semble que l'infirmité décrite par Laurent Joubert, que nous appellerions aujourd'hui l'albinisme, n'était que le reliquat de la *lèpre blanche* décrite aux xiv^e et xv^e siècle par Gilbert d'Angleterre et par Jean de Vigo. — En effet, ce n'est pas un mal aussi léger que celui qu'ont vu Amb. Paré et Laur. Joubert qui provoquait les ordonnances de Charles VI et du dauphin Louis, fils de Charles VII, déjà citées au chap. III de cette histoire. Le premier l'appelle « une espèce de lèpre ou mésellerie et les entachiés d'icelle capots ou cassots »; et le deuxième « une très horrible et griève maladie appelée la maladie de lèpre et capoterie. »

Eh bien ! cette maladie existe encore, mais heureusement hors de chez nous, et nous croyons l'avoir vue. Laissons d'abord la parole à un savant compilateur Allemand.

Sprengel, en son *Histoire de la Médecine*, écrit : « La lèpre blanche ou celle dont parle Moïse, fut également rencontrée dans les temps modernes par Voigt, Vidal et Hensler. Elle est fréquente sous les tropiques, où l'on donne le nom d'*Albinos* ou de *Kakerlaks* à ceux qui en sont affectés. Dapper est le premier qui fasse mention de cette prétendue variété d'hommes : il rapporte déjà l'opinion bien fondée du célèbre Vossius qui pensait que les nègres blancs sont vraisemblablement des lépreux. Lionel Wafer décrivit le premier cette lèpre avec beaucoup d'exactitude dans son ouvrage sur la péninsule de Darien, située entre les deux Amériques, et où les Albinos sont plus communs que partout ailleurs ; François Valentyn la vit à Amboine et Blumenbach, dans la Savoie (1).

Iacerti virides edunt partus, et albi polypi albos. Proinde meritò interdicuntur a cæterorum connubiis, ne malum id latius diffundatur, quod in gente quadam hactenus pertinacissimè est continuatum. »

(1) *Medizinische, etc., Biblioth. de Médecine*, T. II, p. 538, traduction Jourdan.

Forster, compagnon du capitaine Cook, dit : « Il y a une autre maladie plus universelle dans ces îles (de l'Océanie), qui a différents degrés et qui semble être une espèce de lèpre lorsqu'elle est le plus invétérée. Dans l'état le moins alarmant, c'est une sorte d'exfoliation écaillée de la peau de couleur blanchâtre, ou souvent blanche, quelquefois tout le corps en est couvert. Quand la maladie est plus grave, j'ai remarqué dans les taches blanches des ulcères qui semblaient s'étendre par-dessous la peau et qui avaient des orifices entourés de chair rouge, fongueuse, etc. (1)

Labillardière, compagnon de Dentrecaesteux, a fait les mêmes observations à l'île d'Amboine (2).

Js. Geoffroy St-Hilaire, relevant les observations des voyageurs, dit qu'on a rencontré l'albinisme sous tous les climats, depuis les régions équatoriales jusqu'en Islande, mais plus souvent cependant dans les pays chauds et chez les races colorées. Ceci s'explique facilement, parce que l'albinisme chez le blanc passe inaperçu quand il n'est pas complet.

Blumenbach, Winterbottom, Sprengel, Otto, le considèrent comme une sorte de lèpre ; Mansfeld et Meckel, comme un arrêt de développement. Mais Geoffroy St-Hilaire observe que ce dissentiment provient probablement de la différence des cas observés. Nul doute, en effet, qu'en certains cas la peau et les cheveux ne soient susceptibles de perdre leur couleur sous l'influence de causes morbides. Partant de là, il divise l'albinisme, sous le rapport des causes, en deux espèces : l'une dépendant d'une maladie, et c'est à celle-là qu'il faut rapporter le résultat des expériences dans lesquelles il a pu produire l'albinisme d'une façon plus ou moins complète à l'aide de causes débilitantes ; l'autre, constituant une véritable anomalie et qui s'explique par l'absence plus ou moins complète de pigment ; c'est-à-dire par l'arrêt de développement de la substance colorante de la peau. « Je crois donc pouvoir admettre comme incontestable, écrit-il, l'existence de deux sortes d'albinisme, l'une dépendant d'une maladie, l'autre constituant une véritable anomalie. » (3).

(1) *Observations sur l'espèce humaine faites pendant le deuxième voyage de Cook dans l'hémisphère austral*, par Forster, père, traduit de l'anglais. Paris, 1778, t. V, p. 390, in-4°.

(2) *Voyage à la recherche de Lapérouse*, t. 1^{er}, p. 348.

(3) *Istodore Geoffroy St-Hilaire. Hist. gén. et part. des anomalies de l'organisation ou traité de tératologie*, t. 1^{er}, p. 320 et suiv., 1^{re} édit. Paris, 1832.

C'est tout à fait notre opinion et telle était la conclusion à laquelle nous avaient conduit nos observations personnelles sur les albinos d'Océanie. « Ces albinos, écrivais-je en 1860, diffèrent beaucoup de ceux qu'on a observés jusqu'ici dans les autres races ; ils ont, en effet, les cheveux et la barbe d'un blond de lin, et non pas blancs ; l'iris bleu et la pupille noire, au lieu d'avoir le fond de l'œil rouge ; aussi ont-ils la vue aussi bonne que les autres hommes. Ils ont la peau de couleur blafarde, c'est-à-dire d'un blanc terne, l'épiderme sec, rugueux, plus ou moins écailleux, et chez quelques-uns parsemé de croûtes brunes et infectes dues à une exsudation séreuse du derme crevassé ou dénudé par la chute des écailles épidémiques. L'état écailleux et croûteux de la surface cutanée n'est pas absolument inhérent à cette forme d'albinisme, car quelques-uns ne l'ont point. Il en est qui paraissent forts et bien portants, mais la plupart sont malsains et puants, porteurs de ganglions engorgés, de croûtes ou d'ulcères. Nous avons noté chez tous une prédominance excessive, du système lymphatique qui se révèle par des suffusions séreuses, des engorgements ganglionnaires et par le relâchement général des tissus. »

On peut reconnaître en ce tableau tracé, d'après nature, sur des sujets atteints à des degrés divers d'une même affection, toutes les formes de capoterie depuis la plus légère, celle qui n'affecte que la couleur de la peau et des cheveux, telle que l'a décrit Laurent Joubert, jusqu'à celle que des ordonnances royales ont appelée plus anciennement « *une très-horrible et grièue maladie* ». Cette forme grave, je la retrouve dans le cadre des signes équivoques de la lèpre donnés par Guy de Chauliac. On se rappelle que cet auteur du xiv^e siècle, traitant de la manière de faire l'examen des lépreux, dit : « Mais si le sujet a plusieurs signes équivoques et peu d'univoques, il est vulgairement appelé *capot*. » Or, parmi les signes équivoques, c'est-à-dire, suivant lui, communs à plusieurs maladies de la peau mais qui montrent la disposition à tomber dans la vraie lèpre, il désigne : « Une certaine couleur vilaine qui saute aux yeux, la morphée (couleur blafarde de la peau) une rogne sale et la puanteur des excréments » (1). En ce tableau, je reconnais bien mes

(1) Voici textuellement ce passage emprunté à la traduction de Minguelousseaux : (*Op. cit.*) « Parmi les signes communs à toutes les espèces de lèpre, il y en a quelques-uns qui servent à faire connaître la disposition, l'aptitude ou le pen-

albinos d'Océanie auxquels les colons hollandais de Java ont donné le nom de *Kakerlaks* parce qu'ils, puent comme les insectes hideux du genre *blatte* que les Hollandais désignent du même nom, et nous par celui de *cancrelals*.

N'est-ce pas chose remarquable et qui doit donner à réfléchir que la relation manifeste qui se montre entre cette espèce d'albinisme lépreux ou de lèpre blanche (peu importe le nom) et la scrofule? Même appauvrissement du sang, même tendance à l'anasarque ou épanchement séreux dans le tissu cellulaire sous-cutané, mêmes engorgements des ganglions lymphatiques, même tendance à l'ulcération de la peau et des glandes, même transmission des pères aux enfants. Il semble que, chez nous, la scrofule ait pris la place de la lèpre blanche, comme celle-ci succéda à la lèpre affreuse du moyen-âge. Les deux dernières ont reculé devant les progrès de la civilisation et de l'hygiène publique sous le rapport de la nourriture, du logement et du vêtement. Is. Geoffroy St-Hilaire a pu produire artificiellement l'albinisme chez les animaux, en les soumettant à des influences débilitantes, et ces mêmes causes paraissent agir de la même façon chez l'homme. Mais leur action néfaste ne se révèle pas avec moins d'évidence dans la production des scrofules : c'est une expérience que la misère et le vice accomplissent tous les jours sous nos yeux. Lèpres, scrofules, crétinisme ; hideuse triade qu'il est au pouvoir de l'humanité plus sage et plus instruite d'anéantir complètement. Si les guerres ne fauchaient pas dans la fleur les rejetons les plus robustes des générations successives ; si elles ne suçaient pas, comme des vampires, la substance du pauvre ; si les revenus publics, au lieu d'être employés à tuer, étaient employés à faire vivre ; nous n'aurions plus de logements insalubres, plus d'insuffisance de la nourriture sous le rapport de la qualité plus encore que de la quantité, plus d'insuffisance du vêtement. Alors des deux grands facteurs de la scrofule, la misère et la débauche, il ne resterait que le moins puissant et le moins général dans ses effets.

chant qu'on a à tomber dans cette maladie et il y en a d'autres propres à vous faire voir son acte ou existence positive. Voici ceux qui nous font voir la disposition qu'ont quelques personnes à devenir ladres : une certaine couleur vilaine qui saute aux yeux, la morphéc, une rogne sale, la puanteur des excrétiens, etc. »

Alors la grande masse de nos populations en serait débarrassée comme elle l'a été de la lèpre. (1)

En résumé, la lèpre blanche, vraisemblablement connue des anciens sous le nom de *leucé* et de *vitaligo*, s'est répandue dans toutes les parties du monde, comme l'éléphantiasis qu'on connaît depuis l'extrémité méridionale de l'Asie jusqu'en Islande, et depuis les rivages de l'Afrique jusqu'aux derniers confins de l'Océanie. Les pays que l'une et l'autre ont le plus tôt abandonnés sont ceux où l'industrie, la civilisation, le bien-être, se sont le plus tôt répandus dans les masses.

En tant que gravité, la lèpre blanche forme le hideux trait d'union entre l'éléphantiasis et la *lèpre vulgaire* d'Hippocrate et de Willan, ce qui a fait dire à Dezeimeris, le savant historien de la médecine, que : « entre la première et la deuxième, mais loin de cette dernière, il y a une autre forme morbide sans laquelle l'histoire de la lèpre du moyen-âge n'est pas complète : c'est la lèpre blanche dont il faut joindre l'histoire à celle de l'éléphantiasis pour avoir complète celle de la lèpre du moyen-âge. » (2)

Malheureusement il ne l'a pas donnée, et c'est cette lacune dans la littérature médicale que j'ai essayé de combler.

La lèpre, sous ses différentes formes, affligea certaines provinces de notre patrie plus que d'autres. L'Aquitaine a été l'une des plus éprouvées. Galien nous apprend que l'empereur Adrien envoya Soranus, d'Ephèse, qui enseignait avec éclat la médecine à Rome, en Aquitaine, pour traiter les maladies lépreuses qui y faisaient de grands ravages. Le remède de Soranus contre les croûtes et l'alopecie nous a même été conservé par Galien. L'Aquitaine n'en fut pas de sitôt délivrée : du temps de Scaliger (xvi^e siècle) il y en avait encore (3).— En 1526, l'évêque de Bazas ac-

(1) Le rapport entre les deux affections a été mis en lumière dans « *Report on leprosy and yaws in the west-Indies, presented to both houses of parliament by command of her majesty. — March 1873 — by Gavin Milroy, M. D. member of the royal college of physicians.* London. W. Clowes et Sons, 1873. Brochure in-4^o.

(2) *Diction. de médec.* en 30 vol. t. XI. art. Elephantiasis.

(3) In Aquitania nullus leprosus qui non in peculiari domo, licet princeps esset : tantum est convicium vocare aliquem leprosum ut mulierem adulteram ; et si falso quem nominaveris, cogetis ignorassimè illi facere l'amende honorable. (*Scaligeranu*, p. 159, Groningue M.DC.LXIX, in-18.

cordait quarante jours d'indulgence à ceux qui viendraient en aide aux lépreux de la maladrerie de la Réole, où il donnait asile, non-seulement à de vrais lépreux, mais aussi à d'autres malades de la même catégorie (1). Aujourd'hui encore, on peut voir à Salies-de-Béarn, quelques individus qui présentent de père en fils une altération singulière du système pileux qui en est peut-être un reste. Ils n'ont, en guise de cheveux, qu'une espèce de duvet très-blond, et leurs ongles racornis se recourbent sur la pulpe du bout des doigts, ce qui leur a fait donner le nom d'*Ouncles de carcoil*, parmi le peuple. Naguère la matrice de l'ongle s'ulcérait; il n'en est plus de même aujourd'hui, car la maladie va tous les jours diminuant en nombre et en intensité.

Après l'Aquitaine, la Bretagne paraît être la province qui eut le plus à souffrir de la lèpre, du XII^e siècle au XV^e, comme le rapporte Ogée en son *Abrégé de l'histoire de Bretagne*. Mais à partir du XV^e siècle, nous n'y trouvons plus qu'une nombreuse génération de suspects ou du moins de gens que leur mal, plus léger, n'empêchait pas de travailler.

Dom Louis Le Pelletier nous apprend qu'il y avait aussi des cacous ou cagous dans le Maine au XVII^e siècle « Je me souviens, dit-il, qu'à l'extrémité d'un des faubourgs de la ville du Mans, y a une maladrerie dite vulgairement le *Sanitas de St-Gilles*, et que les habitants de ce lieu sont qualifiés les *cagous de St-Gilles* lesquels sont tous de la lie du peuple et plusieurs cordiers et tonneliers. Voilà donc le nom de cacous un peu altéré, lequel est donné aux voisins d'un hôpital de lépreux et séparé comme un corps particulier du reste de la ville où ils forment une petite paroisse. » — Le dicton cité plus haut semble indiquer qu'il y en avait aussi à Paray-le-Monial (département de Saône-et-Loire).

Peut-être faut-il ajouter l'Auvergne à la liste des provinces qui ont eu leurs cagots, connus, en cette province, sous le nom de *Marrons*. Toutefois l'identité de ceux-ci, tout à fait disparus aujourd'hui, ne m'est pas démontrée. Dans les Alpes, au moyen-âge, il y a eu aussi des gens connus sous le nom de *Marrons*,

(1) « *Pauperes leprosi et de cædem infirmitate detenti, seu corum numeri, propè Reulam in quadam domo commorantes.* » Lettre de l'évêque de Bazas, dans *Arch. Hist. de la Gironde*, T I^{er}, P. 347.

Marrones, *Marruci*, sur lesquels Ducange en son glossaire, Ménage, en son dictionnaire étymologique, et surtout Moréri, en son dictionnaire historique, ont réuni tout ce que l'on sait. Le dictionnaire de Trévoux en fait aussi une courte mention. Mais ces gens qui faisaient le métier de guider et de porter les voyageurs dans les passages les plus dangereux des montagnes en hiver n'avaient rien de commun par leur origine et leur situation avec les parias que nous connaissons. (Voyez Moréri au mot *marrons*).

Nous en dirons autant des *Colliberts* du Bas-Poitou que M. F. Michel range parmi les cagots et qui forment, selon lui, « un anneau nécessaire de cette chaîne d'émigrés et de proscrits (espagnols) qui s'étendit autrefois depuis les Pyrénées jusque dans le Maine et la Bretagne » (*Races maudites* t. II p. 28).

Ces colliberts qui nous sont signalés dès le XI^e siècle par Pierre abbé de Maillezais (1), n'avaient aucune infirmité et se faisaient remarquer seulement par leur caractère farouche et leur vie un peu sauvage. On a cru y voir les descendants des *agesinates cambolectri*, peuplade celtique établie le long de la mer depuis les confins des *Santones* jusque sur le territoire des *Pictones*, ou bien des Alains rejetés dans les marécages du Bas-Poitou et de l'Aunis auquel ils auraient donné leur nom. Ces colliberts, dis-je, quels que soient leurs ancêtres, me semblent se rattacher aux *colliberti* répandus au moyen-âge en différentes provinces et sur lesquels M. Guérart a jeté la plus vive lumière dans ses commentaires du cartulaire de St-Père de Chartres. Il montre que les colliberts étaient des hommes de condition — *homines conditionales* — ni tout-à-fait libres ni tout à fait serfs, comme l'avaient déjà dit du Cange et don Muley, mais d'une condition intermédiaire. Ils formaient comme un degré supérieur dans la hiérarchie du servage et, à l'époque où celui-ci disparaissait graduellement, ils représentent une phase d'évolution du système féodal, une transition entre le régime du servage et celui de l'affranchissement-complet.

Ils existaient en Angleterre sous le même nom et en Navarre

(1) *Petri Malleacensis libri duo*, § 1, p. 223, t. II, de *Novae bibliothecae manuscript. lib. Rerum aquitanicarum*, par Philippe Labbe, in-fol. an 1637.

sous celui de *collazos* (1). L'étymologie de leur nom paraît être celle de *cum liberti*. — Ceux de Maillezais vivaient dans un état d'indépendance farouche, ce qui a fait croire à M. Massiou que c'étaient des serfs fugitifs du nord de la Loire qui étaient venus, au VIII^e siècle, chercher un refuge dans les halliers marécageux des bords de la Sèvre où ils formaient comme une colonie de serfs marrons (2). Quoiqu'il en soit de cette opinion, qui du reste est vraisemblable, ces colliberts n'ont jamais été soumis aux règlements humiliants, ni aux mesures de précaution dont les cagots ont été l'objet. — On a cru reconnaître leurs descendants les *hutti*ers et *cabaniers* de la Vendée et de l'Aunis qui, jusqu'au commencement de ce siècle, menaient à peu près la même existence misérable et isolée que les pêcheurs du temps de l'abbé de Maillezais. Du reste, ils sont aujourd'hui complètement fondus avec le reste de la population.

Pour en revenir à nos cagots, nous rappellerons la relation intime qui existe entre les parias de différentes provinces connus sous des noms analogues et assujettis aux mêmes traitements. Des recherches plus étendues en feront peut-être découvrir ailleurs. En tous les cas, nous espérons avoir assez fait pour prévenir l'objection qu'on aurait pu tirer contre notre système de l'existence des cagots en un seul coin du territoire français. On voit qu'ils étaient beaucoup plus répandus qu'on ne le croit généralement.

La lèpre blanche a affecté plus particulièrement les provinces de l'Ouest, et comme elle est infiniment moins grave que l'éléphantiasis, il n'est pas étonnant que le mal ait fini par s'user, et que ses victimes aient laissé des descendants sains ou à peu près. Nous répugnerions à admettre que la descendance des lépreux proprement dits ait pu se perpétuer jusqu'à nous dans l'état où nous connaissons les cagots contemporains, sans presque renouveler leur sang par des alliances étrangères ; tandis que nous comprenons le fait, si les progéniteurs n'étaient que des lads blancs et de faux lads. Or, de ceux-ci il y avait beaucoup.

(1) Cf. *A general introduction to doomsday book* by sir Henry Ellis, t. I^{er}. Covarrubias : *Tesoro de la lengua castellana*, à ce mot.

Le *fuero de Navarra* leur consacre plusieurs articles, soit sous le nom de *collazos*, soit sous le nom de *pecheros*.

(2) *Histoire politique, civile et religieuse de l'Aunis*, Paris, 1838.

Guillaume Bouchet nous en a touché un mot : A. Paré, dans ses leçons de chirurgie, met les élèves en garde contre les supercheries et les erreurs diagnostic (1).

Mais les médecins eux-mêmes étaient quelquefois fort embarrassés. On conserve aux archives des Basses-Pyrénées une pièce de l'année 1330 portant les frais de voyage d'Adam de la Grève, trésorier de Philippe et de Jeanne, roi et reine de Navarre, allant de Pampelune à Chartres, à la maladerie de Beaulieu pour faire visiter Evrart, tailleur de la cour, et savoir *s'il était ladre ou non* (2). Cette incapacité des hommes de l'art, en beaucoup de lieux, donna lieu au quatrain satyrique que voici :

Homs qui ne set bien discerner
Entre santé et maladie,
Entre la grant mézellerie,
Entre la moyenne et la menre, (mineure) (3).

La généalogie des cagots étant bien établie, étant connus aussi la croyance générale à l'hérédité de la lèpre et l'ostracisme dont les familles de lépreux étaient frappées par l'opinion, voire même par les *coutumes* provinciales; nous ne trouvons plus aucune difficulté à comprendre comment ils ont formé une caste à part, comment dans cette caste il se trouvait des gens capables d'entreprendre des travaux manuels et d'exercer diverses industries. En outre, les préjugés du vulgaire à leur égard n'ont plus de secrets pour nous. Cette fâcheuse conformation de l'oreille que M. Topinard, auteur d'un récent manuel d'anthropologie, accepté encore comme un trait caractéristique des cagots modernes, se rattache tout simplement à se signe de lèpre donné par Paré : « 3° Ils ont (les

(1) Lisez : « *Imposture d'un certain maraut qui contrefesait le ladre* : » Livre, 19, Ch. 23 T. III, des *Œuvres complètes*. Edition Malgaigne.

Le for de la Basse-Navarre les condamnait à la peine du fouet, art. vi. Toute persona qui contrefera esta lepros, no en estan, sera condemnat a esta fustigat per l'executo de la haut justicy publiquement et exemplairement. »

(Los fors et costumaz deũ royaume de Navarre deça-ports. Rubrica 34, De qualitatx de personas.)

(2) *Archives des Basses-Pyrénées*. E. 519. — La léproserie de Chartres construite au XII^e siècle était l'une des plus renommées de l'Europe pour ses bâtiments et pour l'habileté de ses médecins.

(3) *Glossaire de du Cango*. *Mezellaria*.

lèpreux) les oreilles rondes par la consommation de leur lobe et partie charnue. »

Les cagots ont été accusés d'être hypocrites, rusés, fourbes, violents; autant en disait-on des lépreux. « Le douzième signe équivoque regarde les mœurs, lesquelles suivent volontiers la température et composition du corps, suivant Galien. Or, pour autant que l'humeur prédominante est une atrabile aduste, les songes des ladres sont paoureux et espouvantables et la plupart de leurs actions en veillant ne sont que ruses, tromperies et déloyauté : qui est cause que bien souvent, ils se ruent sur le peuple sain malicieusement. » L'auteur ajoute judicieusement. « Il est vrai qu'on ne laisse pas de voir autant d'habilité, perfidie et déloyauté, voire plus grandes en beaucoup de personnes saines » (1).

Les cagots passaient et passent encore pour lascifs. C'est un autre signe équivoque de lèpre pour Gui de Chauliac, Paré, Guil. des Innocents et consorts qui en parlent avec plus de crudité et moins d'esprit que Guil. Bouchet.

« Les ladres, dit celui-ci, ont plus de plaisir aux femmes que les autres..... à cause de la chaleur estrange qui les brûle par le dedans : à cette cause plusieurs femmes ayant eu affaire à des ladres ont souhaité que leurs maris le fussent » (2).

Maintenant, rappellerons-nous l'identité ou l'extrême analogie des règlements de police appliqués aux cagots et aux lépreux ?

Les lépreux étaient tenus à vivre écartés des personnes saines — les cagots aussi.

Il leur était interdit de marcher déchaussés dans les rues.

Une ordonnance des jurats de Moumour (1471), le défendit aux chrestiaas du dit lieu et les Etats du Béarn prétendirent le défendre à tous ceux du pays.

Les lépreux devaient porter une cape rouge — les cagots une pièce de même couleur sur leur casaque.

Aux uns et aux autres il fut défendu de porter des armes.

Les lépreux n'étaient point admis à ester en justice — les cagots ne l'étaient que dans des cas et à des conditions exceptionnels.

(1) *Examen des élephantiques ou lépreux*. (Des signes de lèpre et premièrement des équivoques) par Guillaume des Innocents, chirurgien natif et habitant de Toulouse : à Lyon, Thomas Soubron. 1595.

(2) Op. cit. xxv^e série, *Des ladres et mesteux*.

Les lépreux étaient exempts de taille — les cagots pareillement.

Les uns et les autres relevaient de l'autorité ecclésiastique au temporel comme au spirituel.

Nous ne poursuivrons pas plus loin ce parallèle dont tous les éléments ont déjà passé sous les yeux du lecteur et qui n'a plus lieu de nous étonner depuis que nous connaissons l'origine des cagots et de leurs congénères.

On comprend aussi pourquoi nous avons fait précéder l'histoire des cagots d'un chapitre sur les lépreux.



DESCRIPTION D'UN NOUVEAU SACCHARIMÈTRE

PAR M. THORE

On sait que tout saccharimètre se compose d'un polariseur donnant un faisceau lumineux polarisé dans un plan défini, et d'un analyseur susceptible de faire connaître la déviation que subit ce plan sous l'influence de substances actives.

La précision de l'instrument dépend en grande partie de la mesure plus ou moins exacte de cette déviation. On a proposé dans ce but plusieurs appareils, mais presque tous laissent quelque chose à désirer, soit au point de vue de la détermination exacte de l'angle de rotation, soit pour la commodité dans l'observation ; enfin, le prix en est généralement très élevé. Ainsi, dans celui de Biot, le passage de la teinte sensible donne une certaine incertitude ; l'appareil à frange de Savard et le prisme de Sénarmont ne fournissent pas de meilleurs résultats ; le biquartz de Soleil (dont il a fait une heureuse application à l'instrument qui porte son nom) est, à cet égard, le plus parfait : c'est aussi celui qui est le plus connu et le mieux apprécié. Enfin, il y a encore le prisme de Cornu qui est très exact et l'appareil Laurent, à lame de Gypse : mais ces deux derniers ont l'inconvénient d'exiger l'emploi de la lumière monochromatique de la Soude dont la faible intensité rend l'observation difficile.

Celui que je propose est en partie à l'abri de ces inconvénients, mais la considération qui m'engage surtout à le faire connaître, c'est son prix, relativement peu élevé, qui le rend accessible à bien des personnes qui reculent devant la dépense à faire.

1° Il donne la valeur de l'angle de rotation avec autant de précision que l'appareil Soleil.

2° Il fonctionne avec toute espèce de lumière.

3° Son prix est très réduit : 80 fr. à 100 fr. environ.

(Celui de Soleil coûte 280 fr).

Cet instrument est représenté dans la figure ci-jointe. On voit en A. B. C. D. les pièces qui le composent ; sa disposition générale est celle du saccharimètre Soleil.

A. Prisme de Nicol, polariseur placé dans la bonette K.

C. Prisme analyseur.

D. Petite lunette de Galilée permettant de voir le diaphragme B.

La pièce nouvelle et essentielle de l'appareil se trouve en B. C'est un diaphragme circulaire, portant une plaque de Gypse, clivée, mince, et d'une épaisseur égale, de manière à donner dans toute son étendue une couleur uniforme et de même intensité. Elle est prise sur un cristal maclé: fig. 3 de la forme N. E. I. H. La ligne de clivage N. H. d'une extrême finesse est placée bien au centre de l'ouverture circulaire (voir figure 2) et la divise en deux parties égales.

Cette lame de Gypse est préalablement noyée dans du baume de Canada, entre deux glaces parallèles, afin d'éviter toute détérioration. Ce diaphragme est définitivement disposé de manière à ce que la ligne de clivage forme un angle de 45 degrés avec le plan de polarisation de Nicol A.

Dans cet état, si l'on place les sections principales de deux Nicol perpendiculairement, on observe une parfaite égalité de teinte dans les deux moitiés de l'ouverture circulaire : cela résulte de la disposition des axes neutres du gypse dans ce genre de macle.

C'est le zéro de l'appareil.

Maintenant, pour peu que l'on fasse tourner l'analyseur, il se manifeste immédiatement un changement de couleur ou de teinte très sensible dans ces deux moitiés. Si l'épaisseur de la plaque donne le bleu, l'une devient plus claire pendant que l'autre s'assombrit pour passer au noir, puis au rouge violacé. Ce changement est sensible pour une rotation ne dépassant pas 20 minutes environ.

Les pièces étant à zéro, on comprend que, si l'on interpose entre l'analyseur et la plaque de Gypse un liquide actif, on obtiendra le même effet que par la rotation de l'analyseur seul, c'est-à-dire une différence de teinte ou de couleur, différence qui

sera d'autant plus prononcée que le pouvoir de déviation du liquide sera plus considérable.

Mais on comprend aussi qu'il sera toujours possible de ramener l'égalité de teinte, et cela en tournant l'analyseur en sens inverse d'une certaine valeur angulaire. Cette valeur introduite dans la formule de Biot donne le pouvoir spécifique rotatoire du liquide.

Si l'appareil est destiné au dosage du sucre : le constructeur pourra diviser le cercle O, en degrés saccharimétriques pour dispenser l'observateur de tout calcul.

La figure 4 représente le même appareil rendu portable, et pouvant se placer, au besoin, dans une trousse médicale. Sa longueur est d'environ 15 centimètres. Il est évident qu'avec ces dimensions restreintes, il ne peut servir pour un dosage exact : mais je crois cependant qu'il est susceptible d'être utile pour l'analyse rapide et qualitative d'urine diabétique ou albumineuse : on sait que ces deux substances tournent le plan de polarisation en sens inverse.

Il n'y a d'incertitude que dans un seul cas : celui où ces deux substances se trouvent réunies : mais il sera toujours facile de se débarrasser de l'albumine par ébullition.

Pour simplifier l'appareil, j'ai modifié la disposition du diaphragme, et supprimé la petite lunette.

A. D. Nicols.

B. Loupe servant à mettre le diaphragme C au foyer.

C. Diaphragme à lame de gypse semblable à celui du grand appareil.

O. H. Tube contenant le liquide que l'on introduit par la tubulure T.

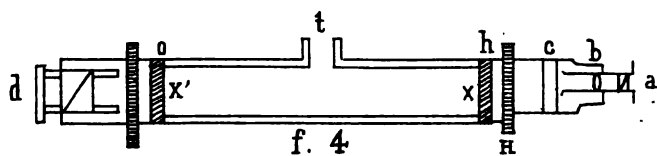
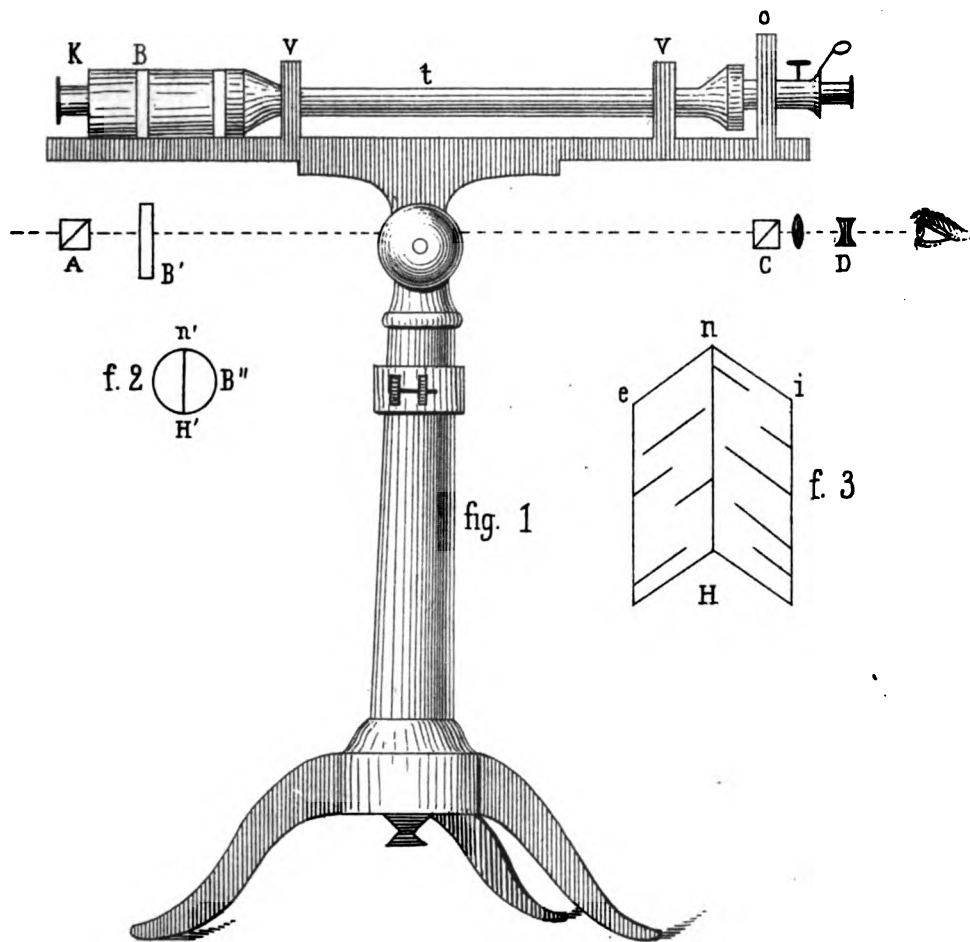
X. X. Glaces parallèles.

Pour plus de commodité, l'instrument est divisé en 3 parties. Un tube de 10 centimètres de longueur sur lesquelles sont vissées les pièces optiques N. A. N. D.

La vue de l'appareil fait comprendre son fonctionnement.

L'égalité de timbre étant préalablement obtenue, on introduit le liquide en T. S'il est actif, on observe un changement de teinte dans les deux moitiés du diaphragme : le sens de la déviation indique si c'est du sucre ou de l'albumine.

Les deux prismes de Nicol ne sont pas d'une nécessité absolue :



dans ces deux appareils, on peut, au besoin, les remplacer sans inconvénients, par deux plaques de Tourmaline, parallèles à l'axe, ou bien par une pile de glaces et l'analyseur de Delezéné. Ces combinaisons réduiraient encore le prix du grand format à 50 ou 60 francs, et celui du petit à 35 ou 40 francs.



ALEXANDRIE SOUS LES PTOLÉMÉES

Par M. Aug. MARRAST, procureur de la République à Oloron

La plus jeune des villes de l'ancien monde, improvisée par le conquérant macédonien, était bientôt devenue la première, la mieux faite pour le rôle de capitale d'un empire universel, comme son fondateur le crût, et comme la dernière des Lagides, « l'Hélène du Nil », Cléopâtre, le rêva encore. Trois siècles avant Jésus-Christ, l'Alexandrie des Ptolémées l'emportait par la population, la grandeur et la richesse sur Carthage, sur Athènes, même sur l'orgueilleuse Rome.

A sept stades de la côte, l'île où brille le Phare dédié aux dieux sauveurs, barre le golfe compris entre les deux pointes de terre qui embrassent Alexandrie. Ses deux extrémités forment un port divisé en deux moitiés presque égales par l'Heptastade, gigantesque môle qui la relie à la ville. Un canal naviguable, appelé rivière de Canope, qui joint le lac Mareotis à la mer, aboutit à un second port creusé de main d'homme. A gauche de l'Heptastade, une petite île pleine de jardins, Antirhodus, fait face au port du palais des Lagides. Sur un roc s'élève le Posidion, ou temple de Neptune.

Comme le Palerme actuel, Alexandrie est entièrement traversée, du nord au sud, de l'est à l'ouest, par deux Corsos qui se croisent à angle droit. L'un court de la Nécropole à la porte de Canope, l'autre de l'Heptastade à la porte du Soleil. Larges de 30 mètres, et bordés de portiques à colonnes, ils forment, en se rencontrant, l'Agora d'Alexandrie, voisine du Sôma, ou tombeau d'Alexandre, qui donne à cette ville sans passé une incomparable magie.

Dans le rayon des deux ports, vers le nord, se succèdent les palais royaux qui ne sont que la maison grecque démesurément agrandie et gâtée par le faste oriental, la bibliothèque, le museum, les théâtres et les temples helléniques. Au sud du Corso longitudinal, une autre région de la ville grecque contient le stade, le gymnase, l'amphithéâtre, les dicastères. A l'ouest, les masses de la citadelles et du serapeum, le temple d'Isis projeté par le con-

quérant et bâti par ses successeurs, signalent le quartier égyptien, peuplé surtout d'artisans : tisseurs de lin, brodeurs, souffleurs de verre. Il touche au quartier juif qui s'étend jusqu'à la porte de Canope, devant laquelle, hors de l'enceinte, se dresse le colossal hippodrome où peut prendre place toute la population de la cité. Le faubourg de l'hippodrome se prolonge jusqu'à la rivière de Canope. Un autre faubourg s'est formé autour de la Nécropole. Des grottes sépulcrales trouent les rochers de la côte. La fumée des bûchers helléniques monte dans l'air, pendant que, dans les sombres galeries des catacombes, les embaumeurs égyptiens accomplissent leur œuvre funèbre (1).

Dans les emporia qui bordent le circuit du grand port, s'amoncellent le blé, le papyrus, les voiles et les tapis de Memphis, les cristaux et les porcelaines de On, les coupes Alassontes avec figures dont la couleur change suivant l'aspect sous lequel on les regarde, tous les produits de l'agriculture et de l'industrie égyptiennes. Les caravanes venues de l'Afrique intérieure par la voie de Cyrène et des Oasis, le canal de Philadephe qui joint la mer d'Egypte au port de la mer rouge qui reçoit les vaisseaux arrivant de l'Inde et de l'Arabie, y déposent l'or de Chrysé et du pays des Sabéens, la soie et l'ivoire, les épices et les aromates. Autour des marchands grecs, syriens, carthaginois, italiotes, s'agite une nuée d'interprètes. Les grands navires à la flamme rouge, portant à l'arrière un chénisque doré, à la proue l'image d'un dieu, touchent aux quais de granit. Ceux-ci mettent à la voile pour l'Attique, chargés de blé. C'est un don du roi. Athènes, devenue une ville d'histriens, de déclamateurs et de courtisanes, n'est plus que la cliente, le parasite des Ptolémées. D'autres portent à Rhodes et à Carthage, les balistes, les catapultes, toutes les puissantes machines de guerre perfectionnées par les ingénieurs d'Alexandrie. Des statues de granit rouge et de basalte noir gisent sur les quais comme des cadavres gigantesques. Ce sont les nouveaux dieux à la mode dont l'Egypte pourvoit tout le monde greco-oriental, des Sérapis, des Harpocrate, des Anubis, des Memnon. Un vaisseau corinthien débarque des dieux grecs. Porter

(1) Voir Kiepert. *Zur topographie des alten Alexandria, mit einem plan.* Berlin, Reimer, 1872. — *Dictionnaire de l'académie des beaux-arts.* Art. Alexandrie T. 1, p. 347 à 356. Paris, Didot.

des dieux en Egypte, c'est porter des hiboux à Athènes. N'importe, ils trouveront des adorateurs. Des bandes d'esclaves stationnent près des échelles d'abordage. Alexandrie, comme Syracuse, est « l'école des esclaves ». C'est là qu'on les dresse à tous les métiers, qu'on les assouplit à tous les arts raffinés et luxueux. Les *pueri alexandrini* sont célèbres. La grande ville envoie partout, jusque chez les rois Indiens et Parthes, des cuisiniers, des grammairiens, des bouffons, des philosophes, des musiciens, des danseurs.

Dans les rues, bâties en ligne droite pour donner carrière aux vents étésiens qui soufflent du nord, se presse une foule cosmopolite, aux mille aspects, agitée et bruyante : Grecs en tunique et en schlamyde ; Egyptiens au teint brun-rougeâtre portant la calasiris aux manches courtes serrée au-dessus des hanches, noirs enfants du désert ; Indiens, Persans, Juifs, Sabéens, Carthaginois. Les lourds Phalangites-Macédoniens défilent avec leurs boucliers incrustés d'argent et leurs piques démesurées. Des cavaliers Thraces escortent des esclaves et des éléphants destinés à l'armée du roi, pris dans la grande razzia qui a lieu tous les ans dans l'Ethiopie intérieure. Un ramassis d'hommes de races à demi-bestiales, Troglodytes, Macrobiens, Ichthyophages, marche avec les puissants animaux. On y remarque jusqu'à ces fabuleux Pygmées dont les modernes ont si longtemps nié l'existence, et que l'on vient de retrouver sous le nom d'Akkas (1). Près du stade, un philosophe disserte sur « l'état passager et l'état permanent », pendant qu'un peu plus loin, des pénitents d'Isis, en robes couleur de safran, les bras nus et des épées à la main, dansent et hurlent au bruit des cymbales. Dans une salle de lecture installée sous le portique d'un temple, un sophiste, grîmé comme un acteur, déclame à propos des malheurs d'Hécabe ou de la mort de Démosthène ; assis au pied d'une colonne, un moine bouddhiste, en haillons, annonce à quelques humbles la bonne nouvelle des bords du Gange, l'évangile de Cakyâ-Mouni (2) ; qui sait où germeront

(1) *Revue des Deux-Mondes*. N° du 1^{er} mars 1875. *Voyage au cœur de l'Afrique*. Les Niams-Niams et les Akkas.

(2) Les missionnaires bouddhistes venus du Pendjab par la Perse, pénétrèrent en Syrie, en Egypte et jusqu'en Asie mineure. Albrecht Weber. — *Histoire de la littérature indienne*, p. 438. Traduction Sadous. Paris, Durand. 1859.

ces semences mystérieuses ? Un roi grec de la Bactriane, pèlerin du tombeau d'Alexandre, s'arrête pour regarder des hommes en toge blanche bordée de pourpre qui fendent la foule d'un air grave et fier. Ce sont les ambassadeurs de la grande République de l'ouest, encore rude et pauvre, mais déjà redoutée. Sortis il y a peu de jours de leur ville obscure et montueuse, de leurs demeures étroites où les lares de bois et les bustes de cire peinte des aïeux, décorent seuls l'atrium enfumé, ils contemplent avec un étonnement hautain cette civilisation éblouissante et à double face, ces obélisques dressés devant des temples corinthiens, ces processions de dieux inconnus. Ils arrivent au vestibule du palais où veillent les Argyraspides de la garde macédonienne, et sont introduits près du Lagide qui joue de la cithare, ou disserte avec un grammairien. Après le banquet, où il a fait distribuer à ses hôtes des couronnes d'or comme à des rois, Ptolémée les conduit par de longs portiques de marbre dans son parc plein d'arbres exotiques et d'animaux rares, leur montre sa bibliothèque, ses tableaux, son baguier, leur donne des livres et des pierres gravées. Puis, il monte avec eux dans sa galère de parade, palais flottant de dimensions colossales, aux trois étages de galeries portées par des colonnes enguirlandées de fleurs d'or et de pourpre.

Le groupe le plus nombreux et le plus important de la population d'Alexandrie était la colonie grecque, formée de tous les émigrants de race hellénique qui s'étaient rassemblés autour des Macédoniens de Ptolémée Lagus, et qui, depuis, n'avaient pas cessé d'y affluer. C'était un élément trouble, mais merveilleusement actif et intelligent, mobile, railleur, avide de nouveautés, prompt à l'émeute. L'Égyptien, sombre, indolent, passif, plié depuis des siècles au régime des castes et aux lois rigides qui enchaînaient ses pas et réglaient tous les actes de sa vie, jusqu'à son hygiène, le contraire du citoyen de Rome et de l'Hellène artiste et libre-penseur, vivait paisible, toujours conduit par ses prêtres que l'adroite politique des Ptolémées avait entièrement ralliés à leur cause. Les Juifs, au nombre de 30 ou 40 mille peut-être, jouaient déjà un rôle important. La pauvreté de leur pays, les invasions successives, les persécutions des Séleucides, les avaient jetés en masse à Alexandrie où ils jouissaient des droits civils et d'une entière liberté religieuse. Le gouvernement avait poussé la tolérance à leur égard jusqu'à leur accorder le temple de Bubas-

tis pour y célébrer leur culte. Ils étaient exempts du service militaire. Pourtant, ce peuple fanatique et théocrate, volontairement cantonné dans son quartier, se montrait insociable, intraitable, disant raca à cette société brillante, à ses temples, à ses pompes, à ses arts, comme s'il devinait le triomphe de l'idée rénovatrice qu'il portait en lui (1). Aussi, était-il exécré du reste des habitants, surtout des Grecs. Cette haine séculaire causa, sous les Césars, dépouvantables massacres. Après la ruine de Tyr, beaucoup de Phéniciens s'étaient aussi fixés à Alexandrie. Restaient de très-nombreux étrangers et les soldats mercenaires, Macédoniens et Grecs, Thraces, Gaulois, Ethiopiens, Indiens conducteurs d'éléphants de guerre. Le noyau de l'armée consistait dans la phalange et dans la garde royale composée en partie de Macédoniens qui aimaient à servir sous des rois de leur race. C'étaient des soldats solides, rudes, fidèles, parlant à leurs souverains avec une entière liberté (2).

Sur ce monde mêlé régnaient des rois hellènes, despotes sans doute, mais despotes habiles, tolérants, artistes, préoccupés du bien-être de leurs sujets, tirant un merveilleux parti des immenses ressources du pays. La plupart des Ptolémées furent des souverains intelligents ; les trois premiers furent des hommes supérieurs. La dynastie régna trois cents ans, et l'on n'entrevoit pas le terme de sa durée, si, comme toutes les maisons royales fondées par les Diadoques, elle n'avait rencontré le bras d'airain de Rome. Il se produisit, il est vrai, dans son sein, des compétitions désastreuses et d'horribles tragédies de palais. Ces épithètes de Philopator, Philométor, Philadelphie, inscrites en écriture sacrée sur les parois des temples, purent souvent paraître avec raison une sanglante ironie aux yeux de la foule. L'émeute était fréquente dans la métropole, mais ne s'attaquait pas à la dynastie. La population grecque aimait les Lagides qui brillaient toujours du prestige de leur aïeul et du grand Alexandre. Presque toujours, le soulèvement, quand il n'en voulait pas aux Juifs, se produisait à l'occasion des cruautés et des rapines de quelque favori, grec rusé ou ennuqué oriental, gouvernant des princes faibles et

(1) Ceci n'est vrai que d'une manière générale, plus d'un juif fut en faveur à la cour des Ptolémées. — Voir : Siegfried. *I-hilo von Alexandria idna*, 1875.

(2) Polybe. xv, 30, xxxiv, 14.

ensevelis dans les plaisirs comme épiphanes. Alors, à la suite d'un meurtre ou d'un retard dans les distributions de blé, les pamphlets et les épigrammes circulent, les murs et les colonnes se couvrent d'inscriptions menaçantes. Sur les terrasses, comme à Carthage, vocifèrent les femmes et les enfants. L'agora, la place du théâtre, les vastes espaces découverts devant le serapeum, le palais et le stade, se remplissent d'hommes réclamant avec des clameurs furieuses la chute du favori. Parfois, la révolte est durement réprimée par les soldats. Parfois aussi, la garde Macédonienne pactise avec elle, force les portes de la demeure royale, inonde les galeries. L'objet de la haine publique, abandonné par le souverain, est immolé. Sa maison est pillée et brûlée. Sa femme, ses enfants, ses parasites, ses courtisanes sont massacrés avec des raffinements inouis de cruauté. La populace égyptienne sort ce jour-là de sa torpeur et dépasse les autres en férocité. (1)

Cette grande cité industrielle et commerçante, par un phénomène qui ne s'est guère revu que de nos jours, était en même temps le centre d'un prodigieux mouvement littéraire et scientifique. Tous les successeurs d'Alexandre se firent gloire de protéger les lettres et les arts, et ne faillirent pas à la mission commencée par le conquérant, l'hellénisation de l'Orient, mais la meilleure part de cette œuvre revient aux Ptolémées ; leur richesse, leur libéralité, leur dilettantisme, la perspective de jouir à l'ombre de leur trône d'une sécurité et d'un loisir que la Grèce épuisée, déchirée, ne permettait plus, groupèrent autour d'eux la plupart des hommes éminents de l'époque. La science, nous le verrons, fit des pas de géant. L'art proprement dit, et surtout, le premier de tous, la poésie, déclina de plus en plus.

La moisson est faite. (Quelle moisson il est vrai !) Le sol tourmenté ne donne plus que des fruits aux couleurs pâles, sans odeur ni saveur, imitations élégantes des formes classiques, ou *monstres grammatico-poétiques*, comme Niebuhr appelle l'Alexandra de Lycophron, le type du genre. Théocrite et Callimaque brillent d'un doux éclat. L'épopée artificielle d'Apollonius n'est pas sans charme. Mais les exploits d'Alexandre n'inspirent aucun

(1) Voir le récit de la chute d'Agathocle dans Polybe. Livre xv, chapitre 25 à 33.

poème digne du héros qui enviait surtout à Achille d'avoir été chanté par Homère. Les rois instituent des jeux d'Apollon, concours poétiques d'où il ne sort rien de vivant. La pléiade tragique et comique d'Alexandrie, plus nombreuse que celle d'Athènes, est d'une déplorable fécondité. Les lyriques deviennent fades. On chante la chevelure de Béténice, que l'architecte Conon, bon courtisan, a mise au rang des constellations. La langue se gâte. Du contact des idiomes Syriens, Juifs, Persans, avec le Grec, est né le nouveau dialecte Alexandrin, moitié hellénique, moitié oriental. C'est l'ère des histoires de la littérature, des anthologies, des recueils de toute sorte, sérieux, comiques, licencieux, puérils.

Bien au-dessous encore de ceux qui s'efforcent en vain de continuer la grande tradition littéraire, pullulent les funambules de l'art, qui écrivent des poésies en forme d'œuf, d'oiseau, de hâche, des odes que l'on peut lire à rebours, ou dont chaque vers a le même nombre de lettres. L'auteur d'une ode à Philadelphie réussit à y nommer toutes les villes soumises à la domination du roi. Des jongleurs qui s'intitulent poètes homériques traitent sur commande le premier sujet venu en employant des vers et des centons d'Homère. Un autre publie une *Contr'Iliade* en vingt-quatre rhapsodies, car Homère qui, comme un dieu, a son temple dans la ville (l'Homérion) trouve aussi des blasphémateurs. Il y a des asmatographes, des épistolographes, des épithalamographes, etc. On met en vers l'astronomie, la botanique, la tactique. « Qui chasse la poésie du monde ? Les poètes. » C'est Goëthe qui l'a dit.

L'histoire se change en dissertations et en monographies. On entasse des matériaux utiles, mais on ne sait plus élever de monument. L'éloquence politique est morte avec la liberté. L'orateur est remplacé par le sophiste, par l'homme qui parle bien et qui parle de tout. Il y en a de tous les ordres, depuis le déclamateur famélique qui péroré sur les places ou dans les boutiques, jusqu'au conférencier à la mode, qui, dans une salle splendide, disserte à prix d'or *de omni re scibili*, sur la guerre de Troie ou sur les campagnes d'Alexandre, sur l'Inde ou les régions Cimmériennes, sur le souverain bien, sur l'ombre, sur la goutte. Il a ses claqueurs comme les comédiens en renom qui ne dédaignent pas d'étudier ses gestes et son débit. Les hétaires

l'écoutent pour recueillir ses mots piquants qui sont un de leurs plus puissants moyens de séduction. Sa voix est si suave que ceux même qui ne comprennent pas le grec assistent à ses leçons et jouissent de sa parole comme d'une musique. Ses tours de force de mémoire achèvent de le rendre un homme extraordinaire. Il est riche et célèbre : on lui érige des monuments et des statues.

Mais si le grand art ne vivait plus que dans les œuvres du passé, la science, dont le foyer principal fut pendant des siècles le Muséum d'Alexandrie, donnait à l'ère des Ptolémées un éclat incomparable. (1)

Le Muséum occupait dans le quartier grec le vaste emplacement compris entre le palais des rois et le stade. Une promenade plantée d'arbres précédait les portiques voûtés qui l'entouraient de toutes parts. Des cours séparaient les nombreux bâtiments. Le portique principal conduisait aux logements des savants, où ils ne se retiraient guère que la nuit, car le jour se passait en causeries à l'ombre des colonnades décorées de statues, en études dans la bibliothèque et les laboratoires. Le soir, la grande salle réunissait pour le repas en commun tous les membres du cénacle autour d'une table circulaire. Parfois, un hôte inattendu se présente : c'est le roi.

La dernière cour touchait à la bibliothèque, riche de sept cent mille volumes, et contenant dans d'innombrables salles ornées des bustes et des statues des auteurs célèbres, les productions les plus remarquables de l'esprit humain, chez toutes les nations connues. On peut se faire une idée de son étendue quand on sait que les éditions d'Homère, publiées par les critiques Alexandrins, (il y en eut plus de quarante), ne formaient pas moins de mille rouleaux de papyrus, et avec la masse bien plus énorme de ses commentateurs, occupaient une salle tout entière. De toutes parts affluaient les savants grecs et étrangers ; un monde de scribes et d'ouvriers travaillait incessamment à confectionner et à expédier des livres. L'habitude de dicter en même temps à une foule de copistes exercés les multipliait avec une rapidité que nous avons peine à concevoir. Le prix n'en était pas plus élevé

(1) Parthey, *Das Alexandrinische museum*. — Berlin, 1838.

qu'aujourd'hui, et ils formaient un article très-important d'exportation.

La bibliothèque était le quartier général des philologues et des grammairiens qui s'appliquaient à transmettre à la postérité les chefs-d'œuvre de la littérature hellénique sous leur forme la plus claire et la plus correcte. Aristarque, après tant d'autres, donnait une édition d'Homère qu'on pourrait croire définitive. Hésiode, Pindare, Sophocle, Aristophane, Bacchylide, Démosthène, Ion, Isée, etc., étaient édités avec commentaires grammaticaux et historiques. Les grammaires, les dictionnaires, les glossaires abondaient. On publiait des recueils de mots rares ou tombés en désuétude. Tous les dialectes et sous-dialectes grecs (Argien, Rhégien, Himéréen, Syracusain, etc.), étaient classés et définis. On étudiait la métrique, la rythmique, les accents.

Sans doute, dans leur désir de tout ramener aux formes classiques, les critiques Alexandrins cédèrent trop souvent à la tentation de corriger, d'émonder, d'*embellir* les œuvres du passé, celles surtout dont le texte était flottant et douteux. Au-dessous des Aristarque, des Callimaque, des Aristophane de Byzance, il y eut les épilucheurs de syllabes, les commentateurs plats et puérils. Les railleurs (ils abondaient à Alexandrie), ne ménagèrent pas les épigrammes à ces grammairiens « qui, pareils à des cyclopes, mettent les livres en pièces, ou les rongent comme des mites, meute de zénodote, satellites de Callimaque, raffolant du *sphin* et du *min*, dévorant les racines de l'arbre au lieu d'en cueillir les fleurs, recherchant si Polyphème avait des chiens, etc. (1) »

Dans les salles d'anatomie du Museum, on ne se bornait pas à l'examen des cadavres. Parfois, des gardes amenaient des condamnés qui, disséqués vivants, servaient aux débats des dogmatiques et des empiriques. Hérophile décrivait le cerveau humain et croyait reconnaître dans la quatrième cavité le siège de l'âme. Erasistrate donnait une nouvelle théorie de la respiration, et devinait presque la circulation du sang. On étudiait les ramifications des nerfs, le rythme du pouls dans les diverses maladies, et son rapport avec les mouvements du cœur. L'école médicale d'Alexandrie, d'où devait sortir Galien, fut bientôt la première du

(1) *Anthologie*. Tome I, page 434. Edition Hachette.

monde. Dans un laboratoire de pharmacie, on préparait les remèdes, on expérimentait les poisons. C'est là que fut élaboré le fameux contre-poison de Mithridate, formé, d'après Galien, de la combinaison de trente-neuf substances différentes. Les naturalistes et les botanistes trouvaient dans l'enceinte du Museum une ménagerie peuplée des animaux les plus rares et des jardins où croissaient les végétaux de l'Égypte, de l'Inde et de l'Arabie.

Les astronomes avaient leur observatoire, pourvu de tous les instruments usités à cette époque ; clepsidres, horloges hydrauliques, gnomons, scaphes, astrolabes, armilles solsticiales. Une cour carrée contenait le grand cercle de bronze qui servait à l'observation des équinoxes. Aristylle et Timocharès déterminaient la place des étoiles fixes. Aristarque de Samos reconnaissait le premier leur énorme distance de la terre et pressentait le double mouvement de notre globe sur lui-même et autour du soleil. Hipparque créait les tables astronomiques. La géographie scientifique et mathématique était fondée. Les conquêtes d'Alexandre, les voyages de Néarque avaient donné à cette science une impulsion extraordinaire. Agathocle décrivait la Mer Rouge, l'infatigable Eudoxe allait deux fois dans l'Inde. On dressait, un peu tôt, la carte du monde. Les longitudes et les latitudes géographiques de la terre étaient calculées d'après les éclipses de lune et la mesure des ombres. Ératosthène de Cyrène se préoccupait de l'égalité de niveau de toutes les mers extérieures qui enveloppent les continents, et mesurait la distance de Syène à Alexandrie pour établir approximativement la circonférence de la terre. On créait l'optique expérimentale. Les travaux d'Euclide, de Métrodore, d'Apollonius de Perges, les grands mathématiciens du Museum, ne devaient être dépassés qu'au xvi^e siècle (1).

On a comparé à tort le Museum d'Alexandrie aux Académies de Paris et de Berlin, aux Collèges d'Oxford et de Cambridge. C'était une société scientifique tout-à-fait à part, comme on n'en a jamais revu depuis, une *universitas litterarum* dans le sens absolu du mot, créée par les Ptolémées avec une étonnante largeur d'esprit.

Les savants, au nombre de 100 environ, (ce nombre s'accrut sous les empereurs romains) étaient nommés par le roi, probable-

(1) Voir Humboldt. *Cosmos*, t. 1 (passim).

ment sur la présentation de la compagnie. Ils étaient logés gratuitement et jouissaient d'un traitement considérable. Le Museum, considéré comme une personne civile, pouvait recevoir des donations et possédait de grands biens. Chacune des écoles philosophiques et des sections savantes avait son directeur ; tous ces directeurs formaient un conseil d'administration sous la présidence purement honorifique du grand-prêtre de Sérapis, nommé par le roi. C'était un trait de génie du fondateur de l'institution, Ptolémée II, d'avoir placé les lettres et les sciences sous le patronage de la religion.

Les membres du Museum n'étaient nullement tenus d'enseigner ; leur seule obligation consistait à consacrer leur temps et leurs efforts à l'avancement des sciences. La plupart, cependant, groupaient autour d'eux des disciples. Ce n'était pas là un enseignement officiel, régulier, *ex-cathedra*, mais de libres entretiens, des conférences à l'ombre des arbres de la promenade, sous les portiques, dans la bibliothèque.

La science des sciences, la philosophie, n'était pas oubliée au Museum. Aristote et Platon, cette double étoile qui s'était levée le siècle précédent, dans le ciel de la philosophie grecque, y continuaient leur antagonisme éternel dans la personne de leurs successeurs. Le platonicien rêveur, respectueux pour les mythes sacrés tout en les interprétant, le péripatéticien froid et sagace, l'épicurien contempteur des dieux, le sectateur du portique se raidissant contre la tyrannie militaire qui pesait partout sur le monde civilisé, le pyrrhonien, ce jongleur ingénieux et subtil, fraternisaient et disputaient tout le jour dans ce couvent philosophique. Il n'y manquait pas non plus de ces penseurs que les anciens appelaient *isolés*, qui ne relevaient d'aucune école, et cherchaient la vérité tout seuls. La philosophie dite Alexandrine n'était pas née. Ce n'est que beaucoup plus tard que les néoplatoniciens, les pythagoriciens, les éclectiques, devinrent thaumaturges, mystagogues, apôtres d'une religion nouvelle déguisée en philosophie et destinée à se perdre dans le christianisme.

La plus complète liberté de penser et d'enseigner régnait au Museum. Théodore l'athée y développa ses doctrines. Straton, de Lampsaque, qui professait le déterminisme absolu, devint le précepteur de Philadelphie. Hegesias Peisithanatos qui, devant Hartmann et Schopenhauer, prêchait que la vie est un mal auquel

il faut se hâter d'échapper, ne se vit interdire d'enseigner, par ordre du roi, qu'après que ses leçons eurent poussé plusieurs de ses élèves au suicide.

Par contre, la capitale de la philosophie et de la libre-pensée était en même temps, comme cela ne manque jamais d'arriver, le théâtre de toutes les superstitions et de tous les délires. La démarcation, que les hellènes furent si longtemps jaloux de maintenir dans la politique, l'art, la religion, les mœurs et le langage entre eux et l'élément *barbare*, allait s'effaçant de jour en jour. La digue est rompue, l'olympie officiel est envahi de toutes parts. Les dieux de la Grèce, toujours adorés dans des temples magnifiques, commencent à pâlir devant les divinités orientales, expression du culte orgiastique de la nature, la Mylitta Babylonienne, le Mythra de la Perse, l'Esculape de Pergame, Athys, Adonis. Parmi les nouveaux dieux, il y a des hommes; Alexandre a ouvert la voie, il est devenu le Bacchus indien; car lui, un mortel, a réalisé la légende du fils de Sémélé, il est rentré à Babylone après avoir fondé des villes, érigé des autels, planté la vigne, dompté et civilisé les barbares. Proclamé fils de Zeus par l'oracle d'Ammon, il a créé de sa propre autorité un dieu nouveau, Éphestion, précurseur de cet autre dieu, Antinoüs. Les Lagides, rois et reines, prennent les noms et les attributs divins; ils sont dieux épiphanes, eucharistes, soleils vivants. Cléopâtre sera la nouvelle Isis. Ils ont leurs prêtres et leurs temples, (Berenikion, Arsinoéon). Bientôt Évelmère dira que tous les Olympiens ont été des hommes; les oracles, qui furent si longtemps en Grèce de sérieuses institutions politiques dictant les arrêts de la raison et du patriotisme sous forme religieuse, ont perdu ce caractère depuis que le monde hellénique s'est partagé en *tyrannies* absolues et disent aujourd'hui la bonne aventure pour de l'argent.

Impossible d'énumérer tous les dieux, les génies, les démons dont les sanctuaires remplissaient Alexandrie. Si les philosophes niaient tout, la foule adorait tout, des serpens allés, des poissons barbus, des oiseaux, des œufs, des boucs, des phallus. Les magiciens en vogue recevaient les honneurs divins. L'adorateur du feu, le Juif Kabbaliste, l'hiérophante égyptien, l'astrologue de Chaldée, avaient leurs cavernes de Mithra, leurs cryptes, leurs oratoires. Les Mesmer et les Allan-Kardek du temps évoquaient les morts, prédisaient l'avenir, interrogeaient le démon familier

des assistants. Le mysticisme assaisonnait la débauche, on immolait en secret des victimes humaines pour lire dans leurs entrailles les arrêts du destin.

La grande forteresse religieuse de l'époque était le Serapeum d'Alexandrie.

La destinée du dieu Sérapis est singulière : originaire d'Assyrie, où il était adoré sous la forme d'un serpent allé, il végétait assez obscurément à Sinope, petite ville grecque sur la Mer Noire, quand le premier des Lagides, fin politique, s'avisa d'introniser un dieu nouveau, assez mystérieux pour plaire à l'imagination superstitieuse et sombre des Égyptiens et capable de devenir le Palladium de sa dynastie ; le culte Égyptien, raide, immuable, s'était figé. La population indigène fuyait les temples helléniques, bien que les Grecs crussent retrouver Bacchus dans Osiris, Aphrodite dans Hathor, Héphaistos dans Phthâ, etc. Il y avait là un germe de discorde que Ptolémée I ne voulut pas laisser s'envenimer ; il reçut en songe l'ordre d'enlever Sérapis du sanctuaire de Sinope pour l'installer à Alexandrie, où la caste sacerdotale, adroitement caressée par le souverain, l'adopta avec enthousiasme. Que signifiait au juste ce dieu nouveau ? On l'ignore (1). En Assyrie autrefois, il symbolisait peut-être le soleil automnal qui mûrit les moissons et donne l'abondance. Pour les Grecs, il était tantôt le Zeus suprême, tantôt Pluton, le dieu des morts. Les Égyptiens, qui le voyaient trôner partout à côté d'Isis, leur grande déesse, le confondirent bientôt avec son^e époux Osiris, le Nil fécondant, le conducteur des âmes. Ce vague servit merveilleusement la fortune de Sérapis ; on eût soin de répandre dans le peuple que le dieu étranger présidait aux inondations du fleuve et que, si sa majesté était jamais profanée, le ciel et la terre s'abîmeraient dans le chaos.

Le Serapeum reposait sur un énorme soubassement auquel on arrivait par un escalier de plus de 100 degrés (2) ; l'intérieur de cette colline artificielle, soutenu par des arches nombreuses, formait comme une cathédrale souterraine. Le temple, tout en marbre, était entouré d'un portique quadrangulaire et de vastes construc-

(1) Voir Muys. *Griechenland und der Orient*. Köln. 1856. Au mot Sarapis, p. 150 à 153.

(2) Ammien Marcellin. I. xxii, c. 16.

tions où logeaient les prêtres et les personnes vouées au culte. La statue colossale de Sérapis, faite de lames d'or et d'autres métaux précieux, touchait des deux côtés aux murs du sanctuaire. Le dieu qui ressemblait beaucoup aux images de Jupiter était représenté assis, un sceptre à la main gauche. Coiffé d'un boisseau, il tenait de la main droite un serpent dont la queue était terminée par 3 têtes, l'une d'un chien, l'autre d'un lion, et la troisième d'un loup. On avait multiplié autour de lui les images des dieux helléniques et égyptiens qui semblaient lui faire cortège et reconnaître sa suprématie. Le Nilomètre était déposé dans le temple. Les malades payaient à prix d'or la faveur d'y coucher pour recevoir en songe l'indication des remèdes qui les guériraient. Dans la crypte, des allées souterraines figuraient les voyages symboliques que l'âme doit accomplir avant sa purification. L'affluence des dévots et des pèlerins était immense. On débitait des oracles, on vendait des amulettes à l'effigie du dieu, des ceintures consacrées, des recettes magiques contre la peste et la stérilité. Des femmes attachées au temple nourrissaient des scarabées, des chats sacrés et des serpents isiaques qui, en se traînant lentement sur l'autel, permettaient aux prêtres de conjecturer l'avenir par l'inspection de leurs mouvements. Le culte avait ses mystères et ses cérémonies secrètes. Alexandrie s'énorgueillissait d'être appelée la ville de Sérapis. Cinq cents ans plus tard, Hadrien s'étonnait du fanatisme de ses habitants pour le dieu importé par Ptolémée Lagus, et le Serapeum devait être dans le monde romain le dernier boulevard du Polythéisme.

Les rois pratiquaient publiquement le culte indigène auquel ils avaient joint le culte mixte de Sérapis. Après une guerre heureuse contre un des Séleucides, Evergète II rapporta de Babylone des statues de dieux égyptiens enlevés par Cambyse, et les fit réintégrer solennellement dans leurs sanctuaires. Chacun des Lagides, à son avènement, était couronné par le grand pontife dans le temple de Phthâ, à Memphis ; coiffés du Pschent et revêtus du costume des Pharaons, les souverains présidaient aux grandes panégories religieuses, aux fêtes annuelles d'Isis et de Sérapis dans la capitale et à Canope. Pendant toute la durée de la dynastie, ils favorisèrent la caste sacerdotale, pourvurent largement à l'entretien d'Apis, de Mnévis et des autres animaux sacrés, et bâtirent aux divinités nationales des temples magnifiques sur les modèles

anciens, sans y mêler aucun élément étranger. La sculpture seule s'éloigna un peu des types hiératiques par la rondeur des formes. Elle écarta aussi les masques animaux et ne les conserva que comme des attributs que les dieux portaient sur leur poitrine (1).

Alexandrie, devenue la reine des villes grecques, célébrait avec une magnificence, qui confond l'imagination, toutes les fêtes religieuses de la mère-patrie. La description de la fête annuelle des Dyonisiées (2), donne l'idée d'un siècle où la suprême élégance de l'art grec, encore visible, est étouffée par le luxe monstrueux et la fantaisie démesurée de l'Orient ; siècle des *colosses*, des galères de 300 pieds de long, des gigantesques hélépoles, et dont le héros songea un instant à faire sculpter le mont Athos à son image.

Sur le vaste espace découvert qui s'étend devant la citadelle, on a semé des fleurs, planté des myrtes et des lauriers. Au milieu des tentes, où les soldats, les artisans et les étrangers sont invités à manger et à boire aux frais du roi, s'élève un pavillon circulaire, tendu de pourpre, supporté par des colonnes de 50 coudées de haut, en forme de thyrses et de palmiers. Tout autour règne un balcon, d'où pendent des fourrures précieuses et des tapis de Babylonie. Cent lits d'or à coussins écarlates, à pieds de sphinx, disposés devant des trépieds chargés de vaisselle d'or, ont reçu les hôtes du roi ; courtisans, hommes de guerre, philosophes, savants, mêlés aux dynastes grecs de l'Inde du Nord, aux envoyés de Rome, aux satrapes de la Parthide, aux rois-pontifes de la Cappadoce et du Pont. Ptolémée, en robe de pourpre, chaussé de brodequins dorés, la tête cerclée d'un diadème d'or, à pointes, fait le tour des tables, plaisante avec les convives et répond à leurs toasts avec la coupe que lui présente son bel échanton Clino, dont il a multiplié les images sur les places publiques. Il déclare que quiconque restera sobre aujourd'hui, encourra sa disgrâce.

Cependant, la procession qui s'est formée dès la pointe du jour dans le Bruchion, s'engage sur la place pour se rendre au Stade, et, de là, traverser la ville entière.

La statue symbolisant Hespéros, l'étoile du matin, ouvre la marche, précédant les bannières des corporations, les images des dieux, des génies, des héros helléniques, d'Alexandre-le-Grand et

(1) *Hirt. Geschichte der Baukunst der alten.* II. 383.

(2) *Athénée*, livre 5, p. 196 à 203.

des ancêtres du roi, les unes dorées, les autres revêtues de robes éclatantes.

Des enfants avec des brûle-parfums, des satyres portant des lampes allumées, des trépieds et des victoires, les tables d'argent où sont placés l'autel de Bacchus et le lit nuptial de Sémélé, annoncent le char à 4 roues, traîné par 180 hommes, où les prêtres et les prêtresses, les chorèges des musiciens et des acteurs, les Bacchants et les Ménades, les cheveux épars, maniant des poignards et des serpents, s'agitent autour de la statue du dieu, brillante d'or et de pourpre ; elle tient à la main droite un carchesion dont elle semble laisser fuir le contenu dans le désordre de l'ivresse ; à ses pieds sont amoncelés les cratères, les couronnes, les thyrses, les tambours, les masques tragiques et comiques.

- La légende du dieu se déroule ensuite dans une série de tableaux vivants.

Un char, traîné par 60 hommes, porte la figure automatique de Nysa, la nourrice de Bacchus, couronnée de lierre et de raisins d'or, vêtue d'une robe jaune et d'un manteau laconien ; par l'effet d'un mécanisme, elle se lève de temps en temps pour répandre du lait d'une coupe, et se rassied. Des satyres, conduits par Silène, font entendre un chant de nourrice.

Après une outre et un cratère d'argent de dimensions fabuleuses, remplies de vin ; après un buffet d'or de 10 coudées, à 6 gradins, étalant des pierreries et des objets d'art, apparaît traîné par 300 hommes un gigantesque pressoir plein de raisins. 60 Satyres les foulent en chantant au bruit des flûtes la chanson du pressoir, et le vin coule tout le long du chemin. 300 enfants, en robes blanches, le recueillent avec des conges et des psyctères d'or, et donnent à boire aux spectateurs.

Sur un autre char, on voit Bacchus se réfugiant à l'autel de Rhéa, pour échapper à la colère de Junon. Des nymphes couronnées d'or, des hommes portant des candélabres et des cratères d'or ornés de figures en relief, accompagnent un char figurant un antre de couleur rougeâtre et tapissé de lierre, d'où s'envolent continuellement des ramiers et des tourterelles, ayant aux pattes des rubans de couleur, pour qu'on puisse les saisir au vol. Deux sources en jaillissent, l'une de lait, l'autre de vin.

Toutes ces représentations ne sont que le prélude de la plus éclatante, du triomphe de Bacchus revenant de l'Inde, qui, pour

tous les assistants, se confond avec le triomphe d'Alexandre-le-Grand et de l'Hellénisme.

Le dieu est assis, un thyrses d'or à la main, sur un éléphant enguirlandé de lierre, harnaché d'or. Sur le cou de l'animal, un satyre couronné de branches de pin semble donner un signal avec une corne de chèvre. Une lance et un thyrses de 90 coudées, un prodigieux phallus surmonté d'une étoile d'or, passent sur des chars. 500 jeunes filles en robes de pourpre, 120 satyres pourvus de tous leurs attributs, des bandes d'ânes à frontaux d'argent montés par des Silènes, précèdent une multitude de chars attelés de lions, d'éléphants, d'oryx, de bubales et d'autruches conduits par de jeunes garçons en tuniques de brocart d'or, armés de lances. On y voit les armes et les tentes des nations conquises, des femmes Indiennes et Parthes dans l'attitude de captives, et les images de toutes les villes grecques affranchies de la domination du Perse par le nouveau Bacchus, le fils de Jupiter et d'Olympias.

Les attributs des principales divinités Helléniques, la foudre, la lyre, l'égide, le caducée, le trident entourent un temple de 40 coudées de circuit qu'embrasse une couronne d'or étincelante de pierreries, et que suivent 300 joueurs de flûte, 300 citharistes, et 2,000 taureaux aux cornes dorées conduits par des sacrificateurs.

Le reste du cortège est un étalage des richesses et de la puissance de la monarchie. Des chameaux passent, chargés d'encens, de casia et de cinnamome. Des Ethiopiens portent des dents d'éléphant, des troncs de bois d'ébène et des vases pleins de paillettes d'or. Des chasseurs armés de javelots d'or conduisent des chiens de l'Inde, des lynx, des girafes et des panthères, d'autres tiennent des arbres d'où pendent des peaux d'animaux rares, et des cages remplies de paons, de perroquets et d'oiseaux d'Ethiopie. L'armée toute entière, 70 mille hommes environ, défile ensuite devant le pavillon royal; archers et frondeurs crétois, lanciers cataphractes, phalangites à boucliers d'airain et à boucliers d'argent, cavalerie légère thrace et nyséenne, éléphants de guerre.

Qu'eût dit, à ses beaux jours, la sobre Athènes, à l'aspect de cette pompe inouïe? Ce n'était plus là le triomphe, c'était le carnaval de l'Hellénisme.

La procession est terminée ; la foule encombre les thermes, court aux théâtres applaudir Sophocle, Ménandre, ou quelque astre, aujourd'hui oublié, de la nouvelle Pléiade Alexandrine, Le gymnase, le stade, le cirque, le grand amphithéâtre voisin de la porte de Canope se remplissent de spectateurs. Des trépieds d'or, offerts par le roi, sont distribués aux vainqueurs. Le soir est venu ; la métropole du commerce et de la science est aussi la capitale du plaisir ; une cour licencieuse et raffinée donne l'exemple. Dans les ports, les navires montrent à leurs proues, tracés en lettres de feu, les noms de leurs propriétaires. D'admirables travaux d'irrigation ont changé en jardins parfumés le sol aride et blanchâtre du désert libyque dont l'isthme qui porte Alexandrie n'est qu'un prolongement. Les villas somptueuses, ensevelies dans les jasmins, les mimosas et les persea-laurus, les tavernes et les restaurants-lupanars où s'entassaient les soldats, les matelots, les pirates Pharites, bordent les deux rives du canal de Canope (1). Les barques thalamèges, les canges de parade aux voiles de pourpre, aux rames d'argent, manœuvrées au son de la musique, en remontent le cours pour aborder au faubourg d'Éleusis, car cet asile du plaisir porte le nom du lieu sacré où les Athéniens allaient chercher le remède de l'âme. — Là sont les retraites voluptueuses réservées à la foule élégante et opulente, les *Deliciæ Alexandrinæ* que chanteront un jour les poètes de Rome. Les hétaires en renom, les Mnésis, les Pothina, les Myrtine, qui ont leurs palais et leurs statues dans la grande ville, s'y rencontrent avec les satrapes hellènes qui gouvernent aujourd'hui les nomes de Sésostris, avec des gens de cour, des étrangers, des artistes. Sur les lits à coussins de pourpre, inondés de fleurs, devant des tables chargées de scapes, de rôtis de paons et d'antilopes, de fruits d'Antirhodus, les convives boivent les vins de l'Archipel mêlés à l'eau du Nil rafraîchie dans des calices de lotus. Dans la vapeur des aromates, les mélodies ioniennes accompagnent les danses des jeunes filles égyptiennes et grecques représentant les heures du jour et de la nuit, des bouffons et des androgynes. Toutes les idées folles, brillantes, ingénieuses, inattendues, qui, comme des étincelles, jaillissent incessamment de la fournaise Alexandrine, se heurtent dans un dialogue étrange,

(1) Strabon, xvii, p. 800.

où les négations audacieuses, et les railleries sans frein, les délires superstitieux et les vagues pressentiments, les récits des pays inconnus dont la sombre Égypte n'est que le seuil, l'évocation de la patrie hellénique et de mille ans de souvenirs, révèlent tous les contrastes de ce monde de déclin. Après s'être moqué des dieux, on exhibe des amulettes ; un sophiste déclame ; un philosophe hasarde un système bientôt mis à néant par le rire étincelant d'une hétaïre. Pour exciter les heureux à user de l'heure rapide, un esclave noir pose sur la table du banquet une momie emprisonnée dans ses bandelettes funèbres. La Grèce antique aurait eu horreur de ce raffinement, particulier à l'Égypte, le pays des morts.

Telle était l'Alexandrie des Ptolémées, le résumé de ce moyen-âge gréco-oriental qui commença à la mort d'Alexandre, et finit par le triomphe du christianisme.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

SOMMAIRES.

19 février. — M. Cerquand, président, communique une circulaire de M. le Ministre de l'Instruction publique, annonçant que la 1^{re} réunion des délégués des Sociétés savantes à la Sorbonne, aura lieu les 19, 20 et 21 avril prochain et invite les membres qui auraient des lectures à faire à préparer leurs travaux.

M. Ch. Lucas, membre de l'Institut, fait hommage à la Société d'une brochure sur le Congrès international de Bruxelles.

Il est procédé à l'élection, par voie de scrutin, de MM. Aparici et Sarthou, professeurs, Colin, ingénieur civil à Bordeaux et baron Garrau, médecin principal en retraite. Ces messieurs sont proclamés membres de la Société.

M. Cerquand donne lecture d'une nouvelle série de *légendes basques*.

4 mars. — M. le comte Roger de Bouillé fait don à la Société d'une collection de fossiles et de roches des Basses-Pyrénées et d'œufs d'oiseaux de la même région. Sur la motion de M. de Rochas, l'Assemblée décide que le nom du donataire restera attaché à cette collection précieuse qui doit servir de noyau au musée d'histoire naturelle que la Société se propose de fonder.

M. de Rochas continue la lecture de son *histoire des parias de France et d'Espagne*.

18 mars. — M. Raymond fait l'analyse des bulletins offerts par les Sociétés correspondantes. — A propos d'un *polissoir* découvert dans le Vendômois, il explique non-seulement l'usage de cet objet qui était de donner le poli et le fil aux haches de pierre, mais il présente aussi une série graduée de ces instruments depuis la hache en silex taillé, jusqu'aux haches de bronze.

M. Bernis donne la description et l'usage d'un nouveau *saccharimètre* inventé par M. Thore, membre de la Société.

M. Lespy lit une série de proverbes béarnais et basques, qu'il compare à des productions parallèles des Latins, des Français et des Espagnols.

1^{er} avril. — Le secrétaire général rend compte des mémoires contenus dans les bulletins envoyés par les Sociétés correspondantes.

M. Gasquet lit la première partie d'un mémoire intitulé : *Géographie de l'Afrique, d'après les dernières découvertes*.

29 avril. — Le président et le secrétaire général rendent compte des séances de la réunion des délégués des Sociétés savantes à la Sorbonne : l'un, pour la section d'histoire et de géographie, l'autre, pour la section des sciences physiques et naturelles.

M. Gasquet lit la fin de son mémoire sur la *géographie de l'Afrique*.

13 mai. — M. Evrat, professeur au Lycée, donne lecture d'une étude philosophique « sur l'idée de perfection dans Mallebranche. »

M. de Rochas lit, au nom de M. Rivarès empêché, un nouveau chapitre de *l'Histoire de Pau et des Basses-Pyrénées sous la Révolution*.

Le bureau de la Société rappelle aux personnes qui voudraient prendre part au concours pour la médaille d'or à décerner à la fin de l'année, que leurs Mémoires ou livres doivent être adressés avant le 1^{er} novembre au président ou au secrétaire-général de la Société des sciences lettres et arts, à Pau.

● ● **LÉGENDES ET RÉCITS POPULAIRES DU PAYS BASQUE,**

Par M. CERQUAND.

Après avoir indiqué, l'année dernière, les diverses formes qu'affectent les récits populaires chez les Basques, j'ai l'intention d'examiner aujourd'hui les rapports qu'ils peuvent offrir avec les contes similaires des autres pays, d'origine aryane.

Le récit suivant me permet d'entrer sans préambule dans la question.

I.

22. L'HOMME LUNE.

Un homme, chargé d'un fagot d'épines, s'en allait, un jour de dimanche, boucher un trou de sa haie. Jainco lui apparut en chemin et lui dit : « Parce que tu as profané mon jour, et que tu n'as pas obéi à ma loi, tu seras sévèrement puni. Jusqu'à la fin du monde, tous les soirs, tu éclaireras. » Et, à la même heure, l'homme fut enlevé avec son fagot d'épines sur le dos. Et depuis, il est la lune.

Trois époques, facilement reconnaissables, ont laissé leur trace dans ce récit. Le christianisme s'y révèle par la mention de la loi du repos dominical ; le culte immédiatement antérieur revendique Jainco, ordonnateur et justicier, comme il s'est déjà montré une fois. Reste l'homme au fagot d'épines. Les mères basques le montrent aujourd'hui encore à leurs enfants, comme les mères françaises montrent la figure reproduite traditionnellement par l'almanach de Strasbourg. Appartient-il à la légende mythologique de Jainco ? Ce serait possible si les Basques seuls le connaissaient. Mais si l'on peut admettre que tous les peuples, sans s'entendre, aient cru voir une figure dans la lune, il n'en est pas ainsi d'un homme chargé d'un fagot d'épines. Voilà qui est parti-

culier. Deux races ne l'ont pu trouver chacune de son côté. Il faut que l'une des deux l'ait reçu de l'autre, ou que les deux ensemble l'aient reçu d'une tradition commune.

Or l'homme et son fagot d'épines se retrouvent dans les traditions populaires de la grande Bretagne, et Shakespeare, qui a fait tant d'emprunts, hardis dans un siècle classique, à ces traditions, a introduit l'homme au fagot d'épines dans l'intermède du *Songe d'une nuit d'été*. Après une curieuse discussion entre les bourgeois d'Athènes qui doivent représenter devant la cour de Thésée *la très lamentable comédie et la très cruelle mort de Pyrame et Thisbé*, il est décidé qu'un acteur entrera en scène « avec un buisson d'épines et une lanterne, et dira qu'il vient défigurer la lune ». L'acteur s'annonce ainsi :

« Cette lanterne représente la lune et ses cornes, et moi-même je suis l'homme qui paraît être dans la lune. »

— C'est, dit Thésée, la plus grande erreur de la représentation. L'homme devrait être dans la lanterne ; sans cela, comment peut-il figurer l'homme dans la lune ?

— Tout ce que j'ai à vous dire, reprend l'acteur, c'est de vous dire que cette lanterne est la lune ; moi, l'homme dans la lune ; ce fagot d'épines, mon fagot d'épines ; et ce chien, mon chien. »

C'est bien le mythe basque. L'observation de Thésée ne porte pas en effet sur la croyance elle-même, qu'il connaît bien, puisqu'elle ne le surprend pas, mais bien sur la fidélité de la représentation.

L'homme au fagot d'épines se retrouve aussi en Allemagne (1). Il n'est pas ignoré dans le Poitou, et M. Bladé en a reproduit le récit, populaire en Agenais.

Dans toutes ces versions l'homme est puni pour avoir violé le repos dominical, comme dans le conte basque (2). Mais le conte basque affecte en outre un caractère cosmogonique qui n'est pas

(1) Voyez : Bladé, *Contes Agénais*, et la note de M. Kohler à la fin du vol. p. 65 et 158.

(2) Je note en passant que les deux récits où figure Jainco, ont trait à la punition de gens qui ont : 1° blasphémé ; 2° violé le repos du dimanche, c'est-à-dire, désobéi à deux commandements de Dieu. Plus loin nous verrons une intervention plus directe encore de l'église dans les traditions basques.

dans les autres et rappelle le récit intitulé « la grande ourse », que nous avons reproduit en 1875.

II.

LES FAIBLES PROTÉGÉS.

Un des plus jolis contes déjà publiés (1) montre une belle fille très paresseuse, à qui est imposée la tâche de faire six chemises en un jour, moyennant quoi elle aura un riche et beau mari. Pendant qu'elle se désole sur son ignorance, une sorcière lui promet de faire sa besogne à condition qu'elle redira son nom dans un an. Le nom est bientôt oublié, et l'année écoulée, une pauvre femme à qui on a fait l'aumône le rappelle à propos et sauve la belle fille.

Ce conte se retrouve en Irlande, (Kennedy), en Ecosse (Chambers), en Allemagne (Grimm), en Suède (Cavallius et Stephen), et chez les Slaves. (Chodzko).

Il est naturel que certains détails diffèrent dans tous ces récits ; mais la marche des événements, jusqu'au dénouement, est tout-à-fait celle du conte basque : une belle paresseuse, un beau mari, une tâche, une aide surnaturelle, un danger, une solution heureuse. Les dissemblances portent surtout sur la solution qui est fort ingénieuse dans les leçons d'Irlande et d'Ecosse (2). Les fairies qui ont accompli la tâche de la belle fille, se montrent au mari avec des difformités résultant de l'excès de travail du rouet ou de l'aiguille : gros pieds, nez rouge, bouche tordue ; et le mari fait jeter par la fenêtre rouet, fuseaux et fil. Madame ne filera plus.

Le conte slave est celui qui a la ressemblance la plus parfaite avec le conte basque dans tous ses éléments, et même dans la solution. La belle fille pleure au bord du ruisseau, le seigneur l'enferme dans une chambre, un petit sorcier fait la tâche, mais il faut que l'on dise son nom : *Kinkak Martinko*, dont l'étrangeté

(1) V. Tom. IV des annales de la Société : *la châtelaine qui a vendu son âme*.

(2) La même solution se reproduit dans Grimm, quoique le surnaturel soit plus effacé v. *Les trois fileuses*, C. Brueyre. *La paresseuse et ses tantes*, et *Whuppitystoories*.

rappelle la *Maria Kirikiloun* d'Orègue. C'est aussi un mendiant qui l'apporte ; il a vu Kinkak sauter en chantant par dessus des pots : « Demain, la troisième nuit, Hélène m'appartiendra ». C'est exactement la conclusion du conte basque.

L'entrée en matière, dans tous ces contes, à l'est et à l'ouest, et au sud de l'Europe est une même phrase : « Il y avait une fois une pauvre veuve qui avait une fille belle comme le jour, et très paresseuse. »

Toute la signification du conte est dans cette exposition identique. Chodzko remarque que l'Inde d'où il est venu, est le seul pays où la paresse ait jamais été mise au rang des vertus théologiques. Cela est vrai pour l'Inde des Pouranas, mais non pour l'Inde antique. Nulle part les Védas ne font l'éloge de la paresse, et aucun ascète ne figure dans les *contes traditionnels*. L'explication de Chodzko est donc aventurée, et il en faut chercher une autre. Chez les ascètes, la paresse est vertu parce qu'elle isole l'homme des erreurs du monde et le met en communication constante avec la divine perfection. Chez la belle paresseuse, la paresse est faiblesse d'esprit, et s'allie avec de belles qualités : douceur et charité, auxquelles se joignent les séductions de la jeunesse et de la beauté (2). Mais toutes ces qualités n'entraînent aucune notion de force ; elles ne peuvent se défendre elles-mêmes quoiqu'elles méritent d'être défendues et protégées. Telle est la cause de l'intervention surnaturelle dans la légende de la belle paresseuse. Les puissances supérieures viennent au secours de sa faiblesse ; et la légende, en la montrant protégée par les puissances supérieures, apprend aux hommes à la respecter.

Comme pendant à la belle paresseuse, Chodzko montre avec beaucoup de raison le faible d'esprit. C'est un grand garçon, niais, gourmand, frileux, qui arrive à la fortune par la protection d'un brochet surnaturel à qui il a sauvé la vie. Nos contes basques ne nous ont pas encore offert exactement ce thème. Ceux que nous allons citer nous en paraissent cependant dérivés, quoique la doctrine morale en ait disparu. Les héros en seraient de parfaits Jocrisses si Jocrisse réussissait jamais qu'à faire des sottises. Le simple d'esprit ne s'en fait pas faute sans doute, mais à la fin,

(2) Gliniski, dans Chodzko, p. 331.

pour rester fidèle à la donnée première, il est nécessaire qu'il sorte d'embarras, ce qui n'a pas lieu dans le thème du Jocrisse (1).

23. LES DEUX FRÈRES : SAGE ET FOU.

Une femme avait deux fils, l'un sage et l'autre fou. Le sage dirigeait la maison, parce que la mère était malade. Comme remède à ses douleurs, elle prenait des bains que le sage préparait fort bien. Or, un jour que le sage était sorti, le fou fut chargé de préparer le bain. Très-content de cet emploi, il s' imagine qu'il est obligé de surpasser son frère dans la préparation ; il fait mettre sa mère dans la baignoire et y verse une chaudière d'eau bouillante. La pauvre femme en fut cuite incontinent.

Ainsi, il ne resta que les deux frères à la maison. Ils allèrent un jour au marché pour acheter un cochon. L'achat terminé, le sage, ayant encore affaire sur le marché, confie le cochon à son frère pour le conduire à la maison avec une corde. En route, le cochon parlait dans son langage ; et le fou, ennuyé de l'entendre : « parions, dit-il, à qui le plus tôt arrivera chez nous. » Il lâche la corde, et se met à courir. Le soir venu, le sage rentre et s'informe du cochon. Le fou raconta ce qui s'était passé. « Une autre fois, dit le sage, retiens que tu dois toujours tirer par la corde ce que tu as acheté au marché. » « Bien, dit le fou. » Au marché suivant, les deux frères vont acheter une cruche, que le fou est chargé de rapporter. Mais comme il n'avait pas oublié le conseil de son frère, il attacha une corde à la cruche qu'il se mit à traîner sur la route : elle fut brisée en mille pièces.

Le sage, voyant qu'ils ne réussiraient à rien, et que, d'ailleurs, les ressources lui manquaient, fit entendre au fou qu'ils étaient réduits à mendier. Ils partent, et le sage, étant sorti le premier, dit au fou de tirer la porte ; après quoi il alla devant.

Le fou comprit qu'il devait mettre la porte sur son dos. Il la fit donc sortir de ses gonds et la prit avec lui. Et, quoique son frère lui eût déclaré que cela ne servirait de rien, il refusa de s'en

(1) Le thème des deux frères, le sage et le niais, profondément modifié dans les incidents par les idées chrétiennes, mais conservant encore son sens antique, est reproduit dans un admirable conte du pays d'Agen. V. Blaté : *Contes agenais ; l'Homme aux dents rouges*, p. 52.

dessaisir. Le soir, il arrivèrent dans une forêt et, pour ne pas se coucher sur la terre nue, grimpèrent sur un arbre, le fou tenant toujours sa porte. A minuit, dix voleurs s'arrêtèrent au pied de l'arbre pour y faire le partage d'un sac d'or. Pendant qu'ils faisaient le compte, le fou dit à son frère : « Je ne puis plus soutenir cette porte, » et il la laissa choir. Les voleurs, effrayés, crurent que Dieu jetait sur eux un morceau du ciel et décampèrent en toute hâte. Le sage ne s'embarrassa pas à compter l'or. Les deux frères se bâtirent un beau château et vécurent à leur aise (1).

' La moralité qui se dégage d'un tel récit est que : *sottise sert mieux que sagesse pour réussir dans le monde*. Or, ce n'est pas ainsi que l'entendent les contes similaires de même origine, parce qu'en effet un tel axiôme serait un paradoxe. Ils ont grand soin au contraire de montrer leur niais se déniaisant peu à peu sous une influence supérieure qui leur tient compte de leurs bonnes qualités. La belle paresseuse, même dans le conte basque, se corrige de son ignorance et de sa paresse ; elle apprend à lire et à écrire ; elle est charitable et mérite l'amour de son mari. Le niais du conte slave est sans doute un butor comme le niais basque ; mais il a bon cœur et sait profiter du pouvoir de son ami le brochet pour devenir un joli garçon et galant. Péronnik, l'idiot, dont Souvestre (2) nous a conservé la légende, est un brave qui attire les sympathies. Aladin, des *mille et une nuits*, est le type parfait du niais favorisé. Ce gamin qui flâne au lieu d'aller à l'école et qui suit le premier coquin venu loin de sa maison, n'est pas plutôt en relations avec les puissances supérieures qu'il s'amende sans danger de rechûte. Il use modérément de sa fortune jusqu'à ce qu'il sache la disposer ; il devient réservé, modeste, attentif ; il recherche les honnêtes gens. On n'est pas étonné qu'il épouse la fille du roi ; il en est devenu digne.

Le sens fait défaut au conte basque parce qu'il a été depouillé du surnaturel qui le lui donnait.

Guillen pec (Guillaume le simple) offre une seconde leçon sur le même thème. Le conte ne vaudrait pas la peine d'être transcrit si nous avions pour but de faire un choix de chefs-

(1) Ce conte est connu dans le Roussillon.

(2) *Le foyer breton*.

d'œuvre ; mais il ne paraît pas inutile de suivre une donnée, élégante et juste en principe, dans les diverses dégradations qu'elle subit lorsque le sens a échappé au conteur et, s'il faut l'avouer, lorsque l'art lui fait défaut.

24. GUILLEN PEC. (1)

Un père, au moment de mourir, appela ses trois fils et leur dit : « Mes enfants, je vais bientôt mourir ; comme j'ai deux bœufs et une vache, vous, les deux plus âgés, prendrez les bœufs pour votre part, et vous donnerez la vache à Guillen pec. » Le père défunt, on fit les parts comme il avait dit. Guillen pec ne tarda pas à s'ennuyer, et pensa à chercher fortune au dehors. Il dit donc à ses frères : « Voilà ; il me fatigue de toujours nourrir cette vache et pour tout profit d'en tirer un peu de lait. Il faut que je la tue et qu'après avoir pris sa peau, j'aille chercher fortune. » Ses frères lui répondirent : « Tais-toi, ne dis ni ne fais cela, sous peine de te faire passer pour fou ; que penses-tu faire de cette peau ? » Mais Guillen pec ne les écouta point. Il tua sa vache, en mit la peau sur son dos, et se rendit chez un sien oncle, tanneur de son métier. Guillen pec frappe à la porte. Personne ne répond. Il frappe encore et mettant l'œil à la serrure, il aperçoit un personnage qui se cache dans un vieux bahut. Enfin la maîtresse arrive, fait entrer Guillen pec, s'informe de sa santé et du motif qui l'amène. « L'oncle, dit Guillen pec, est-il à la maison ? j'aurais une peau à lui vendre. — Non, il est dehors ; mais il rentrera bientôt. Attends-le un moment, et cependant tu mangeras un morceau, car tu dois avoir faim. — Non, non, précisément je n'ai point faim, j'ai bien mangé à la maison ; mais comme je suis un peu fatigué, je m'assiérai un moment. » Ainsi dit, il s'assied sur le vieux bahut.

Le maître arrive à son tour ; satisfait de voir Guillen, il lui dit : « Adieu, Guillen, comment vas-tu ? apportes-tu bonne ou mauvaise nouvelle ? » Guillen pec raconte que son père est mort, qu'il a eu une vache pour sa part d'héritage, et qu'il vient en vendre la peau. « Je l'achèterai, dit l'oncle, puisque tu veux la vendre ;

(1) Pec, *simple*, de *pecus*, est aussi un mot béarnais. Le conte est également connu dans le Béarn.

quel prix en désires-tu ? — Celui qu'il vous plaira, mon oncle, j'en serai content. » L'oncle lui donna dix francs et Guillen pec fut satisfait. « Ecoute, fit l'oncle alors, si tu as besoin d'argent ou de n'importe quoi, demande et je te le donnerai. — Merci, mon oncle, mille fois ; l'argent ne me fait pas besoin ; mais si vous voulez me donner le bahut qui me sert de siège, je le prendrai pour serrer mes nippes. » (1) L'oncle lui céda le bahut de bon cœur et Guillen pec, après quelques mots, s'en alla, chargé du bahut. Pour arriver à la maison, il y avait une mauvaise côte, et en descendant Guillen pec trébucha et lâcha le bahut qui roula jusqu'au ruisseau. L'homme enfermé se mit à crier : « Aïe, aïe, je suis mort. » « Comment, fit Guillen pec, vous êtes là, Monsieur ? d'où venez-vous ? » « Chut, chut, répond l'homme, parlez bas et ne dites rien à personne, je vous donnerai cent écus. » Guillen prit les cent écus (2), et laissant dans le ruisseau l'homme et le bahut, retourne à la maison. Alors il fait sonner ses écus dans sa poche. Ses frères se demandent où il a trouvé tant d'argent, et qui a pu lui payer si cher une peau de vache. Ils disent enfin : « Depuis ton départ, notre mère est morte. Comme nous n'avons pas d'argent pour la faire enterrer, c'est à toi qu'il convient d'en faire la dépense. » « Oui, oui, j'ai de l'argent ; je ne veux pas que vous ayez obligation à personne, et j'enterrerai notre mère. »

Le lendemain, de bonne heure, il enveloppe le corps dans un drap blanc, le met sur son dos, se rend à l'église et le place au confessionnal. Puis il va trouver le curé à la sacristie. « Monsieur, lui dit-il, vous plaît-il de confesser ma mère qui vous attend au confessionnal. Comme elle est sourde, parlez-lui un peu haut. — J'y vais, dit le curé, qui va trouver sa pénitente. « Y a-t-il long-temps, ma bonne, que vous ne vous êtes confessée ? » dit-il. Point de réponse. Il reprend plus haut : « Y a-t-il long-temps que vous ne vous êtes confessée ? » Encore point de réponse. Le curé s'emporte et répète une troisième fois : « Y a-t-il long-temps que vous ne vous êtes confessée ? » En même temps il secoue la morte qui tombe en faisant grand bruit. Guillen pec accourt

(1) On peut soupçonner que primitivement le Pec donnait la peau en échange du bahut ; car ce don d'un bahut, outre le prix de la peau, ne se comprend pas. Il y a dans Grimm un échange analogue. (Voir *Jean le chanceux*.)

(2) Le conte ne revient pas sur le personnage du bahut.

aussitôt. « Vous avez tué ma mère, s'écrie-t-il, vous avez tué ma mère; vous me le paierez; je vais prévenir la justice ». « Attendez un moment, je vous prie; je ne l'ai pas fait exprès; je lui demandais si elle ne s'était depuis long-temps confessée; et comme elle ne me répondait pas, croyant qu'elle dormait, je l'ai poussée un peu, et elle est tombée. Cependant ne dites rien; arrangeons entre nous l'affaire. Combien vous faut-il? — Six cents francs. — Est-ce que trois cent ne vous contenteraient pas. — Non, six cents francs, ou je fais ma plainte. » Le pauvre curé, pour éviter le bruit, alla chercher six cents francs et les remit à Guillen pec. Guillen pec porta ensuite le corps au cimetière sans que personne le vît, creusa une fosse et l'y enterra.

Après cette bonne journée, Guillen pec rentra à la maison. Ses frères lui demandèrent : « As-tu enterré maman? — Non, je l'ai vendue. — Comment! tu as vendu maman? pour quel prix? — Six cents francs. » Les frères étaient mariés; ils décidèrent qu'ils n'avaient rien de mieux à faire que de tuer leurs femmes pour les vendre. Ils le font, et courent de ville en ville, de village en village, leurs femmes sur le dos, pour les vendre. Mais personne n'en voulut et ils rapportèrent les corps chez eux. (1) Les voilà sans femmes; leurs bœufs sont saisis, et ils n'ont rien à manger. Ils se dirent l'un à l'autre : « Notre frère est riche, prenons-le et le tuons, ensuite nous nous partagerons ses biens. »

Or, Guillen pec avait acheté un troupeau de brebis, et les paissait dans une commune voisine. Les deux frères s'y rendirent le soir et se logèrent par hasard dans l'auberge qu'habitait Guillen pec. Ils le caressent bien, l'emmènent doucement à l'écurie sans qu'il songe à rien, puis le saisissent et l'enferment dans un sac. Ensuite ils sourent en joie, songeant que le lendemain ils seront maîtres du troupeau. Guillen pec, moins satisfait qu'eux, se tourne et retourne pour trouver une issue. Mais le sac était bien lié et ses efforts furent vains. Cependant arrive à l'écurie un domestique de la maison. Il voit le sac se remuer, il entend une voix qui dit : « Arrivera ce qui pourra, mais je ne le prendrai pas, je ne le prendrai pas et je ne le prendrai pas. » Le domestique lui deman-

(1) Tout cet épisode est fort étrange. Les Basques ont pour leurs curés une grande vénération, et leurs cimetières sont conservés avec le soin le plus respectueux.

de ce qu'il fait là, et ce qu'il a. « Ami, répond Guillen, ces deux messieurs qui soupent chez vous m'ont voulu faire prendre dix mille francs ; et comme j'ai refusé, ils m'ont mis ici dedans. Voilà toute la vérité. » Le domestique lui dit : « Si vous n'en voulez point, je les prendrai bien, moi, et m'enfermerai là à votre place. » Aussitôt fait que dit, Guillen pec est rendu à la liberté et le domestique enfermé dans le sac. Guillen pec, sans tarder, ouvre la porte et s'échappe avec ses brebis par des chemins de traverse. Les frères, au sortir du lit, voulurent voir le troupeau ; mais ils ne trouvèrent rien. Ils n'avaient pas d'argent pour payer la dépense ; l'aubergiste leur retint leurs bérêts.

Ils se mirent, en colère, à la poursuite de Guillen pec, et le trouvèrent au bord de la mer, faisant paître ses brebis. Ils lui dirent : « Où as-tu trouvé ces brebis ? — Voyez, répondit Guillen pec, pendant que je me baignais, la marée montait et elle me les a apportées avec elle. — Est-ce qu'il y en a encore ? Qu'est-ce qui saute là-bas ? — Ce sont les moutons qui voudraient bien venir ici et qui ne peuvent pas. Va les aider à venir. » L'un d'eux entra dans la mer, et s'avance peu à peu. L'autre frère demande : « Que fait donc là notre frère à remuer les bras ? » — « Il travaille, dit Guillen pec, à choisir les plus belles. » A peine a-t-il entendu cette parole que l'ainé entre dans l'eau pour rejoindre son frère. Mais ils allèrent trop avant et se noyèrent.

Guillen pec retourna à la maison avec son troupeau et vécut heureux. On l'avait surnommé le simple ; pourtant, il se montra le plus avisé de la famille.

La moralité est plus indécise encore dans ce conte que dans le précédent. Dans tous les deux la simplicité n'est rehaussée d'aucune qualité qui justifie le succès. Au point de vue mythique, on y remarque aussi l'absence de puissances supérieures, compâtissantes à la faiblesse de l'esprit. Dans le dernier même, la bêtise des frères, plus grande que celle de Guillen pec, démontre que le récit a été altéré en vue du gros rire. Cependant l'histoire de Guillen pec et les deux lignes de la conclusion justifient l'appropro-

ment que nous avons tenté avec la belle parodie.

Le conte des deux bossus se rattache à la même série.

d'idée. Les bossus ne sont pas comptables de leur bosse, pas plus que les simples de leur simplicité. Il y a toujours infirmité, morale dans un cas, physique dans l'autre. Les puissances supérieures regardent en pitié le simple et le bossu, objet de moquerie pour les ignorants à qui le conte est chargé de donner la leçon.

25. LES DEUX BOSSUS.

Il y avait une fois une vieille sorcière qui fréquentait, comme elle devait, le sabbat. Dans son village vivaient deux bossus qui soupçonnaient son métier. Un jour, l'un d'eux lui dit : « Ne mentez pas, je sais que vous êtes sorcière, et je veux, une nuit, vous accompagner. » La vieille, après avoir dissimulé un peu d'abord, confessa enfin ce qu'elle était, et promit de conduire le bossu au sabbat. « Seulement, lui dit-elle, faites bien attention à ceci : Comme le président nous doit faire dire à tous le nom des jours de la semaine, vous les direz de cette façon : lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi et samedi ; mais vous ne prononcerez pas le nom du dimanche. » — « Fort bien, répondit le bossu. » La nuit du sabbat étant arrivée, tous les sorciers, rangés à la file, dirent l'un après l'autre les noms des jours de la semaine. Quand le tour du bossu fut venu, il dit : « Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi et samedi et dimanche. » — « Qui a parlé de dimanche ? » s'écrie le président. — « Monsieur, c'est ce bossu ! » disent les autres. — « Qu'on lui enlève sa bosse du dos. »

Le bossu s'en retourna chez lui fort satisfait. Son compagnon, à sa vue, s'étonne : « Comment, dit-il, par quel miracle t'es-tu fait ce bel homme ? » L'autre lui raconte son aventure et l'engage à la tenter. Le bossu s'en va chez la sorcière qui lui fait la même recommandation et l'accompagne au sabbat. Son tour venu, il récite : « Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi et samedi et dimanche. » — « Qui a parlé de dimanche ? » dit encore le président. — « Monsieur, c'est ce bossu ; » disent les autres. — « Qu'on ajoute, dit le président, à sa bosse, celle de l'autre. » (1).

(1) Leçon de St-Jean-le-Vieux, 26. « Un jeune bossu de St-Jean aimait une fille d'un village voisin, qu'il devait épouser. Or, il lui était défendu par sa fiancée de lui faire visite le samedi soir, quoique ces soirs là soient réservés aux entretiens des amoureux. Il s'en attristait, soupçonnait quelque intrigue

Le pauvre bossu s'en revient à la maison, avec double charge.

Il est inutile de demander pourquoi, des deux bossus, également fautifs, l'un est guéri, l'autre doublement puni. La moralité de la pièce a disparu, même dans une variante que nous reproduisons. Il n'en est pas ainsi dans les nombreux contes similaires, dont le plus élégamment tourné doit probablement beaucoup à Souvestre. Bénéad, dans la leçon bretonne, est un bossu de bonne humeur, serviable et vrai chrétien. Un soir il rencontre sur la

avec un rival et s'inquiétait, si bien qu'un jour il voulut braver la consigne. Il se rendit chez sa fiancée, et ne la trouva pas. Il attendit longtemps et rentra chez lui, en proie à mille conjectures. Il revint le lendemain, et demanda à sa maîtresse où elle avait passé la nuit précédente. Après bien des hésitations, obligée enfin de dire la vérité, elle déclare qu'elle avait assisté à une réunion de sorciers. « Vous êtes donc sorcière ? » dit le jeune homme. — « Sans doute, et il ne dépend que de vous de le devenir. » — « Que me faut-il faire ? » — « Je vous introduirai dans le lieu des séances et lorsque le chef de l'assemblée vous ordonnera de faire l'appel(?), vous direz ainsi : Lundi, un ; mardi, deux ; mercredi, trois ; jeudi, quatre ; vendredi, cinq ; samedi, six. Arrêt z-vous là s ns prononcer le nom du dimanche ». Il promit de suivre ces instructions. Arrivé au lieu du sabbat, le néophyte est placé dans un coin. La fiancée va trouver le chef et, au bout d'un moment, le bossu est invité à faire l'appel : — « Lundi, un, dit-il ; mardi, deux ; mercredi, trois ; jeudi, quatre ; vendredi, cinq ; samedi, six et dimanche sept. » A ce mot, il se fit dans la salle un tel tapage que le jeune homme regretta amèrement son imprudence.

Cependant le président l'appelle à ses pieds, et, voyant qu'il est bossu, s'écrie : « Qu'on lui enlève sa bosse et qu'on la pende à une pique. » Aussitôt la bosse est enlevée, la plaie guérie et le jeune homme se retira bien content de son voyage. Le lendemain, en effet, jour de dimanche, on le vit droit et effilé.

Cette guérison fit du bruit dans les environs. Tous les bossus vinrent s'informer comment elle avait été produite et si eux-mêmes trouveraient moyen de se défaire aussi de leur difformité. « La chose, disait l'autre, était possible ; mais coûterait mille écus. » Devant cette somme, les pauvres gens reculèrent ; un fils de famille seul accepta la condition. Il apprit ce qu'il fallait faire et fut admis dans la salle des réunions. On l'invite à prononcer la formule de l'appel ; il nomme, comme l'autre, les six jours de la semaine, puis le dimanche. Le même tumulte se reproduit. Il est appelé devant le chef et condamné à prendre la bosse de l'autre, encore fichée au haut de la pique. Il fut, dès lors, bossu par devant, et bossu par derrière. »

lande les Korils chantant, et chantant toujours pour accompagner leur ronde, ces trois mots : *lundi, mardi, mercredi*. Les pauvres petits n'en savent pas davantage. Bénéad y ajoute les trois suivants : *jeudi, vendredi, samedi*. Les Korils, reconnaissants de l'addition qui fait un joli couplet, enlèvent sa bosse à Bénéad. Vient ensuite sur la lande Balibousik le jaloux, l'avaricieux, l'usurier qui croit bien faire en apprenant aux Korils un troisième vers : *et le dimanche aussi*. Mais la chanson boite et l'air ne va plus. Les nains furieux lui mettent sur le dos la bosse de Bénéad. Bénéad revient une seconde fois et complète le couplet : *voilà la semaine finie*. Les Korils sont enchantés et enrichissent Bénéad. (1)

Une version irlandaise reproduite par Croker, se rapproche beaucoup de la version bretonne pour la suite des incidents et offre la même moralité.

Si le conte basque est vulgaire et dépourvu de moralité, il le doit au changement du surnaturel. Selon toute probabilité, il ressemblait dans l'origine à ses similaires celtiques ; mais les souvenirs de la sorcellerie du XVII^e siècle ayant introduit le diable à la place des Lamignac, toute l'économie du récit a été modifiée. On chercherait d'ailleurs en vain dans le volumineux recueil de de Lancre rien qui ressemble à la formule de la chanson des esprits, ou à un mot d'ordre imposé aux initiés du sabbat.

M. Brueyre pense que la moralité du conte des deux bossus est celle qui est exprimée par les deux vers : (2)

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

Nous croyons être plus dans le vrai en mettant sous une même rubrique les quatre contes qui précèdent. Le soin que mettent les versions d'Irlande et de Bretagne à caractériser les deux bossus par des qualités excellentes ou des défauts graves n'a pas été pris

(1) M. de la Villemarqué (Barzaz Breiz, *les Nains*) transcrit un chant populaire où se retrouve le couplet des Korils. Il s'y trouve un détail qui semble rattacher le couplet aux bossus. Volés par un tailleur, ils le menacent d'une danse qui fera craquer son dos.

(2) *Contes populaires de la grande Bretagne*, p. 208.

en vain : les quatre contes disent une même chose : *les simples et les infirmes sont sous la protection divine.*

III.

MYSTÈRES ET NOMBRES MYSTIQUES.

Les Basques avaient autrefois l'habitude, pendant les veillées d'hiver, de se proposer entre eux et de résoudre des énigmes. Le nom de ce jeu d'esprit, qui commence à disparaître ou n'est plus pratiqué que pour amuser les enfants, est purement basque : (1) Papaitac. Il y avait des gens renommés pour leur art à trouver des difficultés nouvelles qui embarrassaient les joueurs ; mais on n'a guère retenu maintenant que les papaitac traditionnels, qui composaient une sorte de répertoire commun, relatif aux objets d'un usage général, ou aux notions les plus élémentaires de la conduite. Répétés d'hiver en hiver, et toujours avec plaisir par des gens peu inventifs, se contentant de peu, et se renouvelant d'ailleurs à chaque saison, les papaitac traditionnels se sont formulés, si je ne me trompe, comme des proverbes, c'est-à-dire dans d'excellentes conditions philologiques (2). Ils offrent donc de ce côté un intérêt sérieux. J'espère montrer qu'ils offrent autant d'intérêt pour l'histoire.

L'exercice des papaitac se fait dans toute la Soule d'une façon uniforme. Les deux interlocuteurs se placent en face l'un de l'autre, et, sous forme de salut courtois, précédant l'engagement, répètent avant chaque papaita la formule consacrée :

27. « Vous, un papaita ; moi, un papaita. Je sais une chose, vous savez une chose. Qu'est-ce ?

« Ce qui regarde la maison, en allant vers la montagne, et la montagne, en revenant à la maison ?

« Réponse : Les cornes de la chèvre.

(1) Étymologie indécise. On connaît le dérivé : papaitacacia, *se disputer*, comme dans cette phrase : *ounxa papaitacatu dutuçu : ils se sont dit leurs vérités.*

(2) L'allitération est fréquente dans ceux qui concernent les notions les plus générales. V. les nos 1, 3, 8, 10, 23, 28, 35. On peut comparer ce no 35 au no 17, qui est le même et d'où l'allitération a disparu.

« Qu'est-ce ? — Une barrique contenant deux sortes de vins, qui ne se mêlent point ?

« Réponse : L'œuf.

« Qu'est-ce ? — Ce qui n'a jamais été et ne sera jamais.

« Réponse : Un nid de souris dans l'oreille d'un chat.

« Quest-ce ? -- La chose la plus leste du monde, et que rien ne peut arrêter ?

« Réponse : L'esprit.

« Qu'est-ce ? — Qui fait le plus vite le tour du monde ?

« Réponse : La mauvaise renommée. »

Le papaita est donc une sorte de définition dont il faut trouver le mot : c'est-à-dire une définition retournée. Il ne procède pas toutefois logiquement par le genre prochain et la différence spécifique ; il prend un caractère saillant de l'objet défini, ou deux caractères en opposition apparente, se rapportant, il est vrai, à l'objet, mais insuffisants pour le faire reconnaître sans travail intérieur.

Le papaita est employé comme élément de récit dans un joli conte de Gliniski (1). Une princesse à cheveux d'or a fait vœu de ne donner sa main qu'à celui qui devinera six énigmes qu'elle a composées.

« Je fais sur un seul pied le tour de la table ; mais si on me blesse, le mal est sans remède. Réponse : Un verre à boire. »

• Privé de langue, je réponds fidèlement ; personne ne me voit ; chacun m'entend. Réponse : L'écho ».

L'idée d'une récompense considérable est toujours attachée dans les contes à la solution de l'énigme, comme l'idée d'une perte ou d'un châtiment à la non solution. Dans la vie d'Esope, de Planude, qui n'est qu'un recueil de contes, le roi d'Assyrie propose des énigmes au roi d'Egyte : l'enjeu est une province. La légende du Sphinx thébain présente de cette idée un exemple grandiose. L'enjeu est la vie des deux jouteurs. (2).

Jeu d'esprit, exercice d'esprit. Tout est mystères et énigmes

(1) *Le prince à la main d'or et le tapis volant*, dans Chodzko.

(2) Le nom d'Esope se rattache spécialement aux énigmes. Toute fable est une énigme dont l'aïfabulation donne le mot,

pour l'intelligence humaine à son aurore, et tout lui manque pour les résoudre : la connaissance des choses et la méthode. Il faut résoudre cependant, sous peine de mort, l'énigme journalière à formes toujours nouvelles et toujours inattendues ; c'est un fruit à portée des lèvres, qui renferme un poison, l'animal timide qu'il faut atteindre dans sa course rapide, la bête féroce dont on doit se défendre, c'est l'orage, le froid, l'air, l'eau et le feu.

L'homme vit d'esprit aussi bien que de pain ; et tout est énigmes aussi dans l'esprit. Les premiers efforts de la pensée philosophique se traduisent en papaitac. Il y a là encore une question de vie et de mort, bien plus importante que dans les énigmes du pain quotidien.

« Quel est, dit Thalès, le plus ancien des êtres ? Réponse : Dieu.

« Quel est le plus rapide ? Réponse : L'esprit. Le plus beau ? Réponse : Le monde, œuvre de Dieu. »

Devant l'esprit philosophique qui s'éveille apparaît l'énigme suprême, qui s'impose absolument à chacun et qu'il faut résoudre. L'esprit philosophique la résout comme il peut, allant de l'effet à la cause, de la qualité à la substance.

L'esprit religieux procède à l'inverse. Il connaît en effet le mot de l'énigme, et il va du mot à l'explication, de la cause à l'effet, de la substance à la qualité.

Mais, si le procédé diffère, il ne s'agit toujours que de l'énigme. Les deux termes en effet sont égaux. Le mot vaut la solution, et la solution vaut le mot. Les questions posées sont d'ailleurs les mêmes : Dieu, l'âme humaine, la vérité.

Les mystères des nombres appartiennent au domaine commun des religions antiques et de la philosophie. Il y a entr'eux des rapports secrets ; ils ont des vertus propres. Sans doute, l'arithmétique n'a pas été absolument une partie de la théologie, mais la mythologie a affectionné certains nombres et leur a conservé fort longtemps une place dans ses mystères : à l'unité, par exemple, à la triade, aux nombres sept, dix et douze.

Le monument le plus intéressant dans cet ordre de faits appartient à la théologie celtique et figure dans les chants populaires de Bretagne recueillis par M. de la Villemarqué. C'est un dialogue entre deux personnages, comme cela a lieu dans l'exercice des papaitac : un Druides et un enfant qui désire apprendre les

mystères attachés aux douze premiers nombres. Chaque question se formule par un nombre : le Druide donne la série des mystères de ce nombre et par un procédé réellement mnémonique reproduit après chaque série les séries précédentes.

« Chante moi, dit l'enfant, la série du nombre trois, pour que je l'apprenne aujourd'hui. »

Et le Druide répond :

« Il y a trois parties dans le monde, trois commencements et trois fins, pour l'homme comme pour le chêne.

« Trois royaumes de Merlin, pleins de fruits d'or, de fleurs brillantes, de petits enfants qui rient.

« Deux bœufs attelés à une coque.

« Pas de série pour le nombre un. La nécessité unique : le trépas, père de la douleur, rien avant, rien de plus. »

On doit penser que chacun des termes composant une série devait former à son tour une énigme nouvelle. Mais alors le Druide, au lieu de donner l'explication, donnait le mot ; c'est-à-dire répondait à un papaita. Au fonds, le chant des séries est un catéchisme celtique, et si bien un catéchisme que le christianisme, ne pouvant le faire oublier, puisque les Bretons le chantent encore, s'est cru obligé de lui opposer un cantique latin disparu depuis quelques années seulement de la liturgie du diocèse de Quimper. L'économie de ce cantique est celle du chant breton :

« *Dic mihi quid quinque? — Quinque libri Moysis. — Quatuor Evangelistæ. — Tres sunt Patriarchæ. — Duo sunt testamenta. — Unus est Deus qui regnat in Cœlis.* »

Les Basques n'ont pas conservé le catéchisme de leur mythologie, comme ont fait les Bretons, mais bien celui qui correspond au cantique latin de Quimper, qui n'aurait aucune raison d'être si le chant celtique n'avait existé. Nous devons donc supposer, avec beaucoup de chances de ne pas nous tromper, que les Basques ont eu, sinon un chant similaire du chant breton, en ce qui concerne les papaitac de chaque série, du moins un catéchisme antique divisé comme le breton en douze chapitres ou mystères. De plus, comme le conte qui reproduit la leçon de catéchisme termine cette leçon par deux papaitac, nous devons croire aussi que le catéchisme basque procédait comme le breton par des questions de nombres auxquels répondaient autant de mystères, c'est-à-dire que chaque nombre présentait un papaita complet.

28. LES DOUZE MYSTÈRES, OU VÉRITÉS

Il y avait une fois un pauvre homme veuf, avec onze enfants. Comme il ne pouvait suffire à soutenir sa famille, il s'en alla chercher fortune. A force de marcher, il arriva enfin à un beau château. Le maître vint le recevoir à l'entrée, et entra en conversation. Le pauvre raconta au seigneur rouge toutes ses misères et comment il avait abandonné ses enfants pour chercher fortune. Le seigneur rouge lui dit : « Si, d'ici à un an, vous devinez les douze mystères, je vous donnerai tout l'argent qu'il vous faut ; mais si vous ne les devinez pas, vous m'appartiendrez ». Le pauvre accepta la condition. Le seigneur rouge lui donna un boisseau plein d'or, une paire de bœufs et un aiguillon.

Grâce à cet argent, le pauvre, rentré chez lui, arrangea ses affaires à sa satisfaction. Mais l'année s'écoula et il n'était guère plus avancé que le premier jour dans la découverte des douze vérités.

Or, dans le même temps, St-Pierre habitait les environs, et le pauvre homme alla lui conter son histoire et lui dire son embarras. St-Pierre lui répondit : « Demeurez en paix, vous n'avez rien à craindre. Lorsque le seigneur rouge viendra, vous vous placerez derrière moi, et je lui répondrai pour vous. »

La chose ainsi entendue, le seigneur rouge arrive et demande à l'homme : « *Eh bien ! les as-tu trouvées ?* — Oui, oui, dit l'autre. — Voyons, voyons, reprit le seigneur rouge, dis-les bien ». —

« Les douze sont les douze apôtres ;

Les onze, les archanges ;

Les dix, les dix commandements de Dieu ;

Les neuf, les réjouissances de la mère Vierge ;

Les huit, les cieux ;

Les sept, les lumières ;

Les six, les ordres ;

Les cinq, les joies de Jésus-Christ ;

Les quatre, les Évangiles ;

Les trois, les Vierges ;

Les deux, les deux autels de Jérusalem ;

Un seul est mon Dieu, c'est lui que j'aime et non pas toi » (1).

(1) Barzaz-Breiz, p. 16 : Duodecim apostoli ; undecim stellæ ; decem mandata Dei, novem angelorum chori, octo beatitudines ; septem sacra-

Après cette réponse, le seigneur rouge adressa ces questions : « Dans cette maison on a de beaux bœufs ? — Oui, dirent les autres, ce sont les petits de belles vaches. — Dans cette maison, on a un bel aiguillon ? — Oui, dirent les autres, c'est le petit du coudrier. »

A la fin, le seigneur rouge reconnut St-Pierre et lui dit : « Ah ! Pierre, Pierre, te voilà ici ? — Oui, dit St-Pierre, comme toi, oui. — Le seigneur rouge dit à St-Pierre : « Cette eau là, réponds-moi, coule-t-elle en haut ou en bas ? — Qu'elle coule en haut ou en bas, suis-la en bas ».

Le seigneur rouge, à ces mots, prit la fuite et disparut, et le pauvre homme fut délivré.

Un conte écossais, dans Chambers, est fondé sur une idée semblable. On y trouve trois questions posées par un certain Rouge Etin, qui ressemble beaucoup au seigneur-rouge du conte basque. Ces deux personnages, au fond, sont le malin. Mais le seigneur rouge, avant d'être le malin, était le seigneur sauvage, ainsi qu'on va le voir dans les contes suivants, et l'intervention de St-Pierre donne au récit une importance véritablement historique. Les deux cultes sont en présence et luttent de doctrine comme d'autorité. L'apôtre est le plus habile et le plus puissant, et le vieux païen s'avoue vaincu.

Dans une version de Mendive, St-Pierre est remplacé par un clerc ou un séminariste (Istudianta), muni probablement des ordres mineurs. L'imposteur est Basa Jaun, sous le nom d'Ancho, que nous lui avons déjà vu. Les questions de doctrine religieuse sont absentes, et la lutte de science ou d'habileté ne comprend que deux papaitac. L'étudiant l'emporte sur Basa Jaun, comme St-Pierre, par sa puissance (exorcisme) aussi bien que par la science.

29. ANCHO ET LE CLERC

Le même Ancho, Basa Jaun, ayant perdu la fille d'Ithurburu

menta; sex sunt hydriæ positæ in Cana galileæ; quinque libri Moysis; quatuor Evangelistæ; Tres sunt Patriarchæ; duo testamenta; unus est Deus Les réponses différentes en basque et en breton montrent que les deux documents sont indépendants l'un de l'autre, quoique composés dans une même vue.

de Béhorléguy (qu'il avait dérobée), se retira aux Aldudes où il continua le cours de ses méchancetés. Un clerc le cherchait pour le maudire, mais Ancho restait caché dans son trou.

« Ancho ! Ancho ! » criait le clerc ; mais Ancho ne paraissait pas. A la fin il lui dit : « Vois, vois ! Ancho ; deux têtes dans un chapeau ! » (1).

Alors Ancho lui dit : « Moi, je sais un mystère plus grand. Je sais combien il y a de sources aux Aldudes, et j'ai goûté à l'eau de toutes ces sources. — Si tu as goûté une fois à l'eau de nos sources, reprit le clerc, tu n'y goûtera pas une seconde fois ».

Et il le maudit à jamais.

Dans une dernière légende, construite sur la même donnée, Basa Jaun, devenu plus accommodant avec le temps, se contente de trois vérités au choix d'un niais qui lui est tombé sous la main. La petite pièce ne laisse pas de faire bonne figure à côté des grandes.

30. LES TROIS VÉRITÉS.

Le berger d'Etcheverry de St-Michel, ayant enfermé son troupeau dans la borde (2), descendait de la montagne à la nuit tombante. Il cheminait depuis quelque temps quand il s'aperçut qu'il avait oublié l'écuelle au lait. Il revint donc sur ses pas, ouvrit la porte de la borde et recula d'effroi en apercevant un Basa Jaun au milieu du troupeau. Mais le Basa Jaun le rassura : « Dis-moi trois vérités à ton choix, et je te laisserai partir sans te faire de mal. »

Le berger, retrouvant sa présence d'esprit, et désirant le contenter, commença ainsi : « Oh ! la belle nuit ! dit-on, pour une nuit où la lune éclaire ; il fait aussi clair que le jour. Cependant, monsieur, il fait toujours, à mon avis, un peu plus clair pendant le jour. »

(1) Deux têtes dans un béret sont chose impossible : un proverbe d'Ahaxe le dit : *Bounet batez ez dayte bi buru estal*. Aussi Ancho oublie-t-il sa prudence pour voir cette merveille Cf. dans la vie d'Esopé *la ville à construire dans les airs*. La réponse d'Ancho fait pendant. Il y a autant de sources aux Aldudes que de galets dans le Gave.

(2) C'est le mot béarnais. On dit Bordenave, en basque Etcheberry, Bordaberry, etc.

— Cela est vrai, — répondit le Basa Jaun.

Le berger continua : « Quelle bonne méture ! dit-on encore ; elle est aussi bonne que le pain. Le pain, monsieur, est cependant meilleur que la méture. »

— C'est encore vrai, dit le Basa Jaun.

Un peu embarrassé pour trouver la troisième vérité, le berger finit par dire : « Monsieur, si j'avais pensé que je vous trouverais dans la borde, je me serais bien gardé d'y revenir. »

— Je le crois, répondit le Basa Jaun, et j'accepte cela pour une troisième vérité. Prends donc ton écuelle et t'en retourne à la maison (1.)

IV

LE MYTHE DE L'AURORE.

Voici un conte, dont l'interprétation me paraît assurée, où se manifeste la lointaine parenté des croyances Basques anciennes et des croyances des peuples classiques. J'en donne trois versions originaires, les deux premières de Mendive et d'Aussurucq,

(1) 31. La version de Musculdy est moins élégante : « En automne, les bergers descendent des cayolars d'en haut à ceux d'en bas. Une fois les bergers oublièrent leur gril au cayolar d'en haut. Quand ils voulurent, le soir venu, faire cuire les galettes, ils s'aperçurent que le gril manquait. Comme tous redoutaient Basa Jaun et que personne ne voulait aller chercher le gril, ils convinrent que celui qui consentirait à remonter, aurait cinq sous. L'un d'eux, dit : « Moi, j'irai ; » et il s'en alla. Arrivé au cayolar, il trouva le Basa Jaun devant un grand feu, faisant cuire des galettes sur le gril. Le berger, à cette vue, fut très effrayé ; mais le Basa Jaun l'engagea à entrer et à dire ce qu'il voulait. Il répondit qu'il venait chercher le gril. « Si tu me dis trois vérités, dit le Basa Jaun, je te donnerai le gril et te laisserai partir. » Le berger, après avoir un moment réfléchi, commença ainsi : « Monsieur, quelques gens disent, quand il fait clair de lune, que la nuit est aussi brillante que le jour ; mais à moi il semble que la nuit n'est jamais aussi brillante. » — Non ; cela est ainsi, c'est vrai. — « Monsieur, beaucoup de gens disent, quand ils ont une bonne méture, qu'ils la trouvent aussi bonne que le pain. Mais moi, je trouve toujours le pain meilleur. » — Tu as raison, cela aussi est vrai. — « Monsieur, si j'avais su vous rencontrer ici, bien sûr, je ne serais pas venu. » — Je le crois ; c'est vrai, ça aussi, dit le Basa Jaun ; et puisque tu m'as dit trois vérités, je te lais e aller avec ton gril. Mais je veux t' donner un conseil. Ne sors jamais la nuit pour le gain, mais gratis »

villages en pleine montagne ; la troisième d'Arhansus, au sud de Saint-Palais. M. Kennedy (1) et M. Stewart (2) ont donné des contes similaires sous le titre l'*Epouse retrouvée*. Mais ces deux récits qui portent des traces de remaniements littéraires, ne prêtent plus à aucune interprétation. Les trois versions du conte Basque, telles que les ont récitées les vieilles gens de Mendive, d'Assurucq et d'Arhansus, conservent encore, presque intact, leur sens mythologique.

32. LE LAMIGNA RAVISSEUR ET DÉÇU.

(Version d'Aussurucq.)

Marguerite Berterreix, de Cihigue, gardait ses brebis sur la montagne lorsqu'un Lamigna parut, la jeta sur son dos et l'emporta dans la grotte Lamignateguia, sans faire attention à sa résistance, ni à ses prières, ni à ses cris désespérés.

La nuit venue, ses parents s'inquiétèrent de ne point la voir rentrer. Dès le matin suivant, ils se mirent à sa recherche avec leurs voisins, pensant qu'elle était tombée dans quelque précipice. Mais leur recherche ayant été vaine, ils rentraient chez eux, harrassés, quand un mendiant qui venait d'Aussurucq leur apprit que, la veille au soir, il avait vu entrer dans la grotte Lamignateguia un Lamigna portant sur son dos une fille qui jetait de grands cris.

Cette nouvelle accrut le chagrin des parents, parce qu'en cherchant à pénétrer dans la grotte, ils savaient qu'ils s'exposaient à la mort.

Or, dans ce temps-là, il y avait dans le pays des hommes sauvages, nommés Mairiac, beaux, grands et riches, que Roland chassa plus tard ; et toutes les semaines, sur la lande de Mendi, Mairiac et Lamignac se réunissaient pour assister à quelque spectacle.

Marguerite Berterreix était depuis quatre ans dans la grotte, nourrie par les Lamignac, entre autres bonnes choses, d'un pain blanc comme la neige. Elle avait un fils âgé de trois ans.

Un jour que les Lamignac se divertissaient au spectacle avec

(1) Five Stories of Ireland.

(2) English and Scottish Peasantry.

les Mairiac, elle dit à son fils : « Reste un moment sans faire de bruit, je reviendrait tantôt » et sortit de la grotte, puis, à toutes jambes, courut à la maison.

Ses parents eurent peine à la reconnaître, mais ensuite ils l'embrassèrent bien et songèrent à fêter son retour. La mère seule s'attristait : « Les Lamignac, disait-elle, ne tarderaient pas à venir pour chercher Marguerite, et il était urgent de la cacher. » Tout de suite on alla creuser dans l'étable une grande fosse dont on jeta la terre au dehors. On y mit Marguerite ; on couvrit la fosse avec des planches, en ménageant sous la crèche une ouverture pour laisser passer l'air ; on cacha le tout sous la litière, et on rattacha les vaches à leur place habituelle.

La besogne était finie à peine quand les Lamignac arrivèrent, réclamant Marguerite. Les parents affirmèrent qu'ils ne l'avaient point vue et les invitèrent à visiter la maison. Ils le firent et ne découvrirent rien.

Marguerite resta trois jours et trois nuits cachée dans son trou : mais ses parents, craignant la rancune des Lamignac, prirent le parti de l'envoyer à Paris. Elle n'était pas arrivée au-delà de Tardets que les Lamignac étaient dans la maison de Berterreix, recommençant leurs recherches inutiles.

C'est une simple historiette, dont les incidents, sauf un, ne semblent pas sortir de la vie ordinaire. Toutefois l'élément surnaturel qui s'y trouve la classe, sans plus ample examen, parmi les légendes mythologiques. Le premier fait est celui-ci : *Les Lamignac enlèvent les filles des hommes pour en faire leurs femmes*. Il est commun avec les légendes rapportées par Kennedy et Stewart. Mais dans ces légendes, quoique les filles enlevées ne restent pas avec leurs ravisseurs, on ne peut établir aussi nettement que dans le conte Basque le second fait bien plus important que le premier : *Les filles des hommes fuient la demeure des Lamignac et échappent à leur poursuite*. On relève enfin un troisième fait qui manque absolument dans les contes similaires : *La femme enlevée s'échappe d'une demeure souterraine*. (1)

(1) Voir toutefois Kennedy : *La femme retrouvée*. La femme s'appelle Marguerite comme dans notre conte. Elle est enfermée dans le vieux château des Fairies ; ce château, dans l'origine, devait être souterrain comme le château du Basa Jaun, dans la troisième version.

Les Mairiac ne jouent qu'un rôle secondaire dans le récit et ne reparaissent pas dans les deux autres versions. Il y a cependant intérêt à savoir ce qu'ils sont. Ils figurent dans d'autres contes, et toujours à côté de Roland. Ce voisinage et leur nom lui-même font reconnaître en eux les Maures, non plus personnages historiques, mais passés à l'état mythologique, différant peu des Lamignac : « hommes sauvages, beaux, grands et riches. » Tous les ans, dit un autre récit, le cheval de Roland apparaît sur le pont d'Espagne et fait entendre un formidable hennissement. Alors les Mairiac vont se cacher au fond de leurs cavernes. Les Basques, même passablement instruits, ne les distinguent guère des Lamignac, et leur attribuent seulement une double dose de méchanceté. On retrouve une pareille assimilation dans une série de récits où figure le Tartare, nom historique qui a remplacé le nom basque du cyclope mythologique dont l'œil unique est percé par un nain intelligent. Ainsi a disparu de nos contes de fées le nom primitif remplacé maintenant par celui des ogres.

Dans la seconde version de la légende que j'étudie, *Basa Jaun*, le *seigneur sauvage*, est substitué au Lamigna ravisseur et déçu. On a vu dans la première version l'épithète *Basa, sauvage*, appliquée aux Mairiac. Le *seigneur sauvage* est donc le *seigneur malfaisant*, quelque chose d'approchant de l'*esprit malin*. Les Basques actuels, qui continuent le lent travail de transformation de leur antique mythologie, commencé par les générations précédentes, le représentent comme un géant velu, le confondant ainsi avec le Tartare féroce et anthropophage. Mais les légendes, dont le texte est plus tenace que l'opinion, invinciblement variable, des générations successives, n'assimilent jamais, d'une façon absolue, Basa Jaun aux génies de second ordre, ni ne lui donnent un caractère franchement malfaisant. Elles y tendent toutefois : elles commencent déjà à dédoubler Basa Jaun, à lui attribuer, concurremment à son caractère propre, des caractères étrangers à sa conception première. Mais on peut encore se retrouver dans cette confusion. Il faut surtout se rappeler que les cultes vaincus retournent au domaine de Satan. Le *seigneur sauvage* d'aujourd'hui s'appelait peut-être autrefois, Jauna, le *seigneur*, ou de quelque autre nom perdu, mais non Basa, le *sauvage*.

La même version lui donne un surnom particulier, Ancho, qui se retrouve dans d'autres récits. Ancho est un diminutif

familier d'Antoine. De la même façon Lafontaine, au lieu de *Jupiter*, dit *Jupin*, et les Anglais : *Old gentleman*, *old nick*, au lieu de *Devil*. Un tel surnom, qui est la contre-partie de *Basa*, n'a pu être appliqué que lorsque celui à qui on l'appliquait, n'inspirait plus ni crainte, ni affection.

33. LE BASA JAUN RAVISSEUR ET DÉÇU.

(Version de Mendive.)

La fille de la maison Ithurburu, de Béhorléguy, menait paître des brebis sur la montagne, dans le quartier d'Elhorta. Il y avait alors en cet endroit, comme il y en a maintenant, beaucoup de citernes.

Un jour, pendant qu'elle gardait son troupeau, un seigneur sauvage, Ancho, parut et l'emporta dans une citerne, où elle resta quelque temps avec lui. On la vit plus tard, au trou d'Ancho, qui termine la citerne, à deux lieues d'Elhorta. Les gens de Béhorléguy remarquaient qu'elle était toujours occupée à arranger (1) les cheveux du seigneur sauvage, et cherchaient comment la sauver de là.

A la fin, ils se rendirent au trou avec la croix et les autres choses saintes, et la retirèrent des mains du seigneur sauvage.

Au moment où elle s'éloignait, le seigneur sauvage lui dit de tourner la tête et de regarder derrière elle quand elle arriverait à la maison.

Elle le fit et tomba morte aussitôt.

Le trou s'appelle encore le trou d'Ancho.

Cette version reproduit les trois faits mythologiques de la première : 1° Ancho ravit une jeune fille ; 2° la jeune fille s'échappe ; 3° elle sort d'une demeure souterraine. Il faut remarquer un fait nouveau et caractéristique. En s'échappant, la jeune fille tourne la tête et meurt.

De fait similaire, dans les diverses mythologies, je ne connais que celui qui se rapporte à l'Orphée classique. Orphée et Eurydice sortent aussi d'une citerne, telle que l'entendent les Basques,

(1) Rien n'est plus fréquent que de voir les Lamignac peignant leurs cheveux avec un peigne d'or. Ce fait caractéristique, qui n'est pas encore expliqué, se reproduit dans toutes les légendes publiées de l'Europe.

c'est-à-dire d'une gagerie qui met en communication le monde extérieur et le monde souterrain. Orphée, quoique averti, tourne la tête vers Eurydice et Eurydice meurt. (1) Dans le conte c'est la jeune fille qui est avertie et qui meurt : mais le changement de personne est peu important. La mort est le résultat du regard échangé.

Or, tous les mythologues conviennent qu'Orphée, dans la légende grecque, est une divinité solaire, et Eurydice une aurore. L'aurore s'élève des régions souterraines ; elle se montre un instant dans le ciel, suivie par le Dieu de la lumière, et s'éteint à ses premiers rayons.

Le dénouement de la première version n'est pas sans rapport avec celui-ci. Marguerite s'échappe poursuivie par les Lamignac et fuit jusqu'à Paris, c'est-à-dire au bout du monde. Au fond elle disparaît, perdue pour ses parents aussi bien que pour ses ravisseurs.

Je n'oserais dire encore que Basa Jaun soit une divinité solaire. Presque toutes les légendes qui le concernent le montrent agissant dans la nuit. Mais il est certain que, dans la hiérarchie basque, il occupait un rang plus élevé que les Lamignac. De ceux-ci il ne paraît pas que les missionnaires ou le clergé aient daigné s'occuper, tandis qu'ils ont déclaré la guerre à Basa Jaun. A Larrau, d'après les légendes, on devait dire tous les samedis un *Salve regina* pour protéger contre lui les récoltes ; à Saint-Sauveur, on sonnait la cloche pour l'éloigner, comme on fait pendant l'orage ; à Mendive, un clerc l'exorcisait ; à Bustince-Iriberry, St-Pierre lui-même venait opposer à ses mystères les mystères de la doctrine chrétienne. (2) Dans notre version, les gens de Béhorleguy s'arment contre lui de la croix et de la bannière. Il ne résiste pas, sans doute, à cette pompe chrétienne ; mais elle n'a pu être employée que parce qu'elle était jugée nécessaire.

(1) Pausan. ix, 30, 6. Virgile. *Géorg.* iv, 486 sqq. Max Muller. *Mythologie comparée*, édition française, page 90.

(2) Les légendes citées ont été publiées dans les *Annales de la Société des Sciences et Lettres de Pau*, vol. iv et v.

Il n'en est pas ainsi de l'Eurydice basque. C'est une paysanne, Marguerite Berterreix ou la fille d'Ithurburu. On connaît son nom et son prénom chrétien ; on montre sa maison. Les conteurs vous diront qu'elle est bien connue dans le village et que sa déplorable histoire ne remonte pas plus haut que le temps de la mère de ma mère grand. Et cela doit être ainsi. Pour que la grand mère raconte un conte à sa petite fille, il faut qu'elle croie raconter un événement, et prochain. Les noms, les lieux servent, à travers les âges, de véhicule au mythe qui, sans ces circonstances remaniées à chaque instant et appropriées à l'heure présente, périrait sans retour. Il en a été de même d'Orphée et d'Eurydice. Primitivement c'étaient un soleil et une aurore, puis ils ont paru soumis à la mort, et le mythe est devenu un événement, sujet d'un conte.

Mais quelle que soit leur figure actuelle, Marguerite Berterreix et la fille d'Ithurburu étaient, dans leur conception première, des aurores, c'est-à-dire des divinités, et nous remarquons que de telles conceptions mythologiques descendent à la légende comme y montent les personnes historiques, Mairiac, Ogres et Tartares, par une altération inverse, qui identifie à la fin les unes aux autres.

34. LE BASA JAUN RAVISSEUR ET DÉÇU.

(Version d'Arhansus.)

Un Basa Jaun avait enlevé une belle fille à ses parents. Mari et femme habitaient, au fond d'une citerne, un château magnifique. Chaque matin, à la lueur d'une chandelle, la dame montait au haut de la citerne et peignait ses cheveux.

Un berger, paissant ses brebis, aperçut un jour la belle dame peignant ses cheveux et s'en éprit. Il alla raconter à ses compagnons ce qu'il avait vu. On convint d'enlever la belle dame et de la conduire au cayolar (1). Mais comment faire ? si Basa Jaun les voit ou les sent, il les mangera (2). L'un d'eux dit : « Moi, j'irai

(1) C'est la grange ou la borde qui sert de refuge aux troupeaux et aux bergers pendant la nuit.

(2) Fait applicable au Tartare, transporté par confusion au Basa Jaun.

le premier et vous me suivrez. Je parlerai à la dame et tâcherai de la décider à venir avec nous. »

Le lendemain matin, ils vinrent à la citerne et aperçurent la dame peignant ses cheveux à la lueur de la chandelle. Le berger s'approcha et lui dit : « Bonjour, madame ! et que faites-vous ici, de si bonne heure ? » La dame répondit qu'elle avoit été enlevée par un Basa Jaun et que depuis elle vivait avec lui, non de bon gré, mais de force. Le berger reprit : « Et ne consentiriez-vous pas à être délivrée de votre mari. » La dame répondit : « Oui, oui, de bon cœur je vous suivrai. Mais je crains que Basa Jaun ne me rattrape et ne me mange après m'avoir tuée » (1).

Le berger la rassura et promit d'user d'adresse. Il fut arrêté que la dame, le lendemain matin, à une heure fixée, se tiendrait au coin de la citerne. Elle tint parole, et pendant que le Basa Jaun dormait, elle partit pour toujours avec le berger.

Deux jours après, comme sa femme était toujours absente, Basa Jaun commença à s'inquiéter. Pensant qu'elle était toujours à sa toilette, il monta en haut de la citerne, puis visita les environs. Il ne la trouva point.

Il voit alors qu'elle lui a été ravie. Il pleure, il se désespère ; il pousse des cris effrayants. Dans sa rage, il déracine les arbres (2) qui s'opposent à sa poursuite. Il parcourt tout l'univers pour rechercher sa dame.

Mais il ne put savoir ce qu'elle était devenue et mourut de chagrin.

Aux trois éléments communs relevés dans les deux premières versions, la version d'Arhansus en ajoute plusieurs autres qui permettent de compléter la démonstration.

Jusqu'ici l'heure du départ de la dame n'était pas indiquée. Nous voyons maintenant qu'il s'agit du matin. Tous les matins elle apporte sa lumière hors de la caverne, et elle s'enfuit un matin. Le seigneur dort encore. Traduisez, le soleil n'est pas

(1) Même observation.

(2) Fait se rapportant au dragon, Heren Sughea, qui brise les arbres d'un coup de sa queue ; ou au Tartare dans un conte encore inédit, qui a beaucoup d'analogie avec le petit tailleur de Grimm.

levé, et les bergers aperçoivent la dame solitaire, peignant ses cheveux sur la limite du monde souterrain.

Cette suite si claire des incidents du récit est interrompue, il est vrai, par un détail contradictoire. La poursuite de Basa Jaun ne commence que deux jours après le départ de la dame. Le conteur sent lui-même qu'il a besoin d'une excuse pour expliquer cette négligence chez un mari passionné. Basa Jaun, dit-il, a supposé que sa femme était occupée tout ce temps à faire sa toilette. L'excuse est naïve, tout autant que la chandelle symbolisant la lumière de l'aurore. Mais il y a une autre raison.

Les légendes font souvent mention de l'infatigable activité de Basa Jaun, de sa marche précipitée, de ses sauts prodigieux qui rappellent ceux de Vishnou dans le ciel (1). Le conteur s'est donc dit que si Basa Jaun s'apercevait immédiatement du départ de la dame, il ne manquerait pas de la rattraper en trois enjambées. Mais, dans la légende, Basa Jaun ne doit pas rattraper la dame. C'est pourquoi le conteur lui donne une avance raisonnable. Dans la première version le conteur emploie un procédé équivalent pour permettre à Marguerite Berterreix de quitter la caverne. Il imagine que la caverne est abandonnée par les Lamignac un jour de fête.

Le récit ajoute que la dame « part pour toujours. » Ce sont les paroles mêmes employées par Urvâsi, l'aurore brahmanique, lorsqu'elle quitte Prououravas : « Je suis partie pour toujours, comme la première des aurores ».

Le dénouement diffère du précédent. La dame ne meurt pas d'un regard, mais disparaît. La mythologie classique offrirait plus d'un exemple de ce cas ; celui d'Urvâsi, qui dit comme Marguerite Berterreix : « Je reviens » et qui ne revient pas et de Daphné qui, poursuivie par Apollon, lui échappe par une métamorphose. Elle disparaît aussi.

Les détails qui terminent le conte rentrent exactement dans le mythe primitif tel qu'il était lorsque les Basques en comprenaient encore le sens. En effet, Basa Jaun explore d'abord les environs de sa citerne, puis il parcourt tout l'univers sans rien trouver. Au bout de sa course, il meurt. Mettez le soleil à la place du

(1) Voir la légende du chandelier de St-Sauveur, dans le vol. IV des Annales de la Société de Pau.

Seigneur, et vous aurez un fragment d'hymne védique, aussi transparent, du moins. Le soleil se lève, il sort du monde souterrain, il parcourt les lieux qu'éclairait naguère l'aurore, il traverse le ciel, et va s'éteindre à l'occident.

Je ne veux tirer de ce petit travail qu'une conclusion. Tous les contes du pays basque n'offrent pas la même clarté que celui-ci, sans aucun doute. On voit cependant qu'il y a intérêt à les conserver tous, non seulement comme monument grammatical et littéraire, mais aussi comme pouvant aider à l'interprétation des contes similaires, qui ont perdu quelques uns de leurs éléments constitutifs. Au cas particulier, ils permettent de classer dans les légendes de l'aurore les nombreux contes publiés sous le titre de *l'épouse perdue et recouvrée* (1).

V.

LAMIGNAC.

Sous leur forme actuelle, si altérée qu'elle soit, les contes relatifs aux Lamignac cachent, cela n'est pas douteux, un sens ou moral ou mythologique, comme les précédents. Nous ne cherchons point encore à le découvrir, par manque de temps d'abord, et ensuite parce que l'abondance des documents, que nous recueillons tous les jours, permet d'espérer que, parmi ceux qui sont inconnus, se manifestera le trait décisif, qui emporte la signification. Nous nous contenterons donc de donner les textes, en les rapprochant des contes similaires d'autres pays.

Nous ne connaissons jusqu'ici que des contes où figurent les Lamignac mâles, ce qui nous faisait hésiter à les comparer aux fées. Les contes suivants montrent les Lamignac mâles et femelles, en ménage; comme maris et femmes et ayant des enfants. Ils nous font pénétrer dans leurs demeures, modelées sur les demeures humaines, mais avec des caractères étranges de sauvagerie ou d'élégance supérieure, tels qu'en rêvent les pauvres gens à l'égard des riches ou des misérables.

Dans les contes de la Bretagne française, les Teuz et les Korils ont sur la lande leur ville microscopique, cachée sous la bruyère ;

(1) Ce chapitre a été lu à la réunion des Sociétés savantes à la Sorbonne, session de 1876.

les Korigans ont bâti Keris sur la plage, où les toits des palais sont couverts de tuiles d'or, les jardins entourés de grilles d'acier poli et les écuries pavées de marbres précieux (1). Les Pixies, de Devonshire, habitent de jolis cottages ; les Fairies de Cornouailles, s'espacent dans des châteaux splendides, entourés de jardins fleuris et d'eaux limpides, où des groupes de gentlemen et de ladies promènent leurs loisirs, avec des histoires et des chansons (2). Si semblable que soit pourtant le monde féerique au monde humain, les contes n'oublient jamais de séparer le premier du second par une barrière surnaturelle. C'est un ruisseau qu'on traverse sans se mouiller, une porte qui s'ouvre au milieu du rocher (3). La lumière qui éclaire le paysage n'est pas celle du soleil.

Le monde des Lamignac ne diffère de celui des Fairies, que par l'absence des détails descriptifs. Les Bretons, des deux côtés du détroit, vivent à côté des châteaux. Ce terme de comparaison manque aux Basques. Il ne faut leur parler ni de tapisseries, ni de bijoux, ni de meubles élégants, ni exiger d'eux une description de salles royales. Mais la tradition persiste malgré tout ; ils disent : c'était beau, plus beau encore, toujours plus beau. Et cela suffit à la légende. Ils ne négligent jamais, ce qui est plus important qu'une description, de séparer le monde humain du monde surnaturel où se déploie la légende, et la barrière est la même que dans les *Mille et une Nuits* et les contes de Fairies.

La barrière surnaturelle n'est pas cependant infranchissable. Un lien unit les habitants des deux mondes, d'affection, de protection et de besoins réciproques. On ne voisine pas absolument, sans quoi toute hiérarchie disparaîtrait, mais les Lamignac réclament les services des hommes dans certaines conditions, et les hommes s'adressent aux Lamignac dans certaines circonstances. Le régime féodal semble avoir laissé sa trace dans ces transactions ; les Lamignac se conduisent comme les seigneurs à l'égard de leurs vassaux ; les hommes comme les fermiers à l'égard de

(1) Souvestre, *Le foyer breton*, *Les Korils de Plauden*, le *Sonneur*, *Teuz-ar Pouliet* : pass.

(2) M^r Bray, *La Pixy en mal d'enfant*. Hunt, *le fairy devenu veuf*, dans Brueyre, p. 218 et 219.

(3) Mêmes contes. Cf. *Ali-Baba et la fée Pari-Banou*, dans les *Mille et une Nuits*.

leurs propriétaires, ou les pauvres à l'égard des riches.

Voici d'abord les femmes accoucheuses des dames Lamignac.

35. LA LAMIGNA EN MAL D'ENFANT.

Une veille de la St-Jean, à l'aube, une belle fille entra chez la maîtresse de la maison Gorritépé. « Bonjour, Marguerite, veuillez venir avec moi dans votre bois ; il y a une femme en mal d'enfant que vous accoucherez. » — « Et qui êtes-vous ? je ne vous connais pas. » — « Vous saurez qui je suis ; mais venez tout de suite, je vous en prie. » — « Je ne puis sortir en ce moment de la maison, parce que je dois préparer le déjeuner des faucheurs. » — « Suivez-moi, je vous prie ; vous n'aurez pas lieu de vous en plaindre. Votre fortune est assurée si vous nous aidez à lever cet enfant. »

Marguerite obéit, et toutes deux se rendirent sous le bois. La belle fille lui donna alors une baguette : « Frappez la terre, » dit-elle. Marguerite frappa la terre, et voilà qu'un portail s'ouvrit devant elles. Elles entrent, et voient un beau château. Le château devenait de plus en plus beau, éclairé par une lumière aussi éblouissante que le soleil. « N'ayez pas peur, Marguerite, nous sommes arrivées. » Elles pénétrèrent dans un grand appartement, le plus beau de tous. Au milieu de la chambre, se trouvait une Lamigna en mal d'enfant, et tout autour de la chambre, étaient assises une foule de petites créatures, ne bougeant jamais.

Marguerite fit son office, et on lui servit un très-bon repas. De plus, on lui donna un pain blanc comme neige. Puis, comme il allait tard, elle demanda à se retirer. La même jeune fille l'accompagna jusqu'au portail ; mais, ni l'une ni l'autre ne purent venir à bout de l'ouvrir. « Vous emportez quelque chose d'ici, lui dit sa compagne. » — « Rien, si ce n'est un morceau de pain que je voulais, à cause de sa beauté, faire voir à ma famille. » — « Vous devez le laisser ici. » Elle le mit de côté, et le portail en même temps s'ouvrit. « Voici votre paiement, Marguerite. C'est une poire d'or ; vous n'en direz jamais rien à personne, et vous la mettrez en lieu sûr, dans votre bahut. Tous les matins, vous trouverez, à côté de la poire, une pile de louis d'or. »

Marguerite serra la poire dans son bahut. Le premier matin, elle alla voir ce qui se passait dans le bahut, et y trouva un lingot

d'or. Et de même tous les matins pendant longtemps ; si bien que, quoique la maison fût endettée, toutes les dettes furent bientôt payées, et qu'il resta une grande fortune.

Cependant, son mari conçut des soupçons, et Marguerite, pour avoir la paix, lui dévoila le secret. La nuit suivante, la poire disparut.

Le point le plus remarquable de ce récit, est la présence de ces petits êtres, immobiles, assis autour de la chambre. Qui sont-ils ? nous n'en savons rien. Dans le conte du Devonshire, nous remarquons également deux êtres étranges, sans rapport déterminé avec les Pixies. Ce sont d'abord deux jolis enfants, mais qui deviennent ensuite, quand l'accoucheuse voit plus clair, deux lutins à patte velue, faisant force grimaces et tirant les oreilles de la dame. Ce détail manque dans les deux récits suivants.

36. LA LAMIGNA EN COUCHES.

(Version de Gotein.)

A côté de la maison Sorçaburu de Gotein, coule un ruisseau dont la source n'est pas éloignée. A côté de la source, dans une caverne, habitaient des Lamignac.

Un jour, une Lamigna fut prise de douleurs. La dame de Sorçaburu, qui était sage-femme, fut appelée pour la délivrer. Grâce à elle, l'enfant arriva heureusement. Le lendemain, la sage-femme revint pour emmailloter l'enfant, et quand son travail fut fini, une Lamigna lui offrit en paiement le choix entre deux pots à feu, l'un recouvert d'or, l'autre de miel. La dame de Sorçaburu choisit le pot au couvercle d'or. Alors la Lamigna lui dit : « Ah ! tu n'as pas bien rencontré. Le pot au couvercle d'or est rempli de miel : le pot au couvercle de miel est plein d'or. »

37. LA LAMIGNA EN COUCHES.

(Version d'Aussurucq.)

La dame Arrun, d'Aussurucq, était sage-femme des Lamignac qui, pour chaque couche, lui donnaient 20 francs et un bon repas. Une fois qu'elle avait délivré une Lamigna et qu'elle voulait sortir

de la grotte, elle ne put avancer le pied, quoique rien ne la retint. Elle pria alors un Lamigna de la laisser partir. « Vous emportez, lui dit celui-ci, quelque chose qui nous appartient ; laissez-le, et vous irez. »

La sage-femme lui dit : « J'ai dans ma poche un peu de pain pour le faire goûter à mes parents, parce qu'il est excellent. » Le Lamigna lui dit : « Mangez-le et vous irez. » La sage-femme obéit et sortit sans difficulté.

38. LA LAMIGNA EN COUCHES.

(Version de Béhorléguy.)

La grandmère de ma mère était sage-femme à Ahaxe. Une nuit, à une heure avancée, un Lamigna vint la chercher pour accoucher sa femme. Ma bisaïeule avait grand peur, et consulta son mari, assez embarrassé lui-même. Le Lamigna la rassura, et la mettant sur son dos, l'emporta, sans qu'elle sût comment, au bord du Remous. Il lui fit passer le ruisseau sans se mouiller, et la fit entrer dans une chambre la plus brillante qu'elle eût vue et faite de pierres taillées.

Ma bisaïeule fit son office et déposa l'enfant dans son berceau après l'avoir emmailloté. On la fit bien manger et bien boire, et on lui donna une grosse somme en paiement. Mais on lui défendit de rien emporter de la maison que ce qu'on lui donnait. Cependant, comme elle n'avait jamais vu de si beau pain et qu'elle le voulait montrer chez elle, elle en mit un petit morceau dans sa poche.

Lorsque ma bisaïeule arriva au bord de l'eau avec le Lamigna, celui-ci lui dit qu'il ne pouvait la faire traverser parce qu'elle avait dérobé chez lui quelque chose. Elle avoua qu'elle avait, en effet, mis dans sa poche un petit morceau de pain pour montrer chez elle ce qu'elle avait mangé. Le Lamigna le lui fit jeter dans l'eau, après quoi il l'emporta au-delà, comme auparavant, sans se mouiller les pieds, jusqu'à la basse-cour.

Une fois posée à terre, ma bisaïeule tourna la tête, et le Lamigna, d'un coup de couteau, lui enleva un œil pour la punir de l'avoir volé malgré sa défense (1).

(1) Mrs Bray, dans son conte *la Pixy en mal d'enfant*, donne la même conclusion d'un œil arraché ; mais l'acte est un peu mieux justifié. L'ac-

VI.

LES CHANGELINGS.

Les Korigans et les Fairies substituent quelquefois, dans les contes des deux Bretagnes, leurs enfants à ceux des hommes. Ces petits Changelings sont maussades, gloutons, affreux, et font le désespoir de leurs mères supposées. Cependant, les petits garçons élevés chez les Fairies deviennent beaux, grands et intelligents. Le même fait se retrouve dans les contes allemands. En Allemagne comme dans les deux Bretagnes, ce qui n'était qu'un mythe est resté, dans plus d'un endroit, une croyance superstitieuse, par la transformation des Fairies et Génies en esprits malins. Aussi les anciens indiquaient plusieurs moyens de se débarrasser des Changelings, dont le plus assuré était l'emploi vigoureux des verges. Aux cris poussés par le Changeling fouetté, la mère Fairie arrivait, reprenait son enfant, et rendait celui qu'elle avait dérobé. Luther conseillait très-sérieusement au prince d'Anhalt un procédé plus radical ; il voulait faire jeter le Changeling à la rivière, *au risque d'être homicide* (1).

Deux contes basques sont relatifs aux Changelings. Le premier qui paraît avoir réuni deux récits différents montre que les Basques ont, comme les Allemands, transformé le mythe en superstition, et le Changeling en esprit malin. Le second, d'une forme très-originale, paraît bien plus fidèle à l'antique tradition, qu'il ne mélange d'aucune croyance étrangère. Toutefois l'interprétation du mythe est encore à trouver.

39. LE CHANGELING.

Il y avait une fois deux pauvres gens, mari et femme, qui eurent coucheuse a tâté d'une drogue qui lui fait voir les génies en plein midi, et le Pixy lui arrache l'œil qui voit et qu'elle avait frotté de la drogue. Cette version de Béhorléguy, la seule qui renferme le détail, est donc particulièrement intéressante.

La femme qui ne peut sortir de la demeure souterraine parce qu'elle emporte un morceau de pain. n'est pas sans analogie avec Perséphone et le grain de grenade.

(1) V. Brueyre, p. 222. sqq. Grimm, *Les fées magiques*. La Villemarqué, Barzaz-Breiz, *l'enfant supposé*.

un fils. Dans leur voisinage, vivaient des gens riches et sans enfants.

Les pauvres se dirent entre eux : « Nous autres, nous aurons encore d'autres enfants, pendant que nos voisins n'en ont point ; mettons donc le nôtre à leur porte demain, pour qu'ils le nourrissent. »

Ils firent ainsi et quittèrent le pays.

Le lendemain, les servantes dirent à madame qu'un enfant avait été exposé à leur porte. Madame s'empressa d'aller chercher le petit ; elle le prit en ses bras et le porta à monsieur en lui disant : « Le bon Dieu nous a envoyé cet enfant pour que nous le prenions et l'élevions comme nôtre. » Et monsieur fut aussi satisfait que madame.

L'enfant grandit cependant : il alla à l'école et apprenait bien, en sorte que monsieur et madame étaient dans la joie.

Mais les autres écoliers étaient jaloux, et un jour ils dirent à l'enfant : « Tu crois être le fils de monsieur et de madame ; mais tu ne leur es de rien. Ils t'ont trouvé à leur porte. »

L'enfant retourna bien triste à la maison et raconta ce qu'on lui avait dit à l'école. Madame lui dit que ce n'était que médisances et elle pria le maître de défendre à ses écoliers de parler ainsi davantage. Mais les écoliers ne laissèrent pas que de répéter leurs méchants propos.

Le garçon déclara donc à ses parents qu'il voulait se faire prêtre, et fut mis dans un collège. Là, en peu d'années, il finit toutes les études nécessaires ; mais là aussi, un jour, quelqu'un lui reprocha d'être un enfant exposé. Alors, il quitta le collège, retourna à la maison et annonça qu'il était résolu à courir le monde. Il partit en effet, laissant la famille dans l'affliction.

Bien loin, il arrive à un village où il trouva tous les habitants réunis sur la place et pleurant. Il demande ce qui se passe, et on lui répond : « Nous avons ici un condamné à mort. On l'accuse d'avoir tué celui qui est là-bas, et cependant il est innocent. »

Le clerc se rendit auprès du condamné : « Avez-vous tué cet homme ? » — Non, répondit l'autre.

Il va ensuite auprès du mort, ouvre le livre (1) et dit : « Toi, cet homme t'a-t-il tué ? » — « Non », répondit le mort.

(1) Ce livre n'est ni le petit, ni le grand Albert. Il est orthodoxe. Dans un autre conte, la Ste-Vierge apporte à une pauvre fille poursuivie, un livre

Sur quoi on mit le condamné en liberté. Et le clerc l'accompagna dans sa maison et l'on fit grande fête.

Puis le clerc demanda à l'homme et à sa femme : « Avez-vous quelque autre chose qui vous peine ? » — « Oui, nous avons un enfant qui, depuis vingt ans, reste aussi petit qu'au moment de sa naissance. » — « Où est-il ? » — On le conduit dans la chambre et on lui montre l'enfant dans son lit. « Voulez-vous, dit le clerc, me laisser seul ici ? » On y consent. Il ferme la porte. Il ouvre son livre et dit à l'enfant au berceau : « Toi qui es là, sous la forme d'un enfant, je te l'ordonne, assieds-toi. »

L'enfant s'assit. — « Lève-toi ! » — Il se lève. « Sauter par la fenêtre et ne rentrer plus ici. » — L'enfant s'envole par la fenêtre en poussant un cri horrible.

Alors le clerc sortit de la chambre et dit à ces gens : « Vous autres, vous avez exposé un enfant il y a vingt-deux ans. Le bon Dieu vous a punis en vous envoyant le malin esprit à sa place.

Et moi, je suis l'enfant que vous avez abandonné. »

40. LES PETITS LAMIGNAC

Jadis, avant la venue de notre Seigneur Jésus-Christ, des laboureurs, hersant leur champ, sentirent avec surprise les dents de la herse retenues à la terre. Ils regardèrent pour en découvrir la cause, et trouvèrent sous la herse autant de petits enfants qu'il y avait de dents à l'instrument, tous pleurant. Leur cœur se serra à cette vue, et, pris de compassion, ils délivrèrent les pauvres petits, puis les emportèrent à leur maison. Là, ils les soignèrent comme leurs propres enfants et les élevèrent dans leur religion.

Or, ces enfants étaient envoyés du monde souterrain par les Lamignac qui voulaient que leur race s'étendit peu à peu sur la terre, qu'elle y fut connue et réputée.

Lorsqu'ils furent devenus grands, les pères et les mères leur bâtirent pendant la nuit des maisons, ou plutôt des palais, tout en pierres de tailles, telles que les maçons de nos jours ne pourraient en bâtir de semblables.

Tous ces enfants se nommaient les uns les autres : Guillen. aussi puissant que celui du clerc. Dans l'un comme dans l'autre cas, on retrouve une application de cette croyance si fréquente d'objets nombreux, qui ont un pouvoir absolu sur les choses : anneaux, lampes, etc.

C'était Guillen par ci, Guillen par là. Et lorsqu'on leur demandait où ils avaient leurs pères et leurs mères, ils répondaient : « Nous, nous sommes les enfants des Lamignac. Notre père et notre mère s'occupent à faire de l'or et de l'argent pour nous, quand nous serons devenus grands. »

Le conte ne parle pas, comme on voit, d'échange, mais d'exposition d'enfants. On voit aussi que les petits Lamignac ne ressemblent en rien aux petits monstres paresseux qui refusent de grandir chez leurs pères nourriciers. On suppose néanmoins qu'ils travaillent peu et qu'ils comptent sur les trésors de leur race, ce qui les distingue des petits paysans.

VII

LES LAMIGNACS MAÇONS

J'ai déjà donné deux exemples des travaux nocturnes des Lamignac : *l'église d'Espès* et *le pont de Licq*. De ce dernier récit j'ai reçu une agréable variante qui mérite d'être conservée. J'avais indiqué aussi la légende de l'église d'Arros sans en donner le texte, je le donne aujourd'hui. La tour de Hasparren est le sujet d'un troisième récit, marqué, comme les deux autres, d'une pointe de badinage.

41. L'ÉGLISE D'ARROS

L'église d'Arros, si l'on en croit les anciens, a été bâtie par les Lamignac. Les gens du village voulaient que l'église s'élevât sur la place, et déjà ils y avaient réuni tous leurs matériaux. Mais, tous les soirs, les Lamignac emportaient tout, planches et pierres, au sommet de la montagne, et tous les matins les Arrosiens les allaient rechercher et les rapportaient sur la place. A la fin, ils perdirent courage et résolurent de ne plus bouger. Pourtant l'un d'eux dit : « Je veux les guetter et savoir comme ils s'y prennent. » Et il alla s'asseoir sur une poutre pour attendre leur venue. Mais il finit par s'endormir et voilà que les Lamignac aussitôt arrivent et l'aperçoivent : « Tu voulais nous attraper, dirent-ils, et bien ! c'est nous qui t'attrapperons. » Alors ils prirent la poutre où l'Arrosien s'était endormi, et, sans qu'il s'aperçoive de rien,

l'emportèrent au haut de la montagne. Les murs étaient terminés, ils le perchèrent au-dessus. Quand il s'éveilla le lendemain, il fut fort étonné de se trouver là et descendit comme il put.

Les Arrosiens, voyant qu'ils n'étaient pas les plus forts, laissèrent les Lamignac agir à leur guise et achever sans obstacle, en haut de la montagne, l'église commencée.

Nous avons là le premier exemple d'une œuvre des Lamignac arrivée à sa perfection.

42. LE PONT DE LICQ.

Depuis long-temps les gens de Licq désiraient avoir un pont sur le gave. Mais l'endroit était dangereux et personne n'osait l'entreprendre. Un beau jour, ils convinrent d'en charger les Lamignac. Ils les mandent au village et exposent leur embarras. « Nous ferons votre pont, dirent les Lamignac, et en bonnes pierres de taille, dans la nuit de demain, avant que le coq ait chanté, mais sous une condition. » « Quelle est, dirent les Licquois, votre condition ? » — « Vous nous donnerez en paiement la plus belle fille de Licq. »

C'était un grand crève-cœur pour les Licquois de livrer la plus belle de leurs filles ; mais ils étaient obligés d'en passer par là et ils acceptèrent. La nuit suivante les Lamignac se mirent à l'œuvre.

Or tout le monde sait bien qu'en tout pays les belles filles ne manquent pas d'amoureux. La belle fille de Licq avait aussi le sien. Averti de ce qui se passait, l'amoureux vint à la brune se poster près de l'endroit où travaillaient les Lamignac, et il voit avec terreur que du train dont ils y vont, la besogne sera terminée avant la moitié du temps fixé. Le cœur malade, pris d'une sueur froide, il s'ingénie et trouve enfin une ruse.

Il se dirige vers un poulailler, en ouvre doucement la porte et, avec ses mains, simule le bruit des quatre ou cinq coups d'ailes que donne le coq avant de chanter. Le coq se réveille en sursaut, craignant d'être en retard, et crie : « Coquerico. »

Il était temps. Les Lamignac avaient soulevé la dernière pierre à moitié de sa hauteur. Au chant du coq, ils la jetèrent dans l'eau

et avec grand bruit s'échappèrent en disant : « Maudit soit le coq qui a jeté son cri avant l'heure. »

Depuis, disent les anciens, personne n'a pu faire tenir dans la place vide ni cette pierre ni d'autres.

43. LA TOUR DE S^t-MARTIN DE HASPARREN.

A S^t-Martin, sur la montagne, s'élève une tour construite par les Lamignac. On y arrive par un chemin sous terre. C'était une croyance générale que des trésors y étaient renfermés, or et argent en abondance, à découvert ou cachés.

Un jour, les Conseils d'Isturitz et de S^t-Martin, précédés des curés des deux paroisses, se rendirent à la tour pour vérifier le fait. Ils trouvèrent une salle immense pleine, jusqu'au plafond, d'écus de cinq livres. Mais sur le tas un dragon, sa queue enroulée, reposait.

Alors un des curés fit quelques prières pour conjurer la bête qui, relevant la tête peu à peu, se glissa bientôt dehors. Le curé engagea les conseillers à prendre l'argent, en bonne conscience. Mais tous, craignant le dragon, refusèrent de s'en charger, du premier au dernier.

Et le trésor est encore dans la tour de S^t-Martin de Hasparren.

VIII.

Il n'est guère de contes se rapportant aux Lamignac où l'on ne retrouve un ou deux ou même tous les traits caractéristiques suivants :

- 1° Le peigne d'or et l'acte de se peigner les cheveux ;
- 2° La possession des trésors ;
- 3° Le pain blanc comme neige ;
4. Le transport à califourchon.

1. Le peigne d'or et l'acte de se peigner les cheveux n'appartiennent pas exclusivement à la mythologie basque et se reproduisent dans les deux Bretagnes, en Allemagne et dans les pays Slaves.

En Cornouailles, un vieillard, se promenant sur la grève, aperçoit une fille de la mer (Mermaid) dont les cheveux étaient si longs

qu'ils la couvraient toute entière. Elle se mirait dans une mare en peignant sa chevelure.

Dans la Cornouaille française, le Seigneur Nann va en chasse : « Il trouva un petit ruisseau près de la grotte d'une Korrigan et tout autour un gazon fin et il descendit pour boire. La Korrigan était assise au bord de sa fontaine, et elle peignait ses cheveux blonds, et elle les peignait avec un peigne d'or. — Ces dames-là ne sont point pauvres. »

Dans un conte des higlands un fermier promet son fils à une jeune dame si elle lui apporte le peigne d'or d'un géant. « Tous les matins, dit un conte tchèque, lorsque la belle Zlato Vlaska peigne ses cheveux d'or, l'éclat qui en resplendit va se répandre et se refléter sur le ciel et sur la mer.

Zlato Vlaska est, dans cette phrase, une aurore ; et nous avons, dans plusieurs contes basques, vu l'aurore peignant ses cheveux. Il ne faudrait pas conclure que l'acte de se peigner les cheveux est caractéristique de l'aurore. Car, avec une telle conclusion, on trouverait à peu près autant de mythes basques de l'aurore qu'il y a de légendes relatives aux Lamignac.

Mais on peut très bien admettre que le peigne d'or est représentatif d'un rayon et qu'il y a affinité entre les Lamignac et la lumière. Le conte 13^{me} (1) nous montre une Lamigna poursuivant un garçon impertinent qui se réfugie sur un point éclairé par le soleil. Elle ne peut le suivre, dit le texte, là où le soleil brille, et lance contre lui son peigne d'or qui le blesse au talon.

2. 3. L'hypothèse, sans doute hasardée, que les Lamignac sont des rayons étant admise, les deux caractères qui suivent : la possession des trésors et le pain blanc, s'expliquent avec une entière facilité.

Dans l'opinion des Basques, les trésors des Lamignac sont enfermés dans des cavernes où l'on n'arrive que par une galerie souterraine. Cette galerie est interrompue de temps en temps par des failles, au fond desquelles sont entassées les pièces d'or.

(1) Voir le IV vol. des Mémoires de la Société, p. 246. J'ai remarqué l'analogie entre le récit et celui de la mort d'Achille, blessé au talon par la flèche d'or de Paris. C'est une image du soleil défaillant et presque couché. Tout le disque est caché sauf un dernier segment. Le Dieu pénètre dans le pays des ombres, la tête la première. Son talon est la dernière partie visible. La flèche part, il meurt.

Quand on jette une pierre dans la faille, elle produit un son métallique en arrivant au fond. Mais ces détails sont d'invention récente. Avant que les hommes attachassent du prix à l'or, avant surtout que l'or fut frappé, la croyance aux trésors souterrains existait, et tous les ans le printemps les amenait à la superficie sous la bienfaisante influence des rayons du soleil. Le vrai trésor, c'est le pain blanc comme neige, et il date du premier jour où l'homme s'est uni à l'homme dans une société de protection et d'efforts communs. Mais l'homme en société a toujours su que ce n'était pas lui qui le faisait sortir des régions souterraines, et c'est ainsi qu'il a divinisé les rayons du soleil. Les Lamignac, maintenant difformes, ont été peut-être les frères des Grâces grecques et latines, qui ne sont aussi que les rayons bienfaisants (1) du soleil. Deux contes de cette série montrent les Lamignac transformant instantanément en champ fertile un terrain pierreux. Le peigne d'or y a sa place.

4. Les voyages de Sindbad fournissent le seul exemple que je connaisse du transport à califourchon. Comme dans les contes basques, il s'agit d'un ruisseau à traverser. On remarquera que la mention d'un ruisseau ou d'une source est fréquente dans les récits où il est question de Lamignac. Les eaux, comme les métaux précieux, comme les plantes, sortent du sein de la terre et appartiennent au domaine des Lamignac, en tant qu'ils possèdent et dispensent les trésors. Les Lamignac conservent d'ailleurs toujours le même nom, et forment une seule catégorie d'êtres supérieurs, sans se décomposer en génies familiers, champêtres, aquatiques, forgerons, constructeurs, tous ayant, dans les systèmes mythologiques du Nord, un nom spécial.

Ces observations, très-insuffisantes, sont les seules que nous puissions faire encore. Nous essaierons de les compléter plus tard.

44. LA LLAMINA DE LA FONTAINE JULIANE (2)

La veille de la St-Jean, à minuit, une Llamina se peignait

(1) On peut consulter dans le tom VI, p. 264 de la Revue archéologique, nouvelle série, le mémoire intitulé *les Charites*.

(2) Remarquer l'orthographe du mot. Les *ll* mouillées ont remplacé les *n*. Esquiule est la seule localité où cela se trouve jusqu'ici.

avec un peigne d'or et puis se lavait à la fontaine Juliane. Feu Barrenty, qui passait par là, l'aperçut. La Llamina lui dit : « Si vous voulez me transporter jusqu'aux terres pour lesquelles vous payez la dîme, vous serez assez riche pour avoir un aiguillon d'or (1) ». La Llamina était toute petite (2). Barrenty la mit à califourchon sur ses épaules et gravit le vieux chemin qui mène à son champ.

La Llamina en ce moment lui recommanda de ne se point laisser effrayer par rien de ce qu'il verrait.

Bientôt il arriva avec sa charge à l'échelon du champ (3). Mais pendant qu'il le montait, il voit des serpents, des crapauds et mille autres bêtes hideuses qui faisaient mine de le mordre. Il eut peur et s'enfuit en laissant tomber la Llamina. « Ah ! malheureux ! dit-elle, vous m'avez remise dans l'enchantement pour cent années. »

Depuis ce temps, Barrenty ne réussit à rien. Son bien fut morcelé. Tout fut perdu, jusqu'à la trace de sa maison, et ses terres passèrent à ses voisins.

A la fin de plusieurs périodes centenaires, à partir de ce jour, la Llamina a été guettée par Bassagaix et par d'autres savants plus anciens, mais elle n'a pas reparu.

45. LE LAMIGNA TRANSPORTÉ ET LE TABLIER PLEIN D'OR.

Un homme, passant à côté d'une citerne, aperçut un jeune Lamigna qui se peignait ayant devant lui un tablier plein d'or. Séduit à cette vue, il demanda au Lamigna d'où il avait tiré tout cet or, et laissa paraître combien il serait heureux d'en avoir seulement une partie. Le Lamigna lui dit : « Tenez, ce trou que vous voyez, si profond, est plein d'or, et je vous donnerai celui

(1) C'est une expression proverbiale : Il est assez riche pour porter un aiguillon d'or.

(2) Nous avons ici la première fois une Llamina dont la taille rappelle celle des Korigans et des Elfes : *Little people*. Chez les Basques comme ailleurs, les génies tendent à se rapetisser.

(3) Les champs, dans le pays basque, sont quelquefois protégés par des murs de soutènement en pierres sèches. On ménage dans le mur trois ou quatre pierres en saillis formant escalier. C'est une entrée praticable pour des bipèdes et qui ne l'est pas pour des quadrupèdes.

qui est dans mon tablier si vous voulez me porter sur votre dos jusqu'à tel endroit. » Marché conclu, le Lamigna donne le tablier et s'installe sur le dos de l'homme.

Ils arrivèrent ainsi à une forêt infestée de crapauds et de serpents. Le porteur s'en tira comme il put, avec son bâton. Puis ils arrivèrent à une rivière qu'il s'agissait de traverser. L'eau était profonde ; l'homme ne savait pas nager et se sentait fatigué. Il songea quelque peu au parti qu'il avait à prendre, puis entra dans l'eau avec le Lamigna. Mais quand il eut fait trois pas, il le jeta au beau milieu de l'eau et s'enfuit au plus vite.

Le Lamigna se noya probablement, car on n'en entendit plus parler.

46. BARANTOL ET LA BELLE DAME.

Un jour, Barantol gardait ses vaches dans la montagne de Jora. La pluie l'obligea à chercher un refuge dans un trou sous un grand rocher. En y entrant, il aperçut une belle dame qui brodait. — « Qui êtes vous ? » demanda Barantol. — « Je suis, dit la dame, une princesse enchantée (*inkantatia*). Je dois rester ici cent ans. Ne le dites à personne, parce qu'autrement je serais à jamais condamnée. »

Barantol promit bien, mais ne tint pas sa parole. La dame le sut et lorsque le pasteur revint dans sa caverne, elle lui dit : — « Ah ! Barantol ! Barantol ! Ton sabot restera toujours débridé. » — Et sur cela elle disparut.

Jamais depuis, Barantol ne réussit à clouer solidement une bride à son sabot.

47. LE PAIN DES LAMIGNAC. (1)

Une fois par semaine, la dame d'Aguerria allait faire le pain des Lamignac au rocher de *la Fée*. Les Lamignac lui avaient donné une baguette pour qu'elle pût passer l'eau sans se mouiller.

(1) Le pain, comme le blé, se dit *oguia*, mot qui paraît appartenir à la langue nationale. Les Basques tiennent particulièrement à la blancheur et à la beauté du pain. Il n'y a pas long-temps que l'on soumettait, dans les maisons riches, la farine à un second blutage, lorsqu'elle revenait du moulin.

Il lui était défendu de rien prendre dans leur maison. Elle s'avisa cependant un jour de prendre un peu de pâte pour savoir quel goût avait le pain. Arrivée au bord de l'eau, elle frappa de sa baguette comme de coutume ; mais les eaux ne se séparèrent point.

La reine des Lamignac (Lamignen guchienska) se présenta à elle et l'accusa d'avoir dérobé quelque chose chez elle, ce que a dame d'Aguerria ne put s'empêcher d'avouer. (1)

La Lamigna lui dit alors : « Vous ne viendrez plus dans notre maison. Nous avons l'intention de vous donner, en récompense de vos services, une malle remplie d'or, mais vous ne l'aurez pas. »

Depuis ce jour, la malle pleine d'or est exposée au milieu du rocher, en haut d'un escalier, au delà du pont d'enfer. (2)

48. MÊME MESURE NE FAIT PAS MÊME POIDS.

Un autre fois la même dame de Sorçaburu alla vers les Lamignac pour leur emprunter une mesure de froment jusqu'à la saison prochaine.—« Volontiers nous vous prêterons, dirent-ils, une mesure de froment, à condition que vous nous rapporterez même mesure, pesant exactement même poids. » — La dame fit la promesse et emporta son grain à la maison.

Après la récolte, elle reporta chez les Lamignac la mesure de froment. Ils trouvèrent qu'à la vérité la mesure était la même, mais non le poids. En vain la dame de Sorçaburu offrit d'ajouter à la mesure assez de grain pour arriver au poids, elle ne put faire accepter ce surplus aux Lamignac, et ils lui dirent :

« Si vous voulez que même mesure ait même poids, semez votre froment à la basse lune de l'avent. »

49. LE CHAMP D'IRIBARNE ET LES LAMIGNAC.

Iribarne d'Aussurucq, aujourd'hui défunt, allant à sa grange, trouva près de la croix des champs un peigne d'or qu'une La-

(1) Le terme basque est le même que celui qui est employé dans le conte des deux bossus pour désigner le président du sabbat.

(2) Les petits basques jettent des pierres après la malle en question, pour entendre le son de l'or qui s'y trouve enfermé et que nul n'a pu enlever.

migna y avait oublié. Quand il revint, la Lamigna le pria de lui rendre son peigne ; mais Iribarne nia qu'il l'eût trouvé.

La même nuit, le champ d'Iribarne, voisin de la croix, fut couvert de pierres d'une telle grosseur, qu'aucun homme n'aurait pu les remuer ; et le matin Iribarne vit avec douleur son champ ruiné et revint conter son malheur à la maison.

Son voisin le plus proche lui fit entendre que sans doute il avait blessé les Lamignac, seuls en état de porter ces grosses pierres en une seule nuit. Iribarne essaya encore de nier, puis finit par avouer qu'il avait trouvé un peigde d'or et refusé de le rendre à la prière de la Lamigna.

Le voisin lui conseilla de reporter le peigne d'or où il l'avait trouvé, Iribarne y consentit et, dès la nuit suivante, son champ fut débarrassé de toutes les pierres qui l'encombraient.

Depuis ce moment, tout le monde respecta les objets appartenant aux Lamignac.

50. LE CHAMP DE SALHARANG ET LES LAMIGNAC.

Salharang allait un matin visiter son pré, le même qu'on appelle le pré des Lamignac. En arrivant il aperçut une belle dame qui se peignait. La belle dame le vit aussi et disparut à ses yeux comme une vapeur.

Arrivé auprès de la source, il trouva un beau peigne en or qu'il prit et emporta à sa maison.

Le lendemain, comme il se rendait encore à son pré, il fut très surpris de le voir couvert de vingt ou trente mille charretées de pierres. Alors il revint prendre le peigne à la maison et le remit à l'endroit où il l'avait trouvé.

Le matin suivant, il alla de nouveau visiter son pré et le trouva dans le même état qu'auparavant, débarrassé de toutes les pierres.

Mais le peigne n'y était plus.

IX.

La pièce suivante mérite d'être classée à part. Sans doute on retrouve plus d'une fois dans les contes traditionnels, même basques, l'œuvre de l'homme accomplie par des êtres surnaturels,

génies et animaux, pendant que l'homme lui-même se repose. Mais celui-ci nous donne, sauf erreur, le premier exemple de mouches asservies à l'homme et travaillant pour un salaire. Il n'est pas sans intérêt de remarquer qu'il nous vient d'Esquiule, où les Lamignac sont plus petits qu'ailleurs.

C'est une femme de 85 ans, M^{me} Marie Bordarchar, qui raconte cette alerte historiette.

51. LES MOUCHES DE MENDIONDO.

Le maître de la maison Mendiondo était un grand fainéant et pourtant la besogne était toujours plus vite terminée chez lui que chez ses voisins. En une seule heure d'une matinée, la prairie, au-dessous de la maison, se trouva fauchée ; un dimanche, pendant la messe, fut scié tout le froment d'un champ.

Les voisins étaient fort étonnés parce qu'ils ne voyaient jamais chez lui aucun ouvrier.

Sa femme aussi se méfiait.

Or, un dimanche, avant de se rendre à la messe, elle le vit de loin cacher quelque chose dans une broussaille. Elle y alla, curieuse de savoir ce qu'il y avait mis, et y trouva un étui. Elle l'ouvrit et il en sortit dix mouches.

Les mouches voltigent à ses yeux, à ses oreilles et bourdonnent : « Cer eguin ? cer eguin ? cer eguin ? Quoi faire ? quoi faire ? quoi faire ? »

Epouvantée, la femme leur dit : « Rentrez bien vite dans le trou. » Les mouches aussitôt rentrent dans l'étui.

La femme le ferma et le remit en place.

Elle s'empresse de raconter à son mari ce qui lui était arrivé, et le mari avoua que c'étaient les mouches qui faisaient le travail de sa ferme.

A partir de ce moment, quelque besogne que la femme leur donnât, elle était faite en un moment.

Un jour (qu'il n'y avait rien à faire), les mouchent tourmentaient la femme en disant : Lan ! Lan ! Lan ! Travail ! travail ! travail ! » Elle leur donna un crible : « Allez, leur dit-elle, remplissez d'eau la barrique vide qui est dans la cave. Vous prendrez l'eau dans le canal du moulin, et vous la transporterez dans le

crible en montant par la prairie qui est au-dessus de la maison (1). »

En un instant cela fut fait et les mouches étaient encore là, harcelant la femme et bourdonnant : « Lan ! Lan ! Lan ! Travail ! travail ! travail ! »

A bout de patience, elle dit à son mari : « Quelle merveille est-ce que ces mouches ! Il faut absolument nous en défaire. — Oui, répondit le mari, mais nous devons à chacune payer ses gages. — Donnez leur, dit la femme, les dix oies qui sont un peu au-dessus de la maison.

En même temps, les oies s'envolèrent avec des cris bruyants vers les nues et les mouches de Mendiondo ne reparurent plus.

(1) La bonne femme cherche évidemment à se débarrasser de l'importunité des mouches. Elle indique le chemin le plus long et le vase le moins commode pour transporter de l'eau. Mais de longue date les êtres surnaturels savent se servir d'un crible pour un tel usage.

FIN DE LA DEUXIÈME SÉRIE.

TEXTE EUSKARA

XXII. — JINCO ET LA LUNE.

Igande egun batez, guizon bat juan cen hesi zilo baten tapat-cera, ilhori hache bat bizcarrean.

Jaincoa aguertu çacon bidea eta erran çacon : « ene eguna profanatu dialacoz, ez ducalacoz ene leguea obeditu, punitua içaen haiz garrazqui; arguituco duc munduaren akabantçaraino gau guciez. » Eta ordu berean, altchatu çuen bere ilhori hachea-requin eta gueroztic ilhargui cerbitçatcen da.

Récité par Hitta, Jean, d'Arhansus, 38 ans. Transcrit par M. Jauréguy.

XXIII. — LE NIAIS FAVORISÉ.

Emaztequi batec bacituen bi seme, bat chuhurra, bertcia erhoa. Chuhur hori cen etchengo guidamena, eci ama hura eri cen. Bere doloren eztitceco, emaztequi harec hartcen cituen mainiac, çoin chuhurrac onxa prestatcen beicituen. Egun batez chuhur hori ez etchian içanez, erhoa içan cen cargatia mainiaren prestatciaz. Arras contentic lan harez, gogoan phassatcen du behar duela anaiac baino hobequi mainia prestatu eta bere ama mainu ountcian eman ondoan, husten daco gainera bertz bat hur heraqui. Ama gachua içan cen egosia istant berian. Bi anaiac holaz guelditu^{*}ciren bakharric etchian. Egun batez behar çutela cherri bat erossi, yuan ciren merkhaturat. Cherria erossi eta chuhurrac içanez bertce lanic eguiteco oraino merkhatian, eman cian anaiari cherria khordatic eraman eraz ceçan etcherat. Bidian cherria bere lengoayan mintço cen; erho hori eneaturic bethi haren entçutez, erraiten daco eya nahi duen yocatu çoin lehen etchera. Hain sarri uzten du khorda eta lasterrari emaiten etcherat buruz. Arraxian chuhurra yin cenian hasten da non den cherria. Bertciac erraiten daco cer phassatcen cen : Bertce aldico ikhasac, erraiten daco

chuhurrac, merkhatian erosten denian cerbait, behar dic ekharri etcherat khordati atchiquiz. — Onxa. — Hanti ondoco merkhatian yuaiten dire berriz. Orduyan erosten dute pegar bat. Erhoa bakharric abiatcen da etcherat. Ez baitçuen ahantci anaiac errana, estecatcen du bidian pegarra khorda batez eta abiatcen du ther-teca. Pegarra milla çathitan guelditu cen bidian. Chuhur horrec ikhoustiarequi deus honic etçutela eguiten ahal, eta erresoursa guti etchian ukhanez erraiten du anaiari esque yuan hehar dutela. Etchetic phartitcian chuhurra lehen yalqui baitcen erraiten daco erhoari : « bortha thira eçac, » eta aintcina yuaiten da. Erhoac enthelegaturic bortha biscarrian thiratu behar çuela, atherat-cendu. Ez çuen hartuz gueroz utci nahican, nahiz chuhurrac erran çacon ez çuela haren beharric. Arraxeco heltcen dire oyhan batera eta lurrian ez etçan nahiz igaiten dire arbola baten phunttara, erhoa bethi bere bortha biscarrian. Gauaren erditan hamar bat ohoin yiten dire arbola haren aspira zacu handi bat urhez betheric, han phartitciaren eguitera. Noiz eta ere hasi baitçiren khondatcen, erhoac erraiten daco anaiari : « Ez diat guehiago atchiquiten ahal bizcarrian bortha hau. » Ber demboran utci çuen erortcerat. Ohoin horiec icituric Jincoac cerua gainera botatcen ciotela, espacatu ciren eguin ahala laster. Chuhurrac yaquin çuen diriaren khondatcen. Eguin eraciric yauregui eder bat, bi anaiac bici içan ciren aberax.

Récité par Pierre Etchebarne, 40 ans, qui le tient de sa grand'mère.
Transcrit par M. Constantin, inst. d'Ispoure.

XXIV. — GUILLENPEC.

Aita batec, hiltceco mementoan deithu cituen bere hirur semeac eta erran cioten : « Ene haurrac, hiltcera noha oray ; nola beñtitut « bi idi eta behi bat, hauc phartituco tuçue ; çuec, bi çaharrenac, « hartuco tuçue idiac eta emanen duçue behia Guillenpequi. » Aita hori hil cenean, eguin çuten partaya harrec erran beçala. Guillenpec hasi cen enheatcen etchian, eta fortuna eguitera juan behar diela ideya jiten çaco ; egun batez erraiten du bere anayei : « Oiçue, ni enheatua nuc bethi hunen phazcatcez ; ez diat pro- « ßturic erretiratcen esne chorta bat baicen ; hil behar diat eta « hunen larrua harturic , juan behar diat fortuna eguitera. »

Anayec eraiten diote : « Ichilic ago, ez deçala erran ez eguin « holacoric ; denec erranen die enuchenta aicela ; cer nahi duc « eguin larru horrequin ? » Bainan Guillenpec ez du casuric eguiten ; hiltcen du bere behia eta larrua bizcarrian harturic juaiten duçu ossaba baten etchera. Ossaba hura larru marchanta cen. Guillenpec joiten du bortha ; nehor ez çaco çabaltcea heltcen. Joiten du berriz ere eta so eguiten sarrailaren chilotic ; ikhusten du jaun bat hutchu çahar batean gordetcen. Ichtant baten buruan, ethecanderea borthala aguertcen da. Ikhusten du Guillenpec eta sarrarazten du ; galdeguiten daco nola den eta cerc hara eremaiten duen. Guillenpec erraiten dio : « Ossaba etchian da ? nahi « nuen ikhusi, banuque larru bat hari saltceco. » Etcçecandereac errepostua : « Ez, camporat juana duc, bainan fite jinen duc ; « iguricac ichtant bat ; arte huntan puchi bat janen duc, ceren « gosetua içan behar duc. » Guillenpec : « Ez, ez, precisqui, « enaiz batere gose ; ethetic phartitcean, onxa jan dut ; bainan, « nola puchi bat unhatua banaiz, jartcen naiz memento bat. » Hori erran eta jartcen da justo justoa hutchu çahar haren gainean, non baitcen gordatua erran delaco guiçona. Elhequetan ari delaric ethecandereaequin, arribatcen da nausia. Ikhustez han Guillenpec, content da eta erraiten dio : « Adio, Guillenpec, nola hiz, « berri onez ala gaistoz heldu haiz ? » Guillenpec khondatcen daco bere ossabari nola aita galdu duten eta nola bere aita phartearendaco içan duen behi bat, eta behi hura hilic heldu çacola larruaren saltcea, nahi badu erosi. Ossabac erraiten dio : « Bai, bai, erosico diat saldu nahi duianaz gainean ; cembat behar duc ? » Guillenpec : « Emaiten dautaçuna hartuco dut, contentatuco naiz « çuc emaiten duçun precioaz. » Ossabac emaiten dio hamar libera eta Guillenpec arras content da. Ossabac galdeguiten dio : « Errac, beharra baduc diruic edo bertce cerbait, asqui duc galdeguitea içanen tuc. » Guillenpec : « Mila esquer, ene ossaba, « ez dut diru beharric, hargatic nahi badeitaçu eman ene azpico « hutchu hau, accetatuco dut, ceren ez baitut non eçar nere « arropa charrac. » Ossabac gogotic ceditcen daco. Han elhequetan egon ondoan cembait demboraz, Guillenpec phartitcen da bere hutchu çaharra biscarran. Etcheraco bidean baçuen phatar gachto bat ; hantic beheitic juaiten, lerratcen da eta hutchu çaharra itçulica juaiten erreca batera draino. Haren barnen cen jauna hasten da oihuz : « Aie, aie, hila naiz ! » Guillenpec : « Cer

« jauna, çu ere hor, nontic jin cira? » Jaunac erepostua : « Cho, « cho, mintça cite emequi, eta etçaçula nehorri erran, emanen « dauçut ehun lus. » Guillenpec hartcen tu ehun lusac eta bere hutchu eta Jauna errecau utciric, jiten da etcherat. Heldu denean, hasten da saquelaco diruen iharausten. Anayac estonatuac dire non bildu tuen diru hec denac, non saldu ahal içan duen larru hura hain khario ; erraiten diote Guillenpequi : « To, hi juanez « gueroz ama hil içan baita, eta ez baitugu horren ehorteazteco « diruic, hic eguinen duc eta pagatuco fresac. » Guillenpec : « Bai, bai, nic badiat dirua frango, ez diat nahi nehoren behar « cizten : nic ehortzico diat ama guria. » Bihamun goizean goizic, inguratcen du ama mihisse churi batez eta hura bizcarrian harturic pharritcen da eliaçat ; han eçartcen du cofessionalin eta juaiten da sacristiarat'aphezaren edireytea ; erraiten dio : « Jauna, placer « bacinu gure ama cofesatu, hor da cofessionalin çure guaiti, « bainan puchi bat elkhora baita, mintça caquitço gorachco. » Aphezac : « Onxa da, onxa da, banua berhala. » Juaiten da bere penitentaren edireytea ; galdeguiten dio : « Aspaldi dia cofesatu çarela? » Batere ez erreposturic. Aphezac berriz : « Aspaldi dia cofesatu çarela? » Oraino, batere ez erreposturic. Apheza samurtcen da eta hirur garren aldian galdeguiten dio : « Aspaldian cofesatu cienez? » eta ber demboran emaiten daco phussadaco bat. Hila erortcen da eta erortciarequin eguiten du habarrotz handi bat. Guillenpec lasterca jiten da eta oiñu eguiten dio aphezari : « Ama « hil dautaçu, ama hil dautaçu, pagatuco duçu khario, banua justiciaren prebenitcea. » Aphezac erraiten dio : « Eguçaçu, « ichtant bat, othoi, ez dut eguin nere nahiz ; galdeguiten nacon « heya aspaldian cofesatu cenez, eta ezpeiaçutan emaiten erreposturic, ustez lo cen, eman dacot phussada ttipi bat eta erori da ; « bainan etçaçula nehorri erran phixic, arranjatuco dugu afera « gure artean ; cembat behar duçu? » Guillenpec : « Sei ehun « libera. » Aphezac : « Ez cireya content içanen hirur ehun « liberaz? » Guillenpec : « Ez, behar dut sei ehun libera, edo ez « badiutçu emaiten galdeguinac, eguinen tut ene pleintac. » Aphez gachoac, hatic ez baitçuen nahi afera arguit ledin, juan cen etchera eta eman çazcon Guillenpequi bere sei ehun liberac. Guillenpec diru hori irabaciric juaiten da bere ama bizcarrian nehorc ikhusi gabe ilherrila ; han berac eguiten du zilo bat eta ehorsten du. Guero juaiten da etcherat jornale ona irabaciic. Anayec galde-

guiten diote : « Ehortzi duca ama ? » Guillenpec : « Ez, saldu diat. » Anayec : « Cer, ama saldu dila ! cembat eguin duc ? » Guillenpec : « Sei ehun libera. » Anayac orduco ezconduac baitciren, decidatcen dute behar dutela emazteac hil eta saltcea eeman. Erran beçala, hiltcen diuzte, eta juaiten dire hiriz hiri, herriz herri, hec bizcarrian saldu nahiz. Bainan nehorc etcioten erosi nahi içan, eta etcherat turnatu ciren bere gorphutz hilequin. Orai ez daquite nondic isseyä ; emazteac hilac, idiac çorrec eremanac, etchian ez cer jan ! Erraiten dute batac bertciari : « To, gure anaya aberax « baita, behar diagu hatcheman eta hil ; guero haren ontasuna « hartuco diagu eta partajatuco. » Guillenpec orduan ardi saldo bat erosiric artçain çagon herri auço batean. Bi anaye horiec phartitcen dire eta gauco arribatcen herri hartara ; hasartez aloyatcen dire beren anayaen ostatu berean. Eguiten dituzte complimenduac Guillenpequequin eta gomitatcen dute escatcea. Guillenpec juaiten da tranquilqui ; hara denean bi anayac lotçen çazco eta zacu baten barnean sartcen dute. Guero juaiten dire afaita, content, bihamenian Guillenpequen arthaldia ustez bere duqueten. Guillenpec ez cen hain content posicionen hartan ; harat itçul, hunat itçul, isseyatcen cen bere buruaren libratcea, bainan zaquia cordaz onxa tincatua baitçen, ez çuen erreusitcen ahal. Arte hartan arribatcen da escatcea etchengo muthila ; ikhusten du zacu bat iguitcen dena eta haren barnean norbait mintço erraiten duellaric : « Ahal dena jinen duc, bainan ez diat « hartuco. » Muthil horec galdeguiten dio heya han cer ari den eta cer duen ; Guillenpec eresponditcen daco : « Adisquidea, « çuen etchean afaitan ari diren bi jaun horiec nahi çautaden « eman hamar milla libera, eta nic ez baintuen nahi hartu, eçarri « nute hemen barnen ; horra eguia gucia. » Muthilac erraiten dio : « Çuc ez batutçu nahi hartu, nic hartuco tut bai eta çure plaçan « hor sartuco. » Erran beçala, Guillenpec libratcen da eta muthila zaquian sartcen. Ordu berean Guillenpec çabaltcen tu escatceco borthac, eta bere ardiequin espacatcen da urrun, bide tchar batçuetaric gainti. Bihamenean, anayac jaiqui eta juaiten dire ardier so eguitera : ez dute batere idireyten ; ez dute diruic ostatuco fresen pagatceco eta ostalerac erretenitcen diote bunetac. Juaiten dire berriz coleran anayan ondotic ; harrapatcen dute itchas bazterrean ardi tropa baten alhaazten ; galdeguiten diote : « Nondic « tuc ardi horic ? » Guillenpec : « Oiçue, mainhatcen ari nint-

« celaric, itchassoa goiti heldu baitcen, berequin ekharri diztac. » Anayec : « Oraino ere bada ? cer dire jauscari hec ? » Guillenpec : « Hoic, ardiac tuc ecin hunat jinez, juaiten bahiz chercara, « lagunduco tuc. » Sartcen da beaz bata, eta aiticina juaiten. Bertce anayac Guillenpequi : « Errac gure anaya cer ari da hor « besoez jestocan ? » Guillenpec : « Ai duc ederrenen hautatcen. » Hori entçun du baia, bertce anaya sartcen da itchasoan, ibiltcen bere anayaren gana ; biac aintcinegui jua ciren eta itho. Guillenpec aldiz bere arthaldiarequin turnatu cen etcherat eta urus biciçan cen. Eman cioten pec icena, bainan familiaco abillena guerthatu cen.

Récité par Marie Elissalde, 75 ans, de Bustince. Transcrit par M. Jauréguy, Instit. de Bustince.

XXV. — LES DEUX BOSSUS.

Herri batian bacen atcho bat sorguina. Ibiltcen cen, behar çuen beçala, akhelarren. Herri hartan berian baciren bi ttonttor. Ideran çuten emaztequi chaharño hura sorguina cela, eta batac erraiten daco aldi batez : « Ez çaçula gorda, badaquit sorguina cirela eta yin nahi niz gaü batez çurequin akhelarrerat. » Emaztequi ac dissimula puchca bat eguinic lehenic, aythorçendaco sorguina cela, eta hitz emaiten daco yuanen direla elgarrequin akhelarrerat. Choilqui erraiten daco oraño : « casu eguin çaçu honi : Gure guehienac erraneracico baiterauzcu asteco egunen icenac deneri ; errazquitçu : Astelehena, astehartea, asteazquena, osteguna, ostiralea, hiacoitça ; bainan ez erran Igandia. — Onxa da, » erraiten du ttonttorrac.

Biltçarreneco gaüa yin denean, atchoa eta ttonttorra yuayten dire akhelarrerat. Heldu beçain emanic hasten dire asteco egunen icenen erraiten Guehienaren aiticinean. Ttonttorraren aldia yin denean, erraiten du : « — Astelehena, Astehartea, Asteazquena, Osteguna, Ostiralea, Hiacoitça, Igandea. — Nor da Igandiaz mintçatu den hori ? » dio hain sarri Guehienac. — « Ttonttor hori, » diote bertcec. — « Khen çacocie berehala bizcarreco ttonttor hori. »

Gure ttonttorra alaguerra etcherat yuaiten da. Bertce lagun ttonttorrac icustiarequi erraiten daco : « Nola miraculu holzaco guiçon ederra eguin hiz ? » — Khondatcen daco cer igaran cen eta

engayatcen du harec beçala eguitera. Ttonttorra sendatceco nahicariaequi yuaiten da sorguina gana çoinec bertciari erran ber gauça erraiten beyterio. Yuaiten dire guero biac akhelarrerat eta ttonttorraren aldia yin denean, hasten da : « Astelehena, Aste-hartea, Asteazquena , Osteguna, Ostiralea, Hiacoitça, Igandea. — Nor da Igandia dion hori ? » erraiten du oraño ere Guehienac. — « Hortheco ttonttor hori, » diote bertcec. — « Emacocie bizcarre-rat aytceineco ttonttorrari khendu ttonttor hori. » Gacho bigarren ttonttorra yin cen etcherat triste eta aitcinecic doble cargarequin.

Récité par Pierre Elissalde, d'Ispeurre. Transcrit par M. Constantin.

XXVI — LES DEUX BOSSUS.

Version de St-Jean le vieux.

Guizon gazte bat, cuncurra, Donibane garaci inguruetacua, amoratu cen auzo herri batetaco nechcato batez.

Elgarri hitzeman ciren ezcontzaz. Muthicuari debecatia zitzayon emazte gayaz ikhustera yitia ebiacoitz arratsetan. Lekhu hautan, gau hura da amorosguaco gau berecia. Defendio horrec phent-saketa ilhun batzu emaiten ziozcan guizon gazte horri ; phent-satcen cien cembait partida baziela egun hetan errecebitcen cienic, eta beldurtasun horrec emaiten zien inketadura batzuetan. Egun batez, bizkitartian, nahi ukhan zuen bortcha eguin debecu horri. Yuan cen nechcatuaren etchera, bainan falta harrapatu zuen. Iguricatu ondoan dembora lucez, bainan debaldetan, itzuli zen bere etcherat, mila phentsaketaz hartua. Berriz itzuli zen biha-ramunian. Galdeguin cioen bere maiteari, nun cen bezperaatsian. Hainitz dudaren buruan, obligatua eguiaren erraitera, aithortu cioen akhelarren cela.

« Sorguina cira beraz ? » « Bai, » ihardesten du, « eta zutaric doha hala bilhacatcia. Cer behar dut eguin ? Sar aracico citut bilkhuraco salan, eta aitzindariac erranen dauzunian appela egui-teco, erranen duzu : Astelehena, bat ; Astehartia, biga ; Astezkena, hirur ; Ortceguna, laur ; Ortciralia, bost ; Ebiacoitza, sei. Bara cite erran gabe ondoco egunaren icena. » Hitz eman zuen erran zioten bezala eguitiaz.

Heldu ondoan akhelarreco lekhura, gure guizon gaztia eman

zuten zokho batian. Haren emazte gaya yuan cen sorguinen aitzindariaren gana, eta mement baten burian, gure ttuntturra gomitatia izan zen appelaren eguitera. Erran zien : « Astelehena, bat ; Astehartia, biga ; Astezkena, hirur ; Ortceguna, laur ; Ortci-ralia, bost ; Ebiacoïtza, sei ; Igandia, zazpi. »

Hitz hortau, izan zen salan nahasmendu bat izigarria, doluaraci zioena guizon gazte hari sorguin izaiteco guticia. Bizquitartian, buruzaguiac deithatcen du bere oïnetara, eta ohañciarekin cuncurra cela, oihu eguiten du khen dezacotela bere cuncurra, eta ezar dezatela ezpata baten puntan. Berehala haren cuncurra izan zen khendia, colpia sendatia, eta gure guizona itzuli zen etcherat, content bere pidayaz.

Biharamunian, igandian, ikhusten zuten chuchen, lerden, eta sendatce horrec fama bildu zuen inguru gucietan. Ondo hartaco ttunttur guziec nahi ukhan zuten yakin nola obratu cen sendatce hori, eta bacenez moyenic heyendaco ere, itsusgarri hortaric atheratceco. Erraiten zioten gauza eguin ahal zaitekééna cela, bainan behar cela mila louis. Yende beharrec ezin zezaketen ihardex galde horri ; familia hun batetaco seme batec hun hartu zuen condicionia. Ikhasi zuen cer behar zuen eguin, eta egun izendatian, onhetsia izan cen bilkhuraco barnian. Galdia eguin ziotenian, erran zezan appeleco senhalia, izendatu zituen astaco sei egunac eta guero igandia. Harramantza bera erreberritu cen, eta galdeguina aitzindariaren ondora, izan zen condenatia gure lehen suyetaren cuncur ezpataren puntan zagoenaren hartcera. Izan zen gueroztic cuncur aïtcinetic, eta cuncur guibeletic.

Transcrit par M. Bidart, de *mémoire*.

XXVII. — PAPAÏTAC (1).

Çuc papaita, nic papaita ; çuc gaiçoto, nic gaiçoto. Cer da ?

1 Achourian chouri, bildoxian gorri, ardian beltch ? Marhuga.

(1) ÉNIGMES.

Vous, une énigme, moi, une énigme. Vous savez une chose ; je sais une chose. Qu'est-ce ?

1 Qui est blanc à l'âge de l'agnelet, rouge à l'âge de l'agneau, noir à l'âge de la brebis ? La mure de haie.

- 2 Erregueren aiticinian igaraiten, oumageric eguin gabe? Hoa.
 - 3 Horra jauci, houna jauci, jaun gorri bilaici? Cucussoua.
 - 4 Secula ičan, ez ičanen eztena? Gathiaren beharrian sagu habia.
 - 5 Goure çamari chouria heguiz hegui ebiltan? Lanhoua.
 - 6 Araxen bezti eta goiçan bilaizten? Suia.
 - 7 Uthurrialacouan khantatcen eta etcheacouan nigarrez? Ferreta.
 - 8 Lurren gañen phala, phalan gañen makhila, makhilan
gañen çoroua, çoron gañen eyhera? Guiçona.
 - 9 Itchasouan edan eta bortian pphicheguiten? Odeia.
 - 10 Chouizco da, belzco da, pphenxatcen gaizco da? Phica.
 - 11 Borontian makhila ourthe oroz adarra sortcen? Orkhatça.
 - 12 Mundia unguratcen dien gaiça? Arguiçaguia.
 - 13 Mundian den gaiçaric beltcena eta itchoussiena? Herioua.
 - 14 Bere estalguia janharitaco? Suia.
 - 15 Abitia oro guerrenez? Sagaröia.
 - 16 Etchian hamasei ahizpa algarren khantian egoiten eta ebiltan
eta ez secula algar hounquitcen? Arhe hortçac.
 - 17 Oyhanialacouan bethi etcheat soz eta etcheacouan oyhanialat
soz? Ahuntçaren adarrac.
-
- 2 Qui passe devant le roi sans le saluer? Le chien.
 - 3 Un monsieur rouge et nu, toujours sautant de ci, de là? La puce.
 - 4 Qui n'a jamais été et ne sera jamais? Un nid de souris dans l'oreille
d'un chat.
 - 5 Un cheval blanc courant de sommet en sommet? Le brouillard.
 - 6 Ce qu'on habille le soir et qu'on déshabille le matin? Le feu.
 - 7 Ce qui chante en allant à la fontaine et pleure en revenant? La cruche.
 - 8 La pelle sur la terre, le bâton sur la pelle, le sac sur le bâton,
le moulin sur le sac? L'homme.
 - 9 Ce qui boit dans la mer et urine sur la montagne? Le nuage.
 - 10 Qui est blanc et qui est noir, difficile à deviner? La pie.
 - 11 Qui a sur le front un bâton, poussant chaque année une branche?
Le cerf.
 - 12 Ce qui fait le tour de la terre? La lune.
 - 13 La chose la plus laide et la plus noire? La mort.
 - 14 Qui se nourrit de sa couverture? Le feu.
 - 15 Qui est habillé de broches? Le hérisson.
 - 16 Seize sœurs marchant l'une près de l'autre sans se jamais toucher?
Les dents de la herse.
 - 17 Qui regarde la maison en allant au bois, et le bois en venant à la maison?
Les cornes de la chèvre.

- 18 Houran gañen glorious eta lurraren ikhoustiac hiltcen ? Araña.
19 Bethi dabilana secula baratceco ? Houa.
20 Etchian emaztebat luce, beltz, ezpain okher batequi ? Laatça.
21 Guïçon mehe bat biçar bakhoitz batequi ? Phertica.
22 Mundu hountan den gaiçaric çalhiena, deusec arrestatcen ahal eztienna ? Ezpiritia.
23 Harriala ourthouc ez hausten, houriala ourthouc eta hausten ? Papea.
24 Mundia bertanenic unguatcen dien gaiça ? Fama gachtoua.
25 Secula lanic ez eguiten eta noun nahi janhari franco ? Sugua.
26 Uda oro khantatcen eta neguian hiltcen dena ? Illarhotia.
27 Uhaïcian bousti gabe igaraiten dena ? Chahala amaren sabelian.
28 Laur beharri, sabel egarri ? Asca.
29 Debria çokhotic soz ? Bala arcabusan.

Transcrit par M. Irigoyen, Inst. d'Aussurucq.

Nic papaita, çuc papaita ; nic beitakit gaiça, çuc ere heltu bada beste gaiça. Cer da ?

- 30 Aita gouriaren capa oro bethatchu ? Hegatça.

- 18 Qui est spendide dans l'eau, et meurt en voyant la terre ? La truite.
19 Qui marche toujours sans jamais s'arrêter ? L'eau.
20 Une dame longue et sèche, à la maison, avec une lèvre recourbée ?
La crémaillère.
21 Un garçon maigre, avec un seul poil de barbe ? L'aiguille enfilée.
22 La chose la plus leste du monde, et que rien ne peut arrêter ? L'esprit.
23 Ce qu'on jette sur la pierre sans le briser, et qui se brise dans l'eau ?
Le papier.
24 Ce qui fait le plus vite le tour du monde ? La mauvaise renommée.
25 Qui ne travaille jamais et trouve partout de quoi manger ? Le serpent.
26 Ce qui chante tout l'été et meurt quand l'hiver vient ? La cigale.
27 Ce qui traverse la rivière sans se mouiller ? Le veau dans le ventre
de la vache.
28 Ce qui a quatre oreilles, et un ventre altéré ? Le pétrin.
29 Le diable qui regarde de côté ? La balle dans le fusil.

Moi, une énigme, vous, une énigme. Je sais une chose comme vous en pouvez savoir une autre. Qu'est-ce :

- 30 La cape de notre père, faite toute de morceaux ? Le toit de la maison.

- 31 Barrica batetan bi ardou suerte, eta secula ez nahasten?
Arrautcia.
- 32 Laur andere bouéita batetan cerraturic? Intçagorraren laur
ichterrac.
- 33 Athorra larrun barnen? Khandera.
- 34 Laur andere algarren ondouan lasterrez, eta secula ez algar
hatçamaiten? Cruceidiac.
- 35 Oyhanilacouan etcherat sos, eta etcheracouan oyhanilat?
Ahuntçaren adarrac.
- 36 Laur beharri, sabel egarri? Aska.
- 37 Suhañic goreniala igaiten eta houric chipiena ecin igaran?
Uñburia.
- 38 Hara jauci, houna jauci, jaun gorria bilaici? Cucussoua.
- 39 Jaun bat lephouareki eta buru gabe, bessoueki eta sankho
gabe? Athorra.

Transcrit par M. Iriart, Inst. de Larrau.

-
- 40 Arratsen beztitcen dena goizan bilaizten? Suia.
- 41 Laur andere algarren lastercatcen bena secula ez algar atza-
maiten? Cruceidia.
- 42 Laur beharri sabela egarri? Asca.
- 31 Une barrique contenant deux sortes de vins qui ne se mêlent jamais?
L'œuf.
- 32 Quatre dames enfermées dans une boîte? L'amande dans la noix.
- 33 Ce qui porte la chemise sous la peau? La chandelle.
- 34 Quatre dames courant l'une après l'autre, sans jamais se rattraper?
Le dévidoir (à quatre branches).
- 35 Ce qui est tourné vers la maison en allant à la forêt et vers la forêt
en revenant à la maison? Les cornes de la chèvre.
- 36 Qui a quatre oreilles, et dont le ventre a toujours soif? L'auge.
- 37 Qui grimpe au sommet des grands arbres et ne peut franchir une
goutte d'eau? La fourmi.
- 38 Qui saute de ci, de là, un monsieur rouge et nu? La puce.
- 39 Un monsieur ayant un col sans tête, deux bras et point de jambes?
Une chemise.

Qu'est-ce ?

- 40 Qui s'habille le soir et le matin se déshabille? Le feu.
- 41 Quatre dames courant l'une après l'autre sans jamais s'atteindre?
Le dévidoir.
- 42 Quatre oreilles, ventre altéré? Le pétrin.

- 43 Hutcha tchipi pounpoulinatu, guiltic gabe eta cerratu ?
Araoutcia.
- 44 Tchipuan buhurri, handian farfail ? Iratcia.
- 45 Berde beita, ezpeita *suskerra* ; choui beita, ezpeita elhurra ;
bizarra beitu, ezpeita guïçona ? Phorria.
- 46 Oihanilacouan etcherat so, etcheracouan oihanilat so ? Ahunt-
zaen adarrac.
- 47 Tchoi pintratu etchen sarthu, ez mintzatu, mezia descargatu ?
Letea.
- 48 Larrun barnen athorra ? Khandea.
- 49 Bizcarra aitcinian, sabela guibelian ? Zankhoua.
- 50 Gouatzan, gouatzan ! gauden, gauden ! Tchostan, tchostan ?
Houa, harria, arraña.
- 51 Andere bat bilho bakhotch ? Phertica.
- 52 Nouat houa buhurria ? Cer dioc urkhatia ? Gaña jauzten banit-
zaic hautseco deiat buria ? Cia eta Suguia.
- 53 Etchen ichilic, oihanian cancaz ? Haizcora.
- 54 Zamari chouia ild-erreca ? Irina ascan.

Transcrit par M. Basterreix, Inst. d'Alçay.

- 43 Un petit coffre enjolivé, sans clé et fermé ? L'œuf.
- 44 Tordu quand il est petit, plumeux quand il est grand ? La fougère.
- 45 Vert sans être le lézard, blanc sans être la neige, barbu sans être
l'homme ? Le poireau.
- 46 Qui, allant au bois, regarde la maison, et revenant à la maison,
regarde le bois ? Les cornes de la chèvre.
- 47 Un oiseau peint qui entre dans la maison, et sans rien dire se décharge
d'une commission ? La lettre.
- 48 Qui a une chemise sous la peau ? La chandelle.
- 49 Le dos devant, le ventre derrière ? La jambe.
- 50 Allons, allons ! Restons, restons ! Jouons, jouons ? L'eau, la pierre
et le poisson (dans le ruisseau).
- 51 Une dame ayant un seul cheveu ? L'aiguillon.
- 52 Où vas-tu, tordu ? — Que dis-tu, pendu ? — Si je te saute dessus,
je te casserai la tête ? Le gland et le serpent.
- 53 Muet à la maison, bruyant dans la forêt ? La hache.
- 54 Un cheval blanc dans le sillon ? La farine dans le pétrin.

XXVIII. — LES DOUZE MYSTÈRES OU VÉRITÉS.

Bacen lehenago guïçon pobre bat familiaz cargatua : bacituen hameca haur eta emaztea hila çuen. Nola ez baitçuen jatecoric batere bere eta haurrentaco, ecin bician baitcen, abiatu cen fortuna eguitera. Ibiltceç, ibiltceç, arribatu cen gaztelu eder batea. Sartcen da barnen eta nausia jiten çaco errecibitcea. Elhequetan abiatcen dire eta pobriac khondatcen daco Jaun Gorri bere miseria guciac, erraiten daco nola, bere haurrac abondenaturic, phartitu den fortuna eguitera. Jaun Gorric eraiten dio : « Hemendic « urthe baten buruco phentxatcen baduçu hamabi misterioac, « emanen dauçut behar duçun dirua ; bainan ez baduçu eguiten « orduco, içanen çare neretçat. » Pobreac hitzemaiten dio gogotic eguinen duila orduco, eta horren gainean Jaun Gorric emaiten dio gaitceru bat urhe, idi pare bat eta akhulo bat. Pobrea juan cen bere etcherat eta diru hequin batean arranjatu cituen aferac nahi beçala. Bainan urthea passatu cen eta pobre aberastua ez guehiago abantçatuya hastian baino : ez çaquien cer eguin ez jaquitez hamabi eguia hec. Egun hetan berean guerthatu cen Jondoni Petri ingurune hetan : gure guïçona juaiten çaco nola erubarassatua den holaco guïçonari holaco errepostuen emaiteco ; khondatcen daco bere istorio gucia. Jondoni Petric erraiten dio : « Egøn cite tran- « quil, ez duçu batere beldur içaiteco ; Jauntto hura jiten denean, « asqui duçu ene guiblean pharatcea, eta nic emanen dacoçut « errepostu çuretçat. » Erran beçala eguiten dute eta Jaun Gorri arribatcen da ; galdeguiten dio : « Eh bien, ikhasi tuca ? » Bertciac : « Bai, bai. » Jaun Gorric berriz : « Heya, heya, erran itçac onxa. » Hasten dire : « Hamabiac tuc : hamabi apostoluac ; hamecac, « arcanjeluac ; hamarrac, hamar manamenduac ; bederatciac, Ama « Birjinaren alegrantciac ; çortçiac, ceruac ; çazpiac arguiac ; seiac « ordenac ; bortçac, Jesu-Christoren boscarioac ; lauac, eban- « jelistac ; hiruac, Berjinac ; biac, Jerusalemgo bi aldareac ; bat « berà duc Jincoa, hura duc ene adisquidea eta ez hi. »

Jaun Gorric beriz galdeguiten dio : « Etche huntan, idi eder « ederrac ditie ! » Bertcec : « Behi ederren umiac ditie. » Jaun Gorric oraino : « Etche huntan, akhulo eder ederra die. » Bertcec : « Urriatsaren umia die. Azquenean, Jaun Gorric eçagutcen du Jon- doni Petri eta eraiten daco : « Ah Petri, Petri, hi ere hemen ? »

Jondoni Petric errepostua : « Bai, bai, eta hi ere bai ? » Jaun Gorric galdeguiten dio : « Errac, errac, hortcheco ur hori goiti ala beheiti « doha ? » Jondoni Petric : « Badoha goiti, badoha beheiti, habil « hi hori behera. »

Hori entçun dien becein fite, Jaun Gorric lastera hartcen du eta hantic galtcen da. Guisa hortara, guiçon pobrea içan cen libratua.

Récité par Marie Oyhenart, 72 ans. Transcrit par M. Jauréguy, Instit. de Bustince-Iriberry.

XXIX. — ANCHO ET LE CLERC.

Ancho bera edo Basa Jauna Ithurburu Behorleguico alhaba galdu eta yoan cen Aldudera. Han bethi cerbait gaizki eguiten cin.

Istudiant batec nahi cin madaricatu, bainan Ancho gordetcen cen bere cilouan.

« Ancho, Ancho ! » oiuhu eguiten cion istudiantac ; eta Anchoc ez cion arraposturic emaiten.

Azkenecoz erraiten dio : « Soic, soic, Ancho ! chapel baten barnian bi buru ! »

Ordian Anchoc erran cion : « Nic baçakiat miraculu bat hori baino handiagoa. Baçakiat Alduden çombat ithurri den eta ithurri gucietan edan diat. »

« Behin edan baduc ez duc berriz edanen ; » erran cion istudiantac ; eta ordian madaricatu cin seculacotz.

Récité par Marie Martiréné, de Mendive, 75 ans, illettrée, ayant toujours habité Behorléguy. Transcrit par M. Pourtau.

XXX. — LES TROIS VÉRITÉS.

(Version de St-Michel).

Eyhelarre (1) Etcheverrico artçaina, ardiac bordan cerraturic, heldu cen bortutic arraxalde batez ilhoun cerratcean. Yadanic bidian cen bouлта hartan, nois eta ere orhoitcen baita çotchia ahatci çacola bordan. Berehala itçoulcen da, çabalcen du borda bortha eta harritia guelditcen da ikhoustiarequin bassa yaun bat arthaldiaren erdian. Bassa yaunac courayastatcen du erraiten diolaric : « Hirour eguia conda etçadac hire hautura eta outcico hut

(1) Nom basque de St-Michel.

youaitera minic batere eguin gabe. » Artçaina, icialduratic arra yina, hasten da : « Oh gau ederra ! diote, ilharguiac arguitcen dien gau baten ; egunas beçain argui da. Bainan, Jauna, egunas bethi arguichiago. » — Eguia duc, — errepostu emaiten du Bassa Jaunac.

Artçaina berris : « Cer artho hona ! diote ere ; oguia beçain hona da ! Bainan, Jauna, oguia bethi hobechiago. » — Eguia duc oraino, — dio Bassa Jaunac.

Hirour garren eguia ecin phenxatuz istant bat penatia, artçainac erraiten du oraino : « Jaquin banu hemen arrapatuco cinitudala, onxa beguiratuco ninduçun hunat yitetic. » — Sinhesten diat, — dio Bassa Jaunac ; eta hori hartcen diat hirour garren eguiarendaco. Harçac hire cotchia eta habil hire etcherat.

Récité par Marg. Etcheverry, 74 ans, transcrit par M. Carçabal.

XXXI. — LES TROIS VÉRITÉS.

(Version de Musculdy).

Larazkenian, artçainac eraisten tuçu ganeco olhetaic pecouetat. Behin, olha batetaco artcainec ahatici cicien grisilla ganeco olhan. Gaian phastetchen eguiteco thenora jin cenian, grisilla mense ediciten dicie. Bassa Jaunaren loxa beicdien, batec ere etcicien grisillaren cherkha jouan inbeia ; eta igaiten dicie algaren aitian, bost sos emanen çutela jouan nahi cenari. Batec eraiten dieçu, « ni jouaiten nitcaicie » ; eta jouaiten duçu.

Olhan aracountratcen diçu Bassa Jaun bat, su handi bat eguinic, phastetch baten era earten ai grisilla hartan. Artçaina loxatcen duçu haren ikhoustian, bena Bassa Jaunac eraiten dioçu sar dadin barna eta galtheguiten dioçu cer nahi cian. Grisillaren cherkha cela, eraiten dioçu. Bassa Jaunac erraiten dioçu : « Hiou eguia erraiten badeistadac, emanén dat grisilla eta utcico hait jouaitera. »

Artçanaç, aphur bat phenxamentucan egon ondouan, erraiten dioçu : « Jauna, çoumbait gentec erraiten dicie, gaiaz arginçanita choui deman, egunaz beçain argui dela ; bena eni etcitaçu secula eguna beçain argui gaia. » — Ez, hoi hala duc ; eguia duc. « Jauna, hanitz gentec, mestua houn bat dienian, eraiten dicie oguia beçain houn çaiela ; bena eni hati bethi oguia hobe citaçu. » — Araçon duc ; hoi ere eguia duc. — « Jauna, ouste oukhen banu çu heben aracountratuco çuntudala, enunduçun segur ni gaur

hounaco. * — Sinhesten hait, eguia duc hoi hioua eguia, uzten hait jouaitera hire grisillareki; bena nahi dat eman abiz bat; ehadila secula haboro jouan, phacamentia gatic, gaiaz campoat; abiloua lehenagoric ere dohañic.

Récité par M. Barhendy, transcrit par M. Laxague.

XXXII. — LE LAMIGNA RAVISSEUR ET DÉÇU.

(Version d'Aussurucq).

Margaita Cihiga Berterretcheco alhaba egun batez artçain çuçon mendian, usatu beçala. Lamina guiçon bat jin cioçon eta biscarian harturic, orouaz ari celaric, eraman ciçon Alçurucuco Lamina cilouala. Aratxen ethecouac hanitch inquietatu çutuçon, Margaita etcelacoz agueri; eta bihamenian, aiçouac lagun harturic, jouan çutuçon haren cherkatcera, ouste beitchien cilo çoumbaitetarat eori cela. Baster hanitch unguratu cicien, bena inutilqui. Aratxen eretiratcen çutuçon tristeric etcherat, nouiz eta aracountratu beltcien amouinco bat Alçurucuc Cihigarat jouaiten. Traubiac eran cieçon harec ikhoussi ciela mezpean Lamina bat sartcen Laminateguian nescatila bat, orouaz ari cena, biscarian.

Ethecouen changria ordian sordei handitu çuçon, bena lotxaz Laminec eho litten hen cilouala jouaiten baciren, bere alhaba maitia abandonatu cicien phenarequi.

Dembora hartan haçutuçon cartielian Mairiac deitcen ciren bassa guiçon, eder, handi, azcar eta aberax eli bat, çouin Arolanec hebetic caçatu beitchutien. Aste oroz Mairiac eta Laminac biltcen çutuçon libertitcera Mendico landala.

Baciçon laür ourthe Margaita Berterretch Laminateguian cela : oguia elhura beçain chouri, berec eguinic, emaiten cieçon, eta beste jatecouac ecin hobe. Baciçon hirour ourthetaco seme bat Laminequi eguinic.

Egun batez Laminac oro Mairiequi libertitcera jouanic, bere semiarequi bera baratu çuçon Laminateguian. Semiari eran cioçon : — Ago ichil ichila, behala hora nuc, — eta etcheat escapi çuçon çalhe. Bere familiala beltu cenian, ethecouec etcicien casi sinhesten ahal hora hen haura cela. Bostarioric handienarequi bessarcatu cicien, eta haren ouhouetan apairu eder bat eguin cicien. Bena nescatilaren ama behala tristetu çuçon, eran cieçon ethecouer : — Segur Lamiñac Margaitaren tcherkha jinen ciela eta behar ciela

ounxa gorde, ediren elicen. — Behala cilo handi bat eguin cicien baruquian, manjatera ondouan, manjatera petic haxaren eta jate-couaren hartceco.

Cilouan Margaita sarthuric, taülaz thapatu beçain sari eta behiac hartan ganen, Lamina saldo bat jin çuçun Berterretchiala Margaitera cherkha. Ukhatu cieçun etcela han, eta nahi baciren cherkha lecen. Laminec fouillatu cicien etchia oro, eta ez ediren ahal ukhen.

Hirour egunez eta hirour gaiez Margaita cilouan egon çuçun ; bena ethecouac, loxa beiticien Laminec cerbait gaizqui handi eguin licen, delibeatu cicien behar ciela Margaita Pariserat igori. Laminac beriz ere jin çutuçun Berterretchiala, bena bidage nul eguin cicien, orduncoz Margaita Atharratcen çuçun.

Récité par Sallaber Jean, d'Aussurucq, transcrit par M. Irigoyen.

XXXIII. — BASA JAUNA RAVISSEUR ET DÉÇU.

(Version de Mendive).

Behorleguy Ithurburuco alhaba ibiltan cen bortian artçain, Elhorta deitcen den cartiel batian. Han baciren eta badire orai lece hainix.

Egun batez, bere ardien çain çagolaric, Basa-Jaun bat, Ancho deitcen cena, aguertu citçayon, eta thiratu cin lece batetat. Har egon cen Basa-Jaunaeki houlaco demborabat, eta noispaist aguertu cen Anchoan chilon, hora da lecicien bastera, bi orenen bidian Elhortatik. Bethi han Behorleguico gendec ikhousten çuten Basa Jaunaen bilhouen arranjatcen ari cela. Ez çakiten nola behar çuten atheraaci.

Askeniau joiten dira khurutciaeki ete bertce gaouça seindu batçuequi, eta Basa Jaunaen escuetaric khentzen dute nescato hora.

Phartitcean Basa Jaunac, eran cion guibelerat beha leçan etchera heltcian hala eguin çuen eta hil hotça erori cen.

Guerostic cilo hora deitcen dute Anchoan ciloua.

Récité par Mine Martirene de Mendive, transcrit par M. Loustau.

XXXIV. — BASA JAUNA RAVISSEUR ET DÉÇU.

(Version d'Arhansus)

Bas Jaun batec baçuen maste ga-te charman bat alchatuya

bere burhassoer. Birac egoiten ciron lece baten solan, senharaen jaureguy eder batean. Andere hori atheratcen cen goiz guciez lecean gainera, eta han bere burua orastatcen çuen, ceimbeit aldiz arguia phisturic. Egun batez, artçain batec, bere ardien beguiratcen hari celaric, ikhusten du andere gaste propi bat lece baten gainean orastatcen ari cena. Biciqui hartças agradatcen da, eta pharte eguiten du bere artçain laguner; denec hitzartcen dute behar dutela ebaxi andere hura, eta ekharri olhalat. Bainan nola eguinen dute? Bassa-Jaunac ikhusten baditu, edo senditcen badu heien presentcia, janen tu! Batec eraiten du: Ni joanen niz lehenic; asqui duçue niri jaraiquitcea; mintçatuco dut auderia, eta isseatuco naiz haren decidatcera gurequin jitea.

Bihamen goizian goizic joaiten dire beraz lece ingurune hetara, eta ikhusten dute erran delaco anderea, arguia phisturic orastatcen ari dela. Erran delaco artçaina hurbiltcen çaco, eta erraiten dio: Agur anderia, eta çu hemen hain goizic cer ari cire? Andereac hondatcen daco nola içan den Bassa Jaunas alchatuya bere ethetic, eta nola guerostic harequin bici den, ez bihotzez, bainan bai bortchas. Artçainac erraiten dio: « Ez cintequeya « nahi haren ganic libratu? Nahi bacire nerequin jin, nic hartuco « çaitut, eta ahalas hirus errendatuco çaitut. » Anderiac errespondditcen daco: « Bai, bai, onxa gogotic hemendic escapa ninte, bainan beldur naiz Bassa Jaunac hatcheman naicen, eto guero hil eta jan. »

Artçainac hitzemaiten dio trompatuco dutela Bassa Jauna, eta ez duela haren beldur içateco arazoinic; eta asquenean hitzartcen dute anderea jinen dela bihamen goizian holaco orenean lece bastereala. Atchiqui çuen bere hitza, eta Basa Jauna lo celaric oraino, phartitu cen seculacos artçainarequi.

Bi egunen buruan, Bassa Jaunac ikhustearrequin etçacola emasteric aguertcen, arrancuatu cen. Ustes bethi lecearen gainean den toualetaren eguiten, jouaiten da emastearen cherkha; miatcen du lekhu gucietan, bainan ez du nehon emasteric edireiten.

Beldurtcen da norbaitec ebaxi dacola edo escapatu çacola; desesperaturic, hasten da marumas eta oihu icigarri batçuen eguiten; joaiten da bere emastearen ondoan eta coleran, bidean harapatcen tuen arbola guciac herotic atheratcen ditu. Curritu

çuen mundu gucia emastea idiren nahis; bainan ez çuen berriric jaquin ahal içan ere; eta hil içan cen changrinez.

Récité par Marie Castet d'Arhansus (65 ans) transcrit par M. Jauregui.

XXV. — LA ILLAMINA EN MAL D'ENFANT.

(Version d'Esquiule.)

Joundane Jouhane bezpera batez, Gorritepeco ethecanderiari joun cioçun ekhiaren geykiteco thenorian nescatila eder bat etche-
ra. — Egun houn, Margaita, beharçu oyhan piala jin, emaztebat beita han haür minetan, beharduçu laguntu. — Eta çu nour cia? etçutut eçagutçen. — Jakinen duçu nour niçan, benatciauri othoï behala. — Enuçu ni oray etcheric jelkhiten ahal, behardit daillarien ascaria prestatu. — Jarraïki cakitçat, othoï, segur countent eguinen çutut, çoure fortuna eguinic dukeçu, haür haren eraïkitcen laguntcen bagutçu. — Gogatçen diçu eta biac oyhan piala heltcen tuçu. Han chaharo! bat emaiten dioçu Margaitari eta erraiten: — jo çaçu lurra. — Sinhesten diçu eta ber demboran portale ederbat çabaltcen cieçu aïtcinian.

Han sar ondouan jauregui eder batetan edireiten tuçu eta barnago eta ederrago bazterrac oro ekhia beçain argui. — Etcitila loxa, Margaita, oray han gutuçu. — Sartcen tuçu khambera handi batetan, hora beïtcen orotaco ederrena. Han çuçun illamina erdi erdian eta haur minetan; unguru, unguru khambera garnituric çuçun gente tchipigni eli batez, oro jarriric eta batac ere ez secula iguitcen.

Margaïtac eguiten diçu bere lana eta guero caressatiez dicie gain gagnetî. Eman cieçun particularzki ogui batetariç çouin chouri beïtcen elhurraren pare.

Berantcen ari beïtceron, Margaita abiatcen duçu etcherat, ber nescatilac laguntcen diçu portaliâ, bena bortha etcicien secula çabaltcen ahal. — Çuc heben cerbait hartu duçu! erraiten dioçu lagunac. — Ez nic deus ere, ogui mouchi haü baicic, ethecouer eracasteco çougñen eder den. — Bena heben utci behar duçu. — Uzten diçu eta ber demboran bortha çabaltcen duçu.

Haü çoure phacamentia, Margaita, urhezco pera bat duçu; ez erran secula ihouri ere eta ountsa gordeçaçu çoure cabinetian. Goïz oroz urhe athe bat edirenen duçu horren khantin. — Hala,

hala eguiten diçu, lehen goyçan jouiten ikhertcera eta uhre athia edireyten ; guerozco goycez ere bai luçaz, hain segur noun etche houra, çorrez cargaturic beйтcen, eta oro phacaturic, orano hountarçun handia baratu beйтceron.

Senharra jelostu cioçun, eta Margaitac, etheco bakiaren amourecatic, segretia hari erran eta lehen gayan pera galdu eta ez haboro herecharic ere aguertu.

Batuçu orano egun ere gune hartan chilo eli bat, illaminem chiluac deйтcen.

(Récit de Gracieuse Orgambide, 75 ans, transcrit per M. Urritigoity, instituteur d'Esquile.

XXXVI. — LA LAMIGNA EN MAL D'ENFANT.

(Version de Gotein).

Gotañe Sorçaburiaren khantian igaraiten da erreca bat eta erreca haren uthur beguia ezta hartic hurrun. Uthurri haren Saihexian bacen botchu cilo bat eta han Laminac.

Egun batez Lamina bat haur minetan aguitcen da. Sorçaburuco etchenco anderia, emaguin beйтcen, beharten die lagunetaco. Jouaiten çaie eta irousçi jin cen haurra. Biharamenian emaguina berria utçulcen da haurraren trochatcera eta lana eguin ondouan Lamina batec eskentcen dero phacutaco bi thipinataric haitia : bata cen urhez gorderic eta bestia eýtiz.

Sorçaburaco anderia haitatcen da hurez gorderic cenaz. Hain sarri Laminac erraiten dero : « Ah! eýtun khausitu. Urhez gorderic denac barnia eýtiz betheric din, eta eýtiz gorderic denac aldiz uhrez betheric din barnia. »

XXXVII. — LA LAMIGNA EN MAL D'ENFANT.

(Version d'Aussurucq.)

Alçurucu Aruneco ethecandaria Laminec cerbutchatcen cicien emaguinetaco : hoguei libera emaiten cieçun haurcal eta ounxa caessatcen. Egun batez haur baten sortcen Lamina bat lagunturic emaguina Laminatéguitic elkhi nahi çuçun, eta ecin ebiltcen çuçun, etcielaric ikhousten deusec etchequitcen ciela. Lamina bati eran cioçun othoi utci leçan phartitcera. Lamignac eran cioçun : « E amaiten duçu goure gaiça cerbait ; houra utci eta jouanen cira. » — Emaguinac eran cioçun ogui mouchi bat ciela eamaiten sacolan

etcheouer tcheztærazteco hain beste beitan houn. Laminac eran cioçun. « Jan eçaçu edo heben utci. » Jan ciçun eta ordian elkhi çuçun.

Réclté par Sallaber Jean. Transcrit par Irigoyen d'Aussurucq.

XXXVIII. — LA LAMIGNA EN COUCHES,

(Version de Béhorléguy.)

Ene amaren amasso emaguina cen Ahaxan. Gau batez, destenorian, jin cion Lamina bat eta erran cion bere emastia haurra ecin ukhenez cila eta hareki behar ciala yoan haurraen ukhenerastera. Emaste hau arras icitu cen eta erran cion bere senharrari cer eguin behar cin. Senharra ere dudan cen.

Laminac erraiten dio ez dadin içan beldur. Hartcen du bis-carrian eta eremaiten du, batcre berac yakin gabe nondic, Ossinaren basterrera. Hau sarrarasten du beraekin eta batere bousti gabe iragan çuten ; atçaman cin gambara bat harc secular ikhoussi cin distirantena, harri phicatur eguina. Haurra ukhenerasten dio Laminari eta trochaturic phausatcen du ; yatera eta edatera eman cioten ontxa, eta arras ongui pagatu. Debecatu cioten ez leçan deusic hantic har, hec emanac becic. Ez cin egundaino ikhoussi han beçain ogui ederric, eta eracousteco etchian cer oguitaric yan cin, eman cin sakelan mico bat.

Erretiratcian, houraen ondora cirenian, laminac erran cion cerbait hartu ciala haren etchian eta ecin çuela athera. Ordian emaguinac aithortu cion ez cela eguia beçalaecoric eta ogui mico bat bacila sakelan etchian eracousteco cer yan çin. Oguia houreat aurtlikeraci cion ; ossina iragan jitian beçala batere bousti gabe eta bere etcheço bassacourtera ereman cin. Paussatu cinian guibeleat behatu cin eta Laminac ganiet colpe batez begui bat athera cion, ceren haren etchian nahi içan cin ogui mico bat ebaxi, haren ordriaren contra.

Récité par M. Sébastien Harguindéguy, de Béhorléguy ; transcrit par M. Loustau.

XXXIX. LE CHANGELING.

Behin, senhar emaste praube batçuec ukhen cien seme bat. Baciën aïçoun gente aberatx batçu haurric gabe. Gente praube hayec erraiten die : « guc orano ere ukhenen beituçu haboro

haur, eta aberatx hoyec espèitie batere, behar deregu eçari bihar goiçan, haur hau borthan, har decen. » Erran beçala eguiten die, eta guero hantic hurun jouiten. Biheramenin, neskatuec Madamari haur bat borthan badela. Madama lasterka hauraren hartcera, eta jaunaren gana houra bessouetan, erraitera : « Gingo hounac haur hau igorri duçuçu, har déçagun eta altcha gouria beçala. » Jauna bere emastia beçain countent.

Haur hori handitu cen ; escolalat joun, eta hanitch ikhasten cian : Jauna eta Madama hanitch bostariotan ciren. Egun batez, escolier lagunac gelossi beitsiren certaco haimbeste ikhasten cin, erraiten dere : « Hic ouste duc jaun andere hoyen semia hiçala, bena ehiz hoyen haura ; borthan edirenic hiz. »

Mithicoua etcheat jouyten da hanitch triste, eta erraiten du escolan cer entçun din. Madamac erraiten dero horic oro elhe gaichtouac baicic etcirela ; eta othoitcen du errejenta haurer defenda leçan haboro hola mintçatcia. Bena haurec berdin erraiten ceyen. Ordin mithicouac erraiten du etchecuier, nahi dela apheztu eta colegio batetan eçarten die.

Han, dembora gutitan, escolac oro igaraiten tu aphezteco ; bena egun batez, han ere nourbaitec erraiten dero haur borthan ediren bat dela. Jelkhitcen da colegio hartaric, jouayten etcherat, eta erraiten nahi dela joun mounduz mundu.

Abiatcen da, mundu oro nigarrez utciric ; eta herri hurun batetara heltu ordouan, ikhousten tu gentiac oro plaça batetan bilduric nigarrez ari. Galthatcen du cer igaraiten den, eta erraiten deye : « Heben baçuçu guiçon bat egun hiltcera condenaturic ; erraiten dieçu hautcheco guiçon hil houra erho dila, eta estiçu harec erho. »

Hori entçunic, aphez-gueyac galthatcen du hiltcera douanari : « Erho ducia guiçon hori ? » Arrapostia : « Ez. »

Jouayten da guero hila gana, libru bat çabalçen, eta erraiten dero : « « Hi, guiçon hounec erho haia ? » Arrapostia : « Ez. » Hori ikhoussiric, coudenatia libratu cien, eta harec jouanerasten du libraçalia bere etchera, eta besta handi bat eguiten die. Aphez-gueyac galthatcen dere guiçon hari eta haren emastian : « Baducieya deus ere besteric phena eguiten deycienic ? — Bai, badiçugu haur bat, hoguey ourhe hountan bethi chipi beytago, sorthu cenin beçala. — Noun da ? — Jouanerasten die khamberala eta erakasten ohin. Ordin erraiten deye : « Nahi naicieya heben utci nihau ? — Bai » — Bortha cerratcen du, eta bere

libria çabalic erraiten dero haurari : « Hi, hauraren mouldin hi-çana, manhatcen dat, jar hadi ! » Batbatin haura jarten da — « Chuti hadi ! » — Choutitcen da. — « Jaous hadi leiho hortaric, eta haboro ez heben sar ! » — Berdemboram haura leihotic eskapatcen da, oyhu itchoussi baten eguitez. Ordin aphez-gueya khamberati elkhitcen da eta erraiten deye her :

« Ciec, orai dila hogueyta bi ourthe, haur bat bortha batetan utci beitçunien, ginco hounac punitu cutie, ispiritu gaistouaren igortez hauraren lekhin.

Eta ni ciec abandonnatu haurra niz. »

Récité par Marianne Etchebarne (Charritte-de-Bas), transcrit par M. Malet.

XL. LES PETITS LAMIGNAC.

Lehenago Jesus Christo jin baino biciqui lehen, laborari batçu ari cielaric beren larren ahatcen, susprendituac içan ciren sentit-cés arheco hortçac lotuac cirela finqui lurrari. So eguiten duet cer den horren causa, eta hatchemaiten dute arhiaren solan armac hortz becein beste haur ttipi nigarres hurtuac. Heien ikhustez, bihotza hersten ciote eta pietates betheric, infortunatu gacho hendaco, handic libratcen dituste eta ekhartcen etcherat. Han soei-natu citusten bere haurac beçala, hasi eta altchatu beren erreli-gionean. Haur hurac igorriac ciren Lamignes lurraren aspitic gai-nerat, ceren eta heien burhassoec nahi beitçutien egun batez heien casta heda çadin lurrean, içagutua eta aiphatua içan ledin. Guero, haur hurac handitu cirenian, aitec eta amec eguin ciosten gaouas etche edo, hobequi erraiteco, palacio batçu manificoac, denac harri picatus, segurqui oraico harguinec ez bailioquete halacoric eguin. Haur hec denec deitcen çuten elgar Guilhen ; Guillen harat, Guillen hunat. Horbaitec galdeguiten ciotenian non çuten aita eta amac, errepostu emaiten çuten : « Gu Lamignen « haurrac guituçu ; aita guria eta ama guria aituçu guretaco, gu handitu guieneco, urhe eta cilhar fabricatçen. »

Récité par Madame Marie Castet, 67 ans, transcrit par M. Jauréguy.

XLI. L'EGLISE D'ARROS.

Bethi bada erran çahar bat, Aroseco eliča Lamignec eguina dola. Arroseco habitantec nahi çuten eguin eliča plaçan eta hor-

taco baçuten harat ekharriac behar ciren tresna guciac. Bainan Lamignac eremaiten cituzten gau guciez taulac, harriac eta bertice herementac denac mendi bichcar batera. Arrosetarac biharamen goitzian juaiten ciren chercara ; asquenian enheatu ciren eta, ez çaquiten cer eguin ; heyec ekharri guciac plaçara Lamignec eremaiten citusten mendi phunta batera. Batec erraiten du « Ikhusi « behar diagu eya gaur cer eguinen duten, behar tiat gouaitatu » eta erran beçala campo egoiten da gau hartan. Bethi beha dago noiz jinen diren Lamignac eta somer batean jarriric, iguriquitcen tu. Ez baitcian secula agueri, asquenian loac hartu çuen. Memento baten buruan jiten dire, eta edireiten dute guiçon hori lo. Erraiten dute : « Ah ! nahi guintian gu hic trompatu, bainan guc hi egui- « nen haigu. » Hartcen dute bere somearequin, eta, batere senditu gabe, eremaiten mendi gainera, eta orducos eguin baitçuten muriac, plantatu çuten heyen gainean. Goician, iratçarri cenian, estonatuya da gure guiçona han bere buruaren causitceas eta ahal den beçala jausten da. Arrosecojendec ikhusi çuten ez çutela bururic emaiten ahal, Lamignac bethi nausitcen cirela eta utci ciusten nahi çutenen eguitera. Beraz, Lamignec hasi eta finitu çuten beren eliça, eran dugun beçala, mendi baten gainean.

Récité par M. Hourade Pierre, 48 ans ; transcrit par M. Jauréguy.

XLII. — LE PONT DE LICQ.

Liguico gentec bacien aspaldian çubu baten beharrunia. Bena etcen ihour ere ausartcen lan haren hastera lekhia gaisto celacoz.

Egun batez hitzartu cien behar ciela çubu hori Lamigner eguitera eman. Deitcen dutie herrila eta erraiten dere bere ecin bestia. Lamiñec hitzemaiten dere çubiaren egutia harri phicatz biharamen gaian oillarac khantatu beno lehen, bena galtho eguinen derenaren pian. Liguillarrec erraiten dere : « Cer da cien galthoua ? » Lamiñec arropostu : « Liguico nescatilaric ederrena dugu galthatcen phacutaco. »

Nahi bada phena handia eguiten ceren herritarrer nescatila eder haren galtciac, haleric ere houn hartcen die Lamiñen galthoua eta biharamen gaian horic hasten dira lanian.

Mundu oroc dakian beçala nescatila ederrec badie lekhu orotan arracasta. Liguico nescatila eder harec ere bacian bere maite khorte eguiten cerona. Maite hori, beitçakian cer çabilan, jarten

da biharamen gaian Lamiñen lankhiaren khantian eta ikhouston du laxeriareki dembora erdi gabe lana bertan acabatcecoua cela. Ari cen penxamentuca, mina bihotcian, icerdi hotz batec harturic, nouiz ere gagouata jiten betçαιο gaiça bat.

Jouaiten da oillantegui baten khantila, emeki hanco bortha çabalccen du eta bere eskiez eguiten du laur edos bost çalla, oillarrac khantatu beno lehen hegal khaldu emaiten tianac beçala. Oillarra iratçartcen da jauçi bateki, loxaz berantu din, eta hain sarri eguiten du : Cucurucu.

Ordu cen, Lamiñec azken harria erditan gora altchaturic cien, bena entçun cienian oillarraren khantoria aurthiki cien harri houra houren behera eta herox handi bateki ezcapi ciren erraiten cielaric : « Dela maradicatia oillar hori çouñec eguin beitu bere oihia thenoria beno lehen. »

Guerostic, diroie çaharrec, ez harri aurthiki houra ez besteric eztie ihourc ere lekhu huts hartan ekhura eraci ahal ukhen.

Transcrit de souvenir par M. Garat, de Gotein.

XLIII. — LA TOUR DE S^t-MARTIN DE HASPARREN.

Donamartinen bada dorre bat mendi phuntta batean Lamiñec eguina. Biciqui gora da eta harat juaiteco bada lurpez bide bat, hara berea draino. Errana bada guero bethi halaco dorren barnean badela urhe eta cilharra ausarqui, aguerian edo gordean. Behin Isturitzeco eta Donamartineco conseilluac juan ciren aphezez lagunduac behar çutela ikhussi han cer cen : harapatcen dute salla handi bat bost liberacos bethea eta athe haren gainean icigarrico den suguea caacolatuya. Aphezac cembeit othoitz eguin çuen nasqui suguearen conjuratceco, ceren ikhusi çuten chutitcen eta bastereatcen. Aphezac erraiten diote orduan diru hec hartceco, onxa cargatceco, bainan nehor ez cen ausartatu suguearen bel-durrez eta turnatu ciren etcherat, eta aberastasun hec han dire oraino.

Récité par Mme Marie Uhart, d'Arhansus, 46 ans. Transcrit par M. Jauréguy.

XLIV. — LA LLAMINA DE LA FONTAINE JULIANE (1).

Joundane Jouhane bezpera gay batez, gayherdi phuntian, Julianaco uthurrian illaminabat ari cen urhezco orrace batez iresten eta guero beguithartacen. Barrenty cenac, han igarayten celaric ikhoussi ciçun. Illaminac erraiten dioçu : çoure detchema lurretara eramaiten banaïçu, aski aberats ciate, urhezco phertica kharreya eracico deiçut. Emazte tchipigni bat beiten, Barrentic hartcen diçu eta eçarten sougnetan gagnen cankhardoïasca eta abiatcen khinta gora, bere etcheat buruz. Illaminac abertitcen diçu corage ukhen deçan, cer nahi lotserazle jinic ere, ezterela deus ere eguiten ahal.

Bere cargareki heltcen duçu alhorreco tchacostiala, bena han igaraiten ari celaric, ikhouston tu sugue, apho eta cer nahi moustro trebes oussouki nahiz. Icituric, illamina uzten du erortera guibelialat eta bera ezcapatcen da.

Ah ! malerousa ! beste ehun ourtheren incanterazten naiçu, erraiten dioçu Illaminac eta gueroztic Barrentic ere etciçun eguin deus hounic. Haren fountsa çathicaturic içan çuçun, etche herecha ere galduric eta lurrac ayçouer phartituric.

Hantic eta hounat ehun guerren ourthe muguetan, Julianaco uthurrian içan duçu Illamina hanitch aldiz goutaturic, Bassagaix (2) cen batez eta haren aitcinetic beste sabant hanitchez bena eztuçu haboro aguertu.

Récité par Thérèse Etcheverry (85 ans) d'Esquiule ; transcrit par M. Urrutigoity.

XLV. — LE LAMIGNA ET LE TABLIER PLEIN D'OR.

Guiçon batec, behin passatcen celaric lece baten ondoan, ikhussi çuen Lamigna gaste bat orastatcen ari, tablier bat aitcinean dena urhes bethia. Hainbeste urheen ikhusteac illusitcen du, eta galdeguiten dio Lamignari heya huac oro nontic dituen, eta aguertcea emaiten du cembat urus liceten heyetarie parte bat choilqui balu. Lamignac erraiten dio : « Oiçu hementche

(1) Fontaine d'Esquiule. M. Urrutigoity croit qu'elle a conservé le nom de la Llamina qui y habitait.

(2) Bassagaix a vécu jusqu'à la fin du siècle dernier. Il avait recueilli quelques livres du château d'Esquiule, dont les maîtres avaient émigré, et il les lisait, d'où sa réputation de savant. Il passe pour avoir réuni des pastorales (dramas) basques.

ikhusten duçun cilo barna hau dena urhes bethia deçu, eta desiraten baduçu içaita ene, tablierean dienac emanen derautçut, bainan condicionetara biscarian eremanen nauçula holaco toquilla draino. » Guiçonac consentitcen du gogotic. Lamignac emaiten dero urhia eta plantatcen da guiçonaren biscarean. Guiçona, bere Lamigna biscarean eta sacata urhia escuan, phartitcen da. Ibiltcearen bortchaz, arribatcen tuçu oiha batera ; han ez dute ikhusten apho eta sugue baicic. Afín han atheratcen da ahal den beçala, maquila tchar batez defendatcez : aicina juaiteu dire eta arribatcen uhaitz handi batera : hura behar dute bertce alderdirat igan. — Guiçontto hori hasten duçu phenxaquetan : hura biciqui barna, ez jaquin igueriscan, eta jadanic lehertuya. Hargatic, sartcen duçu bere Lamignarequin eta bisparihour urhats eguin eta botatcen diçu huraen erdira ; eta escapatcen bera ahal becein laster.

Lamigna nasqui itho cen, ez çuten haren berriric jaquin.

Récité par Mme Catherine Samalbide, 66 ans, d'Arhansus ; transcrit par M. Jauréguy

XLVI. — BARANTOL ET LA BELLE DAME.

Aldi bates Barantol behi-çain cen Joraco mendian. Euríac espaca erasten du botche handi baten cilorat. Han sartciarequi icusten du choco batian andere eder bat brodatcen ari dela. Galdeguiten daco eya nor cen. Anderiac errayten daco : « Ni, nic Princessa inkantatia ; hemen behar dut egon ehun hurthe ; esçaçula erran nihori, ceren bestela, seculacos hemen egon beharco dut. » Barantolec hits eman çuen baynan es hitza atchiqui. Anderiac yaquin çuen eta nois etare behi çain hura berris yin beytceen cilo hartara ; andere ederrac errayten daco :

« Ah ! Barantol ! Barantol ! Ukhenen duc bethi escalampoua desgañol ; » eta hartan galdu cen.

Guerosti secula, Barantolec esçuen espalancoin brida asqui ounxa itçatcen ahal espalancouari lothuric egon erasteco.

Ecrit de souvenir, par M. Constantin, inst. d'Ispoure.

XLVII. — LE PAIN DES LAMIGNAC.

Aguerreco anderia yuayten cen astian behin Lamiñen labascaren eguitera Lamiñaco cilorat. Lamiñec eman ceoten chaharo bat houra igaran ahal ceçan bousti gabe. Debecatia cian Lamignetas

deusic hen etchian hartcia. Halaric ere aldi bates hartu cian orhi pusca bat ieusteco eya Lamignen oguiac cer gustu cian. Bainan hurera heltu cenian chaharoas yoa gati berce aldies beçala etciren hurac separatceu bousti gabe igarayteco. Lamignen Gu-chiensca^{*} yin cen eta accusatcen du cerbeyt ebaxi duela. Aguer-reco anderia içan cen bortchatia aythortcerat. Lamignac erran çacon ordian : « Es cira guehiago yinen gure etcherat ; baguinuen harisco hutcha bat urhes betheric çouri emayteco bayman es duçu batere içanen. »

Hantic hunat hutcha urhedun hura pausaturic dayo arroca haren erditan, escaler baten gaynian, Ifernuco çubia bayno gorachiagogno.

M. Constantin, Instit. d'Ispoure.

XLVIII. — MÊME MESURE NE FAIT PAS MÊME POIDS.

Beste aldi batez Sorçaburuco ber etchenco anderia jouan cen ber lamignetara gounca erdi bat oguiren jessaitera ogui berriac in artino. Lamignec hola arrapostu emaiten dere : « Bai, ukhenen dun ogui galthatia, bena ordaria nahi dikegnagu ber içari eta ber peçutaco. » Etchenco andere horrec hitz emaiten dere eta oguia etcherat eramaiten du.

Ogui berriac jin cirenian eramaiten du ordaria Lamigner; horiec ediren cien ber içaria bena ez ber phecia. Etchenco anderiac nahi ukhen çeren emendatu içaria ber pheciaren emaiteco, bena Lamignec etcien hartu nahi ukhen haborokina eta erran ciren : « Nahi badun guero ekharri ber içaria eta ber phecia erein eçan oguia Abentuco estiapenian. »

Récité par Martine Lapitchet, 60 ans ; transcrit par M. Garat, de Gotein.

XLIX. — LE CHAMP D'IRIBARNE ET LA LAMIGNA.

Iribarne cen batec, jouaiten celaric bordalat, ediren ciçun elgueco kurutche khantian urhe orace bat, Lamignabati han ahateric ; etcheacoun Lamigna bidiala aguertu cioçun eta eran cioçun erenda liçon haren oracia. Iribarnec ukhatu cioçun etciela haren oracia. Gai berian, Iribarneren alhora, guiçonec ecin alchatcen çutien hariz berthe cieçun. Bihamenian, bordalat jouaitian, alhoraren planta hartan ikhoustez harritu çuçun bai eta beste ikhousliarac oro. Etcheat utçuli çuçun beriaren khountacera familiari eta aiçouer. Lehen aiçouac eran cioçun : « Duda gabe

cerbait gaizqui eguin ciela Lamigner etciela hourac baicic capable halaco harien cabilteco. » Hatxarian ukhatu cioçun, bena guero-coz erran cioçun hen urhe orace bat baciela edirenç ete etcerela erendatu nahi ukhen. Aiçouac eran cioçun oracia edien lekhian eçar leçan : hala eguin ciçun ete gai berian hariac oro alhoretic elki cietçun. Ordutic heritarec erespectatu citicien Lamignen gaiçac.

Récité par Sallaber Jean ; transcrit par M. Irigoyen d'Aussurucq.

L. — LE CHAMP DE SALHARANG ET LA BELLE DAME.

Lamioseniaren nausia Salharang jouaiten da goiz batez goicic bere lurraren ikhoustera. Sorho hartan bacen uthur begui bat. Hara huillantciarequi ikhusten du andere eder bat ari cela bere bilhouaren leinthatcen, bera andere eder harec ere ikhusten du guiçona ber demboran ete galtcen çaco bistatic hourtu baliz beçala. Heltcen da anderia cen lekhila ete edireiten du uthurri khantian urhe orrace eder bat. Hartcen du orrace hori ete ekhar-ten du etcherat. Biharamenian goicic jouaiten da ohico sorhoula ete espantaturic da ikhustez hoguei eda hoguei ete hamar mila organta harriz sorhoua betheric diala. Utçultcen da etchera ete lehiatcen da orrace ediren haren ber lekhian eçartera. Hirour guerren goiztirinian berriz jouaiten da ohico sorhoula ete edireiten du harri bat ere gabe, lehen cen beçala, bena orracia etcen han.

Récité par Jean-Baptiste Lapitchet, 56 ans ; transcrit par M. Garat, de Gotein.

LI. — LES MOUCHES DE MENDIONDO.

Mendiondoun baçuçun etheco jaun bat, auher handibat, ete halere hanco lanac lehenetarie eguinic çutuçun bethi.

Goiz batez, oren batetan barnen, etchapeco sohous daillaturic içan çuçun ; — igante egun batez, meça demboran, alhor batetaco oguia oro ebaquiric. Mündia oro estonaturic çuçun languileric etcelacoz agueri.

Bere emaztia ere Mendiondori mesfida cioçun. — Igante batez eliçalat jouaiten celaric, borosta batetan cerbait gorde ciçun. Emaztiac hurruntic ikhoussi ciçun ete aski curious içan çuçun jakiteco han cer utci othe cin. Edireiten diçu estux bat. Çabaltcen diçu ete hantic jalkiten cioçu hamarbat illi.

Illi houraq jouiten ciotçu beguietara eta beharrietara galthatcen derelariç : « Cer eguin ? Cer eguin ? Cer eguin ? »

Harrituric emaztiac erraiten dieçu : « Ber chilotic sar, » eta berhala estuxen barnen sarthu çutuçun berriz, eta han cerraturic ohico lekhian eçari citiçun.

Etciocun berantu senharrari erraitia cer aguitu ceron eta harec aithortu cioçun illi hourac cirela hanco lanen eguiliac.

Hantic aitcina, emaztic ere, cer nahi lan emanic, behala, oro eguiten cietçun.

Egun batez thurmentatcen cicien : « lan, lan, lan, lan otsez » ; eman cieçun bahebat eta erran : « çouzte, chayeco barrica huts hori betheçacie eyhera naçatic houraren ekhartzet ountci hortan, kharreyatuco ducie etchapeco sohongora. »

Mementben burucoz, lan houra eguinic, han citiçun berriz tincatcen : « lan, lan, lan lan ! »

Ecín haborothen suportatila jin çuçun eta erran ciocun bere senharrari : « cer miracuillu da han ? behar diçugu illi hoyez gabetu. — Bai, arrapostia emaiten dioçu, bena behar dicie gage bedera. — Hamar antcera etchegarayan beitira, houac emetçu. »

Ber demboran, antcera hourac cancaz airatu çutuçun odeyetara buruz, eta Mendiondoco illiac ez haboro aguertu.

Récité par Mme Marie Bordachar, 85 ans ; transcrit par M. Urrutigoity, d'Esquiule.



PALÉONTOLOGIE DE BIARRITZ

ET DE QUELQUES AUTRES LOCALITÉS

DES BASSES-PYRÉNÉES

Par M. le Comte ROGER DE BOUILLÉ

(Suite) (1)

ROCHE S^t-MARTIN.

C'est sur cette roche qu'est bâtie la villa Eugène.

Sur la Roche :

Fruit ? (Voir la description dans l'ex. du congrès.)

Virgularia incerta, d'Arch. c.

Nummulites intermedia, d'Arch. c.

Operculina ammonica, Leym. ? var. c.

Scutella subtetragona, Grat. c.

* *Schizaster vicinalis*, Ag. r.

* id. *rimosus*, Des. r.

* *Breynia sulcata* ? Haime, c. c.

Eupatagus ornatus, Ag. c. c.

id. « variété ronde mais non différente du type. »

id nov. sp. « Cette espèce très-voisine de l'*E. ornatus*, paraît cependant s'en distinguer par sa forme plus courte et plus renflée, par un *sillon continu moins vague* et les tubercules de la face supérieure moins gros et moins nombreux. »

* *Ranina Bouilleana*, A. Milne — Ed. r.

Ostrea gigantea, Sol. c.

* id. ?

* *Turritella* ?

* *Halitherium*. Fragment d'une vertèbre que j'ai brisée complètement en voulant l'extraire de la roche, et qui m'a paru être tout-à-fait identique à celle que j'ai trouvée à la Talaye ; on lira plus loin la détermination motivée de M. Tournouër.

(1) Voir page 82 pour la première partie.

Dans le mur de la terrasse :

**Psammechinus* ?

**Toxobrissus elegans*. Des. r.

**Eupatagus des Moulinsi*, Cotteau. r.

**Teredo Tournali*, Leymer. c.

Pecten Biarritzensis, d'Arch, c.

Id. *Boissyi*. d'Arch. c.

Si l'on suit par la pensée l'inclinaison des roches de St-Martin pour rattacher leur système à celui du Cout, dont le sépare aujourd'hui le vide où étaient établis autrefois les bains de la villa Eugénie, on voit que ces roches passent environ à 15 ou 20 mètres au-dessous du Cout. Or, comme du pied du Cout au banc qui va, en s'abaissant, former la plus ancienne assise du phare, au niveau de la mer, il y a environ 35 mètres d'épaisseur ; l'on doit conclure que la roche St-Martin plonge à 55 mètres sous le phare.

Maintenant, si on calcule que du pied du phare au gisement de Ranines, il y a environ 20 mètres de haut, il faudra en tirer la conséquence que ce fossile, se trouvant également sur la roche St-Martin, son étage occupe dans la falaise une épaisseur d'au moins soixante-quinze mètres ?..... où abondent des échinides de différentes espèces ; mais la récolte y est dangereuse, le moindre clapottement risquant d'écraser le canot contre la voûte.

Nous avons trouvé sur le dessus de la roche :

Nummulites intermedia, d'Arch. c. c.

Operculina ammonica Leym ?

* *Zoophite* de 17 centimètres de long.

* *Virgularia incerta*, d'Archiac.

* *Schizaster rimosus*, Des. c.

* id. *vicinalis*, Agas. c.

* *Hemiaster Pellati*, Cotteau. r.

* *Breynia sulcata*, Haime. r.

* *Clypeaster Biarritzensis*, Cotteau. r.

* *Eupatagus* sp.? (fragment représentant un individu de 80 millimètres sur 60.)

* *Eschara chartacea*, d'Arch.? c.

* *Teredo Tournali*, Leym. c.

* *Cytherea Verneuili*, d'Arch. c.

* *Pecten solea*, Sow. c. •

* Id. *arcuatus*, Brocc. c.

* *Scalaria Biarritzensis*, Tournouër.

* id. *subpyrenaica*, nov. sp. (Pl. III. fig. 2.)

« *T. turbinatâ*, anfractibus rotundis, lamellosis ; lamellis numerosis, acutis, simplicibus ; interstitiis transversim striatis ; basi rotundatâ. »

Long. (4 anfract.).... 0,24 mill.

Larg. (ultimi anfract.)... 0,15 mill.

« Cette belle espèce, dont M. de Bouillé a recueilli à la Roche ronde deux échantillons mutilés par le sommet et qui ne montrent que quatre tours et demi, se distingue de toutes les autres Scalaires de Biarritz, par sa forme plus courte et plus pyramidale, par ses tours bien ronds, se développant rapidement, ornés de lamelles nombreuses, tranchantes, convergeant au dernier tour vers l'axe de la columelle sans être interrompues par aucun disque basal. Quelques-unes de ces lames, à distances irrégulières, sont plus accentuées que les autres, sans former cependant de véritables varices ; leurs intervalles sont sillonnés transversalement par des stries peu profondes. La dernière lame forme autour de la bouche un bourrelet large et biseauté. »

* *Ostrea gigantea*, Sol.

En publiant nos recherches sur la paléontologie de Biarritz, le congrès scientifique a eu l'indulgence d'y joindre d'autres études sur l'ornithologie des Basses-Pyrénées. J'espère que, suivant son exemple, Messieurs, vous voudrez bien m'excuser de vous entretenir d'une observation assez curieuse quoiqu'elle n'ait aucun rapport avec la paléontologie.

La roche ronde n'est habitée que par les Cormorans, le Martin-pêcheur et le Faucon cresserelle. J'ai donc été fort étonné de trouver à son sommet, dans une petite caverne, à l'est, deux œufs de tourterelle (1)..... Or, nous étions au deux novembre, et la tourterelle ne pond que sur les arbres, en juin et juillet, dans un nid composé de quelques buchettes. On ne pourrait attribuer cette ponte attardée qu'à une tourterelle égarée sur cette roche au moment de la migration. En effet, le passage a lieu en septembre, le long de la côte et même jusqu'à un kilomètre en mer, si elle est calme.

(1) *Columba Turtur*, Linn.

CARRIÈRE DU RIOU. DOU ROUYE.

La carrière du Riou dou Rouye appartenait au sieur Hariet, et aient d'être vendue, je crois. Elle est à 1 kil. de Biarritz, à 100 mètres N.-E. de la route de Bayonne. Outre la *Calappilia verrucosa*, A. Milne-Edw. que nous avons trouvée pour la première fois au Phare, et qui s'est rencontrée ensuite à la roche St-Martin, elle nous a donné une espèce remarquable de Brachiopode, sur laquelle M. Tournouër nous a fourni l'observation suivante.

* *Crania*, nov. sp. (Pl. III. fig. 9.)

« Ce genre de Brachiopodes, si commun dans la craie supérieure, si rare dans l'éocène, n'avait pas encore été signalé à Biarritz, ni ailleurs dans le terrain nummulitique du S.-O.

« M. de Bouillé en a recueilli dans les roches de la zone à *Eupatagus ornatus*, trois échantillons, appartenant à la même espèce : un échantillon bivalve, mais fermé, à Riou dou Rouye, et deux valves (inférieures) libres, l'une à Riou dou Rouye, l'autre au Port des pêcheurs.

« Deux de ces échantillons mesurent 17 mill. de large sur 13 mill. de hauteur. Le troisième (celui de Riou du Rouye), est moins transverse et plus trapézoïde ; il mesure environ 13 mille dans les deux sens. L'échantillon bivalve est très-plat, à sommet subcentral. Dans les deux valves libres, les quatre impressions musculaires sont très-fortes, très-saillantes, toutes quatre de forme ovale et allongée, laissant entre elles une area en forme de losange régulier, avec un petit tubercule saillant et isolé entre les deux impressions de la paire centrale.

« Cette *Crania* est évidemment différente par sa taille et par ses caractères intérieurs de la *C. eocœnica*, récemment découverte dans le calcaire grossier de Chaussy et décrite et figurée par M. de Raincourt dans le Bulletin de la Société géol. de France, 1874. — Elle se rapproche certainement beaucoup plus de la *C. Adanii*, de Malzine, 1867, de la Belgique (étage Bruxellien), tout récemment étudiée et figurée à nouveau par M. Davidson. Je la crois cependant différente de l'espèce belge par son aplatissement, par la forme allongée de ses impressions musculaires, etc.; et, sauf examen ultérieur plus détaillé, je l'ai signalée, comme espèce nouvelle, dans les procès-verbaux de la Société malacologique de Belgique, du 5 sept. 1875, sous le nom de *Crania Biarritzensis*. »

FOSSILES DU RIOU DOU ROUYE.

1. *Pinus* (débris de cônes de pin au milieu de fucoides).

Polypier ?

id. ?

id. ?

Hornera Hippolythus ? Def.

Nummulites intermedia, d'Arch. c. c.

Operculina ammonica, Ley. var. in. d'Arch. c.

Schizaster indéterminable.

* *Dentalium Archiaci*, var. c.

* *Crania Biarritzensis*, Tournouër, sp. nov.

Jouannetia, (Pl. III. fig. 8) (voir la description de M. Tournouër dans l'extrait du congrès.) qui ne semble pas différer de la *J. semicaudata* des faluns.

Lucina ?

Cardium ?

« (voisin du *C. granulatum*, Lamk. ou du *fallax*, Michelotti.),

* *Ostrea cymbula* ? Lamk.

* id. (« grands fragments rappelant les caractères de la grande *O. rarilamella* de l'éocène du Soissonnais »).

* *Ostrea eversa*, de Melleville ? fragment.

On lira plus loin la note de M. Tournouër sur cette petite espèce qui est assez commune au gisement de la Gourèpe et dont la présence ici n'est pas sans signification. En effet, la Gourèpe fait partie du groupe à *Serpula spirulæa* et la carrière du Riou dou Rouye correspond aux couches du phare. Ce n'est pas d'ailleurs la première fois que nous aurions trouvé des espèces communes à des groupes différents.

Pecten arcuatus, Brocc. c.

Neptunus gallicus, A. Milne-Edwards. (Voir la description de M. Milne-Edwards et la PL. IV, fig. I, dans l'extrait du congrès.)

* *Calappilia verrucosa*, A. M.-Ed.

* *Myliobates*, (fragment de plaque dentaire, pareil à celui trouvé au phare.)

Lamna. (dents de)

ROCHE DU BASTA.

La roche du Basta est en face du coin ouest du Casino. Elle communique à la terre ferme par un pont de bois et est encore couverte de végétation. J'y ai remarqué les plantes suivantes :

Cakile maritima, D. C.

Aster Tripolium, L.

Statice occidentalis, Lloyd.

Smilax aspera, L., var. *a.*, *genuina*, G. G.

Voici la liste des fossiles que l'on y rencontre :

Fucoides. Les exemplaires en sont écrasés et dans un sable trop peu compact pour que l'on puisse les déterminer.

Nummulites intermedia, d'Arch. c. c.

Operculina ammonica, Leym? c.

Scutella sub-tetragona, de Grat. c.

* *Schizaster Ambulacrum*, Agassiz ?? « espèce fort rare et mal connue. » (Exemplaire unique trouvé dans la roche contre l'aquarium, au Nord.)

* *Breynia sulcata*, Haime. r.

Echinides indéterminables.

Ranina Bouilleana, A. Milne-Edw.

Crustacés ?

Oxistome ?

PORT DES PÊCHEURS.

Polypier ?

Nummulites intermedia, d'Arch. c. c.

Operculina ammonica, Leym? c.

Psammechinus Biarritzensis, Cotteau. r.

Crassatella, sp.? (exemplaire unique ; mais je sais qu'il en a été recueilli d'autres dans le même endroit.)

M. Tournouër pense que : « le prétendu *Unio Meriani*, trouvé par M. Schlumberger à la roche percée et figuré par lui, (Bull. soc. géol. t. XII, pl. 23), loin d'être un *Cardinia* ou une coquille fluviatile, n'est pas autre chose qu'un moule de *Crassatella*, analogue à celui-ci. » Il y a plusieurs espèces de *Crassatelles*, au niveau de Biarritz, dans les Basses-Alpes, la Ligurie et le Vicentin. Les moules recueillis ou dessinés par M. de Bouillé attestent une co-

quille plus équilatérale et beaucoup plus grande que les crassatelles éocènes ou oligocènes qui me sont connues. »

* *Crania Biarritzensis*, Tournouër, (exemplaire unique.)

Ranina Bouilleana, A. Milne-Ed.

ROCHE DE LOU JARGIN (1).

Dans les grandes marées et à mer basse, on peut courir à cette roche entre deux vagues ; mais elle est tellement riche en fossiles qu'on s'attarde facilement, et lorsqu'on ne sait pas nager, il peut être dangereux de s'y aventurer. Marteau, ciseau, fossiles encore enveloppés dans leurs gangues, forment un poids assez considérable pour embarrasser celui qui se sent culbuté par des ames, d'un mètre ou deux de hauteur, qui se précipitent dans ce couloir avec d'autant plus de violence qu'il est plus étroit. La dernière fois que j'y suis allé, j'en ai rapporté 32 *Eupatagus* et 45 *Breynia*, dans l'espace d'un quart d'heure.

Les pêcheurs conseillent de gravir par le Sud-Est, j'ai toujours préféré le plein Est, me guidant sur un bloc qui est tombé au milieu de la passe et auquel on peut se raccrocher en cas de surprise.

Cette roche, comme toutes ses camarades, monte à la côte sous un angle de 9°. Elle a environ 35^m de tour ; la surface, d'un grès bleuâtre, est dure ; c'est là que se trouvent les *Breynia*. Sur cette surface, relativement plate, s'élèvent deux murailles, isolées l'une de l'autre par un espace de quelques mètres. Celle qu'on voit de la côte, est à jour, et une gueule, en arcade, vomit à l'est la vague qui entre par l'ouest. Ces dispositions supérieures sont en sable peu compact où abondent les *Eupatagus* et les *Scutella*. On voit encore au sommet des restes de végétations qui lui ont valu son nom de *Jargin* (jardin).

Voici la liste des fossiles que nous y avons récoltés :

Nummulites intermedia, d'Archiac. c. c.

Operculina ammonica, Leym?, var. in d'Archiac. c.

* *Cyphosoma Atacicum*, Cotteau. « Espèce très-rare. » (Exemplaire unique).

* *Leiosoma*, nov. sp. « Ce genre n'avait pas encore été signalé dans le terrain tertiaire » écrit M. Cotteau, nommant le *L. Biar-*

(1) Prononcez Jargign.

ritzense que nous avons trouvé au Cucurlou et qui a été signalé dans mon premier travail. On verra dans la suite de cet exposé que nous en avons encore recueilli une troisième nouvelle espèce à la Gourèpe.

Scutella sub-tetragona, de Grateloup. c. c.

* *Breynia sulcata*, Haime. c. c.

Eupatagus ornatus, Ag. c. c.

* *Pecten subtripartitus*, var. a ?

id. *arcuatus*, Brocc. c.

Ranina Bouilleana, A. Milne-Edwards.

ROCHE DU GRAND GAMAR.

Il faut prendre un canot pour aborder cette roche. Nous y avons trouvé :

Nummulites intermedia, d'Archiac. c. c.

Operculina ammonea, Leym? var. in. d'Archiac. c.

Eupatagus ornatus, Ag.

Ostrea gigantea, Sol.

Ranina Bouilleana, A. Milne-Edwards.

TALAYE.

Fucoïdes, débris. c.

Écailles de cône de pin (fragments.)

Nummulites intermedia, d'Archiac. c. c.

Operculina ammonea, Leym? var. in. d'Arch. c.

* *Schizaster vicinalis*, Ag. r.

* id. voisin du *S. rimosus*, « peut-être distinct et devant former une espèce nouvelle, malheureusement l'exemplaire est trop écrasé pour pouvoir donner lieu à une dénomination certaine. »

* *Crassatella*, sp. ? semblable à celle du port des pêcheurs.

* *Halitherium*, (vertèbre mutilée).

« Le genre *Halitherium* », selon M. Tournouër, « n'avait pas encore été signalé à Biarritz. On en trouve fréquemment des débris dans le calcaire grossier de Blaye, à un niveau qui ne peut pas être très-éloigné de celui-ci. Le professeur Suess l'a signalé aussi

le premier dans le Vicentin, à la partie supérieure des couches à *Serpula spirulæa* du groupe de Priabone.

* *Acanthoptérygien*, (« vertèbre de poisson indéterminable spécifiquement. »)

ROCHE DE L'ERMITE. (ROCHE PERCÉE.)

* *Delessertites occitanicus*, de Saporta. (PL. III. fig. 1-2 de l'ex. du congrès.)

Polypier ?

id.

Nummulites intermedia, d'Arch. c. c.

Operculina ammonæa, Leym. var. in. d'Arch. c.

* *Cidaris*, nov. sp.?

Scutella subtetragona, Grat. c. c.

Echinolampas Bouillei, [Cotteau. (Voir la description dans l'extrait du congrès.) Cet *Echinolampas* correspond aux dernières couches de l'*Eupatagus ornatus*, s'il ne leur est pas inférieur. r. (deux exemplaires.)

Hemiaster.

Toxobrissus.

Brissus (fragment).

Eupatagus ornatus, Ag. c. c.

* *Breymia sulcata*, Haime. r.

Ostrea gigantea, Sol. c.

id. *cymbula*, Lamk.

Crustacés indéterminables.

Ranina Bouilleana, A. Milne-E.

Palais de poisson.

ROCHE DU CUCURLOU

(ROCHER DE LA S^{te}-VIERGE.)

* *Stephanocænia*.

Polypier.

Eupatagus ornatus, Ag. c. c.

Scutella subtetragona, Grat. c. c.

Leiosoma Biarritzense, Cotteau, (« signalé pour la première fois

dans le terrain tertiaire. ») (Exemplaire unique.)

Pecten.

Ostrea gigantea, Sol.

Ranina Bouilleana, A. Milne-Ed. (Nous n'avons pas retrouvé ce crustacé plus au sud.)

Crustacé (pince indéterminable.)

Myliobates (fragment de plaque dentaire.)

LOU HOURAT DOU SABLE DEOU CANOU.

Spongide.

Hemispatangus Pellati, Cotteau. r.

ROCHE DU BOUCALO.

Cette roche est en mer, au Sud-Ouest de celle du Cucurlou.

Nummulites intermedia, d'Arch.

Eupatagus ornatus, Ag.

Ostrea gigantea, Sol.

CACHAOU.

Cette roche sert de transition entre l'étage de l'*Eupatagus ornatus* qui vient y finir et celui des *Serpula spirulæ* qui commence.

Il y a déjà longtemps que j'ai émis cette opinion qui, au premier abord, paraît contestable..... Je tiens à l'appuyer plus positivement aujourd'hui, parce que bientôt j'en aurai plus de témoins de mon affirmation.....

Lorsque l'on va du Port vieux à la côte des Basques, on traverse, sur un pont, le *trou du sable*, et l'on a, immédiatement à droite, le *Campost d'Etienne*, à gauche, *Tres pots*: deux mornes de sable jaune qui semblent les derniers gisements de l'*Eupatagus ornatus* et, j'ajouterai, de la *Scutella subletragona* qui l'accompagne presque toujours.

Les strates qui, depuis St-Jean-de-Luz, s'inclinaient généralement au nord, se renversent au Cachaou. Une dislocation subite, qui entraîne également la roche de Daré Marie, les redresse au Sud. Il y a eu là un effondrement qui a bouleversé la série dans la partie basse de la côte. Le Campost d'Etienne et Tres-pots sont

restés à leurs places, tandis que le Cachaou et Daré Marie ont fait la culbute.

Balayés par la vague, ils perdent, à chaque marée, ce revêtement de sable jaune qui gardait les vestiges de l'*Eupatagus ornatus*, pour prendre la teinte verdâtre ou bleuâtre, qui caractérise la côte des Basques, le groupe à *Serpula spirulæa*. Cependant, cette année encore (1875), M. Cotteau, dont j'avais spécialement appelé l'attention sur ce sujet, a déterminé comme *Eupatagus ornatus*, les fragments que je lui ai communiqués.

J'ajouterai, en outre, que le *Breynia sulcata*, adulte, qui accompagne constamment l'*Eupatagus ornatus*, s'est retrouvé également sur la roche de Darré Marie et confirme mon observation.

Voici la liste des fossiles qu'on rencontre au Cachaou :

Sponyide.

Nummulites intermedia, d'Arch.

Operculina ammonæa, Leym? c. c.

Orbitoides papyracea, d'Arch. c. c.

id. *Fortisii*, d'Arch. c. c.

id. *sella*, d'Arch. c.

id. *stellata*, d'Arch. c.

Polypier (ind.)

* *Cyphosoma cribrum*, Ag. r.

Echinocyamus planulatus, d'Arch.? (vel *subcaudatus*, Ag.) r.

Sismondia planulata, Desor. r.

Pygorynchus Sopotianus, Des. r.

id. *Desori*, d'Arch. r.

Echinolampas affinis, Agassiz. var. minor.

id. « voisin de l'*E. affinis*, probablement nouveau. »

Eupatagus ornatus, Ag. (fragments.)

Lunulites punctata, Leym. Pl. VIII, fig. 9 et 10 de l'extrait du congrès.) c.

Serpula spirulæa, Lamk. c. c.

* *Teredo Tournali*, Leym. r.

Solen (indéterminable).

Chama antescrpta, d'Arch.

* *Spondylus*.

* *Pecten subtripartitus*, var. a? c.

Ostrea cymbula, Lamk. c.

Oxyrhina ? (vertèbre d') 25 mil. de large sur 10 mil. de haut.
(Exemplaire unique.)

* *Breynia sulcata*, Haime. r. Nous avons trouvé ce *Breynia* sur la roche appelée Daré Marie qui est le prolongement, à l'ouest, de celle du Cachaou.

TRES POTS.

Je ne saurais passer sous silence cette roche signalée par M. Jacquot et qui est, bien certainement, le dernier gisement de l'*Eupatagus ornatus*. Elle est en face du Cachaou, de l'autre côté et au sommet de la tranchée qui conduit à la côte des Basques, sur le bord de la nouvelle route qu'on a tracée en haut de la falaise.

Composée d'un sable jaune assez résistant, elle est traversée par des bancs plus durs, pétris, sur une épaisseur de dix centimètres, de *Scutella subtetragona* qui ont jusqu'à 65 millimètres de diamètre ; le tout est entremêlé de cailloux roulés parmi lesquels on distingue :

Polypier ?

Nummulites intermedia, d'Archiac.

Operculina ammonica, Leymerie ?

Scutella subtetragona, Grat. c. c.

Eupatagus ornatus, Ag. c. c.

Pecten solea, Sowb.

COTE DES BASQUES.

Ce gisement qui commençait à l'établissement des bains de la côte des Basques pour aller finir à l'abattoir, et nous a donné environ quatre-vingt-dix espèces, dont une quinzaine de nouvelles, a été détruit cette année (1875). Après avoir fait sauter la digue en pierre et en béton qu'on lui avait opposée, la mer a sapé les marnes de la falaise qui se sont écroulées, et a tout emporté. C'est en fendant, au ciseau, les gros blocs de marne compacte qui ont roulé sur la plage, que l'on peut trouver encore quelque chose. Mais ce que la mer a rongé aujourd'hui, elle peut le rendre demain. Il n'y a pas de sculpteur qui puisse lui être comparé pour dépouiller un gisement. Ces fossiles de la côte des Basques,

qui ne sont qu'une pâte molle lorsque vous les sortez de la marne, polis par la vague, bronzés par le soleil, deviennent très-solides lorsqu'ils ont subi, au grand air et sous l'influence du sel marin, ces diverses opérations.

On trouve dans ce gisement :

* *Delessertites* ? r.

Nummulites Biarritzensis, d'Archiac, r.

Operculina ammonaea. Leym ? c.

Turbinolia Dufrenoyi, d'Arch. c. c.

id. *calcar*, d'Arch. c. c.

Trochocyathus cornutus, Haime. c. c.

Oculina raristella, Defr. r.

Bourgueticrinus Thorenti, d'Arch. c.

* *Psammechinus Biarritzensis*, Cotteau ? r.

Porocidaris serrata, Desor. r.

Leiosoma Biarritzense, Cotteau. r.

Cidaris Biarritzensis, Cotteau. (Voir la description dans l'extrait du congrès.)

* *Schizaster Leymeriei*, Cotteau. r.

* *Eupatagus Des Moulinsi*. Cotteau. r.

Spatangoïdes indéterminables....

Eschara subchartacea, d'Arch. c.

Ditrupa. r.

Lunulites punctata, Leym. (Pl. VIII, fig. 9 et 10 de l'e. du c.) c.

Serpula iuscripta, d'Arch. c.

* Id. *subgruanlosa*, Rouault. r.

Id. *dilatata*, d'Arch. c.

Id. *spirulæa*, Lamk. c. c. c.

* *Lima* ?

* *Pecten solea*, Sowb. r.

Corbula « aff. *C. pizidicula*, Desh. » c.

Id. sp ? c.

Chama subealcarata, d'Arch. c.

* *Modiola*. r.

* *Lucina* sp ? « moule de la taille et à peu près de la forme du *L. Menardi*, Defr. »

* *Lucina elegans*, Desh. r.

* *Corbis* sp. nov ? « paraît différer de la *C. lamellosa*, par ses stries rayonnantes très marquées et très accusées. »

Crassatella Vasconum, Tournouër. (Voir pl. VIII, fig. 7, de l'extrait du congrès.) r.

Crassatella Lapurdensis, Tournouër. (Voir pl. VIII, fig. 6 de l'extrait du congrès.) « C'est par erreur que cette espèce nouvelle a été figurée et décrite dans l'e. du c. sous le nom de *C. Archiaci* (non Nyst. 1847; nec Bellardi, 1852.) »

Cardita Barrandri, d'Arch. (Pl. VIII, fig. 5 de l'e. du c.)

Cardium Orbignyanum, d'Arch. r.

* *Cyricardia*. r.

Panopæa corrugata, Dixon ? « L'individu unique recueilli par M. de Bouillé est tellement déformé qu'il ressemble à une *Pholadomye*. »

Longueur transversale 0,40 millimètres.

Hauteur 0,35 millimètres environ.

Spondylus subspinosus, d'Arch. c.

« D'Archiac, » observe M. Tournouër, « n'a connu de ce Spondyle que la valve inférieure qu'il a fait figurer. J'ai recueilli à Massey (Landes), dans les couches à *Serpula spirulæa*, des échantillons bivalves de cette espèce, qui m'ont montré une valve supérieure entièrement couverte de stries lamelleuses qui passent par dessus des côtes très-angulaires et ressemblent assurément beaucoup au *Sp. limoides*, Bellardi, de la Palarea. Mais ces deux Spondyles ne sont peut-être pas autre chose que le *Sp. Buchi*, Philippi, 1847, de l'oligocène inférieur de l'Allemagne du Nord (Lattorf, Unseburg, etc.), qui a été figuré récemment par M. v. Kœnen, 1869, et par M. Fuchs (fossiles de Crimée), et qui devrait alors avoir la priorité. — Quid du *Sp. Buchii*, d'Archiac manuscrit, sans description ? (Histoire des Progr., tome III, page 272.) »

« Ce spondyle paraît être un fossile caractéristique de la zone nummulitique à *Serpula spirulæa*; on le retrouve à ce niveau à Nice, dans le Vicentin (à Bocca di sciezza, en Crimée, etc.). »

Pectunculus Jacquoti, Tournouër. (voir la description de M. Tournouër et la pl. VIII, fig. 1 de l'extrait du congrès). c.

Id. *Delbosi*, Tournouër. r. (voir la description de la Pl. VIII, fig. 2 de l'extrait du congrès).

Arca barbatula, Lam ? (moule) r.

☒ *Nucula lunulata*, Nyst ? (voir Pl. VIII, fig. 3 de l'extrait du congrès). r.

* *Pinna*. r.

Natica Noæ, d'Orb. c.

Diastoma costellatum, Lam. var. c.

* *Id. orthezense*, Tournouër. r.

* *Dentalium Archiaci*, Tournouër (voir Pl. vi, fig. 10 du congrès). c

* *Id. multistriatum*, Rouault. c.

Rissoa sp. ? r.

Eulima sp. ?

Lacuna sp. ? r.

Turritella carinifera, d'Arch. var. c.

Id. Duvali, Rou. r.

Solarium Pomeli, Rou. r.

* *Niso terebellata*, Lam. r.

* *Pyramidella*, sp ?

Scalaria Bouillei, Tournouër. (voir la description et la Pl. vi, fig. 1 du congrès). (Exemplaire unique).

Id. Chalmasi, Tournouër. (voir description et Pl. vi, fig. 4 de l'extrait du congrès.) c.

« C'est par erreur que cette espèce nouvelle a été décrite et figurée dans l'ex. du c. sous le nom de *S. Munieri*, (non de Raincourt, 1870). »

Id. Pellati, Munier?

Id. indéterminable (voir Pl. vi, fig. 6 de l'extrait du congrès).

Fusus bulbiformis, Lam. r.

* *Id. Millardi*, Rouault, r.

Id. Leopoldinae, Tournouër. (voir description et Pl. v, fig. 4 de l'extrait du congrès). c.

Id. Biarritzensis, Tournouër. (description et Pl. v, fig. 5 de l'extrait du congrès). c.

* *Id. rugosus*, Lamk. r.

Triton nodularium, Lam. ? (non Rouault).

Var. *minor*, amfractibus subangulatis (Pl. v, fig. de l'extrait du congrès). r.

Cancellaria evulsa, Sow. ? r.

Murex trigonus, Rou. r.

* *Id. (Pteronotus), subfligрана*, Tournouër. nov. sp. (Pl. iii, fig. 7).

« Spire assez élancée. Coquille rude à 3 côtes ou varices principales, feuilletées, disposées obliquement, avec un tubercule intermédiaire ; toute la surface couverte de fines stries transver-

sales, épineuses, très serrées (dont 3 plus fortes à chaque tour), qui la rendent âpre au toucher comme une râpe ».

« Longueur de l'exemplaire mutilé, 35 mill.; larg. 18 ».

« Malgré l'état incomplet de l'échantillon unique recueilli par M. de Bouillé, je ne doute guère que ce ne soit une espèce nouvelle. Je ne lui trouve d'analogue que dans un *Murex* de l'Oligocène inférieur de Lattorf figuré par M. v. Kœnen (Palæont. Bd. xvi, taf. xii, fig. 1), sous le nom de *M. filigrana*, Edwards. »

Marginella, sp. ?

Columbella cincta, Rou.

Mitra Agassizi, Rou. r.

Id. *Thorenti*, Rou. r.

Id. *scalarina* d'Arch. c.

Id. *Delbosi*, Rou.

* Id. *terebellum*, Lam. r.

Cassidaria nodosa, Sol? (description et Pl. v, fig. 6 de l'extrait du congrès). r.

Ancillaria canalifera, Lam. (« très-petite forme. »)

Id. *spissa*, Rou. r.

Pleurotoma Rouaulti, Tournouër. (Pl. *denticula*, Bast. var. in Rouault.)

« Le *Pleurotoma* de Bosdarros que Rouault a cru pouvoir rapporter comme variétés C et D au type falunien du *denticula* de Basterot et celui de la côte des Basques que j'ai fait figurer sous le même nom dans le premier mémoire de M. de Bouillé (Pl. v, fig. 7 de l'extrait du congrès) me paraissent décidément s'éloigner trop du type des faluns par leur canal plus long, leur spire non étagée, leur ornementation plus riche et différente, pour ne pas devoir constituer une espèce distincte. »

Id. *marginata*, Lam. var. B. Rou. r.

Id. *tarella*, Lam. var. (Pl. v, fig. 7 de l'extrait du congrès). c.

Id. *subcarinata*, Rouault. c.

Id. *acutangularis*, Desh.

Cordieria pyrenaica, Rou. c.

Id. *Biarritzensis*, Rou. « Un seul échantillon un peu incomplet, de 10 mille de long. » r.

Strombus canalis, Lam. (Pl. v, fig. 2 de l'extrait du congrès). r.

Galenopsis 2.r.

Neptunus ? r.

Oxyrrhina (vertèbre) (14 mill. de large sur 6 de haut.)

Reptile (ossements de).

ABATTOIR.

(GISEMENT DES PENTACRINITES.)

Ce gisement est à 150 ou 200^m au sud de l'abattoir, dans la dépression où coule une source, au bord du sentier qui descend à la plage.

Liste des fossiles que l'on y rencontre :

* *Robulina subpyrenaica*, nov. sp. Tournouër. (Pl. III. fig. 10.)

« Le genre *Robulina* que d'Orbigny croyait étranger à l'éocène », dit M. Tournouër, « n'avait pas encore été cité à Biarritz, mais d'Archiac le mentionne parmi les fossiles recueillis par M. l'abbé Pouech, dans le terrain nummulitique de l'Arriège. »

« L'espèce trouvée par M. de Bouillé, à la côte des Basques, (un échantillon à l'abattoir et un à Lady Bruce), mesure 5 mil. de diamètre sur 1 mil. 1/2 d'épaisseur. Sa coquille paraît lisse extérieurement ; les loges sont nombreuses et leurs lignes de séparation élégamment flexueuses ; la crête est simple. »

Scyphia Samueli, d'Arch. et var. c.

Oculina raristella, Defr. var. d'Arch. r.

id. *incerta*, Michelin. c.

Pustulopora Labati, d'Arch. c. c.

Heteropora rugosa, d'Arch. c.

Lunulites punctata, Leym., (voir la PL. VIII. fig. 9 et 10 de l'ex. du c.)

Pentacrinites didactylus, d'Orbigny. c. c. c.

id. var. figurée par d'Archiac. c.

Bourgueticrinus Thorenti, d'Arch. c.

Astérie (osselets d').

Cidaris striatogranosa, d'Arch. c.

Porocidaris serrata (radioles de), Des. r.

Cyphosoma Pellati, Cotteau. r.

Serpula alata, d'Arch. r.

id. *spirulæa*, Lamk. c. c. c.

Terebratulina tenuistriata, Leym. r.

id. *Delbosi*, Leym. r.

id. var. r.

Chama subcalcarata, d'Arch. r.

Vulsella lingulæformis, d'Arch.

id. *exogyra*, d'Arch.

Scalaria subundosa, d'Arch. r.

Diatoma costellatum, Lamk. var.

Lamna (dent de). c.

* *Oxyrhina*? vertèbre, (13 mil. de diamètre sur 7 mil. de haut.)

* Vertèbre de poisson, (6 mil. de diamètre sur 6 mil. de haut.)

* *Asterias*? (osselets.) c.

* *Pattes de crabe*.

* *Dent de poisson*.

LADY BRUCE.

Ce gisement est à 400 mètres au Nord de la villa de Lady Bruce qui occupe le fond du vallon de Chabiague. Nous l'avons désigné sous ce nom, parce qu'il fallait bien lui en donner un ; j'espère que la noble étrangère dont nous n'avons pas demandé l'autorisation, voudra bien nous le pardonner.

Il ne faut pas confondre ce gisement avec celui indiqué par M. Jacquot. Ce dernier est au milieu de la falaise et plus près de la villa ; c'est une ancienne carrière dont les fossiles sont difficiles à extraire. Le sol qui l'environne est revêtu d'une certaine végétation ; j'y ai même vu une bécasse. Le gisement de Lady Bruce est tout-à-fait au sommet de la falaise, sur le versant de Chabiague, à pic au-dessus de profondes rigolles, il entaille le bord du sentier et colore la terre végétale en bleu cendré. Il y a eu là, ainsi que je l'ai dit dans mon premier travail, un remous qui a rassemblé les espèces les plus légères les unes sur les autres, et les a entassées de manière à ne pas adhérer au sol ni entre elles ; de sorte qu'on peut ramasser sans bouger de place, et sans le secours d'aucun instrument, les Nummulites, les Operculines, les Orbitoïdes, les Cyclolites et les Lunulites, espèces fragiles que l'on trouvera, presque partout ailleurs, brisées, empatées dans la roche ou collées les unes aux autres. Sur un espace d'un mètre ou deux, il n'a pas davantage, c'est certainement le gisement le plus riche et le plus facile de Biarritz. Il nous a déjà fourni environ 80 espèces, dont plus de 10 nouvelles, entre autres la *Mathilda Biarritzensis*.

Je donne immédiatement la description de M. Tournouër qui

l'a nommée, ainsi que celles de deux Cérithes nouveaux, et ses observations sur le *Beloptera Biarritzensis*, d'Archiac, afin de ne pas interrompre ensuite la liste des autres fossiles et de la présenter plus clairement à l'œil du lecteur.

* *Mathilda Biarritzensis*, nov. sp. (Pl. III. fig. 4.)

Long. 0,12 mil.

Larg. 0,5 mil.

« Echantillon un peu déformé et dont la pointe manque malheureusement, mais dont l'ornementation particulière ne peut laisser de doute sur le genre auquel il appartient. La coquille est de la taille des échantillons ordinaires du type du genre, la *M. quadri-carinata*, Brocchi, du pliocène ; mais elle devait être plus courte-plus conique, avec le dernier tour relativement plus développé, Les derniers tours portent 4 carènes, à peu près équidistantes. avec un petit filet intermédiaire dans leur intervalle qui est quadrillé ; la deuxième carène est dominante.

« Le genre *Mathilda*, très-rare dans l'éocène, n'avait pas encore été signalé à Biarritz ni, à ma connaissance, dans aucune localité du nummulitique de l'Europe méridionale. On n'en connaît jusqu'à présent qu'une seule espèce, la *M. impar*, dans l'étage suessonien de Paris ; MM. Semper et v. Kœnen en ont décrit en 1865 trois nouvelles espèces dans l'oligocène inférieur de Latdorf et de Helmstadt, dans l'Allemagne du Nord ; les *M. scabrella*, *M. tripartita* et *M. annulata* (1). L'espèce de Biarritz, qui provient des couches à *Serpula spirulæa*, par conséquent d'un niveau géologique assez rapproché de celui de ces dernières espèces, ne peut pas se confondre avec elles, ni avec celle du bassin de Paris. Elle ressemble beaucoup plus à la *quadricarinata* typique ; cependant elle s'en distingue par sa forme plus conique, par son ornementation plus fine, par ses carènes principales moins fortes, et par les petits filets intermédiaires au contraire plus nets et plus accentués.

« C'est une acquisition intéressante pour la faune de Biarritz et pour la faune éocène en général. »

* *Beloptera Biarritzensis*. (Pl. III. fig. 1.)

D'Archiac. 1850, hist. des progrès de la géologie, t. III, p. 392.

(1) M. Bosquet a décrit également, en 1869, une espèce nouvelle de l'oligocène inférieur du Limbourg belge, la *M. gracilis*, que je ne connais pas.

« D'Archiac me paraît avoir eu parfaitement raison de distinguer finalement cette espèce du *B. belemnitoidea*, de Blainv. de l'éocène du nord, avec lequel il l'avait d'abord confondue, et d'en faire une espèce particulière sous le nom de *B. Biarritzensis* qui a été négligée par Deshayes (Supp¹) qui cite Biarritz comme une des localités où se trouve le *belemnitoidea*. »

« D'Archiac n'avait pas non plus indiqué le gisement précis de ces rostres de céphalopodes dont je ne connais que quatre échantillons : l'échantillon type de d'Archiac, à l'Ecole des Mines ; un échantillon dans la collection d'Orbigny au Muséum ; un autre dans la collection de M. Hébert, et celui-ci qui est parfaitement conforme au type de d'Archiac et que je fais figurer. L'échantillon recueilli par M. de Bouillé dans la falaise des Basques est petit ; il mesure seulement 16 mill. de long sur 8 mill. de large aux appendices latéraux, mais il est presque intact et il montre parfaitement les caractères très particuliers de ce curieux Béloptère dont le corps est formé presque entièrement par le rostre biaillé. Le cône antérieur ou alvéolaire est réduit ici à si peu de chose que les ailes du rostre le débordent légèrement, et au lieu d'être médianes comme dans les autres Béloptères, paraissent ici absolument terminales. »

* *Cerithium Bouillei*, nov. sp. (Pl. III, fig. 6.)

« Ce Cérîte (un seul échantillon, bouche mutilée) long de 40 mill. sur 15 de large au dernier tour, est très voisin du *C. Johannæ* dont il me paraît cependant se distinguer suffisamment par la finesse de son ornementation et par la forme plus courte et plus carrée de son dernier tour qui offre, comme le *C. Johannæ* et le *C. Baylei* un renflement du côté opposé à l'ouverture. Les premiers tours sont ornés de 3 cordelettes granuleuses alternant avec 3 autres beaucoup plus fines ; ces cordelettes se multiplient sur les tours suivants, et sur le dernier elles sont réduites à des stries transversales très finement granuleuses, extrêmement serrées et semblables entre elles. Les sutures sont bien marquées.

* *Id. Biarritzense*, nov. sp. (Pl. III, fig. 5.)

« Cette espèce, représentée dans la collection de M. de Bouillé par plusieurs échantillons, tous mutilés à l'ouverture et dont le plus grand mesure 45 mill. de longueur, appartient encore au même groupe que la précédente ; tours plats, avec des varices

inégalement distribuées; sutures bien marquées; dernier tour avec une dernière grosse varice ou bourrelet, du côté opposé à l'ouverture. »

¶ Cette espèce se distingue facilement des autres par son ornementation plus simple et plus accentuée qui consiste en 3 rangs de grosses perles rapprochées et disposées en séries longitudinales presque régulières et continues; le rang postérieur est plus fort que les autres et fait légèrement saillie sur la suture. »

« C'est sans doute ce Cérîte qui a été indiqué à Biarritz par Pratt et par d'Archiac sous les noms de *C. cinctum*, Brug., de *baccatum*, Brongn.? de *C. semi-coronatum*, Desh.? espèces fort différentes avec lesquelles il ne peut pas être confondu. Tous ces Cérîtes des couches à *Serpula spirulæa*, les *C. Baylei*, *Johannæ*, *Bouillei*, *Biarritzense*, n'ont pas le caractère de Potamidinées, autant qu'on en peut juger, mais celui de vrais Cérîtes marins, vraisemblablement du groupe des *Rhinoclavis*, comme le *C. vertagus* et le *C. asper* vivants, comme l'ancien *C. nudum*, éocène, de Lamarck, etc. »

FOSSILES DE LADY BRUCE.

- * *Zoophites* d'espèces indéterminées ?
- * *Eschara ampulla*, d'Arch ?
- * *Id. palensis*.
- * *Hornera Edwardsi*, d'Arch. ? c.
- * *Cellaria*, nov. sp. ? r.
- Scyphia Samueli*, d'Arch. et var. c.
- Operculina ammonæa*, Leym ?
- Id. Boussyi*, d'Arch. r
- Orbitoides radians*, d'Arch. c.
- Id. stellata*, d'Arch. r.
- Id. Fortisi* et var. d'Arch. c.
- Id. papyracea*, d'Arch. c. c. c.
- Id. sella*, d'Arch. c.
- * *Robulina subpyrenaica*, nov. sp. Tournouër. r.
- Nummulites Biarritzensis*, d'Arch. c.
- Turbinolia perarmata*, r.
- Caryophyllia*, sp ?
- * *Cyclolites andianensis*, d'Arch. r.

- * *Id. lenticularis*, d'Arch. c.
- Pentacrinites didactylus*, d'Orb. r.
- * *Cyphosoma*, (radioles de) c.
- * *Cidaris subularis*, d'Arch. (radioles) r.
- * *Id. sp. nov?* (radioles) r.
- Id. Biarritzensis*, Cotteau. (radioles) r.
- * *Id. acicularis ??* d'Archiac. (radioles) r.
- * *Echinolampas*, (fragments) c.
- Bryozoaire*, indét.
- Nodosaria*, sp? r.
- Lunulites punctata*, Leym. (Pl. VIII, fig. 9 et 10 de l'extrait du congrès). c. c.
- Serpula spirulæa*, Lam. c. c. c.
- Id. inscripta*, d'Arch. c.
- * *Id. corrugata*.
- Id. alata*, d'Arch. c.
- * *Id. eruca*, d'Arch. (attaché à des *Orbitoides*?) c.
- Terebrotulina tenuistriata*, Leym. c.
- * *Crassatella*, n sp?
- « Petite espèce voisine de la *Cr. trigonata*, Lam. du calcaire grossier, mais un peu plus grande, plus épaisse, les sommets moins pointus et les côtes concentriques moins nombreuses et plus accentuées. »
- Haut. 0,13 mill.
- Larg. 0,13 id.
- * *Cardium*, sp. nov?
- Cardita Barrandei*, d'Arch. (Pl. VIII, fig. 5 de l'ex. du c.) r.
- * *Id.*
- Spondylus subspinosus*, d'Arch. c.
- Id. planicostatus*, nov. sp? r.
- Id. palensis*, Rouault, c.
- Plicatula*, r.
- Anomia intustriata*, d'Arch. c.
- Vulsella hersilia*, d'Orb.
- Nucula*, sp. nov.? r.
- * *Pecten Biarritzensis*, d'Archiac, c. (petit, mais typique.)
- * *Id. subtripartitus*, d'Archiac, var. a. petit. c.
- Id. subdiscors*, d'Arch.
- Dentalium tenuistriatum*, Rou. c.

* *Tornatella*, n. sp? « voisine de la *T. simulata*, Sol. mais à stries plus fines et plus serrées » r.

* *Mathilda Biarritzensis*, Tournouër.

Turbo Wegmanni, d'Ach. r.

* *Id. lapurdensis*, d'Arch. r.

Monodonta Biarritzensis, Tournouër (voir la description et la Pl. VI, fig. 7 de l'extrait du congrès). r.

Scalaria subundosa, d'Arch.

Id. Yseultæ, Tournouër. (Voir la description et la pl. VI, fig. 2 de l'extrait du congrès). Exemplaire unique.

Turritella carinifera, var. Rouault. c.

Id. Dufrenoyi, Leym.

Id. inscripta, d'Arch. c.

Id. Duvali, Rouault. c.

Cerithium Verneuili, Rouault ? r.

Id. Lejeunei, Rouault: r.

Id. sublamellosum, d'Arch. c.

Id. palense, Rouault.

Id. Johannæ, Tournouër. (Voir la description et la pl. V, fig. 11 de l'e. du congrès.)

Id. Bouillei, Tournouër. (On a lu la description ci-dessus.)

Id. Biarritzense, Tournouër. Id.

Id. Mariæ, Tournouër. (Voir la description et pl. V et fig. 13 de l'e. du c.) (1)

* *Ancillaria canalifera*, Lam. r.

Pleurotoma subcarinata, Rouault.

* *Id. Rouaulti*. Tourn. r.

* *Murex trigonus*, Rouault. r.

* *Chenopus* (moules) r.

Rostellaria? r. (Pl. V, figure 1 de l'e. du congrès.)

* *Beloptera Biarritzensis*, d'Archiac.

* *Balanus*. r.

Carcharodon (dents de) r.

(1) Dans l'extrait du congrès, M. Tournouër a décrit et figuré sous le nom de *C. Suessi*, Tournouër, (non Gemmellaro, 1868) une nouvelle espèce qui provient du bassin de l'Adour et qui avait été ajoutée à la série de Biarritz pour la compléter; ce nom doit être rectifié et remplacé par celui de *C. Baylei*, Tournouër.

LA GOURÈPE.

Le ruisseau de Chabiague, au-dessous de la villa Bruce, vient se jeter dans la mer sur les roches de la Gourèpe, désignées, par erreur, dans tous les auteurs, sous le nom de roches du Goulet.

La première fois que nous avons exploré ce gisement, nous avons perdu un temps considérable à fouiller les parties avancées dans la mer ; la végétation marine qui a tout recouvert a rendu nos recherches infructueuses ; il faudrait briser toutes les pierres pour tomber au hasard sur les fossiles. L'on doit donc se restreindre aux bancs les plus près de la plage et qui ont une teinte bleuâtre. Ce sont ceux-là seulement qui nous ont fourni les espèces dont on va lire la liste.

Heteropora rugosa, d'Arch. r.

* *Eschara subcartacea*, d'Arch. c.

Guettardia Thiolati, d'Arch. c.

* *Orbitoides stellata*, d'Arch. r.

* *Nummulites Dufrenoyi*, d'Arch. r.

« M. de Bouillé a recueilli à la Gourèpe une très-grande nummulite qui ne mesure pas moins de 0,65 millimètres sur 0,60, et dont l'état de fossilisation ne permet pas d'étudier les caractères internes. Cependant, par ses caractères extérieurs, son aplatissement, son bord très ondulé, elle me paraît appartenir à la *N. Dufrenoyi* de d'Archiac, citée d'ailleurs par lui de Biarritz, quoique la taille de l'échantillon dépasse les dimensions assignées à cette espèce par son auteur et atteigne au moins celle des plus grandes *N. complanata* du S.-O. — La *complanata* n'est pas indiquée par d'Archiac comme se trouvant à Biarritz ; les deux espèces sont d'ailleurs fort voisines.

Id. *Biarritzensis*, d'Arch. c.

* Id. *perforata*, Denys de Montfort. c.

* *Micropsis Biarritzensis*, Cotteau. très rare.

* *Cyphosoma Pellati*, Cotteau. r.

* *Cælopleurus Agassizii*, d'Archiac. très rare.

Cidaris serrata, Ag.

Id. *subularis*, d'Arch. r.

* Id. nov. sp. r.

* *Leiosoma* nov. sp. r.

- * *Salenia Pellati*, Cotteau. très rare.
- Echinanthus Pellati*, Cotteau. r.
- * Id. *subrotundus*, Des. r.
- * *Pygorynchus Grignonensis*, Ag. r.
- * Id. voisin du *Grignonensis*. r.
- * Id. *Desori*, d'Arch. r.
- * Id. *Desori*, d'Arch. r. « Différent du type pur par sa forme plus allongée et devant peut-être former une espèce distincte. » r.
- Echinolampas ellipsoidalis*, d'Arch. c.
- Id. *Biarritzensis*, Cotteau. très rare.
- * Id. *subsimilis*, d'Arch. « Peut-être nouveau ? » r.
- * Id. Id. Id. « différent du type. »
- Periaster verticalis*, Desor. r.
- * Id. n. sp. « Voisin du *P. Heberti* Cotteau, mais qui en diffère par sa taille plus forte, ses aires ambulacraires paires antérieures plus transverses et ses aires ambulacraires postérieures plus allongées. »
- Schisaster Leymeriei*, Cotteau. (très commun mais toujours déformé.)
- * Id. « voisin du *S. Leymeriei*, Cotteau. mais paraissant cependant distinct. »
- Id. *verticalis*, Agassiz ?? r.
- Prenaster Jutieri*, Desor. r.
- Macropneustes brissoides*, Ag. r.
- Peripneustes pulvinatus*, Cotteau. (*Macropneustes pulvinatus* d'Archiac.) « Exemple très-intéressant à cause de ses fascioles. »
- Serpula spirulæa*, Lamk. c. c.
- * Id. *corrugata*, Sow ? r.
- * *Terebratula æquilateralis*, d'Arch. r. r.
- * *Spondylus*. c.
- * *Cardium Orbignyanum*, d'Arch.
- Vulsella exogira*, d'Arch. r.
- Id. *hersilia*, d'Orb. r.
- Ostrea rarilamella*, Desh. c.
- Id. id. id. junior ? c.
- Id. (*Gryphæa*) *vesiculosa*, Sowb. var.
- (Voir Pl. VII, fig. 3 de l'extrait du congrès.)
- Id. *Brongniarti*, Br ? r.
- « Deux échantillons d'une huitre griphoïde recueillie à la Gou-

rèpe par M. de Bouillé, non entiers d'ailleurs, ne me paraissent pas pouvoir se distinguer de l'*O. Brongniarti* du phare. Si ce type descend jusque là, il semble du moins y être rare, et il reste toujours au contraire caractéristique, à Biarritz, de la falaise du phare, c'est-à-dire des couches supérieures au groupe de la *Serpula spirulæa*. »

Id. *eversa*, de Melleville ? variété, r.

« C'est l'*Ostrea* que d'Archiac a citée sous le nom d'*Ostrea lateralis*, Nilson, comme trouvée au rocher du Goulet. (1) Les recherches de M. de Bouillé confirment l'exactitude de ce gisement ; c'est bien à la Gourèpe, c'est-à-dire dans la partie inférieure de la falaise nummulitique de Biarritz avec l'*Ostrea rarilamella*, Desh., l'*Ostrea* voisine de la *vesiculosa*, la *Vulsella falcata*, Goldf? (*V. hersilia*, d'Orb.) etc, que se rencontre cette petite espèce intéressante par son facies crétacé. »

« Les échantillons de Biarritz sont parfaitement conformes aux figures de cette espèce données par M. Leymerie (1846, Mém. sur le terr. à numm. des Corbières etc, pl. XV, fig. 7.), et aux échantillons que l'on rencontre abondamment dans les marnes à *Terebrat*, *tenuistriata* des arrondissements de St-Sever (2) et de Monfort, dans les Landes, à Cassen, Préchac etc), c'est-à-dire dans la zone nummulitique inférieure du bassin de l'Adour, précisément aussi avec l'*Ostrea rarilamella*, l'*O. vesiculosa*?, la *Vulsella hersilia*, l'*Anomia intustriata*, l'*Orbitoides submedia*, la *Serpula spirulæa* etc, et dans le voisinage des couches à crustacés (*C. quadrilobatus*). La même forme se rencontre dans le Vicentin, à Brendola, dans les couches du groupe de Priabona. »

« Mais d'un autre côté, ces petites huîtres du nummulitique sous-pyrénéen ou subalpin ne me paraissent pas identiques à l'*Ostrea eversa*, Mell, des sables suessoniens du bassin de la Seine à laquelle Deshayes les a réunies et dont elles se distinguent par leur solidité, par les expansions profondément digitées de la valve creuse sur les côtés du crochet, etc. Si ces huîtres ne peuvent pas être confondues avec le type crétacé de Nilson dont

(1) J'ai déjà établi qu'il n'y avait pas de roche du Goulet à Biarritz, mais bien de la Gourèpe. R. de B.

(2) L'un des deux échantillons figurés par M. Leymerie provient de cette localité ; l'autre de Roubia (Aude).

elles paraissent dérivées, et si elles ne peuvent pas garder le nom d'*O. lateralis* que MM. Leymerie, d'Archiac, Delbos et Raulin leur avaient laissé, il n'est pas sûr pour moi qu'elles ne doivent pas former une espèce distincte de l'*O. eversa* de Paris; elles en constituent du moins une variété très constante. »

Id. *gigantea*, Sol ?

* *Turritella carinifera*, Desh ? « Fragments en mauvais état d'une très grande coquille qui devait mesurer au moins 15 centimètres de long. La carène suturale est très mousse et forme plutôt un bourrelet qu'une carène. »

Pleurotomaria ? « Grande espèce à tours subcarénés. »

Galenopsis depressus, A. Milne. — Edwards. (Voir la description et la Pl. IV, fig. 2 de l'extrait du congrès). r.

* *Pinces* de Crabes.

ROCHES DE LA PEYRE BLANQUE.

Nummulites perforata, Denys de Montfort. c. c. c.

* id. *spira*, de Roissy. r.

Serpula spirulæa, Lamk. c. c.

* *Ostrea rarilamella*, Desh. ? (junior.) r.

Sur la plage ; en face :

Echinolampas Pellati, Cotteau. r.

MOULIGNA.

C'est l'espoir d'être aussi heureux que M. Jacquot dans les roches à crabes de Mouligna qui nous a attirés pour la première fois à Biarritz. « En dehors de ces assises, » dit-il, en parlant de Mouligna, « il nous a été impossible, malgré de nombreuses recherches, de rencontrer dans la formation nummulitique si puissante de Biarritz le moindre indice de corps organisé ayant appartenu à des crustacés. »

Il paraîtrait assez singulier que ces bancs lui aient fourni plusieurs espèces, tandis qu'ils ne nous en ont donné qu'une seule, et que là où il avait cherché vainement, nous en ayons rencontré au moins six, si nous ne savions avec quelle facilité ces falaises changent d'aspect chaque année. Qui peut dire ce qu'elles ménagent à ceux qui nous suivent !.... Quant à Mouligna, la lame

y est profonde et elle ensable aisément les roches à crabes. Il faudrait venir à chaque marée. Cette année, nous n'avons pas pu y donner un coup de marteau.

Lignites « du terrain pliocène du sable des landes. » (1).

Nummulites perforata, Montfort. var. A. c.

Id. *spira* ? de Roissy. r.

Echinides indéterminables.

Pholadomya.....

Spondylus detritus, c.

Id. *Nysti*, d'Arch. ? c.

Id. *rarispina*, d'Arch. ? c.

* *Vulsella hersilia*, d'Orb. c.

Natica.....

Pleurotomaria ? « Grande espèce ; tours plus ronds que celui de la Gourèpe ».

Harpactocarcinus Jacquoti, A. M.-Edw. c.

HANDIA.

(3 kil. 300^m sud-ouest de Biarritz).

Handia n'est séparé de Mouligna, que par le ruisseau du moulin. On retrouve, à marée basse, des roches plates de même nature que la *peyre blanche*, et sur la falaise des portions sablonneuses qui contiennent, comme cette roche, la *Serpula spirulæa* et la *Nummulites perforata*, Denys de Montfort. Dans la portion battue par la mer, on croirait distinguer d'énormes moules d'échinides ?..... L'obélisque de grès qui se dresse au bord du rivage, s'appelle la *peyre qui bève* ; je n'ai pu en arracher aucun échinide déterminable.

Handia est l'extrémité sud de l'affleurement nummulitique de Biarritz.

Voici les fossiles que nous y avons trouvés :

* *Guetardia Thiolati*, d'Arch. ? c.

* *Polypiers* nombreux, mais non encore déterminés.

* *Eschara subchartacea*, d'Arch. ? c.

* *Orbitoides Fortisi*, d'Arch. r.

* *Nummulites perforata*, Denys de Montfort. c.

(1) Classée par la Soc. géo. de France dans son excursion de 1866.

- * *Lunulites punctata*, Leym. r.
- * Id. *intermedia*, d'Arch. r.
- * *Cælopleurus equis*, Agas. « Cette belle espèce, assez fréquente en Espagne, n'avait pas encore été signalée d'une manière positive à Biarritz et, j'avais cru, » dit M. Cotteau, « devoir la rayer, comme douteuse, de mon catalogue des échinides des Pyrénées. » c.
- * *Echinanthus Sopitianus*, Des. r.
- * *Pygorhynchus*, r.
- * *Cidaris*, n. sp. (radiole) r.
- * Id. n. sp. r.
- * *Echinolampas Pellati*, Cotteau ???
- * *Echinolampas* indéterminable.
- * Id. *ellipsoidalis*, d'Archiac. r.
- * *Schizaster*, (« voisin du *S. vicinalis*, Ag.) »
- * Id. *Leymeriei*, Cotteau ??
- * *Brissopsis* n. sp. « ne saurait être confondu avec les *B. elegans* et *Genei* (*Torobrissus*), seules espèces connues à Biarritz. r.
- * *Macropneustes*, sp. nov ? r.
- * *Serpula spirulæa*, Lam. c.
- * Id. *dilatata*, d'Arch. r.
- * *Terebratula œquilateralis*, d'Arch. ? r.
- * *Terebratulina tenuistriata*, Leym. r.
- * *Pecten Thorenti*, d'Arch. ?
- * Id. *solea*, Sow. r.
- * Id. *subtripartitus*, c.
- * *Spondylus subspinosus*, c.
- * Id. *rarispinga*, d'Arch. ? c.
- * Id. *Nysti*, d'Arch ? r.
- * *Vulsella hersilia*, d'Orb. (*V. falcata*) in d'Arch. c. c.
- * Id. Id. var. a, b, et c. d'Archiac.
- * *Ostrea rarilamella*, Desh. (junior.) ? r.
- * *Pattes de crabe*.

J'ai fini, Messieurs.....

Si jeunesse savait,
Si vieillesse pouvait.

Il en est ainsi de la paléontologie : ceux qui peuvent ne savent

souvent pas, et ceux qui savent ne peuvent pas toujours. Or, cette étude, déjà hérissée de difficultés, loin des collections et des bibliothèques, exige deux conditions : l'activité des recherches et la sanction de la science.

La première est facile, et c'est la seule que nous ambitionnions, trop heureux si nous préparons, pour nos maîtres, les matériaux qui les aident à fixer leurs doutes ou à confirmer leurs décisions.

La seconde ne nous a pas manqué et j'en témoigne ma reconnaissance à nos éminents collaborateurs.

En résumé : si notre travail d'ensemble, publié par le congrès, ajoutait environ cinquante espèces nouvelles à la faune des Basses-Pyrénées, celui-ci n'en compte pas moins ; mais les noms que je viens de vous citer seront sans intérêt pour beaucoup d'entre vous, tant que nos musées ne seront pas organisés et qu'il vous sera interdit de voir et d'étudier ces fossiles qui prouvent, avec la richesse de vos contrées, quels trésors celui qui a créé les mondes cache encore dans les falaises de Biarritz

LES PARIAS DE FRANCE ET D'ESPAGNE

Par le Dr DE ROCHAS

DEUXIÈME PARTIE

LES BOHÉMIENS

CHAPITRE PREMIER

SUR L'ORIGINE DES BOHÉMIENS

Les parias dont il nous reste à nous occuper n'ont absolument rien de commun avec les précédents. — Etrangers par la langue et par les mœurs, mis au ban de la société pour leurs méfaits, ils sont restés jusqu'à ce jour des déclassés. — Les cagots, au contraire, séparés de la société par mesure d'hygiène d'abord et par le préjugé ensuite, ont repris leur place parmi leurs compatriotes dont ils n'ont jamais été que les victimes, tandis que les autres en étaient et en sont restés jusqu'à certain point les ennemis.

Bien que nous n'ayons pas l'intention d'écrire une histoire générale des bohémiens, nous croyons cependant devoir faire précéder notre étude de quelques considérations sur l'origine de ce peuple, d'après les données récentes de la linguistique et de l'ethnographie.

Jusqu'à la fin du siècle dernier où parut le livre de Grellmann (1), on n'avait que des conjectures sur l'origine des bohémiens. Les idées les plus baroques avaient trouvé du crédit et les suffrages des gens instruits se trouvaient partagés entre des hypothèses dénuées d'évidence et de preuves.

A cette époque, Grellmann rassembla un nombre assez considérable de mots bohémiens et il trouva que le tiers environ était hindou. Rapprochant alors la construction grammaticale de la langue bohémienne de celle des idiômes de l'Inde, il y trouva une analogie non moins frappante et en conclut que les bohémiens étaient venus de ce pays. — Il alla plus loin encore, car, en cher-

(1) *Hist. des bohémiens* par H. M. G. Grellmann, trad. par M. J. à Paris, 1810, 1 vol in-8° — Cette version française a été précédée de deux éditions allemandes de 1783 et 1787.

chant parmi les principaux dialectes de l'Hindoustan celui qui avait le plus de rapport avec la langue parlée par les bohémiens, il s'arrêta à celui de Surate au N. O. de l'Inde. C'était approcher singulièrement du premier coup de ce qui paraît être aujourd'hui la vérité.

En effet, des travaux considérables, entrepris depuis lors dans la même direction, ont fixé le berceau des nomades connus dans les divers pays de l'Europe sous les noms de *Zincani*, *Zigueuner*, *Tchinguiânés*, *Tziganes*, *Gypsies*, *Gitanos*, *Bohémiens*, chez l'ancienne tribu des Djatt ou Jatt, établis près de l'embouchure de l'Indus, dans le pays désigné aujourd'hui, comme le fleuve, par le nom de Sind (1).

Cette solution du problème entrevue dès 1849 pour Bataillard, chez les vieux annalistes arabes et persans, a été étayée par les travaux postérieurs de Trumpp et de Burton (2) sur les idiômes du bas Indus. On a trouvé beaucoup de rapport entre la langue du Sindh ou des Djatt et les différents dialectes bohémiens, partout semblables au fond, quoique diversifiés par des emprunts et des altérations dus aux milieux ethniques où ils ont été et sont aujourd'hui parlés. — Pott affirme l'unité fondamentale des dialectes divers parlés par les bohémiens en tant et tant de contrées des trois continents, et il ajoute : « Cette langue ne sort point de l'égyptien, elle n'a certainement pas sa racine ailleurs que dans les idiômes populaires du Nord de l'Inde occidentale, en sorte qu'elle peut, malgré son extrême abâtardissement et son abjection, se vanter quoique timidement d'être en rapport de parenté avec le sanscrit » (3). Telle est la conclusion unanime des philologues : tous affirment que la langue bohémienne est fille du sanscrit et sœur des idiômes néo-indiens qui en dérivent, comme les langues romanes dérivent du latin.

De Goëje, prenant la question des mains des philologues,

(1) Paul Bataillard : *Mémoires sur l'origine des bohémiens* publiés en 1844-1849, dans la *Bibliothèque de l'école des chartes* et en 1871-1875, dans la *Revue critique*, 2^e mémoire in-8^o de 48 p., tirage à part, 1849, chez Franck, à Paris. « *Nouvelles recherches sur l'apparition des bohémiens en Europe.* »

V. aussi *Bulletin de la Société d'anthropologie* (Séance du 19 fév. 1874.) *Sur l'état actuel de la question des affinités du bohémien avec les langues de l'Inde.*

(2) *Sind and the races that inhabit the valley of Indus*, par Burton, 1871. *Grammar of the sindhi language*, 1872, par Trumpp.

(3) *Die Zigueuner* T. 1^{er} P. 15, par Pott, 2 vol. in-8^o.

essaie de la conduire un peu plus loin par la voie historique. Il cherche les traces que les tribus du bas Indus et leurs descendants supposés ont pu laisser dans les chroniques musulmanes. D'abord il note qu'en Syrie les bohémiens sont appelés *Zatt* et *Zott*, forme arabisée de l'indien *Djatt*.

Vers l'embouchure de l'Indus, dit-il, demeuraient, suivant les plus anciens géographes et chroniqueurs arabes, des tribus descendues de Cham qui vivaient de l'élève des troupeaux et de piraterie. Elles repoussèrent les premières invasions des Arabes dans leur pays, mais bientôt s'unirent à eux sous Wâlid I^{er}. Cependant leur caractère et leurs mœurs vagabondes faisant d'elle des alliés peu sûrs, vers l'an 710, on en déporta une partie sur les bords du Tigre, vers le Koursistan. De là, quatre ans plus tard, Wâlid et, 6 ans après celui-ci, Yézid II, firent transporter un certain nombre de ces Zatt vers Antioche et Mopsueste, avec leurs buffles. Un siècle plus tard, en 820, on retrouve ce groupe principal en révolte ouverte contre les princes arabes, et ce n'est qu'en 834, après une lutte sanglante, que le général du prince Motaçem put les réduire. Trois jours de réjouissance célébrèrent à Bagdad une victoire chèrement achetée, et dont 27,000 prisonniers, hommes, femmes et enfants, relevaient l'éclat. On les déporta d'abord à Khànikin au N.-E. de Bagdad, puis à Ainzarba en Syrie. En 855 enfin, les gens de Roum (les Byzantins) attaquèrent et prirent Ainzarba et emmenèrent les Zatt avec tous leurs biens. Telle est donc la date positive où les bohémiens furent introduits sur le territoire de l'empire Byzantin.

Ceux de cette race qui continuèrent d'habiter leur pays d'origine, dans le delta de l'Indus, restèrent tranquilles jusqu'à Mahmoud le Ghaznévide, qui punit exemplairement les brigandages qu'ils exerçaient contre son armée et soumit Mançourah. Près de quatre siècles plus tard Timour (Tamerlan) dirigea également une expédition contre ces pillards et se vante, dans ses mémoires, d'avoir délivré le pays de leurs rapines. Au témoignage d'Elliot, ils forment encore maintenant les 2/5 de la population du Pendjâb et la majorité de celle du Sindh; et c'est leur langue Sindhi ou Djatt qu'a étudiée Trumpp (1).

(1) De Goeje, *Contribution à l'histoire des Tsiganes*. — Extrait des mémoires de l'Académie des sciences d'Amsterdam 1875, par Fanian'in. *Revue critique*, 22 mai 1875.

M. de Goeje a laissé à d'autres le soin de suivre la piste des bohémiens après leur introduction sur le territoire Byzantin.

Les philologues s'étaient appliqués avec trop de bonheur à la découverte des origines bohémiennes pour ne pas être tentés d'appliquer leur merveilleux instrument de recherche à l'itinéraire de la même race après son exode.

Un homme qui a passé vingt-cinq ans de sa vie parmi les bohémiens de toutes les contrées de l'Europe, Georges Borrow, expose ainsi le fruit de son expérience en cette obscure matière. — « Le langage des *Romanitshel* ou *Zincali*, comme s'appellent eux-mêmes les bohémiens, est partout le même au fond, quoique plus ou moins corrompu par des mots empruntés aux différents pays où ceux qui s'en servent ont pénétré. Un trait à noter est le nombre considérable de mots slaves qui s'y trouvent mêlés, qu'il soit parlé en Espagne, en Allemagne, en Angleterre ou en Italie; ce qui nous mène à conclure que ce peuple, dans sa route d'Orient en Occident, a traversé en corps compacte quelque contrée de langue slave. Cette région, je n'hésite pas à l'affirmer, doit avoir été la Bulgarie, où ils ont dû s'arrêter un long espace de temps et où l'on en trouve encore un grand nombre à cette heure. — Un autre trait remarquable de la langue tzigane est l'accession d'un nombre, au moins aussi considérable, sinon plus, de mots helléniques. Même nous savons qu'à une certaine époque, le groupe espagnol, sinon le reste de la nation tzigane, comprenait la langue grecque moderne et qu'ils en usaient quelquefois, en outre de leur dialecte propre, un siècle au moins après leur arrivée en Espagne, puisqu'il y avait encore quelques sujets qui le comprenaient aussi tard qu'en l'année 1540. — Où avaient-ils appris ce langage? Peut-être en Bulgarie dont les deux tiers de la population professent la religion grecque, ou plutôt en Roumanie où le dialecte hellénique est généralement compris.

Que ce langage leur fut intelligible en l'an 1540, nous en avons pour garant un savant hors ligne de cette époque, Lorenzo Palmireno, valencien de naissance et professeur de grec à l'Université de Sarragosse. Cet homme qui nous a laissé un ouvrage remarquable intitulé : « *El studioso cortesano* » était un connaisseur émérite en grec ancien et moderne, et c'est lui-même qu'il met en scène avec les *gitanos* dans le passage suivant de son livre imprimé à Alcalá en 1587.

« Qu'est-ce que les Gitanos ? Je réponds un peuple vil qui apparut d'abord en Allemagne où on leur donna le nom de *Tartares* et de *Gentils*, en 1417, et en Italie où on les appela *Ciani*. Ils prétendent venir de la Basse-Egypte et errer pour leur pénitence et, comme preuve, ils montrent des lettres du roi de Pologne. Mais ils mentent, car ils ne mènent pas une vie de pénitents mais bien de voleurs et de chiens. Une personne instruite (l'écrivain lui-même) parvint, en l'année 1540, à se faire montrer la lettre du roi et il vit que le temps de leur pénitence était déjà expiré. Il leur parla en langue égyptienne et ils répondirent que, comme il y avait longtemps qu'ils étaient partis de l'Egypte, ils ne comprenaient plus cette langue. Il leur parla alors en grec vulgaire tel qu'il est usité dans la Morée et l'Archipel; quelques-uns comprirent, d'autres non; de sorte que, comme ils ne comprenaient pas tous, nous pouvons conclure que la langue dont ils se servent n'est qu'un jargon imaginé par des voleurs dans le but de masquer leur propos, comme l'argot des gueux. » (*The Zincali*. P. 232.)

Pour un savant, cette conclusion n'est pas forte; car, de ce que ses interlocuteurs ne comprissent pas tous le grec, il ne s'en suit pas que leur propre idiôme fut un jargon imaginé tout exprès pour cacher leurs plans de rapines en leur permettant de communiquer entr'eux sans être compris des autres. D'ailleurs, le fait capital est que quelques-uns comprenaient le grec moderne.

Des études toute récentes n'ont fait que confirmer les vues émises par Borrow, en 1842. M. Miklosich, dans un article lu à l'Académie impériale de Vienne le 21 février 1872 « *sur les dialectes et les migrations des bohémiens d'Europe*, » relève un certain nombre de mots grecs et slaves dans la langue des gitanos d'Espagne et conclut ainsi : « Donc, d'après le témoignage de leur dialecte, les bohémiens espagnols ont vécu parmi les grecs et les slaves du Sud, et, dans leur passage du S.-E. au S.-O. de l'Europe, ils n'ont fait chez aucun peuple un séjour assez long pour s'approprier des éléments de sa langue. Mais, ajoute-t-il, ce qui est vrai pour ce groupe l'est également pour tous les autres groupes dans lesquels se décomposent les bohémiens d'Europe; en sorte que nous sommes contraints d'admettre, dans le sens le plus large, pour antique demeure de tous les bohémiens d'Europe un pays grec. Celui qui tient compte des éléments bulgares juxtaposés aux éléments grecs

dans tous les dialectes bohémiens sera porté tout d'abord à penser à l'ancienne Thrace. »

M. Miklosich partage les bohémiens d'Europe, d'après leurs dialectes, en douze groupes et évalue leur nombre total à 600,000. Il déclare insoutenable l'opinion qui fait arriver les bohémiens en Europe vers le commencement du XV^e siècle, chassés de leur patrie par Timour que nous appelons Tamerlan, et aux arguments tirés de la langue, il ajoute la mention de deux documents valaques de 1386 et 1387, qui prouvent que dès cette époque ils habitaient la Valachie (1).

Bataillard a démontré qu'ils vivaient à l'état d'esclaves dès le milieu du XIV^e siècle, en ce pays et en Crète. Mais il fait remonter leur arrivée dans les provinces danubiennes, en Thrace, et dans les Iles de l'Archipel, à une époque beaucoup plus reculée, antérieure même aux temps homériques, car leurs ancêtres ne sont ni plus ni moins, suivant lui, que les *Sigynés* de la Thrace et les *Sinties* de Lemnos, qu'Homère appelle les favoris de Vulcain, parce qu'ils étaient adonnés au travail des métaux.

Malgré tout son talent, M. Bataillard ne nous a pas encore convaincu que les chaudronniers bohémiens puissent faire remonter aussi loin leurs titres de noblesse. Nous ne voyons pas encore non plus de preuves convaincantes que les Sybilles de l'antiquité en Thrace, en Asie-Mineure, en Egypte et en Grèce fussent des tziganes (2). Mais M. Bataillard n'a pas dit son dernier mot, et l'on peut attendre beaucoup d'un chercheur aussi persévérant. Qui sait s'il n'arrivera pas à rattacher la grande émigration des tribus riveraines du delta de l'Indus vers l'Occident aux luttes mystérieuses qui ont suivi l'invasion des Arias descendus des montagnes de l'Hindoukosch et dont les livres des brahmanes ont transmis jusqu'à nous en écho incertain ?

« Je ne puis douter, dit-il, que les Tzigannes ne soient des Chamites et plus particulièrement des Couschites qui auraient vécu sous les Aryas dans la région de l'Indus assez longtemps pour perdre leur langue et en adopter une aryenne, mais dont les premières et probablement les plus importantes émigrations vers l'Occident remontent à une antiquité très-reculée. »

(1) *Revue critique*, V^e année, II^e semestre.

(2) *Sur les origines des bohémiens* par Paul Bataillard, nos 39, 40, 41 de la *Revue critique*, 1875, II^e semestre.

Il ne sera peut-être pas inutile de rappeler au lecteur que les Aryas à leur arrivée dans les belles vallées de l'Indus et du Gange trouvèrent le pays occupé par des tribus de race brune que leurs chants épiques conservés par les Brahmanes appellent les *Rackassas* et les *Nichadas*, et que les ethnologistes désignent par le nom de rameau proto-hindou ou *dravidien*. C'est ce peuple conquis qui forme encore la masse de la population de l'Inde dans la caste inférieure des *Soudras* et dans la tribu non moins nombreuse et hors-caste des *Parias*. — Grellman, se fondant sur des analogies de coutumes et de mœurs, faisait dériver de ces basses classes les bohémiens d'Europe qu'il supposait avoir abandonné leur patrie au commencement du XV^e siècle (1). Il est certain qu'on trouve encore dans l'Inde certaines tribus nomades, de la classe la plus abjecte des parias, qui rappellent bien nos tziganes. Vagabonds et filous, ils plantent leurs tentes là où le hasard les conduit, mais toujours en dehors des villages dont ils sont mal vus. Les hommes vendent quelques ustensiles de ménage et les femmes tirent la bonne aventure sur l'inspection des linéaments de la main. Quelques-uns sont charmeurs de serpents, vendeurs de simples, charlatans. D'autres, sans aucune industrie, se nourrissent de toute espèce d'animaux immondes et de charrognés. « Enfin, dit l'abbé Dubois, les mœurs, les habitudes et les usages de ces *Koravers* ont le plus grand rapport avec ceux de ces bandes errantes connues en Angleterre sous le nom de Gypsies, et en France sous celui d'Egyptiens ou bohémiens (2). Mais le langage dravidien de ces tribus nomades du Deccan n'est pas de la même famille que celui des tziganes qui est aryen. Il y a tant d'autres castes nomades et pillardes dans l'Inde qu'on n'aurait vraiment que l'embarras du choix, si des analogies de mœurs suffisaient pour constater la parenté. Les *Soukalers* qui font profession de maraudeurs et d'espions et dont les femmes sont renommées pour leur lubricité, se rapprocheraient davantage de nos bohémiens pour les caractères physiques et la langue, car ils paraissent issus des Mahrattes qui sont des aryans bruns parlant le Prâcrit, dialecte très-voisin du Sindhi.

La seule étude comparative de crânes qui ait été faite, tend

(1) Op. cit. Chap VI, P. 328.

(2) *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde* par l'abbé Dubois, missionnaire. T. 1^{er} P. 73 — 2 vol. in-8° Paris, 1826. Imprim. roy.

à confirmer les données de la philologie. En effet Kopernicki, en comparant une série d'une soixantaine de crânes tziganes et hindous, leur a trouvé des différences légères et beaucoup de ressemblance (1). Les bohémiens ont les traits des Européens, mais ils sont beaucoup plus bruns. Parmi les sujets dont j'ai noté le teint, en le rapprochant du tableau chromatique de la société d'anthropologie, je trouve, dans mes notes, les n° 28, 37, 22 ; trois gradations dont la première représente la teinte du chocolat, la deuxième celle du café légèrement torréfié, la troisième celle du vieux parchemin. Qui ne serait après cela de l'avis du poète persan Ferdouzi cité par Borrow : « Avec ce qui est sale par nature, point de ressource ; vous auriez beau le laver que vous ne rendriez pas le bohémien blanc. »

En résumé, nous admettons, par l'évidence linguistique, que les bohémiens sont sortis de l'Hindoustan longtemps après la conquête aryane. Quant à fixer d'une manière précise le lieu de leur berceau et l'époque de leur exode, nous n'avons pour cela que des données très-incomplètes. Peut-être y a-t-il eu plusieurs émigrations et de plusieurs sources, car il est à peine admissible qu'un peuple de plus d'un million d'âmes dispersé aux quatre vents sur la surface du monde et qui plante ses tentes depuis les régions glacées de la Sibérie jusqu'aux sables brûlants de l'Égypte, que dis-je, jusqu'au milieu des forêts vierges du Brésil, soit sorti tout entier des 27,000 déportés byzantins du IX^e siècle, dont parle M. de Goëje.

Si l'on n'est pas d'accord sur la date de l'arrivée des bohémiens dans l'Orient de l'Europe, que les uns fixent à l'aurore des temps modernes, tandis que d'autres la reculent jusqu'à un temps immémorial, à l'âge du bronze (car M. Bataillard fait honneur à nos Tziganes de l'introduction de ce métal en Europe), on s'accorde du moins à placer leur apparition dans les divers Etats de l'Occident dans le courant du XV^e siècle.

Il est question d'eux en Allemagne dès l'année 1417. Un an après, on les trouve en Suisse et en 1422 en Italie. En 1447, ils font leur apparition en Catalogne (Espagne). Le 11 juin de cette année-là, fit son entrée dans Barcelone une troupe commandée par des chefs qui prenaient les titres de duc et comte et qui avançaient les mêmes

(1) Cf. *Revue d'Anthropologie*, vol. II. P. 161.

impostures qu'en France d'où ils venaient probablement (Fr. de la Penya, *Annales de Catalunya*). Il est vraisemblable que c'est de là qu'ils se répandirent dans le reste de la péninsule, car ce n'est qu'en 1499 qu'il est question d'eux pour la première fois dans le royaume de Castille et Léon. Cette mention se trouve consignée dans un édit de Ferdinand et d'Isabelle expédié de Medina del Campo, en 1499, contre « les Egyptiens et chaudronniers étrangers, *Egiptianos y calderos extrangeros*. » Il leur est enjoint de se fixer dans les villes et villages et d'y chercher des maîtres sous lesquels ils auront à servir pour leur subsistance; faute de quoi ils devront vider le royaume dans le délai de soixante jours. — L'apparition des bohémiens en France est mieux établie que partout ailleurs dans le passage suivant de Pasquier :

« Vers quel temps un tas de gens vagabonds que les aucuns nomment *Egyptiens*, les autres *Bohémiens*, commencèrent de rôder en France.

« Il est tombé un vieux livre entre mes mains en forme de papier journal par lequel un théologien de Paris, soigneux de recueillir les choses qu'il voyait, nous rédigea diligemment par écrit tout ce qui advint de son temps, spécialement dans la ville de Paris, de l'autorité duquel je me suis aidé en quelques endroits de cette œuvre. Mais je veux maintenant insérer tout au long et transcrire de luy mot-à-mot certain passage par lequel on peut aisément voir de quel temps ces *Egyptiens* que nous voyons encore voyager par la France, commencèrent à y entrer et quelle feuille ils donnèrent à leur pèlerinage.

« Le dimanche d'après la mi-août (dit-il), qui fut le dix-septième jour d'août 1427, vinrent à Paris douze tenanciers comme ils disaient, c'est à savoir un duc, un comte et dix hommes tous à cheval et les quels se disaient très-bons chrestiens et estaient de la Basse-Egypte et encore disoient que n'avoit pas grand temps que les chrestiens les avoient subjugués et tout leur pays et tous fait chrestienner ou mourir ceux qui ne vouloient estre. Ceux qui furent baptisés, furent seigneurs du pays comme avant et promirent d'estre bons et loyaux, et garder foy à Jésus-Christ jusques à la mort et avoient Roy et reyne dans leur pays. Item, vray est, comme disoient, qu'après aucun temps qu'ils orent pris la foy chrestienne les Sarrazins les vinrent assaillir. Quand ils se virent comme pou fermes en nostre foy, à trespou d'achaison sans endurer guère

les guerres et sans faire le devoir de leur pays deffendre que très-pou, se rendirent à leurs ennemis et devindrent sarrazins (1) comme devant et renoncèrent à J.-C. — Item, il advint après que les chrestiens, comme l'Empereur d'Allemagne et autres sieurs quand ils sçorent qu'ils orent ainsi faususement laissé nostre foy et qu'ils estoient devenus sitost Sarrazins et idolâtres leur coururent sus et les vainquirent tantôt comme cils qui cuidoient qu'on les laissât en leur païs comme à l'autre fois pour devenir chrestiens. Mais l'Empereur et les autres seigneurs par grande délibération de conseil dirent que jamais ne tenraient terre en leur pays si le pape ne le consentoit, et qu'il convenoit que là allassent au Saint-Père à Rome : et là allèrent tous, petits et grands, à moult grand peine pour les enfants. Quand là furent, ils confessèrent en général leurs péchez. Quand le pape ot ouïe leur confession, par grande délibération de conseil, leur ordonna en pénitence d'aller sept ans en suivant parmi le monde, sans coucher en liet et pour avoir aucun confort pour leur despense ordonna que tout évesque et abbé partant crosse leur donneroit pour une fois dix livres tournois ; et leur bailla lettres faisant mention de ce aux prélats de l'église et leur donna sa bénisson, puis se départirent et furent cinq ans par le monde avant qu'ils vinssent à Paris. Et vinrent le dix-septième jour d'aoust l'an 1427, les douze devant dits, et le jour Saint-Jean Décolace vint le commun. Lequel on ne laissa point entrer dans Paris mais par justyce furent logés à la chapelle Saint-Denys et n'estoient point plus en tout, d'hommes, de femmes et d'enfants de cent ou six vingt, ou environ. Et quant ils se partirent de leur pays ils estoient mille ou douze cent. Mais le remenant estoit mort en la voye.

« Item, quant ils furent à la chapelle on ne vit oncques plus grande allée de gens à la bénisson du lendit, que là alloit de Paris, de Saint-Denys et d'entour Paris pour les voir. Et vray est que le plus et presque tous avoient les oreilles percées et en chacune oreille un anel d'argent ou deux en chacune, et disoient que c'estoient gentilleses en leur pays. Item, les hommes étoient très-noirs, les cheveux crespés, et les plus laides femmes que l'ont peut voir et les plus noires ; toutes avoient le visage déployé,

(1) C'est-à-dire *payens*. Du temps de Pasquier le mot de sarrazin était encore synonyme de payen, quoiqu'on l'appliquât plus souvent aux musulmans.

cheveux noirs comme la queue d'un cheval; pour toutes robes une vieille flossoye très-grosse, d'un lien de drap ou de corde liée sur l'espaule et dessus un pauvre roquet ou chemise pour parement, bref, c'estoient les plus pauvres créatures que l'on vit oncques venir en France d'age d'homme, et néanmoins leur pauvreté, en leur compagnie avoit sorcières qui regardoient ès-mains des gens et disoient ce qu'advenu leur estoit ou à l'advenir, et mirent contens en plusieurs mariages : car elles disoient « *ta femme t'a fait coup.* » Et qui pis estoit en parlant aux créatures par art magique ou autrement par l'ennemy d'enfer ou par entrejet d'habileté faisoient vuidier les bourses aux gens et les mettoient en leurs bourses comme on disoit. Et vraiment j'y feus trois ou quatre fois pour parler à eux, mais oncques ne m'aperçeu d'un denier de perte, ne les vey regarder en main. Mais ainsi le disoit le peuple partout : tant est que la nouvelle en vint à l'évesque de Paris, lequel y alla et mena avec lui un frère prescheur nommé le petit Jacobin, lequel par le commandement de l'évesque fit là une belle prédication, en excommuniant tous ceux et celles qui se foisoient et qui avoient cru et montré leurs mains; et convint qu'ils s'en allâssent, et se partirent le jour de nostre dame en septembre et s'en allèrent vers Pontoise.

Duquel passage nous pouvons aisément tirer, qu'auparavant ce voyage les parisiens n'avoient été repeu de telles manières de gens, lesquels jusqu'à nous ont continué successivement et de main en main leurs voyages sous ombre de leurs pénitence à mon jugement fabuleuse.. Et est une chose estrange que ces misérables voyageurs sans assurance de feu et lieu font une perpétuelle profession de mendicité, de larcin et d'oisiveté, et encore plus estrange qu'au veu et sçeu de nos magistrats ils ont rôdé en France par l'espace de cent ou sixvingt ans et plus, sans avoir autre adveu de leur pénitence sinon celui que par une sotte renommée ils avoient mprimé depuis ce temps-là dans nos testes, disant que ces sept ans de pénitence qui furent ordonnés aux premiers alloient de succession en succession. Toutefois de nostre temps, par l'édit des estats tenus à Orléans et publié le 3 septembre 1561, il fut pourveu à cet abus; pour autant que par l'art. 103^e de cet édit il fut conjoint à tous officiers du roy faire commandement à tous bohémiens ou

egyptiens de vider dans deux mois le royaume à peine des galères et de punition corporelle » (1).

On voit que les bohémiens se sont révélés en maîtres ès-arts de fourberie dès leur arrivée en Europe. — Avec cet instinct qui leur est propre, ils virent de suite par quelle voie il leur serait plus facile de capter la bienveillance des populations, en abusant de leur crédulité. Seulement ils varièrent dans leurs impostures, parce qu'ils éprouvèrent sans doute le besoin d'accommoder l'appât aux goûts plus ou moins grossiers de leurs auditeurs. C'est ainsi qu'ils racontaient que Dieu lui-même leur avait imposé ce pèlerinage en châtiment du péché que leurs pères avaient commis en refusant de recevoir l'enfant Jésus lors de la fuite en Egypte. D'autres fois ils prétendaient avoir été les instruments du crime d'Hérode dans le massacre des innocents. — Comme ces péchés dataient de loin, qu'ils n'en étaient pas directement les auteurs et qu'ils en faisaient d'ailleurs pénitence, on les recevait en pitié et on leur passait les larcins qu'ils commettaient dans leur pèlerinage. Le plus admirable est qu'il se trouva des princes assez dénués de sens commun pour donner dans le piège et leur fournir des lettres munies de leurs sceaux, pour sauveconduits. Munster, en sa *Cosmographie*, affirme avoir vu une lettre de l'empereur Sigismond.

Voici son récit très-important comme émanant d'un témoin presque contemporain de l'entrée des bohémiens en Allemagne. Je le traduis du latin. « Dans le cours de l'an J.-C. 1417, parurent pour la première fois en Allemagne des hommes horribles pour leur noirceur, brûlés par le soleil, immondes dans leur vêtement, sales en toutes choses, adonnés au vol, surtout leurs femmes qui font vivre les hommes de leurs pilleries. On les appelle *Tartares* ou *Gentils*, en Italie *Ciani*. Ils ont à leur tête des hommes qui se distinguent par leur costume et par les titres de ducs, comtes, chevaliers, et qui nourrissent des chiens de chasse à la façon des nobles. Ils changent souvent de chevaux, mais le gros de la troupe marche à pieds. Les femmes sont portées sur des juments avec les enfants et les ustensiles. Ils colportent des lettres du roi Sigismond

(1) *Les recherches de la France*, d'Estienne Pasquier, conseiller et avocat général en la Chambre des comptes de Paris. — Infolio, liv. IV. Ch. 19, Paris, M. DC. LXV. Du Cange (*Glossarium*, au mot *Ægyptiaci*), dit que Pasquier a emprunté ce récit aux *Ephémérides parisiennes du temps de Charles VI et Charles VII*, qui ont été publiées depuis lors.

et de quelques autres princes pour qu'il leur soit permis de passer sains et saufs par les villes et les provinces. Ils prétendent courir le monde pour pénitence et être sortis de l'Egypte mineure. Mais ce sont là des fables. L'expérience démontre que cette espèce de gens née dans le vagabondage et vouée à l'oisiveté ne connaît aucune patrie, mais parcourt les provinces en vivant de maraudes, comme des chiens. Ils n'ont aucune religion, quoique parmi les chrétiens ils aient l'habitude de faire baptiser leurs enfants. Ils vivent au jour le jour, passant de province en province, divisés en beaucoup de bandes, de façon à ce que les mêmes ne reviennent qu'à de longs intervalles dans les mêmes lieux. Ils accueillent ça et là des mauvais sujets des deux sexes qui se mêlent à leur compagnie, et forment cette étonnante tourbe humaine, parlant toutes les langues, vrai fléau des paysans dont ils pillent les chaumières pendant que les maîtres sont occupés aux champs. Leurs vieilles femmes s'adonnent à la divination et à la chiromancie, et tout en proclament leurs oracles elles palpent avec une adresse merveilleuse les bourses de leurs dupes et les vident.....

« Il y a environ 26 ans que, moi Munster, me trouvant à Heidelberg j'eus accointance avec les chefs d'une de ces bandes et parvins à me faire montrer des lettres qu'ils se vantaient d'avoir des Empereurs. Nous en vîmes une, qu'ils disaient obtenue de l'Empereur Sigismond, dans laquelle il était fait mention que leurs ancêtres dans l'Egypte mineure, ayant un jour abjuré le christianisme pour retomber en l'erreur des Gentils, mais étant revenu, au bout de sept années, à récipiscence, il leur avait été enjoint pour pénitence que chacune de leur famille errait de par le monde pendant un égal nombre d'années et expierait ainsi dans l'exil le crime de leur perfidie. Mais depuis lors le temps de leur pénitence a expiré et cependant cette tourbe d'hommes ne cesse de vagabonder, de voler, de mentir et de tirer des augures » (1).

Un autre témoignage aussi précieux, parce qu'il est également contemporain, est celui d'Aventin, auteur bavarois de la fin du XV^e siècle, qui s'exprime ainsi: « A cette époque, une race d'hommes de proie, tourbe et sentine de différentes nations, qui habite sur les confins des Turcs et des Hongrois, et que nous appelons *Zigeunes*, commença de parcourir nos contrées, vivant impunément de vol, de rapines et de magie.

(1) Munsterus. *Cosmographia*, 1^{re} lib. III, fol. 257.

« Ils disent fallacieusement qu'ils sont originaires d'Egypte et qu'ils ont été condamnés à un exil de sept ans en expiation du péché commis par leurs pères qui avaient refusé de recevoir la Vierge-Mère avec son divin fils, lors de la fuite en Egypte. Mais ils mentent effrontément; car j'ai connu par expérience qu'ils parlent une langue vende (un des dialectes slaves) et qu'ils ne sont que des traîtres et des espions. Et cependant une vaine superstition s'est emparée des esprits et les engourdit à tel point qu'on considère comme criminel de leur faire violence et qu'on les laisse voler, piller et tromper impunément (1). »

Cette plainte amère de l'auteur allemand n'est pas un écho isolé dans ce temps d'ignorance où le seul titre de pèlerin, pour si bizarre que fût le pèlerinage, en imposait à la crédulité des petits et des grands au point de couvrir tous les méfaits. L'Italie n'était pas plus favorisée, sous l'œil du pontife qui dispose des indulgences et devait savoir infailliblement à quoi s'en tenir sur les mérites des pèlerins égyptiens (2). On a même prétendu que ces rusés hypocrites avaient été jusqu'à surprendre la bonne foi du Saint-Père au point d'obtenir de lui des lettres de faveur par lesquelles il leur était permis de parcourir sans être molestés, les différentes contrées de l'Europe durant tout le temps que devait durer leur pèlerinage (3). Mais un tel aveuglement de la part du pape est à peine croyable. — Quand le Saint-Empire germanique et l'Italie en étaient là, comment l'Espagne aurait-elle été plus éclairée? Hélas! le témoignage de Martin del Rio ne laisse planer aucun doute sur l'exploitation de l'Espagne par les mêmes imposeurs au XV^e et XVI^e siècles. Il se demande comment des princes peuvent souffrir un pareil fléau au grand préjudice des paysans et dit : « Si l'on tolère ces voleurs, il faut alors tolérer les autres, ce qui est contraire à la loi divine et humaine. Surtout, les magistrats ne devraient pas souffrir que ces vagabonds s'affilient partout où ils passent des sujets du roi et ceux-ci devraient être châtiés sévèrement en même temps que ceux qui les reçoivent en leur compagnie. Il est contre la raison d'entretenir au préjudice de l'état des oisifs et des vagabonds, et partout où la justice est en vigueur les magistrats doivent s'enquérir des moyens d'existence des gens,

(1) Aventinus; *Annales Boiorum* lib. VII, in-folio. Munich, 1554, fol. 826.

(2) Cf. Muratori : *Rerum italicarum*, ad annum, 1422.

(3) Grellman, op. cit. P. 120, d'après Crusius, Wurstisen et Galer.

car nul n'est censé vivre d'air. » A cet axiôme indiscutable, notre jésuite, grand connaisseur en fait de magie sur laquelle il a écrit six livres, ajoute une imputation moins certaine. Il accuse les bohémiens de joindre au vol la magie. « L'expérience, dit-il, démontre que si quelqu'un tire en leur faveur d'un sac ou d'un coffre une pièce de monnaie, il arrive assez souvent que toutes les autres qui sont dans le même sac ou le même coffre prennent le même chemin que la première, ce qui est un [maléfice évident. »

Comme son maître, Ignace de Loyola, il avait été militaire et voici alors ce qu'il avait vu : « Quand je voyageais en Espagne, dit-il, avec mon régiment, en l'année 1584, une multitude de ces bohémiens infestait les campagnes. Il arriva que pour la fête Dieu ils demandèrent d'être admis dans la ville de Tolède pour danser en l'honneur du Saint-Sacrement suivant l'usage local. Ce qui fût fait : mais à midi il s'éleva un grand tumulte provoqué par les filouteries de leurs femmes. Ils s'enfuirent dans les faubourgs et se groupèrent du côté de Saint-Marc, où les chevaliers de Saint Jacques ont une magnifique habitation et un hôpital, et repoussèrent de vive force les agents de la justice qui essayaient de les chasser. Soudainement je ne sais par quel pacte, tout ce tumulte s'apaisa. La horde en question qui avait enrôlé beaucoup d'Espagnols en différents bourgs de la Castille, avait pour chef un soit-disant comte qui parlait aussi bien le Castillan qu'un natif de Tolède. Il connaissait tous les passages des montagnes, tous les chemins d'Espagne, même les plus scabreux et les plus difficiles, la force de chaque population, les principaux habitants de chaque ville et leur fortune. Rien de ce qui touche à l'état, pour si secret que ce fut, ne lui était caché, et il ne faisait pas mystère de ses connaissances mais s'en glorifiait au contraire. Pourquoi cet espionnage ? Ne devrait-on pas le réprimer chez des étrangers quand même ils seraient d'une vie irréprochable. »

Nous ne trouvons pas dans ces anecdotes le merveilleux que l'auteur croit y voir mais nous y relevons plusieurs données importantes : la première c'est qu'à la fin du XVI^e siècle les bohémiens étaient fort nombreux en Espagne malgré l'édit d'expulsion de Ferninand et d'Isabelle, renouvelé par leur successeur ; la deuxième c'est qu'ils grossissaient leurs files par des recrues prises dans la population indigène, ce qui est contraire à l'idée qu'on a de leur isolement ; la troisième enfin que, dès cette époque, ils

étaient déjà très-familiarisés avec la langue et l'état du pays. Le facilité avec laquelle les bohémiens s'assimilent toutes les langues, ne tient pas du prodige, comme le croit notre auteur qui voit de la magie partout, mais est une disposition naturelle qu'ils partagent avec les peuples slaves. « Outre leur jargon particulier que les Espagnols appellent *Ziriguenca* et qui n'est compris que d'eux seuls (continue Martin del Rio), ils parlent presque toutes les langues de l'Europe, allemand parmi les Allemands, français parmi les Français, italien parmi les Italiens, etc., ce qui leur est nécessaire pour espionner. C'est pourquoi l'empereur Charles V, par un édit de 1549, a ordonné que ces dangereux vagabonds, véritable excrément des nations, fussent chassés de l'Allemagne comme des émissaires envoyés par les Turcs pour trahir la chrétienté » (1).

Dès cette époque l'étoile des pèlerins égyptiens avait pâli, quoiqu'ils imaginassent, pour entretenir la crédulité des fidèles, de nouvelles impostures. Ainsi, quand on leur faisait observer que le temps de leur pénitence était passé, ils répondaient qu'ils ne pouvaient retourner dans leur pays parce que le chemin était gardé par les Infidèles, ou bien que s'ils y rentraient, un nombre d'hommes égal serait obligé d'en sortir sous peine de mourir tous par la famine. Mais le prétexte le plus ingénieux était celui-ci : que la pénitence de sept ans imposée à leurs pères se transmettait comme un fatal héritage à chacune des générations successives (2). Malgré toutes ces belles raisons, la diète d'Augsbourg, dès l'an 1500, fit défense à tous et à chacun dans l'Empire de laisser dorénavant passer par leur contrée ou district les aventuriers connus sous le nom de *Zigueuner* ou de leur accorder à l'avenir protection et sauvegarde. — Des édits d'expulsion suivirent celui-ci tant en Allemagne que dans les autres états d'Occident y compris l'Angleterre où les nomades avaient pénétré au commencement du XVI^e siècle (3), mais nulle part ils ne furent exécutés avec autant de rigueur et de succès qu'en France.

L'âge d'or des bohémiens était passé! Une autre ère commence pour eux qui n'aura plus de fin, jusqu'à ce qu'ils se réforment ou

(1) *Disquisitionum magicarum libri sex*, auctore Martino del Rio, Coloniae agrippinae M D C C X X. Lib. IV. Cap. III, Quæst. V.

(2) Martin del Rio, Op. cit. P. 625.

(3) Edit d'Henri VIII et de la XXII^e année de son règne (1530) « contre le peuple qui se dit lui-même Egyptien. »

disparaissent. Louis XII, par lettres missives données à Chaumont le 27 juillet 1504, ordonna de les chasser du royaume (2).

Dans la fable que racontaient les bohémiens pour se faire bien venir des populations chrétiennes, il y a peut-être un fond de vérité : c'est que leurs ancêtres avaient passé par l'Egypte. Autrement, pourquoi ce conte plutôt que toute autre légende édifiante ? pourquoi l'Egypte plutôt que la Palestine ?

L'Egypte possède, depuis le moyen-âge au plus tard, de nombreux groupes de bohémien Djingéaniéh), étrangers au fond de la population fellah, et vivant de la même existence qu'en Europe. La plupart des almées ou danseuses publiques sont des tziganes, d'après le savant Pruner-Bey. Cette seule considération, que les tziganes vivent en étrangers au milieu de la population fellah qui est le vrai peuple indigène de l'Egypte, suffirait à nous faire repousser leur prétention d'être originaires de ce pays, quand même leur langue ne serait pas là pour les trahir, car elle n'a que quelques mots coptes ; mais cela ne prouve pas que leurs ancêtres ne l'aient pas habité temporairement, dans leur exode d'Orient en Occident, du moins une partie d'entr'eux. Il paraît y avoir eu plusieurs troupes d'émigrants qui toutes n'ont pas suivi le même chemin.

Les *gitanos* espagnols se croient sincèrement originaires d'Egypte ; mais quand on leur demande la raison de cette croyance, ils répondent tout simplement qu'ils l'ont entendu dire à leurs pères qui devaient bien le savoir. En réalité, ils n'ont aucune tradition sur leur prétendu pays d'origine ; seulement une jolie légende rapportée par Borrow. « Il y avait, disent-ils, un grand roi d'Egypte dont le nom était Pharaon, qui avait de grandes armées avec lesquelles il fit la guerre à tous les pays et les conquit. Quand il eut conquis le monde entier, il devint triste et morose, car il aimait la guerre et ne savait plus comment employer son temps. A la fin il pensa à faire la guerre à Dieu ; de sorte qu'il lui envoya un défi pour le forcer à descendre du ciel avec ses anges et à se mesurer avec Pharaon et ses armées. Mais Dieu dit : je ne mesurerai pas ma force avec celle d'un homme. — Cependant Dieu était irrité contre Pharaon et résolut de le punir. Il ouvrit une

(2) Lettres publiées par Depping dans les *Mémoires de la Soc. des antiq. de France*, T. XVIII, P. 483.

caverne sur le flanc d'une montagne, et fit souffler un vent furieux qui poussa devant lui Pharaon et son armée vers la caverne ; et l'abîme les reçut et la montagne se referma sur eux. Maintenant, quiconque va vers la montagne dans la nuit de la Saint-Jean peut entendre Pharaon et ses armées chantant et hurlant dans les profondeurs souterraines. — Or , il advint que quand Pharaon et ses armées eurent disparu , tous les rois et toutes les nations qui étaient devenues sujettes de l'Egypte se révoltèrent contre elle et l'Egypte qui avait perdu son roi et ses soldats se trouva sans défense. Donc, les rois et les nations ennemies en triomphèrent aisément, prirent son peuple, le chassèrent et le dispersèrent aux quatre vents du monde. Et voilà comment nous sommes en Espagne. »

On conviendra qu'il n'y a rien dans cette légende qui ressemble à une tradition et qui ne puisse avoir été imaginé par des esprits captieux sur les données vagues qui ont cours parmi le peuple touchant les Pharaons de l'Ecriture Sainte.

CHAPITRE II

LES BOHÉMIENS DU PAYS BASQUE

Nous savons déjà que, par lettres missives de Louis XII, de l'an 1504, rappelées par l'édit des Etats tenus à Orléans et publiées le 3 septembre 1561, il fut enjoint à tous officiers royaux de faire vider le royaume à tous bohémiens ou égyptiens et d'envoyer aux galères ceux qui contreviendraient. Mais l'édit fut si mal exécuté, soit par mollesse de la part des magistrats , soit par difficulté de le mettre en pratique, que les campagnes de France continuèrent longtemps encore d'être harcelées par des bandes de bohémiens qui, chassés des villes, s'abattaient sur les champs où ils commettaient toute espèce de larcins. Ils poussaient même l'audace jusqu'à forcer les maisons des paysans et détrousser les voyageurs sur les grands chemins. Un édit de Louis XIV, de 1675, ordonna de leur « courrir sus par le fer et par le feu. » On vit alors les paysans s'armer pour la sécurité de leurs biens et de leurs familles et faire une véritable chasse au bohémien. Combien furent alors pendus aux arbres de la forêt, combien envoyés aux galères, combien de femmes et d'enfants jetés dans les culs-de-basse fosse, on ne saurait le dire ; toujours est-il que le pays en fut purgé et

que depuis lors, à part les bandes nomades et relativement inoffensives de bohémiens hongrois qui nous visitent de loin en loin, on n'en trouve plus qu'à la frontière d'Espagne et d'Allemagne. Les solitudes boisées des Vosges et des Pyrénées leur servirent d'abord de retraite : à cheval sur la frontière ils trouvaient moyen de déjouer, par des mouvements de conversion à droite ou à gauche, la force armée des deux pays. Puis, quand le péril social conjuré, le gouvernement se relâcha de ses rigueurs, ils s'écartèrent timidement de leurs retraites et se glissèrent dans les villages et les villes de la frontière pour y exercer quelque menu métier. Cependant, le loup avait revêtu la peau du renard : désormais plus d'agression hardie mais de timides larcins ; plus de vol à main armée mais la filouterie et la fraude. Il fallait se couvrir d'une industrie honnête : on se fit tondeur, maquignon, vannier. Les femmes mendiaient et disaient la bonne aventure, mais sous couleur de vendre des paniers et des nattes. Seul, le pays basque n'en fut pas quitte à si bon marché. Dans ce pays si accidenté, si boisé et si dépeuplé, les nomades avaient trouvé leur terre promise. Les chevaux et les mules lâchés en liberté dans le bois, le porc errant dans le hallier autour des fermes, quelles proies plus faciles à saisir et à garder quand la frontière est à deux pas. N'a-t-on pas de l'autre côté des monts les frères et amis en situation de pratiquer des échanges internationaux ? On leur passe une mule dérobée et ils vous rendent un cheval volé. L'une et l'autre bête seront vendues au prochain marché, la française en Espagne et l'espagnole en France. Comme les fermes sont très-écartées les unes des autres, et que la population clairsemée ne peut pas se prêter secours en cas d'alerte, la mendicité s'exerce avec arrogance, surtout quand il n'y a que des femmes et des enfants au logis. Les hommes eux-mêmes qui savent leurs familles exposées aux vengeances des vagabonds pendant la plus grande parties des jours qu'ils passent à la culture de leurs champs ou à la garde de leurs moutons, les hommes, dis-je, se montrent assez patients vis-à-vis de ces rôdeurs. Ceux-ci du reste ne s'aventurent pas dans les villes, ou du moins ils ne font qu'y passer, en s'affublant de dehors hypocrites. C'est entre les monts et les coteaux, dans les champs pittoresques de la Navarre et de la Soule qu'ils aiment à rôder pour y chercher leur proie. Le repli d'un vallon, le mystérieux ombrage des bois, l'anfractuosité d'un rocher abritent leur bivouac. S'il y a quelque

part une masure abandonnée , ou une grange mal gardée , ils en prennent possession jusqu'à ce qu'on les en chasse de vive force. Pour eux c'est un affût ; pour les repris de justice indigènes , c'est un lieu d'asyle ; pour les débauchés de la ville , c'est un lupanar.

En 1538, l'Assemblée des Etats de Navarre réunis à Saint-Palais rendait une ordonnance de bannissement contre « les bohèmes vagabonds et autres semblables , avec défense d'y entrer à peine du fouet. » La même ordonnance défendait à toute personne de leur donner asyle, de faire aucun traité d'achat ou d'échange avec eux, sous peine de cent livres d'amende.

En dépit de ces règlements impitoyables , les bohémiens restèrent ou du moins revinrent au pays où ils trouvaient des complices parmi les indigènes. C'est ce qu'indique une ordonnance de 1641 qui rappelle les anciennes dispositions et, de plus, rend responsables ceux qui donneraient logement ou retraite aux bohèmes, des vols, larcins ou dommages qu'ils pourraient commettre (1).

Mais il n'était pas facile de se débarrasser de ce gibier de galères dans un pays où la police n'avait alors et n'a encore que peu d'action. Coupable ou complice d'un crime , le bohémien change de territoire à la moindre alerte, et nargue la police des deux Etats.

(1) Cahier des Etats de Navarre. C. 1529. Chapitre 63^e *Contre les bohèmes ou égyptiens, mandians valides et autres vagabonds.*

Article premier. — Il a esté enjoint par règlement octroyé à l'assemblée des Etats de l'an 1538, à Saint-Palais à tous vagabonds , béliîtres et gens mal vivants de vuidier le royaume dans quatre jours après la publication, à peyne du fouet.

Art. 2. — Feut en oustre défendue aux bohèmes d'entrer dans le royaume et en cas qu'ils le fissent ordonné de les chasser promptement. Ceci a été encore confirmé par règlement de l'an 1591.

Art. 3. — Lesdits bohèmes, vagabonds et autres semblables ont été bannis du royaume avec défense d'y entrer à peine du fouet par règlement octroyé à l'assemblée des Etats de l'an 1575.

Art. 4. — En conséquence de quoy il a esté permis à toutes sortes de personnes de s'en saisir sans autre décret ni commission comme en crime flagrant.

Art. 5. — A esté deffendu à toutes sortes de personnes de quelque qualité et condition de loger, vêtir ni souffrir en leurs maisons, bordes, granges, des bohèmes, des mendians valides , ni aucune sorte de fainéants et vagabonds à peine de cent livres pour chaque fois.

Art. 6. — Davantage a esté deffendu de faire aucun traité d'achat ou d'eschange avec lesdits bohèmes.

Art. 7. — Mesmes peines ont été establies contre les pèlerins supposés que contre les bohèmes par règlement octroyé l'an 1628.

Art. 8. — Finalement, les susdites deffenses de ne donner point logement ni retraite aux bohèmes et vagabonds ont été réitérées sous la peine de répondre en son propre. des vols, larcins et dommages qu'ils pourraient faire par reiglement octroyé à l'assemblée des Etats de l'an 1641 et appointment du 48 décembre dernier donné par le seigneur de Grammont.

Cela ne l'empêche pas de revenir vers les siens, si quelque lien l'y attire ; car il est toujours en mesure de s'esquiver, grâce à l'inviolable solidarité qui règne dans cette société d'hommes de proie. Le péril de l'un est le péril de tous ; de sorte que tous veillent pour un et chacun veille pour tous.

Aussi bravèrent-ils la police de Louis XIV et ses ordonnances draconiennes. En 1708, le vice sénéchal de Béarn reçut ordre de se transporter en Navarre avec ses archers pour arrêter les bohémiens avec faculté de tuer sur le champ ceux qui feraient résistance (1). Ceci n'empêche pas que de 1765 à 1774 on les poursuivait encore et que l'on offrait une prime à leur arrestation de vingt-quatre livres pour un homme et de neuf pour une femme (2). La même chasse se continue de l'an 1775 à l'an 1783, et « le tiers-état du royaume de Navarre demande que les bohémiens mâles soient conduits aux galères, et les femmes aux dépôts de mendicité (3). »

Ce rappel aux anciennes ordonnances dont on s'était relâché était provoqué par des attentats plus nombreux que jamais. Les députés du pays de Mixe exposaient que « la Navarre fourmille de bohémiens, principalement dans les environs d'Irissary, et qu'ils ont jeté la terreur dans les marchés de Saint-Jean-Pied-de-Port et de Hélette. » D'autre part, on avait eu à donner la chasse à une troupe de bohémiens qui ravageaient le pays d'Arberoue (4).

On peut juger par là si, dans la longue et sanglante période de troubles qui s'ouvrait peu d'années après pour ne terminer qu'avec le siècle, les vagabonds du pays basque s'en donnèrent à cœur joie. Monestier, le proconsul des Pyrénées Occidentales, avait bien alors trop d'honnêtes gens à guillotiner pour s'occuper de cette canaille. — Mais l'excès du désordre ne tarda pas à produire son effet ordinaire, la répression à outrance par des mesures violentes et arbitraires. Aussi bien, la France avait à sa tête un nouveau Louis XIV auquel les mesures de cette sorte ne répugnaient pas trop.

Dans la nuit du 15 frimaire an XI (6 décembre 1802), les bohémiens du pays basque furent enveloppés comme dans un immense

(1) *Inv. des règ. des Etats de Navarre. C. 1535 et 1534, registres — Années 1666-1730. Arch. des Basses-Pyrénées.*

(2) *Ibid., C. 1537, registre.*

(3) *Ibid., C. 1538, règ.*

(4) *Ibidem, C. 1592, liasse — année 1780 et C. 1538, registre.*

coup de filet préparé par le préfet Castellane, et enfermés provisoirement dans les citadelles de Saint-Jean-Pied-de-Port et de Bayonne. Il n'en échappa qu'un petit nombre qui se hâtèrent de passer la frontière où ils trouvèrent les autorités espagnoles complices du coup de main exécuté contr'eux, de sorte que la plupart furent livrés. — Les hommes propres au service militaire furent envoyés à l'armée ; les autres, avec les femmes et les enfants, furent dirigés soit sur les dépôts de mendicité, soit sur la citadelle de la Rochelle d'où l'on se proposait de les embarquer pour quelque colonie d'outre-mer.

La guerre avec l'Angleterre, qui reprit cinq mois après, fit suspendre les préparatifs commencés pour cette expédition, et, au bout de dix-huit mois ou deux ans, tous ceux qui n'étaient pas retenus à l'armée ou au bagne furent mis en liberté. Ils ne tardèrent pas à revenir, malgré la surveillance de la police, dans leur pays de prédilection. Voilà comment le pays basque recouvra par malheur une partie de ses parasites. La mesure de rigueur prise par le premier consul n'a pas produit tous les fruits que son auteur et la population basque en attendaient, parce qu'elle n'a pas pu recevoir son complément naturel. Toutefois la déportation est restée depuis lors comme une épée de Damoclès suspendue sur la tête des bohémiens ; car elle n'a pas cessé d'être réclamée soit par la voix de la presse soit dans les sessions des conseils généraux. Cette crainte salutaire a profité non-seulement au pays mais aux bohémiens eux-mêmes en ce qu'elle a été l'initiatrice de leur civilisation. « *Initium sapientiæ, timor....* » Pour échapper aux mesures arbitraires ils comprirent qu'ils devaient se donner un état civil, et, pour se garer de la loi sur le vagabondage, acquérir quelque lopin de terre, quelque mesure qui leur procurât au moins l'apparence de la propriété foncière. — Depuis lors, non-seulement ils déclarèrent leurs nouveau-nés à la mairie, mais ils en vinrent jusqu'à se soumettre à la loi de conscription et à figurer volontairement dans notre armée et notre marine. Ceux de Ciboure sont aujourd'hui les meilleurs marins du pays basque. Mais avant de montrer par la statistique les progrès accomplis, il n'est pas sans intérêt d'indiquer les phases de cette évolution.

De 1815 à 1825, il y eut une recrudescence d'audace et d'attentats de la part des bohémiens sous la conduite et l'impulsion d'un chef de voleurs nommé Bidart qui peut-être n'était pas de leur

race. — Cette bande dispersée et les principaux coupables envoyés au bagne, il ne tarda pas de s'en former une autre, plus audacieuse et plus malfaisante, quoiqu'elle ne répandit jamais le sang. Elle avait pour chef le nommé Ardaix qui, lui, était sûrement bohémien, mais avait enrôlé sous sa direction tous les mauvais sujets du pays, sans distinction de race. La gendarmerie et le bagne finirent par avoir raison de cette troupe de malfaiteurs, en 1829.

Pendant bien des années encore les journaux du département, les délibérations des conseils généraux ont enregistré les plaintes de la population et réclamé des moyens de répression plus efficaces que ceux que la législation de droit commun pouvait fournir.

L'auteur d'un article inséré dans le « *Mémorial des Pyrénées* » du 7 février 1836, se plaint des vols à main armée et des meurtres sur les grands routes, les jours de marché. Il signale l'exaspération des populations et rappelle ce vieil aphorisme des basques *qu'a-battre un bohémien d'un bon coup de carabine est chose aussi légitime que de tuer un loup ou un renard*. Il réclame la déportation en masse, parce que l'expérience a montré, dit-il, que les poursuites judiciaires sont insuffisantes, les coupables ayant toute facilité pour passer la frontière. Les bohémiens sont en guerre perpétuelle avec la société et celle-ci a dès lors le droit et le devoir de se défendre par des moyens appropriés au but à atteindre qui est la sécurité du pays basque. D'ailleurs ils ne font pas plus partie de la nation française que le gui parasite ne fait partie du chêne dont il suce la substance. Ils ne se rappellent qu'ils sont tondeurs de chevaux et vanniers que devant les tribunaux quand ils sont poursuivis pour vagabondage. »

L'écho de ces lamentations retentit jusque dans la presse parisienne et un philanthrope du *National*, l'un des journaux les plus accrédités de l'époque, prit la défense des bohémiens. « Leurs torts, disait-il, sont la conséquence de la situation qui leur est faite : ils ne sauraient semer ni recueillir et on leur fait un crime de voler; autant vaudrait-il leur faire un crime de vivre. » La presse pyrénéenne repoussa comme il le méritait cet argument fallacieux.

« Ne dirait-on pas, répondit-elle, que les bohémiens sont victimes des déprédations des basques? Ils sont libres d'acquérir, de travailler, de fréquenter les marchés, etc., mais rien ne peut les déterminer au travail; il serait aussi facile de faire remonter une rivière vers sa source. Qu'ils cessent de prélever un tribut sur

ceux qui vivent de la sueur de leur front et l'antipathie mêlée d'effroi qu'ils inspirent ne tardera pas à se dissiper (1). » Les bohémiens n'eurent pas d'accusateur plus ardent et plus éloquent que le vicomte de Belzunce, maire de Méharin dans le canton de Saint-Palais, l'un des quartiers généraux de l'armée des vagabonds.

« La civilisation, écrivait-il en 1842 (2), se présente au bohémien, l'enveloppe, le presse; il lui oppose une impassible inertie. Les lueurs du christianisme l'entourent, il leur ferme les yeux. Civilisation, progrès, religion, vertus, rien n'a de traits assez acérés pour pénétrer sa stoïque enveloppe. Le désespoir, il ne le connaît pas, si ce n'est celui de n'avoir pas commis plus de crimes. Il n'en est qu'un seul qu'il ne commette point, c'est l'infanticide parce que les enfants ne le gênent pas du tout et seront ses auxiliaires plus tard.

« En Autriche on a créé un village pour en fixer quelques-uns, le village est resté mais son territoire est inculte. Ses colons sont maquignons et tondeurs mais toujours vagabonds. On a voulu faire un régiment de bohémiens; ils ont levé le pied à la première rencontre. Un de leurs traits caractéristiques est la lâcheté. »

Dans ses communications à la presse périodique et aux conseils généraux, le vicomte de Belzunce a toujours insisté sur la nécessité de la déportation des bohémiens comme le seul remède au mal du pays basque. Ce mal n'était pas seulement dans l'insécurité des routes, des marchés et des fermes, dans les déprédations commises dans les cultures et les pâturages, mais aussi dans le mauvais exemple et la complicité offerts aux mauvais sujets indigènes. C'est ce qu'expliquait M. de Belzunce dans un article publié dans le *Mémorial des Pyrénées* du 13 novembre 1841, et dont voici les principaux passages :

« La vie errante est inhérente au bohémien, comme la paresse et la débauche. Le vol est une condition de son être comme le venin dans le crapaud; il a en outre un instinct sûr pour découvrir les objets à dérober comme le renard sa proie. Jamais on ne les contraindra à quitter leur vie vagabonde pour l'habitude d'un travail quelconque.

« Ils envoient à la vérité leur enfants à l'école primaire où ils

(1) *Mémorial des Pyrénées* du 1^{er} mars 1836.

(2) *Mémorial des Pyrénées* du 29 mai 1842.

reçoivent les mêmes soins, les mêmes leçons, les mêmes principes que les autres enfants. Ils suivent cette éducation jusqu'à l'époque de la première communion. Ils s'agenouillent alors avec leurs condisciples devant la table sacrée, partagent l'hostie mystérieuse avec eux comme pour faire un pacte inviolable avec la société. Puis ils se lèvent de cette table auguste et sortent du temple du Seigneur pour n'y plus reparaitre.... Ils quittent le village qui les a vu naître, qui applaudissait, en sa simplicité, à cette entrée dans la famille citoyenne et chrétienne et vont porter ailleurs leurs coups d'essai de brigand, leur nullité de croyance, leur obéissance passive à leur naturel dépravé. Les filles suivent les mêmes errements, commettent le même sacrilège, quittent l'église pour une prostitution immédiate. La bauge natale est d'habitude le lieu choisi pour leur initiation à la débauche et au libertinage.

« Et que peuvent elles faire autre chose que fouler aux pieds modestie, retenue, mœurs, quand leurs auteurs dans leurs bouges infects leur donnent l'exemple incessant du concubinage, avec le précepte du vol et de l'immoralité la plus déhontée ? Je ne parle pas des nomades seuls, je parle des domiciliés, de ceux qui placés comme des bornes miliaires indiquent les lieux de rendez-vous, les retraites des vagabonds, les cachettes des coupables indigènes. Nous en avons dans cette commune même et ce que je signale se passe au vu et au su de toute notre population. Comment l'autorité peut-elle rester muette devant une telle masse de réclamations et de faits signalés ? Quoi ! un homme, parce qu'il est bohémien, pourra vivre en concubinage flagrant avec une fille de sa caste ou toute autre ; il pourra paisiblement rester au milieu d'une population qui le redoute et le honnit ; il pourra donner le jour à une myriade de bâtards, les élever à la mendicité, au vagabondage, à la rapine ; puis, quand viendra l'âge, à l'ivrognerie, au vol, à la prostitution, au crime même ; et pour lui le livre des lois reste clos quand la clameur de tout un peuple s'élève contre sa corruption et ses méfaits ! Est-il donc permis à ces suppôts de l'orgie de donner asile à des coupables sous le coup d'un mandat d'arrêt, soit du pays, soit du même arrondissement, soit même de l'étranger ; de leur livrer leurs propres filles sous leur toit ; sans qu'on ait le droit de savoir si leur hôte est un meurtrier, sans qu'on puisse faire cesser un odieux commerce, réprimer une licence effrénée et en bannir au loin les fauteurs ?....

« Et que pourra répondre la jeunesse aux préceptes moraux qu'on voudra lui inculquer, quand elle voit une classe d'êtres adonnés en toute impunité à la dépravation la plus complète, et bravant par son cynisme les lois civiles et religieuses ?

.....
« Qu'on ne s'imagine pas réduire jamais les bohémiens au travail. On ferait plutôt marcher le cheval de bronze. Maire de ma commune, j'ai voulu essayer tous les moyens : je les ai menacés, endoctrinés, conseillés, je leur ai donné de l'ouvrage, tout a été inutile.

« Chassez le naturel il revient au galop.

« Le bohémien a horreur du travail comme le chien enragé de l'eau.

« La transportation est donc l'unique moyen de nous en débarrasser, et d'enlever à la portion viciée de notre population, un refuge, un paladium, un antre de débauche, un temple de prostitution, un asile de la paresse, un laboratoire de vols et de crimes. »

Certes voilà un rude réquisitoire, et cependant on ne saurait douter qu'il ne fut fondé à l'époque où il a été écrit, quand on entend reprendre les mêmes charges, quelques vingt années plus tard, à la séance d'ouverture des tribunaux, par l'avocat général de la cour d'appel de Pau, M. Lespinasse. Suivant ce magistrat, dans la période de 1849 à 1860, trente-deux crimes d'assassinat, vol à main armée, incendie, furent commis, que des indices plus ou moins certains permettaient de mettre à la charge des bohémiens, sans qu'on ait pu toutefois arrêter ou convaincre leurs auteurs. « Une telle situation, dit-il, exigeait un remède énergique. En deux années, quatre vingt-cinq bohémiens repris de justice furent transférés dans les départements du centre. Subitement allégé d'un tel fardeau, le pays basque sentit renaître une sécurité depuis longtemps perdue. »

L'honorable magistrat continue en représentant les bohémiens comme dépourvus de tout sentiment de pudeur, d'honnêteté et de croyances religieuses.

« Une bohémienne de la Soule qui avait été la reine de sa tribu résumait ainsi sa morale : *Prendre ce dont on a besoin, ce n'est pas voler. — On tue quand on ne peut pas faire autrement. — La fidélité dans le mariage est affaire de cœur.....*

« Comme leurs devanciers, ils ont en réserve quelques menus métiers pour faire illusion. Les femmes tressent des nattes ou des

corbeilles, les hommes exécutent la tonte des chevaux... Un autre prestige dont ils se parent quelquefois est celui de la propriété foncière. Une grange obtenue à vil prix d'un propriétaire obéré, quelques ares de terre usurpée sur la lande communale et que ne fouilleront jamais le hoyau ni la charrue, leur procurent l'honneur de figurer un moment au nombre des contribuables; mais on ne tarde pas à reconnaître dans leur voisinage ce qu'il en coûte à la communauté. Leur demeure devient le lieu de réunion de tous les vagabonds du pays; c'est là qu'on dépose le butin et qu'on prépare les expéditions nouvelles..... D'ailleurs on ne connaît dans l'arrondissement de Mauléon, qu'un seul bohémien qui ait transmis sa maison à ses enfants. — La propriété du sol n'existe donc point parmi eux. — La propriété mobilière n'y est pas moins illusoire. Ainsi le travail et la propriété leur sont également inconnus. »

Il ajoute qu'ils n'ont pas même l'idée de la famille à cause de l'instabilité de leurs unions et de l'incertitude de la paternité. M. Lespinasse ne fait d'exception que pour « les quarante familles bohémiennes de Saint-Jean-de-Luz et de Cibourre qui, dit-il, ne se distinguent plus du reste de la population, » ce qui l'empêche de désespérer de la conversion des autres.(1).

Si tels étaient les bohémiens en 1863, il faut ajouter à leur louange qu'ils ont bien changé depuis, encore qu'ils ne soient pas devenus des modèles de vertu.

Des hommes éminents que leurs fonctions ou leur zèle charitable ont souvent mis en rapport avec les bohémiens se demandent encore à cette heure, si ces natures dépravées sont susceptibles de rentrer dans le giron de notre société. Quelques-uns diraient volontiers :

« On mettrait plutôt les renards sous le joug. »

« *Atque idem jungat vulpes et mulceat hircos.* »

Les plus modérés considèrent la question comme un problème social très épineux et incertain jusqu'ici. — Ces réflexions m'ayant vivement frappé, je résolus de procéder à une véritable enquête. — Pour ce faire, j'ai visité presque tous les gîtes de bohémiens dans les Pyrénées et recueilli les renseignements des maires, des juges

(1) *Discours prononcé à l'audience solennelle de rentrée des tribunaux, le 3 novembre 1863, par M. Lespinasse, premier avocat général à la cour d'appel de Pau : « Les bohémiens du pays basque. »*

de paix et des instituteurs (1). Ceux-ci ont été pour moi les meilleurs auxiliaires pour plusieurs raisons : ils parlent tous le français, tiennent les registres de l'état civil, et leurs modestes fonctions, loin d'effrayer le bohémien, lui donnent confiance. On se représente à tort le bohémien comme hardi et agressif : il est au contraire peureux, méfiant, astucieux : ce n'est pas un loup, c'est un renard,

« Un vieux renard mais des plus fins
Grands croqueur de poulets,
Grand preneur de lapins, »

comme *le renard ayant la queue coupée* du bon Lafontaine.

Il ne fait plus d'attaque de vive force, ni de vol avec effraction, mais de la maraude dans les champs et quelques menus larcins dans les fermes. S'il se bat, c'est pour se défendre, ou, s'il engage une rixe, c'est presque toujours avec quelqu'un des siens.

Le *makila*, bâton ferré, est son arme comme au basque ; il le manie, paraît-il, avec beaucoup de dextérité, mais il est rare qu'il en use. En tous cas, il ne joue pas du couteau. Assurément, il peut se trouver un assassin parmi les bohémiens comme dans les sociétés humaines les plus policées ; mais on peut affirmer que le bohémien n'est pas sanguinaire et que depuis longues années il n'y a pas eu de crimes commis par eux dans le département.

Le bohémien est d'une taille au dessus de la moyenne et ne se distingue généralement du reste de la population que par son teint plus ou moins basané et par la forme arrondie ou large de sa figure qui n'a pas la finesse de traits de celle du basque ; presque tous ont les cheveux lisses, noirs ou châains et les dents superbes. Les yeux toujours vifs et brillants présentent toutes les teintes, même la verdâtre ou bleu-clair ; si fréquente chez le basque. Le corps est bien taillé, les membres sont agiles et les mouvements vifs. En général, les jeunes gens ont un physique agréable et les filles sont quelquefois fort jolies. Les bohémiens basques tendent de plus en plus à se confondre avec le reste de la population par les caractères physiques, et il en est plusieurs qui ne s'en distinguent que par une certaine sauvagerie de mœurs

(1) Des lettres de M. le marquis de Nadaillac, préfet des Basses-Pyrénées, et de M. Cerquand, inspecteur d'académie, mes honorables collègues à la Société des sciences de Pau, m'ont facilité cette tâche. Je suis heureux de leur en offrir un témoignage public de gratitude.

et une pétulance de mouvements remarquables surtout chez les femmes. Celles-ci ont toujours un certain désordre dans leur maintien, parlent haut et avec une rapidité extrême en gesticulant des bras, de la tête, des épaules. Les hommes participent des mêmes défauts, mais à un moindre degré. Les uns et les autres parlent bien le basque, mais en appuyant trop, dit-on, sur la dernière syllabe. — Les femmes sont précoces et très-fécondes. Dans les unions croisées avec la race indigène, on reconnaît, dit-on, le type bohémien jusqu'à la troisième génération. Ils portent le même costume que les basques; mais celui des enfants et des femmes est trop souvent débraillé.

On lit dans la grande Encyclopédie du dix-huitième siècle.

« Les biscayens et autres habitants des Pyrénées ont succédé aux premiers bohémiens et on leur en a conservé le nom. Ils se mêlent aussi de voler le peuple ignorant et superstitieux et de lui dire la bonne aventure (1). »

Dans des termes aussi absolus, cette thèse est insoutenable; mais si l'on se contentait de dire que les bohémiens du pays basque ne sont qu'une populace hétérogène, croisée de tziganes et d'indigènes pyrénéens, on pourrait s'appuyer invinciblement sur l'histoire et sur la statistique qui termine ce chapitre.

Ce n'est pas d'hier seulement que les nomades venus de l'Orient font des recrues chez les peuples de l'Occident; les passages que nous avons tirés des anciens auteurs le prouvent; mais nulle part ils n'ont trouvé autant de facilité à croiser leur sang avec la population indigène que dans le pays basque. — Au dix-huitième siècle les Etats de Navarre rendaient un arrêt contre « les fainéants et les débauchés qui auront commerce avec les bohémiennes et les rendront enceintes (2). » C'est à pareille époque que remonte la vie de l'abbé Adam, de Baïgorry, qui commence comme une histoire de brigands et finit comme une légende de saints. Voici, en abrégé, comme elle se raconte encore dans les veillées de la chaumière, en Navarre :

« L'abbé Adam de Baïgorry, dévoré des feux de la concupiscence, s'était enrolé dans une bande de bohémiens dont il ne tarda pas de devenir le chef. Mû par le seul désir d'assouvir ses passions

(1) Encyc. T. II, P. 296, au mot *bohémiens*.

(2) Inventaire des registres des Etats de Navarre, dix-huitième siècle — C. 1530, cahier, arch. de Pau.

charnelles, il ne versa jamais le sang, et conserva même dans tout le cours de sa vie de débauches et d'attentats des sentiments généreux. Un soir d'hiver que la tempête faisait rage dans la montagne, il entra dans une ferme isolée pour y passer la nuit et n'y trouva qu'une jeune femme et deux ou trois enfants groupés autour de leur mère. Après s'être fait servir, il entre en conversation et apprend que cette femme était dans la plus triste situation, car elle venait de perdre son mari et était sur le point de perdre sa maison. Demain, dit-elle, mes enfants et moi nous serons jetés hors d'ici par tel fermier à qui mon pauvre défunt avait souscrit un billet que je n'ai pas les moyens de payer. — Adam demande quelle est la somme, la pose sur les genoux de la femme et sort sans attendre ses remerciements. Inutile de dire ce qu'elle en fit dès le lendemain. Mais dans la nuit suivante Adam assaille la maison de l'heureux créancier et le dévalise. Rentré en possession de son bien, il ne trouve rien de mieux à faire que de retourner chez la veuve pour lui remettre de bonnes provisions de bouche dont il s'était aussi emparé. Cet excès de générosité parut suspect à la jeune femme dont le trouble n'échappa pas à l'œil clairvoyant du Cartouche basque. « Ne craignez rien, madame, lui dit-il, Adam sait respecter la vertu partout où il la trouve » et il la laissa aussi stupéfaite du nom de son bienfaiteur qu'elle n'avait pas reconnu, que de son procédé charitable. Dix années durant, cet homme continua son existence criminelle et tomba enfin dans les mains de la *Sainte-Hermandad*, dans une expédition de l'autre côté de la frontière. Il fut jeté dans les prisons de Pampelune où il ne tarda pas de donner des signes de repentir, à tel point qu'il devint un sujet d'édification pour ses compagnons de captivité. A l'expiration de sa peine, il demanda à rester en prison où il étonnait tout le monde par la rigueur de ses austérités, si bien qu'on le nomma aumônier de la citadelle où il était entré comme prisonnier. Et quand, après vingt ans, le glas funèbre annonça aux habitants de Pampelune la fin du *bon larron*, chacun disait : « Le saint est mort, le saint est mort. »

Si cette légende n'était pas une biographie tout platement stéréotypée, elle n'en aurait que plus de valeur à nos yeux, comme un fruit savoureux de l'imagination populaire chez les basques. En tant que thème édifiant sur la conversion des pécheurs, on peut dire qu'elle manque à la *Légende dorée*.

La langue des bohémiens des Basses-Pyrénées est le basque; la plupart des femmes n'en parlent pas d'autre et il en est de même des hommes d'un âge moyen qui n'ont pas appris le français à l'école de l'armée ou de la prison. Mais, depuis quelques années, les garçons vont à l'école; de sorte que bientôt tous les jeunes gens parleront français. Quant à la langue *romani*, elle est tellement oubliée qu'elle ne peut pas même servir aujourd'hui de trame à un argot dont ils usent, dit-on, quelquefois et qui n'est composé que de mots basques intervertis, mêlés de quelques autres d'origine tzigane ou tirés du vocabulaire des prisons. En 1858, M. Baudrimont n'a pu réunir dans les environs de Saint-Palais par ses efforts combinés avec ceux d'un instituteur que 245 mots qui, ajoutés aux 107 publiés par M. F. Michel dans son ouvrage sur « *le pays basque* », donne un total de 352 mots seulement dont plusieurs sont répétés, d'autres basques et d'autres français ou espagnols. Ainsi on en peut pas prendre pour des mots romani, *oréna* heure, *animalia* animal, *bilouac* cheveux, *céria* ciel, *éria* doigt, *hamia* ligne à pêcher, *ihlasoa* mer, *miraila* miroir, *oulia* mouche, *soudoura* nez, *sortçia* naitre, *lanoua* nuage, *shouria* oiseau, *azaskouria* ongle, *béharria* oreille, *aria* rocher, *guéka* serpent, *arréba* sœur, *atala* tambour, *lura* terre, *pishia* urine, *orga* voiture, puisque tous ces mots, d'après M. Baudrimont, qui s'y connaît, sont les mêmes en basque. (1)

Quel est donc l'espagnol qui ne reconnaîtrait sa langue dans *bentana* fenêtre, *mundo* monde, *polvola* (pour *polvora*) poudre, sans compter les mots altérés comme *panicelo*, sans doute pour *pañuelo* mouchoir? Et n'est-ce pas du français altéré que *moulinoua* moulin, *sablia* sable, *lima* lime, *punasha* punaise? D'autres mots sont hybrides : par exemple dans *erromancel*, bohémien, reconnaîtront le mot tzigane *romanitschel* ou *romanicel* précédé de l'augment basque *er*? Ils appellent la vierge *amadoubel*, mot dans lequel on reconnaît *ama* (mère en basque) et *débel* dieu en bohémien, *kacidorra* le foin, composé de *kaç* herbe en bohémien, *idorra* sec ou sèche en basque.

D'autres mots ne sont que de l'argot, comme *foutralo* eau-de-vie, qui rappelle un mot analogue des marins; *brastano* gendarme. Les bohémiens basques ne peuvent pas même compter jusqu'à dix

(1) Cf Baudrimont : *Vocab. des Bohém. du pays basque*. Bordeaux, 1862, in 8° de 40 p. Franc.-Michel. *Le pays basque*, p. 128, in 8°, Paris, 1857.

en leur langue mère ; ils ne vont que jusqu'à cinq. Les noms par lesquels ils désignent les douze mois de l'année sont sensiblement les mêmes qu'en basque. Ils ont emprunté à cette langue non-seulement le vocabulaire mais la grammaire. Ainsi font-ils leur pluriel en *ac* (*bilouac* les cheveux), et représentent-ils l'article déterminatif par un *a* placé à la fin du mot : *brastano* gendarme , *brastanoa* le gendarme, *mandro* pain, *mandroa* le pain.

Que leur reste-t-il donc de la langue des tsiganes ? Juste assez pour nous empêcher de méconnaître leur descendance à la vérité bigarrée comme leur physionomie elle-même.

Nos bohémiens ne sortent guère de la partie des arrondissements de Mauléon et de Bayonne qui correspond aux anciennes divisions de basse Navarre, Labourd et Soule : pays boisé, entrecoupé de collines et de frais vallons, mais en partie semé de landes et de bruyères. Là le bohémien peut établir son gîte permanent, ou chercher un abri provisoire dans une cabane de berger, sans que personne vienne lui demander compte de son usurpation. Il ne perd pas de vue le clocher du village voisin où il vient à l'occasion tondre les animaux et vendre les paniers d'osier qu'il a tressés dans sa retraite. Les bohémiens se rapprochent de plus en plus des centres de population où quelques-uns sont établis comme fabricants de sandales et même comme cultivateurs, ce qui est un pas de plus vers la vie sédentaire et régulière. Ainsi ceux de Méharin qui faisaient le désespoir de M. de Belzunce, il y a trente-cinq ans, sont devenus propriétaires-agriculteurs et ne donnent plus aucun sujet de plainte à leur voisins. Comme ce groupe a eu une très-mauvaise réputation, je vais donner le résultat de la visite que je lui ai faite au mois d'août 1875. Il est établi au hameau de *Burgory* composé de cinq maisons qui ne sont ni plus mal tenues ni moins confortables que celles des autres paysans.

Dans l'une je trouve un ancien militaire âgé de soixante ans qui me présente sa feuille de congé expédiée à Cherchell (Algérie), avec un certificat de bonne conduite.

Après avoir payé sa dette à l'Etat, il lui a donné dix enfants dont deux seulement ont eu maille à partir avec la justice pour des peccadilles.

Sa deuxième femme, encore vivante, est née en Espagne d'un

mariage mixte et lui-même, à en juger par son teint n'est probablement pas de race pure. Cependant, il est fils de la dernière reine des bohémiens, morte à Saint-Palais, il y a dix-huit ans. (1).

Je considère la taille de cet homme (1 m. 67) comme représentant la moyenne de celle des bohémiens du pays basque, supérieure par conséquent de 2 à 3 centimètres à celle de leurs voisins. Dans une autre maison, nous trouvons le mari et la femme âgés d'une soixantaine d'années avec une belle et forte fille qui les aide à cultiver leurs champs. Une autre fille a émigré en Amérique, et un fils est marin. Cette famille vit sur sa propriété composée de la maison et d'un hectare de terrain en culture. Dans une troisième habitation vit un couple du même âge à peu près et non moins respectable. Ces vieillards cultivent avec l'aide d'un ou deux de leurs fils, un joli champ de 84 ares, en majeure partie planté de maïs. Une de leurs filles est passée en Amérique avec un de ces convois d'émigrants que le pays fournit chaque année aux états de la Plata.

Nous n'avons rien de favorable à dire des autres; mais il n'en est pas moins acquis que ce hameau de vingt habitants, jadis repaire de parias vicieux et abhorrés, est en majeure partie composé aujourd'hui d'honnêtes gens qui se distinguent à peine de leurs voisins par les mœurs et l'éducation, comme par les traits du visage. Loin de vivre sans religion, ils se montrent non moins dévots que les basques. — J'ai vu leurs enfants à l'école communale tout aussi avancés que les autres écoliers du même âge. — En somme, c'est une population presque régénérée qui dans vingt ans sera tout-à-fait confondue avec celle qui l'enveloppe. Mais il n'en est malheureusement pas partout ainsi.

Ainchicharburu, hameau de la commune de Bussunarits, canton de Saint-Jean-Pied-de-Port, est un repaire hideux de vagabonds et de mendiants. Il est vrai que les hommes ne s'abaissent jamais à demander l'aumône; ils en laissent le soin aux femmes et aux enfants. L'*Ainchicharburu* est une agglomération d'une quinzaine de masures où l'on trouve tout au moins une honnête famille,

(1) Les titres de roi ou de reine que les Bohémiens conféraient jusqu'à ces derniers temps à l'un des leurs ne comportaient qu'une autorité morale pour le règlement des différends survenus dans la communauté ou avec des voisins. Le roi ou la reine, pris parmi les plus intelligents et les plus riches, devaient aussi protéger leurs sujets.

celle du garde champêtre, ancien douanier des côtes de Bretagne, qu'on a fait pasteur d'un troupeau de loups. Sa houlette est une vieille carabine pour laquelle ses administrés professent un respect superstitieux. Avec elle il promène par les champs qu'il a mission de protéger contre les égarés et les affamés. Mais il a fort à faire.

« Ces êtres là, nous disait le juge de paix de Saint-Jean-Pied-de-Port, me donnent plus de besogne à eux seuls que tous les autres habitants du canton. La plupart sont sous la surveillance de la police, sans compter ceux qui restent sous les verroux. C'est une plaie pour le pays. »

Et cependant ils ne sont que soixante-cinq petits et grands, formant quinze familles entassées en neuf maisons où ils vivent pêle mêle dans une hideuse et indécente promiscuité.

Dans l'une nous trouvons une veuve et sa fille qui vit en concubinage avec un basque. Ce jeune gars de dix-huit ans a déjà fait souche et vit là en vrai bohémien. Ailleurs cinq familles formant ensemble vingt-deux personnes se partagent une habitation d'un seul étage dont l'équilibre semble mal assuré et dont la toiture a des éclaircies vers le ciel. Mais où sont les lits pour tant de monde ?.... Il n'y en pas six ! Un malheureux enfant tremble de fièvre sur sa paille ; les autres grouillent sur le sol sordide. — Ce pandemonium est le type du genre, mais les autres logis s'en rapprochent beaucoup. La plupart ont un coin de champ ; il n'est pas même cultivé. — En résumé, sur les quinze ménages bohémiens de l'Ainchicharburu, huit sont mixtes, le père ou la mère, mais plus souvent le père, étant basque ; six sont illégitimes et trois ont pour chefs autant de repris de justice dont un ancien galérien.

Malgré le zèle charitable du maire, M. d'Apat, qui fait des efforts soutenus pour moraliser ces gens là, en leur offrant du travail dans ses terres, la plupart croupissent dans la paresse et la malpropreté la plus insigne. Les hommes sont toujours à courir, les femmes et les enfants à mendier, les filles à la merci de qui veut les payer. — Chacun des bouges sans meubles et presque sans literie est un lieu de récel ou d'asile pour les malfaiteurs.

N'est-ce pas la justification des plaintes amères qui retentissent encore par intervalles au sein du conseil général et dans la presse ? Heureusement que l'Ainchicharburu n'a pas son pareil.

Tout à côté, à Saint-Jean-le-Vieux, nous trouvons un contraste flatteur dans la famille O^{'''} composée de deux beaux vieillards de quatre-vingt-six ans, mari et femme, sortis de l'Aïnychicharburu pour habiter une maison décente, appartenant à leur fils qui leur procure une honnête aisance. Cet homme a passé quelques années à la Plata d'où il a rapporté un petit capital moyennant lequel il fait le commerce de mules avec l'Espagne. — Le maquignonage est partout en France, comme en Espagne, l'industrie favorite du bohémien : c'est celle qui lui permet le mieux de tirer partie de ses qualités et de ses défauts. Faute de moyens, il se fait tondeur, ce qui est un acheminement vers son idéal. Sa dextérité dans ce rôle est proverbiale : elle lui sert même à l'occasion pour déguiser une bête volée de telle sorte qu'elle en est rendue méconnaissable pour son propre maître. Ils joignent à cela la fabrication des paniers d'osier et des sandales de corde dont on fait un grand usage dans le pays et qu'on exporte même à La Plata.

La culture du sol qui comporte une existence plus stable n'est pas dans leur goût, mais ils commencent à s'y faire, au moins en Navarre.

À cet égard, les bohémiens des trois anciens territoires basques ne vivent pas dans des conditions également favorables. La Navarre plus agricole et plus peuplée, le Labourd plus fertile et plus commerçant offrent un meilleur emploi des bras du travailleur que la Soule couverte de bois et de bruyères, sauf en quelques vallées bien arrosées où s'agglomère sa trop rare population.

C'est en ces riants vallons qu'on voit poindre à travers la cime des arbres les clochers à triple pignon emblème de la Trinité.

Au douzième siècle, le christianisme avait encore de la peine à triompher des vieilles superstitions euskariennes : le peuple basque montrait beaucoup de répugnance à échanger de vieux dogmes qu'il croyait comprendre contre les nouveaux qu'il ne comprenait pas du tout. Tel était le cas du dogme fondamental de la Trinité. Un des nouveaux apôtres eut un éclair de génie : pour rendre sensible à l'esprit grossier de ses ouailles la notion d'un seul Dieu en trois personnes, il bâtit un clocher à trois pointes et s'en fit un argument irrésistible. Tel fut son succès que ses confrères s'empressèrent de l'imiter, et c'est ainsi, dit-on, que la Soule se couvrit de clochers-arguments.

Les bohémiens ne sont pas nombreux sur ce petit territoire qui correspond à une partie seulement de l'arrondissement de Mauléon. On les trouve entre cette dernière ville et Tardets, à Menditte et dans la lande avoisinante. Ils se livrent à la fabrication des sandales et des paniers, ce qui leur permet de vivre passablement, sans trop usurper sur le bien d'autrui.

Cependant, de vingt-deux personnes composant les cinq familles de Menditte, six ont eu maille à partir avec la justice. Ajoutons, pour donner une idée complète de leur moralité, que des cinq ménages l'un vit en concubinage et que, dans un autre, la femme qui n'a encore que trente-six ans, a eu douze enfants avant de se marier.

Les bohémiens de la Soule ont une mise décente et sont passablement logés. N'était le teint un peu basané, la face large de quelques-uns d'entr'eux, et les larges anneaux d'or que les femmes aiment à porter à leurs oreilles, on les prendrait facilement pour des paysans basques. Il y a cependant un instinct de vagabondage qui survit à leur transformation extérieure aussi bien que le goût dépravé ou l'appétit glouton qui les fait se ruer comme des vautours sur les bêtes mortes de maladie, fussent-elles déjà enterrées. L'animal est prestement dépouillé et dépécé; les parent, les amis, les voisins se réunissent et procèdent à un joyeux banquet. On a dit que les bêtes ainsi dévorées n'étaient pas mortes de maladie, mais avaient été empoisonnées par les bohémiens dans un dessein prémédité. Ces faits d'empoisonnement dont le nombre a été grossi par l'esprit méfiant et crédule des paysans, n'enlèvent rien à la sauvagerie de pareils festins.

C'est un besoin pour le bohémien que d'avoir ses jours d'orgie et il le satisfait n'importe comment. Rien n'égale, du reste, la complaisance de son estomac que la vigueur de ses jarrets. Il danse des heures entières avec une souplesse et une élégance hors ligne.

L'exercice favori des basques est le jeu de pelote dans lequel ils font des prodiges de vigueur et d'agilité : le bohémien, non moins vigoureux ni moins souple, préfère les trépignements désordonnés et les poses lascives du *fandango*.

Dans le Labourd (aujourd'hui arrondissement de Bayonne) les bohémiens se distinguent depuis longtemps par des mœurs plus policées, une vie plus sédentaire et plus laborieuse qui, jointes

au nom particulier de Cascarots (*Cascarotac* en basque), qu'on leur donne, ont fait croire à quelques personnes qu'ils étaient d'une origine différente que les autres. Mais cette civilisation relative, et l'industrie maritime qui les distingue plus encore, tiennent aux conditions de milieux où ils se sont trouvés placés, car ils ont commencé par être vagabonds et pillards comme ailleurs, ainsi que nous l'allons voir.

Le Labourd est la partie la plus découverte, la mieux cultivée et la plus peuplée du pays basque ; d'où une difficulté plus grande de s'y livrer impunément à la maraude. De plus, l'importance militaire et maritime de ce territoire qui commande la *grand'route* d'Espagne et qui a plusieurs ports de mer, l'avait fait placer, même au temps de ses privilèges autonomiques, sous la garde du gouverneur de Guienne et du commandant militaire de Bayonne. Celui-ci prêtait main-forte aux paysans pour traquer les bandes errantes de bohémiens. — Les archives de la ville de Bayonne portent, à la date du 14 août 1581, une requête du corps des échevins au gouverneur de Bayonne « *pour faire sortir du territoire les bohêmes vagabonds.* » — Les archives de la ville de Saint-Jean-de-Luz, qui ne remontent pas aussi loin parce que les plus anciennes ont été pillées ou détruites ; — les archives de Saint-Jean-de-Luz, dis-je, de 1705 à 1760 en font plusieurs fois mention comme de *vagabonds errants de paroisse en paroisse et volant partout*. Les habitants demandent leur expulsion et les jurats écrivent au gouverneur de Bayonne : « Ils sont la terreur des habitants qui le plus souvent n'osent même pas se plaindre. » Le lieutenant général de Montrevel, en conséquence de cette supplique, ordonne de les enfermer et défend à quiconque de leur donner asile (1760) (1). — Le dénombrement fait à Saint-Jean-de-Luz, à cette époque, fixe leur nombre à cinquante-trois ; mais il ne s'agit sans doute que de ceux qui habitaient la ville et son district. — La petite ville de Ciboure, située en face de Saint-de-Luz, de l'autre côté du port, en avait probablement davantage.

Une tradition locale, à défaut de documents écrits, fixe leur arrivée à deux siècles environ, en arrière, lors du sac de la ville par les Espagnols. Les habitants s'étant dispersés pour ne pas subir les insultes de la soldatesque, les bohémiens, moins délicats,

(1) Arch. de la mairie de St-J.-de-L. 1705-1760. Registre.

auraient occupé les maisons désertes des quartiers de Bordagain et de Chotarreta où ils sont encore.

Cette tradition se rapporte sans doute à l'incendie et au pillage de Saint-Jean-de-Luz et de Ciboure par l'armée espagnole en 1636. L'histoire constate, en effet, que les habitants désertèrent leurs foyers après la prise de ces deux villes et qu'ils n'y rentrèrent qu'après l'expulsion de l'ennemi en 1637. Un état des pertes dressé à cette époque porte qu'à Ciboure, qui avait le plus souffert, quatre cent trente-sept maisons sur six cents furent trouvées rasées ou brûlées. — Que les bohémiens soient venus, comme une volée d'oiseaux de proie, s'abattre sur les maisons désertes, qu'ils aient même servi l'ennemi victorieux, de toutes leur complaisances, à condition de participer au pillage, il n'y a là rien que de très-conforme à leur nature et à leur habitudes. Mais qu'une prise de possession d'un an leur ait tenu lieu de prescription, lors du retour des propriétaires légitimes, c'est ce qu'il est impossible d'admettre.

Il est infiniment plus probable que les bohémiens ont profité insensiblement de la décadence des deux villes riveraines du golfe de Gascogne, à partir du traité d'Utrecht, pour acquérir à vil prix des immeubles que leurs propriétaires abandonnaient. Par ce funeste traité qui mit fin à la guerre de la succession d'Espagne, en 1713, Louis XIV cédait à l'Angleterre les colonies qui entretenaient le commerce maritime du Labourd et dont la découverte était due à la hardiesse de ses marins : l'Acadie, aujourd'hui Nouvelle-Ecosse et Terre-Neuve (1).

Cinq ans après ce coup porté à la prospérité des deux villes sœurs, Saint-Jean-de-Luz qui avait compté 18,000 habitants n'en avait plus que 13,000 et Ciboure 4,000. Bon nombre de maisons restaient désertes. — Puis l'Océan vint consommer une ruine que la guerre et la politique avaient commencée. Les flots jusqu'alors contenus dans leur lit marchèrent à l'assaut de la ville de Saint-

(1) « *Mémoire touchant la découverte, les établissements et la possession de l'Isle de Terre-Neuve et l'origine des pescheries des baleines et des morues, la première ayant occasionné cette découverte par les sujets de S. M. T. C. habitant dans le pays de Labourd; — fourni par les habitants de Saint-Jean-de-Luz et de Ciboure à M. de Planhion, syndic général du pays, le mois de mars 1710.* »

Le nom d'Isle des baculaos donné anciennement au cap Breton justifie assez bien cette prétention. « *Bacalao* » est basque et veut dire morue. La langue espagnole a emprunté ce mot dans le même sens.

Jean-de-Luz et battirent en brèche les falaises qui protégeaient Ciboure de façon à en faire crouler une partie et à menacer sérieusement le reste. On voit encore sur le nouveau rivage les fondations des édifices détruits et leur débris à demi ensevelis sous le sable. — De l'époque qui vit poindre ces calamités aujourd'hui conjurées par l'art et par le temps date la grande émigration de Saint-Jean-de-Luz et de Ciboure.

En 1755, la première n'avait plus que 3,367 habitants et la deuxième, 1,781 ; c'est à peu près celle qui leur reste à cette heure.

La petite digression dans laquelle nous venons d'entrer fera comprendre comment les hôtes étrangers du Labourd ont pu prendre racine à leur gré, avec peu ou point de frais, pour échapper aux mesures répressives du vagabondage.

Quoique tenus à l'écart et méprisés, on sollicitait leurs services pour l'armement des barques de pêche qui remplaçaient l'ancienne et brillante marine de long-cours. Cette vie aventureuse s'adaptait mieux à leur tempérament que la culture de la terre qu'ils n'ont jamais pu adopter. Ils y déployèrent beaucoup d'adresse et de vigueur et quelques-uns y acquirent une certaine aisance, qui leur permit de s'insinuer peu à peu par des alliances dans le gros de la population. A l'origine, ils étaient traités à l'église, à peu près comme les Cagots : les prêtres inscrivaient sur leurs actes de baptême et de mariage la mention de « *Cascarot ou bohémien*, » et les enterraient toujours hors de l'église au temps où il était d'usage d'inhumer les fidèles sous les dalles du temple. Mais peu à peu ils rentrèrent dans le droit commun, même avant les infortunés cagots.

On ne sait pas s'ils professaient des croyances religieuses particulières, à l'époque de leur arrivée, parce que, fidèles à l'usage qu'ils observent invariablement partout d'adopter la religion du pays où ils se trouvent, quelle qu'elle soit, ils firent montre de catholicisme, de prime abord. Aussi jamais l'inquisition n'eut-elle à faire brûler un bohémien, pas même en Espagne.

Le mépris qu'ils inspiraient faisait passer sur les irrégularités dont ils se rendaient coupables, d'autant qu'ils péchaient par excès plus que par défaut.

C'est ainsi que les nomades font encore baptiser leurs enfants trois fois plutôt qu'une, pour profiter des faveurs que les bonnes âmes qui consentent à leur servir de parrains et de marraines ne man-

quent pas de leur faire à cette occasion. — Le terme de *nomades* ne doit plus être entendu que dans un sens relatif : aujourd'hui tous les bohémiens sont tenus d'avoir un domicile légal qui est effectif pour la plupart, mais un trop grand nombre encore se déplace souvent. Ceux du Labourd, au nombre de 300 environ, sont plus stables et presque tous domiciliés à Ciboure. Saint-Jean-de-Luz ne compte plus que quelques familles très-croisées avec les indigènes parmi lesquels elles s'efforcent de se confondre, à tel point qu'elles ne frayent plus avec celles de Ciboure, qui, de leur côté, refusent de les reconnaître.

La plupart des Cascarots sont marins ou pêcheurs et leurs femmes marchandes de poisson. Dans cette industrie, ils montrent plus d'adresse et d'activité que les basques eux-mêmes.

Vivant au milieu d'une population dévote, s'ils s'en distinguent, c'est par un goût plus vif pour les cérémonies du culte. Il en est de même pour tous les bohémiens du pays basque qui ont véritablement pris racine quelque part.

Leurs enfants fréquentent l'école primaire et s'y montrent au moins aussi intelligents que les autres.

Ceux du canton de Saint-Palais ont fourni récemment au clergé de Madrid un jeune prêtre aussi vertueux qu'instruit, dont nous pourrions dire le nom, et qu'on a éloigné, un peu contre son gré, de son pays natal, à cause du préjugé qui lui aurait nui dans l'exercice de son ministère.

Les bohémiens ne sont donc pas incivilisables. Leur plus grand souci serait de faire oublier leur origine qu'on leur rappelle encore trop souvent. Les noms de *cascarotac* et de *bohémiaac* ou *égyptoac* sont des termes de mépris qui les blessent : ils conviennent qu'ils sont « *romanichels* » (4) d'origine, mais ils veulent être français tout aussi bien que les basques.

Certains écrivains se sont fait illusion à ce point qu'ils ont considéré, soit les cascarots seulement, soit même tous les bohémiens basques comme des maurisques chassés d'Espagne. La chronologie seule eut dû les mettre à l'abri de cette erreur, puisque l'expulsion des maurisques est de 1609, et que les documents

(4) J'écris ici ce nom comme je le leur ai entendu prononcer partout. Ils disent aussi « *romanichel*. » M. Baudrimont a entendu à Saint-Palais « *erroumancel*. » Ce serait le même mot altéré par la phonétique basque, ainsi que nous l'avons déjà expliqué.

officiels que nous avons cités datent de 1581 et au delà. Un témoignage non moins sûr mais plus difficile à interroger, c'est la langue dont il ne reste à la vérité que des débris, mais des débris qui ne permettent pas le doute. Les vieillards en sont restés seuls dépositaires, parce que la langue se perd de plus en plus, surtout depuis que les enfants fréquentent l'école, mais je n'ai pas eu de peine à me faire dire, à Ciboure, des mots usuels comme *mandro* pain, *mol* vin, *pani* eau, *gani* poule, *balitcho* porc, *déblz* soleil qui sont de la langue romani. Ce dernier mot est donné dans le vocabulaire de Grellmann (1) comme synonyme de Dieu, tandis que le soleil est désigné par *cam*. A l'autre extrémité des Pyrénées, dans le Roussillon, un gitano nous a aussi donné *cam* pour soleil et *dabel* pour Dieu. Les bohémiens basques semblent avoir eu le même mot autrefois pour désigner Dieu et soleil, puisqu'ils appellent encore la vierge *amadubel*, c'est-à-dire mère de Dieu. — Faut-il voir en cette rencontre comme une relique de leur culte primitif?....

La statistique par laquelle nous terminerons est destinée à montrer non-seulement le nombre et la répartition des bohémiens sur le territoire basque, mais aussi leur état social et moral pour servir à mesurer les progrès accomplis et, plus tard, ceux qui s'accompliront sans doute. Malgré les misères qu'elle dévoile, elle marque un progrès réel par rapport au temps des premières ordonnances de police et même au temps si voisin de nous où parurent les lettres de M. de Belzunce.

Le bohémien, répétons-le, n'est pas indisciplinable, mais à part quelques efforts privés et généreux, on n'a encore fait que le punir pour le régénérer. On met le père sous les verroux et les enfants, par conséquent, sur le pavé. Qui les nourrira ces orphelins de par la loi? Les enfants pullulent dans chaque famille et chacun a déjà trop des siens. C'est donc autant de petits vagabonds jetés sur la grand'route, d'apprentis voleurs et de prostituées en herbe.

Les conseils généraux se plaignent et ne proposent que des mesures de rigueur. L'administration reste inerte et le gouvernement passif quand il suffirait pour assurer l'avenir de fonder une

(1) *Op. cit.* Ch. V.

petite colonie agricole et ouvrière, destinée à recueillir les enfants orphelins ou délaissés, ou séparés de leurs parents.

A leur majorité, ces ouvriers de l'atelier ou de la charrue seraient saisis par l'armée, comme le sont tous les français et achèveraient de se retremper dans cette grande école de discipline et d'honneur. Est-ce au sortir de là, à l'âge de vingt-cinq ans, après dix, quinze ou vingt années de vie régulière, qu'ils viendraient reprendre près du bouge natal la tradition interrompue de misère et de larcins ? Qui oserait répondre affirmativement ? — Quand aux filles on les placerait facilement, après leur apprentissage, comme ouvrières ou domestiques dans les villes.

La fondation que nous réclamons serait d'un intérêt réel pour le département ; elle aurait aussi tous les caractères d'une institution charitable plus digne d'une nation riche et éclairée que les mesures de rigueur qu'on a su seules mettre en jeu jusqu'à ce jour.

STATISTIQUE DES BOHÉMIENS DU PAYS BASQUE FRANÇAIS

1^{er} JANVIER 1876

LOCALITÉS.	MÉNAGES		Nombre de personnes	OBSERVATIONS.
	légitimes.	illégit. mes		
Ainchieharburu commune de Busunaritz canton de St-Jean-Pied-de-Port	9	6	65	<p>Dans le total des personnes ne sont pas comprises les pères ou mères de race basque unis légitimement ou non à un conjoint de race bohémienne. Nous avons trouvé 9 de ces ménages mixtes à la campagne, et nous croyons qu'il y en a au moins autant à Ciboure, mais là il est plus difficile de s'en assurer parce que la population est plus mêlée. Pour la même raison le chiffre des bohémiens (<i>cascarots</i>) de cette petite ville est moins sûrement établi qu'ailleurs, les individus de race mixte indéterminée y étant très nombreux.</p> <p>Relativement aux professions, nous avons pu constater celle de 156 personnes de tout sexe et âge ainsi réparties : vanniers ou sandaliers, 67; cultivateurs, manoeuvres, ouvriers à la journée, 34; tondeurs, 20; maquignons, 4; marins, 31. Les femmes, filles ou sœurs de marins, sont marchandes de poisson.</p> <p>Le nombre d'individus des deux sexes ayant subi une ou plusieurs condamnations en justice s'élève à 43.</p>
Saint-Jean-le-Vieux canton de St-J -Pied-de-Port	1	»	3	
St-Etienne-de-Baïgorry	2	»	14	
Burgory, commune de Méharin, canton de St Palais	3	2	20	
Irissary, canton d'Iholdy.	4	»	22	
Hélette, canton de Iholdy.	3	»	25	
Gibraltar commune de St-Palais.	2	»	8	
Amendeux-Oueix canton de St-Palais.	4	»	33	
Beyrie, canton de St-Palais.	2	1	12	
Luxe-Semberaute canton de St-Palais.	4	»	17	
Lantabat, canton de Iholdy.	1	2	17	
Muscully, canton de Mauléon.	»	1	4	
St-Just-Ibarre, canton de Iholdy.	2	»	9	
Bunus, canton de Iholdy.	2	2	18	
Menditte, canton de Mauléon.	4	1	22	
Ciboure canton de St-Jean-de-Luz	46	4	280	
TOTAUX	89	19	569	

CHAPITRE III.

LES GITANOS DU ROUSSILLON ET D'ESPAGNE

Les Bohémiens du Roussillon sont appelés *gitanos*, comme en Espagne, mais le mot se prononce à la façon catalane et française, sans aspiration de la première lettre. Ce nom n'est qu'une contraction d'*Egiptianos* sous lequel ils furent d'abord désignés en Castille (1). Nous avons raconté dans le chapitre I, leur première entrée à Barcelone, capitale de la principauté dont faisait alors partie le Roussillon. Les *Constitutions de Catalogne* les désignent, en 1512, sous les noms de « *Boémians et sots nom de boémians, Grecs é Egiptians.* » En Portugal, on les appelle *Boémios* et *Cinganos*. Nous voyons donc reparaitre dans tout le Sud-Ouest de l'Europe ce nom de Bohémiens sous lequel ils sont connus en France, parce qu'on les crut d'abord originaires de Bohême, probablement à cause du sauf-conduit qu'ils montraient de l'empereur Sigismond, *roi de Bohême*.

Nos *gitanos* sont les frères de ceux de la Catalogne, dont ils n'ont été séparés que par la conquête du Roussillon et de la Cerdagne, sous Louis XIII. Leur langage usuel est le catalan qui est encore l'idiome populaire du département des Pyrénées-Orientales. Ils ressemblent parfaitement aux *gitanos* de la *Puerta San Antonio*, de Barcelone. De stature au-dessus de la moyenne et bien campés, ils ont la peau très-brune, généralement de la teinte du cuir de Russie, quelquefois plus foncée, approchant de celle du nègre ; rarement elle est d'un bistre clair, presque blanche, sans doute pour raison de métissage. Mais leurs traits ne sont jamais ceux du nègre, dont ils n'ont pas non plus la chevelure crépue. Tout au plus se rapprocheraient-ils de la race jaune par l'élargissement des pommettes, l'apparence rude et noir de jais de leur longue chevelure, et par l'étroitesse du front. — On soupçonnerait un mélange de sang dravidien. — Ce n'est pourtant pas le type

(1) « *Egiptianos y calderos extrangeros.* » Décret de Ferdinand et d'Isabelle la Catholique (1499) déjà cité.

ordinaire : la plupart ne se distinguent facilement des indigènes que par le teint.

Leur costume est invariablement celui-ci : grande blouse de couil bleu tombant jusqu'aux genoux, casquette de loutre ou chapeau de feutre. Les femmes portent le costume du peuple, mais affectionnent particulièrement la couleur rouge. Quelques-unes, dont les pères ou les maris se sont enrichis dans le commerce des chevaux et des mules, portent la toilette des bourgeois, dont elles se distinguent encore par ce goût inné pour les couleurs voyantes.

Les gitanos du Roussillon se partagent en deux classes bien tranchées : ceux qui ont un domicile fixe dans les villes et ceux qui circulent en charrette avec leur famille, de village en village et de foire en foire. Les premiers habitent Perpignan, Elne et Thuirs ; ce sont les plus nombreux. Exerçant les métiers de maquignon et surtout de tondeur, ils déploient dans cette industrie une adresse et une activité incroyables.

Il faut les voir accourir, dès le point du jour, du quartier mal famé qu'ils habitent à Perpignan (la Porte Canette), à l'autre bout de la ville à la Porte Notre-Dame. Assis au pied du rempart ils sont là, munis des instruments de leur art, aux aguets de tout ce qui rentre ou sort. Chevaux, mules, ânes ou chiens, tout est bon pour eux. Car que ne tond-il pas, le gitano ? il tondrait sur un œuf.

Mais quelle adresse dans le maniement des ciseaux de toute forme et de tout modèle qui n'abandonnent l'animal que propre et rasé « comme le menton d'un *padre* » suivant leur expression ! On ne laisse qu'une petite touffe de poils, d'un dessin varié, à la racine de la queue. C'est la marque et comme la signature de l'artiste. — Tout en opérant, il ne reste pas muet, car, suivant un de ses proverbes, « *rivière qui coule sans bruit, ne roule pas de l'or* ; » et cette conversation avec le client lui donne parfois l'occasion d'acquérir la bête à vil prix.

Il y a parmi les gitanos quelques maquignons de plus haute volée : l'un d'eux que ses confrères eux-mêmes appellent *Monsieur F^{***}* a un immense établissement à la porte Magenta, probablement le plus considérable de toute la région des Pyrénées. Mais il a mieux que cela : une belle famille bien élevée et qui lui fait honneur.

Quelle distance n'y a-t-il pas entre cette famille honnête et riche

et celles dont les charriots viennent s'aligner le soir près du *pont de pierre* à l'entrée du faubourg Notre-Dame ! Elles sont là neuf ou dix, avec autant de véhicules sans nom dans lesquels chacun est né et chacun doit mourir.

Quand l'ardent soleil du Midi vient rougir de ses derniers rayons la campagne poudreuse, et que les tours de brique du *Castillet*, pareilles à des minarets arabes, semblent lancer dans les airs l'appel vespéral du *muezzin* ; alors, les figures bronzées de ces hommes et de ces femmes, à la longue et noire chevelure, qui viennent de tous côtés établir leur bivouac à l'ombre de la vieille forteresse, complètent l'illusion d'un paysage oriental.

Les hommes détellent et soignent leur monture, les femms préparent la cuisine, et les enfants demi-nus gambadent comme de petits démons autour du feu. Dans les nuits chaudes de l'été, tout ce monde couche à la belle étoile sur le gazon. — L'indigène passe sans prendre garde à côté de ces parias protégés par le mépris même qu'ils inspirent et qui trouvent ainsi l'isolement jusque sous les murs d'une cité populeuse. De quelles scènes dégoûtantes ou grotesques le passant ne pourrait-il pas être témoin ! On le devine ; mais ce qu'on soupçonnerait moins, c'est la gaité bruyante de ces gens en apparence si misérables. Dans ce tableau de la dégradation humaine on pourrait même saisir d'aventure une scène noble et touchante dont Callot ne s'est jamais avisé, telle que celle-ci, dont nous fûmes un jour témoin. Un homme à la face patibulaire berçait son enfant dans ses bras et le couvrait de caresse en lui parlant d'une voix câline. Que lui disait-il ?... peut-être cette belle et simple exhortation que Jaubert de Réart entendit un jour :

« Enfant, que Dieu te fasse toujours bon. »

Il est connu que les Bohémiens aiment beaucoup leurs enfants et sont pour eux d'une faiblesse extrême ; mais l'expression de ce sentiment rendue d'une façon si noble est faite pour nous étonner. Cependant la manière dont les gitanos de Perpignan célèbrent la fête de Noël témoigne non-seulement de la solide constitution des liens de famille et de certaines vertus domestiques, mais aussi de sentiments religieux qu'on ne s'attendrait pas à trouver chez des gens trop souvent représentés comme vivant sans foi ni loi.

L'un des rares habitants du Roussillon qui se soit donné la peine d'étudier les gitanos, mais qui n'a malheureusement publié que quelques fragments épars dans des recueils presque introuvables aujourd'hui, Jaubert de Réart (1), raconte que la fête de Noël amène à Perpignan, dans les familles qui y sont fixées, tous leurs parents et amis de la campagne. On se prépare de longue main, de part et d'autre, à célébrer ce beau jour dans lequel les amitiés se retrempent et les inimitiés s'oublient. L'écrivain a connu un bohémien qui fit exprès le voyage de Barcelone, pour se réconcilier avec son frère à cette occasion. Voici comment il dépeint la fête :

« Après les compliments d'usage entre gens qui se retrouvent, on récite le rosaire. Puis vient le moment de cette collation en usage dans notre pays, qui a pour base ces gâteaux d'amandes, de noisettes, de pignons et de miel, que nous appelons *tourrons*, et la veillée se passe à causer sur le plaisir de se revoir. Les anciens s'entretiennent des affaires de la dernière foire et des succès qu'ils espèrent dans la prochaine, et la guitare ébranlée par la main du plus habile met la jeunesse en train. On chante, on danse jusqu'à l'heure de la messe de minuit.

« A l'avertissement de la cloche, tous les membres de la famille se rendent à l'église où vous les voyez sous leurs plus beaux habits et dans le plus grand recueillement. La matinée du jour de Noël est consacrée aux *souhais de bonne fête*. Les filleuls vont baiser la main de leurs parrains dont ils reçoivent quelques leçons paternelles et de ces gâteaux, en forme de couronne, appelés *tourteaux*.

« Le foyer pétille sous le toit hospitalier, les ménagères appréhendent les provisions et la famille assiste à un repas copieux dont la gâté et l'appétit font le plus piquant assaisonnement.

• « Prévenu, comme on l'est, sur la manière de se nourrir des Bohémiens, on serait étonné du choix et de l'abondance des mets dont se compose leur festin de la fête de Noël. Ils économisent pour ce jour tout le reste de l'année ; trois familles dont je parle, au nombre de seize personnes, ont fait une dépense de près de

(1) J'espère qu'au nom de Jaubert de Réart nous aurons bientôt le droit d'ajouter celui de M. Fr. de Boaçà, de Prades, qui prépare de longue main une histoire générale des Bohémiens.

cent francs. En Espagne, les gitanos plus aisés se mettent aussi plus en frais. Il y a, dit-on, à Lérída, en Catalogne, un certain *Don Jayme*, gitano fort riche, qui le jour de Noël traite généreusement tous ceux de sa caste.

« Le doyen d'âge, fut-il le plus pauvre, est le roi du festin... Suivant l'antique usage, les femmes ne se mettent pas à table; elles servent les hommes et ne mangent qu'après eux avec les enfants... Après le repas, vient l'heure des visites chez les amis et les connaissances; c'est le moment solennel du baiser de paix, du pardon des injures, de la cessation des inimitiés. Les plus jeunes, déférant à l'âge, faisant abnégation de toute animosité, se soumettent, s'humilient, reçoivent à genoux leur pardon de la part de celui qu'ils peuvent avoir offensé et lui baisent la main. Quelques conseils, dictés par la prudence et la sagesse, sortent de la bouche des anciens; les témoins de cette scène s'attendrissent, des larmes roulent dans tous les yeux et tout le monde s'embrasse. Les plaisirs et les amusements achèvent de remplir la journée et le lendemain les familles se séparent en paix..... (1) »

Il est facile de reconnaître dans cette peinture de mœurs tracée peut-être d'une main un peu complaisante, une imitation des usages de l'Espagne catholique, au moins autant que la tradition des mœurs patriarcales bohémiennes. Nous reconnaltrions plus volontiers pour un écho des traditions asiatiques et du *culte des ancêtres* en usage dans l'extrême Orient, la manière dont les gitanos se sont appropriés la *fête des morts* de l'église catholique.

« Les Bohémiens de nos cantons, dit l'écrivain déjà cité, manifestent un grand respect pour la mémoire des morts. — Le soir de la Toussaint, veille de la commémoration des trépassés, le père de famille allume dans sa chambre des cierges en nombre égal à celui des morts dont il veut honorer la mémoire. Après le repas du soir, le son des cloches de la paroisse est le signal d'un entretien sur les faits et gestes des défunts, et des prières, que les enfants répètent à genoux en leur mémoire, terminent la veillée. Même répétition tous les soirs jusqu'à extinction naturelle des cierges qui durent encore, suivant leur grosseur, plusieurs jours.

« Les Bohémiens pauvres observent aussi cette pratique; mais c'est à la lueur que rendent quelques fils de coton enflammés, te-

(1) *Bulletin de la Société polymathique de Perpignan, en 1854. P. 73.*

nus à la surface d'un peu d'huile, dans un vaisseau de terre, par le moyen de petits trous pratiqués dans un morceau de roseau léger qui surnage. » (1)

Jaubert de Réart, écrivant pour ses compatriotes dans un journal de Perpignan, ne serait pas entré dans ces menus détails, si l'usage qu'il rapporte avait été commun aux autres habitants. Il faut donc admettre ou que les gitanos l'ont reçu par tradition de leurs ancêtres, ou qu'ils l'ont emprunté aux Espagnols. Mais la connaissance que nous avons des mœurs de ceux-ci, nous portent à y voir une tradition nationale bohémienne adaptée au calendrier et au rituel des fêtes chrétiennes.

Quoiqu'il en soit, nous en savons assez maintenant pour être assurés que les gitanos ne vivent pas sans religion. Peut-être pourrions-nous répéter à leur sujet ce que nous disions de leurs demi-frères basques : établis au milieu d'une population dévote, s'ils s'en distinguent c'est par un goût affecté sinon sincère pour les cérémonies du culte catholique. Les gitanos à demeure fixe se font baptiser, marier, enterrer avec toute la pompe qu'ils peuvent payer : les nomades, beaucoup moins à l'aise et beaucoup plus dégagés du qu'en dira-t-on, se passent souvent des formalités du mariage, mais ils font baptiser leurs enfants et ils appellent ordinairement le prêtre près des mourants.

Il en est même qui s'administrent la bénédiction nuptiale économiquement, comme un homme très digne de foi l'a vu et raconté (2). Par une belle matinée de printemps un jeune couple entre suivi d'un cortège de bohémiens des deux sexes, assez bien vêtus, dans une chapelle de Perpignan et se dirige droit vers les fonts baptismaux. Là, on se met à genoux et on récite des oraisons ; puis on se lève et la fiancée va se placer debout devant la statue de la Vierge. Après une profonde révérence, elle élève les mains à la hauteur de la tête et, dans cette posture, adresse une prière à la Vierge. Ensuite, prenant la main de son fiancé, elle l'appuie sur son cœur et prononce son engagement. A son tour le fiancé en fait autant. — Alors la jeune femme trace trois fois successivement le signe de croix sur son ventre en promenant la main d'un côté à l'autre et de haut en bas. — Une vieille s'avance, peut-être la mère, et

(1) *Publicateur des Pyrénées-Orientales*. 7 Novembre 1855.

(2) Puiggarí, professeur au collège de Perpignan.

posant la main sur l'épaule de la mariée elle lui marmote à l'oreille on ne sait quelles paroles et lui donne sa bénédiction. Dès lors, la femme retourne aux fonts baptismaux, toujours suivie de son cortège qu'elle asperge à belles mains. — La cérémonie étant terminée, on sort ; mais à peine a-t-on passé la porte que la mariée adjure son époux de lui garder la fidélité conjugale sous peine de correction corporelle, et le mari réplique par la promesse de lui casser les reins en cas de forfaiture. Pour tirer la moralité de ces aimables plaisanteries, un des vieillards de la troupe dit sentencieusement à sa commère : « *Vaya ! tot avuy quedaran amichs !* — Bah ! ils resteront amis tout aujourd'hui. »

Quelques-uns des gitanos les plus pauvres simplifient encore ce rituel en se rendant à l'église pendant la célébration d'une messe quelconque, dont ils profitent pour s'administrer *proprio motu* le sacrement de mariage, en prononçant à voix basse devant l'autel leur promesse réciproque, sans plus de cérémonie.

Faut-il voir en ces procédés naïfs les restes d'antiques usages (1) ou le désir de se mettre en règle, sans frais, avec les commandements de l'église ? Peut-être l'un et l'autre, quand on considère que les gitanos aisés font célébrer leur mariage par le prêtre et non sans ostentation. — Mais de quelque manière qu'on envisage ces faits, ils ne cadrent pas du tout avec l'assertion si souvent répétée que les bohémiens sont tout-à-fait sans religion. La vérité est qu'ils adoptent sans discernement tout culte professé dans le pays où ils vivent, mais qu'ils paraissent avoir, comme la plupart des hommes, des besoins religieux à satisfaire. — Leur éclectisme pratique ne les empêche pas, d'ailleurs, de garder certains usages traditionnels qui peuvent s'accommoder à toutes les lois civiles ou religieuses.

C'est ainsi que les unions conjugales sont préparées par les parents ou les vieillards, entre jeunes gens de 14 à 15 ans et que les fiancés non seulement ne se font point la cour mais ne doivent même pas se parler jusqu'après les noces qui ne se célèbrent que deux ans après (2).

(1) Il paraît que c'est une question qui divise ou a divisé les théologiens que celle de savoir si le sacrement de mariage est conféré par le prêtre ou si celui-ci n'est que témoin du sacrement. Voyez la grande *Encyclopédie* au mot *mariage*.

(2) Ce trait de mœurs caractéristique m'a été fourni par un gitano de Narbonne. Nos bohémiens n'ont conservé aucun rite, aucun usage particulier pour la naissance

On a raconté, plaisamment, qu'une cruche lancée en l'air et cassée en un plus ou moins grand nombre de débris qui marquaient la quantité d'années que les conjoints auraient à vivre ensemble, en faisaient tous les frais ; mais c'est de la fantaisie. Les noces sont au contraire l'occasion de prodigalités insensées, pour les riches, et de la perte du peu qu'ils possèdent, pour les pauvres.

En Espagne, un mariage dans les règles se célèbre de la façon suivante : le cortège se rend à l'église précédé d'un porte-étendart, qui tient haut et ferme un bâton au bout duquel flotte un mouchoir de batiste dont la blancheur de neige est l'emblème de la mariée. Dans le cortège qui suit le couple il y a des hommes armés de pistolets et de carabines qui font retentir l'air de décharges répétées. Arrivés à la porte de l'église, le porte-enseigne plante son drapeau et les gens de la noce défilent de chaque côté. Après la cérémonie célébrée par le curé de la paroisse, le cortège retourne à la maison nuptiale dans le même ordre et avec les mêmes accompagnements. La journée se passe à festoyer, chanter et danser ; mais à la nuit tombante voici venir le bouquet de la fête : des corbeilles entières de gâteaux et principalement de *yemas*, jaunes d'œufs battus avec du sucre. On en mange, on en gaspille, on s'en jette à la tête comme les *confetti* dans le carnaval romain ; si bien que le parquet de la salle finit par en être tapissé. Alors le branle est donné pour une danse de caractère dans laquelle hommes et femmes vont nécessairement piétiner sur les jaunes d'œufs et s'en crotter jusqu'à l'échine. C'est le *fandango* qui commence : cavaliers et danseuses se lancent à la rencontre les uns des autres en balançant les bras et faisant claquer leurs doigts comme des castagnettes ; les hommes battent des entrechats d'un pied de haut ; les femmes se trémoussent et font la roue ; les uns et les autres décrivent des circonvolutions au bout desquelles la danseuse échappe à son cavalier par un tour de reins, quitte à s'en rapprocher de nouveau d'un air agaçant.

Quand la guitare furieusement pincée dans un coin de la salle par un vieux ménétrier vient à cesser ses accords, la danse s'arrête pour un moment, mais les loustics remplissent l'intermède en imitant les cris de tous les animaux domestiques.

et les funérailles. S'il est vrai qu'autrefois ils faisaient disparaître leurs morts, soit qu'ils les enterrassent dans la solitude des bois ou sous le sol même de leur cabane, comme on l'a dit, il est certain qu'il n'en est plus de même aujourd'hui.

Ces saturnales durent deux ou trois jours, pendant lesquels les portes sont ouvertes à tous, gitanos ou non, et les rafraîchissements libéralement offerts aux visiteurs ; car un mariage bohémien est non-seulement une fête de famille, mais l'occasion de faire étalage de son luxe et de sa prodigalité.

On peut s'étonner que les gitanos, avec leur adresse incroyable et leur absence complète de scrupules, soient généralement pauvres. C'est qu'il leur manque la vertu de nos paysans : l'esprit d'épargne. Quand le bohémien basque a ramassé quelques sous, il les dépense à s'enivrer ; car, il a une passion funeste pour l'eau-de-vie. — Il paraît que les gitanos, semblables en ceci aux Espagnols, n'ont pas ce défaut ; en revanche ils fument beaucoup, hommes, femmes et enfants. Ceci ne les ruinerait pas s'ils avaient un travail suivi et une vie réglée ; mais la véritable question est qu'ils sont tout-à-fait insouciants de l'avenir et vivent au jour le jour.

Quoique leur industrie soit essentiellement aléatoire et souffre nécessairement des chômages, ils se nourrissent mieux que les paysans et se passent plus de fantaisies. Avec une pareille manière de vivre, même en volant à l'occasion, il est clair qu'ils ne peuvent pas acquérir autant de biens. Au fur et à mesure qu'ils se civilisent en adoptant la vie sédentaire, — l'un ne va pas sans l'autre, — ils acquièrent l'esprit d'épargne et même le goût de la propriété foncière encore très-peu développés, il est vrai.

Les gitanos nomades sont aujourd'hui peu nombreux. Leur industrie est toujours celle de tondeur et maquignon, quelquefois de saltimbanque, chiromancien, magnétiseur et somnanbule. (1)

La population indigène est dure pour eux et les tient rigoureusement à l'écart. C'est peut-être cette raison plus encore que l'esprit de caste et la vertu sujette à caution des filles qui fait que la race est infiniment plus pure en Roussillon que dans le pays basque.

Le gitano trompe sur la marchandise tant qu'il peut, vole une bête quand il peut aussi, chose assez difficile, enfin fait de la maraude dans les champs pour sa nourriture, mais il n'est ni agressif ni sanguinaire.

(1) La chiromancie et le somnambulisme sont l'affaire des femmes qui sont d'une rouerie extrême.

Le paysan catalan, superstitieux et rude, déteste le gitano qu'il croit capable de jeter des sorts et d'empoisonner son bétail. Cette dernière imputation n'est pas aussi vaine que l'autre, du moins ne l'était pas autrefois, car les gitanos d'Espagne avaient un nom pour désigner le poison qu'ils jetaient aux bêtes : c'était le *drao*. Il y a quelques années, un paysan des environs de Perpignan frappa d'un coup de couteau mortel un pauvre bohémien, sur le simple soupçon qu'il lui avait empoisonné son porc.

L'intention des gitanos ne serait pas de faire une pure méchanceté sans aucun profit pour eux, mais de se préparer un de ces festins dégoûtants dont nous avons déjà eu l'occasion de parler. La chose est possible, mais il est encore plus certain que les bohémiens se contentent même d'une charogne ordinaire.

« La chair d'un animal que Dieu a fait mourir doit être meilleure que celle de l'animal tué par la main des hommes », disait l'un d'eux à un curé de village qui cherchait à lui faire sentir l'horreur et même le danger d'un pareil repas. Malgré cette réponse sententieuse, il eût préféré, à coup sûr, la viande fraîche si elle ne lui avait pas plus coûté. La chair du hérisson fait leurs délices. J'ai rencontré, un soir, un bivouac de bohémiens qui préparaient leur souper composé d'une marmite de macaroni et d'une demi-douzaine de hérissons. Ils échaudaient ce gibier pour le débarrasser de ses piquants en lui râclant la peau ; puis ils le vidaient et le préparaient très proprement. Ils m'assurèrent que c'était un mets fort délicat, ayant à peu près le goût du lièvre. Ils chassent le hérisson dans les haies avec des chiens dressés à cet usage.

Cette petite tribu de parias composée de deux ménages, avait deux mauvaises carioles dans laquelle ils devaient s'entasser au nombre de neuf. Dans l'une d'elles gisait une vieille femme qu'on me dit être âgée de 102 ans et tante d'un des deux hommes. Celui-ci me pria de lui indiquer un remède pour la soulager d'une toux opiniâtre ; ce qui prouve que les bohémiens ne tiennent pas à se débarrasser de leurs parents vieux et infirmes, comme on les en a accusés. Ils témoignèrent, en ma présence, beaucoup d'attachement pour la pauvre vieille.

Le nombre des gitanos fixés dans les villes est incomparablement plus considérable que celui des nomades. Sur 60 familles composant environ 300 personnes qui forment toute la popula-

tion bohémienne du Roussillon, les trois quarts sont en résidence fixe (1).

Il en est de même en Espagne, dont la population gitane estimée par Borrow au chiffre énorme de 40,000, est en immense majorité fixée à Séville, Cordoue, Grenade, Valence, Badajoz, Murcie, Barcelone, Lérida, Madrid et quelques autres localités de moindre importance. Il y en a aussi quelques-uns dans les provinces vascongades, qui sont exactement de même famille et de mêmes mœurs que nos bohémiens basques.

Ce sont deux familles bien tranchées que les bohémiens du pays basque français et espagnol, d'une part, et les gitanos d'Espagne et du Roussillon de l'autre. Ces derniers ont essaimé vers Narbonne, Béziers et Toulouse. Il n'y a que deux ou trois familles dans la première ville, encore sont-elles demi-nomades. A Béziers, la colonie bohémienne est composée d'une centaine de personnes qui vivent pour la plupart au *Faubourg du Pont*. Les plus aisés sont répandus en ville : ce sont des maquignons. L'un deux, Joseph R..., fait le commerce dans le genre de F..., de Perpignan, et est propriétaire d'une fort belle maison sur l'*Avenue de Bessan*. Comme F..., il fait élever ses garçons au collège et nous eûmes un véritable plaisir à voir on fils, beau jeune homme de 15 ans, en uniforme de collégien, visitant ses parents moins fortunés du faubourg, tous fiers de me le présenter. — Les gitanos de Béziers, ont conservé la vivacité de langage et de gestes qui les fait reconnaître presque autant que leur teint ; mais, comme partout, ils oublient de plus en plus leur langue. Je n'ai rencontré qu'un homme d'une cinquantaine d'années et une vieille femme capables de m'en fournir quelque échantillon, comme le couplet suivant et des mots qui seront donnés plus loin.

Iek, ta duy, ta trin, ta star.

Chaï, me camaba tut ;

Na si kek sar tut. (pron. l'u ou.)

Un et deux et trois et quatre.

Fille, je t'aime ;

Aucune est comme toi.

(1) Je tiens ces chiffres d'un gitano très-intelligent et de fort bonne tenue, Joseph B. — Rue Traverse des Potiers, à Perpignan.

Il y a aussi une petite colonie de gitanos dans le faubourg S'-Cyprien, à Toulouse, composée d'une soixantaine de personnes en douze familles. Elles sont installées du côté de l'abattoir, excepté Es., grand maquignon qui a son établissement aux *Minimes*. Tous ces gens ont la même physionomie, la même industrie, le même costume que leurs frères du Roussillon, avec lesquels ils restent en relation. Comme eux aussi, ils fréquentent toutes les foires à cinquante lieues à la ronde, et ce n'est pas précisément par la loyauté qu'ils s'y font remarquer.

Les gitanos d'Espagne se sont fait une manière de vivre qui les distingue de tous les bohémiens, peut-être, mais à coup sûr de ceux du pays basque, en ce qui concerne la vertu des femmes. Les danses lascives et les chansons obscènes, en vue d'un misérable salaire, n'empêchent pas les femmes de défendre leur vertu avec la dernière rigueur, la dague à la main s'il le faut, contre les entreprises des *busné*. C'est ainsi qu'ils appellent les Espagnols. Les opinions des savants et des simples, des sages et des fous sont tellement unanimes sur ce point qu'il n'est guère permis d'en douter. D'ailleurs le maintien des caractères physiologiques, la couleur de la peau parlent plus éloquemment dans ce sens que les plus fins observateurs.

Les vieilles gitanas qui font si volontiers le métier de proxénète ne procurent à aucun prix de marchandise bohémienne. N'ont-elles pas dit à leur fille à peine arrivée à l'âge nubile. « Sache, mon enfant, qu'une vraie *Cali* a quelque chose à défendre de plus précieux que la vie, c'est sa *lacha*. Mets-toi bien cela dans la tête et maintenant va de par le monde et vole ce que tu pourras. » (1).

La fidélité chez les femmes mariées, paraît être la règle ordinaire, quoique les hommes n'aient plus la faculté de lui donner pour sanction la peine de mort, comme au temps où ils vivaient en tribus indépendantes dans les *despoblados* de l'Espagne (2).

(1) *Cali* est l'abrégé de *zincali* (zingari). Les Bohémiens espagnols se désignent par ce nom et par celui de *romani*; jamais par celui de *gitano* qui est devenu un terme injurieux.

(2) Libres y exentos vivimos de la amarga pestilencia de los celos.... Aunque hay muchos incestos, no hay ningun adulterio y cuando le hay en la mujer propia, o alguna bellaqueria en la amiga, no vamos a la justicia... somos los jueces y verdugos.... Con la misma facilidad las matamos y las enterramos por las montañas.... como si fueran animales nocivos: no hay pariente que las vengue... Cervantes. *La Gitanilla*. Bib. aut. Esp. t. 1, p. 107.

« Nous vivons libres et exempts de l'amertume pestilentielle de la jalousie.

Mais, si l'esprit de caste, chez les gitanos, oppose heureusement une barrière à la prostitution et au concubinage, il n'est pas fait pour favoriser leur perfectionnement par des unions légitimes contractées dans la population ambiante. Celles-ci sont cependant moins rares qu'autrefois, en Espagne comme en France. Ainsi, une fille de F. le riche marchand de chevaux de Perpignan s'est mariée à un boulanger catalan ; J. R. de Béziers est marié à une française. C'est ainsi qu'en Russie, les grandes chanteuses tsiganes trouvent quelquefois même de brillants partis, comme celle qui est devenue la princesse G. Cependant en dehors du pays basque français et espagnol dont les bohémiens sont en parenté de sang comme de mœurs et qui sont aussi croisés les uns que les autres, les unions mixtes sont encore l'exception. Et l'on peut dire que la répugnance. à de telles unions vient plus encore du côté des gitanas que de celui des *busné* (1). Il m'a été affirmé par un homme sérieux que dernièrement à Séville, un capitaine de cavalerie s'étant amouraché d'une belle gitana la demanda en mariage à son père qui lui répondit : « Mon capitaine, c'est beaucoup d'honneur que vous nous faites ; mais je ne vous accorderai pas la main d'Aurora parce qu'avant longtemps vous pourriez vous souvenir qu'elle est gitana et que vous êtes capitaine. »

Un affiliation préalable ou une communauté de vices est nécessaire pour entrer dans la famille bohémienne ; alors l'initié pourra trouver un chef de famille pour lui dire : « Choisis parmi les filles qui sont ici celle qui te plaît le plus, mais sache bien qu'une fois que tu l'auras choisie tu ne dois plus la changer pour une autre, ni t'entremettre soit avec les femmes mariées, soit avec les donzelles (2). Il n'est pas impossible non plus, pour un filou, de s'accoquiner avec une bohémienne.

Un écrivain espagnol contemporain a dit en parlant des gitanos :

Quoiqu'il y ait beaucoup d'incestes il n'y a point d'adultère parmi nous ou s'il s'en produit, voire même une infidélité de la part de la maîtresse, nous n'allons point pour cela en justice.... c'est nous qui sommes les juges et les bourreaux.... Nous tuons et nous enterrons les coupables dans la montagne avec la même facilité que si c'étaient des animaux malfaisants, et il n'y a pas de parent qui les venge. »

(1) « Senora doncella, estoy apalabrado para casarme y los gitanos no nos casamos sino con gitanas. Mademoiselle je suis en pourparlers pour me marier et nous autres, bohémiens, nous ne nous marions qu'avec des bohémiennes. » Cervantes, *La gitanilla*.

(2) « Escoje entre las las doncellas que aquí estan la que mas te acomode : has de saber que una vez escogida no la has de canjear por otra ni te has de empachar ni entremetter ni con las casadas ni con las doncellas. *La gitanilla*. »

« Ils comprennent l'honneur de la femme dans le sens le plus strict de la morale chrétienne : fille, sa vertu doit être irréprochable, époux sa fidélité doit être invincible, bohémienne elle doit être la compagne du bohémien à la vie et à la mort. » (1). C'est un tableau un peu flatté.

La gitana svelte et gracieuse, quand elle est jeune, avec des yeux flamboyants et des dents de perles; mais remarquablement laide et dégoûtante quand elle est vieille, est plus active et plus adroite encore que son mari. L'art de dire la bonne aventure sur l'inspection de la main qui doit préalablement se présenter munie d'une petite pièce de monnaie, fleurit encore en Espagne mais n'est plus toléré par la police chez nous, si ce n'est malheureusement dans les baraques des foires. Quelques jeunes filles chantent en s'accompagnant de la guitare. — C'est encore un trait qui distingue les bohémiens roussillonnais des indigènes, que le don naturel de la musique et l'amour de la guitare. — A ces arts d'agrément, les gitanas joignent celui de filouter et de vendre de la contrebande. Elles font aussi le commerce de robes, de châles et de foulards de rencontre.

Le travail des métaux, en particulier la chaudronnerie, qui fut à l'origine l'occupation presque unique des hommes et qui distingue encore les bandes Hongroises et Moldo-Valaques qui nous visitent, est en décadence aujourd'hui en Espagne et à peu près perdu en France. Il n'en était pas ainsi autrefois (2).

En ceci, comme à d'autres égards, les mœurs des gitanos ont beaucoup changé. Le temps n'est plus où ils parcouraient en bandes serrées et agressives toutes les provinces de la Péninsule. Aujourd'hui, s'il reste quelques nomades, ce sont des familles

(1) Castro y Serrano : *Ilustracion Esp. y Americ.*, an 1875. P. 354.

(2) « el conde tiene cargo
« De repartir como conviene el ejercicio d' entretenimiento
« Que viene à cada cual menos violento;
« Pero al que siente torpe y desmanado
« Le condena al cuidado
« Del hierro que se labra y que se vende
« Cosa que importa mucho y de que pende
« Nuestra conservacion; porque con esto,
« Viendonos dados à trabajo honesto
« Con el trabajo de uno à buena cuenta
« Nos pasa el mundo el ocio de cincuenta;
« De suerte que al inutil ocupamos
« Y los utiles todos nos holgamos. »

(Antonio de Solis : *la gitanilla de Madrid*, Bib. de autor. esp. T. XXIX.)

réunies au nombre de quatre ou cinq au plus qui vont de foire en foire, de marché en marché, avec leurs chariots ou leurs voitures. L'âge d'or de la solidarité fraternelle s'est également évanoui, et au lieu de dire comme autrefois : « Il y a peu de choses qui ne soient communes entre nous, excepté la femme et la maîtresse » (1), ils se plaignent que les riches méprisent les pauvres et les délaissent.

Quand la loi forçait les bohémiens à vivre confinés en certains quartiers (*gitanerías*), comme les Mores en leurs *morerías* (2); quand une autre loi, plus absurde, leur interdisait les métiers de maquignon et de forgeron, en un mot « *tout autre exercice et genre de vie que celui de cultivateur de la terre* » autant dire tout moyen d'existence, eu égard aux facultés héréditaires de ceux que visait une telle loi (3); alors on était unis dans la vie et dans la mort, alors il n'y avait ni riches ni pauvres, alors on s'entraidait. Mais depuis que Charles III, prenant le contre-pied des mesures de ses prédécesseurs, ne proscrivait que le langage, le costume et le vagabondage des gitanos, laissant la faculté aux nouveaux-castillans de s'établir où bon leur semblerait et d'exercer tous les métiers, ouvrait les écoles à leurs enfants et les déclarait aptes à tous les emplois et offices, prohibant l'appellation de *gitano* au même titre que les autres injures prévues par la loi (4); depuis lors, dis-je, le faisceau de la fraternité solidaire commença à se relâcher, les inégalités sociales à se dessiner, et les vieux réfractaires ont sujet de dire avec un soupir de regret : *El Crallis ha nicobado la liri de los Cales*, le Roi (Charles III) a tué la fashion romani » (5). — Pas tout-à-fait, cependant, puisqu'ils se distinguent encore par leur vocation exclusive pour les métiers que nous avons dit et que dans certaines villes, principalement à

(1) « Pocas cosas tenemos que no sean comunes, excepto la mujer ó la amiga. » (Cervantes *op. cit.*)

(2) Edit de Philippe III, 1619.

(3) Edit de Charles II du 42 juin 1693.

(4) Edit de Charles III du 17 septembre 1783. — L'art. XVII règle la condition des enfants vagabonds à peu près comme nous demandions, dans le précédent chapitre, qu'elle le fut dans notre pays basque. Le voici :

« Les enfants et jeunes gens des deux sexes au-dessous de 16 ans seront séparés de leurs parents vagabonds et sans emploi et seront placés en apprentissage, soit dans des hospices, soit dans des maisons d'instruction ». Il est probable que cette sage disposition aura été exécutée comme le sont trop souvent les bonnes lois en Espagne.

(5) Proverbe cité par par Borrow, *op. cit.*

Grenade et au faubourg Triana, de Séville, ils constituent encore de véritables colonies modelées au cachet de la fashion.

Une idée assez accréditée en Espagne et même dans le midi de la France, parmi les gens ignorants ou superficiels, est que les gitanos diffèrent foncièrement des Bohémiens et qu'ils descendent des Maures d'Espagne (1). Mais l'histoire, l'anthropologie, la linguistique conspirent pour contredire une pareille opinion.

C'est quelques années après la conquête du royaume de Grenade, qui eut lieu en 1492, que Ferdinand et Isabelle lançaient leur décret d'expulsion contre les « Egyptiens et chaudronniers étrangers » qu'ils ne confondaient pas avec les Maures. Pareil édit de bannissement, tout aussi mal exécuté du reste, fut rendu en 1512, dans la principauté de Catalogne qui comprenait alors le Roussillon et la Cerdagne. Les Maures ne furent chassés d'Espagne qu'un siècle après, en 1609, par Philippe III. On ne peut pas supposer que ce sont eux qui, réfugiés en Roussillon, auraient formé la souche des gitanos de cette province. D'abord parce qu'elle était encore alors soumise au roi d'Espagne, et surtout parce que les gitanos y étaient connus un siècle auparavant sous les noms de *Boëmiens*, *Greco* et *Egyptiens* comme disent les constitutions de Catalogne.

Le hasard nous fit rencontrer à Perpignan, au mois de juillet dernier, une bande de bohémiens hongrois composée d'une trentaine d'individus et dont le chef s'appelait Georges Micklosich. La police les empêcha de séjourner, mais nous eûmes cependant le temps de comparer *grosso modo* les uns avec les autres. La ressemblance du teint et des traits était manifeste. Mais la langue est un criterium plus solide. Or, le petit vocabulaire que nous allons fournir, quelqu'incomplet qu'il soit, suffit à dévoiler la communauté d'origine des uns et des autres.

Nous nous sommes le plus souvent borné à la comparaison des mots gitanos-catalans de Jaubert de Réart (2) avec ceux que nous avons obtenu des nommés Rey, de Béziers, Patraque, de Narbonne,

(1) C'est la thèse soutenue par Jaubert de Passa dans les *Nouvelles annales de voyages* en 1827. Cet *essai sur les gitanos* fait sans aucun esprit de critique et sans se préoccuper de la langue qui est le véritable criterium est devenu, sous la plume d'un traducteur espagnol, une *historia de los gitanos*, par J. M. sans s'améliorer bien entendu, bien que le traducteur ait l'air de donner l'ouvrage comme sien. Ce plagiat qui est plutôt une histoire des Maures d'Espagne, en 93 petites pages, que des gitanos a été publié à Barcelone en 1832.

(2) Ne pas confondre avec le précédent.

Baranguer, de Perpignan et Juan Ximenes, de Lérida en Catalogne. Quand nous avons cru entendre différemment que notre devancier nous l'avons noté ; mais en examinant après coup, nous avons reconnu que cette différence tenait souvent à l'orthographe adoptée. Un Anglais et un Français qui entendent le même son ne le représenteront pas souvent de la même manière, c'est ce qui se voit dans l'orthographe bohémienne de Borrow ; bien plus, deux Français qui entendent des sons qui n'existent pas dans leur langue ne les noteront pas toujours de la même façon. Ainsi Jaubert de Réart représente par *Kh* et Borrow par *q* et par *gr* le son de la *Rôta* espagnole, que je crois plus juste de noter par *j* ou *x*, parce que toute personne qui aura entendu prononcer le *j* ou l'*x* (Quijote ou Xérès), par un Espagnol, aura une idée exacte du son bohémien en question qui n'est rendu ni par *Kh* ni par *q* ni par *gr*. Il faut savoir aussi que le *b* ou le *v* sont pris indifféremment l'un pour l'autre et que les gitanos diront aussi bien *tgibiben* que *tgiviven* qui signifie *vie*. L'*u* doit se prononcer *ou*, *ch* comme *tch*, *ñ* comme *gn*, *e* comme *é*, enfin, deux *l* de suite sont toujours mouillées. En un mot, nous avons adopté l'orthographe espagnole, non-seulement parce que le langage gitano a été corrompu par l'espagnol, mais parce que ce dernier idiome a de commun avec le bohémien un son guttural que notre orthographe ne peut pas rendre (1).

Nous allons placer en regard du gitano l'équivalent tsigane d'après le petit recueil de Grellmann et celui beaucoup plus complet de Richard Liebich (3) pour faire ressortir avec une évidence éclatante l'étroite connexion des deux dialectes et par conséquent de ceux qui les parlent.

La priorité du petit vocabulaire gitano que nous allons fournir appartient en majeure partie à Jaubert de Réart. Mais nous croyons servir sa mémoire en même temps que la science en tirant des feuilles d'un petit journal de province, qui a cessé sa publication depuis quarante ans, un travail qui s'y trouve perdu pour le public (2).

(1) J'étais d'abord porté à soupçonner que ce son fortement guttural n'était qu'un des effets de la corruption de la langue tsigane en Espagne ; mais je me suis assuré en parlant à des bohémiens hongrois de passage qu'ils avaient cette même prononciation.

(2) *Publicateur des Pyrénées-Orientales*, mai-novembre 1835.

(3) *Die Ziegeuner, in ihrem wieszen und in ihrer sprache*, Leipzig, Bredhaus, 1865, in-8°.

SUBSTANTIFS

NOMS DE NOMBRE

<i>Français.</i>	<i>Gitano.</i>	<i>Tsigane.</i>	<i>Annotations.</i>
Un, une.	Iek, ia, ié.	Ek.	
Deux.	Dui.	Dui.	
Trois.	Trin.	Trin.	
Quatre.	Estar <i>vel</i> star.	Schtar, star.	J. de Réart écrit
Cinq.	Panche.	Pantsch.	<i>haschtar.</i>
Six.	Jof <i>vel</i> jov.	Tschow.	J. de R. écrit <i>khof.</i>
Sept.	Efta.	Efta.	Haftha (J. de R.)
Huit.	Otor.	Ochto.	Haftho (J. de R.)
Neuf.	Esnia.	Enia.	Agnia (J. de R.)
Dix.	Děj, <i>vel</i> déjà.	Desch, des.	Dekh (J. de R.)
Onze.	Děj-t'iek.	Desch jek.	Deque (Borrow).
Douze.	Děj-ta-dui.	Desch-dui.	
Treize.	Děj-ta-trin.	Deschtrin.	
Quatorze.	Děj-ta-star.	Deschstar.	
Quinze.	Děj-ta-panche.	Deschpantsch.	
Seize.	Děj-ta-jov.	Deschtschow.	
Dix-sept.	Děj-t'efta.	Deschénia.	
Dix-huit.	Děj-t'otor.	Deschotor.	
Dix-neuf.	Děj-t'esnia.	Deschenia.	
Vingt.	Bij.	Bich, bis.	
Trente.	Trianda.	Trianda.	
Quarante.	Saranda.	Saranda.	
Cinquante.	Panche-děj.	Pantschwerdesch.	
Soixante.	Jov-děj.	Tschowerdesch.	
Soixante-dix.	Efta-děj.	Estawerdesch.	
Quatre-vingt.	Otor-děj.	Ochtowerdesch.	
Quatre-vingt-dix	Esnia-děj.	Eijawerdesch.	
Cent.	Jel.	Tschel.	Khel (J. de R.) Gres (B)
Deux cents.	Duijels.	Duischel.	
Etc.			
Mille.	Dès-ta-jel.	Deschwerschel.	

PARTIES DU CORPS.

Nez.	Naki.	Nak.	J. de R. dit <i>Nak.</i>
Œil.	Uka.	Iaka.	<i>Uiak</i> (J. de R.) <i>aquia</i>
Bouche.	Mui.	Mui.	(B.)
Cerveau.	Gutzi.		

<i>Français.</i>	<i>Gitano.</i>	<i>Tsigane.</i>	<i>Annotations.</i>
Dent.	Dant.	Dant.	Dani (B.)
Ventre.	Port.	Per.	
Oreille.	Kan.	Kan.	
Doigt.	Rugni.	Kuzhilo.	
Sang.	Rat.	Rat.	
Bras.	Musia.	Mucia.	
Langue.	Chip.	Tschib.	
Main.	Bast.	Vast.	
Poitrine.	Kalin.	Kelin.	
Pied.	Pinro.	Piro.	
Cou.	Imen.	Men.	
Peau.	Muruzzi.	Zepa.	
Ongle.	Guschté.	Najé.	
Poil.	Bal.		
Cheveux.	Bal dau jéro.	Bal.	
Tête.	Jéro.	Tschero.	Garo (J. de R.)
Teint jaune.	Tzin ghélo	Dscheldo.	
id. rouge.	id. lulo.	Lolo.	
id. noir.	id. kalo.	Galo.	
id. blanc.	id. parno.	Parno.	
Corps mince.	Trupos tzano.	Trupo sano.	
Taille fine.	Mischto kardi.		
Tête haute.	Jéro baro.	Tshéro pral.	
Œil vif et noir.	Ulak gido takalo.	Iaka... kalo.	
Dents blanches.	Dané parné.	Danté parné.	
Visage noir.	Mui kalo.	Mui galo.	
Jambes maigres	Gara Kukia.	Gugalle sane.	
Barbe noire.	Bal dau mui kalo.	(C'est-à-dire poil de visage noir.)	
Cheveux blancs.	Bal dau jéro parno	Bal parno.	(Poil de tête blanc.)

NOMS DES ANIMAUX DOMESTIQUES.

Cheval.	Grast, <i>vel</i> Gras.	Gra.
Jument.	Grasni.	Grasni.
Ane.	Jer.	Burika.
Anesse.	Jerni.	
Mouton.	Barko.	Bakro.
Brebis.	Barki.	Bakri.
Mulet.	Tggiuro.	Pasch-burika.
Mule.	Tggiuri.	
Chien.	Tgiukel.	Tshokel, tschikel.

<i>Français.</i>	<i>Gitano.</i>	<i>Tzigane.</i>	<i>Annotations.</i>
Chienne.	Tgiukli.		
Bœuf.	Guruf.	Guru.	
Vache.	Gurusni.	Gurongatsch.	
Porc.	Balicho.	Balo.	
Truie.	Balischni.	Ballitschi.	
Chat.	Sterni vel mourga.	gisterna.	
Poule.	Gasni.	Kachni.	

NOMS DES MÉTAUX.

Or.	Sonakai.	Sonikéy.	Tsunakay vel arany
Argent.	Napubo.	Rup.	(J. de R.) (1)
Etain.	Staignos.	Tschino.	
Plomb.	Muillibo.	Mollivo.	
Acier.	Ciéros.	Saster.	
Fer.	Sast.	Trascht, saster.	

QUELQUES AUTRES SUBSTANTIFS.

Homme (engénéral)	Manusch.	Manusch, gadzo.	
Homme.	Rom.	Rom.	Ces nomms s'appliquent
Femme.	Romi.	Romi.	à l'homme et à la
Enfants.	Gadzini.		femme de race bo-
Femme (en général)	Gadzi	Gadzi.	hémienne et mariés
Frère.	Pralo.	Pral.	
Garçon.	Chabo.	Tschabo.	
Fille.	Chai, chabori.	Tschaj.	
Père.	Dado.	Dade.	
Oncle.	Kak.	Dadeskero.	(Frère du père.)
Mère.	Daï.	Daï.	
Tante.	Bibi.	pipi.	
Cousin.	Pacpralo.	Kako.	
Mer.	Duriat.	Sero.	
Bonne aventure.	Baji.	Turkewawa.	
Jour.	Dives, chibes.	Dives.	<i>Tzibes</i> (J. de R.) <i>Chibes</i> (B.)
Nuit.	Razzi, rat.	Rattgin, ratti, rat	<i>Arazzi</i> (J. de R.)
Matin.	Tzibasé, Tasarlé	Feizrile.	
Minuit.	Pacarazzi.	Paschat.	

(1) Ce mot d'*arany* est une révélation du passage des ancêtres des gitano dans l'orient de l'Europe, car il appartient à la langue magyare qui a aussi *aranyasz* pour désigner les ouvriers qui recueillent l'or dans le sable des rivières et *Aranyosch* pour désigner une rivière de Transylvanie [qui roule des paillettes d'or].

Cf. Grellmann *op. cit.*, p. 171 et les traités de géographie.

<i>Français.</i>	<i>Gitano.</i>	<i>Tsigane.</i>	<i>Annotations.</i>
Midi.	Pachibes.	Paschdives.	
Roi.	Crallis.	Cralo	(<i>Grailisen</i> boh. hong.)
Soldat.	Jundunari.	Kutnaskro.	(signifie Seigneur, Monsieur)
Eglise.	Kingari.	Kangri	
La vierge.	Develescridai.		
Les saints.	Majare.	Majare.	
Plume.	Ipor.	Por.	<i>Porumia</i> (B)
Raisins.	Araxa.	Traka.	
Poisson.	Macho.	Maczo.	
Vie.	Tgibiben.	Tschiwawa.	
Os.	Cocali.	Gocalos.	
Mort, subs.	Marriben.	Merla.	
Sabre.	Kanro.	Goro.	
Fusil.	Puskia.	Puschka.	
Pistolet.	Tcinopuskia.		Mot à mot <i>petit fusil</i>
Peur.	Trax.	Trasch.	<i>Trakh</i> (J. de R.)
Arbre.	Ruk.	Rut.	<i>Irut</i> (B.)
Ami.	Rocamlo.	Gako.	
Pays.	Utzem.		
Corps.	Trupos.	Trupo.	
Corde.	Jelo.	Schello.	
Maison.	Ker.	Ker.	
Soulier.	Tirag.	Dirach.	
Veuve.	Piuli.	Pevli.	
Village.	Gaf.	Gave.	
Ville.	Foru.	Forjus.	On dit aussi <i>borogaf</i>
Journée.	Saietzives.		qui signifie, mot à mot,
Viande.	Mas.	Mas.	<i>grand village.</i>
Ciseaux.	Cachais.	Gattlin.	<i>Cachas</i> (B.)
Bonnet.	Luli.	Punetta.	
Fontaine.	Ganik.	Hani.	
Panier.	Kunitza.	Gottschnitzza.	
Ciel.	Tciros.	Tscherosz.	
Oiseau.	Chirriklo.	Tschirriklo.	
Rivière.	Elen.		<i>Len</i> (B.)
Rien.	Chikli.		
Quelque chose.	Chimuni.	Chomoni.	
Dieu.	Dabel.	Deve, devel, devla	(<i>Undebel</i> (B.)
Diable.	Benx.		(<i>Rut dabel</i> (J. de R.)
Lune.	Tschemut.	Tschemut.	
Terre.	Chik.	Pu, pube.	

<i>Français.</i>	<i>Gitano.</i>	<i>Tsigane.</i>	<i>Annotations.</i>
Lumière.	Dut.	Momli.	
Feu.	Iak.	Iag, iak.	
Eclair.	Maluno.	Molnija.	
Sucre.	Gulo.	Gudlo.	
Lait.	Iatini.	Tud.	<i>Sut</i> (J. de R.) <i>chuti</i> (B)
Montagne.	Baro.	Bar.	<i>Beg</i> (J. de R.) <i>bur</i> (B)
Nom.	Laf.	Lave, nao.	<i>Nao</i> (B.)
Chant.	Gilien.	Gjuwawa.	<i>Gilyabar</i> (B.)
Soleil.	Cam.	Cam.	<i>Can</i> (B.)
du bois.	Cascht.	Karscht.	
Eau.	Pani.	Pani.	<i>Paignin</i> (J. de R.)
Vin.	Mol.	Mol.	
Moitié.	Pac.	Pachopen.	
Vent.	Barban.	Ualval.	
Ecurie.	Musur.	Sonnia.	
Pain.	Manro.	Manru, maro.	<i>Khumbert</i> (J. de R.)
Eau-de-vie.	Panali.	Jack	
Gendarme.	Pardiné.		
Mendicité.	Mangaza.	Mangawa.	
Bourse.	Guisobi.	Guissikk.	
Lard.	Balabas.	Baleno mas.	
Cordonnier.	Chumajarri (1).	Dirachengero.	
Ecu.	Tzulolo.	Ruppono.	
Réal (mon. esp.)	Bruji.		
Olive.	Zétali.		
Figue.	Jali.		
Sou.	Dilino.		
Sel.	Lon.	Lon.	
Voleur.	Chor.	Tschor.	<i>Choro</i> (B.)

PRONOMS.

Je.	Mé.	Mé.	
Tu.	Tu (tou).	Tu.	<i>Tucue</i> (B.)
Il, elle.	Yo, yof.	Joï.	<i>O</i> (B.)
Nous.	Yamé.	Amen, men.	
Vous.	Tumé.	Tumen.	
Ils, elles.	Yon, yone.	Jole	
Mé, Moi.	Man.	Man.	
Te, toi.	Tut.	Tutte, tut.	J. de R. dit <i>tot</i> .

(1) *Schuhmacher*, en allemand signifie cordonnier; *Chumajarri* est une imitation ou emprunté au même radical.

<i>Français.</i>	<i>Gitano.</i>	<i>Tsigane.</i>	<i>Annotations.</i>
Nous (<i>régime</i>).	Men.	Amen, men.	
Vous (id.)	Tumen.	Tum-, tumen.	
Lui, elle.	Lé, la.	Lès, la.	
Eux, elles.	Len.	Len.	
Mon, ma.	Miro, miri.	Miro, miri.	J. de R. dit <i>anro</i> , <i>anri</i>
Ton, ta.	Tiro, tiro.	Tiro, tiri.	
Son, sa.	Peskaro.	Leskero.	
Notre.	Minro, <i>fém.</i> ri.	Maro, mari	
Votre.	Tro, <i>fém.</i> tri.	Tumaro, ri.	
Leur.	Lacro, <i>fém.</i> lacri.		
Mes.	Miré.		
Tes.	Tiré.		
Ses.	Peskaré.		
Nos.	Minré.		
Vos.	Tré.		
Leurs.	Lacré.		
Qui (pron. relat.)	Ké.	Ké.	
Que.	Ka.		
Lequel.	Okabo.		
Laquelle.	Okabi.		
Lesquels.	Okabé.		
Lesquelles.	Okabia.		
Ceci, cela.	Akaba.		
Celui-ci.	Akuba.	Kova.	
Celle-ci.	Akali.		
Celles-ci.	Akalé.		
Ceux-ci.	Akubi.		

QUELQUES ADJECTIFS.

Ce, Cet.	Akuba.	Kova.	<i>Akoba</i> (J. de R.)
Ces.	Akala.		
Cette.	Akaia.		
Quel.	Kabo.		
Quelle.	Kabi.		
Quels.	Kabia.		
Quelles.	Kaboka.		
Quelque.	Kabiaka.		
Quels que.	Kabikiek.		
Quelqu'un.	Kabikié.		
Quelques-uns.	Kubiakieks.		
Aucun.	Kek.	Kek.	
Aucune.	Kéki.		

<i>Français.</i>	<i>Gitano.</i>	<i>Tsigane.</i>	<i>Annotations.</i>
Aucuns, aucunes.	Kéké.		
Tout.	Assa.	Zello.	
Bon.	Lacho.	Latscho.	
Méchant.	Churro.	Erio.	
Pauvre.	Chonorro.	Tschorelo.	J. de R. donne à ce
Petit.	Tcino.	Tikno.	mot le sens de <i>bas</i> .
Fort.	Tgiuralo.	Sorélo.	
Sale.	Mulato.	Tschikkelo.	
Aveugle.	Kurro.	Gorelo.	
Docile, doux.	Gulo.	Gandelo.	
Jeune.	Tarno.	Tarno.	
Vieux.	Puro.	Puro.	
Beau.	Kukar.	Kukker.	
Joli.	Bano.		
Grand.	Baro.	Baro.	
Riche.	Barbalo.	Barvello.	
Noir.	Kalo.	Kalo.	
Blanc.	Parno.	Parno.	
Rouge.	Lulo.	Lolo.	
Neuf.	Nubo.	Névo.	
Humide.	Kinzardo.	Kindo (mouillé).	
Amer.	Kurkio.		
Doux.	Gulo.	Gudlo.	
Laid.	Tgingalo.	Tschoréro.	
Peureux.	Trajuno.	Trajduno.	
Borgne.	Kurriakater.		
Boiteux.	Lang.	Bango.	Lango (B.)

QUELQUES VERBES.

Charger.	Chindar.	Tschindas.	Il pourrait se faire que quelque verbe donné à l'infinitif fut à l'indicatif, à cause de la diffi- culté qu'on a à se faire dire exacte- ment par des gens ignorants, comme le gitano de Lérída qui m'a fourni ces verbes, le temps que l'on demande.
Cuire.	Carabar.	Pekgum.	
Arriver.	Villasa.	Wias.	
Mendier, deman- der.	Mangar.	Mangawa.	
Casser.	Pangarar.	Pakjum.	
Il brûle.	Se cacharela.	Catschole.	
Il a plu.	Dlnela brijindo.	Dias brischendo	
Saisir.	Sinaba.	Stildum.	
Manger.	Janar.	Gana, hane.	
Je crains.	Me traj.	Me jaraw.	
Uriner.	Mutriner.	Muterwawa.	
Acheter.	Kinar.	Kindjelle.	

<i>Français.</i>	<i>Gitano.</i>	<i>Tsigané.</i>	<i>Annotations.</i>
Aller.	Plastalar.	Getschaha.	
Rire.	Sesala.	Sawa.	
Quitter.	Mukel.	Muk.	
Vivre.	Bechesa.	Beschesch.	
Se coucher.	Suvinar.	Sowawa.	
Mentir.	Cujoben.	Gochoben.	
Faire.	Karen.	Kerla.	
Prendre.	Sinelar.	Lawa.	
Compter.	Parne.	Zhinawa.	<i>Poquinar</i> (B) dans le sens de compter de l'argent.
Sentir.	Junela.	Songawa.	
Dire.	Penar.	Pennawa.	
Chanter.	Canticeren.	Giuwawa.	
Partager.	Kinder.	Kinder.	
Tirer (un coup de fusil).	Buchernar.		
Tuer.	Malar.	Kuroben.	
Voler.	Chorar.	Tschor.	
Mourir.	Marelar.	Mujas.	
Chercher.	Busqueseren.	Mongna.	
Porter.	Utchar.	Hitschawa.	
Se marier.	Camelar.	Me kamawa.	J'aime (<i>Kamelo</i> , aimable.)
Rencontrer.	Contrisarar.	Kuroben.	
Boire.	Piir.	Piawa.	
Vieillir.	Puro.	Puro.	
Vendre.	Bendisarar.	Latsakeril.	
Savoir.	Jubela.	Me dschanawa.	(Je sais.)
J'ai vu.	Me dikela.	Me dikkaha.	
Entendre.	Junen.	Schunele.	
Tondre.	Monrabar.	Me murawa.	(Je tonds.)
Tromper.	Hokkanar (B.)	Me hochewawa.	(Je trompe.)
Je mange.	Me jané.		
Tu manges.	Tu jasse.		
Il mange.	Jof jale.		
Nous mangeons	Yame jasse.		
Vous mangez.	Tume janés.		
Ils mangent.	Yon jane.		

QUELQUES ADVERBES.

Beaucoup.	Baribu, bu.	But.
Réellement.	Chachipen.	Tschatscho.
En vérité.	id.	
Oui.	Ua, ué.	Auwa.
Ne, non.	Na, nastis.	Nano, nasti.

ARTICLES.

<i>Français.</i>	<i>Gitano.</i>	<i>Tsigane.</i>	<i>Annotations.</i>
Le.	U (pr. ou.)		
Du, dela.	Do, da.	.	
Au	Au (aou.)		
A la.	Ao.		
La.	O.		
Les.	Ol.		
Des.	Dol.		
Aux.	Aul (aoul).		

PRÉPOSITIONS.

De.	Du, do.
A.	A.

EXEMPLES : Le soldat du roi : *U jundunari do crallis*. Une cruche d'eau : *ia kuro da pani*. A la vie et à la mort : *ao tgibiben, t'ao marriben*.

Nous venons de voir que la plupart des mots gitanos peuvent être assimilés ou au moins rapportés à ceux de la langue des bohémiens allemands; la ressemblance serait encore plus frappante si nous usions de la même orthographe que les auteurs qui ont fourni les seconds, et si nous connaissions tous les synonymes. Eh bien ! malgré cela, *Zigueuner* et *Gitanos* se comprennent peu ou prou, parce que ceux-ci, tout en gardant plus ou moins fidèlement les mots de leur langue maternelle, ont adopté, du moins en grande partie, le syntaxe et la construction grammaticale de l'espagnole. Par exemple dans le proverbe déjà cité : « *El crallis ha nicobado la liri de los Cales* » mot à mot : « Le roi a supprimé la loi des bohémiens », l'article, la conjugaison du verbe, la construction de la phrase sont espagnols, car on dirait en castillan : « *El rey ha suprimido ou invalidado la ley de los gitanos* ».

L'adultération de la langue n'est pas moins manifeste, dans les échantillons de poésie que donne Borrow. En voici un exemple :

Ducas tene la min dai.
Des chagrins elle en a ma mère.
Ducas tene lo yo.
Des chagrins j'en ai moi aussi.

Las de min dai yo siento.
Ceux de ma mère je les sens.
Las de mangue, no.
Les miens, non.

En voici un autre :

Si pasaras por la cangri.
Si tu passes par l'église.
Trin berjis despues de mi mular,
Trois ans après ma mort.
Si araqueras por mi nao.
Et que tu cries pour mon nom.
Respondiera mi cocale.
Ils répondront mes os.

Ce n'est plus là du bohémien, mais un pot-pourri de bohémien et d'espagnol. Il est évident que le poète (si l'on peut employer ce nom), ne s'est inquiété que de la cadence et de la rime, et a mis des mots castillans partout où il a trouvé qu'ils faisaient mieux. Cette licence se retrouve à un moindre degré dans la prose, comme on peut le voir dans la phrase qui suit :

« *Las muchis. Bus de gres chabalas orchiris, man diqué, à yes chiro purelar sistilias sata rujias; y or sisli carjibar dinando trutas discandas* ».

Borrow la traduit ainsi : « *The sparks. More than a hundred lovely daughters produced at one time, fry as roses; in one moment they expire gracefully circumvolving.* » Les étincelles. — « Je vois plus de cent jolies filles naissant en même temps, brillantes comme des roses : l'instant d'après elles expirent en tournoyant avec grâce. »

C'est une allusion au plaisir de forger le fer.

Tout en appréciant le parfum oriental de cette allégorie charmante, il est permis de remarquer que toutes les inflexions et l'article sont empruntés du castillan.

Les gitanos catalans, y compris ceux du Roussillon, ont aussi fait des emprunts au dialecte catalan mais ils nous paraissent avoir moins altéré leur idiôme originel. C'est ainsi que les dialectes bohémiens varient d'une province à l'autre.

Ce que nous allons dire s'applique au dialecte gitano-catalan, comme le petit vocabulaire qui précède.

Le Tsigane décline les noms comme l'Hindou et comme le latin (1), le gitano met l'article devant le nom qui reste invariable.

En tsigane, les noms féminins se terminent en *i*, tous les autres sont masculins; les noms masculins sont changés en féminins en mettant un *i*, pour la terminaison. Il en est généralement de même en gitano.

Exemples : *Rom*, homme ; *romi*, femme ; *grast*, cheval ; *grasni*, jument ; *jer*, âne ; *jerni*, ânesse ; *guru*, bœuf ; *gurusni*, vache ; *tgiukel*, chien ; *tgiukli*, chienne ; *tgiuro*, mulet ; *tgiuri*, mule ; *barko*, mouton ; *barki*, brebis.

Dans le premier dialecte, les noms en *i* font leur pluriel en *ia* : *Kafidi* la table, *Kafidia* les tables ; et les noms en *o* le pluriel en *en* : *baru baro* le grand porc *baru balen* les grands porcs. — Dans le second, le singulier en *i* fait aussi *ia* au pluriel, mais d'autres fois il prend simplement une *s* ; le singulier en *o* fait son pluriel en *é*.

Exemples : *lek Jundunari*, 1 soldat ; *dui Jundunaris*, 2 soldats ; *ia xindi*, une douzaine ; *iek anro*, un œuf ; *dui xindia d'anré*, deux douzaines d'œufs.

Le singulier en *ay* ou *aï* fait le pluriel en *aya* ou *aïa*.

Exemple : *Akaya chay si parna*, cette fille est blanche : *tré chaya sin parné*, vos filles sont blanches.

Les mots terminés par une consonne font le pluriel en *a*, en *é* ou en *s*. Exemple : *grast*, *grasts*, cheval, chevaux ; *tgiukel*, chien ; plur. *tgiukels* ; *chip*, langue ; plur., *chipa* ; *tirag*, soulier ; plur., *tiraga* ; *kan*, oreille ; *kane*, les oreilles.

En général, les adjectifs en *o* marquent le féminin par *i* et changent l'*o* en *é* pour le pluriel masculin et *li'* en *ia* pour le pluriel féminin.

Exemple : Rom	vel	manusch	baro	grand.
	Homme		mischto kardo	bien fait.
			tarno	jeune.
			barbalo	riche.

(1) Exemple : <i>Kafidi</i>	la table.
<i>Kafidiakero</i>	de la table.
<i>Kafidiaké</i>	à la table.
<i>Kafidi</i>	la table.
<i>O kafidi</i>	ô table.
<i>Kafidiater</i> ou <i>Kafidise</i>	de la table.

	chonoro	pauvre
	chinubarlo	ivre
	karriklo	fou.
	nassalo	malade.
	mulo	mort.
Romé <i>vel</i> manuschs	baré	hommes grands.
	nischto kardé	bien faits.
	etc.....	
Romi <i>vel</i> gadzi	bari	femme grande.
Romia <i>vel</i> gadzia	baria	femmes grandes
	Bon jour :	lacho dives.
	Bonne nuit :	lachi rat.

Quelque sommaire que soit le petit vocabulaire précédent, il suffit à notre but qui est de montrer que les gitanos ne forment en réalité qu'une branche de la grande famille tsigane ou bohémienne, comme nous disons en France; car le dialecte des bohémiens allemands a la plus étroite connexion avec celui des bohémiens hongrois et de celui-ci, l'on passe sans plus de transition à la langue des bohémiens de l'Empire Ottoman qui est la souche de tous les dialectes tsiganes parlés en Europe, d'après Paspatis (1).

Pour montrer que leur idiome n'a aucune espèce de rapport avec la langue des Etats barbaresques d'où venaient les Maures d'Espagne et où ils se sont réfugiés après leur expulsion, Borrow met en regard d'un petit nombre de mots gitanos leurs synonymes en Maure-Arabe (*Moorish-Arabic*). C'est un soin qui nous paraît superflu, et il suffira de donner, ci-dessous en note, le tableau comparatif des dix premiers noms de nombre tel que l'a établi l'auteur cité (2).

(1) *Les Bohémiens de l'Empire Ottoman*, par Alexandre Paspatis, D. M., Constantinople, imprimerie d'Antoine Koroméla, 1870, 2 vol. in-8° en français.

(2)	Sanscrit.	Bohém.-Hong.	Gitano.	Maure-Arabe.
1.	Ega.	Jek.	Yeque.	Wahud.
2.	Dvaya.	Dui.	Dui.	Snain.
3.	Treya.	Trin.	Trin.	Slatza.
4.	Schatvar.	Schtar.	Estar.	Arba.
5.	Pantscha.	Pansch.	Pansche	Khamsa.
6.	Schasda.	Tschov.	Job.-Zoi.	Seta.
7.	Sapta.	Efta.	Hefta.	Sebéa.
8.	Aschta.	Ochto.	Otor.	Sminia.
9.	Nava.	Enija.	Esnia.	Tussa.
10	Dacha.	Dosch.	Deque.	Aschra.

Borrow. *The Zingali* P. 236, 238.

Arrivés au bout de notre tâche nous dirons : la France est de tous les grands pays de l'Europe celui qui compte le moins de bohémiens ; à peine en trouverait-on un millier dispersés dans le midi (1), car les gitanos rayonnent des Pyrénées Orientales jusqu'à Bordeaux et Valence, tous en relation, tous ligués pour exploiter la bonne foi des chalands ou la crédulité des esprits incultes ; sauf quelques honorables exceptions. Leurs pères sont venus chez nous dans un état social qui ne leur permet pas de se fondre dans la population ; l'écart entre les deux races et entre les deux états sociaux était trop grand. Ils ont donc fait souche de parias et livré à la société qui les repoussait de son sein une guerre acharnée. Mais de part et d'autre les mœurs se sont adoucies ; les bohémiens ont cessé d'être un danger public et la loi d'exception qui pesait sur eux a été abrogée. Ils ont été conviés au banquet de la vie et au bénéfice de la qualité de citoyen. Un tiers à peine en a profité pour se transformer, le reste est encore pour la société une nuisance. Il appartient au gouvernement de faire cesser cet état de choses et il y arrivera infailliblement, sans violence, par deux moyens : l'instruction primaire obligatoire et le service militaire obligatoire. Nous avons déjà le second mais il reste à l'appliquer plus exactement à des gens qui se déplacent sans cesse, il est vrai, mais dont un nombre infime passe la frontière pour échapper à la loi sur le recrutement ; quant au premier moyen plus efficace encore que le deuxième auquel il servirait de préparation, nous espérons qu'on pourra bientôt l'appliquer sans en faire une loi d'exception pour les Bohémiens.

(1) Il y en a aussi quelques-uns en Alsace-Lorraine qui se rattachent à la famille des zigueuner.

ERRATUM.

A la page 310, en note, lisez :

Art. 3. l'assemblée des Etats de 1575 au lieu de 1375.

Il y a du reste, dans tout le cours de l'histoire que nous venons d'achever, un certain nombre de fautes d'impression dont le lecteur bienveillant voudra bien nous décharger.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

SOMMAIRES.

27 mai. M. Cerquand, président, donne lecture d'une lettre de M. Mérimée qui, nommé professeur au lycée de Lyon, se voit dans la nécessité de donner sa démission de secrétaire des lettres, mais désire continuer de faire partie de la Société. Des remerciements sont votés à M. Mérimée, que la Société sera toujours honorée de compter dans son sein.

MM. Cerquand, Legoux, et Raymond font une longue et savante analyse des bulletins envoyés par les Sociétés correspondantes.

En l'absence de M. Rivarès, empêché, M. Nancy lit, en son nom, la suite de l'*Histoire de Pau et des Basses-Pyrénées pendant la Révolution*.

3 Juin. Le secrétaire général rend compte des bulletins communiqués par les sociétés correspondantes et de la *Revue des sociétés savantes*, n° de juillet-août 1875.

Il est procédé à l'admission de M. le baron de Vaufreland, préfet des Basses-Pyrénées, présenté par MM. Cerquand et Sérurier, et de M. Tribert, présenté par MM. Sérurier et Raymond, enfin de M. Favre, présenté par MM. Caton et Sarradon.

M. Hinlopen donne lecture de la « *Complainte du pays de Béarn sur la menace de l'unir à la France, par le sieur de Colom syndic dudit pays*. » Ce factum, aujourd'hui introuvable en Béarn, a été conservé à la Bibliothèque nationale, où M. Hinlopen en a pris copie pour l'intérêt archaïque qu'il peut offrir.

18 Juin. M. Lamagnère expose les fonctions des anciens syndics de Béarn, dans une lumineuse dissertation appuyée sur les textes des anciens et des nouveaux *fors*.

M. de Rochas lit une *Étude sur l'origine des Bohémiens*.

2 Juillet. M. Caton donne lecture de son *Étude sur la flore de la plaine de Billères*.

M. Raymond lit les principaux passages d'une *Histoire du Montanérès*, par M. l'abbé Marseillon, curé de Jurançon.

15 Juillet. Le secrétaire général rend compte des bulletins envoyés par les Sociétés correspondantes.

M. Caton lit une *Étude sur la flore du Pont-Long*.

M. de Rochas continue la lecture de son *Histoire des Bohémiens*.

11 Novembre. Le secrétaire général fait remise de deux mémoires qui lui ont été adressés en vue du concours pour le prix offert par la Société. L'un, de l'abbé Marseillon, curé de Jurançon-Rousse, est une *monographie du Montanerès* ; l'autre, de M. Lacontère, est un recueil de *poésies béarnaises*.

Une commission est nommée pour procéder à l'examen de ces ouvrages, composée des membres du bureau, auxquels sont adjoints MM. Lamaignère, Lespy, Raymond et Rivarès.

M. Piche rend compte des travaux du Congrès scientifique de Clermont et lit un mémoire *sur l'état de la météorologie en France*. Puis il demande à la Société de vouloir bien s'associer par un vote au vœu formulé par la section de météorologie du Congrès, en faveur d'une réforme dans l'organisation du service météorologique en France. La Société accède à la demande de M. Piche.

Il est procédé à l'admission, par voie de scrutin, de M. Henri Faisans, avocat, présenté par MM. Piche et Soulice.

M. Cerquand expose la découverte qu'il a faite d'un dolmen très-bien conservé à Mendive. Il promet d'en donner bientôt la description écrite et le dessin. Il déclare ensuite qu'il se voit obligé de résigner ses fonctions de président en raison de son changement de résidence.

Le secrétaire général propose de voter des remerciements au président que la Société a le regret de perdre, ce qui est fait à l'unanimité.

25 Novembre. Le secrétaire général fait remise de deux petits volumes d'instruction primaire et d'une brochure sur les écoles de la compagnie du Midi, à Morcenx, par M. le docteur Delville, de Bayonne, qui les a accompagnés d'une lettre en date du 27 septembre, pour manifester l'intention de prendre part au concours. Ces ouvrages sont arrivés trop tard puisque le délai de rigueur était fixé au 31 octobre, mais comme la personne

qui s'était chargée d'apporter ces livres explique par une lettre dont il est donné lecture que la cause du retard ne peut être imputée qu'à elle seule, ne sachant pas l'importance qu'il y avait à les remettre dans un temps prescrit, la réunion des membres présents décide que les livres de M. Delville seront admis au concours.

M. le vice-président Sérurier expose que le bureau est en fonctions depuis près d'un an, et qu'aux termes du règlement il doit être renouvelé. C'est pourquoi il propose et l'assemblée décide que les élections auront lieu le 9 décembre prochain. Quant à la séance publique annuelle qui doit couronner chaque exercice, elle aura lieu quand le jury d'examen aura prononcé sur la question du prix à décerner, à moins qu'aucun mémoire n'en soit jugé digne.

Il est procédé à l'admission de M. de Novalès, attaché au cabinet de M. le préfet, présenté par MM. d'Aleman et Cazenave de la Roche, et de M. Souriau, professeur de philosophie au lycée, présenté par MM. Clavierie et Crozals.

M. de Rochas donne lecture d'un chapitre sur les *gitanos*.

PAU ET LES BASSES-PYRÉNÉES

PENDANT LA RÉVOLUTION

Par M. F. RIVARÈS

XV

JEAN RÉVEIL

Réveil, dans l'exercice de ses fonctions, montra une rectitude de jugement, une entente des intérêts communaux, une fermeté de caractère, qui, sur un plus grand théâtre, auraient valu à son nom une célébrité méritée.

La sûreté publique fut l'objet de ses premières préoccupations. Une foule d'individus que les malheurs des temps avaient jetés dans la misère et chassés de leurs domiciles, erraient dans les campagnes, infestaient les villes et y commettaient des actes de violence fréquents. La police intérieure fut réorganisée, trois commissaires nommés, le guet reconstitué, la garde nationale chargée de faire des patrouilles continuelles. Une grande rigueur dans l'application des lois relatives aux passe-ports et aux mendiants ; l'injonction aux logeurs de dénoncer l'arrivée de tous les étrangers ; de fréquentes visites personnelles du maire dans les auberges et les lieux publics eurent pour résultat de « débarrasser la commune de ce ramas d'hommes inconnus dont l'affluence et l'aspect étaient trop souvent les signes certains de quelque attentat ou de quelque pillage (1) ». Il fallait plus. Expulsés de la ville, ces malfaiteurs pouvaient en rendre les alentours dangereux. Une colonne mobile, composée de cent-quarante-deux jeunes ci-

(1) Compte-rendu. Germinal an V.

toyens et commandée par six officiers, eut pour mission de se porter partout où apparaîtraient des éléments de désordre. Réveil constate qu'elle a recueilli dans ces excursions « les attestations les plus honorables de zèle et de bonne conduite ».

Après avoir pourvu à la sûreté de la ville, le maire s'occupe de son approvisionnement. Effrayés par le souvenir du maximum, ruinés par les réquisitions, découragés par la dépréciation du papier-monnaie, les cultivateurs ne quittaient plus leurs champs, vivant au jour le jour et laissant la ville dans de continuelles alarmes sur son alimentation. La liberté rendue au commerce avait produit une réaction effrayante. Maîtres maintenant du marché, les détenteurs de denrées alimentaires abusaient de la situation nouvelle pour imposer des lois que la nécessité et l'absence de réglementation forçaient à subir. Les grains donnaient surtout lieu à des bénéfices excessifs, et le public n'avait aucune garantie contre la fraude qui s'exerçait largement sur les quantités comme sur la nature des objets vendus. Réveil comprit que le remède à ce mal était le rétablissement de la confiance qui seule pouvait créer des concurrences, activer et multiplier les affaires, rendre la marchandise abondante, et par suite ramener les prix à un niveau normal. Il édicta, dans cet objet, une série de prescriptions concernant les boulangers, les bouchers, l'exactitude des poids et mesures, la sincérité des transactions.

L'autel de la patrie était placé au centre de l'admirable croix de Malte que dessinaient des arbres séculaires, tombés de vétusté il y a quelques années, et qui ont fait place au champ de manœuvres. Au nord, se trouvait un terrain appelé *Los jardis*, autrefois dépendance du Château. De profonds cloaques, des fondrières, des ronces et quelques vieux châtaigniers étaient tout ce qui restait des anciennes splendeurs du jardin royal. Réveil le fit niveler, le planta de chênes qui formèrent avec le temps ces beaux ombrages, disparus naguère, non sans laisser des regrets, pour la régularisation de la place. Il y établit un marché au bétail, excellent moyen de ramener les cultivateurs à la ville. Ils en retrouvèrent en effet bientôt le chemin, et avec eux reparut l'abondance des denrées de toute sorte.

Des soins d'un autre ordre éveillent en même temps la sollicitude de l'administrateur. On sait combien fut éclatant et unanime l'élan vers le rétablissement du culte. Le sentiment religieux, que

la Terreur seule avait pu comprimer, reparut, vivace et puissant, aussitôt que la chute de cet affreux régime permit aux populations de respirer. Les habitants de Pau pétitionnèrent pour demander la remise des anciens édifices religieux. Ils n'hésitèrent pas à prendre à leur charge tous les frais de culte, de réparation et d'entretien des bâtiments, donnant ainsi un exemple de foi et de généreux sacrifice, suivi soixante-dix ans plus tard avec une ardeur qui montre que nos cœurs, comme ceux de nos pères, ont conservé précieusement le dépôt sacré de la croyance et du zèle religieux. La municipalité accorda aux pétitionnaires leur demande, et obtint du Comité de législation la confirmation de son arrêté.

La tourmente révolutionnaire avait emporté tous les établissements d'instruction publique. Elle avait dispersé les savants et pieux bénédictins dont les soins s'étaient si longtemps appliqués à l'éducation de la jeunesse du Béarn. Le collège était transformé en une filature de coton. La concession temporaire faite à l'industriel qui l'avait établie pouvait, d'un instant à l'autre, se convertir en une aliénation définitive. Réveil se hâta de demander que ce magnifique établissement fut conservé pour les écoles centrales dont un décret de la Convention du 7 ventôse an III avait ordonné la création.

Il nomma, après concours, trois instituteurs et trois institutrices primaires, dont le quart des élèves, choisis dans la classe indigente, avait droit à l'enseignement gratuit. Il fonda des prix qui, décernés chaque année le 10 prairial, jour de la fête de la Jeunesse, devaient exciter et entretenir l'émulation. Enfin, il favorisa la création d'écoles libres. Aussi est-ce à juste titre qu'il se félicite « d'avoir vu se fermer, dans le cours de sa carrière administrative, ce vide affreux qui affligeait les amis de la République, de la morale, des sciences et des arts ».

L'hospice civil n'existait pour ainsi dire plus. L'autorité militaire s'était emparée des bâtiments qu'il occupait. Les employés et les enfants avaient trouvé un asile insuffisant et provisoire dans la maison de Sainte-Ursule, où ils languissaient sans autres ressources que quelques dons précaires. « La misère était sans secours et sans espérances. » Grâce à des démarches actives et persévérantes, la municipalité put mettre un terme à « cet état de choses désolant ». Les bâtiments furent rendus, les enfants et les malades y furent réinstallés et y retrouvèrent « les soins

bienfaisants et consolateurs des sœurs hospitalières qui font, depuis plus de deux siècles, la gloire de ces femmes respectables dont la vie est consacrée au soulagement des malheureux ».

La part des pauvres ne pouvait être oubliée. Un bureau de bienfaisance fut organisé et chargé, (c'était en ce moment tout son budget), « de la perception et distribution des deux sols pour livre imposés sur tous les spectacles ».

Parmi les établissements dont la Nation s'était emparée, se trouvaient la maison appelée l'Académie, les Orphelines et Saint-Louis. Réveil en poursuivit la restitution.

Au mois de décembre 1720, les officiers municipaux cédèrent à une Académie littéraire, pour y tenir ses assemblées, un établissement sis sur le Pont des Cordeliers ; ils réservèrent à la commune le droit de rentrer en possession du local dans le cas où l'Académie cesserait d'exister. Des lettres-patentes de janvier 1721, enregistrées au Parlement, ratifièrent la cession dans les mêmes termes. Cette maison avait été réunie au Domaine national. Malgré les observations de la municipalité et la justice évidente de sa réclamation, il ne fut pas possible d'obtenir qu'elle lui fut restituée. On opposa, non le droit, mais le fait accompli. L'Académie était déjà vendue, et le citoyen Picot, soumissionnaire, mis en possession.

Réveil fut plus heureux pour la maison des Orphelines. Cet établissement, situé dans la rue qui porte encore ce nom, était destiné à l'entretien d'un certain nombre de filles pauvres. La création en était due à la munificence de dame Jeanne Dupont, et datait de 1654. Le 8 mai 1691, les dames de Mesplès et de Lespinasse, directrices, y ajoutèrent une nouvelle fondation en faveur des filles pieuses qui se consacraient à l'éducation des jeunes orphelines. Ni l'une ni l'autre de ces dispositions n'établissant de congrégation religieuse, le maire soutint que la maison des Orphelines était un hospice purement communal, et qu'à ce titre elle ne pouvait pas être comprise dans les biens nationaux. Sa demande fut accueillie.

L'établissement des Orphelines a disparu par suite d'arrangements pris avec les religieuses Ursulines ; comme compensation à cette suppression, ces dames sont obligées à tenir une école primaire gratuite pour les filles pauvres de la ville.

Le succès couronna aussi les efforts que fit Réveil pour obtenir

la restitution du local de Saint-Louis. On sait qu'un théâtre s'est élevé sur les vieux murs délabrés qui attristaient le plus beau quartier de la ville. Quelques mots sur cette construction soumise à de si longues vicissitudes ne seront pas sans intérêt.

La commune de Pau acquit par actes publics, en 1686 et 1709, les maisons et jardins des sieurs de Belzunce, Sortério, Loustau et Duputs alné, pour y bâtir une église. Commencés immédiatement après la première de ces acquisitions, les murs avaient péniblement atteint le tiers de leur hauteur, lorsque le manque de ressources vint arrêter l'entreprise. Tout travail fut suspendu jusqu'en 1781. A cette époque, le roi accorda une somme annuelle de 10,000 livres, sur le produit des loteries. Cette subvention devait durer quinze ans, et avait déjà fourni 58,990 l. 7 s. 6 d., lorsque éclata la Révolution. Les murs étaient alors terminés et quelques pièces de la charpente déjà placées. Des approvisionnements considérables de bois donnaient la certitude que l'édifice serait couvert dans un délai rapproché. Mais le courant des idées du moment avait pris une direction singulièrement opposée à la construction des édifices religieux. Aussi, le 24 mai 1793, il fut décidé que les boisages destinés à Saint-Louis seraient appliqués aux besoins de l'artillerie et de la marine. Remis à des commissaires, ils furent dirigés sur Bayonne. Le Domaine s'empara de Saint-Louis à titre d'édifice religieux. Ce ne fut pas sans peine que Réveil empêcha qu'il fut vendu, en démontrant que cette qualification ne pouvait être attribuée avec justice à des constructions qui n'avaient point reçu de consécration, qui n'avaient jamais servi à l'exercice du culte. Jusqu'à ce moment, disait-il, elles n'ont d'autre caractère que celui d'une propriété communale, et une destination intentionnelle ne saurait modifier les droits que la ville tire de l'état actuel des faits. Ces raisons prévalurent, et le Domaine consentit à rendre Saint-Louis à la commune.

Réveil ne se borna pas à réclamer la restitution des propriétés dont la Nation s'était injustement emparée. Il demanda et obtint la concession, pour des services publics, de divers autres immeubles dont la conservation était pour la ville du plus haut intérêt et que menaçait déjà le marteau des démolisseurs. En voici le tableau : le Château, le Palais de Justice, la Maison de Force, les couvents de Sainte-Ursule, des Cordeliers, de Notre-Dame, de la

Foi. On y ajouta la Basse-Plante et quelques autres propriétés moins importantes.

Le Château fut successivement prison, caserne, hôpital, magasin militaire, et souvent toutes ces choses à la fois, suivant les besoins du moment. Le Palais de Justice fut rendu à son ancienne destination. La Maison de Force fit place à l'Asile des aliénés. Sainte-Ursule a été cédé, avec faculté de rachat, à des religieuses du même ordre que celles qui l'avaient fondé. Les Cordeliers reçurent successivement le Directoire du département, la municipalité et divers tribunaux. Plus tard, leurs magnifiques galeries permirent de constituer à la ville, avec les livres provenant des anciens couvents, une bibliothèque riche et nombreuse, dont l'importance s'accrut rapidement. Un savant prêtre espagnol, l'abbé dom Juan Herrando, se dévoua à cette œuvre, et consacra plusieurs années à la recherche et à la restauration de ces ouvrages précieux, dispersés, livrés à tous les outrages et qu'on n'avait pas même mis à l'abri des inclemences du ciel. Le nouveau Palais de Justice s'est élevé sur l'emplacement des Cordeliers, la Halle sur celui de Notre-Dame. Enfin, les archives et les bureaux de la Préfecture occupent les terrains que couvrait le couvent de la Foi.

Dans l'énumération de ces immeubles dont l'intelligente initiative de Réveil dota la ville, nous nous sommes étonné de ne pas trouver l'ancien couvent des Capucins (1). N'aurait-il pas compris les avantages que devait procurer à la ville la possession de ce local, occupant tout un côté de l'une des rues les plus importantes, touchant à la Place Royale et au Bois-Louis ? N'aurait-il pas apprécié son admirable terrasse, d'où le regard charmé plonge dans la vallée du Gave et parcourt la chaîne entière des Pyrénées ? Quelques recherches l'ont bientôt mis à l'abri du soupçon d'erreur ou de négligence. Les Capucins avaient été vendus, le 25 prairial an IV, au citoyen Laussat, pour la somme de 31,200 l. en mandats territoriaux.

Nous avons montré dans Réveil l'administrateur à vues sûres et larges, embrassant l'ensemble des intérêts de la ville, donnant satisfaction à ses nécessités matérielles, comme à ses besoins moraux. Il n'est pas moins étonnant dans les détails. Rien ne lui

(1) Hôtel Nogué.

échappe. Recensement des biens communaux ; répression des usurpations ; recherche des débiteurs de la ville ; établissement d'horloges et de pompes ; police des rues ; régime des prisons ; il veille à tout, même au remboursement de « 45 quintaux 58 livres de fer, dont le citoyen Joandet, à qui il avait été confié pour en fabriquer des potences à reverbère, ne rendait pas un compte suffisamment exact ».

• Nous trouvons enfin pour la première fois, depuis la Révolution, non un budget régulier, le mot serait trop ambitieux, mais du moins une situation financière nettement dessinée. Que ceux qui redoutent les longues colonnes de chiffres ne s'effraient pas si nous parlons de faire l'étude de ce travail. Quelques lignes suffisent pour les recettes ; une demi-page pour les dépenses. Voici les premières :

Restant en caisse 8,070 l. en assignats, valeur en numéraire.....	0	
Produit de la vente de 4,132 l. de mandats à 27 s. 6 d. pour 100 livres.....	56	6 s.
Charges locales.. ..	7,900	
Dixième des patentes.....	162	12
Loyers et fermes des propriétés communales	1,846	12
Remboursement de fournitures faites aux troupes.....	125	
Total des recettes.....	10,090 l. 10 s.	

SOMMAIRE DES DÉPENSES :

Dépenses arriérées.....	432 l. 16 s. 10 d.
Dépenses ordinaires	7,141 15 4
Dépenses extraordinaires, appropriation du marché au bétail.....	1,276
Total des dépenses	8,850 l. 12 s. 2 d.
Excédant de recettes (1)....	1,239 l. 17 s. 10 d.

(1) Résultat du compte administratif du dernier exercice :

Recettes.....	872,749 fr. 24
Dépenses	621,545 29
Excédant de recettes	251,173 fr. 9 ¹⁰

Dès ce jour, il est établi que la municipalité de Pau est en état de pourvoir à ses dépenses, de remplir ses engagements, de faire même des réserves. L'ordre dans les finances, la confiance publique, le crédit se fondent ainsi. Et ce fut, sans doute, ce succès moral que rechercha surtout Réveil. Pour arriver au résultat présenté par son compte, il fallut évidemment réduire les dotations des divers services à des proportions trop exigües pour que la plupart ne restassent pas en souffrance. Mais la route était tracée ; la possibilité d'administrer sans déficit démontrée ; l'effet produit. On sortait du chaos, on entrait dans une voie d'ordre et de contrôle qui ne pouvait manquer d'améliorer rapidement les finances de la ville.

Si l'on réfléchit que ces résultats furent obtenus en moins de deux années, on doit partager notre étonnement et convenir que, les termes dans lesquels nous avons apprécié Réveil, loin d'être empreints d'exagération, restent au-dessous de la justice et de la vérité. Il s'excuse pourtant de n'avoir pas fait tout ce qu'il aurait désiré. « La cause en est », dit-il, « à l'absence de traditions qui indiquent l'ordre du travail et offrent une série d'opérations toutes tracées, qui montrent à l'administrateur ce qui lui reste à faire, à réparer, et même à entreprendre. » Dans sa modestie, extrême comme son mérite, il ne se doute pas que ce qu'il présente comme une excuse est, au contraire, son plus beau titre de gloire, et que son œuvre est le fondement et le point de départ de cette tradition qui a rendu facile le travail de ses successeurs.

Les talents administratifs ne suffisent pas pour placer un maire à la hauteur de ses fonctions. Un autre genre de mérite lui est nécessaire, plus rare peut-être et plus difficile à trouver. Nous voulons parler des qualités du caractère. En contact journalier avec la population sur laquelle il exerce une action directe et incessante, son autorité a quelque chose de celle du père de famille. Comme lui, il doit être sans passion, rigoureusement juste, ferme au fond, doux et bienveillant dans la forme ; il faut que, par de patients efforts, il se concilie la confiance et l'affection publiques. C'est seulement quand il les a obtenues qu'il peut faire le bien qu'on est en droit d'attendre de la belle magistrature dont il est investi. Viennent les temps difficiles, les années de disette, les émotions politiques, la ville sera tranquille si elle compte sur la droiture des intentions du maire, si elle aime sa personne ;

agitée, si elle est animée envers lui de sentiments de défiance ou d'aigreur. Jamais cette vérité ne reçut une consécration plus éclatante que dans les temps qui suivirent la Terreur. Un trouble subit et violent vint agiter les esprits. En jetant sur le bureau de la Convention, le 9 thermidor, les clés de la salle des Jacobins, Legendre n'avait pas fait disparaître la puissante influence de cette redoutable société. Vaincus, mais non soumis, ses membres espéraient et attendaient une revanche. Les haines qu'ils avaient soulevées ; les vengeances qu'ils redoutaient ; le mal qu'ils avaient fait ; tout, à défaut même de conviction, les rivaît à leur passé. Les victimes, de leur côté, délivrées d'une façon si imprévue du joug sous lequel leurs ennemis les avaient si longtemps écrasées, étaient disposées, dans l'ivresse du triomphe, à tous les excès d'une réaction passionnée. Après le 9 thermidor, notre ville ne put pas échapper à l'agitation générale. A plusieurs reprises, les haines furent près d'éclater et de porter de graves atteintes à la paix publique. Nous avons déjà parlé des troubles qui*marquèrent les derniers jours de l'an III. D'autres circonstances se produisirent où les partis menacèrent d'ensanglanter les rues de la ville. Le quartier de la Porte-Neuve, qui était alors le faubourg Saint-Antoine de Pau, habité par une population d'ouvriers pauvres, la plupart tisserands, avait la prétention de représenter seul la République, et de conserver le dépôt sacré des vrais principes, tandis qu'il considérait le reste de la ville comme livré à la réaction et au modérantisme. Pau présentait deux divisions tranchées, deux camps qui s'appelaient, l'un, la Ville; l'autre, la Porte-Neuve. Les Jacobins obstinés ne négligeaient rien pour attiser le feu de la discorde et exalter cette jalousie haineuse qui alla jusqu'à des projets d'invasion et de pillage. Les délibérations du conseil municipal attestent combien les alarmes furent vives, et le danger imminent. Mais Réveil qui avait commandé la garde nationale et s'était acquis une influence sur laquelle ses ennemis cherchaient vainement à verser le ridicule en donnant au maire le nom d'*orateur du peuple*, Réveil réussit toujours à calmer les esprits. Dans un de ces moments difficiles, en prairial an IV, lorsque une collision semblait inévitable, son intervention paternelle éloigna ce malheur. Il adressa alors aux habitants ces paroles fermes et conciliantes :

«..... Nous avons eu le bonheur d'étouffer ces ferments de trouble qui nous avaient alarmés. Nous avons invité à la tranquillité et à l'union tous les citoyens, quelles que fussent leurs opinions politiques; nous avons proscrit les dénominations de parti, et tout autre cri que celui de vive la République! Nous étions bien sûr que cette modération et ces maximes de sagesse ramèneraient les esprits, les conduiraient à des réflexions salutaires sur le danger d'altérer cette paix intérieure, devenue le besoin de tous, et qu'elles dissiperaient l'aveuglement de quelques caractères faciles qui se rendent, à leur propre insçu, les instruments d'une passion ou de certains hommes. »

Voilà sans doute des titres suffisants pour mériter à Réveil une place éminente parmi les hommes qui furent le plus véritablement utiles à leurs concitoyens. Nous n'avons pas encore parlé de deux circonstances dans lesquelles il rendit des services qui, seuls, lui donneraient droit à l'éternelle reconnaissance de la ville de Pau.

Un décret du 4 octobre 1790 avait fixé à Pau le chef-lieu du département. Les raisons qui déterminèrent l'Assemblée constituante en faveur de cette ville furent tournées contre elle sous l'empire des idées de 1793. Ancienne résidence royale, siège des Etats de la province, d'un Parlement, d'une Intendance, d'une Université, d'une Cour des Monnaies, d'un Séminaire, Pau devait être soupçonné de tendances contre-révolutionnaires. Les habitants, d'ailleurs, n'avaient guère fourni de preuves de cette exaltation sans laquelle on n'était pas à la hauteur. Les circonstances qui amenèrent le remplacement de Navailles vinrent donner une nouvelle force aux impressions défavorables que la Convention avait reçues sur les sentiments révolutionnaires de Pau : aussi, une loi en date du 19 vendémiaire an IV transféra-t-elle le siège de l'administration centrale à Oloron.

C'était pour Pau le coup mortel. La résidence des principales autorités de la province avait été l'unique cause de son importance passée. L'administration centrale seule lui restait, et le titre de chef-lieu, dernier souvenir de son éclat disparu, lui était enlevé! Pau tombait au rang d'un bourg. Il est aisé de comprendre l'émotion que causa cette décision. Dès les premiers jours de son entrée en fonctions, Réveil se mit à l'œuvre pour

obtenir le rappel de la loi fatale, avec une ardeur et une persévérance dignes du but qu'il poursuivait. Assemblées de sections, pétitions, rapports, mémoires, rien ne fut négligé. Un délégué spécial fut envoyé à Paris, chargé d'appuyer et de faire valoir, par des démarches actives, les réclamations de la commune (1). Tant de soins furent couronnés de succès. L'exécution de la loi fut suspendue et, bientôt après, l'ancien état de choses rétabli.

C'est aussi à Réveil qu'est due la conservation du Parc. Devenue propriété nationale, cette magnifique promenade allait être vendue. La hache était déjà au pied de ces arbres séculaires, et ces vieux et beaux ombrages, l'orgueil et la joie de la cité, allaient disparaître. Réveil essaya d'éviter ce désastre. Acheter pour le compte de la commune était impossible. Il proposa une soumission collective, en dressa le projet, l'envoya à tous les citoyens avec invitation de souscrire, et fit, dans une proclamation, un appel pressant à leur patriotisme. Cet appel fut entendu, la somme nécessaire bientôt réunie, et le Parc sauvé de la destruction. L'amour de la cité natale fut le seul mobile des citoyens généreux qui s'associèrent alors pour empêcher la ville de perdre le plus précieux fleuron de sa couronne. Aucune idée de spéculation ne s'y mêla. Avec le même désintéressement, lors du retour des descendants d'Henri IV, ils s'empressèrent de leur rendre cette part de son héritage, les beaux lieux où il avait essayé ses premiers pas. Mais tandis qu'ils n'avaient d'autre but que de conserver à de chères habitudes cette promenade, charme de leurs heures de loisir, ils gardaient aussi à Pau un élément de prospérité qui devait, plus tard, contribuer puissamment à l'enrichir.

Qui pourrait douter, en effet, que ces longues allées, où les malades peuvent, à leur choix, jouir de tous les rayons de notre bienfaisant soleil, ou trouver la fraîcheur sous d'épais ombrages ; que la magnificence et la variété du panorama qui les entoure ne soient un des plus vifs attraits du séjour de Pau ; qu'elles ne

(1) Le citoyen Laussat fils. « Nous devons, » dit le Maire dans son rapport, « à la justice et à la vérité que la commune doit à ses talents, à son zèle et à son dévouement, la loi de suspension. Il résulte du compte de ses frais de mission que ses dépenses d'obligation ont dépassé de 1,042 l. 6 s. 9 d. en numéraire la somme qu'il avait reçue. Il nous a observé que, connaissant la pénurie actuelle de nos ressources, il n'insistait pas sur le remboursement. »

contribuent pour beaucoup à y attirer et à y retenir les étrangers ? Il faut avoir entendu ceux qui nous ont visités, parler de ce site enchanteur ; comparer la vallée du Gave à ces paysages si fleuris, si vaporeux, qu'on ne voit qu'en rêve (1) ; décrire ces plans si bien étagés, si harmonieux, si fuyants, qui conduisent le regard, à travers une lumière éclatante ou une brume chaude et transparente, jusqu'aux sommets des Pyrénées ; il faut les avoir entendus exprimer leurs regrets, leur désir de revoir cette vallée et sa rivière fraîche et bruyante, pour comprendre l'influence du Parc sur la prospérité de Pau.

Telle fut l'œuvre de Réveil. Sans doute ses efforts trouvèrent un appui dans le concours de citoyens dévoués, et surtout dans la puissante aspiration de l'esprit public vers les idées de réorganisation et d'ordre. Mais il fut l'homme de la situation ; son intelligence et son activité furent au niveau des besoins de l'époque. Il apaisa les haines, ramena la confiance, maintint la tranquillité. Par ses soins, les temples furent rouverts, l'instruction publique relevée, la charité réorganisée. Il fit rendre à la ville le titre de chef-lieu dont des influences jalouses et ombrageuses l'avaient dépouillée : en lui conservant le Parc, Saint-Louis et d'autres immeubles dont la perte eût été irréparable, il servit ses plus chers intérêts d'avenir. Il tira du chaos l'administration municipale de Pau. Ses successeurs, honneur bien rare ! ne trouvèrent dans la suite aucune erreur à corriger, aucune faute à réparer ; le temps ne fit que consolider et développer l'édifice qu'il avait élevé sur un sol couvert de ruines, tant le plan en avait été bien conçu, tant les bases en avaient été solidement établies (2).

Le caractère de Réveil fut au niveau de ses talents administratifs. De mœurs austères, d'une probité rigide, il était républicain pur et convaincu. Il avait foi dans l'avenir des institutions qui avaient remplacé l'ancien régime vieilli et tombé, parce qu'il sentait dans son cœur toutes les vertus nécessaires pour la réalisation de ce magnifique programme, l'idéal des sociétés humaines : liberté, égalité, fraternité.

(1) Nisard.

(2) Nous faisons des vœux pour que le nom de Réveil soit donné à l'une des rues ou des places de la ville. Jamais cette flatteuse distinction n'aura récompensé plus de mérite, ni plus de services.

M. Réveil, sénateur et maire de Lyon sous l'empire, est le fils de Jean Réveil.

XVI

LES DISTRICTS.

Ainsi qu'on a pu le voir, nous avons voulu, dans ce travail, non faire une histoire méthodique des temps révolutionnaires, mais présenter un tableau de mœurs. La plupart des traits de ce tableau nous ont été fournis par le district de Pau. Cette ville, séjour habituel de Monestier, siège des autorités centrales, devait, en effet, donner l'impulsion et l'exemple sur lequel les autres parties du département s'empressaient de se modeler. L'étude des documents relatifs aux autres districts nous a révélé sans doute bien des faits curieux, bien des détails caractéristiques ; mais ils sont rarement sans analogie avec ceux que nous avons déjà reproduits, et pour éviter des longueurs et des redites, nous nous bornerons à présenter un aperçu très-sommaire de l'administration républicaine dans le reste de notre pays (1).

La ville de Bayonne mériterait une exception, car, nulle part, la Révolution ne se montra plus ardente, ni la Terreur plus implacable. Mais si nous connaissons assez le terrain sur lequel nous avons marché jusqu'ici pour être certain qu'aucune légitime susceptibilité n'a pu être froissée, il n'en est pas de même de Bayonne ; et nous ne nous consolerions pas si, en exhumant des noms ou des faits qui doivent dormir dans un salutaire oubli, nous venions attrister quelque honorable famille, ou fournir des armes à la malignité.

Disons pourtant que Bayonne trembla et gémit longtemps sous Pinet et Cavaignac, qui y déployèrent une cruauté et un despotisme presque insensés. On vit deux gendarmes périr pour la cause la plus futile. Ils avaient fait tout haut la remarque que la loge réservée aux représentants, dans la salle de spectacle, était garnie d'une grille, et ajouté que c'était là une atteinte à l'égalité. Quelques têtes chaudes accueillirent cette observation et crièrent : « A bas le grillage, c'est une distinction ! » Les représentants n'étaient point au spectacle dans ce moment ; ils traduisirent

(1) Le département des Basses-Pyrénées était divisé en six districts : Mauléon, Montbrouze (St-Palais), Oloron, Orthez, Ustaritz. Bayonne était comprise dans ce dernier.

pourtant les deux malheureux devant une commission qui les condamna à mort « pour avoir cherché à avilir la représentation nationale ».

Granjean, capitaine dans la cinquième demi-brigade, détaché à Urrugne, entendit un basque, plus patriote que linguiste, chanter un hymne révolutionnaire dont il reprit le refrain en lui donnant une couleur monarchique. Il fut aussitôt traduit devant une commission :

« Considérant que Granjean se trouve convaincu, par la déclaration des témoins, qu'en réponse à un hymne patriotique chanté par Jean Ménier et qui commence par ces mots : O pauvre peuple, quand tu *aviés* un roi, tu *manquiés* de tout sur la terre, il répondit sur le même air : Sans monarque et sans roi, il n'est plus de bien sur la terre ;

« Considérant qu'une pareille conduite est attentatoire à la sûreté générale de la République, et qu'il est du devoir et de l'humanité des citoyens revêtus de la confiance publique, de réprimer des délits qui élèveraient à grands pas le monstre de la tyrannie sur nos têtes ;

« Condamne Granjean à la peine de mort, confisque ses biens au profit de la Nation, ordonne que le présent jugement sera exécuté sur-le-champ. »

Cet hymne patriotique était la parodie d'une chanson charmante, *Pauvre Jacques*, très en vogue avant 1792, et composée dans des circonstances intéressantes. On sait que Marie-Antoinette avait installé une bergerie à Trianon. Avec les animaux, tirés de la Suisse, étaient venues les personnes qui devaient leur donner des soins. Parmi celles-ci, une jeune fille se faisait remarquer par sa grâce et sa force ; mais on la vit bientôt languir et s'étioler. Elle avoua qu'elle avait laissé dans ses montagnes un amour partagé, et que le dépérissement de sa santé avait pour cause le chagrin et le regret de cette séparation. Aussitôt la reine fit venir à Versailles le jeune homme qu'elle aimait, et voulut présider à leurs noces. Cette petite aventure inspira à l'une des dames de la cour des vers que Marie-Antoinette elle-même orna d'une mélodie pleine de charme et de sentiment.

Hélas ! quel lendemain pour ces idylles, pour ces chants bucoliques !

Dans la nuit du 2 ventôse an II, quarante-sept basques passèrent aux Espagnols avec armes et bagages. Cette circonstance fournit à Pinet et à Cavaignac l'occasion, ou plutôt le prétexte de se créer une arme terrible. Nous disons le prétexte, car la Commission extraordinaire qu'ils établirent pour juger les complices de la désertion des basques, reçut d'eux des pouvoirs illimités. On en trouvera le texte aux documents, et l'on pensera, comme nous, que, mécontents du tribunal révolutionnaire établi au chef-lieu, qu'ils trouvaient tiède et formaliste, ils voulurent avoir sous la main un instrument docile, prompt et infatigable pour frapper ceux qu'il leur plairait d'appeler ennemis de la Révolution.

La Commission, instituée par leur arrêté du 13 ventôse, entra en fonctions le 21, et le sang commença à couler ce jour-là même. Elle vida d'abord les prisons de Bayonne, promena ensuite la guillotine à Saint-Sever, à Dax, à Auch, et revint à Bayonne, où l'on avait eu le temps de lui préparer une nouvelle pâture. Mais la Convention s'émut des excès commis par les Commissions extraordinaires et décréta qu'elles cesseraient leurs fonctions à partir du 15 floréal. Pinet et Cavaignac, à qui cette mesure aurait pu dérober quelques victimes, prirent, le 5 floréal, un arrêté pour enjoindre à la Commission de hâter ses travaux. Elle obéit : le 5 même, elle prononça quatre condamnations à mort, quatre à la réclusion ; le 6, une condamnation à mort, un relâche ; le 10, elle tint sa dernière séance, et pour couronner l'œuvre, elle envoya à l'échafaud douze malheureux, parmi lesquels deux avaient à peine dix-huit ans.

La Commission avait siégé durant cinquante-trois jours, et dans cet espace de temps, elle avait prononcé cinquante-neuf condamnations à mort, quatorze à la réclusion ou aux fers, et six relâches.

Reposons notre esprit, effrayé de ces aveugles fureurs, en racontant un fait qui honore le district d'Oloron.

Dans le mois de fructidor an II, le général Robert, qui gardait une partie de nos frontières, fit savoir au Directoire du district d'Oloron que les Espagnols avaient paru en force. Surpris par une attaque imprévue, et vivement abordé par des troupes de beaucoup supérieures en nombre à celles dont il pouvait disposer, il s'était vu forcé de reculer. Déjà l'ennemi était à Lesqun, et l'incendie, dévorant au loin les bordes sur les montagnes, annonçait

les progrès de l'invasion. Robert demandait de prompts secours.

A peine cette dépêche est-elle reçue que le Directoire prend les mesures les plus énergiques. Une proclamation fait connaître au peuple le danger, et convoque les gardes nationales d'Oloron et de Sainte-Marie, qui répondent à l'appel avec enthousiasme. Il délègue son président Lafargue, pour aller, de concert avec le général Robert, veiller à la défense du pays et le charge de prendre toutes les mesures que commanderont les circonstances. Il l'investit, en le couvrant de sa propre responsabilité, d'un pouvoir dictatorial.

« Le citoyen Pourailly est requis de lui prêter son cheval. » Lafargue part aussitôt et rencontre, sur son passage, les populations de la vallée d'Aspe, soulevées à la voix de Laclède, habitant de Bedous, et de Mainvielle, curé d'Accous. Mais ces braves gens n'ont ni armes, ni munitions, et en demandant à grands cris. Lafargue y a pourvu. Une estafette a été expédiée au plus prochain dépôt, et bientôt plusieurs fourgons, amenés par l'artillerie volante, vont mettre des fusils et des cartouches aux mains des montagnards. Lafargue charge Laclède et Mainvielle d'établir un peu d'ordre dans cette foule confuse, de l'armer, de la diriger. Il assure, par de pressantes réquisitions, le service des vivres et des approvisionnements pour la troupe improvisée et les gardes nationales qui s'avancent. Il court ensuite à Robert qu'il trouve défendant le terrain pied à pied, vivement pressé et à bout sinon de courage, du moins de moyens de résistance. Sa présence, la certitude de recevoir de prompts renforts doublent l'énergie de nos soldats qui s'obstinent, cessent de reculer et donnent aux gardes nationales et aux Aspois le temps d'arriver. Robert reprend aussitôt l'offensive, chasse les Espagnols des postes dont ils s'étaient emparés, les rejette au delà de la frontière et la franchit après eux. Trop faibles pour pouvoir se maintenir chez l'ennemi, les Français reviennent chargés de butin à leurs premières positions.

Quand le péril fut définitivement écarté, la sécurité du pays assurée, quand enfin on eut la certitude que les Espagnols, dégoûtés par ce rude échec, renonçaient pour longtemps au projet d'insulter notre territoire, alors seulement Lafargue retourna à Oloron, et rendit compte au Directoire de l'accomplissement de sa mission. Dans son rapport, d'une simplicité antique, il s'efface lui-même, et laisse tout l'honneur du succès à nos soldats, à la courageuse population de la vallée et aux gardes nationaux « qui ont

signalé leur patriotisme et leur désintéressement en n'exigeant aucune solde, et lorsqu'ils ont reçu l'ordre de se retirer, ont fait des actes de générosité en faveur de leurs frères d'armes ».

La belle conduite des deux chefs Aspois, Laclède et Mainvielle, fut signalée aux représentants. Ils donnèrent au premier, malgré sa qualité d'ex-seigneur, un brevet d'officier. Laclède servit avec distinction, devint l'un des plus brillants colonels de l'Empire, et tomba au champ d'honneur devant Saragosse. Mainvielle aussi troqua le petit-collet contre un hausse-col et fut fait capitaine. On raconte qu'envoyé en détachement avec sa compagnie dans un village, il trouva piquant, le jour de la fête locale, de revenir à son ancien état. Il endossa le surplis, monta en chaire et prononça, devant le peuple assemblé et ses soldats stupéfaits, un sermon en trois points. L'inconstance du caractère de Mainvielle lui fit quitter l'armée comme il avait quitté l'église. Il se retira à Oloron, sans reprendre les fonctions ecclésiastiques, et vécut en donnant des leçons.

Nous n'avons pas à insister longuement sur l'administration générale des districts. Partout et toujours, elle a le même objet : lever et équiper des soldats ; assurer les approvisionnements et les charrois de l'armée ; satisfaire aux réquisitions ; parfois, quelques soins à donner aux routes, seulement sur les points où l'excessive activité des transports militaires les a rendues impraticables ; des secours à procurer aux hôpitaux qui sont dans un dénûment absolu. Partout et toujours, elle emploie les mêmes moyens : les réquisitions, les garnisaires, les amendes, la prison.

Sauf quelques faits particuliers dont nous avons rapporté les plus intéressants, les registres des municipalités et des Comités de surveillance se ressemblent tous. Dans les premiers, on voit les affaires paralysées faute de ressources, une lutte énergique, pleine de difficultés et finalement impuissante contre la disette, les souffrances des populations dépouillées. Quant aux autres, on peut presque les résumer dans ces deux mots : défiance, dénonciations.

Celui qui étudie ces documents dans un esprit d'étroite analyse est bientôt rebuté de leur fatigante monotonie. Mais si l'on veut s'élever des effets aux causes, cette uniformité systématique n'est pas sans enseignement. Mieux peut-être que des pièces

diplomatiques, elle sert à faire connaître la politique de la Convention, qui s'en dégage dans son effrayante simplicité.

S'appropriant le mot de Louis XIV, mais pour lui donner une tout autre portée, la Convention dit aussi : La Nation, c'est moi. Je veux lutter, souffrir, mourir ; jamais je ne retournerai sous le joug ! Les individualités ne sont rien : les facultés, les biens, la vie des citoyens forment le trésor commun du peuple, qu'il dépensera sans compter. Attaquée au dedans et au dehors, je ferai deux parts de mon énergie et de ma puissance. Aux ennemis intérieurs, j'opposerai les Sociétés populaires, les Comités de surveillance, les tribunaux révolutionnaires. Que la mort suive le soupçon ! Que les malveillants tremblent, se taisent ou se cachent ! A l'étranger, j'opposerai le peuple debout ; je réunirai en faisceau les forces, les ressources de la nation ; hommes et choses, tout sera employé, épuisé pour la défense de la patrie et le triomphe de l'idée nouvelle.

La Convention se plaçait au-dessus de la justice et des lois morales. L'œuvre lui paraissait si splendide qu'elle se croyait le droit, le devoir peut-être, de marcher à son accomplissement sans se préoccuper de ce qu'elle renversait en chemin. La Convention se trompait. Non ! il ne faut pas croire que la grandeur du but puisse jamais excuser l'arbitraire et la violence des moyens.

Ah ! s'il était possible d'arracher de l'histoire de la Révolution tant de pages souillées de criantes iniquités, dégouttantes de sang innocent, jamais les annales de l'humanité n'auraient présenté un plus magnifique spectacle. Jamais on n'y aurait vu plus d'abnégation chez les citoyens, plus de vrai patriotisme et de courage aux armées, plus d'énergie dans les mesures, plus d'unanimité dans les efforts, plus de constance contre les obstacles. Et quelle grandeur dans le prix proposé à cette lutte gigantesque ! Ce n'était pas seulement un peuple longtemps esclave qui ressaisissait ses droits. La Révolution donnait le signal à la vieille Europe endormie ; elle appelait les opprimés, les exploités, les déshérités de la fortune et de la science à devenir partout hommes libres, citoyens égaux, et montrait, comme perspective, l'union et la fraternité des peuples.

Etait-ce donc là une pure chimère ?.....

PROCÈS-VERBAL

*De la Commission d'examen des ouvrages présentés
au concours (2 décembre 1876.)*

Présents : MM. le V^{te} SÉRURIER , président ; LAMAIGNÈRE, LESPY,
LEGOUX, NANCY, RIVARÈS et DE ROCHAS.

La Commission après avoir entendu le rapport de chacun de ses membres et en avoir délibéré décide : 1° qu'il n'y a lieu de décerner le prix à aucun des candidats ; 2° qu'une mention honorable, avec médaille de bronze, sera décernée à M. l'abbé Marseillon auteur du mémoire intitulé : *Monographie du Montanérès*.

En conséquence, il n'y aura pas de séance publique cette année.

Le Secrétaire général,
DE ROCHAS.

COMPTE DU TRÉSORIER POUR L'ANNÉE 1876

Valeurs en caisse au 31 décembre 1875.

Souscription à la médaille.....	170	
Reçu de M. Hinlopen.....	10	
Envoi à M. Luchaire, professeur d'histoire au lycée de Bordeaux d'une médaille en vermeil et d'une somme de.....	150	
Reste sur ce chapitre une somme non employée.....	30	
Valeurs reçues de mon prédécesseur M. Yon :		
En argent	150	} 158 85
Billon.....	35	
Timbres-poste.....	50	

Recettes effectuées durant l'exercice.

7 cotisations arriérées.....	70	} 1,879 50
180 cotisations à 10 fr.....	1,800	
Reçu de M. Thore pour frais d'impression de son saccharimètre.....	9 50	
Reçu de la ville de Pau.....	300	} 800
— du département.....	200	
— de l'Etat.....	300	
Intérêt des fonds déposés chez le banquier.....	17 90	
Total des recettes.....	2,856 25	

Dépenses

Solde des dépenses de 1875

Note Veronese, reliquat de compte de 1875.....	279	}	282 50
Note Fontaine, graveur.....	3 50		

Dépenses propres à 1876

Impression du bulletin, ordres du jour, etc....	1,644 25		
Payé au sieur Cabaud, pour recouvrement, distribution des bulletins et des ordres du jour, affranchissement et ses appointements à raison de 15 fr. par mois.....	218 75		
Note Bérot, cartes d'invitation, enveloppes.....	21 50		
Payé au sieur Chot pour recouvrement en ville....	20		
Note Lassalle, encadrement.....	30		
Note Pucheu lithographe, imprimés.....	10 50		
Payé au sieur Merican, concierge du Palais pour fourniture de bois, d'huile et de bougie et pour l'entretien de la salle.....	133 20		
Abonnement à la <i>Revue de Gascogne</i>	7		
Timbres-poste et timbres quittances, registres, papier, enveloppes, etc.....	20 25		
Frais de recouvrement dûs au banquier sur 55 quittances.....	28 30		
4 cotisations retournées impayées et frais de retour.	40 40		
Frais de tirage des gravures du bulletin	50		
			2,224 15

Total des dépenses..... 2,506 65

Balance

Recettes.....	2,856 25		
Dépenses.....	2,506 65		
Excédant de recettes.....	349 60	}	379 60
Disponible sur la souscription à la médaille...	30		
Reste en caisse			379 60

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

Exercice 1876

PRÉSIDENT

M. CERQUAND, inspecteur d'académie, docteur ès-lettres.

VICE-PRÉSIDENT

M. le vicomte SÉRURIER.

SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL

M. DE ROCHAS, docteur en médecine.

SECRÉTAIRE DES LETTRES

M. MÉRIMÉE, professeur au Lycée.

SECRÉTAIRE DES SCIENCES

M. LEGOUX, professeur au Lycée.

TRÉSORIER

M. NANCY.

LISTE DES MEMBRES

ALEMAN (d'), président de chambre, à Pau.

ALEMAN (Joachim d'), à Labatut (Landes).

APARICI DE VALPARDA, professeur, à Pau.

ASSOLANT, conseiller à la Gour, à Pau.

AUZOUY (le docteur), directeur de l'asile St-Luc, à Pau.

ABBADIE (Antoine d'), membre de l'Institut, à Urrugne, par St-Jean-de-Luz.

ABBADIE (Arnaud d'), à Ciboure, par St-Jean-de-Luz.

ASTORG (le comte d'), à Pau.

AUGÉ, receveur des postes, à Mauléon.

BALENCIE (Gaston), avocat, à Pau.

BARTHE (Marcel), député, à Pau.

BARTHE fils, à Pau.

BARTHÉTY, notaire, à Garlin.

BAUBY, inspecteur des forêts, à Pau.

BERNIS, maire à Arudy.

BORIN, pasteur, à Bellocq.

BORDENAVE D'ABÈRE, conseiller à la Cour, à Pau.

BOUILLET (comte Roger de), à Pau.
BROWN (Georges), pasteur, à Pau.
BEDOS, professeur de physique au Lycée, à Pau.
BALEIX (de), à Aire (Landes).
BERNIS, conducteur des ponts et chaussées, à Pau.
CADAILLON, maire, Monein.
CADIER, pasteur, à Pau.
CALVET, garde général des forêts, à Pau.
CANTONNET (le docteur), à Pau.
CASSOU (Léon), docteur médecin, à Pau.
CASSOU (René), avocat, à Pau.
CATON, instituteur, à Pau.
CHATEAUNEUF (l'abbé), curé de Notre-Dame, à Oloron.
CHESNELONG, député, à Orthez.
CREUVREUX, à Pau.
CLÉMENT-SIMON, procureur de la République, à Toulouse.
CAZAUX (le docteur), aux Eaux-Bonnes.
CAZENAVE DE LA ROCHE (le docteur), à Pau.
CROQ (le docteur), à Pau.
CERQUAND, inspecteur d'Académie, à Pau.
CAUNA (le baron de), à Saint-Sever (Landes).
CAILLOUX (Eugène), percepteur, à Pau.
CLAVÉRIE, professeur de physique au Lycée, à Pau.
CORRIDAS, professeur particulier de physique et de mathématiques, à Pau.
CROZALS, professeur, à Pau.
DAGUENET, député à Arbouet par St-Palais. •
DAGUILHON, premier président, à Pau.
DARAN (le docteur), à Pau.
DELPIT (Jules), à Bordeaux.
DELVAILLE (le docteur), à Bayonne.
DUBOUÉ (le docteur), à Pau.
DUCLERC, député, à Bayonne.
DUFAY (Paul), à Pau.
DUFAY (Raymond), à Pau.
DUFAY père, député, à Navarrenx.
DUFAY fils, à Navarrenx.
DULAURENS, bibliothécaire de la ville, à Bayonne.
DUVOISIN, capitaine des douanes en retraite, à Bayonne.
DELCURROU, avocat-général, à Pau.
DUFOURCQ (Jules de), à Mont par Artix.
DRAKE DEL CASTILLO (Jacques), à Pau.
DRAKE DEL CASTILLO (Emmanuel), à Pau.

ESTÈVE (comte), à Pau.
EVRAT, professeur de philosophie, à Pau.
FAISANS (Henri), avocat, à Pau.
FAVRE, à Pau.
FORCADE (Henry), à Pau.
FRANCK (Maurice), directeur des Salines, à Dax (Landes).
FRANÇOIS-SAINT-MAUR, président de chambre, à Pau.
FOUQUIER (Achille), à Saint-Jean-de-Luz.
GAREAU (baron), à La Rochelle.
GARET, directeur de l'*Indépendant*, à Pau.
GAVARDIE (de), conseiller à la Cour, à Pau.
GEORGES-LEMAIRE, conseiller à la Cour d'appel de Lyon.
GONTAUT-BIRON (vicomte de), château de Navailles, près Thèze.
GUILLEMIN, à Gan, près Pau.
GRIMARD, pharmacien, à Pau.
GINOT, conseiller municipal, à Pau.
GRAMOT (le duc de), à Pau.
GASQUET, professeur d'histoire au Lycée, à Pau.
GORSE, professeur de dessin, à Pau.
GINOVEZ, professeur au Lycée, à Pau.
HÉNAUT, à Lagor.
HINLOPEN, à Pau.
HEURSEL (le comte d'), à Pau.
INCHAUSPÉ (l'abbé), secrétaire de l'évêché, à Bayonne.
JAUDET, pharmacien, à Pau.
JAUFFREAU DE LAGÉRIE, conseiller à la Cour, à Pau.
JUGE (Louis de), à Pau.
KRUGER, pasteur, à Pau.
LABORDE (Joseph, marquis de), à Paris.
LA CAZE (Louis), à Paris.
LACOSTE (le docteur) à Pau.
LAFONT, conseiller général, à Bayonne.
LAHILLONE (le docteur), à Pau.
LAIGNEL, conseiller à la Cour, à Pau.
LAMAINÈRE père, avocat.
LAMOTTE-D'INCMAIS, à Pau.
LAPLACE (l'abbé), curé à Igou, par Coarraze.
LARROUY (Louis), au château d'Orion, par Sauveterre de Béarn.
LASSERRE, avocat, à Pau.
LARRICQ (le docteur), à Bedous.
LAUSSAT (baron de), au château de Bernadets, par Morlaàs.
LE CŒUR, architecte, à Pau.

LEGOUX, professeur au Lycée, à Pau.
LEGRAND, proviseur au Lycée, à Pau.
LESPIY, à Pau.
LESTAPIS (Jules de), député, château de Lacq, par Artix.
LÉVY, architecte du département, à Pau.
LOCHARD, percepteur, à Labastide-Clairence.
LOUPOT, architecte, à Pau.
LUCHAIRE, professeur d'histoire au Lycée de Bordeaux.
LAILHACAR (G. de), à Pernambuco (Brésil).
LÉR CHILDE, à Pau.
LUPPÉ (le comte de), château d'Asson, par Nay.
LESTAPIS (Henri de), à Mont-de-Marsan.
MAESTRONI MEGLIA, bibliothécaire du château, à Pau.
MAISONNIER, avocat, à Pau.
MANNES (le docteur), à Pau.
MARSEILLON (l'abbé), curé, à Jurançon-Rousse.
MENDEZ (Elisée), à Pau.
MENJOULET (l'abbé), vicaire général, à Bayonne.
MÉRILLON père, banquier, à Pau.
MÉRIMÉE, professeur au Lycée, à Pau.
MEUNIER (Valéry le docteur), à Pau.
MENDEZ (Gustave), à Pau.
MONCLAR (de), conseiller à la Cour, à Pau.
MONTREAL (comte de), à Trois-Villes, par Tardets.
MOULINÉ (l'abbé), curé à Pardies, près Monein.
MULLER, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Tarbes.
MEZANGE DE SAINT-ANDRÉ (de), vice-présid. du Conseil de Préfecture, à Pau.
MARRAST, procureur de la République, à Oloron.
NADAILLAC (marquis de), préfet des Basses-Pyrénées, à Pau.
NANCY, à Pau.
NOVALÈS (de), attaché au cabinet du préfet, à Pau.
O'QUIN, trésorier-payeur général, à Pau.
OUREM (le baron d'), à Pau.
PÉCAUT (Félix), à Salles-Mongiscard, par Salies.
PICHE, ancien conseiller de Préfecture, à Pau.
PLANTÉ (Adrien), procureur de la République, à St-Palais.
PONIER (le docteur), à Pau.
RAYMOND (Paul), archiviste du département, à Pau.
RIBAUT, libraire, à Pau.
ROCHAMBEAU (marquis de), à Thoré, près Vendôme.
ROCHAS (le docteur de), à Pau.
ROBERT (le docteur), à Pau.

RIVARÈS, père, à Pau.
RINQUARD (Léopold), trésorier général, à Tarbes.
SALETTES (de), à Pau.
SARRADON, à Pau.
SARTHOU, professeur, à Pau.
SERS, président de la Société d'agriculture, à Pau.
SOULICE père, à Pau.
SOULICE fils, bibliothécaire de la ville, à Pau.
SOURIAN, professeur, à Pau.
SCHLIMBERGER (le docteur), à Pau.
SÉRURIER (le vicomte), à Pau.
SÉGUIER (le baron), à Billère, près Pau.
SANTA-COLOMA (marquis de), à Saint Jean-de Luz.
STUART MENTHEATH, à Pau.
TARRAS, (le docteur), à Pau.
THORE, à Dax.
TERRÈS (curé-doyen), à Lescar.
TEMPLE, à Pau.
TOURASSE, à Pau.
TRIBERT, à la préfecture, à Pau.
VAUFRELAND (baron de), préfet des Basses-Pyrénées, à Pau.
VAZEILLE, professeur à Ste-Barbe, à Paris.
VERNES (Adolphe), banquier, à Paris.
VERONESE, imprimeur, à Pau.
VIDAL (Henry), à Orthez.
VIGUIER, pharmacien, à Pau.
VILLENEUVE, avoué, à Pau.
VIGUERIE (Gaston), à Pau.
YERMOLOFF, conseiller général, château de Lalongue, par Lembeye.
ZUGMAIER, professeur au Lycée, à Pau.

LISTE DES SOCIÉTÉS SAVANTES

AVEC LESQUELLES LA COMPAGNIE EST EN CORRESPONDANCE.

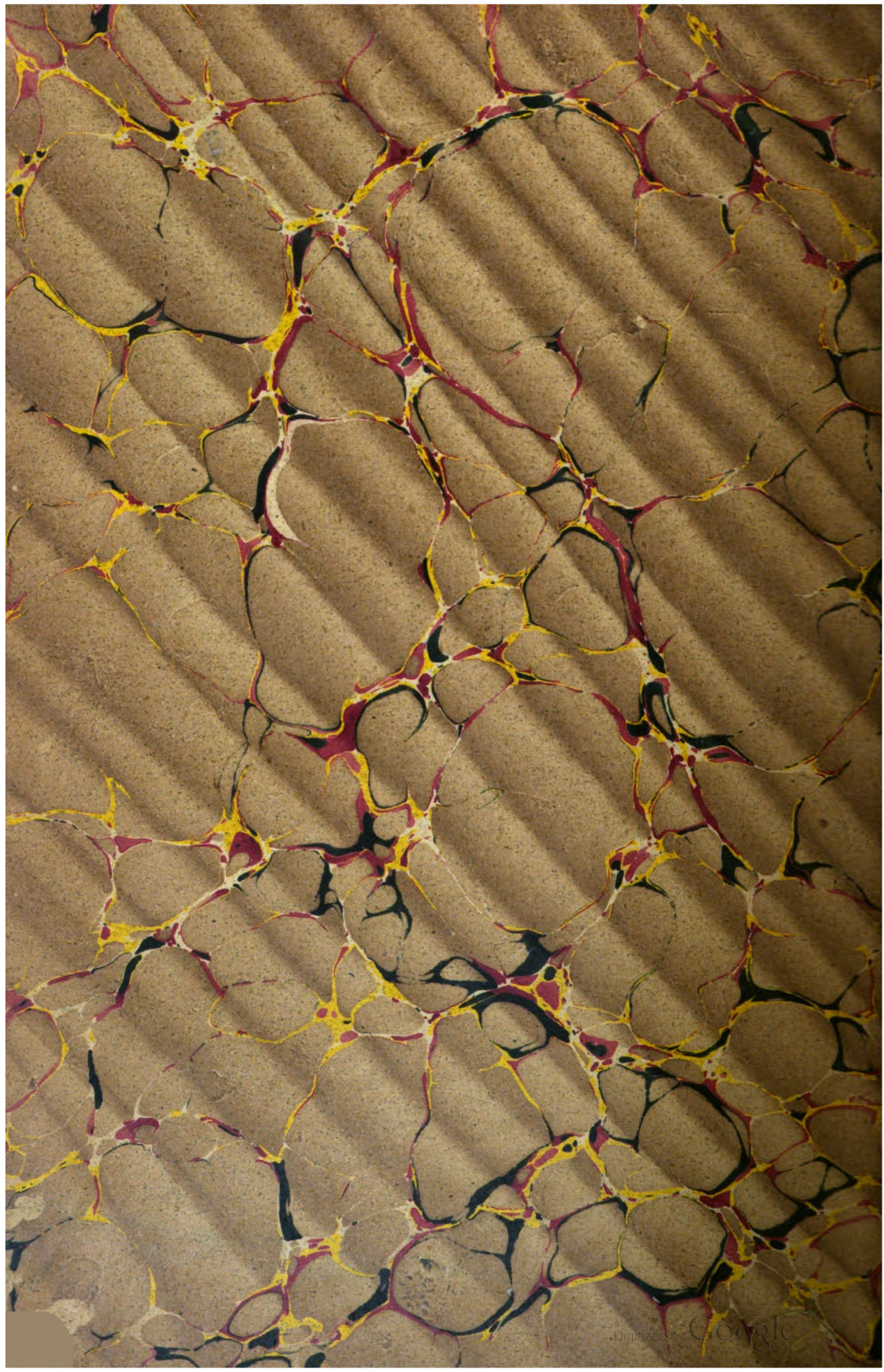
AGEN.	Société d'agriculture, sciences et arts.
AIX.	Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres.
ALGER.	Société de climatologie, sciences physiques et naturelles.
AMIENS.	Académie des sciences, belles-lettres, arts.
AMIENS.	Société Linéenne du nord de la France.
AMIENS.	Société des antiquaires de Picardie.
ANGERS.	Société d'agriculture, sciences et arts.
ANGERS.	Société académique.
ANGOULÊME.	Société archéologique et historique.
APT.	Société littéraire, scientifique et artistique.
AUCH.	Comité d'histoire et d'archéologie de la province ecclésiastique.
AVESNE.	Société archéologique.
BAGNÈRES-DE-BIGORRE.	Société Ramond.
BAYONNE.	Société des lettres, sciences et arts.
BESANÇON.	Société d'émulation du Doubs.
BÉZIERS.	Société archéologique, scientifique et littéraire.
BORDEAUX.	Académie des sciences, belles-lettres et arts.
BORDEAUX.	Commission des monuments et documents historiques.
BORDEAUX.	Société archéologique.
BOURG.	Société littéraire, historique et archéologique.
BOURGES.	Société des antiquaires du Centre.
CAEN.	Société des beaux-arts.
CAEN.	Institut des provinces.
CAHORS.	Société des études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot.
CANNES.	Société des sciences naturelles et historiques, des lettres et des beaux-arts.
CASTRES.	Société littéraire et scientifique.

CHAMBÉRY.	Académie des sciences, belles-lettres et arts de Savoie.
DIJON.	Académie des sciences, arts et belles-lettres.
DIJON.	Commission des antiquités de la Côte-d'Or.
DOUAI.	Société d'agriculture, sciences et arts.
DRAGUIGNAN.	Société d'études scientifiques et archéologiques.
LA ROCHELLE.	Académie.
LE HAVRE.	Société nationale d'études diverses.
LE MANS.	Société d'agriculture, sciences et arts.
LE PUY.	Société d'agriculture, sciences, arts et commerce.
LIMOGES.	Société archéologique et historique.
LYON.	Académie des sciences, belles-lettres et arts.
LYON.	Société littéraire, historique et archéologique.
MADRID.	Revista de archivos, bibliotecas y museos. — 46, Calle de Toledo.
MARSEILLE.	Académie des sciences, belles-lettres et arts.
MENDE.	Société d'agriculture, sciences et arts.
MONTAUBAN.	Société des sciences, belles-lettres et arts.
DAX.	Société d'agriculture, sciences et arts.
MONTPELLIER.	Académie des sciences, belles-lettres et arts.
MONTPELLIER.	Société archéologique.
NANCY.	Société d'archéologie et du comité du musée lorrain.
NANTES.	Société académique.
NARBONNE.	Commission archéologique.
NICE.	Société des lettres, sciences et arts.
NÎMES.	Académie du Gard.
NIORT.	Société de statistique, sciences et arts.
ORLÉANS.	Société archéologique de l'Orléanais.
PARIS.	Société des antiquaires de France.
PARIS.	Société de l'histoire du protestantisme français.

PARIS.	Comité des sociétés savantes au ministère de l'instruction publique.
PARIS.	Association française pour l'avancement des sciences.
PERPIGNAN.	Société scientifique et littéraire.
POITIERS.	Société des antiquaires de l'Ouest.
RENNES.	Société archéologique d'Ille-et-Vilaine.
RODEZ.	Société des lettres, sciences et arts.
SAINT-BRIEUC.	Société d'émulation.
SAINT-ETIENNE.	Société d'agriculture, industrie, sciences et belles-lettres de la Loire. ●
SAINT-JEAN-D'ANGÉLY.	Société historique et scientifique.
SAINT-QUENTIN.	Société académique de sciences, arts, belles-lettres, agriculture et industrie.
SOISSONS.	Société archéologique, historique et scientifique.
TARBES.	Société académique.
TOULON.	Société académique du Var.
TOULOUSE.	Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres.
TOULOUSE.	Société archéologique du Midi.
TOULOUSE.	Société d'histoire naturelle.
TOURS.	Société d'agriculture, sciences et arts et manufactures d'Indre-et-Loire.
VALENCE.	Société départementale d'archéologie de la Drôme.
VALENCIENNES.	Société d'agriculture, sciences et arts.
VANNES.	Société polymatique du Morbihan.
VENDOME.	Société archéologique, scientifique et littéraire.
VERSAILLES.	Société des sciences naturelles et médicales de Seine-et-Oise.
VITRY-LE-FRANÇOIS.	Société des sciences et arts.

TABLE

	Pages
Procès-verbaux des séances	1, 181, 364, 385
Compte-rendu des travaux de la Société en 1875, par M. le V ^e SÉRURIER.....	3
Le coup de Sirocco du 1 ^{er} septembre 1874, par M. PICHE ..	36
Les Parias de France et d'Espagne, par M. DE ROCHAS.	47, 122, 291
Paléontologie de Biarritz et de quelques autres localités des Basses-Pyrénées, par M. le C ^{te} ROGER DE BOUILLÉ	82, 261
Description d'un nouveau saccharimètre, par M. THORE	158
Alexandrie sous les Ptolémées, par M. Aug. MARRAST.	162
❶ Légendes et récits populaires du pays basque, par M. CERQUAND.....	183
Pau et les Basses-Pyrénées sous la Révolution, par M. RIVARÈS.....	367
Situation financière au 9 décembre 1876.....	385
Liste des membres de la Société.....	387
Liste des Sociétés savantes avec lesquelles la Compagnie est en correspondance	392



NOV 25 1896

DEC 1 1911

FEB 13 1912



3 2044 105 516 199

